Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE D'HÉRODOTE,

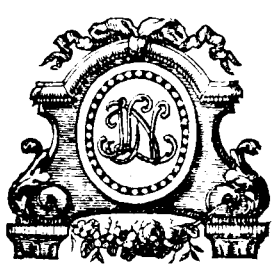
TRADUITE DU GREC,

Avec des Remarques Hiſtoriques & Critiques, un Eſſai ſur la Chronologie d'Hérodote, & une Table Géographique;

PAR M. LARCHER,

De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Honoraire de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ { MUSIER, Libraire, quai des Auguſtins.
NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

LIVRE TROISIEME.

THALIE. (1)

1. Ce fut donc contre ce Prince (*a*) que marcha Cambyſes, fils de Cyrus, avec une armée compoſée de peuples ſoumis à ſon obéiſſance; entr'autres d'Ioniens & d'Eoliens. Voici à quel ſujet. Cambyſes avoit fait demander la fille d'Amaſis par un Ambaſſadeur, à l'inſtigation d'un certain Egyptien, qui nourriſſoit contre ſon Prince un violent reſſentiment. Amaſis, l'arrachant à ſa femme & à ſes enfans, l'avoit choiſi parmi tous les autres médecins de l'Egypte pour l'envoyer en Perſe, lorſque Cyrus lui demanda le meilleur médecin qu'il y eût dans ſes états pour les maladies (2) des yeux: voilà pourquoi cet Egyptien, ulcéré contre

(*a*) Amaſis.

Amasis, pressoit (a) Cambyses de demander sa fille, afin de le mortifier s'il l'accordoit, ou de le rendre odieux s'il la refusoit. Amasis, qui ne haïssoit pas moins les Perses, qu'il n'en redoutoit la puissance, ne pouvoit se résoudre ni à l'accorder, ni à la refuser; sachant bien que Cambyses n'avoit pas dessein d'épouser sa fille, mais d'en faire sa concubine. Après de sérieuses réflexions, voici comment il se conduisit.

Il avoit à sa Cour une fille d'Apriès, son prédécesseur. C'étoit une Princesse d'une taille avantageuse & d'une grande beauté, & la seule qui fut restée de cette maison: elle se nommoit (3) Nitétis. Amasis l'ayant fait revêtir d'une (4) étoffe d'or, l'envoya en Perse, comme si elle eût été sa fille. Quelque temps après Cambyses l'ayant saluée du nom de son pere, « Vous ignorez, Seigneur, lui dit-elle, qu'Amasis vous trompe; il m'a » envoyée vers vous avec ces riches habits comme » si j'étois sa fille, quoique je n'aie point d'autre » pere qu'Apriès. Ce Prince étoit son maître, Amasis » s'est révolté contre lui avec les Egyptiens, & en » a été le meurtrier. » A ce discours Cambyses entra dans une furieuse colere, & résolut, pour venger ce meurtre, de porter la guerre en Egypte.

II. Tel en fut le sujet, selon les Perses. Les Egyptiens revendiquent Cambyses; ils prétendent qu'il (5) étoit fils de cette fille d'Apriès, & que ce ne fut

(a) Le grec ajoute *de ses Conseils.*

point lui, mais Cyrus qui envoya demander la fille d'Amasis. Cela est d'autant moins juste, qu'étant de tous les peuples les mieux instruits des loix & des usages des Perses, ils savent premierement, qu'en Perse la loi ne permet pas à un fils naturel de succéder à la Couronne, lorsqu'il y en a un légitime; secondement que Cambyses étoit fils de Cassandane, fille de Pharnaspes, de la race des Achéménides, & non de la Princesse Egyptiene. Mais ils intervertissent l'Histoire, en prétextant cette alliance avec la maison de Cyrus.

III. On raconte aussi l'histoire suivante; mais je n'y trouve aucune vraisemblance. Une femme de qualité, Perse de naissance, s'étant rendue chez les femmes de Cyrus, fut frappée de la beauté & de la taille avantageuse des enfans de Cassandane, qu'elle voyoit auprès de cette Princesse; elle en témoigna de l'admiration, & lui donna de grandes louanges. Eh bien, répondit Cassandane, (*a*) quoique mere de Princes si bien-faits, Cyrus n'a pour moi que du mépris, & tous les honneurs sont pour l'esclave Egyptiene. Sa colere contre Nitétis lui dictoit ce langage. Surquoi Cambyses, l'aîné de ses enfans, prenant la parole, ma Mère, lui dit-il, lorsque je serai en âge d'homme, je détruirai (*b*) l'Egypte de fond en comble. On

(*a*) Le grec ajoute : *femme de Cyrus.*

ajoute qne ces paroles du jeune Prince, qui avoit alors environ dix ans, étonnerent ces femmes, & que Cambyſes, s'en étant reſſouvenu, porta la guerre en Egypte, dès qu'il eût atteint l'âge viril, & qu'il fut parvenu à la couronne.

IV. Il ſurvint auſſi un autre événement que voici, & qui contribua à faire entreprendre cette expédition. Un Officier des troupes auxiliaires d'Amaſis, nommé Phanès, originaire de la ville d'Halicarnaſſe, homme excellent pour le conſeil, & brave guerrier, mécontent de ce Prince, ſe ſauva d'Egypte par mer pour avoir un entretien avec Cambyſes. Comme il occupoit un rang diſtingué parmi les troupes auxiliaires, & qu'il avoit une très-grande connoiſſance des affaires d'Egypte, Amaſis mit tous ſes ſoins pour l'avoir en ſa puiſſance; il le fit pourſuivre par une trirême montée par le plus fidele de ſes eunuques. Celui-ci l'arrêta en Lycie; mais il ne le ramena pas en Egypte. Phanès ſe tira de ſes mains par ſon adreſſe; il enyvra ſes gardes, & ſe rendit à la cour de Perſe. Cambyſes ſe diſpoſoit à marcher en Egypte; mais la difficulté de faire traverſer à ſon armée des déſerts où l'on ne trouve point d'eau, le retenoit, lorſque Phanès arriva. Celui-ci apprit au Roi l'état des affaires d'Amaſis, & ce qui avoit rapport au paſſage des déſerts, & lui conſeilla d'envoyer prier le Roi des Arabes de lui permettre de paſſer ſur ſes terres, & de lui donner les moyens de l'exécuter avec ſûreté.

V. C'eſt en effet le ſeul endroit par où il ſoit poſſible de pénétrer en Egypte. Car la Syrie de la Paleſtine s'étend depuis la Phénicie juſqu'aux confins de la ville de Cadytis; & de cette ville, qui, à mon avis, n'eſt gueres moins grande que Sardes, toutes les places maritimes juſqu'à (7) Jényſus, appartiennent aux Arabes. Le pays depuis Jényſus juſqu'au lac Serbonis, près duquel eſt le mont Caſius qui s'étend juſqu'à la mer, appartient de nouveau aux Syriens de la Paleſtine. L'Egypte commence au lac Serbonis, dans lequel on dit que (8) Typhon ſe cacha. Or tout cet eſpace entre la ville de Jényſus, le mont Caſius & le lac Serbonis, forme un vaſte déſert d'environ trois jours de marche, où l'on ne trouve pas une goutte d'eau.

VI. Voici la maniere dont (*a*) on remédie à cet inconvénient, maniere qui n'eſt point connue de la plupart de ceux qui vont en Egypte par mer. On porte deux fois par an en Egypte de tous les différents pays de la Grece, & outre cela de la Phénicie une grande quantité de jarres de terre pleines de vin, & cependant on n'y voit pas, pour ainſi dire, une ſeule de ces jarres. Que deviennent-elles donc ? pourroit-on demander : je vais le dire.

(*a*) Dans le grec : *Je vais dire ce que ſavent peu de perſonnes, parmi celles qui vont par mer en Egypte.*

Dans chaque ville le (*a*) Magiſtrat eſt obligé de faire ramaſſer toutes les jarres qui s'y trouvent & de les faire porter à Memphis ; de Memphis on les envoie (9) pleines d'eau dans les lieux arides de la Syrie. Ainſi toutes les jarres que l'on porte en Egypte & que l'on y met en réſerve, ſont reportées en Syrie & rejointes aux anciennes.

VII. Ce ſont les Perſes, qui ont facilité ce paſſage, en y faiſant porter de l'eau de la maniere que nous venons de le dire, dès qu'ils ſe furent rendus maîtres de l'Egypte. Mais comme dans le temps de cette expédition, il n'y avoit point en cet endroit de proviſion d'eau, Cambyſes, ſuivant les conſeils de Phanès d'Halicarnaſſe, fit prier par ſes Ambaſſadeurs le Roi des Arabes de lui procurer un paſſage ſûr, & il l'obtint après qu'on ſe fût juré une foi réciproque.

VIII. Il n'y a point de peuples plus religieux obſervateurs des ſermens que les Arabes. Voici les cérémonies qu'ils obſervent à cet égard. Lorſqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Ce médiateur, debout entre les deux contractans, tient une pierre aigüe & tranchante, avec laquelle il leur fait à tous deux une inciſion à la paume de la main près des grands doigts. Il prend enſuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur ſang, & en frotte ſept pierres qui ſont au milieu

(*a*) Le Démarque.

d'eux, en invoquant Bacchus & Uranie. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé ſa foi, donne à l'étranger, ou au citoyen, ſi c'eſt avec un citoyen qu'il traite, ſes amis pour garants, & ceux-ci penſent eux-mêmes qu'il eſt de l'équité de reſpecter la foi des ſermens.

Ils croient qu'il n'y a point d'autres Dieux que Bacchus & Uranie. Ils ſe raſent la tête, comme ils diſent que Bacchus ſe la raſoit, c'eſt-à-dire, en rond & autour des tempes. Ils appellent Bacchus (10) *Urotal*, & Uranie *Alilat*.

IX. Lorſque le Roi d'Arabie eut conclu le traité avec les Ambaſſadeurs de Cambyſes, il fit remplir d'eau des peaux de chameaux, & en fit charger tous les chameaux qu'il y avoit dans ſes états. Cela fait, on les mena dans les lieux arides, où il alla attendre l'armée de Cambyſes.

Ce récit me paroît le plus vraiſemblable; mais je ne dois pas paſſer ſous ſilence l'autre maniere de raconter le même fait, quoique moins croyable.

Il y a en Arabie un grand fleuve qu'on nomme Corys; il ſe jette dans la mer (*a*) Erythrée. Depuis ce fleuve, le Roi d'Arabie fit faire, à ce que l'on dit, un canal avec des peaux de bœufs, & autres animaux, crues & couſues enſemble; ce canal qui s'étendoit depuis ce fleuve juſques dans les lieux arides, portoit de l'eau dans de grandes

(*a*) Mer rouge.

citernes qu'on y avoit creuſées, pour (11) fournir de l'eau à l'armée. Or il y a douze journées de chemin depuis ce fleuve juſqu'à ce déſert. On ajoute qu'on y conduiſit de l'eau en trois endroits, par trois (*b*) canaux différents.

X. Pſamménite, fils d'Amaſis, campa (12) vers la bouche Péluſienne du Nil, où il attendoit l'ennemi. Il venoit de ſuccéder à ſon pere Amaſis, qui ne vivoit plus lorſque Cambyſes entra en Egypte. Il étoit mort après un régne de quarante-quatre ans, pendant leſquels il n'éprouva rien de fâcheux. Après ſa mort on l'embauma, & on le mit dans le monument qu'il s'étoit fait faire lui-même dans l'enceinte (*c*) ſacrée de Minerve.

Il y eut en Egypte, ſous le régne de Pſamménite, un prodige. Il plut à Thebes en Egypte, ce qui n'étoit point arrivé juſqu'alors, & ce qu'on n'a point vu depuis le régne de ce Prince juſqu'à mon temps, comme le diſent les Thébains eux-mêmes. Car il ne pleut jamais (13) dans la haute Egypte, & il y plut alors.

XI. Lorſque les Perſes eurent traverſé les lieux arides, & qu'ils eurent aſſis leur camp près de celui des Egyptiens, comme pour leur livrer ba-

(*b*) Cela doit s'entendre de ces canaux faits de peaux de bœufs, comme on vient de le dire.

(*c*) Le grec dit ſeulement : *dans le lieu ſacré ;* mais l'on voit par le Livre 2. §. 169. que ce fut *dans l'enceinte ſacrée de Minerve.*

taille, les Grecs & les Cariens à la ſolde de Pſamménite, indignés de ce que Phanès avoit amené contre l'Egypte une armée d'étrangers, ſe vengerent de ce perfide ſur ſes enfans qu'il avoit laiſſés en ce pays lorſqu'il partit pour la Perſe. Ils les menerent au camp, & ayant placé à la vue de leur pere, un cratere entre les deux armées, on les conduiſit l'un après l'autre en cet endroit, & on les égorgea ſur le cratere. Lorſqu'on les eut tous tués, on mêla avec ce ſang, dans le même cratere du vin & de l'eau, & tous les auxiliaires en (14) ayant bû, on en vint aux mains. Le combat fut rude & ſanglant; il y périt beaucoup de monde de part & d'autre; mais enfin les Egyptiens tournerent le dos.

XII. J'ai vu ſur le champ de bataille une choſe fort ſurprenante, que les habitans de ce Canton m'ont fait remarquer. Les oſſemens de ceux qui périrent à cette journée, ſont encore diſperſés, mais ſéparément; de ſorte que vous voyez d'un côté ceux des Perſes, & de l'autre ceux des Egyptiens aux mêmes endroits où ils étoient dès les commencemens. Les têtes des Perſes ſont ſi tendres qu'on peut les percer, en les frappant ſeulement avec un caillou: celles des Egyptiens ſont au contraire ſi dures, qu'à peine peut-on les briſer à coups de pierres. Ils m'en dirent la raiſon & n'eurent pas de peine à me perſuader. Les Egyptiens, me dirent-ils, commencent dès leur bas âge à ſe

raſer la tête, leur crâne ſe durcit par ce moyen au ſoleil, & ils ne deviennent point chauves. On voit en effet beaucoup moins d'hommes chauves en Egypte que dans tous les autres (*a*) pays. Les Perſes au contraire ont le crâne foible, parce que dès leur plus tendre jeuneſſe ils vivent à l'ombre, & qu'ils ont toujours la tête couverte d'une (*b*) tiare. J'ai remarqué à Paprémis quelque choſe de ſemblable à l'égard des oſſemens de ceux qui furent défaits avec Achéménès fils de Darius, par Inaros (15) Roi de Libye.

XIII. La bataille perdue, les Egyptiens tournerent le dos, & s'enfuirent en déſordre à Memphis. S'étant enfermés dans cette place, Cambyſes leur envoya un héraut, Perſe de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve ſur un vaiſſeau Mytilénien. Dès que les Egyptiens le virent entrer dans Memphis, ils ſortirent en foule de la citadelle, briſerent le vaiſſeau, mirent (16) en piéces ceux qui le montoient, & en tranſporterent les membres dans la citadelle. Les Perſes ayant fait le ſiége de cette ville, les Egyptiens furent (17) enfin obligés de ſe rendre.

Les Libyens, voiſins de l'Egypte, craignant d'éprouver le même ſort que les Egyptiens, ſe ſou-

(*a*) Hérodote ajoute : *C'eſt donc la raiſon pour laquelle ceux-ci ont la tête forte.*

(*b*) Après cela, il y a dans le grec ; *j'ai vu de telles choſes.*

mirent ſans combat. Ils s'impoſerent un tribut, & envoyerent des préſens. Les (18) Cyrénéens & les Barcéens imiterent les Libyens par le même motif de crainte. Cambyſes reçut favorablement les préſens de ceux-ci : mais il ſe plaignit de ceux des Cyrénéens, ſans doute parce qu'ils n'étoient pas aſſez conſidérables. Ils ne ſe montoient en effet qu'à cinq-cents mines d'argent qu'il diſtribua lui-même à ſes troupes.

XIV. Le dixiéme jour après la priſe de la (19) citadelle de Memphis, Pſamménite Roi d'Egypte, qui n'avoit régné que ſix mois, fut conduit par ordre de Cambyſes devant la ville avec quelques autres Egyptiens. On les y traita avec la derniere ignominie, afin de les éprouver. Cambyſes fit habiller la fille de ce Prince en eſclave, & l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau; elle étoit accompagnée de pluſieurs autres filles qu'il avoit choiſies parmi celles de la premiere qualité, & qui étoient habillées de la même façon que la fille du Roi.

Ces jeunes filles, paſſant auprès de leurs peres, fondirent en larmes, & jetterent des cris lamentables. Ces Seigneurs voyant leurs enfans dans un état ſi humiliant, ne leur répondirent que par leurs larmes, leurs cris & leurs gémiſſemens; mais Pſamménite, quoiqu'il les vît & qu'il les reconnût, ſe contenta de baiſſer les yeux.

Ces jeunes filles ſorties, Cambyſes fit paſſer

devant lui ſon fils, accompagné de deux mille Egyptiens de même âge que lui, la corde au cou, & un (20) frein à la bouche. On les menoit à la mort pour venger les Mytiléniens qui avoient été tués à Memphis, & dont on avoit briſé le vaiſſeau. Car les Juges Royaux avoient ordonné que pour chaque homme maſſacré en cette occaſion, on feroit mourir dix Egyptiens des premieres familles. Pſamménite les vit paſſer, & reconnut ſon fils qu'on menoit à la mort; mais, tandis que les autres Egyptiens qui étoient autour de lui, pleuroient & ſe lamentoient, il garda la même contenance qu'à la vue de ſa fille. Lorſque ces jeunes-gens furent paſſés, il apperçut un vieillard qui mangeoit ordinairement à ſa table. Cet homme, dépouillé de tous ſes biens, & ne ſubſiſtant que des aumônes qu'on lui faiſoit, alloit de rang en rang par toute l'armée, implorant la compaſſion d'un chacun, & celle de Pſamménite & des Seigneurs Egyptiens qui étoient dans le fauxbourg. Ce Prince, à cette vue, ne put retenir ſes larmes, & ſe frappa la tête en l'appellant par ſon nom. Des gardes, placés auprès de lui, avec ordre de l'obſerver, rapportoient à Cambyſes tout ce qu'il faiſoit à chaque objet qui paſſoit devant lui. Étonné de ſa conduite, ce Prince lui en fit demander les motifs. « Cambyſes votre maître, lui dit l'Envoyé, » vous demande pourquoi vous avez paru inſen-

» ſible (*a*) en voyant votre fille traitée en eſclave, » & votre fils marchant au ſupplice, & que vous » (*b*) prenez tant de part au ſort de ce mendiant, » qui ne vous eſt, à ce qu'il a appris, ni parent, » ni allié ». Fils de Cyrus, répondit Pſamménite, » les malheurs de ma maiſon ſont trop grands » pour qu'on puiſſe les déplorer ; mais (21) le » triſte ſort d'un ami, qui (22) au commencement de » ſa vieilleſſe, eſt tombé dans l'indigence, après » avoir poſſédé de grands biens, m'a paru méri- » ter des larmes. »

Cambyſes trouva cette réponſe ſenſée. Les Egyptiens diſent qu'elle fit verſer des pleurs, non ſeulement à Créſus, qui avoit ſuivi ce Prince en Egypte, mais encore à tous les Perſes qui étoient préſents ; que Cambyſes fût lui-même ſi touché de compaſſion qu'il commanda ſur le champ, de (23) délivrer le fils de Pſamménite, de le tirer du nombre de ceux qui étoient condamnés à mort, & de lui amener (*c*) Pſamménite même, du faux-bourg où il étoit.

XV. Ceux qui étoient allés chercher (24) le jeune Prince, le trouverent ſans vie. On l'avoit exécuté le premier. De-là ils allerent prendre Pſamménite, & le menerent à Cambyſes, auprès du-

(*a*) Dans le grec : *pourquoi n'avez vous point jetté de cris, ni répandu de larmes.*

(*b*) Dans le grec : *& que vous honorez ce mendiant.*

(*c*) Dans le grec : *qu'on tirât le pere du faux-bourg, & qu'on le lui amenât.*

quel il passa le reste de ses jours, sans en éprouver aucun mauvais traitement. On lui auroit même remis le gouvernement d'Egypte, si on eût été sûr qu'il n'eût pas cherché à remuer. Car les Perses sont dans l'usage d'honorer les fils des Rois, & même de leur rendre le trône que leurs peres ont perdu par leur révolte. Je pourrois rapporter plusieurs exemples en preuve de cette coutume; je me contenterai de ceux de Thannyras, fils d'Inaros, Roi de Libye, à qui ils rendirent le Royaume que son pere avoit possédé; & de Pausiris, fils d'Amyrtée, qui rentra aussi en possession des états de son pere, quoique jamais aucuns Princes n'eussent fait plus de mal aux Perses, qu'Inaros (25) & Amyrtée. Mais Psamménite, ayant conspiré contre l'état, en reçut le salaire; car ayant sollicité les Egyptiens à la révolte, il fut découvert, & ayant été convaincu par Cambyses, ce Prince le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur le champ. Telle fut sa fin malheureuse.

XVI. Cambyses partit de Memphis pour se rendre à Saïs (*a*) à dessein d'exercer sur le corps d'Amasis, la vengeance qu'il méditoit. Aussi-tôt qu'il fut dans le palais de ce Prince, il commanda de tirer son corps du tombeau; cela fait, il ordonna de le battre de verges, de lui arracher le poil & les cheveux, de le picquer à coups d'ai-

(*a*) Dans le grec : *dans l'intention d'y faire ce qu'il y fit.*

guillons, & de lui faire mille outrages. Mais comme les exécuteurs étoient las de maltraiter un corps qui réſiſtoit à tous leurs efforts, & dont ils ne pouvoient rien détacher, parce qu'il avoit été embaumé, Cambyſes le fit brûler, ſans aucun reſpect pour la religion. En effet les Perſes croient que le feu eſt un Dieu (26), & il n'eſt permis ni par leurs loix, ni par celles des Egyptiens, de brûler les morts. Cela eſt défendu chez les Perſes, parce qu'un Dieu ne doit pas, ſelon eux, ſe nourrir du cadavre d'un homme : cette défenſe ſubſiſte auſſi chez les Egyptiens, parce qu'ils ſont perſuadés que le feu eſt un animal féroce qui dévore tout ce qu'il peut ſaiſir; & qui, après s'en être raſſaſié, meurt lui-même avec ce qu'il a conſumé. Or leurs loix ne permettent pas d'abandonner aux bêtes les corps morts; & c'eſt par cette raiſon qu'ils les embaument, de crainte qu'en les mettant en terre ils ne ſoient mangés des vers. Ainſi Cambyſes fit en cette occaſion une choſe également condamnée par les loix de l'un & l'autre peuple.

Au reſte, s'il faut en croire les Egyptiens, ce ne fut pas le corps d'Amaſis qu'on traita d'une maniere ſi indigne, mais celui de quelqu'autre Egyptien de même âge que lui, à qui les Perſes firent ces outrages, penſant que ce fût celui de ce prince. Car on dit, qu'Amaſis ayant appris d'un oracle ce qui

devoit lui arriver après ſa mort, crut (*a*) s'en garantir, en faiſant placer dans l'intérieur de ſon monument, & près des (*b*) portes, le corps de celui que Cambyſes fit maltraiter, & en ordonnant à ſon fils de mettre le ſien au fond du même tombeau. Mais je ne puis abſolument me perſuader qu'Amaſis ait jamais donné de pareils ordres, tant au ſujet de ſa ſépulture, qu'à l'égard de cet homme, & j'attribue cette hiſtoire à la vanité des Egyptiens qui ont voulu embellir ces choſes.

XVII. Cambyſes réſolut enſuite de faire la guerre à trois nations différentes, aux Carthaginois, aux Ammoniens, & aux Ethiopiens (*c*) Macrobiens, qui habitent en Libye vers la mer auſtrale. Après avoir délibéré ſur ces expéditions, il fut d'avis d'envoyer ſon armée navale contre les Carthaginois, un détachement de ſes troupes de terre contre les Ammoniens, & d'envoyer d'abord des eſpions chez les Ethiopiens, qui, ſous prétexte de porter des préſents au Roi, s'aſſureroient de l'exiſtence de la Table du Soleil, & examineroient outre cela ce qui reſtoit à voir dans le pays.

XVIII. Voici en quoi conſiſte la (27) Table du Soleil. Il y a devant la ville une prairie, remplie de viandes rôties de toutes ſortes d'animaux à quatre

(*a*) Dans le grec : *remédier aux événemens qui devoient arriver.*

(*b*) Voyez Livre II. §. 169. note 524.

(*c*) Qui vivent long-temps.

pieds,

pieds, que les Magiſtrats ont ſoin d'y faire porter la nuit. Lorſque le jour paroît, chacun eſt le maître d'y venir prendre ſon repas. Les habitans diſent que la terre produit d'elle-même toutes ces viandes. Voilà ce qu'on appelle la Table du Soleil.

XIX. Cambyſes n'eut pas plutôt réſolu d'envoyer des eſpions dans ce pays, qu'il manda de la ville d'Eléphantine des Ichthyophages qui ſavoient la langue Ethiopiene. Pendant qu'on étoit allé les chercher, il ordonna à ſon armée navale d'aller à Carthage; mais les Phéniciens refuſerent d'obéir, parce qu'ils étoient liés avec les Carthaginois par les plus grands ſermens, & qu'en combattant contre leurs propres enfans, ils auroient cru violer les droits du ſang & de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reſte de la flotte ne s'étant point trouvé aſſez fort pour cette expédition, les Carthaginois éviterent le joug que leur préparoient les Perſes. Cambyſes ne crut pas qu'il fût juſte de forcer les Phéniciens, parce qu'ils s'étoient donnés volontairement à lui, & parce qu'ils avoient le plus (28) d'influence dans l'armée navale. Les habitans de l'iſle de Cypre s'étoient auſſi donnés aux Perſes, & les avoient accompagnés en Egypte.

XX. Lorſque les Ichthyophages furent arrivés d'Eléphantine, Cambyſes leur donna ſes ordres ſur ce qu'ils devoient dire, & les envoya en Ethiopie avec des préſens pour le Roi. Ils conſiſtoient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bracelets,

un vaſe (29) d'albâtre plein de parfums, & une barrique de vin de (30) palmier.

On dit que les Ethiopiens, à qui Cambyſes envoya cette ambaſſade, ſont les plus grands & les mieux faits de tous les hommes; qu'ils ont des loix & des coutumes différentes de celles de toutes les autres nations, & qu'entr'autres ils ne jugent dignes de porter la couronne que celui d'entr'eux qui eſt le plus grand, & dont la force eſt proportionnée à la taille.

XXI. Les Ichthyophages, étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs préſens au Roi, & lui parlerent ainſi : « Cambyſes, Roi des Perſes, qui déſire votre amitié & votre alliance, nous a envoyés » pour en conférer avec vous : il vous offre ces » préſens, dont l'uſage le flatte le plus. »

Le Roi, qui n'ignoroit pas que ces Ichthyophages étoient (31) des eſpions, leur répondit en ces termes : « Ce n'eſt pas le déſir de faire amitié avec » moi, qui a porté le Roi des Perſes à vous envoyer » ici avec ces préſens, & vous ne me dites pas la » vérité. Vous venez examiner les forces de mes » états, & votre maître n'eſt pas un homme juſte. » S'il l'étoit, il n'envieroit pas un pays qui ne lui » appartient pas, & il ne chercheroit point à réduire en eſclavage un peuple dont il n'a reçu » aucune injure. Portez-lui donc cet arc de ma » part, & dites-lui : Le Roi d'Ethiopie conſeille à » celui de Perſe de venir lui faire la guerre avec

» des forces plus nombreuſes, lorſque les Perſes » pourront bander un arc de cette grandeur auſſi » facilement que moi. Mais en attendant, qu'il » rende graces aux Dieux de n'avoir pas inſpiré » aux Ethiopiens le déſir (*a*) de faire des conquêtes. »

XXII. Ayant ainſi parlé, il débanda ſon arc, & le donna aux envoyés. Il prit enſuite l'habit de pourpre, & leur demanda ce que c'étoit que la (32) pourpre, & comment elle ſe faiſoit. Quand les Ichthyophages lui eurent appris ſans réſerve le procédé de cette teinture; ces hommes, dit-il, ſont trompeurs, leurs vêtemens le ſont auſſi. Il les interrogea enſuite ſur le collier & les bracelets d'or. Les Ichthyophages lui ayant répondu que c'étoient des ornemens, il ſe mit à rire; & les prenant pour des chaînes, il leur dit que les Ethiopiens en avoient chez eux de plus fortes. Il leur parla en troiſieme lieu des parfums qu'ils avoient apportés, & lorſqu'ils lui en eurent expliqué la compoſition & l'uſage, il leur répondit comme il l'avoit fait au ſujet de l'habit de pourpre. Mais lorſqu'il en fut venu au vin, & qu'il eut appris la maniere de le faire, il fut très-content de cette boiſſon. Il leur demanda enſuite de quels alimens ſe nourriſſoit le Roi, & quelle étoit la plus longue durée de la vie chez les Perſes. Les envoyés lui répondirent qu'il vivoit de pain, & lui expli-

(*a*) Dans le grec : *d'ajouter à leur pays de nouvelles acquiſitions.*

querent la nature du froment. Ils ajouterent enſuite que le plus long terme de la vie des Perſes étoit de quatre-vingts ans. Là-deſſus l'Ethiopien leur dit qu'il n'étoit point étonné que des hommes qui ſe nourriſſoient de fumier ne vécuſſent que peu d'années; qu'il étoit perſuadé qu'ils ne vivroient pas même ſi long-temps, s'ils ne (33) réparoient leurs forces par cette boiſſon (il vouloit parler du vin), & qu'en cela ils avoient un avantage ſur les Ethiopiens.

XXIII. Les Ichthyophages interrogerent à leur tour le Roi ſur la longueur de la vie des Ethiopiens & ſur leur maniere de vivre. Il leur répondit que la plupart alloient juſqu'à cent-vingt ans, & quelques-uns même au-delà : qu'ils vivoient de viandes cuites, & que le lait étoit leur boiſſon. Les eſpions paroiſſant étonnés de la longue vie des Ethiopiens, il les conduiſit à une fontaine, où ceux qui s'y baignent, en ſortent plus luiſans que s'ils s'étoient frottés d'huile, & parfumés comme d'une odeur de violette. Les eſpions raconterent à leur retour que l'eau de cette fontaine étoit ſi (34) foible, que rien n'y pouvoit ſurnager, pas même le bois, ni les choſes encore plus légeres que le bois, mais que tout ce qu'on y jettoit alloit au fond. Si cette eau eſt véritablement telle qu'on le dit, l'uſage perpétuel qu'ils en font eſt peut-être la cauſe d'une ſi longue vie. De la fontaine, le Roi les conduiſit à la priſon. Tous les priſoniers y étoient attachés

avec des (*a*) chaînes d'or ; car chez ces Ethiopiens, le cuivre eſt de tous les métaux le plus rare & le plus précieux. Après qu'ils eurent viſité la priſon, on leur fit voir auſſi ce qu'on appelle la Table du Soleil.

XXIV. Enfin on leur montra les cercueils des Ethiopiens, qui ſont faits, à ce qu'on dit, de verre, & dont voici le procédé. On deſſèche d'abord le corps à la façon des Egyptiens, ou de quelque autre maniere. On l'enduit enſuite entierement de plâtre, qu'on peint de ſorte qu'il reſſemble, autant qu'il eſt poſſible, à la perſonne même. Après cela on le renferme dans une colonne creuſe & tranſparente de (35) verre foſſile, aiſé à mettre en œuvre, & qui ſe tire en abondance des mines du pays. On apperçoit le mort à travers cette colonne au milieu de laquelle il eſt placé. Il n'exhale aucune mauvaiſe odeur, & n'a rien de (36) déſagréable. Les plus proches parens (37) du mort gardent cette colonne un an entier dans leur maiſon. Pendant ce temps-là, ils lui offrent des victimes & les prémices de toutes choſes. Ils la portent enſuite dehors, & la placent quelque part autour de la ville.

XXV. Les eſpions s'en retournerent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyſes, tranſporté de colere, marcha auſſi-tôt contre les

(*a*) Des entraves.

Ethiopiens, ſans ordonner qu'on préparât des vivres pour l'armée, & ſans réfléchir qu'il alloit faire une expédition aux extrémités de la terre. Tel qu'un furieux & un inſenſé, à peine eut-il entendu le rapport des Ichthyophages, qu'il ſe mit en marche, menant avec lui toute ſon armée de (38) terre, & ne laiſſant en Egypte que les Grecs qui l'avoient accompagné. Lorſqu'il fut arrivé à Thebes, il choiſit environ cinquante mille hommes, à qui il ordonna de réduire en eſclavage les Ammoniens, & de mettre enſuite le feu au temple où Jupiter rendoit ſes oracles. Pour lui, il continua ſa route vers l'Ethiopie avec le reſte de l'armée.

Ses troupes n'avoient pas encore fait la cinquieme partie du chemin, que les (39) vivres manquerent tout-à-coup. On mangea les bêtes de ſomme, & bientôt après, elles manquerent auſſi. Si Cambyſes, inſtruit de cette diſette, eût alors changé de réſolution, & qu'après la faute qu'il avoit faite dans le commencement, il fût revenu ſur ſes pas avec ſon armée, il auroit agi en homme ſage. Mais ſans s'inquiéter de la moindre choſe, il continua à marcher en avant. Les ſoldats ſe nourrirent d'herbages, tant que la campagne put leur en fournir; mais lorſqu'ils furent arrivés dans les pays ſabloneux, la faim en porta quelques-uns à une action horrible. Ils ſe mettoient dix à dix, tiroient au ſort (40), & mangeoient celui qu'il déſignoit. Cambyſes, en ayant eu connoiſſance, & craignant

qu'ils ne ſe dévoraſſent les uns les autres, abandonna l'expédition contre les Ethiopiens, rebrouſſa chemin, & arriva à Thebes, après avoir perdu une partie de ſon armée. De Thebes il vint à Memphis, où il congédia les Grecs, & leur permit de ſe mettre en mer. Tel fut le ſuccès de ſon expédition contre les Ethiopiens.

XXVI. Les troupes qu'on avoit envoyées contre les Ammoniens partirent de Thebes avec des guides, & il eſt certain qu'elles allerent juſqu'à Oaſis. Cette ville eſt habitée par des Samiens, qu'on dit être de la Tribu (41) Æſchrioniene. Elle eſt à ſept journées de Thebes, & l'on ne peut y aller que par un chemin ſabloneux. Ce pays s'appelle en grec, les Iſles (42) des Bienheureux.

On dit que l'armée des Perſes alla juſque-là. Mais perſonne ne ſait ce qu'elle devint enſuite, ſi ce n'eſt les Ammoniens & ceux qu'ils en ont inſtruit. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'alla pas juſqu'au pays des Ammoniens, & qu'elle ne revint point en Egypte. Les Ammoniens racontent que cette armée étant partie d'Oaſis, & qu'ayant fait par le milieu des ſables à-peu-près la moitié du chemin qui eſt entr'eux & cette ville, il s'éleva, pendant qu'elle prenoit ſon repas, un vent de ſud impétueux, qui l'enſevelit ſous des montagnes de ſable, & la fit entiérement diſparoître. Ainſi périt cette armée au rapport des Ammoniens.

XXVII. Cambyſes étant de retour à Memphis, le Dieu Apis, que les Grecs appellent (43) Epaphus, ſe manifeſta aux Egyptiens. Des qu'il ſe fût montré, ils ſe revêtirent de leurs plus riches habits, & firent de grandes réjouiſſances. Cambyſes, témoin de ces fêtes, s'imaginant qu'ils ſe réjouiſſoient du mauvais ſuccès de ſes armes, fit venir devant lui les magiſtrats de Memphis. Quand ils furent en ſa préſence, il leur demanda pourquoi n'ayant pas témoigné de joie, la premiere fois qu'ils l'avoient vu dans leur ville, ils en faiſoient tant paroître, depuis ſon retour, & après qu'il avoit perdu une partie de ſon armée. Ils lui dirent que leur (44) Dieu, qui étoit ordinairement très-long-temps ſans ſe manifeſter, s'étoit montré depuis peu; & que lorſque cela arrivoit, tous les Egyptiens en témoignoient leur joie par des fêtes publiques.

Cambyſes les ayant entendu parler de la ſorte, leur dit qu'ils déguiſoient la vérité, & les condamna à mort, comme s'ils euſſent cherché à lui en impoſer.

XXVIII. Il manda enſuite (*a*) les Prêtres, & ayant auſſi reçu d'eux la même réponſe, il leur dit, que ſi quelque Dieu ſe montroit familiérement aux Egyptiens, il n'échapperoit pas à ſa connoiſſance. Là-deſſus, il leur ordonna de lui amener Apis. Ils allerent ſur-le-champ le chercher.

(*a*) Dans le grec : *après les avoir fait mourir, il manda les Prêtres.*

Cet Apis, appellé auſſi Epaphus, eſt un jeune bœuf, dont la mere ne peut en porter d'autre. Les Egyptiens diſent qu'un éclair deſcend du ciel ſur elle, & que de cet (45) éclair elle conçoit le Dieu Apis. Ce jeune bœuf, qu'on nomme Apis, ſe connoît à de (46) certaines marques. Son (47) poil eſt noir; il porte ſur le front une marque blanche & triangulaire (48), ſur le dos la figure d'un aigle, ſous la (49) langue celle d'un eſcarbot, & les poils de ſa queue (50) ſont doubles.

XXIX. Dès que les Prêtres eurent amené Apis, Cambyſes, tel qu'un furieux, tira ſon poignard pour lui en donner un coup dans le ventre; mais il ne le frappa qu'à la cuiſſe. S'adreſſant enſuite aux Prêtres d'un ton railleur : « Scélérats, leur dit-il, » les Dieux ſont-ils donc de chair & de ſang? » Sentent-ils les atteintes du fer? Ce dieu, ſans » doute, eſt bien digne des Egyptiens! Mais vous » ne vous ſerez pas moqués de moi (51) impuné- » ment. » Là-deſſus, il les fit fuſtiger par ceux qui ont coutume d'exécuter ces ſortes de jugemens, & il ordonna qu'on fit main-baſſe ſur tous les Egyptiens que l'on trouveroit célébrant la fête d'Apis. Les réjouiſſances ceſſerent auſſi-tôt, & les Prêtres furent punis. A l'égard d'Apis, il languit quelque temps dans le temple, de la bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe, & mourut enſuite. Les Prêtres lui donnerent (52) la ſépulture, à l'inſu de Cambyſes.

XXX. Cambyſes, à ce que diſent les Egyptiens, ne tarda point, en punition de ce crime, à devenir furieux, lui qui, avant cette époque, n'avoit pas même de bon-ſens. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis, ſon frere de pere & de mere. Il l'avoit renvoyé en Perſe, jaloux de ce qu'il avoit bandé, à deux doigts près, l'arc que les Ichthyophages avoient apporté de la part du Roi d'Ethiopie; ce qu'aucun autre Perſe n'avoit pu faire. Après le départ de ce Prince, Cambyſes vit en ſonge un courier qui venoit de la part des Perſes lui annoncer que Smerdis, aſſis ſur ſon trône, touchoit le ciel de ſa tête. Cette viſion lui ayant fait craindre que ſon frere ne le tuât pour s'emparer de la couronne, envoya après lui Prexaſpes, celui de tous les Perſes en qui il avoit le plus de confiance, avec ordre de le tuer. Prexaſpes, étant arrivé à Suſes, exécuta l'ordre dont il étoit chargé. Les uns diſent qu'il attira (53) ce Prince à la chaſſe; d'autres prétendent qu'il le mena ſur les bords de la mer (*a*) Erythrée, & qu'il l'y précipita. Tel fut, dit-on, le premier crime de Cambyſes.

XXXI. Le ſecond fut le meurtre de ſa ſœur de pere & de mere. Cette Princeſſe qui l'avoit ſuivi en Egypte, étoit en même temps ſa femme. Voici comme elle le devint; car avant lui, les Perſes n'étoient pas dans l'uſage d'épouſer leurs ſœurs.

(*a*) C'eſt ici le Golfe Perſique, comme au Liv. I. §. 189. & Liv. VI. §. 20.

Cambyſes ſe prit d'amour pour une de ſes ſœurs; voulant enſuite l'épouſer, comme cela étoit ſans exemple, il convoqua les Juges Royaux, & leur demanda s'il n'y avoit pas quelque loi qui permît au frere de ſe marier avec ſa ſœur, s'il en avoit envie. Ces Juges Royaux ſont des hommes choiſis entre tous les Perſes. Ils exercent leurs fonctions juſqu'à la mort, à moins qu'ils ne ſoient convaincus (54) de quelque injuſtice. Ils ſont les interpretes des loix & les juges des procès; toutes les affaires reſſortiſſent à leur tribunal. Cambyſes les ayant donc interrogés, ils lui firent une réponſe qui, ſans bleſſer la juſtice, ne les expoſoit à aucun danger. Ils lui dirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui autorisât un frere à épouſer ſa ſœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit au Roi des Perſes de faire tout ce qu'il vouloit. En répondant ainſi, ils ne violerent pas la loi, quoi qu'ils redoutaſſent Cambyſes : & pour ne pas s'expoſer à périr en la défendant, ils trouverent une autre loi qui favoriſoit le déſir qu'avoit ce Prince d'épouſer ſes ſœurs. Sur cette réponſe, Cambyſes épouſa (55) la perſonne qu'il aimoit; & peu de temps après, il prit encore pour femme une autre (56) de ſes ſœurs, & c'étoit la plus jeune. Ce fut celle qui le ſuivit en Egypte & qu'il tua.

XXXII. On raconte ſa mort de deux manieres, ainſi que celle de Smerdis. Les Grecs prétendent que cette Princeſſe aſſiſtoit au combat d'un lionceau

que Cambyſes avoit lâché contre un jeune chien. Celui-ci ayant du deſſous, un autre jeune chien, ſon frere, rompit ſa leſſe pour venir à ſon ſecours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage ſur le lionceau. Ce combat plaiſoit beaucoup à Cambyſes; il arrachoit au contraire des larmes à ſa ſœur, qui étoit aſſiſe auprès de lui. Le Roi, s'en étant apperçu, lui en demanda la raiſon. Je n'ai pu, lui dit-elle, retenir mes larmes, en voyant le jeune chien accourir au ſecours de ſon frere, parce que cela me rappelle le triſte ſort de Smerdis, dont je ſais que perſonne ne vengera la mort. S'il faut en croire les Grecs, Cambyſes la tua pour cette réponſe. Mais les Egyptiens diſent que cette Princeſſe, étant à table avec Cambyſes, elle prit une laitue, & qu'en ayant arraché toutes les feuilles, elle demanda au Roi ſon mari, ſi cette laitue lui paroiſſoit plus belle, en pomme, ou les feuilles arrachées. En pomme, répondit le Roi. Seigneur, reprit-elle, en diminuant la maiſon de Cyrus, vous avez fait la même choſe que je viens de faire à cette laitue. Là-deſſus, Cambyſes irrité ſe jetta ſur elle, & la maltraita tellement à coups de pieds, qu'elle accoucha avant terme, & mourut incontinent.

XXXIII. Tels furent les excès auxquels Cambyſes ſe porta contre ceux de ſa maiſon, ſoit que ſa phrénéſie fut une punition de l'outrage commis envers Apis, ſoit qu'elle lui vînt d'ailleurs, comme une infinité d'autres maux qui affligent ordinaire-

ment l'eſpece humaine. Car on dit que de naiſſance il étoit ſujet à une grande maladie que quelques-uns appellent (*a*) mal (57) ſacré. Il n'eſt donc pas étonnant (*b*) qu'étant attaqué d'une ſi grande maladie, il n'eût pas l'eſprit ſain.

XXXIV. Il ne témoigna pas moins de fureur contre le reſte des Perſes. Car on dit que s'adreſſant à Prexaſpes, qu'il eſtimoit beaucoup, & qui lui préſentoit les requêtes & les placets, & dont le fils avoit une charge d'échanſon, l'une des plus importantes de la cour, que penſent de moi les Perſes? qu'en diſent-ils? lui demanda-t-il un jour. Seigneur, ils vous comblent de louanges, mais ils croient que vous avez un peu trop de penchant pour le vin. Eh-bien! reprit ce Prince, tranſporté de colere, les Perſes diſent donc que j'aime trop le vin, qu'il me fait perdre la raiſon, & qu'il me rend furieux : les louanges qu'ils me donnoient auparavant n'étoient donc point ſinceres.

Cambyſes avoit un jour demandé à Créſus & aux grands de Perſe qui compoſoient ſon conſeil, ce qu'on penſoit de lui, & ſi l'on croyoit qu'il fût homme à égaler ſon pere; les Perſes avoient répondu qu'il lui étoit ſupérieur, parce qu'il étoit maître de tous les pays que celui-ci avoit eus, & qu'il y avoit ajouté la conquête de l'Egypte &

(*a*) Epilepſie.

(*b*) Dans le grec : *que le corps étant attaqué.*

l'empire de la mer. Mais Créſus, qui étoit préſent, ne fut pas de leur avis. Il ne me paroît pas, lui dit-il, que vous reſſembliez à votre pere; car vous n'avez point encore d'enfant tel qu'il en avoit un, lorſqu'il mourut. Cambyſes, flatté de cette réponſe, approuva le ſentiment de Créſus.

XXXV. Ce Prince s'étant donc rappellé les diſcours des Perſes: « Apprens maintenant, dit-il en » colere à Prexaſpes, apprens ſi les Perſes diſent vrai, » & s'ils n'ont pas eux-mêmes perdu l'eſprit, quand » ils parlent ainſi de moi. Si je frappe au milieu du » cœur ton fils, que tu vois debout dans ce veſtibule, » il ſera conſtant que les Perſes ſe trompent. Mais ſi » je manque mon coup, il ſera évident qu'ils diſent » vrai, & que j'ai perdu le ſens. »

Ayant ainſi parlé, il bande ſon arc, & frappe le fils de Prexaſpes. Le jeune homme tombe, Cambyſes le fait ouvrir, pour voir où avoit porté le coup, & la fleche ſe trouva au milieu du cœur. Alors ce Prince, plein de joie, s'adreſſant au pere du jeune homme: « Tu vois clairement, lui dit-il en » riant, que je ne ſuis point un inſenſé, mais que ce » ſont les Perſes qui ont perdu l'eſprit. Dis-moi pré- » ſentement ſi tu as vu quelqu'un frapper le but (58) » avec tant de juſteſſe ». Prexaſpes (*a*) voyant qu'il parloit à un furieux, & craignant pour lui, répondit: » Seigneur, je ne crois pas que le Dieu lui-même (59)

(*a*) Voyez ci-deſſous §. 75 & la note 121.

» puiſſe tirer ſi juſte (60). C'eſt ainſi qu'il en agit avec Prexaſpes. Mais une autre fois il fit, ſans aucun motif, enterrer vifs juſqu'à la tête, douze (61) Perſes de la plus grande diſtinction.

XXXVI. Créſus, témoin de ces extravagances, crut devoir lui donner un conſeil ſalutaire. «Grand » Roi, lui dit-il, ne vous livrez point à votre co- » lere, & à l'impétuoſité de votre jeuneſſe; rendez- » vous maître de vous-même, & ſachez vous » contenir dans les bornes de la modération. Il » convient à un grand Prince d'avoir de la pré- » voyance, & il eſt d'un homme ſage de ſe laiſſer » guider par la prudence. Vous faites mourir in- » juſtement pluſieurs de vos concitoyens; vous ôtez » même la vie à des enfans. Prenez garde qu'en » commettant ſouvent de pareilles violences, vous » ne forciez les Perſes à ſe révolter contre vous. » Je vous dois ces avis, parce que le Roi votre pere » m'a expreſſément recommandé de vous donner » de bons conſeils, & de vous avertir de tout ce » que je croirois vous être le plus utile & le plus » avantageux.»

Ce langage étoit l'effet de la bienveillance de Créſus; Cambyſes s'en offenſa. « Et vous auſſi, lui » dit-il, vous ôſez me donner des avis; vous, qui » avez ſi bien gouverné vos états, vous, qui avez » donné de ſi bons conſeils à mon pere, en l'ex- » hortant à paſſer l'Araxe, pour aller attaquer les » Maſſagetes chez eux, au lieu de les attendre ſur

» nos terres où ils vouloient paſſer! Vous vous êtes » perdu en gouvernant mal vos états, & Cyrus » s'eſt perdu en ſuivant vos avis. Mais vous ne » l'aurez pas fait (*a*) impunément; & même il y a » long-temps que je cherchois un prétexte pour le » venger. » En finiſſant ces mots, il prit ſes fleches pour en percer Créſus. Mais ce Prince ſe déroba à ſa fureur par une prompte fuite. Cambyſes, voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, commanda à ſes gens de s'en ſaiſir & de le tuer. Mais comme ils connoiſſoient l'inconſtance de ſon caractere, ils cacherent Créſus, dans le deſſein de le repréſenter, ſi le Roi, venant à ſe repentir, le redemandoit. Ils eſpéroient auſſi recevoir une récompenſe pour lui avoir ſauvé la vie, & d'ailleurs ils étoient dans la réſolution de le tuer, ſi le Roi ne ſe repentoit point des ordres qu'il avoit donnés. Cambyſes ne fut pas long-temps ſans regretter Créſus. Ses ſerviteurs, s'en étant apperçus, lui apprirent qu'il vivoit encore. Il en témoigna ſa joie, mais il dit que ce ne ſeroit pas impunément qu'ils lui auroient conſervé la vie. En effet il les fit mourir.

XXXVII. Pendant ſon ſéjour à Memphis, il lui échappa pluſieurs autres traits pareils de folie, tant contre les Perſes que contre les alliés. Il fit ouvrir les anciens tombeaux pour conſidérer les morts. Il entra auſſi dans le temple de Vulcain, & fit mille

(*a*) Voyez ci-deſſus, §. 29, note 51.

inſultes

insultes à la statue de ce Dieu. Cette statue ressemble beaucoup aux (62) Pataïques, que les Phéniciens mettent à la proue de leurs triremes. Ces Pataïques, pour en donner une idée à ceux qui ne les ont point vus, ressemblent à un pygmée. Il entra aussi dans le temple des (*a*) Cabires, dont les loix interdisent l'entrée à tout autre (63) qu'au Prêtre. Après plusieurs insultes & railleries, il en fit brûler les statues. Elles ressemblent à celles de Vulcain. On dit en effet que les Cabires sont fils de ce Dieu.

XXXVIII. Je suis convaincu par tous ces traits que Cambyses n'étoit qu'un furieux : car, sans cela, il n'auroit jamais entrepris de se jouer de la religion & des loix.

Si l'on proposoit en effet à tous les hommes de faire un choix parmi les meilleures loix qui s'observent dans les divers pays, il est certain qu'après un examen réfléchi, chacun se détermineroit pour celles de sa patrie : tant il est vrai que tout homme est persuadé qu'il n'en est point de plus belles. Il n'y a donc nulle apparence que tout autre (*b*) qu'un insensé & un furieux en fasse un sujet de plaisanteries.

Que tous les hommes soient dans ces sentimens touchant leurs loix & leurs usages, c'est une vérité

(*a*) Nous avons parlé des Cabires, Livre II. §. 51. note 180.

(*b*) Voyez la note 63, au sujet de la particule γὰρ qui se trouve dans l'original.

qu'on peut confirmer par pluſieurs exemples, & entr'autres par celui-ci. Un jour Darius ayant appellé près de lui des Grecs ſoumis à ſa domination, leur demanda pour quelle ſomme ils pourroient ſe réſoudre à ſe nourrir des corps morts de leurs peres. Tous répondirent qu'ils ne le feroient jamais, quelque argent qu'on pût leur donner. Il fit venir enſuite les Calaties, peuple des Indes, qui mangent leurs peres. Il leur demanda en préſence des Grecs, à qui un interprete expliquoit tout ce qui ſe diſoit de part & d'autre, quelle ſomme d'argent pourroit les engager à brûler leurs peres après leur mort. Les Indiens, s'écriant à cette queſtion, le prierent de ne leur pas tenir un langage ſi odieux : tant la coutume a de force. Auſſi rien ne me paroît plus vrai que ce mot que l'on trouve dans les (*a*) Poéſies de Pindare : la (64) Loi eſt un Roi qui gouverne tout.

XXXIX. Tandis que Cambyſes portoit la guerre en Egypte, les Lacédémoniens la faiſoient auſſi contre Samos & contre Polycrates, fils d'Ajax, qui (*b*) s'étoit emparé de cette iſle. Il l'avoit d'abord diviſée en trois parties, & l'avoit partagée avec Pantagnote & Syloſon, ſes freres. Mais dans la ſuite, ayant tué Pantagnote & chaſſé Syloſon, le plus jeune, il la poſſéda toute entiere. Lorſqu'il

(*a*) Voyez Liv. II. §. 53. note 188.

(*b*) Dans le grec : *qui, s'étant ſoulevé, s'étoit rendu maître de cette iſle.*

l'eut en ſa puiſſance, il fit avec Amaſis, Roi d'Egypte, un traité d'amitié que ces deux Princes cimenterent par des préſens mutuels. Sa puiſſance s'accrut tout-à-coup en peu de temps, & bientôt ſa réputation ſe répandit dans l'Ionie & dans le reſte de la Grece. La fortune l'accompagnoit par-tout où il dirigeoit ſes armes. Il avoit cent vaiſſeaux à cinquante rames, & (65) mille hommes de trait. Il attaquoit & pilloit tout le monde ſans aucune diſtinction, diſant qu'il feroit (65*) plus de plaiſir à un ami en lui reſtituant ce qu'il lui auroit pris, que s'il ne lui eût rien enlevé du tout. Il ſe rendit maître de pluſieurs iſles, & prit un grand nombre de villes ſur le continent. Il vainquit, dans un combat naval, les Leſbiens, qui étoient venus avec toutes leurs forces au ſecours des Miléſiens; &, les ayant fait priſonniers, & les ayant chargés de chaînes, il leur fit entiérement creuſer le foſſé qui environne les murs de Samos.

XL. Amaſis, inſtruit de la grande proſpérité de Polycrates, en eut de l'inquiétude. Comme elle alloit toujours en augmentant, il lui écrivit en ces termes:

AMASIS à POLYCRATES.

« Il m'eſt bien doux d'apprendre les ſuccès d'un » ami & d'un allié. Mais, comme je connois (66) la » jalouſie des Dieux, ce grand bonheur me déplaît. » J'aimerois mieux pour moi & pour ceux à qui je

» m'intéreſſe, tantôt des avantages & tantôt des » revers, & que la vie fût alternativement partagée » entre l'une & l'autre fortune, qu'un bonheur » toujours conſtant & ſans viciſſitude : car je n'ai » jamais oui parler d'aucun homme, qui, ayant été » heureux en toutes choſes, n'ait enfin péri mal- » heureuſement. Ainſi donc, ſi vous voulez m'en » croire, vous ferez contre votre bonne fortune ce » que je vais vous conſeiller. Examinez quelle eſt » la choſe dont vous faites le plus de cas, & dont » la perte vous ſeroit le plus ſenſible. Lorſque » vous l'aurez trouvée, jettez-la loin de vous, & » de maniere qu'on ne puiſſe jamais la revoir. Que » ſi, après cela, la Fortune continue à vous favo- » riſer en tout, ſans mêler quelque diſgrace à ſes » faveurs, ne manquez pas d'y apporter le remede » que je vous propoſe. »

XLI. Polycrates, ayant lu cette Lettre, fit de ſérieuſes réflexions ſur le conſeil d'Amaſis, &, le trouvant prudent, il réſolut de le ſuivre. Il chercha, parmi toutes ſes raretés, quelque choſe dont la perte pût lui être le plus ſenſible ; il s'arrêta à une (67) émeraude montée en or, qu'il avoit coutume de porter au doigt, & qui lui ſervoit de cachet. Elle étoit gravée par (68) Théodore de Samos, fils de Téléclès. Réſolu de s'en défaire, il fit équipper un vaiſſeau ; &, étant monté deſſus, il ſe fit conduire en pleine mer. Lorſqu'il fut loin de l'iſle, il tira ſon anneau, & le jetta dans la mer

à la vue de tous ceux qu'il avoit menés avec lui. Cela fait, il retourna à terre.

XLII. Dès qu'il fut rentré dans ſon palais, il parut affligé de ſa perte. Cinq ou ſix jours après, un pêcheur, ayant pris un très-gros poiſſon, le crut digne de Polycrates. Il le porta au palais, demanda à parler au Prince, & l'ayant (69) obtenu : « Seigneur, dit-il, en le lui préſentant, voici » un poiſſon que j'ai pris. Quoique je gagne ma vie » du travail de mes mains, je n'ai pas cru devoir » le porter au marché ; il ne peut convenir qu'à » vous, qu'à un puiſſant Prince, & je vous prie de » le recevoir. »

Ce diſcours plut beaucoup à Polycrates. « Je » te ſais gré, mon ami, lui dit-il, de m'avoir » apporté ta pêche. Ton préſent me fait plaiſir, & » ton compliment ne m'en fait pas moins. Je » t'invite à ſouper. » Le pêcheur retourna chez lui, flatté d'un ſi bon accueil. Cependant les officiers de cuiſine ouvrent le poiſſon, &, lui trouvant dans le ventre l'anneau de Polycrates, ils allerent pleins de joie le lui porter en diligence, & lui conterent la maniere dont ils l'avoient trouvé. Polycrates imagina qu'il y avoit en cela quelque choſe de divin. Il écrivit à Amaſis toutes (70) les circonſtances de cette aventure, & remit ſur-le-champ ſa (71) lettre à un exprès pour être portée en Egypte.

XLIII. Ce Prince, en ayant fait lecture (*a*), reconnut qu'il étoit impoſſible d'arracher un homme au ſort qui le menaçoit, & que Polycrates ne pourroit finir ſes jours heureuſement, puiſque la Fortune lui étoit ſi favorable en tout, qu'il retrouvoit même ce qu'il avoit jetté loin de lui. Il lui envoya un Héraut à Samos, pour renoncer (72) à ſon alliance. Il rompit, parce qu'il craignoit que ſi la fortune de Polycrates venoit à changer, & qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager en qualité d'allié & d'ami.

XLIV. Ce fut donc contre ce Prince, ſi favoriſé de la Fortune, que marcherent les Lacédémoniens, à la priere de ceux, d'entre les Samiens, qui fonderent depuis (*b*), en Crete, la ville de Cydonie. Cambyſes levoit alors une armée pour porter la guerre en Egypte. Polycrates l'envoya ſupplier à l'inſu des Samiens, de lui faire demander des troupes. Là-deſſus Cambyſes fit volontiers prier Polycrates de faire partir une armée navale, pour l'accompagner dans ſon expédition contre l'Egypte. Ce Prince choiſit ceux d'entre les citoyens qu'il ſoupçonnoit le plus d'avoir du penchant à la révolte, les embarqua ſur quarante trirémes, & recommanda à Cambyſes (73) de ne jamais les renvoyer à Samos.

(*a*) Dans le grec : *Amaſis ayant fait lecture de la lettre qui lui venoit de la part de Polycrates.*

(*b*) Voyez plus bas le §. 59.

XLV. Les uns disent que ces Samiens, envoyés par Polycrates, n'allerent pas jusqu'en Egypte, mais que lorsqu'ils furent dans la mer Carpathiene, ils tinrent conseil entr'eux, & résolurent de ne pas naviguer plus avant. D'autres prétendent qu'ils arriverent en Egypte; mais que, se voyant observés, ils prirent la fuite, & firent voile vers Samos : que Polycrates, étant allé à leur rencontre avec ses vaisseaux, leur livra bataille & la perdit : qu'étant descendus dans l'isle, après leur victoire, ils furent défaits dans un combat (*a*) sur terre; ce qui les obligea de rentrer dans leurs vaisseaux, & de se retirer à Lacédémone.

Il y en a qui assurent que ces mécontens remporterent, à leur retour d'Egypte, la victoire sur Polycrates. Mais, à mon avis, leur opinion est mal fondée : car s'ils eussent été assez forts eux seuls pour le (74) réduire, ils n'auroient pas eu besoin d'appeller à leur secours les Lacédémoniens; d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'un Prince, qui avoit à sa solde tant de troupes auxiliaires & tant de gens de trait de sa nation, ait été défait par un petit nombre de Samiens qui revenoient dans leur patrie. Ajoutez à cela que Polycrates avoit en sa puissance les femmes & les enfans des citoyens de Samos ses sujets. Il les avoit renfermés dans les

(*a*) Πεζομαχήσαντες. Voyez sur cette expression Liv. IV. §. 97. note 176.

havres à deſſein de les brûler avec les havres mêmes, en cas de trahiſon de la part des Samiens, & qu'ils ſe joigniſſent à ceux qui revenoient dans l'iſle.

XLVI. Les Samiens, chaſſés par Polycrates, étant arrivés à Sparte, allerent trouver les Magiſtrats, leur firent un long diſcours, & tel que des ſuppliants ont coutume d'en faire. A la premiere audience, les Lacédémoniens leur répondirent qu'ils avoient oublié le commencement de la harangue, & qu'ils n'en entendoient pas la fin. A la ſeconde, les Samiens apporterent un (75) ſac de cuir, & leur dirent ſeulement que ce ſac manquoit de farine. Les Lacédémoniens répliquerent que ces paroles étoient (76) ſuperflues : cependant ils réſolurent de leur donner du ſecours.

XLVII. Lorſqu'ils furent prets, ils allerent à Samos. Les Samiens prétendent qu'ils les ſecoururent en cette occaſion, par reconnoiſſance de ce qu'eux-mêmes les avoient auparavant aidés de leurs vaiſſeaux contre les Meſſéniens. Mais, s'il faut en croire les Lacédémoniens, ils entreprirent cette expédition, moins pour accorder aux exilés les ſecours qu'ils demandoient, que pour ſe venger des Samiens qui avoient enlevé le (*a*) cratere qu'ils portoient à Créſus, &, un an auparavant, le corſelet qu'Amaſis, Roi d'Egypte, leur envoyoit en préſent.

(*a*) Voyez Livre I. §. 70.

Ce corſelet étoit de lin, mais orné d'un grand nombre de figures d'animaux tiſſues en or & en (77) coton. Chaque fil de ce corſelet mérite en particulier notre admiration. Quoique très-menus, ces fils ſont cependant compoſés chacun de trois cents-ſoixante (78) autres fils, tous très-diſtincts. Tel eſt auſſi cet autre corſelet dont (79) Amaſis fit préſent à Minerve de Linde.

XLVIII. Les Corinthiens contribuerent auſſi avec beaucoup d'ardeur à l'expédition des Spartiates contre Samos. Les Samiens les avoient (80) outragés une (*a*) génération avant cette guerre, & ſans doute vers le temps de (81) l'enlevement du cratere.

Périandre, (82) fils de Cypſélus, envoyoit à Alyattes à Sardes trois cents enfans des meilleures maiſons de Corcyre, pour en faire des eunuques. Les Corinthiens, qui les conduiſoient, étant abordés à Samos, les Samiens furent bientôt inſtruits du deſſein dans lequel on conduiſoit ces enfans à Sardes. Ils leur apprirent d'abord à embraſſer le temple de Diane en qualité de ſuppliants; après quoi, ils ne voulurent jamais permettre qu'on les en arrachât. Mais, comme les Corinthiens empêchoient qu'on ne leur portât à manger, les Samiens inſtituerent une fête qu'ils célebrent encore aujourd'hui de la même maniere. Dès que la nuit

(*a*) Le texte me paroît altéré; liſez la note 81.

étoit venue, & tout le temps que les jeunes Corcyréens reſterent dans ce temple en qualité de ſuppliants, ils y établirent des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, tenant à la main des gâteaux (83) de ſéſame & de miel. Ils avoient inſtitué cette cérémonie, afin que ces jeunes gens enlevaſſent ces gâteaux & euſſent de quoi ſe nourrir. Ils continuerent ces chœurs juſqu'au départ des Corinthiens, chargés de ces enfans; après quoi les Samiens (84) les remenerent à Corcyre.

XLIX. Si, après la mort de Périandre, il y avoit eu de l'amitié entre les Corcyréens & les Corinthiens, ce motif auroit empêché ceux-ci de prendre part à l'expédition contre Samos. Mais, depuis la fondation (85) de Corcyre par les Corinthiens, il y a toujours eu de l'inimitié entre ces deux peuples, quoiqu'ils (85*) euſſent la même origine.

Les Corinthiens ſe rappelloient, par cette raiſon, l'inſulte que leur avoient fait les Samiens. Quant à Périandre, il envoyoit à Sardes ces trois cents jeunes garçons, choiſis parmi les meilleures familles de Corcyre, pour y être faits eunuques, afin de ſe venger des Corcyréens qui l'avoient les premiers outragé.

L. Périandre (*a*) ayant tué Méliſſe, (86) ſa femme, ce malheur fut ſuivi d'un autre. Il avoit

(*a*) Voyez ſur Périandre & ſon origine, & ſur Méliſſe, Livre V. §. 92.

d'elle deux fils, l'un âgé de dix-ſept ans, & l'autre de dix-huit. Proclès, leur ayeul maternel, Tyran (87) d'Epidaure, les avoit fait venir chez lui, & les traitoit avec l'amitié qu'il eſt naturel à un pere de témoigner aux enfans de ſa fille. Lorſqu'il les renvoya, il leur dit en les accompagnant : « Mes » enfans, ſavez-vous quel eſt celui qui a tué votre » mere ? »

L'aîné ne fit aucune attention à ces paroles : mais le plus jeune, nommé Lycophron, en conçut une telle douleur que lorſqu'il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais ſaluer ſon pere, comme étant le meurtrier de ſa mere, ni s'entretenir avec lui, ni lui répondre quand il l'interrogeoit. Enfin, Périandre indigné le chaſſa de chez lui.

LI. Après cet acte de ſévérité, il demanda à l'aîné quel diſcours leur avoit tenu leur grand-pere maternel. Celui-ci lui raconta le bon accueil qu'il leur avoit fait ; mais ne lui dit rien des dernieres paroles de Proclès en les renvoyant ; il y avoit fait ſi peu d'attention qu'il ne s'en ſouvenoit plus. Périandre lui témoigna qu'il n'étoit pas poſſible que leur ayeul ne leur eût donné quelque conſeil ; &, comme il le preſſoit par ſes queſtions, le jeune Prince ſe rappella les dernieres paroles de Proclès, & en fit part à ſon pere. Périandre, y ayant réfléchi, réſolut de ne plus uſer d'indulgence envers ſon fils, & envoya défendre à ceux chez qui il ſe retiroit de le recevoir chez eux. Lycophron, chaſſé d'un en-

droit, cherchoit un aſyle dans un autre; mais bientôt, ſur les menaces & les ordres de Périandre, on l'obligeoit auſſi d'en ſortir. Ce jeune-homme paſſoit ainſi de la maiſon d'un ami dans celle d'un autre; &, quoiqu'on redoutât Périandre, cependant, comme ce Prince étoit ſon fils, on ne laiſſoit pas de le recevoir.

LII. Enfin Périandre fit publier que quiconque l'admettroit dans ſa maiſon, ou lui parleroit, encourroit une amende applicable au temple d'Apollon. Cette amende étoit ſpécifiée dans l'édit. Perſonne n'oſa plus alors le recevoir chez ſoi, ni lui parler. Lycophron lui-même, ne jugeant pas à propos de rien tenter contre la défenſe de ſon pere, ſe retiroit aſſiduement ſous les portiques. Le quatriéme jour, Périandre le voyant négligé dans tout ſon extérieur, & mourant de faim, en eut compaſſion. Il s'adoucit, &, s'étant approché de lui, il lui parla ainſi : « Eh-bien! mon Fils, lequel vaut » mieux, à votre avis, ou de votre état actuel, ou » de la ſouveraine puiſſance & des biens dont je » jouis, & que vous pouvez partager avec moi, en » me témoignant de l'obéiſſance? Quoique vous » ſoyez mon Fils & Roi de la riche Corinthe, vous » préférez une vie errante & vagabonde, en irritant, » par votre réſiſtance & par votre colere, celui que » vous auriez dû le moins offenſer. S'il eſt arrivé, » dans cette affaire, quelque malheur, qui vous » ait inſpiré des ſoupçons ſur ma conduite, ce

» malheur eſt retombé ſur moi, & je le reſſens » d'autant plus vivement, que j'en ai été moi-» même l'auteur. Pour vous, qui ſavez par expé-» rience combien il vaut (88) mieux faire envie » que pitié, & à quoi mène la colere contre un » Pere & contre ſes ſupérieurs, revenez au palais. »

Périandre tâchoit ainſi de faire rentrer ſon fils en lui-même; mais celui-ci ſe contenta de lui dire qu'en lui parlant, il avoit encouru (*a*) l'amende. Périandre, comprenant par cette réponſe que le mal de ſon fils étoit extrême, & que rien ne pouvoit le vaincre, l'éloigna de ſa préſence, & le fit embarquer pour Corcyre, qui étoit auſſi de ſa dépendance. Périandre l'ayant relégué loin de lui, alla faire la guerre à ſon Beau-pere Proclès, parce qu'il étoit le principal auteur des malheurs de ſa maiſon. Il ſe rendit maître de la ville d'Epidaure, & fit priſonnier Proclès, à qui cependant il conſerva la vie.

LIII. Dans la ſuite du temps, Périandre étant âgé, & ne ſe ſentant plus en état de veiller aux affaires, & de gouverner par lui-même, envoya chercher Lycophron à Corcyre, pour lui confier les rênes de l'état : car ſon fils (89) aîné étoit ſtupide, & il ne voyoit en lui aucune reſſource. Lycophron ne daigna pas même répondre au meſſage de ſon pere. Mais Périandre, qui l'aimoit

(*a*) Dans le grec : *qu'il devoit l'amende ſacrée à Apollon.*

tendrement, lui envoya enſuite ſa ſœur qui étoit ſa propre fille, dans l'eſpérance qu'il auroit pour elle plus de déférence.

Quand elle fut arrivée à Corcyre : « Aimez-vous » donc mieux, mon Frere, lui dit-elle, voir la » puiſſance ſouveraine paſſer en des mains étran- » geres, & les biens (90) de votre pere diſſipés, » que de revenir en prendre poſſeſſion. Revenez » dans la maiſon paternelle ; ceſſez de vous nuire » à vous-même : le zele (*a*) eſt un bien fâcheux : » ne cherchez point à guérir un mal par un autre. » Bien des gens préferent les voies de la douceur » à celles de la juſtice ; & pluſieurs, en pourſuivant » les droits d'une mere, ont perdu ceux qu'ils » pouvoient eſpérer de leur pere. La Tyrannie eſt, » de (91) ſa nature, chancelante & mal-aſſurée : » mille amans (92) aſpirent à ſa conquête. Périandre » eſt déja vieux & avancé en âge : n'abandonnez » pas à d'autres un bien qui vous appartient. »

Inſtruite par ſon pere, elle tint à Lycophron le langage le plus propre à le perſuader ; mais il lui répondit qu'il n'iroit jamais à Corinthe, tant qu'il ſauroit que Périandre ſeroit vivant. La Princeſſe fit, à ſon retour, part à ſon pere de la réponſe de Lycophron. Périandre lui envoya la troiſieme fois un Héraut, avec ordre de lui dire qu'il avoit deſſein de ſe retirer en Corcyre, & qu'il pouvoit revenir à Corinthe prendre poſſeſſion de la couronne.

(*a*) Celui qu'il montroit pour la mémoire de ſa mere.

Le jeune Prince accepta la propoſition. Le pere ſe diſpoſoit à partir pour Corcyre, & le fils pour Corinthe, mais les Corcyréens, informés de ce qui ſe paſſoit, & appréhendant de voir Périandre dans leur iſle, aſſaſſinerent (93) ſon fils. Ce fut cette raiſon qui porta ce Prince à ſe venger des Corcyréens.

LIV. Lorſque les Lacédémoniens furent arrivés à Samos avec une puiſſante flotte, ils aſſiégerent la ville, & s'approcherent des murailles, laiſſant derriere eux la tour qui eſt ſur le bord de la mer, près du fauxbourg. Mais enſuite Polycrates en perſonne, étant tombé ſur eux avec des forces conſidérables, ils furent contraints de reculer. Dans le même moment, les auxiliaires, accompagnés d'un grand nombre de Samiens, ſortirent de la tour ſupérieure qui étoit ſur la croupe de la montagne, & fondirent ſur les Lacédémoniens. Ceux-ci, après avoir ſoutenu quelque temps leurs efforts, prirent la fuite, & les vainqueurs, les ayant pourſuivis, en firent un grand carnage.

LV. Si les Lacédémoniens, qui ſe trouverent à cette action, ſe fuſſent conduits comme Archias & (94) Lycopas, Samos auroit été priſe; car ces deux braves guerriers entrerent eux ſeuls dans la ville, en tombant ſur les Samiens qui s'y réfugioient: mais, comme on leur coupa le chemin, & qu'ils ne purent en ſortir, ils y périrent.

Je me trouvai un jour avec un autre Archias

fils de Samius, & petit-fils de cet Archias dont nous parlons. C'étoit à Pitane, bourgade où il avoit pris naiſſance. Il faiſoit plus de cas des Samiens que de tous les autres étrangers, & il m'apprit qu'on avoit donné à ſon pere le nom de Samius, parce qu'il étoit fils de cet Archias tué dans Samos, en combattant vaillament. Il ajouta qu'il avoit une eſtime particuliere pour les Samiens, parce qu'ils avoient fait à ſon ayeul de magnifiques funérailles aux dépens du public.

LVI. Les Lacédémoniens, voyant qu'après quarante jours de ſiége, l'entrepriſe n'avançoit point, retournerent dans le Péloponneſe. On dit, mais ſans fondement, que Polycrates leur donna une grande quantité de monnoie de plomb doré, frappée au coin du pays, & que, gagnés par ces préſens, ils ſe retirerent dans leur patrie. Ce fut la premiere expédition (95) des Lacédémoniens-Doriens en Aſie.

LVII. Ceux d'entre les Samiens qui avoient entrepris cette guerre contre Polycrates, ſe voyant ſur le point d'être abandonnés des Lacédémoniens, s'embarquerent auſſi, & firent voile à Siphnos, parce que l'argent leur manquoit. Les Siphniens étoient alors dans un état (96) très-floriſſant, & les plus riches des inſulaires. Leur iſle abondoit tellement en mines d'or & d'argent, que, de la dîme du revenu qui en provenoit, ils offrirent à Delphes un tréſor qu'on peut comparer aux plus riches

riches (97) qui ſoient en ce temple. Ils partageoient tous les ans entr'eux le produit de ces mines. Tandis qu'ils travailloient à ce tréſor, ils conſulterent (98) l'Oracle, & lui demanderent s'ils conſerveroient long-temps les biens actuels. La Pythie leur répondit : « Quand le Prytanée de » Siphnos ſera blanc, & que la place publique aura » le même aſpect, vous aurez alors grand beſoin » d'un homme prudent & ſage, pour vous garantir » d'une (99) embûche de bois & d'un héraut » rouge. »

LVIII. La place publique & le Prytanée de Siphnos étoient alors de marbre (*a*) de Paros. Les Siphniens ne purent cependant comprendre le ſens de cet Oracle, ni dans le temps qu'il leur fut rendu, ni même après l'arrivée des Samiens. Ceux-ci n'eurent pas plutôt abordé en Siphnos, qu'ils envoyerent à la ville un de leurs vaiſſeaux, avec des ambaſſadeurs. Autrefois tous les navires étoient peints en vermillon; & c'étoit-là ce que la Pythie avoit prédit aux Siphniens, en les avertiſſant de ſe tenir ſur leur garde contre une embûche de bois, & contre un ambaſſadeur rouge. Les ambaſſadeurs, étant donc arrivés, prierent les Siphniens de leur prêter dix talens. Sur leur refus, les Samiens pillerent leurs campagnes. Les Siphniens, à cette nouvelle, coururent ſur le

(*a*) Ce marbre eſt blanc.

champ au ſecours, livrerent bataille, & furent battus. Il y en eut un grand nombre de coupés dans leur retraite, & qui ne purent rentrer dans la ville. Après cette défaite, les Samiens exigerent d'eux cent talens.

LIX. Les exilés de Samos, ayant reçu des Hermionéens, au lieu d'argent, l'iſle d'Hydrée, qui touche au Péloponneſe, ils la donnerent en gage aux Trézéniens. Delà ils firent voile en Crete, où ils bâtirent la ville de Cydonie, quoiqu'ils n'y fuſſent pas allés dans ce deſſein, mais ſeulement pour chaſſer les Zacynthiens de l'iſle. Ils y fixerent leur demeure; &, durant cinq ans, leur proſpérité fut ſi conſtante, que non-ſeulement ils bâtirent tous les temples qu'on voit encore aujourd'hui à Cydonie, mais encore le temple (100) de Dictyne. La ſixieme année, les Eginetes, les ayant vaincus dans un combat naval, les réduiſirent en eſclavage avec le ſecours des Crétois. Ils déſarmerent les proues de leurs vaiſſeaux, en ôterent les ſangliers qui leur ſervoient (*a*) d'ornement, & les offrirent à Egine dans le temple de Minerve. Les Eginetes ſe porterent à cette vengeance par la haine invétérée qu'ils avoient contre les Samiens. Ceux-ci les avoient attaqués les premiers dans le temps qu'Amphicrates régnoit à Samos, & leur avoient fait beaucoup de mal; mais les Eginetes le leur avoient bien rendu.

(*a*) C'eſt ce qu'on appelloit *inſignia* Παράσημα.

LX. Je me ſuis d'autant plus étendu ſur les Samiens, qu'ils ont fait trois des plus grands ouvrages qu'il y ait dans toute la Grece.

On voit à Samos une montagne de cent-cinquante orgyies de haut. On a percé cette montagne par le pied, & l'on y a pratiqué un (101) un chemin qui a deux bouches ou ouvertures. Ce chemin a ſept ſtades de longueur, ſur huit pieds de hauteur & autant de largeur. Le long de ce chemin on a creuſé un canal qui traverſe toute cette montagne. Il a vingt coudées de profondeur, ſur trois pieds de largeur. Il conduit à la ville, par des tuyaux, l'eau d'une grande fontaine. L'architecte, qui a entrepris cet ouvrage, étoit de Mégares, & s'appelloit (102) Eupalinus, fils de Nauſtrophus. C'eſt un des trois ouvrages des Samiens. Le ſecond conſiſte en un môle, ou une grande digue faite dans la mer, près du port, d'environ vingt orgyies de haut, & de deux ſtades & plus de long. Leur troiſieme ouvrage eſt un temple, le plus grand dont nous ayons connoiſſance. Le premier architecte de cet édifice eſt un homme du pays, nommé Rhœcus (103), fils de Phileus.

LXI. Tandis que Cambyſes, fils de Cyrus, paſſoit en Egypte ſon temps à faire des extravagances, deux Mages, qui étoient freres, profiterent de cette occaſion pour ſe révolter. Il avoit laiſſé l'un d'eux en Perſe pour y gérer ſes biens, & ce fut l'auteur de la révolte. Ce Mage n'ignoroit pas

la mort de Smerdis; il ſavoit qu'on la tenoit cachée, qu'elle n'étoit connue que d'un petit nombre de Perſes, & que la plupart croyoient ce Prince vivant. Ce (104) fait, joint aux circonſtances dont je vais parler, lui fit prendre la réſolution de s'emparer du trône. Il avoit un frere, qui, comme je l'ai déja dit, étoit compagnon de ſa révolte. Ce frere reſſembloit parfaitement à Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyſes avoit fait tuer, & portoit le même nom que ce Prince. Pour lui, il s'appelloit Patizithès. Celui-ci plaça ſon frere ſur le trône, après lui avoir perſuadé qu'il applaniroit toutes les difficultés. Cela fait, il envoya des hérauts dans toutes les Provinces, & particuliérement en Egypte, pour défendre (105) à l'armée d'obéir à Cambyſes, & lui ordonner de ne reconnoître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus.

LXII. Tous les hérauts firent cette publication. Celui qui avoit été envoyé en Egypte, trouva Cambyſes avec ſon armée à Agbatanes, en Syrie. Il publia, au milieu du camp, les ordres dont le Mage l'avoit chargé. Cambyſes, ayant entendu la proclamation du héraut, & penſant qu'il diſoit vrai, ſe perſuada qu'il avoit été trahi par Prexaſpes, & que celui-ci n'avoit point exécuté l'ordre qu'il lui avoit donné de tuer Smerdis. « C'eſt donc ainſi, » Prexaſpes, lui dit-il, en le regardant, que tu as » fait ce que je t'ai ordonné. « Seigneur, répondit » Prexaſpes, ne croyez rien de ce que vient de dire

» le héraut. Votre frere Smerdis ne pourra jamais
» ſe révolter contre vous, & vous n'aurez jamais
» avec lui la plus légere conteſtation. J'ai moi-
» même exécuté vos ordres, & je l'ai enterré de
» mes propres mains. Si les morts reſſuſcitent,
» attendez-vous à voir auſſi le Mede Aſtyages
» s'élever contre vous. Mais, s'il en eſt du préſent
» comme du paſſé, ſoyez certain qu'il ne vous
» arrivera jamais de mal, du moins de la part de
» Smerdis. Au reſte, je ſuis d'avis qu'on envoie
» après le héraut, & qu'on lui demande de quelle
» part il vient ici nous dire d'obéir aux ordres du
» Roi Smerdis. »

LXIII. Cambyſes approuva le conſeil de Prexaſpes : on envoya ſur-le-champ après le héraut, & on le ramena au camp. Prexaſpes l'interrogea en ces termes : « Vous dites, mon Ami, que vous
» venez de la part de Smerdis, fils de Cyrus.
» Avouez-nous donc maintenant la vérité, & on
» vous laiſſera aller ſans vous faire aucun mal.
» Avez-vous vu Smerdis ? Vous a-t-il lui-même
» donné ces ordres ? Les tenez-vous de quel-
» qu'un de ſes miniſtres ? « Je n'ai point vu, répon-
» dit le héraut, Smerdis, fils de Cyrus, depuis le
» départ du Roi Cambyſes pour ſon expédition
» d'Egypte : mais le Mage, qui gere les biens de
» Cambyſes, m'a donné les ordres que j'ai appor-
» tés ; c'eſt lui qui m'a dit que Smerdis, fils de
» Cyrus, me commandoit de venir vous les

» annoncer. » Le héraut parla ainſi, ſans déguiſer en rien la vérité.

Alors Cambyſes dit à Prexaſpes : « Vous avez » exécuté mes ordres en homme de bien ; je n'ai » rien à vous reprocher : mais quel peut être celui » d'entre les Perſes qui, s'emparant du nom de » Smerdis, s'eſt révolté contre moi ? « Seigneur, » lui répondit-il, je crois comprendre ce qui s'eſt » paſſé : les Mages ſe ſont ſoulevés contre vous ; » c'eſt Patizithès, que vous avez laiſſé en Perſe » pour prendre ſoin des affaires de votre maiſon, » & ſon frere Smerdis. »

LXIV. Au nom de Smerdis, Cambyſes fut frappé de la vérité du diſcours de Prexaſpes, & de celle de ſon ſonge, dans lequel il lui ſembloit voir un héraut lui annoncer que Smerdis, aſſis ſur le trône, touchoit de la tête au ciel. Reconnoiſſant alors qu'il avoit fait tuer ſon frere ſans ſujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes, & s'être plaint de l'excès (106) de ſes malheurs, il ſe jetta avec précipitation ſur ſon cheval, dans le deſſein de marcher en diligence à Suſes contre le Mage. Mais, en s'élançant, le fourreau (107) de ſon cimeterre tomba ; & le cimeterre, étant reſté nud, le bleſſa à la cuiſſe, au même endroit où il avoit auparavant frappé Apis, le Dieu des Egyptiens. Comme ſa plaie lui parut mortelle, il demanda le nom de la ville où il étoit alors : on lui dit qu'elle s'appelloit Agbatanes (108).

L'Oracle de la ville de Buto lui avoit auparavant prédit qu'il finiroit ſes jours à Agbatanes. Il s'étoit imaginé qu'il devoit mourir de vieilleſſe à Agbatanes en Médie, où étoient toutes ſes richeſſes; mais l'Oracle parloit d'Agbatanes en Syrie. Lorſqu'il eut donc appris le nom de cette ville, accablé par le chagrin de la révolte du Mage, & par la douleur que lui cauſoit ſa bleſſure, il revint de ſon erreur, & comprenant le ſens de l'Oracle : « C'eſt ici, dit-» il, que Cambyſes, fils de Cyrus, doit terminer » ſes jours, ſuivant l'ordre des deſtins. »

LXV. Il n'en dit pas alors davantage : mais, environ vingt jours après, il convoqua les Perſes les plus diſtingués qui ſe trouvoient à l'armée, & leur tint ce diſcours : « Perſes, les choſes en ſont » au point que je ne puis plus me diſpenſer de » vous découvrir ce que j'ai tâché, juſqu'à préſent, » de tenir extrêmement caché. Lorſque j'étois en » Egypte, j'eus, pendant mon ſommeil, une vi-» ſion. Eh! plût aux Dieux que je ne l'euſſe point » eue! Il me ſembla voir un courrier, arrivé de » mon palais, m'annoncer que Smerdis étoit aſſis » ſur le trône, & que de ſa tête il touchoit au ciel. » Cette viſion, me faiſant craindre que mon frere » ne m'enlevât la couronne, je pris des meſures » où la précipitation eut plus de part que la pru-» dence : car il n'eſt pas poſſible aux hommes de » changer l'ordre des deſtinées. J'envoyai folle-» ment Prexaſpes à Suſes pour tuer Smerdis. Ce

» crime commis, je vivois tranquille & ſans
» crainte, ne pouvant m'imaginer qu'après m'être
» défait de mon frere, quelqu'autre ſe ſoulevât
» contre moi. Mais l'événement s'eſt trouvé con-
» traire à mon attente. J'ai verſé le ſang d'un frere,
» un ſang que je n'aurois pas dû répandre, & je
» n'en perds pas moins la couronne. C'étoit le
» Mage Smerdis qu'un Dieu me montroit en ſonge;
» c'étoit lui qui devoit ſe révolter contre moi. Le
» coup eſt fait; Smerdis, fils de Cyrus, eſt mort.
» Le Mage Patizithès, que j'ai laiſſé pour avoir
» ſoin de mes biens, & ſon frere Smerdis ſe ſont
» emparés de la couronne. Celui qui auroit dû
» principalement me venger de leur traitement
» honteux, a été tué par les mains impies de ſes
» plus proches. Mais (109) enfin, puiſqu'il n'eſt
» plus, il ne me reſte qu'à vous donner mes ordres;
» & c'eſt une néceſſité pour moi de vous faire
» connoître ce que je veux que vous faſſiez après
» ma mort. Je vous prie donc, ô Perſes, par les
» Dieux protecteurs des Rois, je vous conjure
» tous, & vous principalement, Achéménides, qui
» êtes ici préſens, de ne point ſouffrir que l'empire
» retourne aux Medes. S'ils s'en ſont rendus
» maîtres par la ruſe, recouvrez-le par la ruſe;
» s'ils s'en ſont emparés par la force, reprenez-le
» par la force. Si vous faites ce que je vous re-
» commande, & ſi vous conſervez votre liberté,
» puiſſe la terre produire pour vous des fruits en

» abondance! Puiſſent vos femmes vous donner un » grand nombre d'enfans, & vos troupeaux ſe » multiplier par une heureuſe fécondité! Mais, ſi » vous ne recouvrez point l'empire, & ſi vous ne » faites aucun effort pour le reconquérir, non- » ſeulement je fais des vœux pour que le contraire » vous arrive, mais de plus, je ſouhaite à tous les » Perſes en particulier une fin telle que la » mienne. »

LXVI. Cambyſes, ayant parlé de la ſorte, déplora ſon ſort; les Perſes, voyant couler les larmes de leur Prince, déchirerent (110) leurs habits, en pouſſant de grands gémiſſemens. Peu de temps après, l'os ſe caria, & la gangrene, ayant promptement gagné toute la cuiſſe, Cambyſes fut emporté, après avoir régné en tout (111) ſept ans & cinq mois. Il mourut ſans laiſſer d'enfans, ni garçons, ni filles. Les Perſes, qui étoient préſens, ne pouvoient croire que les Mages ſe fuſſent emparés de la couronne; ils penſoient plutôt que ce que Cambyſes avoit dit de la mort de Smerdis, étoit un effet de ſa haine contre ce Prince, afin que tous les Perſes lui fiſſent la guerre. Ils regardoient en effet comme une choſe certaine que c'étoit Smerdis, fils de Cyrus, qui s'étoit ſoulevé; & ils en étoient d'autant plus perſuadés, que Prexaſpes nioit (112) fortement de l'avoir tué; car, après la mort de Cambyſes, il n'auroit pas été ſûr pour lui d'avouer que le fils de Cyrus avoit péri de ſa main.

LXVII. Cambyſes étant mort, le Mage, à la faveur du nom de Smerdis, qu'il portoit ainſi que le fils de Cyrus, régna tranquillement les ſept mois qui reſtoient pour accomplir la huitieme année de ſon prédéceſſeur. Pendant ce temps, il combla tous ſes ſujets de bienfaits; de ſorte qu'après ſa mort, il fut regretté de tous les peuples de l'Aſie, excepté des Perſes. Dès le commencement de ſon regne, il fit publier, dans toutes les Provinces, des édits, par leſquels il exemptoit ſes ſujets, pour trois ans, de tous tributs & ſubſides, & de ſervir à la guerre.

LXVIII. Il fut reconnu le huitieme mois de la maniere que je vais dire. Il y avoit à la cour un Seigneur nommé Otanes, fils de Pharnaſpes; ſa naiſſance & ſes richeſſes le faiſoient aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus illuſtre en Perſe. Ce Seigneur ſoupçonna, le premier, le nouveau Roi de n'être pas Smerdis, fils de Cyrus, mais le Mage, comme en effet il l'étoit. Sa conjecture étoit fondée ſur ce qu'il ne ſortoit jamais de la citadelle, & qu'il ne mandoit, auprès de lui, aucun des grands de Perſe. Se doutant donc de l'impoſture, voici ce qu'il fit pour la découvrir.

Cambyſes avoit épouſé ſa fille Phédyme; elle appartenoit alors au Mage, ainſi que toutes les autres femmes du feu Roi. Otanes lui envoya demander quel étoit celui avec qui elle habitoit; ſi c'étoit Smerdis, fils de Cyrus, ou quelqu'autre. Phédyme répondit qu'elle ne le ſavoit pas; qu'elle

n'avoit jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, & qu'elle ne connoiſſoit pas plus celui qui l'avoit admiſe au nombre de ſes femmes. « Si vous ne connoiſſez pas » Smerdis, fils de Cyrus, lui fit dire une ſeconde » fois Otanes, du moins demandez à Atoſſe quel » eſt cet homme avec qui vous habitez l'une & » l'autre : elle doit connoître parfaitement ſon » frere Smerdis. » Sa fille répondit à cela : « Je ne » puis parler à Atoſſe, ni voir aucune des autres » femmes. Dès que cet homme, quel qu'il puiſſe » être, s'eſt emparé du trône, il nous a diſperſées » dans des appartemens ſéparés. »

LXIX. Sur cette réponſe, l'affaire parut beaucoup plus claire à Otanes. Il envoya un troiſieme meſſage à Phédyme. « Ma Fille, lui fit-il dire, il » faut qu'une perſonne bien née, comme vous, » s'expoſe au péril ; c'eſt votre Pere qui vous y » engage ; c'eſt lui qui vous l'ordonne. Si le Roi » n'eſt point Smerdis, fils de Cyrus, mais celui » que je ſoupçonne, il ne convient pas que vous » ſoyez ſa femme, ou qu'il occupe (*a*) impunément » le trône de Perſe ; il mérite d'être puni. Suivez » donc mes conſeils, & faites ce que je vais vous » preſcrire. Quand il repoſera auprès de vous, & » que vous le ſaurez profondément endormi, exa- » minez (*b*) s'il a des oreilles. S'il en a, c'eſt le fils » de Cyrus : s'il n'en a point, c'eſt Smerdis le Mage. »

(*a*) Voyez ci-deſſus, §. 29. note 51.

(*b*) Dans le grec : *tâtez-lui les oreilles.*

Phédyme lui fit dire qu'elle s'expoſeroit à un grand danger; qu'il n'y avoit pas à douter que, ſi le Roi n'avoit pas d'oreilles, & qu'il la ſurprît en cherchant à s'en aſſurer, il ne la tuât ſur-le-champ: que néanmoins elle lui promettoit d'exécuter ſes ordres. Il faut remarquer que Cyrus, fils de Cambyſes, avoit fait couper, pendant ſon regne, les oreilles à ce Smerdis, pour quelque affaire grave.

Les femmes, en Perſe, ont coutume de coucher avec leurs maris chacune à leur tour. Celui (114) de Phédyme venu, elle exécuta ce qu'elle avoit promis à ſon pere. Quand elle vit le Mage profondément endormi, elle porta la main ſur ſes oreilles; &, ayant reconnu ſans peine qu'il n'en avoit point, elle en inſtruiſit ſon pere, dès qu'il fut jour.

LXX. Otanes prit avec lui Aſpathines & Gobryas, qui étoient les premiers d'entre les Perſes, & ſur la foi deſquels il comptoit le plus. Leur ayant fait part de tout ce qu'il venoit d'apprendre, ils eurent d'autant moins de peine à le croire, qu'eux-mêmes ils en avoient auſſi quelque ſoupçon. Il fut donc réſolu entr'eux que chacun s'aſſocieroit l'un des Perſes en qui il auroit le plus de confiance. Otanes attira Intaphernes à ſon (115) parti, Gobryas Mégabyſe & Aſpathines Hydarnes. Ils étoient au nombre de ſix, lorſque Darius, fils d'Hyſtaſpes, revenant de Perſe, dont ſon pere étoit Gouverneur, arriva à Suſes. A peine fut-il de retour, qu'ils réſolurent de ſe l'aſſocier auſſi.

LXXI. Ces ſept (116) Seigneurs, s'étant aſſemblés, ſe jurerent une fidélité réciproque, & délibérerent entr'eux. Quand ce fut le tour de Darius de dire ſon avis, « Je croyois, leur dit-il, être le » ſeul qui eût connoiſſance de la mort de Smerdis, » fils de Cyrus, & qui ſût que le Mage régnoit en » ſa place : & c'eſt pour cela même que je me ſuis » rendu ici en diligence pour faire périr le Mage. » Mais, puiſqu'il eſt arrivé que vous ayez auſſi » découvert le myſtere, & que je ne ſuis pas le » ſeul qui le connoiſſe, il faut ſur-le-champ, & » ſans délai, exécuter l'entrepriſe; autrement il y » auroit du danger. « Fils d'Hyſtaſpes, lui répondit » Otanes, né d'un pere illuſtre & courageux, vous » montrez que vous ne lui êtes inférieur en rien. » Gardez-vous néanmoins d'agir inconſidérément, » & de rien précipiter; que la prudence ſoit votre » guide. Pour moi, je ſuis d'avis de ne point com- » mencer que nous ne ſoyons en plus grand » nombre. « Perſes, reprit Darius, ſi vous ſuivez » le conſeil d'Otanes, votre perte eſt aſſurée; vous » périrez miſérablement. L'appas d'une récompenſe » engagera quelqu'un à vous dénoncer au Mage. » Vous auriez dû exécuter l'entrepriſe vous ſeuls, » & ſans la communiquer à d'autres; mais, puiſ- » que vous avez jugé à propos d'en faire part à » pluſieurs, & de me mettre moi-même de ce » nombre, exécutons-la aujourd'hui; ou, ſi nous » laiſſons paſſer la journée, je vous déclare que je

» n'attendrai pas qu'on me prévienne, mais que
» je prendrai les devants, & que j'irai moi-même
» vous dénoncer au Mage. »

LXXII. Otanes, témoin de l'ardeur de Darius:
« Puiſque vous nous forcez, dit-il, à hâter l'exé-
» cution de nos projets, & que vous ne nous
» permettez point de la remettre à un autre temps,
» apprenez-nous donc comment nous pourrons
» pénétrer dans le palais, & attaquer les uſurpa-
» teurs : car enfin vous ſavez vous-même auſſi-bien
» que nous, qu'il y a des gardes diſpoſés de côté
» & d'autre : ſi vous ne l'avez pas vu, du moins
» l'avez-vous oui dire. Comment pourrons-nous
» donc paſſer ?

« Il y a bien des choſes, Otanes, reprit Darius,
» qu'on ne peut démontrer par des paroles, & qui
» ne s'expliquent que par des actions : il y en a
» d'autres, au contraire, dont il eſt facile de rendre
» raiſon, & dont il ne peut réſulter rien d'éclatant.
» Vous ſavez qu'il n'eſt pas difficile de paſſer au
» travers de la garde : premiérement perſonne
» n'oſera, par reſpect ou par crainte, refuſer l'en-
» trée du palais à des perſonnes de notre qualité:
» en ſecond lieu, j'ai un prétexte très-plauſible
» pour entrer; je dirai que je viens de Perſe, &
» que j'ai quelque choſe à communiquer au Roi
» de la part de mon Pere : car, quand il eſt néceſſaire
» (117) de mentir, il ne faut point s'en faire de
» ſcrupule. Ceux qui mentent déſirent la même

» choſe que ceux qui diſent la vérité ; on ment
» dans l'eſpoir d'en retirer quelque profit : on dit
» la vérité dans la vue de quelque avantage, &
» pour s'attirer une plus grande confiance. Ainſi,
» quoique nous ne (118) ſuivions pas la même
» route, nous n'en tendons pas moins au même
» but : car, s'il n'y avoit rien à gagner, il ſeroit
» indifférent à celui qui dit la vérité de faire plutôt
» un menſonge, & à celui qui ment de dire la
» vérité. Quant aux gardes des portes, s'il s'en
» trouve quelqu'un qui nous laiſſe paſſer ſans dif-
» ficulté, ſon ſort en ſera meilleur par la ſuite.
» Celui, au contraire, qui tentera de nous réſiſter,
» qu'il ſoit traité ſur le champ en ennemi. Péné-
» trons dans l'intérieur du palais, & achevons
» notre entrepriſe. »

LXXIII. Gobryas parla enſuite : « Quel honneur,
» mes Amis, leur dit-il, ne ſera-ce pas pour nous
» de recouvrer l'empire ! Ou, ſi nous ne pouvons
» y réuſſir, quelle gloire de mourir les armes à
» la main ! Quelle honte, pour des Perſes, d'obéir
» à un Mede, à un Mage, à qui on a coupé les
» oreilles ! Vous tous, qui vous trouvâtes auprès
» de Cambyſes pendant ſa maladie, vous ne pou-
» vez avoir oublié les imprécations qu'il fit contre
» les Perſes, lorſqu'il touchoit à ſa fin, s'ils ne
» s'efforçoient de recouvrer la couronne. Alors
» nous n'ajoutions pas foi à ſes diſcours, & nous
» penſions qu'il ne parloit de la ſorte que pour

» rendre ſon frere odieux. Mais je ſuis maintenant » d'avis de ſuivre l'opinion de Darius, & je conclus » qu'il ne faut rompre cette aſſemblée que pour » aller droit au Mage. » Le conſeil de Gobryas fut unanimement approuvé.

LXXIV. Pendant qu'ils délibéroient, il arriva, par haſard, que les Mages tenoient conſeil entr'eux. Ils réſolurent de s'attacher Prexaſpes, parce que Cambyſes l'avoit traité d'une maniere indigne en tuant ſon fils d'un coup de fleche, & parce que lui ſeul avoit connoiſſance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, l'ayant tué de ſa main : d'ailleurs il étoit univerſellement eſtimé parmi les Perſes. L'ayant mandé en conſéquence, ils n'oublierent rien pour le gagner. Ils exigerent de lui qu'il leur donnât ſa foi de ne découvrir à perſonne la tromperie qu'ils avoient faite aux Perſes, & de leur en garder (*a*) le ſecret, & ils lui promirent, avec ſerment, (119) de le combler de richeſſes. Prexaſpes s'engagea à faire ce qu'on déſiroit de lui. Les Mages, le voyant perſuadé, lui propoſerent enſuite de monter ſur une tour, pour annoncer aux Perſes, qu'ils alloient convoquer ſous les (120) murs du palais, que c'étoit véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui régnoit ſur eux, & non pas un autre. Ils lui avoient donné ces ordres, à cauſe de ſon aſcendant ſur l'eſprit des Perſes, & parce qu'il

(*a*) Dans le grec : & *de la tenir par devers lui.*

avoit

avoit ſouvent déclaré que Smerdis, fils de Cyrus, étoit encore vivant, & qu'il étoit faux qu'il l'eût tué.

LXXV. Prexaſpes ayant répondu qu'il étoit diſpoſé à faire ce qu'ils déſiroient, les Mages convoquerent les Perſes, & le firent monter ſur une tour, afin de les haranguer. Mais Prexaſpes, oubliant volontairement leurs prieres, commença la généalogie de Cyrus par Achémenes ; & quand enfin il fut venu à Cyrus, il fit l'énumération de tous les biens dont il avoit comblé les Perſes. Après ce début, il découvrit la vérité, qu'il avoit juſqu'alors tenue cachée, diſoit-il, parce qu'il eût été dangereux pour lui de (*a*) la publier ; mais que, dans les conjonctures préſentes, il s'y voyoit forcé. Enfin il aſſura qu'il avoit tué Smerdis, fils de Cyrus, par les ordres de Cambyſes, & que les Mages régnoient actuellement. En même temps il fit beaucoup d'imprécations contre les Perſes, s'ils ne recouvroient l'empire, & s'ils ne ſe vengeoient des Mages : puis il (121) ſe précipita de la tour, la tête la premiere. Ainſi mourut Prexaſpes, qui, pendant toute ſa vie, avoit joui de la réputation d'un homme de bien.

LXXVI. Les ſept Perſes, ayant réſolu d'attaquer les Mages ſur le champ, & ſans différer, ſe mirent en marche, après avoir prié les Dieux. Ils ne

(*a*) Dans le grec : *de dire ce qui s'étoit paſſé.*

ſavoient encore rien de l'aventure de Prexaſpes; mais ils l'apprirent à moitié chemin. Sur cette nouvelle, ils ſe retirerent à l'écart, pour tenir conſeil, & délibérer entr'eux.

Otanes étoit toujours d'avis de différer l'entrepriſe, tandis que les affaires étoient dans une eſpece de fermentation. Mais Darius repréſenta qu'il falloit marcher ſur le champ, & exécuter, ſans délai, ce qu'on avoit réſolu. L'affaire ſe diſcutoit encore, lorſqu'ils apperçurent ſept couples d'éperviers qui pourſuivoient deux couples de vautours, & les mettoient en pieces avec le bec & les ſerres. Les Perſes, à cette vue, ſe rangerent tous de l'avis de Darius; &, pleins de confiance en ce préſage, ils allerent au palais.

LXXVII. Lorſqu'ils furent aux portes, ce que Darius avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Les gardes, par reſpect pour leur rang, & ne les ſoupçonnant point de mauvais deſſeins, les laiſſerent paſſer, ſans même leur faire de queſtions. Ils marchoient en effet ſous la (122) conduite des Dieux. Quand ils eurent pénétré dans la cour du palais, ils rencontrerent les eunuques chargés de préſenter au Roi (122*) les requêtes. Ces eunuques leur demanderent quel ſujet les amenoit; &, menaçant en même temps les gardes, parce qu'ils les avoient laiſſé entrer, ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Ces ſept Seigneurs, s'encourageant alors mutuellement,

tomberent, le poignard à la main, ſur ceux qui vouloient les retenir; &, les ayant tués, ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux Mages y étoient, pour lors, à délibérer ſur l'action de Prexaſpes.

LXXVIII. Le tumulte & les cris des eunuques étant venus juſqu'à eux, ils accoururent; &, voyant ce qui ſe paſſoit, ils ſe mirent en défenſe. L'un ſe hâte de prendre un arc; l'autre, une lance, & ils en viennent aux mains. Comme l'ennemi étoit trop près, l'arc devint inutile à celui qui s'en étoit armé: l'autre ſe défendoit mieux avec la lance. Il bleſſa Aſpathines à la cuiſſe, & Intaphernes à l'œil. Intaphernes perdit l'œil; mais il ne mourut pas de ſa bleſſure. L'un des Mages bleſſa deux des conjurés; l'autre, voyant que ſon arc lui étoit inutile, s'enfuit dans une chambre qui communiquoit à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte; mais Darius & Gobryas s'y jetterent avec lui. Gobryas ſaiſit le Mage au corps: mais, comme on étoit dans les ténébres, Darius craignit de percer Gobryas, & ſe trouva très-embarraſſé. Gobryas, s'appercevant de ſon inaction, lui demanda pourquoi il ne faiſoit nul uſage de la main. « Je crains » de vous bleſſer, répondit Darius. « Frappez, lui » dit Gobryas; duſſiez-vous me percer auſſi ». Darius (123) obéit; &, par un heureux hazard, le coup qu'il porta n'atteignit que le Mage.

LXXIX. Après avoir tué les Mages, ils leur couperent la tête; &, laiſſant dans (123*) la citadelle ceux d'entr'eux qui étoient bleſſés, tant pour la garder, que parce qu'ils étoient hors d'état de les ſuivre, les cinq autres tenant à la main les têtes des Mages, ſortirent avec de grands cris, & en faiſant beaucoup de bruit. Ils appellerent, à haute voix, les Perſes, leur raconterent ce qui s'étoit paſſé, en leur montrant les têtes des uſurpateurs. Ils firent en même temps main-baſſe ſur tous les Mages qui ſe préſenterent à eux.

Les Perſes, inſtruits de l'action des ſept conjurés, & de la fourberie des Mages, crurent devoir les imiter; &, mettant l'épée à la main, ils tuerent tous les Mages qu'ils rencontrerent; &, ſi la nuit n'eût arrêté le carnage, il ne s'en ſeroit pas réchappé un ſeul.

Les Perſes célébrent, avec beaucoup de ſolemnité, cette journée: cette fête, l'une de leurs plus grandes, s'appelle (*a*) Magophonie. Ce jour-là, il n'eſt pas permis aux Mages de paroître en public; ils reſtent chez eux.

LXXX. Cinq jours après le rétabliſſement de la tranquillité, les ſept Seigneurs, qui s'étoient élevés contre les Mages, tinrent conſeil ſur l'état actuel des affaires. Leurs diſcours paroîtront incroyables à quelques Grecs; ils n'en ſont pas cependant

(*a*) Le maſſacre des Mages.

moins vrais. Otanes exhorta les Perſes à mettre l'autorité en commun. « Je crois, dit-il, que l'on » ne doit plus déſormais confier l'adminiſtration » de l'état à un ſeul homme; le gouvernement » monarchique n'étant ni agréable, ni bon. Vous » ſavez à quel point d'inſolence en étoit venu » Cambyſes, & vous avez éprouvé vous-mêmes » celle du Mage. Comment en effet la monarchie » pourroit-elle être un bon gouvernement? Le » Monarque (123**) fait ce qu'il veut, ſans rendre » compte de ſa conduite. L'homme le plus ver- » tueux, élevé à cette haute dignité, perdroit » bientôt toutes ſes bonnes qualités. Car l'envie » naît avec tous les hommes; & les avantages » dont jouit un Monarque, le portent à l'inſolence. » Or, quiconque a ces deux vices, a tous les vices » enſemble : tantôt il commet, dans l'ivreſſe de » l'inſolence, les actions les plus atroces, & tantôt » par envie. Un Tyran devroit être exempt d'en- » vie, du moins parce qu'il jouit de toutes ſortes » de biens; mais c'eſt tout le contraire, & ſes ſujets » ne le ſavent que trop par expérience. Il hait les » plus honnêtes gens, & ſemble chagrin de ce » qu'ils exiſtent encore. Il n'eſt bien qu'avec les » plus méchans. La calomnie lui plaît; il accueille » les délateurs : mais, ce qu'il y a de plus bizarre, » c'eſt que, ſi on le loue modeſtement, il s'en » offenſe, & croit qu'on le néglige; ſi, au con- » traire, on le recherche avec empreſſement, il en

» eſt pareillement bleſſé, & ne l'impute qu'à la » plus baſſe flatterie : enfin, & c'eſt le plus terrible » de tous les inconvéniens, il renverſe les loix de » la patrie ; il attaque l'honneur des femmes, & fait » mourir qui bon lui ſemble, ſans obſerver aucune » formalité. Il n'en eſt pas de même du gouverne- » ment démocratique. Premiérement on l'appelle » Iſonomie (*a*) ; c'eſt le plus beau de tous les » noms : ſecondement, il ne s'y commet aucun de » ces déſordres qui ſont inſéparables de l'état » monarchique. Le Magiſtrat s'y élit au ſort ; il eſt » comptable de ſon adminiſtration, & toutes les » délibérations s'y font en commun. Je ſuis donc » d'avis d'abolir le gouvernement monarchique, » & d'établir le démocratique, parce que tout ſe » trouve dans le peuple. » Telle fut l'opinion d'Otanes.

LXXXI. Mégabyze, qui parla après lui, leur conſeilla d'inſtituer l'Oligarchie : « Je penſe, dit-il, » avec Otanes, qu'il faut abolir la Tyrannie, & » j'approuve tout ce qu'il a dit à ce ſujet. Mais, » quand il nous exhorte à remettre la puiſſance » ſouveraine entre les mains du peuple, il s'écarte » du bon chemin : rien de moins ſage & de plus » inſolent qu'une multitude (124) pernicieuſe ; rien » de plus inſupportable que de retomber ſous la

(*a*) L'égalité des loix, l'égale diſtribution de la Juſtice. Voyez ci-deſſous, §. 83. note 131.

» tyrannie d'un peuple effréné, en voulant éviter
» l'insolence d'un Tyran. Si un Roi forme quelque
» entreprise, c'est avec connoissance. Le peuple, au
» contraire, n'a ni intelligence, ni raison. Eh!
» comment en auroit-il! lui qui n'a jamais été
» instruit du beau & de l'honnête, qui n'en a au-
» cune idée, & qui ne peut rien tirer de son
» propre (125) fond. Il se jette dans une affaire,
» tête baissée & sans jugement, semblable à un
» torrent (126) qui entraîne tout ce qu'il rencontre
» sur son passage. Puissent les ennemis des (127)
» Perses user de la Démocratie! Pour nous, faisons
» choix des hommes les plus vertueux; mettons-
» leur la puissance entre les mains : nous serons
» nous-mêmes de ce nombre; &, suivant toutes
» les apparences, des hommes sages & éclairés ne
» donneront que d'excellents conseils. »

LXXXII. Mégabyze ayant opiné de la sorte, Darius parla le troisieme, & proposa son avis en ces termes : « Ce que Mégabyze a dit contre le gou-
» vernement populaire, me paroît juste & plein de
» sens; mais il n'en est pas de même de ce qu'il a
» avancé en faveur de l'Oligarchie. Les trois sortes
» de gouvernemens que l'on puisse proposer, le
» démocratique, l'oligarchique & le monarchique
» étant aussi parfaits qu'ils peuvent l'être, je dis
» que l'état monarchique l'emporte de beaucoup
» sur les deux autres; car il est constant qu'il n'y
» a rien de meilleur que le gouvernement d'un

» ſeul homme, quand il eſt homme de bien. Un
» tel homme ne peut manquer de gouverner ſes
» ſujets d'une maniere irrépréhenſible : les délibé-
» rations ſont ſecretes ; les ennemis n'en ont au-
» cune connoiſſance. Il n'en eſt pas ainſi de l'Oli-
» garchie : ce gouvernement, étant compoſé de
» pluſieurs perſonnes qui s'appliquent à la vertu
» dans la vue du bien public, il naît ordinairement
» entr'elles des inimitiés particulieres & violentes.
» Chacun veut primer, chacun veut que ſon opi-
» nion prévale : delà les haines réciproques & les
» ſéditions ; des ſéditions on paſſe aux meurtres,
» & des meurtres on revient (128) ordinairement
» à la Monarchie. Cela prouve combien le gou-
» vernement d'un ſeul eſt préférable à celui de
» pluſieurs. D'un autre côté, quand le peuple
» commande, il eſt impoſſible qu'il ne s'introduiſe
» beaucoup de déſordres dans un état. La cor-
» ruption une fois établie dans la république, ne
» produit point des haines entre les méchans : elle
» les unit au contraire par les liens d'une étroite
» amitié ; car ceux qui perdent l'état agiſſent (129)
» de concert. Ils continuent toujours à faire le
» mal, juſqu'à ce qu'il s'éleve quelque grand
» perſonnage qui les réprime, en prenant autorité
» ſur le peuple. Cet homme ſe fait admirer, &
» cette admiration en fait un Monarque ; ce qui
» nous prouve encore que, de tous les gouverne-
» mens, le monarchique eſt le meilleur : mais

» enfin, pour tout dire en peu de mots, d'où nous » eſt venue la liberté ? De qui la tenons-nous ? » Du Peuple, de l'Oligarchie, ou d'un Monarque ? » Puiſqu'il eſt donc vrai que c'eſt par un ſeul » homme que nous avons été délivrés de l'eſcla- » vage, je conclus qu'il faut nous en tenir au » gouvernement d'un ſeul : d'ailleurs on ne doit » point renverſer les loix de la patrie, lorſqu'elles » ſont ſages ; cela ſeroit dangereux ».

LXXXIII. Tels (130) furent les trois ſentimens propoſés. Le dernier fut approuvé par les quatre d'entre les ſept qui n'avoient point encore opiné. Alors Otanes, qui déſiroit ardemment d'établir (131) l'Iſonomie, voyant que ſon avis n'avoit point prévalu, ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & parla ainſi : « Perſes, (132) puiſqu'il faut que l'un » de nous devienne Roi, ſoit que le ſort ou les » ſuffrages de la nation le placent ſur le trône, » ſoit qu'il y monte par quelque autre voie, vous » ne m'aurez point pour concurrent ; je ne veux » ni commander, ni obéir : je vous cede l'empire, » & je me retire, à condition que je ne ſerai ſous » la puiſſance d'aucun de vous, ni moi, ni les » miens, ni mes deſcendans à perpétuité ».

Les ſix autres lui accorderent ſa demande. Il ſe retira de l'aſſemblée, & n'entra point en concurrence avec eux : auſſi ſa maiſon eſt-elle encore aujourd'hui la ſeule de toute la Perſe qui jouiſſe d'une pleine liberté, n'étant ſoumiſe qu'autant

qu'elle le veut bien; pourvû néanmoins qu'elle ne tranſgreſſe en rien les loix du pays.

LXXXIV. Les ſix autres Perſes conſulterent enſemble ſur le moyen d'élire un Roi de la maniere la plus juſte. Il fut d'abord réſolu que, la Royauté étant deſtinée à l'un d'entr'eux, on donneroit, tous les ans par diſtinction à Otanes, à lui & à ſes deſcendans à perpétuité, un habit à la Médique, & qu'on lui feroit les préſens que les Perſes regardent comme les plus honorables. Cette diſtinction lui fut accordée, parce qu'il avoit le premier formé le projet de détrôner le Mage, & qu'il les avoit aſſemblés pour l'exécuter. Ces honneurs le regardoient ſpécialement; mais ils firent, pour eux-mêmes, des réglemens généraux. Il fut arrêté premiérement que chacun des ſept auroit au palais ſes entrées libres, ſans être obligé de ſe faire annoncer, excepté quand le Roi ſeroit au lit avec ſa femme: ſecondement, que le Roi ne pourroit prendre femme ailleurs que dans la maiſon de ceux qui avoient détrôné le Mage. Quant à la maniere dont il falloit élire le nouveau Roi, il fut décidé que, le lendemain matin, ils ſe rendroient à cheval devant la ville, & qu'on reconnoîtroit pour Roi celui dont le cheval henniroit le premier au lever (133) du ſoleil.

LXXXV. Darius avoit un habile écuyer, nommé Œbarès. Au ſortir de l'aſſemblée, Darius lui dit: « Œbarès, il a été arrêté entre nous, que, demain

» matin, nous monterions à cheval, & que celui-
» là ſeroit Roi dont le cheval henniroit le premier
» au ſoleil levant. Fais donc uſage de toute ton
» habileté, afin que j'obtienne ce haut rang préfé-
» rablement à tout autre. « Seigneur, répondit
» Œbarès, ſi votre élection ne dépend que de cela,
» prenez courage, & ne vous mettez pas en peine:
» perſonne n'aura ſur vous la préférence; j'ai un
» ſecret (134) infaillible ».

« Si tu en as véritablement un, reprit Darius,
» il eſt temps d'en faire uſage; il n'y a point à
» différer: demain notre ſort ſera décidé ».

Sur cet avis, ſitôt que la nuit fut venue, Œbarès prit une des cavalles, que le cheval de Darius aimoit le plus. Il la mena dans le fauxbourg, l'y attacha, & en fit approcher le cheval de ſon maître, le fit paſſer & repaſſer pluſieurs fois autour de cette cavalle, & enfin il lui permit de la ſaillir.

LXXXVI. Le lendemain, dès qu'il fut jour, les ſix Perſes, ſelon (135) leur convention, ſe trouverent à cheval au rendez-vous. Comme ils alloient de côté & d'autre dans le fauxbourg, lorſqu'ils furent vers l'endroit où, la nuit précédente, la cavale avoit été attachée, le cheval de Darius y accourut, & ſe mit à hennir. En même temps, il parut un éclair, & l'on entendit un coup de tonnere, quoique l'air fût alors ſerein. Ces ſignes ſurvenant, comme ſi le ciel eût été d'intelligence avec Darius, furent, pour ce Prince, une eſpece d'inauguration,

Les cinq autres deſcendirent auſſitôt de cheval, ſe proſternerent à ſes pieds, & le reconnurent pour leur Roi (136).

LXXXVII. Tel fut, ſuivant quelques-uns, le moyen dont ſe ſervit Œbarès; mais d'autres rapportent le fait différemment : car les Perſes le content de deux manieres. Ils diſent donc qu'Œbarès paſſa la main ſur les parties naturelles de cette cavalle, & qu'enſuite il la tint cachée ſous (136*) ſa ceinture : que dans le moment que le ſoleil commençoit à paroître, les chevaux faiſant le premier pas pour ſe mettre en marche, il la tira de ſa ceinture, l'approcha des naſeaux du cheval de Darius; que cet animal, ſentant l'odeur de la cavalle, ſe mit à ronfler & à hennir.

LXXXVIII. Darius, fils d'Hyſtaſpes, fut proclamé Roi, & tous les peuples de l'Aſie, qui avoient été ſubjugués par Cyrus & enſuite par Cambyſes, lui furent ſoumis, excepté les Arabes. Ceux-ci n'ont jamais été eſclaves des (137) Perſes, mais leurs alliés. Ils donnerent paſſage à Cambyſes pour entrer en Egypte. S'ils s'y fuſſent oppoſés, l'armée des Perſes n'auroit jamais pu y pénétrer. Ce fut avec des femmes Perſes que Darius contracta ſes premiers mariages : il épouſa deux filles de Cyrus, Atoſſe & Artyſtone. Atoſſe avoit été femme de ſon frere Cambyſes, & enſuite du Mage; Artyſtone étoit encore vierge. Il prit enſuite pour femme Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, & Phédyme,

fille (138) d'Otanes, qui avoit découvert l'impoſture du Mage.

Sa puiſſance étant affermie de tous côtés, il commença par faire ériger, en pierre, ſa ſtatue équeſtre, avec cette inſcription : DARIUS, FILS D'HYSTASPES, EST PARVENU A L'EMPIRE DES PERSES PAR (138*) L'INSTINCT DE SON CHEVAL (ſon nom étoit marqué dans l'Inſcription) ET L'ADRESSE D'ŒBARÈS SON ÉCUYER.

LXXXIX. Cela fait, il partagea ſes états en vingt gouvernemens, que les Perſes appellent Satrapies; & dans chacune il établit un gouverneur. Il régla le tribut que chaque nation devoit lui payer; &, à cet effet, il joignoit à une nation les peuples limitrophes; & quelquefois, omettant (*a*) ceux qui étoient voiſins, il mettoit, dans un même département, des peuples éloignés l'un de l'autre.

Voici comment il diſtribua les Satrapies, & régla les tributs que chacune devoit lui rendre tous les (139) ans. Il fut ordonné que ceux qui devoient payer leur contribution en argent, la payeroient au poids du talent Babylonien, & que ceux qui la devoient en or, la payeroient au poids du talent Euboïque : or le talent Babylonien vaut ſoixante & dix mines Euboïques (140).

Sous le regne de Cyrus, & même ſous celui de Cambyſes, il n'y avoit rien de réglé (141) concer-

(*a*) Dans le grec : *paſſant par deſſus.*

nant les tributs; on donnoit seulement au Roi un don gratuit. Ces impôts, & autres pareils établissemens, font dire aux Perses que Darius étoit (142) un marchand, Cambyses un maître & Cyrus un pere; le premier, parce qu'il faisoit argent de tout; le deuxieme, parce qu'il étoit dur & négligent; & le troisieme enfin, parce qu'il étoit doux, & qu'il avoit fait à ses sujets le plus de bien qu'il avoit pû.

XC. Les Ioniens, les Magnetes (143) d'Asie, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens composoient le premier département, & lui payoient ensemble quatre-cents talens d'argent. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens & les (144) Hygenniens étoient taxés à cinq-cents talens d'argent, & composoient la deuxieme Satrapie. Les habitans de l'Hellespont, qu'on trouve à droite (*a*) en naviguant de ce côté, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens & les (*b*) Syriens, faisoient le troisieme département, & payoient trois-cents-soixante talens. Les Ciliciens donnoient tous les jours un cheval blanc, trois-cents-soixante en tout; &, outre cela, cinq-cents talens d'argent, dont cent-quarante se distribuoient à la cavalerie qui étoit pour la garde de ce pays : les trois-cents-soixante autres talens entroient dans les coffres de Darius; c'étoit le quatrieme département.

(*a*) Hérodote écrivoit à Halicarnasse, ou en Ionie.

(*b*) Les Leucosyriens ou Cappadociens.

XCI. Le ſuivant ſe prenoit à commencer (145) depuis la ville de Poſideium, conſtruite ſur les frontieres de la Cilicie & de la Syrie, par (146) Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, juſqu'en Egypte, ſans y comprendre le pays des Arabes, qui étoit exempt de tout tribut. Il payoit trois-cents-cinquante talens. Ce même département renfermoit auſſi toute la Phénicie, la Syrie de la Paleſtine & l'iſle de Cypre.

De l'Egypte, des Libyens voiſins de l'Egypte, de Cyrene & de Barcé, villes compriſes dans le gouvernement de l'Egypte, il revenoit au Roi un tribut de ſept-cents talens, ſans compter le produit (*a*) de la pêche du lac Mœris, & ſept-cents talens en bled : car on en fourniſſoit cent-vingt mille meſures (*b*) aux Perſes, en garniſon dans le château (147) blanc de Memphis, & (*c*) aux troupes qui étoient à leur ſolde. Cette Satrapie étoit la ſixiéme. La ſeptieme comprenoit les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices & les Aparytes. Ces nations étoient du même gouvernement, & payoient cent-ſoixante-dix talens. Suſes, & le reſte du pays des Ciſſiens, faiſoient le huitieme gouvernement, & rendoient au Roi trois-cents talens.

(*a*) Voyez Livre II. §. 149.
(*b*) Voyez la note de Gronovius.
(*c*) Dans le grec : *aux auxiliaires.*

XCII. De Babylone & du reſte de l'Aſſyrie, il lui revenoit mille talens d'argent, & cinq-cents jeunes eunuques : c'étoit le neuvieme département. D'Agbatanes & du reſte de la Médie, des Paricaniens & des Orthocorybantiens, qui faiſoient le dixieme gouvernement, il tiroit quatre-cents-cinquante talens. Les Caſpiens, les Pauſices, les Pantimathiens & les Darites compoſoient le onzieme gouvernement. Ils payoient enſemble deux cents talens. Tout le pays, depuis les Bactriens juſqu'aux Ægles, faiſoit la douzieme Satrapie, & rendoit un tribut de trois-cents-ſoixante talens.

XCIII. Le treizieme département payoit quatre cents talens. Il s'étendoit depuis la Pactyice, l'Arménie, & les pays voiſins, juſqu'au Pont-Euxin. Des Sagartiens, des Sarangéens, des Thamanéens, des Outiens, des Myciens, & des peuples qui habitent les iſles de la mer Erythrée, où le Roi envoie ceux qu'il relegue, on retiroit un tribut de ſix-cents talens : c'étoit la quatorzieme Satrapie. La quinzieme renfermoit les Saces & les.... (*a*), qui donnoient deux-cents-cinquante talens. Les Parthes, les Choraſmiens, les Sogdiens & les Ariens, étoient taxés à trois-cents talens : cette Satrapie étoit la ſeizieme.

(*a*) J'ai mieux aimé ſuppoſer ici une lacune que de mettre les Caſpiens, qui ſe trouvent dans toutes les éditions. Voyez Livre VII. §. 86. note 116.

XCIV. Les Paricaniens & les Ethiopiens (147*) Aſiatiques, rendoient quatre-cents talens. Ils compoſoient le dix-ſeptieme gouvernement. Le dix-huitieme renfermoit les Matiéniens, les (147**) Sapires & les Alarodiens. Ils étoient taxés à deux-cents talens. Les Moſches, les Tibaréniens, les Macrons, les Moſynœques, les Mardes payoient trois-cents talens. Ils faiſoient le dix-neuvieme département. Les Indiens ſont, de tous les Peuples qui nous ſoient connus, le plus nombreux. Ils payoient autant d'impôts que tous les autres enſemble, & ils étoient taxés à trois-cents-ſoixante talens de paillettes d'or. C'étoit le vingtieme gouvernement.

XCV. Si l'on veut réduire au talent Euboïque tout cet argent qui ſe payoit au poids du talent Babylonien, on trouvera (148) neuf-mille-huit-(149) cent-quatre-vingt talens; &, ſi l'on met le prix de l'or à treize (150) fois autant que celui de l'argent, en le réduiſant auſſi au talent Euboïque, on aura quatre-mille-ſix-cents-quatre-vingt talens de paillettes d'or. En réuniſſant toutes ces ſommes, on verra que Darius retiroit par an un tribut de quatorze-mille-cinq-cents-ſoixante talens Euboïques, ſans y comprendre d'autres ſommes plus petites que je paſſe ſous ſilence.

XCVI. Tels étoient les revenus que Darius tiroit de l'Aſie & d'une petite partie de la Libye. Il leva auſſi, dans la ſuite, des impôts ſur les Iſles, ainſi

que ſur les Peuples qui habitoient l'Europe juſqu'en Theſſalie. Le Roi met ces revenus dans ſes tréſors, & voici comment. Il fait fondre l'or & l'argent dans des vaiſſeaux de terre; lorſqu'ils ſont pleins, on ôte le métal du vaiſſeau; &, quand il a beſoin d'argent, il en fait frapper autant qu'il lui en faut.

XCVII. Tels ſont les différens gouvernemens & les impôts auxquels ils ſont ſoumis. La Perſe eſt la ſeule Province que je n'aie point miſe au rang des Pays tributaires. Ses Peuples en font valoir les terres, ſans payer d'impôts; mais, s'ils ne ſont point taxés, ils accordent du moins un don gratuit. Il en étoit de même des Ethiopiens, voiſins de l'Egypte, que Cambyſes ſubjugua dans ſon expédition contre les Ethiopiens Macrobiens, & de ceux qui (151) habitent la ville ſacrée de Nyſe, & qui célébrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Ces Ethiopiens, & leurs voiſins, obſervent, à l'égard (152) des morts, les mêmes coutumes que les Indiens Calaties, & leurs maiſons ſont ſous terre. Ces deux Peuples portoient, tous les trois ans, au Roi, deux chénices d'or (153) non affiné, avec deux-cents (154) troncs d'ébene, & vingt grandes (155) dents d'éléphant. De plus, ils lui préſentoient cinq jeunes Ethiopiens, & cet uſage ſe pratiquoit encore de mon temps.

Les Peuples de Colchide ſe taxoient eux-mêmes pour lui faire un préſent, ainſi que leurs voiſins

juſqu'au Mont-Caucaſe ; car tout le Pays, juſqu'à cette montagne, eſt ſoumis aux Perſes : mais les Nations qui habitent au Nord du Caucaſe, s'embarraſſent fort peu d'eux, & ne reconnoiſſent point leur ſouveraineté. Ces Peuples envoyoient donc pour don gratuit, de cinq ans en cinq ans, cent jeunes garçons & autant de jeunes filles. Ce préſent, auquel ils s'étoient taxés eux-mêmes, ſe faiſoit encore de mon temps. Les Arabes donnoient auſſi tous les ans, au Roi, mille talens d'encens. Tels étoient les préſens de ces différens Peuples, ſans compter les tributs dont nous avons parlé.

XCVIII. Quant à cette grande quantité de paillettes d'or, dont les Indiens paient, comme j'ai dit, leur tribut au Roi de Perſe, voici comment ils ſe les procurent. La partie des Indes, qui s'étend vers le Soleil levant, eſt ſablonneuſe ; car, de tous les Peuples que nous connoiſſions, & dont on diſe quelque choſe de certain, il n'y en a pas un qui ſoit plus près de l'aurore & du lever du Soleil que les Indiens. Ils ſont, de ce côté, les premiers habitans de l'Aſie. A l'Eſt, les ſables rendent le pays déſert. On comprend, ſous le nom d'Indiens, pluſieurs Peuples qui ne parlent pas une même langue : les uns ſont nomades, & les autres (156) ont une demeure fixe. Il y en a qui habitent dans les marais formés par les débordemens du fleuve, & qui ſe nourriſſent de poiſſons crus, qu'ils (157) pêchent de deſſus leurs

canots (158) de cannes. Ils coupent ces cannes de nœuds en nœuds; chaque morceau fait une nacelle. Ces Indiens portent des habits tiſſus (159) d'une plante qui croît dans les rivieres; ils la recueillent, &, l'ayant bien battue, ils l'entrelaſſent en forme de natte, & s'en revêtent, comme ſi c'étoit une cuiraſſe.

XCIX. Les autres Indiens, qui habitent à l'Eſt de ceux-ci, ſont nomades, & vivent de chair crue. On les appelle (160) Padéens. Voici les loix qu'on leur attribue. Quiconque, parmi eux, tombe malade, ſi c'eſt un homme, ſes plus proches parens, & ſes meilleurs amis, le tuent, apportant pour raiſon que la maladie le feroit maigrir, & que ſa chair en ſeroit moins bonne. Il a beau nier qu'il ſoit malade, ils l'égorgent impitoyablement, & ſe régalent de ſa chair. Si c'eſt une femme, ſes plus proches parentes la traitent de la même maniere que les hommes en agiſſent entr'eux. Ils tuent ceux qui ſont parvenus à un grand âge, & les mangent: mais il s'en trouve peu, parce qu'ils ont grand ſoin de tuer tous ceux qui tombent malades.

C. Il y a d'autres Indiens qui ont des uſages différens. Ils ne tuent (161) aucun animal; ils ne ſement rien, n'ont point de maiſons, & vivent d'herbages. Ils ont chez eux une eſpece de grain que la terre produit d'elle-même. Ce grain eſt à-peu-près de la groſſeur du millet, & vient dans

une coſſe. Ils le recueillent, le font bouillir avec ſa coſſe, & le mangent. Si quelqu'un d'entr'eux tombe malade, il va dans un lieu déſert, & s'y tient, ſans que perſonne s'en occupe, ſoit pendant ſa maladie, ſoit après ſa mort.

CI. Ces Indiens, dont je viens de parler, voient tous leurs femmes en public, comme les bêtes. Ils ſont tous de la même couleur, & elle approche beaucoup de celle des Ethiopiens. La liqueur ſéminale n'eſt pas blanche, chez eux, comme chez les autres hommes; mais noire (162) comme leur peau, & reſſemble à celle des Ethiopiens. Ces ſortes d'Indiens ſont fort éloignés des Perſes; ils habitent du [redacted] du Midi, & n'ont jamais été ſoumis à Dar[redacted]

CII. Il y a d'autres Indiens qui habitent au Nord : ils ſont voiſins de la ville de Caſpatyre & de la Pactyice. Leurs mœurs & leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils ſont auſſi les plus braves de tous les Indiens, & ce ſont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a, aux environs de leur pays, des endroits que le ſable rend inhabitables. On trouve dans ces déſerts, & parmi ces ſables, des fourmis (163) plus petites qu'un chien; mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui ſe voient dans la ménagerie du Roi de Perſe, & qui viennent de ce pays où elles ont été priſes à la chaſſe.

Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grece : elles ſe pratiquent, ſous terre, un logement. Pour le faire, elles pouſſent en haut la terre, de la même maniere que nos fourmis ordinaires ; & le ſable qu'elles élevent eſt rempli d'or. On envoie les Indiens ramaſſer ce ſable dans les déſerts. Ils attellent enſemble chacun trois chameaux : ils mettent un mâle de chaque côté, &, entre deux, une femelle, ſur laquelle ils montent. Mais ils ont l'attention de ne ſe ſervir que de celles qui nourriſſent, & qu'ils viennent d'arracher à leurs petits encore à la mamelle. Leurs chameaux ne ſont pas moins légers à la courſe que les chevaux, & portent néanmoins de plus grands fardeaux.

CIII. Je ne ferai point ici la deſcription de la figure du chameau ; les Grecs la connoiſſent : je dirai ſeulement ce qu'ils ignorent. Le chameau a (164) quatre cuiſſes & quatre genoux ou articulation au train de derriere, & le membre paſſe entre les cuiſſes de derriere, & eſt tourné vers la queue.

CIV. Les Indiens, ayant attellé leurs chameaux de la ſorte, reglent tellement leur marche vers les lieux où eſt l'or, qu'ils n'y arrivent & ne l'enlevent que pendant la grande chaleur du jour : car alors l'ardeur exceſſive du Soleil oblige les fourmis à ſe cacher ſous terre. Dans ce pays, le Soleil eſt le plus ardent le matin, & non à midi, comme chez les autres Nations. Ils l'ont à-plomb,

ſur la tête, juſqu'à l'heure (*a*) où l'on a coutume de ſortir du marché. Dans cette partie du jour, il eſt beaucoup plus brûlant qu'il ne l'eſt en Grece en plein midi. Auſſi dit-on que, pendant ce temps-là, ils ſe tiennent dans l'eau. A midi, il eſt à-peu-près auſſi chaud dans les autres pays que chez les Indiens : mais, après midi, la chaleur eſt auſſi modérée chez eux qu'elle l'eſt le matin chez les autres peuples; &, plus il s'éloigne du midi, plus l'air devient frais, de ſorte qu'à ſon coucher, ils jouiſſent d'une grande fraîcheur.

CV. Les Indiens ne ſont pas plutôt arrivés ſur les lieux où ſe trouve l'or, qu'ils rempliſſent de ſable les (165) ſacs de cuir qu'ils ont apportés, & s'en retournent en diligence : car, au rapport des Perſes, les fourmis, averties par l'odorat, les pourſuivent incontinent. Il n'eſt point, diſent-ils, d'animal ſi vite à la courſe; &, ſi les Indiens ne prenoient pas les devans pendant qu'elles ſe raſſemblent, il ne s'en ſauveroit pas un ſeul. C'eſt pourquoi les chameaux mâles, ne courant pas ſi vîte que les femelles, ils les tirent (166) à eux, & les détachent, l'un dans un temps, l'autre dans un autre, & non tous les deux enſemble. Quant aux femelles, le ſouvenir de leurs petits leur donne des forces. C'eſt ainſi, diſent les Perſes, que ces Indiens recueillent la plus grande partie de leur or : celui qu'ils tirent de leurs mines eſt plus rare.

(*a*) J'ai parlé de cette expreſſion ailleurs.

CVI. Les extrémités de la terre habitée ont eu, en quelque ſorte, en partage ce qu'elle a de plus beau, comme la Grece a eu, pour le ſien, la plus agréable température des ſaiſons. L'Inde eſt, ainſi que je viens de le dire, la derniere contrée habitée à l'Eſt. Les quadrupedes & les volatiles y ſont beaucoup plus grands que dans les autres pays; mais les chevaux y ſont plus petits que ceux de la Médie, qu'on appelle Niſéens. Ce pays abonde en or : on le tire des mines, des fleuves qui le charient avec leurs eaux, & de la maniere dont nous avons dit qu'on l'enlevoit. On y voit, outre cela, des arbres ſauvages, qui, pour fruit, portent une eſpece de (167) laine, plus belle & meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent (168) avec la laine qu'ils recueillent ſur ces arbres.

CVII. Du côté du Midi, l'Arabie eſt le dernier des pays habités. C'eſt auſſi le ſeul où l'on trouve (169) l'encens, la myrrhe, la canelle, le cinnamome, le lédanon. Les Arabes recueillent toutes ces choſes avec (170) beaucoup de peine, excepté la myrrhe.

Pour récolter l'encens, ils font brûler, ſous les arbres qui le donnent, une gomme appellée Styrax, que les Phéniciens apportent aux Grecs. Ils brûlent cette gomme pour écarter une multitude de petits ſerpens volants, d'eſpeces différentes, qui gardent ces arbres, & qui ne les quitteroient pas, ſans la fumée du Styrax. Ce ſont ces ſortes de

ſerpens (*a*) qui volent par troupes vers l'Egypte.

CVIII. Les Arabes diſent auſſi que tout le pays ſeroit rempli de ces ſerpens, s'il ne leur arrivoit la même choſe, que nous ſavons arriver aux viperes. C'eſt (171) la Providence divine, dont la Sageſſe a voulu, comme cela eſt vraiſemblable, que tous les animaux timides, & qui ſervent de nourriture, fuſſent très-féconds, de crainte que la grande conſommation n'en détruisît l'eſpece, & qu'au contraire tous les animaux nuiſibles (172) & féroces fuſſent beaucoup moins féconds.

Le lievre trouve par-tout des ennemis; les bêtes, les oiſeaux, les hommes lui font la guerre : auſſi cet animal eſt-il extrêmement (173) fécond. Sa femelle eſt, de tous les animaux, la ſeule qui conçoive, quoique déja pleine, & qui porte, en même temps, des petits, dont les uns ſont couverts de poil, les autres n'en ont point encore, & d'autres ne font que de ſe former, tandis qu'elle en conçoit encore d'autres.

La lionne, au contraire, cet animal ſi fort & ſi féroce, ne porte qu'une fois en ſa vie, & ne fait qu'un petit : car ſa matrice (174) ſort avec ſon fruit; & en voici la raiſon. Dès que le lionceau commence à remuer dans le ventre de ſa mere, comme il a les griffes beaucoup plus pointues que tout autre animal, il déchire la matrice; & plus

(*a*) Voyez Liv. II. §. LXXV.

il croît, plus il la déchire. Enfin, lorſque la lionne eſt près de mettre bas, il n'y reſte rien de ſain.

CIX. Si donc les viperes & les ſerpens volants (*a*) d'Arabie ne mouroient (175) que de leur mort naturelle, il ſeroit impoſſible aux hommes de vivre : mais, lorſqu'ils fraient enſemble, la femelle, dans l'accouplement & dans l'inſtant de l'émiſſion, prend le mâle à la (*b*) gorge, s'y attache fortement, & ne lâche point priſe qu'elle ne (176) l'ait dévoré. Ainſi périt le mâle. La femelle en reçoit la punition. Ses petits, étant prêts à ſortir, lui rongent la matrice & le ventre, ſe font un paſſage, & vengent, de la ſorte, la mort de leur pere. Les autres ſerpens, qui ne font point de mal aux hommes, pondent des œufs, d'où l'on voit éclorre une grande quantité de petits ſerpens. Au reſte, il y a des viperes par toute la terre; mais on ne voit qu'en Arabie des ſerpens aîlés : ils s'y trouvent en très-grand nombre.

CX. C'eſt ainſi que les Arabes recueillent l'encens. Voici comment ils font la récolte de (177) la canelle. Lorſqu'ils vont la chercher, ils ſe couvrent le corps entier, & même le viſage, excepté les yeux, de peaux de bœufs & de chevres. La canelle croît dans un lac peu profond. Sur ce lac, & tout à l'entour, il y a des animaux volatiles, ſemblables

(*a*) Voyez Liv. II. note 249.

(*b*) Voyez ſur δειρὴ, Livre II. §. LXXVI. note 254.

à des chauves-ſouris. Ces animaux jettent des cris perçans & terribles, & ſont très-forts. Les Arabes ont ſoin de les repouſſer, & de ſe garantir les yeux; &, avec cette précaution, ils récoltent la canelle.

CXI. Le cinnamome (178) ſe recueille d'une façon encore plus merveilleuſe. Les Arabes eux-mêmes ne ſauroient dire ni où il vient, ni quelle eſt la terre qui le produit. Quelques-uns prétendent qu'il croît dans le pays où Bacchus fut élevé; & leur ſentiment eſt appuyé ſur des conjectures vraiſemblables. Ils racontent que de certains gros oiſeaux vont chercher ces brins ou bâtons, que nous appellons Cinnamome, nom que nous avons appris des (179) Phéniciens : que ces oiſeaux les portent à leurs nids, qu'ils conſtruiſent avec de la boue, ſur des montagnes eſcarpées, & où aucun homme ne peut monter. Pour avoir ces brins de cinnamome, on prétend que les Arabes emploient cet artifice. Ils prennent de la chair de bœuf, d'âne & d'autres bêtes mortes, la coupent en très-gros morceaux, &, l'ayant portée le plus près des nids qu'il leur eſt poſſible, ils s'en éloignent. Les oiſeaux fondent ſur cette proie, & l'emportent dans leurs nids. Mais, comme ces nids ne ſont point aſſez ſolides pour la ſoutenir, ils ſe briſent, & tombent à terre. Les Arabes ſurviennent alors, & ramaſſent le cinnamome, qu'ils font enſuite paſſer dans les autres pays.

CXII. Le lédanon (180), que les Arabes appellent (181) Ladanon, ſe recueille d'une maniere encore plus remarquable que le cinnamome. Quoique très-odoriférant, il vient dans un endroit d'une odeur très-déſagréable; car on le trouve dans la barbe des boucs & des chevres (182), tel que la moiſiſſure qui ſe forme ſur le bois. On le fait entrer dans la compoſition de pluſieurs parfums; & c'eſt principalement avec le lédanon que ſe parfument les Arabes. En voilà aſſez ſur les ſubſtances odoriférantes.

CXIII. On reſpire, en Arabie, une odeur très-agréable. Les Arabes ont deux eſpeces de moutons dignes d'admiration, & qu'on ne voit point ailleurs : les uns ont la queue longue au moins de trois coudées. Si on la leur laiſſoit traîner, il y viendroit des ulceres, parce que la terre l'écorcheroit & la meurtriroit. Mais aujourd'hui tous (183) les Bergers de ce pays ſavent faire de petits chariots, ſur chacun deſquels ils attachent la queue de ces animaux. L'autre eſpece de moutons a la (183*) queue large d'une coudée.

CXIV. L'Ethiopie s'étend au Couchant de l'Arabie, en tirant vers le Midi : c'eſt le dernier des pays habités. Elle produit beaucoup d'or, des éléphans (184) monſtrueux, toutes ſortes d'arbres ſauvages, & de l'ébene. Les hommes y ſont grands, beaux, bienfaits, & vivent fort longtemps.

CXV. Telles ſont les extrémités de l'Aſie & de la Libye. Quant à celles de l'Europe à l'Occident, je n'en puis rien dire de certain : car je ne conviendrai pas que les Barbares nomment Eridan (185) un fleuve qui ſe jette dans la mer du Nord, & (186) dont on dit que nous vient l'ambre. Je ne connois pas non plus les iſles (187) Caſſitérides, d'où l'on nous apporte l'étain : le nom même du fleuve eſt une preuve de mon ſentiment. Eridanos n'eſt point un mot barbare ; c'eſt un nom grec inventé par quelque Poëte : d'ailleurs je n'ai jamais trouvé perſonne (187*) qui ait pu me dire, comme témoin oculaire, quelle eſt cette mer que l'on place dans cette région de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'étain & l'ambre nous viennent de cette extrémité du monde.

CXVI. Il paroît conſtant qu'il y a une très-grande quantité d'or vers le Nord de l'Europe : mais je ne ſaurois dire, avec certitude, comment on parvient à ſe le procurer. On dit cependant que les Arimaſpes enlevent cet or aux Gryphons, & que ces Arimaſpes n'ont qu'un œil. Mais, qu'il y ait des hommes qui naiſſent avec un œil ſeulement, & qui, dans tout le reſte, reſſemblent parfaitement aux autres hommes, c'eſt une de ces choſes que je ne puis me perſuader. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que les extrémités de la terre poſſedent ce que nous eſtimons de plus beau & de plus rare.

CXVII. Il y a, en Asie, une plaine environnée, de tous côtés, d'une montagne qui a cinq ouvertures. Cette plaine appartenoit autrefois aux Chorasmiens. Elle est située (188) sur les frontieres de ce même peuple, des Hyrcaniens, des Parthes, des Sarangéens & des Thamanéens. Mais, depuis que les Perses sont en possession de la puissance souveraine, elle appartient au Roi.

De cette montagne, qui renferme la plaine, coule un grand fleuve appellé Acès. Il prenoit autrefois son cours par chacune des cinq ouvertures, se distribuoit de tous côtés, & arrosoit les terres des peuples dont je viens de parler. Mais, depuis qu'ils sont tous sous la domination des Perses, voici ce qui leur est arrivé : le Roi a fait faire, à chacune des ouvertures de la montagne, des portes ou écluses. L'eau, ne trouvant plus de passage, & se répandant toujours dans la plaine qui est entre les montagnes, en a fait une vaste mer. Ces peuples, ne pouvant plus se servir de ces eaux, dont ils faisoient usage auparavant, se trouvent exposés à de fâcheux accidens. Il est vrai qu'en hiver, (189) il pleut chez eux comme chez les autres nations. Mais, en été, ils ont besoin d'eau, lorsqu'ils sement le panis & le sésame, & elle leur manque. Voyant donc qu'on ne leur en donne point, ils vont, avec leurs femmes, trouver les Perses, &, se tenant aux portes du palais du Roi, ils poussent des cris lamentables. Alors le Roi

ordonne de lâcher les écluſes, du côté de ceux qui ont le plus beſoin d'eau. Lorſque leurs terres ſont ſuffiſamment abreuvées, on referme les écluſes. Il vient enſuite un ordre de les ouvrir pour ceux dont les beſoins ſont les plus preſſans. Mais, comme je l'ai oui dire, le Roi exige, pour les lâcher, de grandes ſommes d'argent, ſans compter le tribut ordinaire.

CXVIII. Intaphernes, un des ſept Perſes qui avoient conſpiré contre le Mage, ſe permit une inſulte, qui le fit punir de mort. Immédiatement après qu'on ſe fût ſoulevé contre les Mages, il voulut entrer dans le palais pour parler au Roi: car il avoit été arrêté, entre les ſept qui s'étoient ligués contre le Mage, qu'ils auroient leurs entrées libres chez le Roi, ſans avoir beſoin d'introducteur, à moins qu'il ne fût pour lors avec une de ſes femmes. Intaphernes voulut entrer chez Darius, croyant qu'il ne devoit point ſe faire annoncer, parce qu'il étoit un des ſept. Le garde de la porte, & l'introducteur, lui refuſerent l'entrée, diſant que le Roi étoit avec une de ſes femmes. Intaphernes, s'imaginant qu'ils mentoient, tire ſon cimeterre, leur coupe le nez & les oreilles, qu'il fait attacher à la bride de ſon cheval; &, la leur ayant fait paſſer à l'entour du col, il les laiſſe aller.

CXIX. Ils ſe préſenterent au Roi, & lui dirent pourquoi on les avoit ainſi maltraités. Darius, appréhendant que cette violence n'eût été commiſe

de concert avec les cinq autres, les fit venir l'un après l'autre, & les ſonda chacun en particulier, pour ſavoir s'ils approuvoient ce qui s'étoit paſſé. Quand il fut bien ſûr que cela s'étoit fait ſans leur participation, comme il avoit tout ſujet de croire qu'Intaphernes chercheroit à ſe révolter avec ſes parens, il le fit arrêter, lui, ſes fils & toute ſa famille. S'étant aſſuré de leurs perſonnes, il les fit mettre aux fers, & les condamna à mort.

La femme d'Intaphernes ſe rendoit chaque jour aux portes du palais, toute éplorée, & pouſſant des cris lamentables. Ses pleurs & ſon aſſiduité firent impreſſion ſur le cœur de Darius. On vint lui dire, de la part de ce Prince : « Le Roi Darius vous accorde » un des priſonniers ; vous pouvez choiſir, parmi vos » parens, celui que vous voulez délivrer du ſup- » plice ». Après un moment de réflexion, elle répondit : « Si le Roi m'accorde la vie d'un de mes » proches, je choiſis mon Frere préférablement à » tous les autres ». Darius en fut ſurpris. « Pour- » quoi, lui fit-il dire, préférez-vous votre Frere » à votre Mari & à vos Enfans, quoi qu'il ne vous » ſoit pas ſi proche que vos enfans, & qu'il doive » vous être moins cher que votre mari ? « Grand » Roi, répondit-elle, ſi Dieu le permet, je pourrai » trouver un autre mari, & avoir d'autres enfans, » lorſque j'aurai perdu ceux-ci : mais, mon Pere » & ma Mere, étant morts, il n'eſt pas poſſible » que j'aie jamais d'autre Frere ». (190) Darius, trouvant

trouvant qu'elle avoit raiſon, lui rendit ce frere qu'elle avoit demandé; &, charmé de ſa réponſe, il lui rendit auſſi l'aîné de ſes enfans. Quant aux autres, il les fit tous mettre à mort. Ainſi périt, dès le commencement, l'un des ſept.

CXX. Il arriva, à-peu-près vers le temps de la maladie de Cambyſes, une aventure que je ne dois pas omettre. Orétès, Perſe de Nation, à qui Cyrus avoit donné le Gouvernement de Sardes, conçut le projet abominable de ſe ſaiſir de Polycrates de Samos, & de le faire mourir, quoiqu'il n'en eût jamais reçu la moindre offenſe, ni en paroles, ni en actions, & qu'il ne l'eût même jamais vu. Mais voici la raiſon qu'en donnent la plupart de ceux qui racontent cette hiſtoire.

Orétès, ſe trouvant un jour à (191) la Cour avec Mitrobates, Gouverneur de Daſcylium; de diſcours en diſcours ils en vinrent aux reproches. Comme leur diſpute rouloit ſur le courage: «Vous » êtes véritablement, dit Mitrobates à Orétès, un » homme de cœur, vous, qui ne vous êtes pas » encore emparé de l'iſle de Samos, quoiqu'elle » ſoit contigue à votre Gouvernement, & ſi facile » à ſubjuguer, qu'un de ſes habitans l'a priſe avec » quinze ſoldats, & en eſt maintenant le maître». Orétès fut, dit-on, ſi ſenſible à ce reproche, qu'il chercha moins les moyens de ſe venger de celui qui le lui avoit fait, que de perdre entiérement Polycrates, à l'occaſion duquel il l'avoit reçu.

CXXI. Quelques-uns, mais en plus petit nombre, racontent qu'Orétès envoya un Héraut à Samos demander quelque choſe; on ne dit point ce que c'étoit. Quand le Héraut arriva, Polycrates étoit ſur un lit de repos, dans l'appartement des hommes, ayant, près de lui, Anacréon (192) de Téos. Le Héraut s'étant avancé pour lui parler, Polycrates, qui avoit alors le viſage du côté du mur, ſoit qu'il ſe trouvât par hazard dans cette poſture, ſoit qu'il s'y fût mis exprès pour montrer le mépris qu'il faiſoit d'Orétès, ne daigna point ſe tourner, ni même lui répondre.

CXXII. On rapporte ces deux cauſes de la mort de Polycrates : chacun eſt libre de croire celle qui lui paroîtra la plus probable. Orétès, étant à Magnéſie ſur le Méandre, envoya à Samos un Lydien, nommé Myrſus, fils de Gygès, vers Polycrates, dont il connoiſſoit le caractere. Polycrates eſt le premier de tous les Grecs que nous connoiſſions qui ait eu le deſſein de ſe rendre maître de la mer, ſi l'on excepte Minos de Cnoſſe (193), ou quelqu'autre plus ancien que ce Légiſlateur, ſuppoſé qu'il y en ait eu. Quant à ce que l'on appelle les Temps (194) Hiſtoriques, Polycrates eſt le premier qui ſe ſoit flatté de l'eſpérance de s'emparer de l'Ionie & des Iſles. Orétès, inſtruit de ſes vues, lui envoya ce meſſage :

ORÉTÈS parle ainſi à POLYCRATES:

« J'ai appris que vous aviez conçu de vaſtes » projets; mais que vos richeſſes ne répondoient » pas à leur grandeur. Si (195) donc vous ſuivez » mes conſeils, vous vous éleverez, & vous me » mettrez moi-même à couvert de tout danger. » Cambyſes a deſſein de me faire mourir; on me » le mande comme une choſe certaine. Donnez-» moi une retraite chez vous, & recevez-moi » avec mes tréſors; la moitié eſt à vous, laiſſez-» moi l'autre: ils vous rendront maître de toute » la Grece. Au reſte, ſi vous avez quelque doute » au ſujet de mes richeſſes, envoyez-moi quel-» qu'un de confiance, je les lui montrerai ».

CXXIII. Polycrates, charmé des offres d'Orétès, lui accorda d'autant plus volontiers ſa demande, qu'il avoit une grande paſſion pour l'argent. D'abord il lui envoya Mæandrius, ſon Secrétaire, fils d'un pere de même nom. Ce Mæandrius étoit de Samos; ce fut lui qui, quelque temps après, conſacra, dans le temple de Junon, le riche ameublement de l'appartement de Polycrates.

Orétès, ſachant qu'on devoit venir viſiter ſes tréſors, fit remplir de pierres (196) huit grands coffres preſque juſqu'aux bords. Il fit couvrir ces pierres de pieces d'or; &, ayant fait fermer (197) les coffres avec un nœud, il les tint prêts. Cependant Mæandrius arrive, viſite les tréſors, & retourne faire ſon rapport à Polycrates.

CXXIV. Celui-ci partit pour ſe rendre auprès d'Orétès, malgré les repréſentations des Devins & celles de ſes amis : d'ailleurs ſa fille avoit cru voir en ſonge ſon pere élevé dans les airs, où il étoit lavé par (*a*) les eaux du Ciel, & oint par le Soleil. Effrayée de cette viſion, elle fit tous ſes efforts pour le diſſuader de partir ; &, comme il alloit s'embarquer ſur ſa galere à cinquante rames, elle lui rapporta des choſes de mauvais augure. Alors il la menaça de ne la marier de long-temps, s'il revenoit ſain & ſauf de ce voyage. « Je ſou- » haite, lui répondit-elle, que vos menaces aient » leur effet ; & j'aime mieux reſter long-temps » vierge, que d'être privée de mon Pere ».

CXXV. Polycrates, n'ayant aucun égard aux conſeils qu'on lui donnoit, s'embarqua pour ſe rendre auprès d'Orétès, avec pluſieurs de ſes amis, & entr'autres avec le Médecin Démocedes, fils de Calliphon, de la ville de Crotone, & le plus habile homme, de ſon temps, dans ſa profeſſion. Etant arrivé à Magnéſie, il y périt miſérablement, & d'une maniere indigne de ſon rang & de la grandeur de ſon âme. En effet, de tous les Tyrans (*b*) qui ont régné dans les Villes Grecques, il n'y en a pas un ſeul, ſi l'on excepte ceux de Syracuſes, dont la magnificence mérite d'être

(*a*) Dans le grec : *par Jupiter.* Voyez §. 117. note 189.
(*b*) Voyez ci-deſſus, §. 50. note 87.

comparée à celle de Polycrates. Orétès, l'ayant fait périr d'une mort que j'ai (198) horreur de rapporter, le fit mettre en croix. Il renvoya tous les Samiens qui l'avoient ſuivi, & leur dit qu'ils devoient lui ſavoir gré de la liberté qu'il leur laiſſoit. Quant aux étrangers & aux eſclaves, qui avoient accompagné Polycrates, il les retint tous dans la ſervitude. Polycrates, élevé en l'air, accomplit toutes les circonſtances du ſonge de ſa fille. Il étoit lavé par (*a*) les eaux du Ciel & oint par le Soleil, dont la chaleur faiſoit ſortir les humeurs de ſon corps. Ce fut là qu'aboutirent les proſpérités de Polycrates, comme le lui avoit prédit Amaſis.

CXXVI. La mort de Polycrates ne tarda pas à être vengée ſur Orétès. Cambyſes étant mort, & les Mages s'étant emparés du trône, Orétès, qui réſidoit à Sardes, bien-loin de rendre aucun ſervice aux Perſes, à qui les Medes avoient enlevé la couronne, profita de ces temps (199) de troubles & de déſordres, pour faire périr Mitrobates, Gouverneur de Daſcylium, qui lui avoit fait (*b*) des reproches au ſujet de Polycrates, & ſon fils Cranapes, quoiqu'ils fuſſent, l'un & l'autre, en grande conſidération parmi les Perſes. Outre une infinité d'autres crimes, un Courier lui ayant

(*a*) Par Jupiter, quand il pleuvoit.

(*b*) Voyez ci-deſſus, §. 120.

apporté, de la part de Darius, des ordres qui ne lui étoient pas agréables, il apoſta des aſſaſſins pour l'attaquer ſur le chemin, lorſqu'il s'en retourneroit : ils le tuerent lui & ſon cheval, & en firent diſparoître les cadavres.

CXXVII. Darius ne fut pas plutôt ſur le trône, qu'il réſolut de ne point laiſſer impunis les crimes d'Orétès, & particuliérement la mort de Mitrobates & de ſon fils. Mais il jugea d'autant moins convenable d'envoyer une armée directement contre lui, au commencement de ſon regne, & dans le temps que les affaires étoient encore dans une eſpece de fermentation, qu'il ſavoit qu'Orétès avoit des forces conſidérables. Sa garde, en effet, étoit compoſée de mille Perſes, & ſon Gouvernement comprenoit la Phrygie, la Lydie & l'Ionie. Voici ce qu'il imagina.

Il convoqua les Perſes les plus qualifiés : « Perſes, » leur dit-il, qui d'entre vous me promettra d'exé- » cuter une choſe où il ne s'agit que d'habileté, & » où il n'eſt pas néceſſaire d'employer la force & » le grand nombre : car la violence eſt inutile, » quand il ne faut que de l'adreſſe. Qui d'entre » vous tuera Orétès, ou me l'amenera vif, lui qui » n'a jamais rendu aucun ſervice aux Perſes, & » qui a commis pluſieurs crimes ? Il a fait périr » deux d'entre nous, Mitrobates & ſon fils ; &, » non-content de cela, il a fait aſſaſſiner les » Couriers que je lui envoyois, pour lui ordonner

» de ſe rendre auprès de moi. C'eſt une inſulte » qu'on ne peut ſupporter. Prévenons, par ſa » mort, des maux encore plus grands qu'il pour- » roit faire aux Perſes ».

CXXVIII. Sur cette propoſition, trente Perſes promirent, à l'envi l'un de l'autre, de le ſervir. Pour (200) terminer leurs conteſtations, Darius ordonna que le ſort en décideroit. On tira donc, & le ſort étant tombé ſur Bagéus, fils d'Artontès, voici comment il s'y prit. Il écrivit pluſieurs lettres ſur différentes affaires, les ſcella du ſceau de Darius, & partit pour Sardes avec ces dépêches. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès, & donna les lettres, l'une après l'autre, au Secrétaire du Roi, pour en faire la lecture : car tous les Gouverneurs de Province ont, auprès d'eux, des Secrétaires du Roi. En donnant ces lettres, Bagéus avoit intention de ſonder les gardes du Gouverneur, pour voir s'ils ſeroient diſpoſés à l'abandonner. Ayant remarqué qu'ils avoient beaucoup de reſpect pour ces lettres, & encore plus pour les ordres qu'elles contenoient, il en donna une autre conçue en ces termes : « Perſes, le Roi Darius » vous défend (201) de ſervir déſormais de gardes » à Orétès ». Là-deſſus, ils mirent, ſur le champ, bas leurs piques. Bagéus, encouragé par leur ſoumiſſion, mit entre les mains du Secrétaire la derniere lettre, ainſi conçue : « Le Roi Darius » ordonne aux Perſes, qui ſont à Sardes, de tuer

» Orétès ». Auſſi-tôt les gardes tirent leurs cimeterres, & tuent le Gouverneur ſur la place. Ce fut ainſi que la mort de Polycrates de Samos fut vengée par celle du Perſe Orétès.

CXXIX. Les biens de celui-ci ayant été confiſqués & tranſportés à Suſes, il arriva, peu de temps après, que Darius, étant à la chaſſe, ſe donna une entorſe au pied en ſautant en-bas de ſon cheval. Elle fut ſi violente, que la cheville du pied ſe déboîta. Darius avoit à ſa Cour les Médecins qui paſſoient pour les plus habiles qu'il y eût en Egypte. S'étant mis d'abord entre leurs mains, ils lui tournerent le pied avec tant de violence, qu'ils augmenterent le mal. Le Roi fut ſept jours & ſept nuits ſans fermer l'œil, tant la douleur étoit vive. Enfin, le huitieme jour, comme il ſe trouvoit très-mal, quelqu'un qui, pendant ſon ſéjour à Sardes, avoit entendu dire quelque choſe de la profeſſion de Démocedes de Crotone, lui parla de ce Médecin : Darius ſe le fit amener en diligence. On le trouva confondu parmi les eſclaves d'Orétès, comme un homme dont on ne faiſoit pas grand cas. On le préſenta au Roi, couvert de haillons, & ayant des ceps aux pieds.

CXXX. Darius lui ayant demandé s'il ſavoit la Médecine, Démocedes n'en convint point, dans la crainte de ſe fermer à jamais le chemin de la Grece, s'il ſe faiſoit connoître. Darius, s'appercevant qu'il uſoit (202) de diſſimulation, ordonna,

à ceux qui le lui avoient amené, d'apporter des fouets, & des (*a*) poinçons. Démocedes ne crut pas devoir dissimuler plus long-temps. Il dit qu'il n'avoit pas une connoissance profonde de la Médecine; mais qu'il en avoit pris une légere teinture en fréquentant un Médecin. Sur cet aveu, le Roi se mit entre ses mains. Démocedes fit succéder, aux remedes violens des Egyptiens, des lénitifs, tels que les Grecs ont coutume d'en employer en pareils cas. Ils furent si efficaces, qu'ils lui procurerent le sommeil, & qu'en peu de temps, il se trouva guéri parfaitement, quoi qu'il eût perdu toute espérance de pouvoir jamais se servir de son pied. Darius, entiérement guéri, lui fit présent de deux paires de ceps d'or. Démocedes lui demanda (202*) s'il prétendoit doubler ainsi son mal en récompense de sa guérison. Le Roi, charmé de cette repartie, l'envoya à ses femmes. Les eunuques, qui le conduisoient, leur dirent que c'étoit lui qui avoit rendu la vie au Roi. Ces femmes firent présent à Démocedes de stateres qu'elles puisoient dans (203) un coffre avec une coupe. Ce présent fut si considérable, que le domestique qui le suivoit, & qui s'appelloit Sciton, fit une grosse somme des pieces d'or qu'il ramassa à mesure qu'elles tomboient des coupes.

(*a*) C'étoit un instrument de torture.

CXXXI. Voici à quelle occaſion Démocedes avoit quitté Crotone, ſa patrie, & s'étoit attaché à Polycrates. Il (204) vivoit avec un pere d'un caractere dur & colere. Ne pouvant plus ſupporter ſon humeur, il alla à Egine, où, s'étant établi, il ſurpaſſa, dès la premiere année, les plus habiles Médecins, quoiqu'il ne ſe fût point préparé à y exercer ſa profeſſion, & qu'il n'eût aucun des inſtrumens (*a*) néceſſaires. La ſeconde année, les Eginetes lui donnerent un talent de penſion ſur le tréſor public. La troiſieme, les Athéniens lui firent une penſion (205) de cent mines. Enfin, la quatrieme année, Polycrates lui offrit deux talens; &, par cette amorce, l'attira à Samos. C'eſt à lui que les Médecins de Crotone doivent la plus grande partie de leur réputation. Il fut un temps où on les regarda comme les premiers Médecins de toute la Grece, & les Cyrénéens comme les ſeconds. Vers le même temps, les Argiens (206) paſſoient pour les plus habiles Muſiciens de Grece.

CXXXII. Démocedes ayant parfaitement guéri Darius, on lui donna une très-grande maiſon à Suſes; il mangeoit à la table du Roi, & rien ne lui manquoit, que la liberté de retourner en Grece. Il obtint du Roi la grace des Egyptiens, qui étoient auparavant ſes Médecins ordinaires, & qui, pour

(*a*) La Chirurgie n'étoit point autrefois ſéparée de la Médecine.

s'être laiſſés ſurpaſſer en leur art par un Médecin Grec, avoient été condamnés à être mis en croix. Il fit rendre la liberté à un Devin d'Elée, qui avoit ſuivi Polycrates, & qu'on avoit mis au nombre des eſclaves, ſans qu'on ſongeât à lui. Enfin Démocedes jouiſſoit, auprès du Roi, d'une très-grande conſidération.

CXXXIII. Il ſurvint, peu de temps après, à Atoſſe, fille de Cyrus & femme de Darius, une tumeur ulcéreuſe au ſein, qui s'ouvrit & fit de grands progrès. Tant que le mal fut peu conſidérable, cette Princeſſe le cacha par pudeur, & n'en dit mot à perſonne. Mais, quand elle vit qu'il devenoit dangereux, elle manda Démocedes, & le lui fit voir. Il lui promit de la guérir; mais il exigea d'elle, avec ſerment, qu'elle l'obligeroit, à ſon tour, dans une choſe dont il la prieroit, l'aſſurant, au reſte, qu'il n'exigeroit rien dont elle eût à rougir.

CXXXIV. Atoſſe, guérie par les remedes de Démocedes, réſolut de lui tenir parole. Etant au lit avec Darius, elle lui parla ainſi, ſelon les inſtructions de Démocedes: « Je m'étonne, Seigneur, » qu'ayant tant de troupes à votre diſpoſition, » vous demeuriez tranquillement dans votre » palais, ſans ſonger à conquérir de nouveaux » pays, & à étendre les bornes de votre empire. » Cependant il convient à un Monarque jeune, & » qui poſſede de grandes richeſſes, de ſe ſignaler

» par des actions qui faſſent connoître, à ſes ſujets,
» qu'ils ont un homme de cœur à leur tête. Il
» vous importe, par deux raiſons, de ſuivre mon
» conſeil : la premiere, pour montrer aux Perſes
» qu'ils ont un Roi plein de courage & de valeur;
» la ſeconde, afin qu'accablés de travaux, l'oiſiveté
» ne les porte point à ſe ſoulever contre vous.
» Faites donc quelques grands exploits, tandis que
» vous êtes dans la fleur de l'âge. L'âme (207)
» croît avec le corps; mais, à meſure que le corps
» vieillit, l'âme vieillit auſſi, & devient inhabile
» à tout ». Ainſi parla Atoſſe, ſuivant les inſtruc-
tions de Démocedes.

« Vos diſcours, lui répondit Darius, s'accordent
» avec mes deſſeins. J'ai réſolu de marcher contre
» les Scythes, & de conſtruire, à cet effet, un
» pont pour paſſer de notre continent dans l'autre.
» Il ne faut que peu de temps pour en venir à
» bout ».

« Seigneur, reprit Atoſſe, ne commencez point,
» je vous prie, par les Scythes; ils ſeront à vous,
» quand vous le voudrez : marchez (208) plutôt
» contre la Grece. Car, Seigneur, ſur ce que j'ai
» oui dire des femmes de ce pays, je ne déſire
» rien tant que d'avoir à mon ſervice des Lacédé-
» moniennes, des Argiennes, des Athéniennes &
» des Corinthiennes. Vous avez ici l'homme du
» monde le plus propre à vous inſtruire de ce qui
» regarde la Grece, & à vous ſervir de guide

» dans cette expédition; c'eſt celui qui vous a guéri
» de votre entorſe ».

« Puiſque vous êtes d'avis, répondit Darius,
» que nous commencions par la Grece, il me
» ſemble qu'avant tout, il eſt à-propos d'envoyer
» quelques Perſes avec l'homme dont vous me
» parlez, pour prendre une connoiſſance exacte du
» pays; &, lorſqu'à leur retour, ils m'auront in-
» ſtruit de tout ce qu'ils auront vu & appris, je
» me mettrai en marche ».

CXXXV. A peine eût-il dit ces choſes, qu'il les exécuta. Dès que le jour commença à paroître, il fit venir quinze Perſes des premiers de la Nation, leur commanda de ſuivre Démocedes, de reconnoître avec lui tous les pays maritimes de la Grece, & leur enjoignit ſur-tout de prendre garde qu'il ne leur échappât, & de le ramener avec eux, quelque choſe (208*) qui arrivât. Ces ordres donnés, il manda Démocedes, le pria de revenir, dès qu'il auroit fait voir aux Perſes toute la Grece. Il lui commanda auſſi de porter, avec lui, tous ſes meubles, pour en faire préſent à ſon pere & à ſes freres, lui promettant de le dédommager au centuple; &, outre cela, il lui dit qu'il le feroit accompagner par (209) un vaiſſeau de charge, rempli de ces préſens, & de toutes ſortes de richeſſes. Les promeſſes de ce Prince étoient, comme je le crois, ſans artifice; cependant Démocedes, craignant qu'il n'eût deſſein de l'éprouver (210),

accepta tous ſes dons ſans montrer beaucoup d'empreſſement. Mais, pour les meubles & autres effets qui lui appartenoient, il dit qu'il les laiſſeroit à Suſes, afin de les retrouver à ſon retour. Il ſe contenta du vaiſſeau de charge que lui promettoit le Roi, afin d'en faire préſent à ſes freres.

CXXXVI. Darius, lui ayant auſſi donné ces ordres, lui dit de ſe rendre, avec les Perſes, ſur les bords de la mer. Lorſqu'ils furent arrivés en Phénicie, ils allerent à Sidon, où ils firent équiper ſur le champ deux triremes & un gros vaiſſeau de charge, qu'ils remplirent de toutes ſortes de richeſſes. Leurs préparatifs achevés, ils paſſerent en Grece, dont ils viſiterent les côtes, & leverent le plan. Enfin, après en avoir reconnu les places les plus célebres, ils firent voile en Italie, & aborderent à Tarente. Ariſtophilides, Roi de ce pays, par bonté (211) pour Démocedes, fit ôter le gouvernail des vaiſſeaux Médiques, & arrêter, en même temps, les Perſes comme eſpions. Tandis qu'on les tenoit en priſon, Démocedes ſe retira à Crotone. Lorſqu'il fut arrivé chez lui, Ariſtophilides relâcha les Perſes, & leur rendit ce qu'il avoit fait enlever de leurs vaiſſeaux.

CXXXVII. Les Perſes, ayant remis à la voile, pourſuivirent Démocedes, & arriverent à Crotone. Ils l'arrêterent dans la place publique, où ils le rencontrerent. La crainte de la puiſſance des Perſes avoit diſpoſé une partie des Crotoniates à le leur

abandonner; mais d'autres l'arracherent de leurs mains, & les repouſſerent à coups de bâtons (212).

« Crotoniates, leur diſoient les Perſes, prenez » garde à ce que vous faites : celui que vous nous » enlevez eſt un eſclave fugitif; il appartient au » Roi. Penſez-vous donc que Darius ſouffre une » telle inſulte ſans s'en venger, & que vous vous » trouviez bien de nous avoir arraché Démocedes ? » Car enfin, votre ville ne ſera-t-elle pas la » premiere que nous attaquerons, & que nous » tâcherons de réduire en ſervitude »?

Ces menaces furent inutiles : les Crotoniates, ſans y avoir égard, leur enleverent non-ſeulement Démocedes, mais encore le vaiſſeau de charge qu'ils avoient amené avec eux. Les Perſes, privés de leur guide, retournerent en Aſie, ſans chercher à pénétrer plus avant dans la Grece, pour reconnoître le pays.

Démocedes, à leur départ, leur enjoignit de dire à Darius qu'il étoit fiancé avec la fille de Milon. Le nom de ce (213) Lutteur étoit alors fort connu à la Cour de Perſe. Pour moi, je penſe qu'il hâta ce mariage, & qu'il y dépenſa de grandes ſommes, afin de faire voir à Darius qu'il jouiſſoit auſſi, dans ſa patrie, d'une grande conſidération.

CXXXVIII. Les Perſes ayant levé l'ancre, les vents les écarterent de leur route, & les pouſſerent en Iapygie, où on les fit priſonniers. Mais Gillus, banni de Tarente, les délivra, & les remena à

Darius. La reconnoiſſance avoit diſpoſé ce Prince à lui accorder toutes ſes demandes. Gillus lui raconta ſa diſgrace, & le pria de le faire rétablir à Tarente. Mais, pour ne pas jetter l'épouvante & le trouble dans la Grece, comme cela n'auroit pas manqué d'arriver, ſi l'on eût envoyé, à cauſe de lui, une flotte conſidérable en Italie, il dit que les Cnidiens ſuffiroient ſeuls pour le rétablir dans ſa patrie, & qu'étant amis des Tarentins, il étoit perſuadé qu'à leur ſollicitation, on ne feroit nulle difficulté de lui accorder ſon rappel. Darius le lui promit; &, ſans différer plus long-temps, il envoya un exprès à Cnide, avec ordre aux Cnidiens, de remener Gillus à Tarente. Les Cnidiens obéirent; mais ils ne purent rien obtenir des Tarentins, & ils n'étoient point aſſez puiſſans pour employer la force. C'eſt ainſi que les choſes ſe paſſerent. Ces Perſes ſont les premiers qui ſoient venus d'Aſie en Grece, pour reconnoître le pays.

CXXXIX. Après ces événemens, Darius prit Samos. De toutes les villes, tant Grecques que Barbares, celle-ci fut la premiere qu'il attaqua pour les raiſons que je vais dire. Beaucoup de Grecs avoient ſuivi Cambyſes, fils de Cyrus, dans ſon expédition en Egypte : les uns, comme (214) on peut le croire, pour trafiquer; d'autres, pour ſervir, & quelques-uns auſſi par curioſité, & pour voir le pays. Du nombre de ces derniers fut Syloſon, banni de Samos, fils (215) d'Æacès & frere

ſtere de Polycrates. Il arriva à Syloſon une heureuſe aventure. Il ſe promenoit un jour ſur la place de Memphis, un manteau d'écarlate ſur les épaules. Darius, qui n'étoit alors qu'un ſimple Garde-du-corps de Cambyſes, & qui ne jouiſſoit pas encore d'une grande conſidération, l'apperçut, & eut envie de ſon manteau. Il s'approcha de cet étranger, & le pria de le lui vendre. Syloſon, remarquant que Darius en avoit une envie extrême, lui répondit, comme inſpiré de quelque dieu : « Pour » quelque prix que ce ſoit, je ne veux point le » vendre ; mais, puiſqu'il faut que les choſes ſoient » ainſi, j'aime mieux vous en faire préſent ». Darius loua ſa généroſité, & accepta le manteau.

CXL. Syloſon croyoit avoir perdu ſon manteau par ſon trop de facilité ; mais, quelque temps après, Cambyſes mourut, les ſept Perſes détrônerent le Mage, & Darius, l'un des ſept Conjurés, monta ſur le trône. Syloſon, ayant appris que la Couronne étoit échue à celui à qui, ſur ſes vives inſtances, il avoit donné ſon manteau en Egypte, part pour Suſes, ſe rend au Palais, &, s'étant aſſis au veſtibule, il dit qu'il avoit autrefois obligé Darius. Le Garde de la porte, qui avoit entendu ce diſcours, en fit ſon rapport au Roi. « Quel eſt donc ce Grec, » ſe dit en lui-même Darius étonné, qui eſt » mon bienfaicteur, & à qui je dois de la re» connoiſſance (216) pour les bienfaits dont il » m'a prévenu. Je n'ai que depuis peu la puiſſance

» ſouveraine, &, depuis ce temps-là, à peine » peut-il en être venu un ſeul à ma cour. Pour » moi, je ne ſache point qu'aucun Grec m'ait » rien prêté. Mais qu'on le faſſe entrer; je verrai » ce qu'il veut dire ».

Le Garde ayant introduit Syloſon, les Interpretes lui demanderent qui il étoit, & en quoi il pouvoit ſe vanter d'avoir obligé Darius. Syloſon raconta tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet du manteau, & ajouta que c'étoit lui-même qui l'avoit donné.

« O le plus généreux de tous les hommes, ré-» pondit Darius; vous êtes donc celui qui m'avez » fait un préſent dans le temps où je n'avois pas » la moindre autorité. Quoique ce préſent ſoit » peu de choſe, je vous en ai cependant autant » d'obligation que ſi j'en recevois aujourd'hui un » conſidérable; &, pour reconnoître ce plaiſir, » je vous donnerai tant d'or & d'argent, que » vous n'aurez jamais ſujet de vous repentir d'a-» voir obligé Darius, fils d'Hyſtaſpes ». Grand » Roi, reprit Syloſon, je ne vous demande ni » or ni argent; rendez-moi Samos ma patrie, » & délivrez-la de l'oppreſſion. Depuis qu'Orétès » a fait mourir mon frere Polycrates, un de nos » eſclaves s'en eſt emparé; c'eſt cette Patrie que » je vous demande : rendez-la-moi, Seigneur, » ſans effuſion de ſang, & ne permettez pas qu'elle » ſoit réduite en ſervitude ».

CXLI. Darius lui accorda ſa demande. Il envoya une armée ſous les ordres d'Otanes, un des ſept qui avoient détrôné le Mage; & lui recommanda d'exécuter tout ce dont Syloſon le prieroit. Otanes ſe rendit ſur les bords de la mer, où il fit embarquer ſes troupes (217).

CXLII. Mæandrius, fils de Mæandrius, avoit alors la puiſſance ſouveraine dans l'iſle de Samos; Polycrates lui en avoit confié la régence. Il voulut ſe montrer le plus juſte de tous les hommes; mais les circonſtances ne le permirent pas. Quand il eut appris la mort de Polycrates, il érigea d'abord un autel à Jupiter Libérateur; & traça, autour de cet autel, (218) l'aire ſacrée qu'on voit encore aujourd'hui dans le fauxbourg de Samos. Enſuite il convoqua une aſſemblée de tous les citoyens, & leur tint ce diſcours : « Vous ſavez, Samiens, » que Polycrates m'a confié ſon ſceptre avec » ſon autorité, & qu'aujourd'hui il ne tient qu'à » moi de conſerver l'empire ſur vous. Mais, au- » tant que je le pourrai, je ne ferai jamais ce que » je condamne dans les autres. J'ai blâmé Poly- » crates de s'être rendu maître de ſes égaux, & » je n'approuverai jamais la même conduite dans » un autre. Mais enfin il a rempli ſa deſtinée. Quant » à moi, je me démets de la puiſſance ſouveraine, » & je rétablis l'égalité. Accordez-moi ſeulement, » je vous prie, par une ſorte de diſtinction, que » je crois juſte, ſix talens de l'argent de Polycrates.

» Permettez encore que je me réſerve, à moi & » à mes deſcendans à perpétuité, le ſacerdoce de » Jupiter Libérateur, à qui j'ai élevé un autel, & » je vous rends votre ancienne liberté ».

Telles furent les demandes & les promeſſes de Mæandrius ; mais un Samien, ſe levant du milieu de l'aſſemblée, lui dit : « Vous ne méritez pas de » nous commander, vous qui avez toujours été » un méchant & un ſcélérat. Il faut bien plutôt » vous faire rendre compte de l'argent que vous » avez eu en maniment ». Celui qui parla de la ſorte, s'appelloit Téléſarque ; il jouiſſoit d'une grande conſidération parmi ſes concitoyens.

CXLIII. Mæandrius, faiſant réflexion que, s'il ſe dépouilloit de l'autorité ſouveraine, quelqu'un s'en empareroit, & ſe mettroit en ſa place, ne penſa plus à la quitter. Dès qu'il fut rentré dans la citadelle, il manda les citoyens l'un après l'autre, comme s'il eût voulu leur rendre compte de l'adminiſtration des finances ; mais ils furent arrêtés & mis aux fers. Pendant qu'ils étoient en priſon, Mæandrius tomba malade. Son frere Lycarete crut qu'il n'en reviendroit point ; &, pour uſurper plus facilement la puiſſance ſouveraine dans Samos, il fit mourir tous les priſonniers : car il paroît bien que les Samiens regardoient (219) comme une choſe indigne d'un homme libre d'obéir à un Tyran.

CXLIV. Cependant les Perſes qui ramenoient Syloſon, étant arrivés à Samos, n'y trouverent (220) pas la moindre réſiſtance. Ceux du parti de Mæandrius, & Mæandrius lui-même, leur déclarerent qu'ils étoient prêts à capituler & à ſortir de l'iſle. Otanes accepta cette propoſition ; &, lorſque le traité eut été conclu, les gens les plus diſtingués d'entre les Perſes, firent apporter des ſiéges, & s'aſſirent devant la forteresſe.

CXLV. Le Tyran Mæandrius avoit un frere, nommé Charilée, dont l'eſprit n'étoit pas fort ſain, & qu'on tenoit enchaîné dans une priſon ſouterreine, pour quelque faute qu'il avoit commiſe. Charilée, informé de ce qui ſe paſſoit, & ayant vu, par une ouverture de ſa priſon, les Perſes tranquillement aſſis, ſe mit à crier qu'il vouloit parler à ſon frere. Mæandrius, qui l'avoit entendu, ordonna de le délier, & de le lui amener. Il n'eut pas plutôt été amené, que, chargeant ſon frere d'invectives, il tâcha de l'engager à ſe jetter ſur les Perſes : « O le plus lâche de tous les hommes ! » tu as bien eu le cœur aſſez dur pour me faire » enchaîner dans une priſon ſouterreine, moi qui » ſuis ton frere, & qui n'ai mérité, par aucun » crime, un pareil traitement ; & tu n'a pas le » courage de te venger des Perſes, qui te chaſſent » de ta maiſon & de ta patrie, quoiqu'il te ſoit » facile de les vaincre. Mais, ſi tu les redoutes, » donnes-moi tes troupes auxiliaires, & je les ferai

» repentir d'être venus ici. Quant à toi, je ſuis prêt » à te renvoyer de cette iſle. »

CXLVI. Ainſi parla Charilée. Mæandrius prit en bonne part ſon diſcours. Il n'étoit pas cependant, à mon avis, aſſez inſenſé pour s'imaginer qu'avec ſes forces il pourroit l'emporter ſur le Roi ; mais il envioit à Syloſon le bonheur de recouvrer, ſans peine, la ville de Samos, & de la recevoir floriſſante, & ſans qu'on y eût fait le moindre dégât. En irritant les Perſes, il vouloit affoiblir la puiſſance des Samiens, & ne les livrer qu'en cet état. Il ſavoit bien, en effet, que, ſi les Perſes étoient maltraités, ils s'aigriroient contre les Samiens. D'ailleurs il avoit un moyen sûr pour ſe retirer de l'iſle quand il le voudroit. Il avoit fait pratiquer ſous terre un chemin qui conduiſoit de la forteresſe à la mer. Et en effet, il ſortit de Samos par cette route, & mit à la voile. Pendant ce temps-là, Charilée, ayant fait prendre les armes à toutes les troupes auxiliaires, ouvrit les portes, & fit une ſortie ſur les Perſes, qui, bien-loin de s'attendre à cet acte d'hoſtilité, croyoient que tout étoit réglé. Les auxiliaires tomberent ſur ces Perſes de diſtinction, qu'ils trouverent (221) aſſis, & les maſſacrerent. Tandis qu'ils les paſſoient au fil de l'épée, le reſte de l'armée Perſe vint au ſecours, & pouſſa les auxiliaires avec tant de vigueur, qu'ils furent contraints de ſe renfermer dans la forteresſe.

CXLVII. Otanes s'étoit reſſouvenu juſqu'alors des ordres que Darius lui avoit donnés en partant, de ne tuer aucun Samien, de n'en réduire aucun en ſervitude, & de rendre l'iſle de Samos à Syloſon, ſans permettre qu'on y fît le dégât. Mais, à la vue du carnage qui s'étoit fait des Perſes, il les oublia. Il ordonna à ſon armée de faire main-baſſe ſur tout ce qu'elle trouveroit en ſon chemin, hommes & enfans, ſans aucune diſtinction. Ainſi, tandis qu'une partie de ſes troupes aſſiégeoit la citadelle, les autres paſſerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrerent, tant dans les lieux ſacrés que dans les profanes.

CXLVIII. Mæandrius, s'étant ſauvé de Samos, fit voile à Lacédémone. Lorſqu'il y fut arrivé avec les richeſſes qu'il avoit emportées, il fit tirer de ſes coffres, des coupes d'or & d'argent, & ſes gens ſe mirent à les nétoyer. Pendant ce temps-là, il alla trouver Cléomenes, fils d'Anaxandrides, Roi de Sparte; &, s'entretenant avec lui, il l'amena inſenſiblement dans ſa maiſon. Voyant ce Prince ſaiſi d'admiration à la vue de ces vaſes, il le preſſa d'en prendre autant qu'il le voudroit, & de les faire porter dans ſon palais.

Cléomenes montra, en cette occaſion, qu'il étoit le plus juſte & le plus déſintéreſſé des hommes. Quoique Mæandrius inſiſtât juſqu'à deux ou trois fois, il ne voulut jamais accepter ſes dons. Mais, ayant appris que ce Samien faiſoit préſent de ces

vaſes à d'autres citoyens, & que, par ce moyen, il ſe procureroit du ſecours, il alla trouver les Ephores, & leur remontra qu'il étoit de l'intérêt de la République de faire ſortir du Péloponneſe cet étranger; de crainte, ajouta-t-il, qu'il ne me corrompe moi-même & d'autres citoyens auſſi. Les Ephores approuverent le conſeil de Cléomenes, & firent ſignifier à Mæandrius, par un Héraut, qu'il eût (222) à ſortir des terres de la République.

CXLIX. Quand les Perſes eurent pris tous les habitans de Samos, comme dans (223) un filet, ils remirent la ville à Syloſon; mais ſans aucun (224) habitant. Quelque temps après, Otanes repeupla cette iſle, à l'occaſion d'une viſion qu'il eut en ſonge, & d'un mal dont il ſe ſentit attaqué aux parties de la génération.

CL. Tandis que l'armée navale ſe rendoit à Samos, les Babyloniens ſe révolterent, après avoir fait de grands préparatifs. Pendant que le Mage régnoit, & que les ſept Perſes s'élevoient contre lui, ils profiterent de ce temps & des troubles qu'il y eut à cette occaſion, pour ſe diſpoſer à ſoutenir un ſiége, ſans que les Perſes en euſſent la moindre connoiſſance. Après qu'ils eurent ſecoué ouvertement le joug, ils prirent les meſures ſuivantes. De toutes les femmes qui ſe trouverent dans Babylone, chaque homme, indépendamment de ſa mere, ne ſe réſerva que celle qu'il aimoit

le plus de toutes celles de ſa maiſon. Quant aux autres, ils les aſſemblerent toutes en un même lieu, & les étranglerent. Celle que chacun s'étoit réſervée, devoit lui apprêter à manger, & ils étranglerent le reſte, afin de ménager leurs proviſions.

CLI. A la premiere nouvelle de leur révolte, Darius aſſembla toutes ſes forces, & marcha contre eux. Lorſqu'il fut arrivé devant la place, il en forma le ſiége; mais les Babyloniens firent voir qu'ils s'en inquiétoient peu. Ils monterent ſur leurs remparts, & ſe mirent à danſer, & à faire des plaiſanteries contre Darius & ſon armée, & l'un d'entre eux leur dit cette parole remarquable : « Perſes, pourquoi perdre ainſi le temps » devant nos murailles? Retirez-vous plutôt : vous » prendrez Babylone, lorſque les mules engen- » dreront ». Ainſi parla un Babylonien, ne penſant pas qu'une mule pût jamais (225) engendrer.

CLII. Après avoir déja paſſé un an & ſept mois devant Babylone, Darius & ſon armée s'affligeoient de ne pouvoir prendre cette place. Il s'étoit ſervi de toutes ſortes de ſtratagêmes; mais en vain. Il avoit même eu recours à celui qui avoit autrefois réuſſi à Cyrus; mais les Babyloniens ſe tenoient ſans ceſſe ſur leurs gardes, & il n'étoit pas poſſible de les forcer.

CLIII. Le vingtieme mois du ſiége, il arriva un prodige chez Zopyre, fils de ce Mégabyſe, qui,

avec les ſix autres Conjurés, détrôna le Mage. Une des mules, qui lui ſervoient à porter ſes proviſions, fit un poulain. Il n'en voulut d'abord rien croire; mais, s'en étant convaincu par ſes yeux, il défendit expreſſément à ſes gens d'en parler. S'étant mis enſuite à réfléchir ſur ce prodige, il ſe rappella les paroles du Babylonien, qui avoit dit, au commencement du ſiége, qu'on prendroit la ville, lorſque les mules, toutes (226) ſtériles qu'elles ſont, engendreroient. Il crut en conſéquence de ce (227) préſage, qu'on pouvoit prendre Babylone; que le Babylonien avoit parlé de la ſorte par une permiſſion divine, & que le prodige (*a*) de la mule le regardoit.

CLIV. Ayant reconnu que les Deſtins aſſuroient la priſe de Babylone, il alla trouver Darius, & lui demanda s'il avoit fort à cœur la conquête de cette place. Ce Prince lui ayant répondu qu'il le ſouhaitoit ardemment, il délibéra comment il feroit pour s'en emparer, & pour que la priſe de cette ville ne pût être attribuée à d'autre qu'à lui. Les Perſes eſtiment en effet beaucoup (228) les belles actions; &, chez eux, c'eſt le plus sûr moyen de parvenir aux plus grands honneurs. Ayant fait réflexion (229) qu'il ne pouvoit ſe rendre maître de cette place, qu'en ſe mutilant, pour paſſer enſuite chez les ennemis en qualité de transfuge,

(*a*) Dans le grec : *& que la mule avoit mis bas pour lui.*

il ne balança pas un inſtant, & ne tint aucun compte d'une difformité, à laquelle il n'étoit pas poſſible de remédier. Il ſe coupa donc le nez & les oreilles, ſe raſa, d'une maniere honteuſe, le tour de la tête, ſe mit le corps en ſang à coups de fouet; &, en cet état, il alla ſe préſenter au Roi.

CLV. Darius, indigné de voir un homme de ce rang ſi cruellement traité, ſe leve précipitamment de ſon trône, & lui demande, avec empreſſement, qui l'avoit ainſi mutilé, & pour quel ſujet. « Perſonne que vous, Seigneur, répondit » Zopyre, n'eſt aſſez puiſſant pour me traiter de » la ſorte. Une main étrangere ne m'a point mis » en cet état; je l'ai fait moi-même, outré de » voir les Aſſyriens ſe mocquer des Perſes ». « O le plus malheureux des hommes, s'écria » Darius; vous cherchez, par ces (*a*) propos, à » couvrir d'un beau nom l'action la plus honteuſe. » Inſenſé! les ennemis ſe rendront-ils donc plutôt, » parce que vous-vous êtes ainſi mutilé? N'avez- » vous donc pas perdu l'eſprit, quand vous-vous » êtes mis en cet état? « Seigneur, reprit Zo- » pyre, ſi je vous avois communiqué mon deſſein, » vous ne m'auriez jamais permis de l'exécuter: » auſſi n'ai-je pris conſeil que de moi-même.

(*a*) Dans le grec : *en diſant que vous-vous êtes traité, à cauſe des aſſiégés, d'une maniere irrémédiable.*

» Babylone eſt à nous, ſi vous ne nous manquez » pas. Dans l'état où vous me voyez, je vais » paſſer dans la ville en qualité de transfuge ; je » dirai aux Babyloniens que ce traitement m'a » été fait par votre ordre : j'eſpere que, ſi je réuſſis » à les perſuader, j'obtiendrai le commandement » d'une partie de leurs troupes. Pour vous, Sei- » gneur, le dixieme jour après que j'aurai été » reçu à Babylone, choiſiſſez mille hommes, dont » la perte vous importe peu ; placez-les près de » la porte de Sémiramis. Sept jours après, poſtez- » en deux mille autres, près de la porte de (229*) » Ninivé. Laiſſez enſuite paſſer vingt jours, & » vous enverrez quatre mille hommes près de la » porte des Chaldéens. Mais que les uns & les » autres n'aient, pour ſe défendre, d'autres armes » que leurs épées. Enfin, le vingtieme jour après, » faites avancer le reſte de l'armée droit à la » ville, pour donner un aſſaut général. Mais, ſur- » tout, placez-moi les Perſes aux portes Bélides » & Ciſſiennes. Je ne doute point que les Baby- » loniens, témoins de mes grandes actions, ne » me confient entr'autres choſes les clefs de ces » portes : alors nous aurons ſoin, les Perſes & » moi, de faire ce qu'il faudra » (230).

CLVI. Ce diſcours achevé, il s'enfuit vers les portes de la ville, ſe retournant de temps en temps, comme s'il eût été un véritable transfuge. Ceux qui étoient en ſentinelle ſur les tours, l'ayant

apperçu, deſcendirent promptement; &, ayant entr'ouvert un guichet de la porte, ils lui demanderent qui il étoit, & ce qu'il venoit chercher. Il leur répondit qu'il étoit Zopyre, & qu'il venoit ſe rendre aux Babyloniens. Sur cette déclaration, les gardes de la porte le conduiſirent à l'aſſemblée de la nation (231). Lorſqu'il fut arrivé, il ſe mit à déplorer ſon malheur, il attribua à Darius le traitement qu'il s'étoit fait, & leur dit que ce Prince l'avoit mis en cet état, parce que, ne voyant nulle apparence de forcer la place, il lui avoit conſeillé de lever le ſiége. « Maintenant » donc, leur dit-il, je viens vers vous, ô Baby- » loniens, & pour votre plus grand avantage, & » pour le plus grand malheur de Darius, de ſon » armée & des Perſes. Tous ſes projets me ſont » connus; il ne m'aura point ainſi mutilé im- » punément ».

CLVII. Les Babyloniens, voyant un Perſe de la premiere qualité, le nez & les oreilles coupés, le corps déchiré de coups, & tout en ſang, crurent qu'il diſoit vrai, & qu'il venoit les ſecourir. Ils étoient diſpoſés à lui accorder tout ce qu'il ſouhaitoit. Il leur demanda des troupes. On lui en donna, & il fit tout ce dont il étoit convenu avec le Roi.

Le dixieme jour après ſon arrivée, il ſortit à la tête des troupes dont les Babyloniens lui avoient confié le commandement; &, ayant inveſti, dans

leur poſte, les premiers mille hommes que Darius avoit envoyés par ſon conſeil, il les tailla en pieces. Les Babyloniens, ayant reconnu que ſes actions répondoient à ſes diſcours, en témoignerent une grande joie, & n'en furent que plus diſpoſés à lui obéir en tout.

Zopyre laiſſa paſſer le nombre de jours dont il étoit convenu avec Darius; &, s'étant mis à la tête de l'élite des troupes Babyloniennes, il fit une ſeconde ſortie, dans laquelle il tua deux mille hommes. Les Babyloniens, témoins de cette action, ne s'entretenoient que de Zopyre.

Après ce ſecond exploit, laiſſant encore écouler le nombre de jours convenu, il fit une troiſieme ſortie, mena ſes troupes vers le poſte où il avoit dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes; &, les ayant inveſtis, il les maſſacra. Ce nouveau ſuccès le rendit tout-puiſſant parmi les aſſiégés : il étoit tout, on lui confia tout, le commandement de l'armée & la garde des remparts.

CLVIII. Enfin Darius fit, au jour marqué, approcher ſon armée de toutes parts, pour donner un aſſaut général. Alors Zopyre manifeſta toute ſa fraude. Tandis que les Babyloniens, montés ſur les remparts, ſe défendoient contre l'armée de Darius, Zopyre ouvrit les portes Ciſſienes & Bélides, & introduiſit les Perſes dans la place. Ceux des Babyloniens qui virent ce qui ſe paſſoit, ſe réfugierent dans le temple de Jupiter-

Bélus. Mais ceux qui ne s'en apperçurent pas, tinrent ferme dans leurs poſtes, juſqu'à ce qu'ils euſſent auſſi reconnu qu'on les avoit livrés aux ennemis.

CLIX. Ce fut ainſi que Babylone tomba, pour la ſeconde fois, en la puiſſance des Perſes. Darius, s'en étant (232) rendu maître, en fit abattre les murs, & enlever toutes les portes. Cyrus, qui l'avoit priſe avant lui, n'avoit fait ni l'un ni l'autre. Il fit enſuite mettre en croix environ trois mille hommes, des plus diſtingués de Babylone. Quant aux autres, il leur permit d'habiter la ville comme auparavant : en même temps il eut ſoin de leur donner des femmes, pour repeupler la ville ; car les Babyloniens, comme nous l'avons dit au commencement, avoient étranglé les leurs, dans la vue de ménager leurs proviſions. Il ordonna donc aux peuples voiſins d'envoyer des femmes à Babylone, & chaque nation fut taxée à un certain nombre. Elles ſe montoient en tout à cinquante mille. C'eſt de ces femmes que ſont deſcendus les Babyloniens d'aujourd'hui.

CLX. Il n'y a jamais eu en Perſe, au jugement de Darius, dans les ſiécles les plus reculés, ou dans les derniers temps, perſonne qui ait ſurpaſſé Zopyre par ſes belles actions, excepté Cyrus, à qui jamais aucun Perſe ne ſe jugea digne d'être comparé. On rapporte que Darius déclaroit (233) ſouvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne ſe

fût pas traité ſi cruellement, que de devenir maître de (*a*) vingt autres villes comme Babylone. Il lui accorda les plus grandes diſtinctions : tous les ans, il lui faiſoit préſent de ce que les Perſes regardent comme le plus honorable. Il lui donna la ville de Babylone ſans en exiger la moindre redevance, pour en jouir ſa vie durant, & y ajouta beaucoup d'autres choſes. Zopyre eut un fils, nommé Mégabyze, qui commanda (234) en Egypte contre les Athéniens & leurs alliés. Mégabyze eut un fils, qui s'appelloit auſſi (235) Zopyre. Celui-ci quitta les Perſes, & paſſa volontairement à Athenes.

(*a*) Dans le grec : *de vingt Babylones, outre celle qu'il avoit.* Mais le mot *autres* exprime ce ſens.

Fin du troiſieme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

LIVRE QUATRIEME.

MELPOMENE.

I. Après la prise de Babylone, Darius marcha en personne contre les Scythes. L'Asie étoit alors riche & très-peuplée, & se trouvoit dans l'état le plus florissant. Ce Prince souhaitoit ardemment se venger de l'insulte que les Scythes avoient faite les premiers aux Medes, en entrant à main armée dans leur pays, & de ce qu'après une victoire complette, ils étoient devenus les maîtres de l'Asie supérieure, pendant vingt-huit années, comme je l'ai (*a*) dit auparavant. Ils y étoient entrés en poursuivant les Cimmériens, & en avoient enlevé l'empire aux Medes, qui le possédoient avant leur arrivée.

Après une absence de vingt-huit ans, les Scythes avoient voulu retourner dans leur patrie; mais ils n'avoient pas trouvé dans cette entreprise moins de difficultés qu'ils n'en avoient rencontré en voulant

(*a*) Livre I. §. CIII. & CV.

pénétrer en Médie. Une armée nombreuſe étoit allée au-devant d'eux, & leur en avoit diſputé l'entrée. Car leurs femmes, ennuyées de la longueur de leur abſence, avoient eu commerce avec leurs eſclaves.

II. Les Scythes crevent les yeux à tous leurs eſclaves, afin de les employer à traire le lait, dont ils font leur boiſſon ordinaire. Ils ont des ſoufflets d'os, qui reſſemblent à des flûtes : ils les mettent (1) dans les parties naturelles des jumens ; les eſclaves ſoufflent dans ces os avec la bouche, tandis que d'autres tirent le lait. Ils ſe ſervent, à ce qu'ils diſent, de ce moyen, parce que le ſouffle fait enfler les veines des jumens, & baiſſer leur mamelle.

Lorſqu'ils ont tiré le lait, ils le verſent dans des vaſes de bois, autour deſquels (2) ils placent leurs eſclaves pour le remuer & l'agiter. Ils enlevent la partie du lait (2*) qui ſurnage, la regardant comme la meilleure & la plus délicieuſe, & celle de deſſous comme la moins eſtimée. C'eſt pour ſervir à cette fonction, que les Scythes crevent les yeux à tous leurs priſonniers ; car ils ne ſont point cultivateurs, mais nomades.

III. De ces eſclaves & des femmes Scythes, il étoit né beaucoup de jeunes gens, qui, ayant appris quelle étoit leur naiſſance, marcherent au-devant des Scythes qui revenoient de la Médie. Ils commencerent d'abord par couper le pays, en creuſant

un (3) large foſſé, depuis les monts Tauriques juſqu'au Palus-Méotis, qui eſt d'une vaſte étendue. Ils allerent enſuite camper devant les Scythes, qui tâchoient de pénétrer dans le pays, & les combattirent. Il y eut entr'eux des actions fréquentes, ſans que les Scythes puſſent remporter le moindre avantage. « Scythes, que faiſons-nous? » leur dit l'un d'entr'eux; s'ils nous tuent quelqu'un » des nôtres, notre nombre diminue; &, ſi nous » tuons quelqu'un d'entr'eux, nous diminuons » nous-mêmes le nombre de nos eſclaves. Laiſſons-» là, ſi vous m'en croyez, nos arcs & nos javelots, » & marchons à eux, armés chacun du fouet dont » nous nous ſervons pour mener nos chevaux. Tant » qu'ils nous ont vus avec nos armes, ils ſe ſont » perſuadé que leur condition, & celle de leurs » peres, étoit ſemblable à la nôtre. Mais quand, » au lieu d'armes, ils nous verront le fouet à la » main, ils apprendront qu'ils ſont nos eſclaves; » &, convaincus de la baſſeſſe de leur naiſſance, » ils n'oſeront plus nous réſiſter. »

IV. Ce conſeil fut ſuivi. Les eſclaves étonnés prirent auſſitôt la fuite, ſans ſonger à combattre. C'eſt ainſi que rentrerent, dans leur pays, les Scythes, qui, après avoir été les maîtres de l'Aſie, en avoient été chaſſés par les Medes. Darius leva contre eux une nombreuſe armée, pour ſe venger de cette invaſion.

V. Les Scythes diſent (4) que de toutes les nations du monde, la leur eſt la plus (5) nouvelle, & qu'elle commença ainſi que je vais le rapporter.

La Scythie étoit autrefois un pays déſert. Le premier homme qui y naquit s'appelloit Targitaüs. Ils prétendent qu'il étoit fils de Jupiter & d'une fille du Boryſthenes : cela ne me paroît nullement croyable ; mais telle eſt l'origine qu'ils rapportent. Ce Targitaüs eut trois fils ; l'aîné s'appelloit (6) Lipoxaïs, le ſecond Arpoxaïs, & le plus jeune Colaxaïs.

Sous leur regne, il tomba du ciel, dans la Scythie, une charrue, un joug, une hache & une phiole d'or. L'aîné les apperçut le premier, & s'en approcha dans le deſſein de les prendre ; mais auſſitôt l'or devint brûlant. Lipoxaïs s'étant retiré, le ſecond vint enſuite, & l'or s'enflamma de nouveau. Ces deux freres s'étant donc éloignés de cet or brûlant, le plus jeune s'en approcha ; &, trouvant l'or éteint, il le prit & l'emporta chez lui. Les deux aînés, en ayant eu connoiſſance, lui remirent le Royaume en entier.

VI. Ceux d'entre les Scythes qu'on appelle Auchates, ſont, à ce qu'on dit, iſſus de Lipoxaïs ; ceux qu'on nomme Catiares & Traſpies, deſcendent d'Arpoxaïs, le ſecond des trois freres ; & du plus jeune, qui fut (6*) Roi, viennent les Paralates. Tous ces peuples en général s'appellent (7) Scolotes,

du ſurnom de leur Roi; mais il a plu aux Grecs de leur donner le nom (8) de Scythes.

VII. C'eſt ainſi que les Scythes racontent l'origine de leur nation. Ils ajoutent qu'à compter de cette origine & de Targitaüs, leur premier Roi, juſqu'au temps où Darius paſſa dans leur pays, il n'y a pas en tout plus de mille (9) ans; mais que certainement il n'y en a pas moins. Quant à l'or ſacré (*a*), les Rois le gardent avec le plus grand ſoin. Chacun d'eux le fait venir (10) tous les ans dans ſes états, & lui offre de grands ſacrifices pour ſe le rendre propice. Si celui qui a cet or en garde, s'endort le jour de la fête, en plein air, il meurt dans l'année, ſuivant les Scythes; & c'eſt pour le récompenſer & le dédommager (11) du riſque qu'il court, qu'on lui donne toutes les terres dont il peut, dans une journée, faire (12) le tour à cheval. Le pays des Scythes étant très-étendu, Colaxaïs le partagea en trois Royaumes, qu'il donna à ſes trois fils. Celui des trois Royaumes où l'on gardoit l'or tombé du ciel, étoit le plus grand. Quant aux régions ſituées au Nord & au-deſſus des derniers habitans de ce pays, les Scythes diſent que la vue ne peut percer plus avant, & qu'on ne peut y entrer à cauſe des (12*) plumes qui y tombent de tous côtés. L'air en eſt rempli, & la terre toute couverte; & c'eſt ce qui empêche la vue de pénétrer.

(*a*) Voyez ci-deſſus, §. V.

VIII. Voilà ce que les Scythes disent d'eux-mêmes, & du pays situé au-dessus du leur. Mais les Grecs, qui habitent (13) les bords du Pont-Euxin, racontent qu'Hercules, emmenant les vaches de Géryon, arriva dans le pays occupé maintenant par les Scythes, & qui étoit alors désert : que Géryon demeuroit par-delà le (14) Pont, dans une isle, que les Grecs appellent Erythie, située près de Gades, dans l'Océan, au (15) delà des Colonnes d'Hercules. Ils prétendent aussi que l'Océan commence à l'Est, & environne toute la terre de ses eaux; mais ils se contentent de l'affirmer, sans en apporter de preuves.

Ils ajoutent qu'Hercules, étant parti de ce pays, arriva dans celui qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de Scythie; qu'y ayant été surpris d'un orage violent & d'un grand froid, il étendit sa peau de lion, s'en enveloppa, & s'endormit; & que ses jumens, qu'il avoit détachées de son char pour paître, disparurent pendant son sommeil par une permission divine.

IX. Hercules les chercha à son réveil, parcourut tout le pays, & arriva enfin dans le canton appellé Hylée. Là il trouva, dans un antre, un monstre, (16) composé de deux natures, femme depuis la tête jusqu'au-dessous de la ceinture, serpent par le reste du corps. Quoique surpris en la voyant, il lui demanda si elle n'avoit point vu quelque part ses chevaux. « Je les ai chez moi, lui dit-elle;

» mais je ne vous les rendrai point, que vous » n'ayiez habité avec moi ». Hercules lui accorda, pour ce prix, ce qu'elle déſiroit. Cette femme différoit toujours de lui remettre ſes chevaux, afin de jouir plus long-temps de ſa compagnie. Hercules de ſon côté ſouhaitoit les recouvrer pour partir inceſſamment. Enfin elle les lui rendit, & lui tint en même temps ce diſcours : « Vos chevaux étoient » venus ici ; je vous les ai gardés : j'en ai reçu la » récompenſe. J'ai conçu de vous trois enfans. » Mais que faudra-t-il que j'en faſſe, quand ils (17) » ſeront grands ? Les établirai-je dans ce pays-ci, » dont je ſuis la ſouveraine ? Ou voulez-vous que » je vous les envoie » ?

« Quand ces enfans auront atteint l'âge viril, » lui répondit Hercules, ſuivant les Grecs, en vous » conduiſant de la maniere que je vais dire, vous » ne courrez point riſque de vous tromper. Celui » d'entr'eux que vous verrez bander cet arc comme » moi, & ſe ceindre de ce baudrier comme je » fais, retenez-le dans ce pays, & qu'il y fixe ſa » demeure. Celui qui ne pourra point exécuter les » deux choſes que (18) j'ordonne, faites-le ſortir » du pays. Vous-vous procurerez par-là de la » ſatisfaction, & vous ferez ma volonté ».

X. Hercules, en finiſſant ces mots, tira l'un de ſes arcs, car il en avoit eu deux juſqu'alors, & le donna à cette femme. Il lui montra auſſi le baudrier ; à l'endroit où il s'attachoit, pendoit une

coupe d'or : il lui en fit auſſi préſent, après quoi il partit. Lorſque ces enfans eurent atteint l'âge viril, elle nomma l'aîné Agathyrſus, le ſuivant Gélonus, & le plus jeune (19) Scythès. Elle ſe ſouvint auſſi des ordres d'Hercules, & les ſuivit. Les deux aînés, trouvant au-deſſus de leurs forces l'épreuve preſcrite, furent chaſſés par leur mere, & allerent s'établir en d'autres pays. Scythès, le plus jeune des trois, fit ce que ſon pere avoit ordonné, & reſta dans ſa patrie. C'eſt de ce Scythès, fils d'Hercules, que ſont deſcendus tous les Rois qui lui ont ſuccédé en Scythie; & juſqu'aujourd'hui les Scythes ont toujours porté au-bas de leur baudrier une coupe, à cauſe de celle qui étoit attachée à ce baudrier. Telle fut la choſe qu'imagina (20) ſa mere en ſa faveur. C'eſt ainſi que les Grecs, qui habitent les bords du Pont-Euxin, rapportent cette hiſtoire.

XI. On en raconte encore une autre, à laquelle je ſouſcris volontiers : Les Scythes Nomades, qui habitoient en Aſie, accablés par les Maſſagetes, avec qui ils étoient en guerre, paſſerent l'Araxes, & vinrent en Cimmérie. Car le pays que poſſedent aujourd'hui les Scythes, appartenoit autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens. Ceux-ci, les voyant fondre ſur leurs terres, délibérerent entr'eux ſur cette attaque. Les ſentimens furent partagés, & tous deux furent extrêmes; celui des Rois étoit le meilleur. Le peuple étoit d'avis qu'il falloit ſe retirer, & ne point s'expoſer (21)

au hazard d'un combat contre une ſi grande multitude; les Rois vouloient, de leur côté, qu'on livrât bataille à ceux qui venoient les attaquer. Le peuple ne voulut jamais céder au ſentiment de ſes Rois, ni les Rois ſuivre celui de leurs ſujets. Le peuple étoit d'avis de ſe retirer ſans combattre, & de livrer le pays à ceux qui venoient l'envahir; les Rois, au contraire, avoient décidé qu'il valoit mieux mourir dans la patrie que de fuir avec le peuple. D'un côté ils enviſageoient les avantages dont ils avoient joui juſqu'alors; &, d'un autre, ils prévoyoient les maux qu'ils auroient indubitablement à ſouffrir, s'ils abandonnoient leur patrie.

Les deux partis perſévérant dans leur premiere réſolution, la diſcorde s'alluma entr'eux de plus en plus. Comme ils étoient égaux en nombre, ils en vinrent aux mains. Tous ceux qui périrent dans cette occaſion, furent enterrés, par le parti (22) du peuple, près du fleuve Tyras, où l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux. Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts, on ſortit du pays; & les Scythes, le trouvant déſert & abandonné, s'en emparerent.

XII. On trouve encore aujourd'hui, dans la Scythie, les villes (23) de Cimmérium & de (24) Porthmies Cimmérienes. On y voit auſſi un pays qui retient le nom de Cimmérie, & un Boſphore appellé Cimmérien. Il paroît certain que les Cimmériens, fuyant les Scythes, ſe retirerent en Aſie,

& qu'ils s'établirent dans la preſqu'iſle où l'on voit maintenant une ville Grecque appellée Sinope. Il ne paroît pas moins certain que les Scythes s'égarerent en les pourſuivant, & qu'ils entrerent en Médie. Les Cimmériens, dans leur fuite, cotoyerent toujours la mer; les Scythes, au contraire, avoient le Caucaſe à leur droite, juſqu'à ce que, s'étant détournés de leur chemin, & ayant pris par le milieu des terres, ils pénétrerent en (*a*) Médie.

XIII. Cette autre maniere de (25) raconter la choſe eſt également reçue des Grecs & des Barbares. Mais (26) Ariſtée de Proconneſe, fils de Cayſtrobius, écrit dans ſon Poëme Epique, qu'inſpiré par Phœbus, il alla juſque chez les Iſſédons; qu'au-deſſus de ces peuples, on trouve les Arimaſpes, qui n'ont qu'un œil; qu'au-delà ſont les (27) Gryphons, qui gardent l'or; que plus loin encore demeurent (28) les Hyperboréens, qui s'étendent vers la mer: que toutes ces nations, excepté les Hyperboréens, font continuellement la guerre à leurs voiſins, à commencer par les Arimaſpes: que les Iſſédons ont été chaſſés de leur pays par les Arimaſpes, les Scythes par les Iſſédons, & les Cimmériens, qui habitoient les côtes de la mer (29) au Midi, l'ont été par les Scythes. Ainſi Ariſtée ne s'accorde pas même avec les Scythes ſur cette contrée.

(*a*) Voyez Livre I, §. XV. CIII. & ſuiv.

XIV. On a vu (*a*) de quel pays étoit Ariſtée, auteur des hiſtoires qu'on vient de lire. Mais je ne dois pas paſſer ſous ſilence ce que j'ai oui raconter de lui à Proconneſe & à Cyzique.

Ariſtée étoit d'une des meilleures familles de ſon pays; on raconte qu'il mourut à Proconneſe, dans la boutique d'un Foulon, où il étoit entré par hazard : que le Foulon, ayant fermé ſa boutique, alla ſur le champ avertir les parens du mort; que, ce bruit s'étant bientôt répandu par toute la ville, un Cyzicénien, qui venoit d'Artacé, conteſta cette nouvelle, & aſſura qu'il avoit rencontré Ariſtée allant (30) à Cyzique, & qu'il lui avoit parlé : que pendant qu'il le ſoutenoit fortement, les parens du mort ſe rendirent à la boutique du Foulon, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour le porter au lieu de la ſépulture; mais que, lorſqu'on eut ouvert la maiſon, on ne trouva Ariſtée ni mort ni vif: que, ſept ans après, il reparut à Proconneſe, y fit ce Poëme Epique, que les Grecs appellent maintenant Arimaſpies, & qu'il diſparut pour la ſeconde fois. Voilà ce que diſent d'Ariſtée les villes de Proconneſe & de Cyzique.

XV. Mais voici ce que je ſais être arrivé aux Métapontins en Italie, trois-cents-quarante (31) ans, après qu'Ariſtée eut diſparu pour la ſeconde fois, comme je le conjecture, d'après ce que j'ai

(*a*) Au commencement du §. XIII.

entendu dire à Proconneſe & à Métaponte. Les Métapontins content qu'Ariſtée, leur ayant apparu, leur commanda d'ériger un autel à Apollon, & d'élever, près de cet autel, une ſtatue, à laquelle on donneroit le nom d'Ariſtée de Proconneſe: qu'il leur dit qu'ils étoient le ſeul peuple (32) des Italiotes, qu'Apollon eut viſité; que lui-même, qui étoit maintenant Ariſtée, accompagnoit alors le Dieu ſous la forme d'un (33) corbeau; & qu'après ce diſcours, il diſparut. Les Métapontins ajoutent qu'ayant envoyé à Delphes demander au Dieu quel pouvoit être ce ſpectre; la Pythie leur avoit ordonné d'exécuter ce qu'il leur avoit preſcrit, & qu'ils s'en trouveroient mieux; & que, ſur cette réponſe, ils s'étoient conformés aux ordres qui leur avoient été donnés. On voit encore maintenant ſur la place publique de Métaponte, près de la ſtatue d'Apollon, une autre ſtatue qui porte le nom d'Ariſtée, & des lauriers (34) qui les environnent. Mais en voilà aſſez ſur Ariſtée.

XVI. On n'a aucune connoiſſance certaine de ce qui eſt au-delà du pays dont nous avons deſſein de parler. Pour moi, je n'ai trouvé perſonne, qui l'ait vu. Ariſtée, dont je viens de faire mention, n'a pas été au-delà des Iſſédons, comme il le dit dans ſon Poëme Epique. Il avoue auſſi qu'il tenoit des Iſſédons ce qu'il racontoit des pays plus éloignés, & qu'il n'en parloit que ſur leur rapport. Quoiqu'il en ſoit, nous avons porté nos recherches

le plus loin qu'il nous a été poſſible, & nous allons dire tout ce que nous avons appris de plus certain, par les récits qu'on nous a faits.

XVII. Après le port des Boryſthénites, qui occupe juſtement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie, les premiers peuples qu'on rencontre ſont les Callipides; ce ſont des Gréco-Scythes. Au-deſſus d'eux ſont les Alazons. Ceux-ci & les Callipides obſervent en pluſieurs choſes les mêmes coutumes que les Scythes; mais ils ſement du bled, & mangent des oignons, de l'ail, des lentilles & du millet. Au-deſſus des Alazons, habitent les Scythes laboureurs, qui ſement du bled, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. Par delà ces Scythes, on trouve les Neures. Autant que nous avons pu le ſavoir, la partie ſeptentrionale de leur pays n'eſt point habitée. Voilà les nations ſituées le long du fleuve Hypanis, à l'Oueſt du Boryſthenes.

XVIII. Quand on a paſſé ce dernier fleuve, on rencontre d'abord l'Hylée, vers les côtes de la mer. Au-deſſus (35) de ce pays, ſont les Scythes Agricoles. Les Grecs qui habitent les bords de l'Hypanis, les appellent Boryſthénites; ils ſe donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. Le pays de ces Scythes Agricoles a, à l'Eſt, trois jours de chemin, & s'étend juſqu'au fleuve Panticapes; mais celui qu'ils ont au Nord eſt de onze jours de navigation, en remontant le Boryſthenes. Plus

avant on trouve de vaſtes déſerts, au-delà deſquels habitent les (*a*) Androphages, nation particuliere, & nullement Scythe. Au deſſus des Androphages, il n'y a plus que de véritables déſerts; du moins n'y rencontre-t-on aucun peuple, autant que nous avons pu le ſavoir.

XIX. A l'Eſt de ces Scythes Agricoles, & au-delà du Panticapes, vous trouvez les Scythes Nomades, qui ne ſement ni ne labourent. Ce pays entier, ſi vous en exceptez l'Hylée, eſt ſans (35*) arbres. Ces Nomades occupent à l'Eſt une étendue de quatorze jours de chemin, juſqu'au fleuve Gerrhus.

XX. Au-delà du Gerrhus, eſt le pays des Scythes (36) (*b*) Royaux. Ces Scythes ſont les plus braves & les plus nombreux; ils regardent les autres comme leurs eſclaves. Ils s'étendent du côté du Midi, juſqu'à la Taurique; à l'Eſt, juſqu'au foſſé (*c*) que creuſerent les fils des eſclaves aveugles, & juſqu'à Cremnes, ville commerçante ſur le Palus-Mæotis. Il y a même une partie de cette nation qui s'étend juſqu'au Tanaïs. Au Nord, au-deſſus de ces Scythes Royaux, on rencontre les Mélanchlænes, peuple qui n'eſt point Scythe. Au-delà des Mélanchlænes, il n'y a, autant que nous pouvons le ſavoir, que des marais & des terres ſans habitans.

(*a*) Les mêmes que les Anthropophages.
(*b*) Voyez ci-deſſous, §. LVI.
(*c*) Voyez ci-deſſus, §. III.

XXI. Le pays au-delà du Tanaïs n'appartient pas à la Scythie : il ſe partage en pluſieurs contrées. La premiere (37) eſt aux Sauromates. Ils commencent à l'extrémité du Palus-Mæotis, & occupent le pays qui eſt au Nord; il eſt de quinze journées de marche : on n'y voit ni arbres fruitiers, ni ſauvages. La ſeconde contrée au-deſſus des Sauromates eſt habitée par les Budins ; elle porte toutes ſortes d'arbres en abondance. Mais, au-deſſus des Budins, en tirant vers le Nord, le premier pays où l'on entre eſt un vaſte déſert de ſept jours de chemin.

XXII. Après ce déſert, en déclinant vers l'Eſt, vous trouvez les Thyſſagetes : c'eſt une nation particuliere & nombreuſe, qui ne vit que de ſa chaſſe. Les Iyrques (38) leur ſont contigus. Ils habitent le même pays, & ne vivent auſſi que de gibier, qu'ils prennent de cette maniere : comme tout eſt plein de bois, les chaſſeurs montent ſur un arbre, pour épier & attendre la bête. Ils ont chacun un cheval dreſſé à ſe mettre ventre à terre, afin de paroître plus petit. Ils menent auſſi un chien avec eux. Auſſitôt que le chaſſeur, du haut de l'arbre, apperçoit la bête à portée, il l'atteint d'un coup de fleche, monte ſur ſon cheval, & la pourſuit avec ſon chien, qui ne le quitte point.

Au-delà des Iyrques, en avançant vers l'Eſt, on trouve d'autres Scythes, qui, ayant ſecoué le joug des Scythes Royaux, ſont venus s'établir en cette contrée.

XXIII. Tout le pays dont je viens de parler, juſqu'à celui de ces Scythes, eſt plat, & les terres en ſont excellentes & fortes; mais au-delà il eſt rude & pierreux. Lorſque vous en avez traverſé une grande partie, vous trouvez des peuples qui habitent au pied de hautes montagnes. On dit qu'ils ſont tous chauves de naiſſance, hommes & femmes; qu'ils ont le nez (39) applati & le menton allongé. Ils ont (40) une langue particuliere; mais ils ſont vêtus à la Scythe. Enfin ils vivent du fruit d'une eſpece d'arbre appellé Pontique. Cet arbre, à-peu-près de la grandeur d'un figuier, porte un fruit à noyau de la groſſeur d'une féve. Quand ce fruit eſt mûr, ils le preſſent dans un morceau d'étoffe, & en expriment une liqueur noire & épaiſſe, qu'ils appellent Aſchy. Ils ſucent cette liqueur, & la boivent mêlée avec du lait. A l'égard du marc le plus épais, ils en font des maſſes qui leur ſervent de nourriture: car ils ont peu de bétail (41), faute de bons pâturages.

Ils demeurent, toute l'année, chacun ſous un arbre. L'hiver, ils couvrent ces arbres d'une étoffe (42) de laine blanche, ſerrée & foulée, qu'ils ont ſoin d'ôter pendant l'été. Perſonne ne les inſulte: on les regarde en effet comme ſacrés. Ils n'ont, en leur poſſeſſion, aucune arme offenſive. Leurs voiſins les prennent pour arbitres dans leurs différens; & quiconque ſe réfugie dans leur pays, y trouve un aſyle inviolable, où perſonne n'oſe l'attaquer. On les appelle Argippéens.

XXIV.

XXIV. On a une (43) connoiſſance exacte de tout le pays juſqu'à celui qu'occupent ces hommes chauves, & de toutes les nations en-deçà. Il n'eſt pas difficile d'en ſavoir des nouvelles par les Scythes qui vont chez eux, par les Grecs de la ville de Commerce, ſituée ſur le Boryſthenes, & des autres villes commerçantes, ſituées ſur le Pont-Euxin. Ces peuples parlent ſept langues différentes. Ainſi les Scythes, qui voyagent dans leur pays, ont beſoin de ſept interpretes, pour y faire leurs affaires.

XXV. On connoît donc tout ce pays juſqu'à celui de ces hommes chauves : mais on ne peut rien dire de certain de celui qui eſt au-deſſus; des montagnes élevées & inacceſſibles en interdiſent l'entrée. Les (43*) Argippéens racontent cependant qu'elles ſont habitées par des Ægipodes, ou hommes (44) aux pieds de chevre : mais cela ne me paroît mériter aucune ſorte de croyance. Ils ajoutent auſſi que ſi l'on avance plus loin, on trouve d'autres peuples qui dorment ſix mois de l'année. Pour moi, je ne puis abſolument le croire. On ſait que le pays à l'Eſt des Argippéens eſt occupé par les Iſſédons; mais celui qui eſt au-deſſus, du côté du Nord, n'eſt connu ni des Argippéens, ni des Iſſédons, qui n'en diſent que ce que j'ai rapporté d'après eux.

XXVI. Voici les uſages qui s'obſervent, à ce qu'on dit, chez les Iſſédons. Quand un Iſſédon a

perdu ſon pere, tous ſes parens lui amenent du bétail : ils l'égorgent; &, l'ayant coupé par morceaux, ils coupent de même le cadavre du pere de celui qui les reçoit dans ſa maiſon; &, mêlant toutes ces chairs enſemble, ils en font un feſtin. Quant à la tête, ils en ôtent le poil & les cheveux; &, après l'avoir parfaitement nétoyée, ils la dorent, & s'en ſervent (45) comme d'un vaſe précieux dans les ſacrifices ſolemnels qu'ils offrent tous les ans. Telles ſont leurs cérémonies funebres; car ils en obſervent en l'honneur de leurs peres, ainſi que les Grecs célebrent l'anniverſaire (46) de la mort des leurs. Au reſte, ils paſſent auſſi pour aimer la juſtice ; &, chez eux, les femmes ont autant d'autorité que les hommes.

XXVII. On connoît donc auſſi ces peuples: mais, pour le pays qui eſt au-deſſus, on ſait, par le témoignage des Iſſédons, qu'il eſt habité par des hommes qui n'ont qu'un œil, & par des Gryphons qui gardent l'or. Les Scythes l'ont appris des Iſſédons, & nous des Scythes. Nous les appellons Arimaſpes en langue Scythe. Arima ſignifie Un en cette langue, & Spou (47) Œil.

XXVIII. Dans tout le pays dont je viens de parler, l'hiver eſt ſi rude, & le froid ſi inſupportable, pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau ſur la terre, on n'y fait point de boue, mais ſeulement en y allumant du feu. La mer même ſe glace dans (48) cet affreux climat, ainſi

que tout le Boſphore Cimmérien ; & les Scythes de la Cherſoneſe (48*) paſſent (49) en corps d'armée ſur cette glace, & y conduiſent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindes. L'hiver continue de la ſorte huit mois entiers ; les quatre autres mois, il fait encore froid. L'hiver, dans ces contrées, eſt bien différent de celui des autres pays. Il y pleut ſi peu, en cette ſaiſon, que cela n'eſt pas la peine d'en parler ; &, l'été, il ne ceſſe d'y pleuvoir. Il n'y tonne point dans le temps qu'il tonne ailleurs ; mais le tonnerre eſt très-fréquent en été. S'il s'y fait entendre en hiver, on le regarde comme un prodige. Il en eſt de même des tremblemens de terre. S'il en arrive en Scythie, ſoit en été, ſoit en hiver, c'eſt un prodige qui répand la terreur. Les chevaux y ſoutiennent le froid ; mais les mulets & les ânes (50) ne le peuvent abſolument ; quoiqu'ailleurs les chevaux, expoſés à la gelée, dépériſſent, & que les ânes & les mulets y réſiſtent ſans peine.

XXIX. Je penſe que la rigueur du climat empêche les bœufs (51) d'y avoir des cornes. Homere rend témoignage à mon opinion dans l'Odyſſée, lorſqu'il parle en ces termes : « Et la Libye, où » les cornes viennent promptement aux agneaux ».

Cela me paroît d'autant plus juſte que, dans les pays chauds, les cornes pouſſent de bonne-heure aux animaux, & que, dans ceux où il fait un froid

violent, ils n'en ont point du tout ; ou, si elles pouſſent, ce n'eſt qu'avec peine.

XXX. Dans ce pays, le froid en eſt la cauſe ; mais, pour le dire en paſſant, puiſque je me ſuis accoutumé, dès le commencement de cette hiſtoire, à faire des digreſſions, je m'étonne que, dans toute l'Elide, il ne s'engendre point de mulets ; quoique le climat n'y ſoit pas froid, & qu'on n'en puiſſe alléguer aucune autre cauſe ſenſible. Les Eléens diſent que, s'il ne s'engendre point de mulets chez eux, c'eſt l'effet (52) de quelque malédiction. Lorſque le temps s'approche où les cavalles ſont en chaleur, les Eléens les conduiſent dans les pays voiſins, où ils les font ſaillir par des ânes ; lorſqu'elles ſont pleines, ils les ramenent chez eux.

XXXI. Quant aux plumes, dont les Scythes diſent que l'air eſt tellement rempli, qu'ils ne peuvent ni voir ce qui eſt au-delà, ni pénétrer plus avant, voici l'opinion que j'en ai. Il neige toujours dans les régions ſituées au-deſſus de la Scythie ; mais vraiſemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros floccons, comprend facilement ce que je dis. Elle reſſemble en effet à des plumes. Je penſe donc que cette partie du continent, qui eſt au Nord, eſt inhabitable à cauſe des grands froids, & que, lorſque les Scythes & leurs voiſins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaiſon (53)

avec la neige. Voilà ce qu'on dit ſur ces pays (54) ſi éloignés.

XXXII. Ni les Scythes, ni aucun autre peuple de ces régions lointaines, ne parlent pas des (55) Hyperboréens, ſi ce n'eſt peut-être les Iſſédons: & ceux-ci même, à ce que je penſe, n'en diſent rien. Car les Scythes, qui, ſur le rapport des Iſſédons, nous parlent des peuples qui n'ont qu'un œil, nous diroient auſſi quelque choſe des Hyperboréens. Cependant Héſiode en fait mention, & Homere auſſi dans (56) les Epigones, en ſuppoſant du moins qu'il ſoit l'auteur de ce Poëme.

XXXIII. Les Déliens en parlent beaucoup plus amplement. Ils racontent que les (57) offrandes des Hyperboréens leur venoient enveloppées dans de la paille de froment. Elles paſſoient chez les Scythes: tranſmiſes enſuite de peuples en peuples, elles étoient portées, le plus loin poſſible, vers l'Occident juſqu'à la mer (58) Adriatique. Delà on les envoyoit du côté du Midi. Les Dodonéens étoient les premiers Grecs qui les recevoient. Elles deſcendoient de Dodone juſqu'au Golfe Maliaque, d'où elles paſſoient en Eubée, &, de ville en ville, juſqu'à Caryſte. Delà, ſans toucher à Andros, les Caryſtiens les portoient à Ténos, & les Téniens à Délos. Si l'on en croit les Déliens, ces offrandes parviennent de cette maniere dans leur iſle. Ils ajoutent que, dans les premiers temps, les Hyperboréens envoyerent ces offrandes par deux vierges,

dont l'une, ſuivant eux, s'appelloit Hyperoché, & l'autre Laodicé : que pour la ſûreté de ces jeunes perſonnes, les Hyperboréens les firent accompagner par cinq de leurs citoyens, qu'on appelle actuellement (59) Perpheres, & à qui l'on rend de grands honneurs à Délos : mais que les Hyperboréens, ne les voyant point revenir ; & regardant comme une choſe très-fâcheuſe, s'il leur arrivoit de ne jamais revoir leurs députés, ils prirent le parti de porter, ſur leurs frontieres, leurs offrandes enveloppées dans de la paille de froment ; ils les remettoient enſuite à leurs voiſins, les priant inſtamment de les accompagner juſqu'à une autre nation. Elles paſſent ainſi, diſent les Déliens, de peuples en peuples, juſqu'à ce qu'enfin elles arrivent dans leur iſle. J'ai remarqué, parmi les femmes de Thrace & de Pæonie, un uſage qui approche beaucoup de celui qu'obſervent les Hyperboréens relativement à leurs offrandes. Elles ne ſacrifient jamais à (60) Diane la Royale, ſans (61) faire uſage de paille de froment.

XXXIV. Les jeunes Déliens, de l'un & de l'autre ſexe, ſe coupent les cheveux en l'honneur de ces vierges Hyperboréenes, qui moururent à Délos. Les filles leur rendent ce devoir avant leur mariage. Elles prennent une boucle de leurs cheveux, l'entortillent autour d'un fuſeau, & la mettent ſur le (62) monument de ces vierges, qui eſt dans le lieu (63) conſacré à Diane, à main

gauche en entrant. On voit ſur ce tombeau un olivier qui y eſt venu de lui-même. Les jeunes Déliens entortillent leurs cheveux autour d'une certaine herbe, & les mettent auſſi ſur le tombeau des Hyperboréenes. Tels ſont les honneurs que les habitans de Délos rendent à ces vierges.

XXXV. Les Déliens diſent auſſi que, dans le même ſiécle où ces Députés vinrent à Délos, deux autres vierges Hyperboréenes, dont l'une s'appelloit Argé, & l'autre (64) Opis, y étoient déja venues avant Hyperoché & Laodicé. Celles-ci apportoient à Ilithye (*a*) le tribut qu'elles étoient chargées d'offrir pour le prompt & heureux accouchement des femmes de leur pays. Mais Argé & Opis étoient arrivées en la compagnie des Dieux (*b*) mêmes. Auſſi les Déliens leur rendent-ils d'autres honneurs; leurs femmes (*c*) quêtent pour elles, & célebrent leurs noms dans un hymne qu'Olen (65) de Lycie a compoſé en leur honneur. Les Déliens diſent encore qu'ils ont appris aux Inſulaires & aux Ioniens à célébrer & à nommer, dans leurs hymnes, Opis & Argé, & à faire la quête pour elles. C'eſt cet Olen, qui, étant venu de Lycie à Délos, a compoſé les autres hymnes anciens qui ſe chantent en cette iſle. Les mêmes Déliens ajoutent qu'après avoir fait brûler ſur l'autel les

(*a*) Lucine.
(*b*) Apollon & Diane.
(*c*) Origine des Confrairies.

cuiſſes des victimes, on en répand la cendre ſur le tombeau d'Opis & d'Argé, & qu'on l'emploie toute à cet uſage. Ce tombeau eſt derriere le temple de Diane, à l'Eſt, & près de la ſalle où les Céiens font leurs feſtins.

XXXVI. En voilà aſſez ſur les Hyperboréens. Je ne m'arrête pas en effet à ce qu'on conte (66) d'Abaris, qui étoit, dit-on, Hyperboréen, & qui, ſans manger, voyagea par toute la terre, porté (67) ſur une fleche. Au reſte, s'il y a des (*a*) Hyperboréens (68), il doit y avoir auſſi des (*b*) Hypernotiens. Pour moi, je ne puis m'empêcher de rire, quand je vois quelques gens, qui ont décrit la circonférence de la terre, prétendre, ſans ſe laiſſer guider par la raiſon, que la terre eſt ronde, comme ſi elle eût été travaillée au tour, que l'Océan l'environne de toutes parts, & que l'Aſie eſt égale à l'Europe. Mais je vais montrer, en peu de mots, la grandeur de chacune de ces deux parties du monde, & en décrire la figure.

XXXVII. Le pays occupé par les Perſes s'étend juſqu'à la mer auſtrale, qu'on appelle mer Erythrée. Au-deſſus, vers le Nord, habitent les Medes; au-deſſus des Medes, les (*c*) Sapires; &, par-delà les Sapires, les Colchidiens, qui touchent à la mer

(*a*) Suivant l'étymologie, qui ſont au-delà de Boréc.
(*b*) Hypernotiens, qui ſont au-delà du Sud.
(*c*) Voyez Livre III, note 147**.

du Nord (*a*), où ſe jette le Phaſe. Ces quatre nations s'étendent d'une mer à l'autre.

XXXVIII. Delà, en allant vers l'Occident, on rencontre deux (69) péninſules (70) oppoſées, qui aboutiſſent à la mer. Je vais en faire la deſcription: l'une, du côté du Nord, commence au Phaſe; s'étend, vers la mer, le long du Pont-Euxin, & de l'Helleſpont juſqu'au Promontoire de Sigée dans la Troade: du côté du Sud, cette même péninſule commence au Golfe Myriandrique (71), adjacent à la Phénicie, le long de la mer juſqu'au promontoire Triopium. Cette péninſule eſt habitée par trente nations différentes.

XXXIX. L'autre péninſule commence aux Perſes, & s'étend juſqu'à la (71*) mer Erythrée, & le long de cette mer. Elle comprend la Perſe, enſuite l'Aſſyrie & l'Arabie. Elle aboutit, mais ſeulement en vertu d'une loi, au golfe Arabique, où Darius (72) fit conduire un canal qui vient du Nil. De la Perſe à la Phénicie, le pays eſt grand & vaſte; depuis la Phénicie, la même péninſule s'étend le long de cette mer-ci (*b*), par la Syrie de la Paleſtine & l'Egypte, où elle finit. Elle ne renferme que trois nations. Tels ſont les pays de l'Aſie à l'Occident de la Perſe.

(*a*) Le Pont-Euxin.

(*b*) La Méditerrannée. Voyez partie de la note 413 ſur le §. CLXXXV du premier Livre.

XL. Les pays à l'Eſt, au-deſſus des Perſes, des Medes, des Sapires & des Colchidiens, ſont bornés de ce côté par la mer (*a*) Erythrée; &, du côté du Nord, par la mer Caſpiene, & par l'Araxes, qui prend ſon cours vers le Soleil levant. L'Aſie eſt habitée juſqu'à l'Inde; mais, depuis ce pays, on rencontre, à l'Eſt, des déſerts, que perſonne ne connoît, & dont on ne peut rien dire de certain. Tels ſont les pays que comprend l'Aſie, & telle eſt ſon étendue.

XLI. La Libye ſuit immédiatement l'Egypte, & fait partie de la ſeconde péninſule, laquelle eſt étroite (73) aux environs de l'Egypte. En effet, depuis (74) cette mer-ci (*b*) juſqu'à la mer Erythrée, il n'y a que cent mille orgyies, qui font mille (*c*) ſtades. Mais, depuis cet endroit étroit, la péninſule devient ſpacieuſe, & prend le nom de Libye.

XLII. J'admire d'autant plus ceux qui ont décrit la Libye, l'Aſie & l'Europe, & qui en ont déterminé les bornes, qu'il y a beaucoup de différence entre ces trois parties de la terre. Car l'Europe ſurpaſſe en longueur les (*d*) deux autres; mais il ne me paroît pas qu'elle puiſſe leur être comparée par rapport à la largeur. La Libye montre elle-même qu'elle eſt environnée de la mer, excepté

(*a*) Le Golfe Perſique.
(*b*) La Méditerrannée.
(*c*) Voyez Livre II, §. CLVIII.
(*d*) Voyez ci-deſſous, §. XLV.

du côté où elle confine à l'Aſie. Nécos, Roi d'Egypte, eſt le premier que nous ſachions qui l'ait prouvé. Lorſqu'il eut fait ceſſer de creuſer le canal qui devoit conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir (*a*) des Phéniciens ſur des vaiſſeaux, avec ordre d'entrer, à leur retour, par les Colonnes d'Hercules, dans la mer ſeptentrionale (*b*), & de revenir de cette maniere en Egypte.

Les Phéniciens, s'étant donc embarqués ſur la mer (*c*) Erythrée, navigueront dans la mer auſtrale (75). Quand l'automne étoit venu, ils abordoient à l'endroit de la Libye, où ils ſe trouvoient, & ſemoient du bled. Ils attendoient enſuite le temps de la moiſſon; &, après la récolte, ils ſe remettoient en mer. Ayant ainſi voyagé pendant deux ans, la troiſieme année ils doublerent les Colonnes d'Hercules, & revinrent en Egypte. Ils raconterent, à leur retour, qu'en faiſant voile autour de la Libye, ils avoient eu le ſoleil à leur droite. Ce fait ne me paroît nullement (76) croyable; mais peut-être le paroîtra-t-il à quelqu'autre. C'eſt ainſi que la Libye a été (77) connue pour la premiere fois.

(*a*) Voyez Livre II, §. CLIX.

(*b*) La Méditerrannée, qui eſt ſeptentrionale, relativement à l'Océan méridional.

(*c*) Le golfe Arabique.

XLIII. Les Carthaginois racontent que (78) depuis ce temps-là, Sataſpes, fils de Téaſpis, de la race des Achéménides, ne fit point le tour de la Libye, quoiqu'il en eût reçu l'ordre exprès. Rebuté par la longueur de la navigation, & effrayé des (*a*) déſerts qu'il rencontra ſur ſa route, il revint ſur ſes pas, ſans avoir achevé les travaux que ſa mere lui avoit impoſés.

Sataſpes avoit fait violence à une jeune perſonne, fille de (79) Zopyre, fils de Mégabyze. Etant ſur le point d'être mis en croix pour ce crime, par les ordres de Xerxès, ſa mere, qui étoit ſœur de Darius, demanda ſa grace, promettant de le punir plus rigoureuſement que le Roi ne le vouloit, & qu'elle le forceroit à faire le tour de la Libye, juſqu'à ce qu'il parvînt au golfe Arabique. Xerxès lui ayant accordé ſa grace à cette condition, Sataſpes vint en Egypte, y prit un vaiſſeau & des matelots du pays; &, s'étant embarqué, il fit voile par les Colonnes d'Hercules. Lorſqu'il les eut paſſées, il doubla le promontoire Soloëis, & fit route vers le Sud. Mais, après avoir mis pluſieurs mois à traverſer une vaſte étendue de mer, voyant qu'il lui en reſtoit encore une plus grande à parcourir, il retourna ſur ſes pas, & regagna l'Egypte. Delà il ſe rendit à la Cour de Xerxès. Il y raconta que ſur les côtes de la mer les plus

(*a*) Les côtes de l'Afrique n'étoient point habitées.

éloignées qu'il eut parcourues, il avoit vu de petits hommes vêtus d'habits de (80) palmier, qui avoient abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes, auſſitôt qu'ils l'avoient vu aborder avec ſon vaiſſeau : qu'étant (81) entré dans leurs villes, il ne leur avoit fait aucun tort, & s'étoit contenté d'en enlever (82) du bétail. Il ajouta qu'il n'avoit point achevé le tour de la Libye, parce que ſon vaiſſeau avoit été arrêté, & n'avoit pu (83) avancer. Xerxès, perſuadé qu'il ne lui diſoit pas la vérité, fit exécuter la premiere ſentence, & il fut mis en croix, parce qu'il n'avoit pas achevé les travaux qu'on lui avoit impoſés. Un eunuque de Sataſpes n'eut pas plutôt appris la mort de ſon maître, qu'il s'enfuit à Samos avec de grandes richeſſes, dont s'empara un certain Samien ; je ſais ſon nom, mais je veux bien le paſſer ſous ſilence.

XLIV. La plus grande partie de l'Aſie fut découverte par Darius. Ce Prince voulant ſavoir en quel endroit de la mer ſe jettoit l'Indus, qui, après le Nil, eſt le ſeul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles, envoya, ſur des vaiſſeaux, des hommes sûrs & véridiques, & entr'autres Scylax (84) de Caryande. Ils s'embarquerent à Caſpatyre dans la Pactyice, deſcendirent le fleuve à l'Eſt juſqu'à la mer : delà, naviguant vers l'Occident, ils arriverent enfin le trentieme mois après leur départ, au même port où les Phéniciens, dont j'ai parlé

ci-deſſus (*a*), s'étoient autrefois embarqués par l'ordre du Roi d'Egypte, pour faire le tour de la Libye. Ce périple achevé, Darius ſubjugua les Indiens, & ſe ſervit de cette mer. C'eſt ainſi qu'on a reconnu que l'Aſie, ſi l'on en excepte la partie Orientale, reſſemble en tout à la Libye.

XLV. Quant à l'Europe, il ne paroît pas que perſonne juſqu'ici ait découvert ſi elle eſt environnée de la mer à l'Eſt & au Nord. Mais on ſait qu'en ſa longueur, elle ſurpaſſe (*b*) les deux autres parties de la terre. Je ne puis conjecturer pourquoi la terre, étant une, on lui donne trois différens noms, qui ſont des noms de femme, & pourquoi on donne à (85) l'Aſie pour bornes le Nil, fleuve d'Egypte, & le Phaſe, fleuve de Colchide, ou, ſelon d'autres, le Tanaïs, le Palus-Méotis & la ville de Porthmies en Cimmérie (*c*). Enfin je n'ai pu ſavoir comment s'appelloient ceux qui ont ainſi diviſé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés. La plupart des Grecs diſent que la Libye tire le ſien d'une femme originaire du pays même, laquelle s'appelloit Libye, & que l'Aſie prend le ſien de la femme de Prométhée; mais les Lydiens le revendiquent & ſoutiennent qu'il vient d'Aſias, fils de (86) Cotys, & petit-fils

(*a*) Voyez §. XLII.
(*b*) Voyez ci-deſſus, §. XLII.
(*c*) Voyez §. XII, & la note 24.

de Manès, dont (87) l'Asiade, tribu de Sardes, a aussi emprunté le sien.

Quant à l'Europe, personne ne sait si elle est environnée de la mer. Il ne paroît pas non plus qu'on sache ni d'où elle a tiré ce nom, ni qui le lui a donné; à moins que nous ne disions qu'elle l'a pris d'Europe de Tyr : car auparavant, ainsi que les deux autres parties du monde, elle n'avoit point de nom. Il est certain qu'Europe étoit Asiatique; & qu'elle n'est jamais venue dans ce pays que les Grecs appellent maintenant Europe; mais qu'elle passa seulement de Phénicie en Crete, & de Crete en Lycie. C'en est assez à cet égard, & nous-nous en tiendrons là-dessus aux opinions reçues.

XLVI. Le Pont-Euxin, que Darius attaqua, est de tous les pays celui qui produit les nations les plus ignorantes. J'en excepte toutefois les Scythes. Parmi celles en effet qui habitent en deça (88) du Pont-Euxin, nous ne pouvons pas en citer une seule qui ait donné des marques de prudence & d'habileté, ni même qui ait fourni un homme instruit, si ce n'est la nation (89) Scythe, & Anacharsis. Les Scythes sont, de tous les peuples que nous connoissions, ceux qui ont trouvé les moyens les plus sûrs pour se conserver les avantages les plus précieux. Mais je ne vois chez eux rien autre chose à admirer. Ces avantages (90) consistent à ne point laisser échapper ceux qui viennent les attaquer, & à ne pouvoir être joints,

quand ils ne veulent point l'être : car ils n'ont ni villes, ni (91) forteresses. Ils traînent avec eux leurs maisons ; ils sont habiles à tirer de l'arc étant à cheval. Ils ne vivent point des fruits du labourage, mais de bétail, & n'ont point d'autres maisons que leurs (92) chariots. Comment de pareils peuples ne seroient-ils pas invincibles, & comment seroit-il aisé de les joindre pour les combattre ?

XLVII. Ils ont imaginé ce genre de vie, tant parce que la Scythie y est très-propre, que parce que leurs rivieres la favorisent & leur servent de rempart. Leur pays est uni, abondant en pâturages, & bien arrosé : il n'est, en effet, guere moins coupé de rivieres que l'Egypte l'est de canaux. Je ne parlerai que des plus célebres de celles sur lesquelles on peut naviguer en remontant de la mer. Tels sont l'Ister, fleuve qui a cinq embouchures ; ensuite le Tyras, l'Hypanis, le Borysthenes, le Panticapes, l'Hypacyris, le Gerrhus & le Tanaïs. Je vais en décrire le cours.

XLVIII. L'Ister, le plus grand de tous les fleuves que nous connoissions, est toujours égal à lui-même, soit en été, soit en hiver. On le rencontre le premier en Scythie à l'Occident des autres, & il est le plus grand, parce qu'il reçoit les eaux de plusieurs autres rivieres. Parmi celles qui contribuent à le grossir, il y en a cinq grandes (93) qui traversent la Scythie : celle que les Scythes appellent

appellent Porata, & les Grecs Pyretos, le Tiarante, l'Ararus, le Naparis & l'Ordeſſus. La premiere de ces rivieres eſt grande; elle coule à l'Eſt, & ſe mêle avec l'Iſter : la ſeconde, je veux dire, le Tiarante, eſt plus petite, & coule plus à l'Occident : les trois dernieres, l'Ararus, le Naparis & l'Ordeſſus, ont leur cours entre les deux autres, & ſe jettent auſſi dans l'Iſter. Telles ſont les rivieres qui, prenant leur ſource en Scythie, vont groſſir l'Iſter.

XLIX. Le Maris coule du pays des Agathyrſes, & mêle ſes eaux avec celles de l'Iſter. Des ſommets du mont Hæmus, ſortent trois autres grandes rivieres, l'Atlas, l'Auras & le Tibiſis; elles prennent leur cours vers le Nord, & ſe perdent dans le même fleuve. Il en vient auſſi trois autres par la Thrace & le pays des Thraces Crobyziens, qui ſe rendent dans l'Iſter. Ces fleuves ſont l'Athrys, le Noès & l'Artanès. Le Cios vient de la Pæonie & du mont Rhodope; il ſépare, par le milieu, le mont Hæmus, & ſe décharge dans le même fleuve. L'Angrus coule de l'Illyrie vers le Nord, traverſe la plaine Triballique, ſe jette dans le Brongus, & celui-ci dans l'Iſter; de ſorte que l'Iſter reçoit tout à la fois les eaux de deux grandes rivieres. Le Carpis & l'Alpis ſortent du pays au-deſſus des Ombriques, coulent vers le Nord, & ſe perdent dans le même fleuve. On (94) ne doit pas au reſte s'étonner que l'Iſter reçoive tant de rivieres,

puiſqu'il traverſe toute l'Europe. Il prend ſa ſource dans le pays (*a*) des Celtes, (ce ſont les derniers peuples de l'Europe, du côté de l'Occident, ſi l'on (95) excepte les Cynetes); &, après avoir traverſé toute l'Europe, il entre dans la Scythie par une de ſes extrémités.

L. La réunion de toutes les rivieres dont j'ai parlé, & de beaucoup d'autres, rend l'Iſter le plus grand des fleuves. Mais, ſi on le compare lui ſeul avec le Nil, on donnera la préférence au fleuve d'Egypte, parce que celui-ci ne reçoit ni riviere ni fontaine qui ſerve à le groſſir. L'Iſter, comme je l'ai déja dit, eſt toujours égal, ſoit en été, ſoit en hiver. En voici, ce me ſemble, la raiſon. En hiver, il n'eſt pas plus grand qu'à ſon ordinaire, ou du moins guere plus qu'il doit l'être naturellement, parce qu'en cette ſaiſon, il pleut très-peu dans les pays où il paſſe, & que toute la terre y eſt couverte (96) de neige. Cette neige, qui eſt tombée en abondance pendant l'hiver, venant à ſe fondre en été, ſe jette dans l'Iſter. La fonte des neiges & les pluies fréquentes & abondantes, qui arrivent en cette ſaiſon, contribuent à le groſſir. Si donc, en été, le ſoleil attire à lui plus d'eau qu'en hiver, celles qui ſe rendent dans ce fleuve, ſont auſſi, à proportion, plus abondantes en été qu'en hiver. Il réſulte, de cette oppoſition, une compenſation, qui fait paroître ce fleuve toujours égal.

(*a*) Voyez Livre II. §. XXXIII.

LI. L'Iſter eſt donc un des fleuves qui coulent en Scythie. On rencontre enſuite le Tyras; il vient du Nord, & ſort d'un grand lac qui ſépare la Scythie de la Neuride. Les Grecs, qu'on appelle Tyrites, habitent vers ſon embouchure.

LII. L'Hypanis eſt le troiſieme : il vient de la Scythie, & coule d'un grand lac, autour duquel paiſſent des chevaux blancs ſauvages. Le lac s'appelle, avec raiſon, la Mere (97) de l'Hypanis. Cette riviere, qui prend ſa ſource dans ce lac, eſt petite, & ſon eau eſt douce pendant l'eſpace de cinq journées de navigation : mais enſuite, & à quatre journées de la mer, elle devient très-amere. Cette amertume provient d'une fontaine qu'elle reçoit, & qui eſt ſi (98) amere, que, quoique fort petite, elle ne laiſſe pas de gâter toutes les eaux de cette riviere, qui eſt de (*a*) grandeur moyenne. Cette fontaine eſt ſur les frontieres du pays des Scythes-Aroteres & des Alazons, & porte le même nom que l'endroit d'où elle ſort. On l'appelle, en langue Scythe, Exampée, qui ſignifie, en Grec, Voies ſacrées. Le Tyras & l'Hypanis s'approchent l'un de l'autre dans le pays des Alazons; mais, bientôt après, ils ſe détournent, & laiſſent entr'eux un grand intervalle.

LIII. Le Boryſthenes eſt le quatrieme fleuve, & le plus grand de ce pays, après l'Iſter. C'eſt

(*a*) Dans le grec : *grande entre les petites.*

auſſi, à mon avis, le plus fécond de tous les fleuves, non-ſeulement de la Scythie, mais du monde, ſi l'on excepte le Nil, avec lequel il n'y en a pas un qui puiſſe entrer en comparaiſon. Il fournit au bétail de beaux & d'excellens pâturages. On y pêche abondamment toutes ſortes de bons poiſſons. Son eau eſt très-agréable à boire, & elle eſt toujours claire & limpide, quoique les fleuves (99) voiſins ſoient limoneux. On recueille, ſur ſes bords, d'excellentes moiſſons; &, dans les endroits où l'on ne ſeme point, l'herbe y vient fort haute & en abondance. Le ſel ſe cryſtalliſe de lui-même, à ſon embouchure, & en grande quantité. Il produit de gros poiſſons ſans arrêtes, qu'on ſale : on les appelle antacées. On y trouve auſſi beaucoup d'autres choſes dignes d'admiration.

Juſqu'au pays appellé Gerrhus, il y a quarante (100) journées de navigation, & l'on ſait que ce fleuve vient du Nord. Mais on ne connoît ni les pays qu'il traverſe plus haut, ni les nations qui l'habitent. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'il coule à travers un pays déſert, pour venir ſur les terres des Scythes agricoles. Ces Scythes habitent ſur ſes bords, pendant l'eſpace de (*a*) dix journées de navigation. Ce fleuve & le Nil ſont

(*a*) Il avoit dit plus haut, §. XVIII., *onze journées de navigation* : ἐπὶ δέκα ſignifie peut-être *environ dix*... Mais j'en ſouhaiterois un exemple.

les ſeuls dont je ne puis indiquer les ſources, & je ne crois pas qu'aucun Grec en ſache davantage. Quand le Boryſthenes eſt près de la mer, l'Hypanis mêle avec lui ſes eaux, en ſe jettant dans le même (101) marais. La langue (102) de terre qui eſt entre ces deux fleuves, s'appelle le Promontoire d'Hippolaïs. On y a bâti un temple à (103) Cerès. Au-delà de ce temple, vers le bord de l'Hypanis, habitent les Boryſthénites. Mais en voilà aſſez ſur ces fleuves.

LIV. On rencontre enſuite le (*a*) Panticapes, & c'eſt la cinquieme (104) riviere. Elle vient auſſi du Nord, ſort d'un lac, entre dans (*b*) l'Hylée; &, après l'avoir traverſée, elle mêle ſes eaux avec celles du Boryſthenes. Les Scythes (105) agricoles habitent entre ces deux rivieres.

LV. La ſixieme eſt l'Hypacyris : elle ſort d'un lac, traverſe, par le milieu, les terres des Scythes nomades, & ſe jette dans la mer, près de la ville de Carcinitis, enfermant à droite le pays d'Hylée, & ce qu'on appelle la Courſe d'Achilles.

LVI. Le ſeptieme fleuve eſt le Gerrhus : il s'éloigne du Boryſthenes vers l'endroit où ce fleuve commence à être (*c*) connu, depuis le Gerrhus, pays qui lui donne ſon nom. En coulant vers la

(*a*) Voyez notre Index Géographique.

(*b*) Voyez, ſur ce pays, ci-deſſous §. LXXVI, & notre Index Géographique.

(*c*) Voyez le §. LIII.

mer, il ſépare les Scythes nomades (*a*) des Scythes Royaux, & ſe jette dans l'Hypacyris.

LVII. Le huitieme enfin eſt le Tanaïs : il vient d'un pays fort éloigné, & ſort d'un grand lac, d'où il ſe jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle Méotis, qui ſépare les Scythes (106) Royaux des Sauromates. L'Hyrgis ſe décharge dans le Tanaïs.

LVIII. Tels ſont les fleuves célébres dont la Scythie a l'avantage d'être arroſée. L'herbe que produit ce pays eſt la meilleure pour le bétail, & la plus ſucculente que nous connoiſſions, comme on peut (107) le remarquer en ouvrant les beſtiaux qui s'en ſont nourris. Les Scythes ont donc, en abondance, les choſes les plus néceſſaires à la vie.

LIX. Quant à leurs autres loix & coutumes, les voici telles qu'elles ſont établies chez eux. Ils cherchent à ſe rendre propices principalement Veſta, enſuite Jupiter & la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; &, après ces trois divinités, Apollon, Vénus-Uranie, Hercules, Mars. Tous les Scythes reconnoiſſent ces divinités; mais les Scythes Royaux ſacrifient auſſi à Neptune. En langue Scythe, Veſta s'appelle Tabiti; Jupiter Papæus, nom qui, à mon avis, lui convient parfaitement; la Terre Apia, Apollon Œtoſyros; Vénus-Uranie Artimpaſa; Neptune Thamimaſadas.

(*a*) Voyez ci-deſſus, §. XX.

Ils élevent des ſtatues, des autels & des temples à Mars, & n'en élevent qu'à lui ſeul.

LX. Les Scythes ſacrifient de la même maniere dans tous leurs lieux (109) ſacrés. Ces ſacrifices ſe font ainſi : la victime eſt debout, les deux pieds de devant attachés avec une corde. Celui qui doit l'immoler ſe tient derriere, tire à lui le bout de la corde, & la fait tomber. Tandis qu'elle tombe, il invoque le Dieu auquel il va la ſacrifier. Il lui met enſuite une corde au cou, & ſerre la corde avec un bâton qu'il tourne. C'eſt ainſi qu'il l'étrangle, ſans allumer du feu, ſans faire de libations, & ſans aucune autre cérémonie (110) préparatoire. La victime étranglée, le ſacrificateur la dépouille, & ſe diſpoſe à la faire cuire.

LXI. Comme il n'y a point (111) du tout de bois (*a*) en Scythie, voici comment ils ont imaginé de faire cuire la victime. Quand ils l'ont dépouillée, ils enlevent toute la chair qui eſt ſur les os, & la mettent dans des chaudieres, s'il ſe trouve qu'ils en aient. Les chaudieres de ce pays reſſemblent beaucoup aux (111*) crateres de Leſbos, excepté qu'elles ſont beaucoup plus grandes. On allume deſſous du feu avec les os de la victime. Mais, s'ils n'ont point de chaudieres, ils mettent toutes les chairs, avec de l'eau, dans le ventre (112) de l'animal, & allument les os deſſous. Ces os ſont

(*a*) Voyez ci-deſſus, §. XIX.

un très-bon feu, & le ventre tient aiſément les chairs déſoſſées. Ainſi le bœuf ſe fait cuire lui-même. Pareille (113) choſe s'obſerve à l'égard des autres victimes. Quand le tout eſt cuit, le ſacrificateur offre les prémices de la chair & des entrailles, en les jettant devant lui. Ils immolent auſſi d'autres (114) animaux, & principalement des chevaux.

LXII. Telles ſont les eſpèces d'animaux que les Scythes ſacrifient à ces (114*) Dieux, & tels ſont leurs procédés. Mais voici les rits qu'ils obſervent à l'égard du Dieu Mars. Dans chaque Nome, on lui éleve un temple de la maniere ſuivante, dans (115) un champ deſtiné aux aſſemblées de la nation. On entaſſe des fagots de menu bois, & on en fait une pile de trois ſtades en longueur & en largeur, & moins en hauteur. Sur cette pile on pratique une eſpece de plate-forme carrée, dont trois côtés ſont inacceſſibles; le quatrieme va en pente, de maniere qu'on puiſſe y monter. On y entaſſe, tous les ans, cent-cinquante charretées de menu bois, pour relever cette pile, qui s'affaiſſe par les injures des ſaiſons. Au haut de cette pile, chaque nation Scythe plante un vieux (116) cimeterre de fer, qui leur tient lieu de ſimulacre de Mars. Ils offrent, tous les ans, à ce cimeterre, des ſacrifices de chevaux & d'autres animaux, & lui (117) immolent plus de victimes qu'à tous les autres Dieux. Ils lui ſacrifient auſſi le centieme de tous les priſonniers

qu'ils font ſur leurs ennemis; mais non de la même maniere que les animaux : la cérémonie en eſt bien différente. Ils font d'abord des libations avec du vin ſur la tête de ces victimes humaines, les égorgent enſuite ſur un vaſe, portent ce vaſe au haut de la pile, & en répandent le ſang ſur le cimeterre. Pendant qu'on porte ce ſang au haut de la pile, ceux qui ſont au bas coupent (119) le bras droit, avec l'épaule, à tous ceux qu'ils ont immolés, & les jettent en l'air. Lorſqu'ils ont ainſi mutilé (120) toutes les autres victimes, ils ſe retirent : le bras reſte où il tombe, & le corps demeure étendu dans un autre endroit.

LXIII. Tels ſont les ſacrifices établis parmi ces peuples; mais ils n'immolent jamais de pourceaux, & ne veulent pas même en nourrir dans leur pays.

LXIV. Quant à la guerre, voici les uſages qu'ils obſervent. Un Scythe boit du ſang du premier homme qu'il renverſe, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, & la porte au Roi. Quand il lui a préſenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin; ſans cela, il en ſeroit privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une inciſion à l'entour, vers les oreilles; &, la prenant par le haut, il en arrache la peau en la ſecouant. Il pétrit enſuite cette peau entre ſes mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf; &, quand il l'a bien amollie, il s'en ſert comme d'une ſerviette. Il la ſuſpend à la bride du

cheval qu'il monte, & s'en fait honneur : car plus un Scythe peut avoir de ces ſortes de ſerviettes, plus il eſt eſtimé vaillant & courageux. Il s'en trouve beaucoup qui couſent enſemble des peaux humaines, comme des capes (121) de bergers, & qui s'en font des vêtemens. Pluſieurs auſſi écorchent, juſqu'aux ongles incluſivement, la main droite des ennemis qu'ils ont tués, & en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme eſt en effet épaiſſe ; &, de toutes les peaux, c'eſt preſque la plus brillante par ſa blancheur. D'autres enfin écorchent des hommes depuis les pieds juſqu'à la tête ; &, lorſqu'ils ont étendu leurs peaux ſur des morceaux de bois, ils les portent ſur leurs chevaux. Telles ſont les coutumes reçues parmi ces peuples.

LXV. Les Scythes n'emploient pas, à l'uſage que je vais dire, toutes ſortes de têtes indifféremment ; mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils ſcient le crâne au-deſſous des ſourcils, & le nétoient. Les pauvres ſe contentent de le revêtir par dehors d'un morceau de cuir de bœuf, ſans apprêt : les riches non-ſeulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent auſſi en-dedans, & s'en ſervent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe (122) à boire. Ils font la même choſe des têtes de leurs proches, ſi, après avoir eu quelque querelle enſemble, ils ont remporté ſur eux la victoire en préſence du Roi.

S'il vient chez eux quelque étranger dont ils faſſent cas, ils lui préſentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenoient les ont (123) attaqués, quoiqu'ils fuſſent leurs parens, & comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, & appellent cela des actions de valeur.

LXVI. Chaque Gouverneur donne, tous les ans, un feſtin dans ſon Nome, où l'on ſert du vin mêlé avec de l'eau, dans un cratere. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin : ceux qui n'ont rien fait de ſemblable, n'en goutent point. Ils ſont honteuſement aſſis à part ; & c'eſt pour eux une grande (124) ignominie. Tous ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis, boivent, en même temps, dans deux coupes (125) jointes enſemble.

LXVII. Les devins ſont en grand nombre parmi les Scythes, & ſe ſervent de (126) baguettes de ſaule pour exercer la divination. Ils apportent des faiſceaux de baguettes, les poſent à terre, les délient ; &, lorſqu'ils ont mis à part chaque baguette, ils prédiſent l'avenir. Pendant qu'ils font ces prédictions, ils reprennent les baguettes l'une après l'autre, & les remettent enſemble. Ils ont appris de leurs ancêtres cette maniere de deviner. Les Enarées (127), qui ſont des hommes efféminés, diſent qu'ils tiennent de Vénus le don de la divination. Ils ſe ſervent, pour exercer leur art, d'écorce (128) de tilleul. Ils fendent en trois cette écorce, l'entortillent autour de leurs doigts, puis ils la défont & devinent enſuite.

LXVIII. Si le Roi des Scythes tombe malade, il envoie chercher trois des plus célébres d'entre ces devins, qui exercent leur art de la maniere que nous avons dit. Ils lui répondent ordinairement que tel & tel, dont ils disent en même temps les noms, ont fait un faux serment, en jurant par les Lares du palais. Les Scythes en effet jurent assez ordinairement par les (129) Lares du palais, quand ils veulent faire le plus grand de tous les sermens.

Aussitôt on saisit l'accusé, l'un d'un côté, l'autre de l'autre : quand on l'a amené, ils lui déclarent que par l'art de la divination, ils sont sûrs qu'il a fait un faux serment en jurant par les Lares du palais, & qu'ainsi il est la cause de la maladie du Roi. Si l'accusé nie le crime & s'indigne qu'on ait pu le lui imputer, le Roi fait venir le double d'autres devins. Si ceux-ci le convainquent (130) aussi de parjure par les regles de la divination, on lui tranche sur le champ la tête, & ses biens sont confisqués au profit des premiers devins. Si les devins, que le Roi a mandés en second lieu, le déclarent (131) innocent, on en fait venir d'autres, & puis d'autres encore; &, s'il est déchargé de l'accusation par le plus grand nombre, la sentence qui l'absout est l'arrêt de mort des premiers devins.

LXIX. Voici comment on les fait mourir : on remplit de menu bois un chariot, auquel on attelle des bœufs : on renferme les devins au milieu de

ces fagots, les pieds attachés, les mains liées derriere le dos, & un baillon à la bouche. On met enſuite le feu aux fagots, & l'on chaſſe les bœufs en les épouvantant. Pluſieurs de ces animaux ſont brûlés avec les devins; d'autres ſe ſauvent à demi-brûlés, lorſque la flamme a conſumé le limon. C'eſt ainſi qu'on brûle les devins, non-ſeulement pour ce crime, mais encore pour d'autres cauſes; & on les appelle Faux-devins.

LXX. Le Roi fait mourir les enfans mâles de ceux qu'il punit de mort; mais il ne fait aucun (132) mal aux filles. Lorſque les Scythes font un traité (133) avec quelqu'un, quel qu'il puiſſe être, ils verſent du vin dans une grande coupe de terre, & les contractans y mêlent de leur ſang, en ſe faiſant de légeres (134) inciſions au corps avec un couteau ou une épée : après quoi, ils trempent, dans cette coupe, un cimeterre, des fleches, une hache & un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prieres, & boivent enſuite une partie de ce qui eſt dans la coupe; &, après eux, les perſonnes les plus diſtinguées de leur ſuite.

LXXI. Les tombeaux de leurs Rois ſont dans un canton qu'on appelle Gerrhes, où le (*a*) Boryſthenes (135) commence à être navigable. Quand le Roi vient à mourir, ils font, en cet

(*a*) Voyez ci-deſſus, §§. LIII. & LVI.

endroit, une grande foſſe carrée. Cette foſſe achevée, ils enduiſent le corps de cire, lui fendent le ventre; &, après l'avoir nétoyé & rempli de (136) ſouchet broyé, de parfums, de graine d'ache & d'anis, ils le recouſent. On porte enſuite le corps ſur un char, dans une autre province, dont les habitans ſe coupent, comme les Scythes Royaux, un peu de (137) l'oreille, ſe raſent les cheveux autour de la tête, ſe font des inciſions aux bras, ſe déchirent le front & le nez, & ſe paſſent des fleches à travers la main gauche. Delà on porte le corps du Roi, ſur un char, dans une autre province de ſes états, & les habitans de celle où il a été porté d'abord ſuivent le convoi. Quand on lui a fait parcourir toutes les provinces & toutes les nations ſoumiſes à ſon obéiſſance, il arrive dans le pays de Gerrhes, à l'extrémité de la Scythie, & on le place dans le lieu de ſa ſépulture, ſur un lit de verdure & de feuilles entaſſées. On plante enſuite, autour du corps, des piques, & on poſe par deſſus des pieces de bois, qu'on couvre de (138) branches de ſaule. On met, dans l'eſpace vuide de cette foſſe, une des concubines du Roi, qu'on a étranglée auparavant, ſon échanſon, ſon cuiſinier, ſon écuyer, ſon (138*) miniſtre, un de ſes ſerviteurs, des chevaux; en un mot, les prémices de toutes les autres choſes à ſon uſage, & des coupes d'or : ils ne connoiſſent en effet ni l'argent ni le cuivre. Cela fait, ils rempliſſent la foſſe de

terre, & travaillent tous, à l'envi l'un de l'autre, à élever, ſur le lieu de ſa ſépulture, un terre très-haut.

LXXII. L'année révolue, ils prennent, parmi le reſte des ſerviteurs du Roi, ceux qui lui étoient les plus utiles. Ces ſerviteurs ſont tous Scythes de nation; le Roi n'ayant point d'eſclaves achetés à prix d'argent, & ſe faiſant ſervir par ceux de ſes ſujets à qui il l'ordonne. Ils (139) étranglent une cinquantaine de ces ſerviteurs, avec un pareil nombre de ſes plus beaux chevaux. Ils leur ôtent les entrailles, leur nétoient le ventre; &, après l'avoir rempli de paille, ils le recouſent. Ils poſent ſur deux pieces de bois, un demi-cercle renverſé, puis un autre demi-cercle ſur deux autres pieces de bois, & pluſieurs autres ainſi de ſuite qu'ils attachent de la même maniere. Ils élevent enſuite, ſur ces demi-cercles, les chevaux, après leur avoir fait paſſer des pieux, dans toute leur (140) longueur, juſqu'au col: les premiers demi-cercles ſoutiennent les épaules des chevaux, & les autres les flancs & la croupe; de ſorte que les jambes n'étant point appuyées, reſtent ſuſpendues. Ils leur mettent enſuite un mords & une bride, tirent la bride en avant, & l'attachent à un pieu. Cela fait, ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun ſur un cheval, après leur avoir fait paſſer, le long de l'épine du dos juſqu'au col, une perche, dont l'extrémité infé-

rieure s'emboîte dans le pieu qui traverſe le cheval. Enfin, lorſqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau, ils ſe retirent.

LXXIII. Telles ſont les cérémonies qu'ils obſervent à l'égard de leurs Rois. Quant aux autres Scythes, lorſqu'il meurt quelqu'un d'entr'eux, ſes plus proches parens le mettent ſur un chariot, & le conduiſent de maiſon en maiſon chez leurs amis : ces amis le reçoivent, & préparent chacun un feſtin à ceux qui accompagnent le corps, & font pareillement ſervir au mort de tous les mets qu'ils préſentent aux autres. On tranſporte ainſi, de côté & d'autre, les corps des particuliers pendant quarante jours; enſuite (141) on les enterre. Lorſque les Scythes ont donné la ſépulture à un mort, ils ſe purifient de la maniere ſuivante. Après s'être frottés la tête avec quelque choſe de déterſif, & ſe l'être lavée, ils obſervent, à l'égard du reſte du corps, ce que je vais dire. Ils inclinent trois perches l'une vers l'autre; &, ſur ces perches, ils étendent des étoffes de laine foulée, qu'ils bandent le plus qu'ils peuvent. Ils placent enſuite, au milieu de ces perches & de ces étoffes, un vaſe, dans lequel ils mettent des pierres rougies au feu.

LXXIV. Il croît en Scythie (142) du chanvre; il reſſemble fort au lin, excepté qu'il eſt plus gros & plus grand. Il lui eſt, en cela, de beaucoup ſupérieur. Cette plante vient d'elle-même & de graine. Les Thraces (143) s'en font des vêtemens, qui

qui reſſemblent tellement à ceux de lin, qu'il faut s'y bien connoître pour les diſtinguer; & quelqu'un qui n'en auroit jamais vu de chanvre, les prendroit pour des étoffes de lin.

LXXV. Les Scythes prennent de la graine de chanvre, & s'étant gliſſés ſous ces (144) tentes de laine foulée, ils mettent de cette graine ſur des pierres rougies au feu. Lorſqu'elle commence à brûler, elle répand une ſi grande vapeur, qu'il n'y a point (145), en Grece, d'étuve qui ait plus de force. Les Scythes, étourdis (146) par cette vapeur, jettent des cris confus. Elle leur tient lieu de bain; car jamais ils ne ſe baignent. Quant à leurs femmes, elles broyent, ſur une pierre raboteuſe, du bois de cyprès, de cédre & de l'arbre qui (*a*) porte l'encens; &, lorſque le tout eſt bien broyé, elles y mêlent un peu d'eau, & en font une pâte, dont elles ſe frottent tout le corps & le viſage. Cette pâte leur donne une odeur agréable; &, le lendemain, quand elles l'ont enlevée, elles ſont propres, & leur beauté en a plus d'éclat.

LXXVI. Les Scythes ont un (147) prodigieux éloignement pour les coutumes étrangeres : les habitans d'une province ne veulent pas même ſuivre celles d'une province voiſine. Mais il n'en eſt point dont ils aient plus d'éloignement que de celles des Grecs. Anacharſis & Scylès après lui,

(*a*) Je ne conçois pas comment ils peuvent s'en procurer.

en ſont une preuve convaincante. Anacharſis(148), ayant parcouru beaucoup de pays, & (149) montré par-tout une grande ſageſſe, s'embarqua ſur l'Helleſpont, pour retourner dans ſa patrie. Etant abordé à Cyzique, dans le temps que les Cyzicéniens étoient occupés à célébrer, avec beaucoup de ſolemnité, la fête de la Mere des Dieux, il fit vœu, s'il retournoit ſain & ſauf dans ſa patrie, d'offrir à cette Déeſſe des ſacrifices, avec les mêmes rits & cérémonies qu'il avoit vu pratiquer par les Cyzicéniens, & d'inſtituer, en ſon honneur, la veillée (150) de la fête. Lorſqu'il fut arrivé dans l'Hylée, contrée de la Scythie, entiérement couverte d'arbres de toutes eſpeces, & ſituée près de la Courſe d'Achilles, il célébra la fête en l'honneur de la Déeſſe, ayant de petites ſtatues (151) attachées ſur lui, & tenant à la main un tambourin. Il fut apperçu, en cet état, par un Scythe, qui alla le dénoncer au Roi Saulius. Le Roi, s'étant lui-même tranſporté ſur les lieux, n'eut pas plutôt vu Anacharſis occupé à la célébration de cette fête, qu'il le tua d'un coup de fleche; & même encore aujourd'hui, ſi l'on parle d'Anacharſis aux Scythes, ils font ſemblant de ne le point connoître, parce qu'il avoit voyagé en Grece, & qu'il obſervoit des uſages étrangers. J'ai oui dire à Timnès, tuteur d'Ariapithès, qu'Anacharſis étoit oncle paternel d'Idanthyrſe, Roi des Scythes, qu'il étoit fils de Gnurus, petit-fils de Lycus, & arriere-petit-fils

de Spargapithès. Si donc Anacharsis étoit de cette maison, il est certain qu'il fut tué par son propre (152) frere. Idanthyrse étoit en effet fils de Saulius; & ce fut Saulius qui tua Anacharsis.

LXXVII. Cependant j'en ai entendu parler autrement aux Péloponnésiens. Ils disent qu'Anacharsis, ayant été envoyé, par le Roi des Scythes, dans les pays étrangers, devint disciple des Grecs; qu'étant de retour dans sa patrie, il dit au Prince qui l'avoit envoyé, que tous les peuples de la Grece s'appliquoient aux Sciences & aux Arts, excepté les Lacédémoniens; mais que ceux-ci seuls s'étudioient à parler & à répondre avec prudence & modération : mais cette histoire (153) est une pure invention des Grecs. Anacharsis fut donc tué, comme on vient de le dire; & il éprouva ce malheur, pour avoir pratiqué des coutumes étrangeres, & avoir eu commerce avec les Grecs.

LXXVIII. Bien des années après, Scylès, fils d'Ariapithès, Roi des Scythes, eut le même sort. Ariapithès avoit plusieurs enfans; mais il avoit eu Scylès d'une femme étrangere de la ville (153*) d'Istrie, qui lui apprit la langue & les lettres grecques. Quelque temps après, Ariapithès fut tué, en trahison, par Spargapithès, Roi des Agathyrses. Scylès, étant monté sur le trône, épousa Opœa, Scythe de nation, femme de son pere, & dont le feû Roi avoit eu un fils, nommé Oricus.

Quoique Scylès fût Roi des Scythes, les coutumes de la Scythie ne lui plaiſoient nullement; & il ſe ſentoit d'autant plus de goût pour celles des Grecs, qu'il y avoit été inſtruit dès ſa plus tendre enfance. Voici quelle étoit ſa conduite: toutes les fois qu'il menoit l'armée Scythe vers la ville des Boryſthénites, dont les habitans ſe diſent originaires de Milet, il la laiſſoit devant la ville; &, dès qu'il y étoit entré, il en faiſoit fermer les portes. Il quittoit alors l'habit Scythe, en prenoit un à la Grecque; &, vêtu de la ſorte, il ſe promenoit dans la place publique, ſans être accompagné de gardes, ni même de toute autre perſonne. Pendant ce temps-là, on faiſoit ſentinelle aux portes, de peur que quelque Scythe ne l'apperçût avec cet habit. Outre pluſieurs autres uſages des Grecs, auxquels il ſe conformoit, il obſervoit auſſi leurs cérémonies dans les ſacrifices qu'il offroit aux Dieux. Après avoir demeuré, dans cette ville, un mois ou même davantage, il reprenoit l'habit Scythe, & alloit rejoindre ſon armée. Il pratiquoit ſouvent la même choſe. Il ſe fit auſſi bâtir un palais à Boriſthenes, & y épouſa (154) une femme du pays.

LXXIX. Les deſtins avoient réſolu ſa perte; voici ce qui l'occaſionna: Scylès déſira de ſe faire initier dans les myſteres de Bacchus. Comme on commençoit la cérémonie, & qu'on alloit lui mettre, entre les mains, les choſes ſacrées, il

arriva un très-grand prodige. Il avoit, à Boryſthenes, un palais, dont j'ai fait mention un peu (*a*) auparavant. C'étoit un édifice ſuperbe, & d'une vaſte étendue, autour duquel on voyoit des ſphinx & des gryphons de marbre blanc. Le Dieu le (155) frappa de ſes traits, & il fut entiérement réduit en cendres. Scylès n'en continua pas moins la cérémonie qu'il avoit commencée. Les Scythes reprochent aux Grecs leurs Bacchanales, & penſent qu'il eſt contraire (156) à la raiſon d'imaginer un Dieu qui pouſſe les hommes à des extravagances. Lorſque Scylès eut été initié aux myſteres de Bacchus, un habitant de Boryſthenes ſe rendit (157) ſecrétement à l'armée des Scythes : « Vous-vous » mocquez de nous, leur dit-il, parce qu'en » célébrant les Bacchanales, le Dieu ſe rend » maître de nous. Ce Dieu s'eſt auſſi emparé de » votre Roi; Scylès célébre Bacchus, & le Dieu » l'agite & trouble ſa raiſon. Si vous ne voulez » pas m'en croire, ſuivez-moi, & je vous le » montrerai ». Les premiers de la nation le ſuivirent. Le Boryſthénite les plaça ſecrétement dans une tour, d'où ils virent paſſer Scylès avec ſa troupe, célébrant les Bacchanales. Les Scythes, regardant cette conduite comme quelque choſe de très-affligeant pour leur nation, firent, en préſence de toute l'armée, le rapport de ce qu'ils avoient vu.

(*a*) §. LXXVIII.

LXXX. Scylès étant parti après cela pour retourner chez lui, ſes ſujets ſe révolterent, & proclamerent, en ſa place, Octamaſades ſon frere, fils de la fille de Térès. Ce Prince, ayant appris cette révolte, & quel en étoit le motif, ſe réfugia en Thrace. Sur cette nouvelle, Octamaſades, à la tête d'une armée, le pourſuivit dans ſa retraite. Quand il fut arrivé ſur les bords de l'Iſter, les Thraces vinrent à ſa rencontre. Mais, comme on étoit ſur le point de donner (158) bataille, Sitalcès envoya un héraut à Octamaſades, avec ordre de lui dire : « Qu'eſt-il beſoin de tenter, l'un & » l'autre, le hazard d'un combat? Vous êtes Fils » de ma Sœur, & vous avez mon Frere en votre » puiſſance : ſi vous me le rendez, je vous livrerai » Scylès, & nous ne nous expoſerons point au » ſort d'une bataille ». Le frere de Sitalcès s'étoit en effet réfugié auprès d'Octamaſades.

Ce Prince accepta l'offre, remit ſon oncle maternel entre les mains de Sitalcès, & reçut, en échange, ſon frere Scylès. Sitalcès n'eut pas plutôt ſon frere en ſon pouvoir, qu'il ſe retira avec ſes troupes; &, dès qu'on eut rendu Scylès, Octamaſades lui fit trancher la tête ſur la place même. Telle eſt la ſcrupuleuſe exactitude des Scythes dans l'obſervation de leurs loix & de leurs coutumes, & la rigueur avec laquelle ils puniſſent ceux qui en affectent d'étrangeres.

LXXXI. Quant à la population de la Scythie, on m'en a parlé diverſement, & je n'en ai jamais rien pu apprendre de certain : les uns m'ont dit que ce pays étoit très-peuplé; &, les autres, qu'à ne compter que les véritables Scythes, il l'étoit peu. Mais voici ce que j'ai vu par moi-même.

Entre le Boryſthenes & l'Hypanis, eſt un certain canton qu'on appelle Exampée. J'en ai fait mention (159) un peu plus haut (*a*), en parlant d'une fontaine, dont les eaux ſont ſi ameres, que celles de l'Hypanis, dans lequel elle ſe jette, en ſont tellement altérées, qu'il n'eſt pas poſſible d'en boire. Il y a, dans ce pays, un vaſe d'airain, ſix fois plus grand que le (160) cratere qui ſe voit à l'embouchure du Pont-Euxin, & que Pauſanias, fils de Cleombrote, y a conſacré. Je vais en donner les dimenſions, en faveur de ceux qui ne l'ont point vu. Ce vaſe d'airain, qui eſt dans la Scythie, contient aiſément ſix-cents amphores, & il a ſix doigts d'épaiſſeur. Les habitans du pays m'ont dit qu'il avoit été fait de pointes de fleches : que leur Roi Ariantas, voulant ſavoir le nombre de ſes ſujets, commanda à tous les Scythes d'apporter chacun une pointe de fleche, ſous peine de mort: qu'on lui en apporta en effet une quantité prodigieuſe, dont il fit faire ce vaſe d'airain, qu'il conſacra dans le lieu qu'on appelle Exampée, comme

(*a*) §. LII.

un monument qu'il laiſſoit à la poſtérité. Voilà ce que j'ai appris de la population des Scythes.

LXXXII. La Scythie n'a rien de merveilleux que les fleuves qui l'arroſent ; ils ſont très-conſidérables, & en très-grand nombre. Mais, indépendamment de ſes fleuves & de ſes vaſtes plaines, on y montre encore une choſe digne d'admiration ; c'eſt l'empreinte du pied d'Hercules ſur un roc près du Tyras. Cette empreinte reſſemble à celle d'un pied d'homme ; mais elle a deux coudées (161) de long. Revenons maintenant au ſujet dont je m'étois propoſé de parler au commencement de ce Livre.

LXXXIII. Darius fit de grands préparatifs contre les Scythes ; il dépêcha de toutes parts des couriers, pour ordonner aux uns de lever une armée de terre ; aux autres, d'équipper une flotte ; à d'autres enfin de conſtruire un pont (161*) de bateaux ſur le Boſphore de Thrace. Cependant Artabane, fils d'Hyſtaſpes & frere de Darius, n'étoit nullement d'avis que le Roi entreprît de porter la guerre en Scythie. Il lui repréſenta la pauvreté des Scythes ; mais, quand il vit que ſes remontrances, quoique ſages, ne faiſoient aucune impreſſion ſur ſon eſprit, il n'inſiſta pas davantage. Les préparatifs achevés, Darius, à la tête de ſon armée, partit de Suſes.

LXXXIV. Alors un Perſe, nommé Œobazus, dont les trois fils étoient de cette expédition, pria Darius d'en laiſſer un auprès de lui. Ce Prince lui

répondit, comme à un ami, dont la demande étoit modérée, qu'il les lui laiſſeroit tous trois. Le Perſe, charmé de cette réponſe, ſe flattoit que ſes trois fils alloient avoir leur congé; mais le Roi ordonna à ceux qui préſidoient aux exécutions, de faire mourir tous les enfans d'Œobazus; &, après leur mort, on les laiſſa en cet endroit-là même.

LXXXV. Darius ſe rendit de Suſes à Chalcédoine, ſur le Boſphore, où l'on avoit fait le pont. Il s'y embarqua, & fit voile vers les iſles Cyanées, qui étoient autrefois (161**) errantes, s'il faut en croire les Grecs. Il s'aſſit dans (162) le temple, & delà ſe mit à conſidérer le Pont-Euxin : c'eſt, de toutes les mers, celle qui mérite le plus notre admiration. Elle a onze mille cent ſtades de longueur, ſur trois mille trois-cents (163) de largeur, à l'endroit où elle eſt le plus large. L'embouchure de cette mer a quatre ſtades de large, ſur environ ſix-vingts ſtades de long. Ce col, ou détroit, s'appelle Boſphore. C'étoit-là où l'on avoit jetté le pont. Le Boſphore s'étend juſqu'à la Propontide. Quant à la Propontide, elle a cinq-cents ſtades de largeur, ſur quatorze-cents de longueur, & ſe jette dans l'Helleſpont, qui, dans l'endroit où il eſt le moins large, n'a que ſept ſtades de largeur, ſur quatre-cents de longueur. L'Helleſpont communique à une mer d'une vaſte étendue, qu'on appelle la Mer Egée.

LXXXVI. On a meſuré ces mers de la maniere ſuivante : dans les longs jours, un vaiſſeau fait en tout environ ſoixante & (164) dix mille orgyies de chemin, & ſoixante mille par nuit. Or de l'embouchure du Pont-Euxin au Phaſe, qui eſt ſa plus grande longueur, il y a neuf jours & huit nuits de navigation : cela fait onze cents dix mille (165) orgyies, c'eſt-à-dire, onze mille cent ſtades. De la Sindique à Thémiſcyre, ſur le Thermodon, où le Pont-Euxin eſt le plus large, on compte trois jours & deux nuits de navigation, qui font trois-cents trente mille orgyies, ou trois mille trois-cent ſtades. C'eſt ainſi que j'ai pris les dimenſions du Pont-Euxin, du Boſphore & de l'Helleſpont, & ces mers ſont naturellement telles que je les ai repréſentées. Le Palus-Mæotis ſe jette dans le Pont-Euxin ; il n'eſt guere moins grand que cette mer, & on l'appelle la Mere du Pont.

LXXXVII. Lorſque Darius eut conſidéré le Pont-Euxin, il revint par mer au pont de bateaux, dont Mandroclès de Samos étoit l'entrepreneur. Il examina auſſi le Boſphore ; &, ſur le bord de ce détroit, on érigea, par ſon ordre, deux colonnes de pierre blanche. Il fit graver ſur l'une, en caracteres Aſſyriens, &, ſur l'autre, en lettres Grecques, les noms de toutes les nations qu'il avoit à ſa ſuite. Or il menoit à cette guerre tous les peuples qui lui étoient ſoumis. On comptoit, dans cette armée, ſept-cent mille hommes avec la cavalerie,

ſans y comprendre la flotte qui étoit de ſix-cents voiles.

Depuis l'expédition des Perſes en Scythie, les Byzantins ont tranſporté ces deux colonnes dans leur ville, & les ont fait ſervir à l'autel de Diane (166) Orthoſiene, excepté une ſeule pierre qu'on a laiſſée auprès du temple de Bacchus à Byzance, & qui eſt entiérement chargée de lettres Aſſyrienes. Au reſte l'endroit du Boſphore où Darius fit jetter un pont, eſt, ce me ſemble, autant que je puis le conjecturer, à moitié chemin de Byzance, au temple qu'on voit à l'embouchure du Pont-Euxin.

LXXXVIII. Darius, charmé de ce (*a*) pont, fit de riches (167) préſens à Mandroclès de Samos, qui en étoit l'entrepreneur. Mandroclès employa les prémices de ces préſens à faire (168) faire un tableau qui repréſentoit le pont du Boſphore, avec le Roi Darius aſſis ſur ſon trône, & regardant paſſer ſes troupes. Il fit une offrande de ce tableau au temple (*b*) de Junon, & y ajouta une inſcription en ces termes:

« Mandroclès a conſacré à Junon ce monument, » en reconnoiſſance de ce qu'il a réuſſi, au gré du » Roi Darius, à jetter un pont ſur le Boſphore. » Il s'eſt, par cette entrepriſe, couvert de gloire, » & a rendu immortel le nom de ſa patrie ».

(*a*) Voyez la note 161*.

(*b*) Le fameux temple de Junon à Samos.

Tel eſt le monument qu'a laiſſé celui qui a préſidé à la conſtruction de ce pont.

LXXXIX. Darius, ayant récompenſé Mandroclès, paſſa en Europe. Il avoit ordonné aux Ioniens de faire voile par le Pont-Euxin juſqu'à l'Iſter, de jetter un pont ſur ce fleuve, quand ils y ſeroient arrivés, & de l'attendre en cet endroit. Les Ioniens, les Eoliens & les habitans de l'Helleſpont, conduiſoient l'armée navale. La flotte paſſa donc les Cyanées, fit voile droit à l'Iſter; &, après avoir remonté le fleuve pendant deux jours, depuis la mer juſqu'à l'endroit où il ſe partage en pluſieurs bras, qui forment autant d'embouchures, toute l'armée navale y conſtruisît un pont. Darius, ayant traverſé le Boſphore ſur le pont de bateaux, prit ſon chemin par la Thrace; &, quand il fut arrivé aux ſources du Téare, il y campa trois jours.

XC. Les peuples qui habitent ſur ſes bords, prétendent que ſes eaux ſont excellentes contre pluſieurs ſortes de maux, & particuliérement qu'elles guériſſent les hommes & les chevaux de la galle. Ses ſources ſortent du même rocher, au nombre de trente-huit : les unes ſont chaudes; les autres froides. Elles ſont à égale diſtance de la ville d'Héræum, qui eſt près de Périnthe, & d'Apollonie, ville ſituée ſur le Pont-Euxin. Il y a deux journées de marche de l'une & de l'autre de ces fontaines. Le Téare ſe jette dans le Contadeſdus, le Contadeſdus dans l'Agrianès, l'Agrianès

dans l'Hebre, & l'Hebre dans la mer, près de la ville d'Ænos.

XCI. Darius, étant arrivé aux ſources du Téare, y aſſit ſon camp. Il fut ſi charmé de ce fleuve, qu'il fit ériger, dans le même endroit, une colonne, avec cette inſcription :

LES SOURCES DU TÉARE DONNENT LES MEILLEURES ET LES PLUS BELLES EAUX DU MONDE : DARIUS, FILS D'HYSTASPES, LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES, ROI DES PERSES ET DE TOUTE LA TERRE (169) FERME, MARCHANT CONTRE LES SCYTHES, EST ARRIVÉ SUR SES BORDS.

XCII. Darius partit delà pour ſe rendre ſur une autre riviere, qu'on appelle Artiſcus, & qui coule par le pays des Odryſes. Quand il fut arrivé ſur ſes bords, il déſigna à ſes troupes, un certain endroit, où il ordonna que chaque ſoldat mît une pierre en paſſant. L'ordre fut exécuté par toute l'armée ; & Darius, ayant laiſſé, en ce lieu, de grands tas de pierres, continua ſa marche avec ſes troupes.

XCIII. Avant que d'arriver à l'Iſter, les Getes, qui ſe diſent immortels, furent les premiers peuples qu'il ſubjugua. Les Thraces de Salmydeſſe, & ceux qui demeurent au-deſſus d'Apollonie & de la ville de Méſambria, qu'on appelle Scyrmiades & Nipſéens, s'étoient rendus à lui ſans combattre & ſans faire la moindre réſiſtance. Les Getes, par un fol entêtement, ſe mirent en défenſe ; mais ils

furent ſur le champ réduits en eſclavage. Ces peuples ſont les plus braves & les plus juſtes d'entre les Thraces.

XCIV. Les Getes ſe croient (170) immortels, & penſent que celui qui meurt va trouver leur (171) Dieu (172) Zalmoxis, que quelques-uns d'entr'eux croient le même que (173) Gébéleïzis. Tous (174) les cinq ans ils tirent au ſort quelqu'un de leur nation, & l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui repréſenter leurs beſoins. Voici comment ſe fait la députation. Trois d'entr'eux ſont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent, par les pieds & par les mains, celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle, & le lancent en l'air, de façon qu'il retombe ſur la pointe des javelines. S'il meurt de ſes bleſſures, ils croient que le Dieu leur eſt propice : s'il n'en meurt pas, ils l'accuſent d'être un méchant. Quand ils ont ceſſé de le maltraiter, ils en députent un autre, & lui donnent auſſi leurs ordres, tandis qu'il eſt encore vivant. Ces mêmes Thraces tirent auſſi des fleches contre le ciel, quand il tonne & qu'il éclaire, pour menacer le Dieu qui lance la foudre, perſuadés qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui qu'ils adorent.

XCV. J'ai néanmoins oui dire aux Grecs, qui habitent l'Helleſpont & le Pont, que ce Zalmoxis étoit un homme, & qu'il avoit été à Samos eſclave

de Pythagore, fils de Mnéſarque : qu'ayant été mis en liberté, il y avoit amaſſé de grandes richeſſes, avec leſquelles il étoit retourné dans ſon pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuſe & groſſiere des Thraces, comme il avoit été inſtruit des uſages des Ioniens, & qu'il avoit contracté avec les Grecs, & particuliérement avec Pythagore, un des plus (175) célébres Philoſophes de la Grece, l'habitude de penſer plus profondément que ſes compatriotes, il fit bâtir une ſalle où il régaloit les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenoit que ni lui, ni ſes conviés, ni leurs deſcendans à perpétuité, ne mourroient point; mais qu'ils iroient dans un lieu où ils jouiroient éternellement de toutes ſortes de biens. Pendant qu'il traitoit ainſi ſes compatriotes, & qu'il les entretenoit de pareils diſcours, il ſe faiſoit faire un logement ſous terre. Ce logement achevé, il ſe déroba aux yeux des Thraces, deſcendit dans ce ſouterrain, & y demeura environ trois ans. Il fut regretté & pleuré comme mort. Enfin la quatrieme année, il reparut, & rendit croyables, par cet artifice, tous les diſcours qu'il avoit tenus.

XCVI. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on rapporte de Zalmoxis & de ſon logement ſouterrain; mais je penſe qu'il eſt antérieur de bien des années à Pythagore. Au reſte, que Zalmoxis ait été un homme, ou que ce ſoit quelque dieu du pays des Getes, c'en eſt aſſez ſur ce qui le concerne.

Les Getes, chez qui ſe pratique la cérémonie (*a*) dont je viens de parler, ayant été ſubjugués par les Perſes, ſuivirent l'armée.

XCVII. Darius étant arrivé ſur les bords de l'Iſter avec ſon (176) armée de terre, la fit paſſer de l'autre côté du fleuve. Alors il commanda aux Ioniens de rompre le pont, & de l'accompagner par terre, avec toutes les troupes de la flotte. Mais, comme ils étoient ſur le point de le rompre & d'exécuter ſes ordres, Coès, fils d'Erxandre, qui commandoit les Mytiléniens, parla à Darius en ces termes, après lui avoir demandé la permiſſion de lui dire ſon ſentiment:

« Seigneur, puiſque vous allez porter la guerre » dans un pays où il n'y a ni terres labourées, ni » villes, laiſſez ſubſiſter le pont tel qu'il eſt : or- » donnez ſeulement à ceux qui l'ont conſtruit, de » reſter auprès pour le garder. Par ce moyen, ſoit » que nous trouvions les Scythes, & que nous » réuſſiſſions ſelon notre eſpérance, ſoit que nous » ne puiſſions les rencontrer, nous pourrons nous » retirer avec ſécurité. Ce n'eſt pas que je craigne » que nous ſoyons battus par les Scythes ; mais » j'appréhende que, ne pouvant les trouver, il ne » nous arrive quelque fâcheux accident dans les » déſerts. On dira peut-être que je parle pour moi, » & que je voudrois reſter ici. Mais, Seigneur,

(*a*) §. XCIV.

» content

» content de (177) proposer à votre Conseil le » sentiment qui me paroît le plus avantageux, je » suis prêt à vous suivre; & la grâce que je vous » demande, c'est de ne me point laisser ici ».

Darius, charmé de ce discours, lui dit : « Mon » Hôte de Lesbos, lorsqu'après mon expédition je » serai de retour sain & sauf dans mes Etats, ne » manquez pas de vous présenter devant moi, afin » que je vous récompense dignement du bon » conseil que vous me donnez ».

XCVIII. Ayant ainsi parlé, il fit soixante (178) nœuds à une courroie, manda les Tyrans des Ioniens, & leur tint ce discours : « Ioniens, j'ai » changé d'avis au sujet du pont : prenez cette » courroie, & ayez soin d'exécuter mes ordres; » quand vous me verrez parti pour la Scythie, » commencez dès-lors à défaire chaque jour un de » ces nœuds. Si je ne suis pas de retour ici, après » que vous les aurez tous dénoués, vous retour- » nerez dans votre patrie. Mais, puisque j'ai changé » de sentiment, gardez le pont jusqu'à ce temps, » & ne négligez rien tant pour le défendre que » pour le conserver; vous me rendrez en cela un » service essentiel ». Darius, ayant ainsi parlé, marcha en avant.

XCIX. La Thrace a devant elle la partie (179) de la Scythie qui aboutit à la mer (*a*). A l'endroit

(*a*) Le Pont-Euxin.

où finit le golfe de Thrace, là commence la Scythie. L'Iſter en traverſe une partie, & ſe jette dans la mer du côté du Sud-Eſt.

Je vais indiquer (180) ce qu'on trouve après l'Iſter, & donner la meſure de la partie de la Scythie qui eſt au-delà de ce fleuve du côté de la mer. L'ancienne Scythie eſt ſituée (*a*) au Midi juſqu'à la ville de Carcinitis. Le pays au-delà de cette ville, en allant vers la même mer, eſt montagneux; il eſt habité par la Nation Taurique, qui s'étend juſqu'à la ville de (181) Cherſoneſe-Trachée, & cette ville eſt ſur les bords de la mer qui eſt à l'Eſt (*b*). Il y a en effet deux parties des confins de la Scythie qui ſont bornées comme l'Attique, l'une par la mer (*c*) qui eſt au Sud, l'autre par celle qui eſt à l'Eſt. Les Taures ſont, par rapport à cette partie de la Scythie, dans la même poſition que ſeroit, par rapport aux Athéniens, un autre peuple qui habiteroit la pointe du promontoire Sunium, qui s'étend depuis le bourg de Thorique juſqu'à celui d'Anaphlyſte, & s'avance beaucoup dans la mer. Telle eſt la ſituation de la Tauride, s'il eſt permis de comparer de petites choſes aux grandes.

(*a*) En ſe tenant à l'extrémité Nord de la Scythie, & le viſage tourné vers la Cherſoneſe-Taurique ou Crimée, la Scythie eſt au Midi.

(*b*) La ville de Cherſoneſe eſt à l'Oueſt; mais elle eſt à l'Eſt de la Scythie.

(*c*) Ce ſont des points différens du même Pont-Euxin.

Mais, en faveur de ceux qui n'ont jamais cotoyé cette partie de l'Attique, je vais expliquer cela d'une autre façon : qu'on ſuppoſe qu'une autre nation que celle des Iapyges habite le promontoire d'Iapygie, à commencer au port de Brentéſium, & le coupe ou ſépare depuis cet endroit juſqu'à Tarente. Au reſte, en parlant de ces deux promontoires, c'eſt comme ſi je parlois de pluſieurs autres pareils, auxquels la Tauride reſſemble.

C. Au-delà de la Tauride, on trouve des Scythes qui habitent le pays au-deſſus des Taures, & celui qui s'étend vers (182) la mer qui eſt à l'Eſt, ainſi que les côtes occidentales du Boſphore Cimmérien & du Palus-Mæotis juſqu'au Tanaïs, fleuve qui ſe décharge dans une anſe de ce Palus. A prendre donc depuis l'Iſter, & à remonter par le milieu des terres, la Scythie eſt bornée premiérement par le pays des Agathyrſes, enſuite par celui des Neures, troiſiémement par celui des Androphages, & enfin par celui des Mélanchlenes.

CI. La Scythie étant tétragone, & deux de ſes côtes s'étendant le long de la mer, l'eſpace qu'elle occupe vers le milieu des terres, eſt parfaitement égal à celui qu'elle a le long des côtes. En effet depuis l'Iſter juſqu'au Boryſthenes, il y a dix journées de chemin ; du Boryſthenes au Palus-Mæotis, il y en a dix autres; & depuis la mer en remontant par le milieu des terres juſqu'au pays des Mélanchlenes, qui habitent au-deſſus des

Scythes, il y a vingt jours de marche. Or je compte (183) deux-cents ſtades pour chaque journée de chemin. Ainſi la Scythie aura quatre mille ſtades de traverſe le long des côtes, & quatre mille autres ſtades à prendre droit par le milieu des terres. Telle eſt l'étendue de ce pays.

CII. Les Scythes, ayant fait réflexion (184) qu'ils ne pouvoient pas, avec leurs ſeules forces, détruire en bataille rangée, une armée auſſi nombreuſe que celle de Darius, envoyerent des Ambaſſadeurs à leurs voiſins. Les Rois de ces nations, s'étant aſſemblés, délibérerent ſur cette armée qui venoit envahir la Scythie. Ces Rois étoient ceux des Taures, des Agathyrſes, des Neures, des Androphages, des Mélanchlenes, des Gélons, des Budins & des Sauromates.

CIII. Ceux d'entre ces peuples qu'on appelle Taures, ont (185) des coutumes particulieres. Ils immolent, à Iphigénie (186), de la maniere que je vais le dire, les étrangers qui échouent ſur leurs côtes, & tous les Grecs (187) qui y abordent & qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies (188) accoutumées, ils les aſſomment d'un coup de maſſue ſur la tête : quelques-uns diſent qu'ils leur coupent enſuite la tête, & l'attachent à une croix, & qu'ils précipitent le corps du haut du rocher, où le temple eſt bâti : quelques autres conviennent du traitement fait à la tête ; mais ils aſſurent qu'on enterre le corps, au lieu de le précipiter du haut

du rocher. Les Taures eux-mêmes diſent que la Déeſſe à laquelle ils font ces ſacrifices eſt Iphigénie, fille d'Agamemnon. Quant à leurs ennemis, ſi un Taure fait dans les combats un priſonnier, il lui coupe la tête & l'emporte chez lui. Il la met enſuite au bout d'une perche qu'il place ſur ſa maiſon, & ſur-tout au-deſſus de la cheminée. Ils élevent de la ſorte la tête de leurs priſonniers, afin, diſent-ils, qu'elle garde & protége toute la maiſon. Ils ſubſiſtent du butin qu'ils font à la guerre.

CIV. Les Agathyrſes portent, la plupart du temps, des ornemens d'or, & ſont de tous les hommes ceux qui vivent le plus dans la molleſſe. Les femmes ſont communes entr'eux, afin qu'étant tous unis par les liens du ſang, & que ne faiſant tous, pour ainſi dire, qu'une ſeule & même famille, ils ne ſoient ſujets ni à la haine, ni à la jalouſie. Quant au reſte de leurs coutumes, elles ont beaucoup de conformité avec celles des Thraces.

CV. Les Neures obſervent les mêmes uſages que les Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius, ils furent forcés de ſortir de leur pays, à cauſe d'une multitude de ſerpens qu'il produiſit, & parce qu'il y en vint en plus grand nombre des déſerts qui ſont au-deſſus d'eux. Ils en furent tellement infeſtés qu'ils s'expatrierent, & ſe retirerent chez les Budins.

Il paroît (189) que ces peuples ſont des (190) enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes

& les Grecs établis en Scythie, chaque Neure ſe change une fois par an en loup pour quelques jours, & reprend enſuite ſa premiere forme. Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes; ce n'eſt pas qu'ils ne les ſoutiennent, & même avec ſerment.

CVI. Il n'eſt point d'hommes qui aient des mœurs plus ſauvages que les (*a*) Androphages. Ils ne connoiſſent ni les loix ni la juſtice; ils ſont (191) Nomades; leurs habits reſſemblent à ceux des Scythes, mais ils ont une langue particuliere. De tous les peuples (192) dont je viens de parler, ce ſont les ſeuls qui mangent de la chair humaine.

CVII. Les Mélanchlenes portent tous des habits noirs; delà vient leur nom. Ils ſuivent les coutumes & les uſages des Scythes.

CVIII. Les Budins forment une grande & nombreuſe nation. Ils ſe peignent (193) le corps entier en bleu & en rouge. Il y a dans (194) leur pays une ville entiérement bâtie en bois; elle s'appelle Gélonus. Ses murailles ſont auſſi toutes de bois: elles ſont hautes, & ont à chaque face trente ſtades de longueur. Leurs maiſons & leurs temples ſont auſſi de bois. Il y a en effet dans ce pays des temples conſacrés aux Dieux des Grecs. Ils ſont bâtis à la façon des Grecs, & ornés de ſtatues, d'autels & de chapelles de bois. De trois en (195)

(*a*) Anthropophages.

trois ans, ils célébrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Auſſi les Gélons ſont-ils Grecs d'origine: ayant été chaſſés des villes de (*a*) Commerce, ils s'établirent dans le pays des Budins. Leur langue eſt un mélange de grec & de ſcythe.

CIX. Les Budins n'ont ni la même langue ni la même maniere de vivre que (196) les Gélons. Ils ſont Autochthones, Nomades, & les ſeuls de cette contrée qui mangent (197) de la vermine. Les Gélons, au contraire, cultivent la terre, vivent de bled, ont des jardins, & ne reſſemblent aux Budins, ni par l'air du (198) viſage, ni par la couleur. Les Grecs les confondent, & comprennent les Budins ſous le nom de Gélons, mais ils ſe trompent.

Leur pays entier eſt couvert d'arbres de toutes eſpeces; &, dans le canton où il y en a le plus, on trouve un lac grand & ſpacieux, & un marais bordé de roſeaux. On prend dans ce lac des loutres, des caſtors & d'autres animaux qui ont le muſeau quarré. Leurs peaux ſervent à faire des bordures aux (199) habits, & leurs teſticules ſont excellens pour les maux de mere.

CX. Quant aux (200) Sauromates, voici ce qu'on en dit. Lorſque les Grecs eurent combattu contre les Amazones, que les Scythes appellent Aiorpata, nom que les Grecs rendent en leur langue par celui

(*a*) Ce ſont les villes ſur le Pont-Euxin & la ville de Boryſthenes. Voyez ci-deſſus §. XXIV.

d'Androctones (*a*); car Aior en Scythe signifie un homme, & Pata veut dire tuer; quand ils eurent, dis-je, combattu contr'elles, & qu'ils eurent remporté la victoire sur les bords du Thermodon, on raconte qu'ils emmenerent avec eux, dans trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avoient pu faire prisonieres. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles attaquerent leurs vainqueurs, & les taillerent en pieces. Mais, comme elles n'entendoient rien à la manœuvre, & qu'elles ne savoient pas faire usage du gouvernail, des voiles & des rames, après qu'elles eurent tué les hommes, elles se laisserent aller au gré des flots & des vents, & aborderent à Cremnes (*b*) sur le Palus-Mæotis. Cremnes est du pays des (*c*) Scythes libres. Les Amazones, étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit, avancerent par le milieu des terres habitées; &, s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrerent sur leur route, elles monterent à cheval, & pillerent les terres des Scythes.

CXI. Les Scythes ne pouvoient deviner qui étoient ces ennemis, dont ils ne connoissoient ni le langage ni l'habit; ils ignoroient aussi de quelle nation ils étoient; &, dans leur surprise, ils n'imaginoient pas d'où ils venoient. Ils les prirent d'abord pour des hommes de même âge; &, dans cette

(*a*) Qui tuent des hommes.
(*b*) Voyez ci-dessus, §. XX.
(*c*) Ce sont les Scythes Royaux. Voyez §. XX.

idée, ils leur livrerent bataille. Mais ils reconnurent, par les morts reſtés en leur pouvoir après le combat, que c'étoient des femmes. Ils réſolurent, dans un conſeil tenu à ce ſujet, de n'en plus tuer aucune; mais de leur envoyer les plus jeunes d'entr'eux, en auſſi grand nombre qu'ils conjecturoient qu'elles pouvoient être, avec ordre d'aſſeoir leur camp près de celui des Amazones; de faire les mêmes choſes qu'ils leur verroient faire; de ne pas combattre, quand même elles les attaqueroient; mais de prendre la fuite, & de s'approcher & de camper près d'elles, lorſqu'elles ceſſeroient de les pourſuivre. Les Scythes prirent cette réſolution, parce qu'ils vouloient avoir des enfans de ces femmes belliqueuſes.

CXII. Les jeunes-gens ſuivirent ces ordres : les Amazones, ayant reconnu qu'ils n'étoient pas venus pour leur faire du mal, les laiſſerent tranquilles. Cependant les deux camps s'approchoient tous les jours de plus en plus : les jeunes Scythes n'avoient, comme les Amazones, que leurs armes & leurs chevaux, & vivoient, comme elles, de leur chaſſe & du butin qu'ils pouvoient enlever.

CXIII. Vers l'heure de midi, les Amazones s'éloignoient du camp, ſeules ou deux à deux, pour ſatisfaire aux beſoins de la nature. Les Scythes, s'en étant apperçus, firent la même choſe. Un d'entr'eux s'approcha d'une de ces Amazones iſolées, & celle-ci, loin de le repouſſer, lui accorda

ſes faveurs. Comme elle ne pouvoit lui parler, parce qu'ils ne s'entendoient pas l'un & l'autre, elle lui dit, par ſignes, de revenir le lendemain au même endroit avec un de ſes compagnons, & qu'elle ameneroit auſſi une de ſes compagnes. Le jeune Scythe, de retour au camp, y raconta ſon aventure; &, le jour ſuivant, il revint avec un autre Scythe au même endroit, où il trouva l'Amazone qui l'attendoit avec une de ſes compagnes.

CXIV. Les autres jeunes-gens, inſtruits de cette aventure, apprivoiſerent (201) auſſi le reſte des Amazones; &, ayant enſuite réuni les deux camps, ils demeurerent enſemble, & chacun prit pour femme celle dont il avoit eu d'abord les faveurs. Ces jeunes-gens ne pouvoient apprendre la langue de leurs compagnes; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris; &, lorſqu'ils commencerent à s'entendre, les Scythes leur parlerent ainſi: « Nous » avons des parens, nous avons des biens; menons » une autre vie: réuniſſons-nous au reſte des » Scythes, & vivons avec eux; nous n'aurons » jamais d'autres femmes que vous ».

« Nous ne pourrions pas, répondirent les Ama- » zones, demeurer avec les femmes de votre pays; » leurs coutumes ne reſſemblent en rien aux nôtres: » nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, » nous montons à cheval, & nous n'avons point » appris les ouvrages propres à notre ſexe. Vos » femmes ne font rien de ce que nous venons de

» dife, & ne s'occupent qu'à des ouvrages de » femmes ; elles ne quittent point leurs (202) » chariots, ne vont point à la chaſſe, ni même » nulle part ailleurs ; nous ne pourrions par conſé- » quent jamais nous accorder enſemble. Mais, ſi » vous voulez nous avoir pour femmes, & montrer » de la juſtice, allez trouver vos Peres, demandez- » leur la partie de leurs biens qui vous appartient ; » revenez après l'avoir reçue, & nous vivrons en » notre particulier ».

CXV. Les jeunes Scythes perſuadés firent ce que ſouhaitoient leurs femmes ; &, lorſqu'ils eurent recueilli la portion de leur patrimoine (203) qui leur revenoit, ils les rejoignirent. Alors elles leur parlerent ainſi : « Après vous avoir privés de vos » Peres, & après les dégats que nous avons faits » ſur vos terres, nous en craindrions (204) les » ſuites, s'il nous falloit demeurer dans ce pays : » mais, puiſque vous voulez bien nous prendre » pour femmes, ſortons-en tous d'un commun » accord, & allons nous établir au-delà du Tanaïs ».

CXVI. Les jeunes Scythes y conſentirent. Ils paſſerent le Tanaïs ; &, ayant marché trois jours à l'Eſt, & autant depuis le Palus-Mæotis vers le Nord, ils arriverent dans le pays qu'ils habitent encore maintenant, & où ils fixerent leur demeure. Delà vient que les femmes des Sauromates ont conſervé leurs anciennes coutumes ; elles montent à cheval & vont à la chaſſe, tantôt ſeules, & tantôt

avec leurs maris. Elles les accompagnent auſſi à la guerre, & portent les mêmes habits qu'eux.

CXVII. Les Sauromates font uſage de la langue Scythe ; mais, depuis leur origine, ils ne l'ont jamais parlée avec pureté, parce que les Amazones ne la ſavoient qu'imparfaitement. Quant aux mariages, ils ont réglé qu'une fille ne pourroit ſe marier qu'elle (205) n'eut tué un ennemi. Auſſi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent dans un grand âge ſans avoir été mariées.

CXVIII. Les Ambaſſadeurs des Scythes, ayant été admis à l'aſſemblée des Rois des nations, dont nous venons de parler (*a*), apprirent à ces Princes que (206) Darius, après avoir entiérement ſubjugué l'autre (*b*) continent, étoit paſſé dans le leur ſur un pont de bateaux, qu'il avoit fait conſtruire à l'endroit le plus étroit du Boſphore ; qu'il avoit enſuite ſoumis les Thraces, & traverſé l'Iſter ſur un pont, à deſſein de ſe rendre maître de leur pays. « Il ne ſeroit pas juſte, ajouterent-ils, que, gar-» dant la neutralité, vous nous laiſſaſſiez périr par » votre négligence : marchons donc unanimement » au-devant de l'ennemi qui vient envahir notre » Patrie. Si vous nous refuſez, & que nous-nous » trouvions preſſés, nous quitterons le pays, ou, » ſi nous y reſtons, ce ſera aux conditions que » nous impoſeront les Perſes : car enfin (207) que

(*a*) Voyez le §. CII.
(*b*) L'Aſie.

» faire à cela, ſi vous ne voulez pas nous donner
» de ſecours? Ne vous flattez pas que votre ſort
» en ſoit meilleur, & que, contens de nous avoir
» ſubjugués, les Perſes vous épargnent. Leur in-
» vaſion vous regarde autant que nous. En voici
» une preuve à laquelle vous n'avez rien à oppoſer.
» Si les Perſes n'avoient point d'autre intention
» que de venger l'aſſujettiſſement où nous les
» avons tenus précédemment, ils ſe ſeroient con-
» tentés de marcher contre nous, ſans attaquer les
» autres peuples; & par-là ils auroient fait voir à
» tout le monde qu'ils n'en vouloient qu'aux
» Scythes. Mais à peine ſont-ils entrés dans ce
» continent, qu'ils ont façonné au joug tous les
» peuples qui ſe ſont rencontrés ſur leur route, &
» déjà ils ont ſoumis les Thraces & les Getes nos
» voiſins ».

CXIX. Le diſcours des Ambaſſadeurs fini, ces Princes (*a*) délibérerent ſur leur propoſition : les avis furent partagés. Les Rois des Gélons, des Budins & des Sauromates promirent unanimement du ſecours aux Scythes. Mais ceux des Agathyrſes, des Neures, des Androphages, des Mélanchlenes & des Taures leur firent cette réponſe : « Si vous
» n'aviez pas fait les premiers une guerre injuſte
» aux Perſes, vos demandes nous paroîtroient
» équitables; &, pleins de déférence pour vous,

(*a*) Voyez ci-deſſus, §§. CII. & CXVIII.

» nous prendrions en main (*a*) vos intérêts. Mais » vous avez envahi leur pays ſans notre partici- » pation, vous l'avez tenu ſous le joug auſſi long- » temps que le Dieu l'a permis ; & aujourd'hui » que le même Dieu ſuſcite les Perſes contre vous, » ils vous rendent la pareille. Pour nous, nous » ne les offenſâmes point alors, & nous ne ſerons » pas aujourd'hui les premiers aggreſſeurs. Si ce- » pendant ils viennent auſſi attaquer notre pays, » s'ils commencent des hoſtilités contre nous, nous » ſaurons (208) les repouſſer. Mais, juſqu'à ce » moment, nous reſterons tranquilles : car il nous » paroît que les Perſes n'en veulent qu'à ceux qui » les ont inſultés les premiers ».

CXX. Les Scythes, ayant appris, par le rapport de leurs Ambaſſadeurs, qu'ils ne devoient pas compter ſur le ſecours des Princes leurs voiſins, réſolurent de ne point préſenter de bataille, & de ne point faire de guerre ouverte; mais de céder à l'ennemi, de ſe retirer toujours en avant, de combler les puits & les fontaines qu'ils trouveroient ſur leur route, de détruire l'herbe, & pour cet effet de ſe partager en deux corps. On convint auſſi que les Sauromates ſe rendroient dans les Etats de Scopaſis (*b*); que, ſi les Perſes tournoient de ce côté, ils ſe retireroient peu-à-peu droit au

(*a*) Dans le grec : *nous ferions la même choſe que vous.*
(*b*) Voyez ci-deſſus, §. LVII, note 196.

Tanaïs, le long du Palus-Mæotis, & que, lorſque l'ennemi retourneroit ſur ſes pas, ils ſe mettroient alors à le pourſuivre. Tel étoit le plan de défenſe que devoit ſuivre cette partie des Scythes Royaux.

Quant aux deux autres parties des Scythes Royaux, il avoit été décidé que la plus grande, ſur laquelle régnoit Idanthyrſe, ſe joindroit à la troiſieme dont étoit Roi Taxacis, & que toutes les deux, réunies avec les Gélons & les Budins, auroient auſſi une journée d'avance ſur les Perſes, qu'elles ſe retireroient peu-à-peu, & en exécutant les réſolutions priſes dans le Conſeil, & ſur-tout qu'elles attireroient les ennemis droit ſur les terres de ceux qui avoient refuſé leur alliance, afin de les forcer auſſi à la guerre contre les Perſes, & de leur faire prendre les armes malgré eux, s'ils ne vouloient pas le faire de bonne volonté. Elles devoient enſuite retourner dans leur pays, & même attaquer l'ennemi, ſi, après en avoir délibéré, ce parti leur paroiſſoit avantageux.

CXXI. Cette réſolution priſe, les Scythes allerent au-devant de Darius, & ſe firent précéder par des coureurs, l'élite de la cavalerie. Ils avoient fait prendre (*a*) les devans à leurs chariots, qui tenoient lieu de maiſons à leurs femmes & à leurs enfans, & leur avoient donné ordre d'avancer

(*a*) Non pas du côté de l'ennemi, mais vers le Nord où ils avoient deſſein de ſe retirer.

toujours vers le Nord. Ces chariots étoient accompagnés de leurs troupeaux, dont ils ne menoient avec eux que ce qui leur étoit néceſſaire pour vivre.

CXXII. Tandis que les chariots avançoient vers le Nord, les coureurs (*a*) découvrirent les Perſes environ à trois journées de l'Iſter. Comme ils n'en étoient éloignés que d'une journée, ils camperent dans cet endroit, & détruiſirent toutes les productions de la terre. Les Perſes ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils les ſuivirent dans leur retraite. Ayant (*b*) enſuite marché droit à une des trois parties des Scythes Royaux, ils la pourſuivirent à l'Eſt juſqu'au Tanaïs. Les Scythes traverſerent le fleuve, & les Perſes (209), l'ayant paſſé après eux, ne ceſſerent de les ſuivre, que lorſqu'après avoir parcouru le pays des Sauromates, ils furent arrivés dans celui des Budins.

CXXIII. Les Perſes ne purent cauſer aucun dégât, tout le temps qu'ils furent en Scythie & dans le pays des Sauromates, les habitans ayant détruit tout ce qui étoit dans les campagnes; mais, quand ils eurent pénétré dans le pays des Budins, ils trouverent la ville de Gélonus qui étoit bâtie en bois.

(*a*) C'eſt l'élite de la cavalerie envoyée pour reconnoître l'ennemi, dont il a été parlé dans le paragraphe précédent.

(*b*) *Dans le grec :* ils allerent droit à l'une des parties, &c. J'ai ajouté à l'une des trois parties des Scythes Royaux, afin d'être plus clair. Voyez ci-deſſus §. CXX.

Comme

Comme elle étoit entiérement (210) déſerte, & que les habitans en avoient tout emporté, ils y mirent le feu. Cela fait, ils allerent en avant, marchant ſur les traces de l'ennemi : enfin, après avoir parcouru le pays des Budins, ils arriverent dans un déſert par-delà ces peuples, où l'on ne rencontre pas un ſeul homme. Ce déſert a ſept journées de chemin; on trouve au-deſſus le pays des Thyſſagetes, d'où viennent quatre grandes rivieres; le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs & le (*a*) Syrgis qui ſe jettent dans le Palus-Mæotis, après avoir arroſé les terres des Mæotes.

CXXIV. Darius, étant arrivé dans ce déſert, s'arrêta ſur les bords de l'Oarus, où il campa avec ſon armée. Il fit enſuite conſtruire huit grands châteaux (211), à ſoixante ſtades ou environ l'un de l'autre, dont les ruines ſubſiſtent encore maintenant. Tandis qu'il s'occupoit de ces ouvrages, les Scythes, qu'il avoit pourſuivis, firent le tour par le haut du pays, & retournerent en Scythie. Comme ils avoient entiérement diſparu, & qu'ils ne ſe montroient plus, il laiſſa ces châteaux à demi-faits, & dirigea ſa marche à l'Occident, perſuadé que ces Scythes formoient toute la nation, & qu'ils s'étoient ſauvés de ce côté. Comme il marchoit à grandes journées, il arriva en Scythie, où

(*a*) Le même que l'Hyrgis, dont il a été parlé §. LVII. Les Grecs diſoient Halmydeſſus ou Salmydeſſus, &c.

il rencontra (*a*) les deux corps d'armée des Scythes. Il ne les eut pas plutôt trouvés, qu'il ſe mit à les pourſuivre ; mais ils avoient ſoin de ſe tenir toujours à une journée de lui.

CXXV. Ils s'enfuyoient, ſuivant les conventions faites entr'eux, chez les peuples qui avoient refuſé leur alliance, & Darius les ſuivoit ſans relâche. Ils ſe jetterent premiérement ſur les terres des Mélanchlænes, qui furent allarmés à leur vue & à celle des Perſes. Delà ils attirerent les Perſes chez les Androphages, où, ayant ſemé le trouble & l'épouvante, ils les conduiſirent chez les Neures, qui furent également effrayés : enfin ils ſe ſauverent du côté des Agathyrſes. Mais ceux-ci, voyant leurs voiſins allarmés prendre la fuite, envoyerent aux Scythes un Héraut, avant qu'ils euſſent mis le pied dans leur pays, afin de leur en interdire l'entrée ; les menaçant de leur livrer bataille, en cas qu'ils y vinſſent. Après ces menaces, les Agathyrſes porterent leurs forces ſur leurs frontieres, pour les en écarter.

Les Mélanchlænes, les Androphages & les Neures, voyant les Scythes ſe jetter, avec les Perſes, ſur leurs terres, ne ſe mirent pas en devoir de les repouſſer. Saiſis de crainte à cette vue, ils oublierent leurs menaces, & s'enfuirent dans les

(*a*) L'un étoit commandé par Idanthyrſe, & l'autre par Taxacis. Voyez §. CXX.

déſerts vers le Nord. Quant aux Agathyrſes, comme ils (212) refuſoient aux Scythes l'entrée de leur pays, ceux-ci ne chercherent plus à y pénétrer; mais, au ſortir de la Neuride, ils rentrerent dans leur patrie, où les Perſes les ſuivirent.

CXXVI. Darius, s'étant apperçu que les Scythes tenoient ſans ceſſe la même conduite (*a*), envoya un cavalier à Idanthyrſe leur Roi, avec ordre de lui parler en ces termes : « O le plus miſérable » des hommes ! pourquoi fuis-tu toujours, lorſqu'il » eſt en ton pouvoir de t'arrêter & de me livrer » bataille, ſi tu te crois aſſez fort pour me réſiſter? » Si, au contraire, tu te ſens trop foible, ceſſes de » fuir devant moi; entre en conférence avec ton » maître, & ne manque pas de lui apporter la » terre (213) & l'eau, comme un gage de ta » ſoumiſſion ».

CXXVII. « Roi des Perſes, répondit Idanthyrſe, » voici l'état de mes affaires : la crainte ne m'a » point fait prendre ci-devant la fuite, & mainte- » nant je ne te fuis pas. Je ne fais actuellement » que ce que j'avois coutume de faire auſſi en » temps de paix. Mais je vais te dire pourquoi je » ne t'ai pas combattu ſur le champ. Comme nous » ne craignons ni qu'on prenne nos villes, puiſque » nous n'en avons point, ni qu'on faſſe le dégât

(*a*) L'Auteur veut dire qu'ils ne ceſſoient point de paſſer d'un pays dans un autre.

» ſur nos terres, puiſqu'elles ne ſont point cultivées, » nous n'avons pas de motifs pour nous hâter de » donner bataille. Si cependant tu veux abſolu- » ment nous y forcer au plutôt, nous avons les » tombeaux de nos peres, trouve-les, & eſſaye » de les renverſer : tu connoîtras alors ſi nous » combattrons pour les défendre. Nous ne te livre- » rons pas bataille auparavant, à moins que quel- » que bonne raiſon ne nous y oblige. C'en eſt » aſſez ſur ce qui regarde le combat. Quant à mes » maîtres, je n'en reconnois point d'autre que » Jupiter, l'un de mes ancêtres, & Veſta, Reine » des Scythes. Au lieu de la terre & de l'eau, je » t'enverrai des préſens plus convenables. Pour » toi, qui te vantes d'être mon maître, ... il » ſuffit, tu m'entends (*a*)». Telle eſt la réponſe des Scythes, que le Héraut alla porter à Darius.

CXXVIII. Au ſeul nom de ſervitude, les Rois des Scythes irrités firent partir les Scythes ſur qui régnoit Scopaſis, avec (*b*) les Sauromates qui ſervoient avec eux, pour aller conférer avec les Ioniens, à qui l'on avoit confié la garde du pont de l'Iſter. Quant aux Scythes qui reſtoient dans le pays, ils réſolurent de ne plus forcer les Perſes à courir de côté & d'autre; mais de les attaquer

(*a*) Dans le grec : *je te dis de pleurer ;* ce qui eſt l'expreſſion du plus grand mépris.

(*b*) Dans le grec: *& qui avoient été placés avec les Sauromates.* Voyez §. CXX.

toutes les fois qu'ils prendroient (214) leur repas. En conſéquence ils ſe mirent à obſerver le temps où ils le prenoient; & alors ils exécutoient ce qui avoit été concerté entr'eux. Dans ces attaques, la cavalerie des Scythes mettoit toujours en fuite celle des Perſes; mais celle-ci en fuyant ſe replioit ſur l'infanterie, qui ne manquoit pas de la ſoutenir. Ainſi, lorſque les Scythes avoient fait reculer la cavalerie ennemie, la crainte des gens de pied les forçoit auſſi-tôt à ſe retirer. Ils ne laiſſoient pas néanmoins de recommencer de pareilles attaques pendant la nuit.

CXXIX. Ce qui eſt bien étonnant, c'eſt que le cri des ânes & la figure des mulets favoriſoient les Perſes, & étoient déſavantageux aux Scythes, quand ils attaquoient le camp de Darius. Il ne naît en effet, en Scythie, ni âne ni mulet, comme je l'ai dit (*a*) plus haut, & même on n'en voit pas un (215) ſeul dans tout le pays, à cauſe du froid. Les ânes jettoient, par leurs cris, l'épouvante parmi la cavalerie des Scythes. Il arrivoit ſouvent que celle-ci alloit à la charge; mais ſi, ſur ces entrefaites, les chevaux les entendoient, ils dreſſoient les oreilles d'étonnement, & reculoient troublés, parce qu'ils n'étoient accoutumés ni aux cris ni à la figure de ces animaux. Mais c'étoit un foible avantage.

(*a*) Voyez ci-deſſus §. XXVIII.

CXXX. Les Scythes, s'étant apperçus de l'embarras des Perſes, eurent recours à cet artifice, pour les faire reſter plus long-temps en Scythie, & les tourmenter par l'extrême diſette de toutes choſes. Ils leur abandonnerent quelques-uns de leurs (216) troupeaux, avec ceux qui les gardoient, & ſe retirerent dans un autre canton. Les Perſes ſe jetterent ſur ces troupeaux, & les enleverent.

CXXXI. Ce premier ſuccès les encouragea, & fut ſuivi de pluſieurs autres; mais enfin Darius ſe trouva dans une extrême diſette. Les Rois des Scythes, en étant inſtruits, lui envoyerent un Héraut avec des préſens, qui conſiſtoient en un oiſeau, un rat, une grenouille & cinq fleches. Les Perſes demanderent à l'envoyé ce que ſignifioient ces préſens. Il répondit qu'on l'avoit ſeulement chargé de les offrir, & de s'en retourner auſſi-tôt après; qu'il les exhortoit cependant, s'ils avoient de la ſagacité, à tâcher d'en pénétrer le ſens.

CXXXII. Dans un conſeil tenu à ce ſujet, Darius prétendit que les Scythes lui donnoient la terre & l'eau, comme un gage de leur ſoumiſſion. Il le conjecturoit ſur ce que le rat naît dans la terre, & ſe nourrit de bled ainſi que l'homme; que la grenouille s'engendre dans l'eau; que l'oiſeau (217) a beaucoup de rapport au cheval, & qu'enfin les Scythes, en lui donnant des fleches, lui livroient leurs forces. Tel fut le ſentiment de Darius. Mais Gobryas, l'un des ſept qui avoient détrôné le Mage,

fut au contraire de cet avis. « Perſes, leur dit-il, » ces préſens ſignifient que, ſi vous ne vous en- » volez pas dans les airs, comme des oiſeaux, ou » ſi vous ne vous cachez pas ſous terre, comme » des rats, ou ſi vous ne ſautez pas dans les marais, » comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais » votre patrie ; mais que vous périrez par ces » fleches ». C'eſt ainſi que les Perſes interprétèrent ces préſens.

CXXXIII. La partie des Scythes à qui l'on avoit précédemment confié la garde des environs du Palus-Mæotis, & qui venoit de recevoir l'ordre d'aller ſur les bords de l'Iſter pour s'aboucher avec les Ioniens, ne fut pas plutôt arrivée au pont que ceux-ci avoient jetté ſur cette riviere, qu'ils leur parlerent en ces termes : « Ioniens, nous venons » vous apporter la liberté, ſuppoſé toutefois que » vous vouliez nous écouter. Nous avons en effet » appris que Darius vous a enjoint de garder ce » pont durant ſoixante jours ſeulement, & que, » s'il n'étoit pas de retour dans cet intervalle, vous » ſeriez les maîtres de vous retirer dans votre » patrie. En exécutant cet ordre, il n'aura rien à » vous reprocher, & nous n'aurons aucun ſujet de » plainte contre vous. Puiſque vous êtes demeurés » le nombre de jours preſcrit, que ne retournez- » vous dans votre pays » ? Les Ioniens ayant promis de le faire, les Scythes ſe retirerent en diligence.

CXXXIV. Après l'envoi des préſens, le reſte des Scythes ſe mit en ordre de bataille vis-à-vis des Perſes, tant l'infanterie que la cavalerie, comme s'ils avoient voulu en venir aux mains. Mais, tandis qu'ils étoient ainſi rangés en bataille, un liévre ſe leva entre les deux armées. Ils ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils le pourſuivirent en jettant de grands cris. Darius demanda quelle étoit la cauſe de ce tumulte; &, ſur ce qu'on lui répondit que les Scythes couroient après un liévre, il dit à ceux d'entre les Perſes avec qui il avoit coutume de s'entretenir : « Ces hommes-ci ont pour nous un » grand mépris. L'interprétation qu'a donnée » Gobryas de leurs préſens me paroît actuellement » juſte. Mais, puiſque ſon ſentiment me ſemble » vrai, je penſe qu'il nous faut un bon conſeil, » pour ſortir ſains & ſaufs de ce pas dangereux ». « Seigneur, répondit Gobryas, je ne connoiſſois » guere la pauvreté de ces peuples que par ce qu'en » publioit la Renommée. Mais, depuis notre arri- » vée, je la connois mieux, en voyant de quelle » maniere ils ſe jouent de nous. Ainſi je ſuis d'avis » qu'auſſi-tôt que la nuit ſera venue, on allume » des feux dans le camp, ſelon notre coutume; & » qu'après avoir engagé, par des propos trompeurs, » la partie de l'armée la moins propre aux fatigues, » à y reſter, & qu'après avoir attaché ici tous les » ânes, nous partions avant que les Scythes aillent » droit à l'Iſter pour en rompre le pont, & avant

» que les Ioniens prennent une réſolution capable » de nous faire périr ».

CXXXV. Darius ſuivit le conſeil de Gobryas. Dès que la nuit fut venue, il laiſſa dans le camp les malades avec ſes plus mauvaiſes (*a*) troupes. Il y fit auſſi attacher tous les ânes, afin que leurs cris ſe fiſſent entendre. Quant aux hommes, il les y laiſſoit, ſous prétexte de garder le camp, tandis qu'avec la fleur de (218) ſes troupes, il iroit en perſonne attaquer l'ennemi; mais en effet parce qu'ils étoient foibles ou malades. Ayant perſuadé ces malheureux, il fit allumer des feux, & marcha en grande diligence vers l'Iſter. Les ânes, ſe voyant dans une eſpece de ſolitude, ſe mirent à braire beaucoup plus fort qu'auparavant. Les Scythes, entendant leurs cris, crurent les Perſes toujours dans leur camp.

CXXXVI. Quand le jour parut, les ſoldats qui étoient reſtés, reconnoiſſant que Darius les avoit trahis, tendirent les mains aux Scythes, & leur dirent tout ce que leur ſituation put leur ſuggérer. Là-deſſus, les (219) deux parties des Scythes, s'étant réunies promptement à la troiſieme, coururent, après les Perſes, droit à l'Iſter avec les Sauromates, les Budins & les Gélons. Mais, comme la plus grande partie de l'armée Perſe conſiſtoit en infanterie, & qu'elle ne ſavoit pas les chemins, parce qu'il n'y en avoit pas de tracés, & qu'au

(*a*) Dans le grec : *ceux qu'il ſe ſoucioit le moins de perdre.*

contraire les Scythes étoient à cheval, & qu'ils connoiſſoient la route la plus courte, ils ne purent ſe rencontrer. Les Scythes arriverent au pont de l'Iſter, long-temps avant les Perſes; &, ſachant qu'ils n'étoient point encore venus, ils s'adreſſerent ainſi aux Ioniens, qui étoient ſur leurs vaiſſeaux :

« Ioniens, le terme qui vous a été preſcrit eſt » paſſé; vous avez tort de reſter plus long-temps. » Si la crainte vous a retenus juſqu'à préſent en » ces lieux, rompez maintenant le pont, retirez-» vous promptement; &, charmés d'avoir recouvré » votre liberté, rendez-en grâces aux Dieux & » aux Scythes. Quant à celui qui a été auparavant » votre maître, nous allons le traiter de maniere » qu'il ne fera plus la guerre à perſonne. »

CXXXVII. L'affaire miſe en délibération, Miltiades d'Athenes, qui étoit Commandant, & Tyran (220) de la Cherſoneſe de l'Helleſpont, fut d'avis de ſuivre le conſeil des Scythes, & de rendre la liberté à l'Ionie. Mais Hiſtiée, Tyran de Milet, s'y oppoſa. Il repréſenta qu'ils ne régnoient dans leurs villes que par Darius; que, ſi la puiſſance de ce Prince étoit détruite, ils perdroient leur autorité, & que lui-même ne pourroit plus conſerver la ſienne dans Milet, ni les autres la leur dans leurs Etats; les villes préférant toutes la Démocratie à la Tyrannie. Tous ceux qui avoient d'abord été de l'avis de Miltiades, revinrent auſſi-tôt à celui d'Hiſtiée.

CXXXVIII. Ceux qui furent de cette (221) opinion, étoient en grande estime auprès du Roi. Parmi les Tyrans de l'Hellespont, il y avoit Daphnis d'Abydos, Hippoclus de Lampsaque, Hérophante de Parium, Métrodore de Proconnese, Aristagoras de Cyzique, Ariston de Byzance; ceux de l'Ionie étoient Strattis de Chios, Æacès de Samos, Leodamas de Phocée, Histiée de Milet, qui fut d'un avis contraire à celui de Miltiades. Aristagoras de Cyme fut le seul homme considérable qui assistât à ce conseil du côté des Eoliens.

CXXXIX. Le sentiment d'Histiée ayant été approuvé, on ajouta qu'on romproit, de la longueur de la portée d'un trait, l'extrémité du pont du côté de la Scythie, afin de montrer aux Scythes qu'on vouloit, en quelque sorte, les obliger, quoique dans le fond on n'en fît rien, & de crainte que les Scythes ne vouluſſent, malgré eux, passer l'Ister sur le pont. Il fut aussi réglé qu'on leur enverroit dire qu'en rompant la partie du pont qui aboutissoit à leur pays, on avoit dessein de leur donner une entière satisfaction. Après quoi Histiée répondit aux Scythes au nom du conseil :

« Scythes, votre avis est salutaire, & vous nous » pressez fort à propos. Comme vous nous montrez » la vraie route que nous devons suivre, nous vous » ferons voir aussi que nous sommes disposés à » vous servir; nous rompons en effet le pont, » comme vous le voyez, & nous-nous porterons

» avec ardeur à recouvrer notre liberté. Pour vous,
» pendant que nous ſommes occupés à détruire ce
» pont, il eſt à propos que vous alliez chercher les
» Perſes, & qu'après les avoir trouvés, vous nous
» vengiez, en vous vengeant vous-même comme il
» convient ».

CXL. Les Scythes ſe fiant, pour la ſeconde fois, aux Ioniens, rebrouſſerent chemin pour aller chercher les Perſes. Mais ils prirent une autre route, & les manquerent. Ce fut leur faute, puiſqu'ils avoient detruit les foins, & bouché les fontaines de ce côté. Sans ce dégât, il leur auroit été aiſé de trouver les Perſes, s'ils l'euſſent voulu. Le parti qu'ils avoient cru le plus avantageux fut alors cauſe de leur mépriſe. Ils chercherent l'ennemi dans les cantons de la Scythie, où il y avoit de l'eau & des fourages pour les chevaux, perſuadés qu'il s'enfuyoit de ce côté. Mais les Perſes ſuivoient l'ancienne route qu'ils avoient obſervée, & cependant ils eurent bien de la peine à gagner l'endroit où ils avoient traverſé le fleuve. Y étant arrivés de nuit, & trouvant le pont rompu, ils craignirent que les Ioniens ne les euſſent abandonnés.

CXLI. Darius avoit, dans ſon armée, un Egyptien d'une voix extrêmement forte. Il lui commanda de ſe tenir ſur les bords de l'Iſter, & d'appeller Hiſtiée de Milet. L'Egyptien le fit : Hiſtiée, l'ayant entendu dès la premiere fois, mit auſſi-tôt tous les vaiſſeaux en état de paſſer l'armée, & rétablit le pont.

CXLII. Les Perſes échapperent par ce moyen, & les Scythes, qui les cherchoient, les manquerent pour la ſeconde fois. C'eſt à cette occaſion que ceux-ci diſent des Ioniens, qu'à les conſidérer comme libres, ce ſont les plus vils & les plus lâches de tous les hommes, & que, ſi on les enviſage comme eſclaves, ce ſont les eſclaves les plus attachés à leurs maîtres, & les moins capables de s'enfuir. Tels ſont les traits que lancent les Scythes contre les Ioniens.

CXLIII. Darius traverſa la Thrace, & arriva à Seſte dans la Cherſoneſe, où il s'embarqua pour paſſer en Aſie. Il nomma (222) Mégabyze (*a*), Perſe de naiſſance, Général des troupes qu'il laiſſoit en Europe. Le diſcours que tint un jour ce Prince, en préſence de toute ſa Cour, eſt bien honorable pour ce Seigneur. Comme il ſe diſpoſoit à manger des grenades, à la premiere qu'il ouvrit, Artabane, ſon frere, lui demanda quelle choſe il déſireroit avoir en auſſi grande quantité qu'il y avoit de grains dans cette grenade. Darius répondit qu'il aimeroit mieux avoir autant de Mégabyzes, que de voir la Grece ſous ſon obéiſſance. Cette réponſe fut ſans doute un témoignage bien flatteur : mais alors il laiſſa Mégabyze en Europe, avec quatre-vingt mille hommes ſous ſes ordres.

(*a*) Voyez ſes exploits, Livre V. §. I, XIV, XV, &c.

CXLIV. Un mot de ce Mégabyze a rendu ſon nom immortel parmi les habitans de l'Helleſpont. Etant à Byzance, il apprit que les Chalcédoniens avoient bâti leur ville dix-ſept ans avant que les Byzantins euſſent fondé la leur. Là-deſſus il dit qu'ils étoient ſans doute (222*) alors aveugles, puiſque, ſans cela, ils n'auroient pas choiſi, pour leur ville, une ſituation déſagréable, lorſqu'il s'en préſentoit une plus belle. Ce Général ſubjugua, avec les troupes que lui avoit laiſſées Darius, tous les peuples de l'Helleſpont qui ne tenoient pas pour les (222**) Medes.

CXLV. Il y eut, vers le même temps, une expédition conſidérable en Libye, dont je dirai le ſujet; mais il eſt à propos de raconter auparavant quelques faits néceſſaires pour le bien entendre.

Les deſcendans des Argonautes, ayant été chaſſés de l'iſle de Lemnos par les Pélaſges (223), qui avoient enlevé de Brauron les femmes des Athéniens, firent voile à Lacédémone. Ils camperent ſur le mont Taygete, où ils allumerent du feu. Les Lacédémoniens, l'ayant apperçu, leur envoyerent demander qui ils étoient, & d'où ils venoient. Ils répondirent qu'ils étoient Minyens, & les deſcendans de ces héros qui s'étoient embarqués ſur le navire Argo, & qui étoient abordés à Lemnos, où ils leur avoient donné naiſſance. Sur ce rapport de l'origine des Minyens, les Lacédémoniens envoyerent une ſeconde fois leur demander

à quel deſſein ils venoient dans leur pays, & pourquoi ils allumoient du feu. Les Minyens répondirent qu'ayant été chaſſés par les Pélaſges, ils venoient chez leurs peres, comme cela étoit juſte, & qu'ils prioient les Lacédémoniens de les recevoir chez eux, & de leur faire part non-ſeulement de leurs terres, mais encore des honneurs & des dignités de l'Etat. Les Lacédémoniens furent d'avis de les recevoir aux conditions qu'ils propoſoient. Ce qui les y détermina principalement, fut que les Tyndarides (*a*) avoient été de l'expédition des Argonautes. Ils reçurent donc les Minyens, leur donnerent des terres, & les diſtribuerent parmi leurs tribus. Ceux-ci ſe marierent auſſi-tôt, & donnerent à d'autres les femmes qu'ils avoient amenées de Lemnos.

CXLVI. Peu de temps après, les Minyens montrerent tout-à-coup leur inſolence, en voulant avoir part à la Royauté, & en faiſant pluſieurs autres actions contraires aux Loix. Les Lacédémoniens réſolurent de les punir de mort. En conſéquence, ils furent arrêtés & mis en priſon. A Lacédémone, les exécutions ſe font la nuit, & jamais de jour (224). Lors donc qu'on étoit ſur le point de les faire mourir, leurs femmes, qui étoient Spartiates, & filles des premiers de la ville, demanderent la permiſſion (225) d'entrer dans la priſon, pour parler à leurs maris. Comme on ne les ſoupçonnoit d'aucun artifice, cette permiſſion

(*a*) Caſtor & Pollux.

leur fut accordée. Elles ne furent pas plutôt entrées, qu'elles donnerent leurs habits à leurs maris, & ſe revêtirent des leurs. Les Minyens, ayant pris les habits de leurs femmes, ſortirent à la faveur de ce déguiſement; &, s'étant échappés de la ſorte, ils retournerent au mont Taygete.

CXLVII. Vers ce même temps, Théras partit de Lacédémone pour aller fonder une colonie. Autéſion (226), ſon pere, étoit fils de Tiſamene, petit-fils de Therſandre, & arriere-petit-fils de Polynices. Il étoit de la race de Cadmus, & oncle maternel (227) d'Euryſthenes & de (228) Proclès, tous deux fils d'Ariſtodémus. Comme ceux-ci étoient encore enfans, il eut, pendant leur minorité, la régence du Royaume. Mais, quand ils furent devenus grands, ils gouvernerent par eux-mêmes. Théras, affligé d'obéir, après avoir goûté les douceurs du commandement, déclara qu'il ne reſteroit point à Lacédémone, & qu'il s'embarqueroit pour aller joindre ſes parens.

Les deſcendans de Membliarès, fils de Pœciles, Phénicien, demeuroient dans l'iſle qu'on nomme aujourd'hui Théra, & qui s'appelloit autrefois Calliſte. Cadmus, fils d'Agenor, étoit abordé à cette iſle en cherchant Europe; &, ſoit que le pays lui plût, ou par quelqu'autre raiſon, il y laiſſa pluſieurs Phéniciens avec Membliarès (229), l'un de ſes parens. Ils l'habiterent pendant huit générations,

générations, avant que Théras y (*a*) vînt de Lacédémone.

CXLVIII. Théras partit de Sparte pour cette isle, avec grand nombre de Lacédémoniens qu'on tira des tribus. Son intention n'étoit pas d'en chasser les anciens habitans, mais d'y demeurer avec eux dans l'union la plus étroite. Les Lacédémoniens persistoient toujours dans la résolution de faire mourir les Minyens, qui, après s'être échappés des prisons, étoient campés sur le mont Taygéte. Théras sollicita leur grace, & promit de les faire sortir du pays. Elle lui fut accordée; &, ayant mis à la voile, avec trois vaisseaux à trente rames, il se rendit chez les descendans de Membliarès. Il n'emmena avec lui qu'une petite partie des Minyens: les autres, en beaucoup plus grand nombre, chasserent les Paroréates & les Caucons, de leur pays; &, s'étant partagés en six corps, ils y bâtirent six villes, Léprée, Maciste, Phrixes, Pyrgos, Epium & Nudium qui ont été la plupart détruites de mon temps par les Eléens. Quant à l'isle de Calliste, elle s'appella Théra, du nom de son Fondateur.

CXLIX. Son fils, refusant de s'embarquer avec lui, Théras dit qu'il le laisseroit comme (229*) une brebis parmi les loups. Ce propos fit donner à ce

(*a*) Dans le grec: *dans cette isle, alors connue sous le nom de Calliste.* C'est une répétition que j'ai cru devoir supprimer.

jeune-homme le nom d'Oiolycus (*a*), qui prévalut ſur celui qu'il avoit auparavant. Oiolycus eut un fils appellé Egée. Les Egides, tribu conſidérable à Sparte, tirent de lui leur nom. Ceux de cette tribu, voyant qu'ils ne pouvoient conſerver d'enfans, bâtirent, ſur la réponſe d'un Oracle, un temple aux Furies de Laius & d'Œdipe; &, depuis ce temps, ils ne perdirent plus leurs enfans. Pareille (230) choſe arriva dans l'iſle de Théra à leurs deſcendans.

CL. Juſqu'ici les Lacédémoniens s'accordent avec les habitans de Théra; mais ceux-ci ſont les ſeuls qui racontent la ſuite, de la manière que je vais dire.

Grinus, fils d'Æſanius, deſcendant de ce Théras, & Roi de l'iſle de Théra, alla à Delphes pour y offrir une hécatombe. Il étoit accompagné de pluſieurs habitans de cette iſle, & entr'autres de Battus, fils de Polymneſte, de la race (231) d'Euphémus, l'un des (232) Minyens. Ce Prince, conſultant l'Oracle ſur quelque choſe, la Pythie lui répondit de fonder une ville en Libye. « Roi » Apollon, répliqua Grinus, je ſuis vieux & courbé » (233) ſous le poids des ans : chargez plutôt de » cette entrepriſe quelqu'un de ces jeunes-gens » qui ſont venus avec moi »; &, en diſant cela, il montroit Battus. Les Théréens, de retour dans

(*a*) Οἶς ſignifie une brebis, & λύκος un loup.

leur isle, n'eurent aucun égard pour la réponse de l'Oracle, ne sachant point où étoit la Libye, & n'osant pas envoyer une colonie dans une pareille incertitude.

CLI. On fut ensuite sept ans à Théra sans qu'il y plût, & tous les arbres y périrent de sécheresse, excepté un seul. Les Théréens ayant consulté l'Oracle, la Pythie leur proposa d'envoyer une colonie en Libye. Comme ils ne voyoient pas de reméde à leurs maux, ils députerent en Créte, pour s'informer s'il n'y avoit pas quelque Crétois, ou quelque étranger, qui eût voyagé en Libye. Leurs envoyés parcoururent l'isle; &, étant arrivés à la ville d'Itanos, ils y firent connoissance avec un Teinturier en pourpre, nommé Corobius, qui leur dit qu'il avoit été poussé par un vent violent à l'isle de Platée en Libye. Une récompense, qu'ils lui donnerent, le détermina à les accompagner à Théra. On ne fit partir d'abord qu'un petit nombre de citoyens pour examiner les lieux. Corobius leur servit de guide. Lorsqu'il les eut conduits à l'isle de Platée, ils l'y laisserent avec des vivres pour quelques mois; &, s'étant remis en mer, ils vinrent en diligence faire leur rapport aux Théréens au sujet de cette isle.

CLII. Comme ils furent plus long-temps absens qu'ils n'en étoient convenus, Corobius se trouva dans une très-grande disette. Mais un vaisseau de Samos, qui alloit en Egypte, & dont le patron

s'appelloit Colæus, étant abordé à Platée, les Samiens apprirent de Corobius quelle étoit ſa ſituation. Ils lui laiſſerent des vivres pour un an; &, comme ils déſiroient paſſionnément de ſe rendre en Egypte, ils remirent à la voile par un vent d'Eſt. Mais, ce vent ne diſcontinuant point, ils paſſerent les Colonnes d'Hercule, & arriverent à Tarteſſus, ſous la conduite de quelque Dieu. Comme ce port n'avoit point été juſqu'alors fréquenté, ils firent, à leur retour, le plus grand profit ſur leurs marchandiſes, qu'aucun Grec, que nous (234) connoiſſions, ait jamais fait, ſi du moins l'on excepte Soſtrate d'Egine, fils de Léodamas, avec qui perſonne ne peut entrer en comparaiſon. Les Samiens ayant mis à part ſix talens, qui étoient le dixieme de leur gain, en firent faire un vaſe d'airain en forme de cratere argolique, autour duquel on voit des têtes de gryphons, l'une vis-à-vis de (235) l'autre. Ils en firent préſent au Temple de Junon (*a*), où il eſt ſoutenu par trois coloſſes d'airain, de ſept coudées de haut, appuyés ſur les genoux. L'action de Colæus fut le principe de la grande amitié que les Cyrénéens & les Théréens ont contractée avec les Samiens.

CLIII. Les Théréens, ayant laiſſé Corobius dans l'iſle, dirent, à leur retour à Théra, qu'ils

(*a*) Le célébre temple de Junon à Samos.

avoient commencé une habitation dans une isle attenante à la Libye. Là-dessus, il fut résolu que de tous leurs cantons, qui étoient au nombre de sept, on enverroit des hommes, que les freres tireroient au sort, & que Battus seroit leur Chef & leur Roi: en conséquence de cette résolution, on envoya à Platée deux vaisseaux de cinquante rames chacun. Telle est la maniere dont les Théréens racontent cette histoire.

CLIV. Les Cyrénéens sont d'accord avec eux en tout, excepté en ce qui concerne Battus. Voici de quelle maniere ils le rapportent. Etéarque, Roi de la ville d'Axus en Créte, ayant perdu sa femme, dont il avoit une fille, nommée Phronime, en épousa une autre, qui ne fut pas plutôt entrée dans sa maison, qu'elle fit voir, par ses actions, qu'elle étoit une vraie marâtre. Il n'y eut rien en effet qu'elle n'imaginât pour faire maltraiter cette Princesse; enfin elle l'accusa de s'être abandonnée à un homme, & parvint à le faire croire à son mari.

Etéarque, persuadé (236) par cette femme, se porta, contre sa fille, à une action odieuse. Il y avoit alors à Axus un Marchand de Théra, nommé Thémison. Ce Prince le manda; &, ayant contracté avec lui l'hospitalité, il lui fit promettre, avec serment (237), de lui prêter son ministere dans toutes les choses où il auroit besoin de lui. Le serment exigé, il lui remit sa fille entre les mains, & lui dit de l'emmener, & de la jetter dans la mer.

Thémiſon, fâché qu'on lui eût fait faire un ſerment pour le tromper, renonça à l'amitié d'Etéarque. Il remit à la voile avec la Princeſſe; &, quand il fut en pleine mer, il l'attacha avec des cordes; &, pour ne point manquer à ſon ſerment, il la deſcendit dans la mer; mais il l'en retira, & la mena dans l'iſle de Théra.

CLV. Lorſqu'elle y fut arrivée, Polymneſte, homme diſtingué, la prit pour concubine. Il en eût, au bout d'un certain temps, un fils qui (238) bégayoit & graſſeyoit. Cet enfant fut appellé Battus, ſuivant les Théréens & les Cyrénéens; mais je penſe qu'il eut un (239) autre nom, & qu'après ſon arrivée en Libye, il fut ainſi ſurnommé, tant à cauſe de la réponſe qu'il avoit reçue de l'Oracle de Delphes, que par rapport à ſa (240) dignité : car Battus ſignifie Roi dans la langue des Libyens; & ce fut, à mon avis, par cette raiſon que la Pythie, ſachant qu'il devoit régner en Libye, lui donna, dans ſa réponſe, un nom Libyen. En effet, lorſqu'il fut parvenu à l'âge viril, étant allé à Delphes, pour conſulter l'Oracle ſur le défaut de ſa langue, la Pythie lui répondit : » Battus, tu viens ici au ſujet de ta voix : mais » Apollon t'ordonne d'établir une colonie dans » la Libye, féconde en bêtes à laine ». C'eſt comme ſi elle lui eût dit en grec : « O Roi, tu » viens au ſujet de ta voix ». Battus lui répon-

dit : (*a*) « Roi, je ſuis venu vous conſulter ſur le » défaut de ma langue ; mais vous me commandez » des choſes impoſſibles, en m'envoyant établir » une colonie en Libye. Avec quelles troupes, » avec quelles forces puis-je exécuter un tel » projet » ? Malgré ces raiſons, il ne put engager la Pythie à lui parler autrement. Voyant donc que l'Oracle perſiſtoit dans ſa réponſe, il quitta Delphes, & retourna à Théra.

CLVI. Mais, dans la ſuite, il lui arriva beaucoup de malheurs, ainſi qu'aux autres habitans de l'iſle. Comme ils en ignoroient la cauſe, ils envoyerent à Delphes conſulter l'Oracle ſur leurs maux actuels. La Pythie leur répondit qu'ils ſeroient plus heureux, s'ils fondoient, avec Battus, la ville de Cyrene en Libye. Sur cette réponſe, ils firent partir Battus avec deux vaiſſeaux à cinquante rames. Battus & ceux qui l'accompagnoient, forcés par la néceſſité, firent voile en Libye ; mais ils revinrent à l'iſle de Théra. Les Théréens les attaquerent, lorſqu'ils voulurent deſcendre à terre ; &, ne leur permettant point d'aborder, ils leur ordonnerent de retourner à l'endroit d'où ils venoient. Contraints d'obéir, ils reprirent la même route, & s'établirent dans une iſle attenante à la Libye.

(*a*) Ἄναξ, les Dieux ſont ainſi appellés, à cauſe des ſoins qu'ils ſont cenſés prendre des hommes. On l'a donné, par cette même raiſon, aux Rois.

Cette isle, comme il a été dit (*a*) ci-dessus, s'appelle Platée : on assure qu'elle est de la grandeur de la ville actuelle des Cyrénéens.

CLVII. Les Théréens restèrent deux ans dans l'isle de Platée ; mais, comme rien ne leur prospéroit, ils y laissèrent l'un d'entr'eux, & le reste se rembarqua pour aller à Delphes. Quand ils y furent arrivés, ils dirent à la Pythie qu'ils s'étoient établis en Libye, & que cependant ils n'en étoient pas plus heureux. La Pythie leur répondit : « J'admire » (241) ton habileté ; tu n'as jamais été en Libye, & » tu prétends connoître ce pays mieux que moi, qui » y suis allée ». Sur cette réponse, Battus retourna avec ceux de sa suite : car le Dieu ne les tenoit pas quittes de la colonie, qu'ils n'eussent été dans la Libye même. De retour à Platée, ils prirent celui d'entr'eux qu'ils y avoient laissé, & s'établirent dans la Libye, vis-à-vis de l'isle, à (242) Aziris, lieu charmant, environné de deux côtés par des collines agréables, couvertes d'arbres, &, d'un autre côté, arrosé par une riviere.

CLVIII. Ils demeurerent six années à Aziris ; mais, la septieme, ils se laisserent persuader d'en sortir, sur les vives instances des Libyens, & sur la promesse qu'ils leur firent de les mener dans un meilleur canton. Les Libyens, leur ayant fait quitter cette habitation, les conduisirent vers le

(*a*) §. CLI.

Couchant; &, de crainte (243) qu'en paſſant par le plus beau des pays, les Grecs ne s'en apperçuſſent, ils proportionnerent tellement leur marche à la durée du jour, qu'ils le leur firent traverſer pendant la nuit. Ce beau pays s'appelle Iraſa. Quand ils les eurent conduits à une fontaine (244) qu'on prétend conſacrée à Apollon : « Grecs, » leur dirent-ils, la commodité du lieu vous » invite à fixer ici votre demeure : le ciel y eſt » ouvert (245) pour vous donner les pluies qui » rendront vos terres fécondes ».

CLIX. Sous Battus (246), le Fondateur, dont le regne fut de quarante ans, & ſous Arcéſilas ſon fils, qui en régna ſeize, les Cyrénéens ne ſe trouverent pas en plus grand nombre qu'au commencement de la colonie. Mais, ſous Battus leur troiſieme Roi, ſurnommé l'Heureux, la Pythie, par ſes Oracles, excita tous les Grecs à s'embarquer, pour aller habiter la Libye avec les Cyrénéens, qui les invitoient à venir partager leurs terres. Cet oracle étoit conçu en ces termes : « Celui qui » n'ira dans la fertile Libye qu'après le partage » des terres, aura un jour ſujet de s'en repentir ». Les Grecs, s'étant rendus à Cyrene en grand nombre, s'emparerent d'un canton conſidérable. Les Libyens leurs voiſins, & Adicran leur Roi, ſe voyant inſultés & dépouillés de leurs terres par les Cyrénéens, eurent recours à Apriès, Roi

d'Egypte, & ſe ſoumirent à lui. Ce Prince (*a*) envoya, contre Cyrene, une nombreuſe armée d'Egyptiens. Les Cyrénéens, s'étant rangés en bataille à Iraſa, & près de la fontaine de Theſté, en vinrent aux mains, & la défirent. Les Egyptiens, qui n'avoient jamais éprouvé les forces des Grecs, les mépriſoient; mais ils furent tellement battus, qu'il n'en retourna en Egypte qu'un très-petit nombre. Le peuple (*b*) fut, à ce ſujet, ſi irrité contre Apriès, qu'il ſe révolta.

CLX. Arcéſilas, fils de Battus, régna après ſon pere. Ce Prince eut, auſſi-tôt après ſon avénement au trône, quelques différends avec ſes (247) freres; mais enfin ils quitterent le pays, & paſſerent dans un autre canton de la Libye. Ayant délibéré entr'eux ſur ce qu'ils avoient à faire, ils bâtirent une ville qu'ils appellerent Barcé, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Pendant qu'ils étoient occupés à la conſtruire, ils ſouleverent les Libyens contre les Cyrénéens. Arcéſilas marcha contre les révoltés, & contre ceux des Libyens qui les avoient reçus. Les Libyens, qui le redoutoient, s'enfuirent chez les Libyens Orientaux. Arcéſilas les pourſuivit; &, les ayant atteints à Leucon en Libye, ils réſolurent de lui livrer

(*a*) Voyez Livre II. §. CLXI.

(*b*) Voyez ci-deſſus Livre II. §. CLXI, &c. où il eſt parlé de cette révolte & des ſuites qu'elle eut.

bataille. On en vint aux mains, & la victoire ſe déclara tellement en leur faveur, qu'il demeura ſur la place, du côté des Cyrénéens, ſept mille hommes peſamment armés. Après cet échec, Arcéſilas tomba malade; &, ayant pris médecine, il fut étranglé par ſon frere Léarque. Mais Eryxo, appellant la ruſe (248) à ſon ſecours, fit périr le meurtrier de ſon mari.

CLXI. Son fils Battus lui ſuccéda : il étoit boiteux, & ne ſe tenoit pas ferme ſur ſes pieds. Les Cyrénéens, extrêmement affligés de leurs pertes, envoyerent à Delphes demander à l'Oracle, quelle forme de gouvernement ils devoient établir pour vivre plus heureux. La Pythie leur ordonna de faire venir de Mantinée (249), en Arcadie, quelqu'un qui pût rétablir, parmi eux, la paix & la concorde. Les Cyrénéens s'étant adreſſés aux Mantinéens, ceux-ci leur donnerent un homme des plus eſtimés de leur ville, nommé Démonax, qui ſe rendit, avec eux, à Cyrene. Lorſqu'il ſe fut inſtruit de l'état des affaires, il partagea les Cyrénéens en trois tribus, dont une comprenoit les Théréens & leurs voiſins; l'autre les Péloponnéſiens & les Crétois, & la troiſieme tous les Inſulaires. Enfin on mit en réſerve (250), pour Battus, de certaines portions de terre & les ſacrificatures, & on rendit au peuple toutes les autres prérogatives dont les Rois avoient joui juſqu'alors.

CLXII. Ces réglemens ſubſiſterent ſous le regne de Battus; mais, ſous celui de ſon fils, il s'éleva de grands troubles au ſujet des honneurs. En effet Arcéſilas, fils de Battus le boiteux & de Phérétime, déclara qu'il ne ſouffriroit point que les loix de Démonax ſubſiſtaſſent plus long-temps, & redemanda les prérogatives dont avoient joui ſes ancêtres. Arcéſilas excita des troubles à ce ſujet; mais, ſon parti ayant eu du deſſous, il s'enfuit à Samos, & Phérétime ſa mere, à Salamine en Cypre.

Salamine étoit, en ce temps-là, gouvernée par (*a*) Evelthon, qui conſacra à Delphes un très-bel encenſoir, qu'on voit dans le tréſor (*b*) des Corinthiens. Phérétime, étant arrivée à la Cour d'Evelthon, lui demanda des troupes pour ſe rétablir à Cyrene, elle & ſon fils. Mais ce Prince lui donnoit plus volontiers toute autre choſe qu'une armée. Phérétime acceptoit ſes préſens, & les trouvoit très-beaux: mais elle ajoutoit qu'il lui ſeroit beaucoup plus honorable de lui accorder des troupes. Comme elle faiſoit toujours la même réponſe à chaque préſent, Evelthon lui envoya enfin un fuſeau d'or, avec une quenouille revêtue

(*a*) Il eſt parlé d'Evelthon & de ſes deſcendans, Livre V, §. CIV.

(*b*) Voyez ci-deſſus Livre I. §. XIV. note 36, & ſur-tout la ſavante note de M. Valckenaer, page 353. note 12.

de laine, & lui fit dire que l'on faiſoit aux femmes de pareils préſens; mais qu'on ne leur donnoit pas d'armées.

CLXIII. Pendant ce temps-là, Arcéſilas, faiſant eſpérer le partage des terres, aſſembla à Samos où il étoit, une armée nombreuſe. Lorſqu'elle fut levée, il alla à Delphes conſulter l'Oracle ſur ſon retour. La Pythie lui répondit : « Apollon » accorde à ta famille la domination de Cyrene, » pour quatre (251) Battus & quatre Arcéſilas, » c'eſt-à-dire pour huit générations ; mais il » t'exhorte à ne rien tenter de plus. Quant à toi, » Arcéſilas, il te conſeille de reſter tranquille, » quand tu ſeras de retour dans ta patrie. Si tu » trouves un fourneau plein de vaſes de terre, » garde-toi bien de les faire cuire, remets-les » plutôt à l'air ; &, ſi tu mets le feu au fourneau, » n'entres pas dans l'endroit environné d'eau : » autrement tu périras toi-même avec le plus beau » des taureaux ».

CLXIV. Arcéſilas retourna à Cyrene, avec les troupes qu'il avoit levées à Samos. Lorſqu'il eut recouvré ſes états, il fit faire, ſans aucun égard pour l'Oracle, le procès à ceux qui s'étoient ſoulevés contre lui, & qui l'avoient obligé à prendre la fuite. Les uns ſortirent de leur patrie, pour n'y jamais revenir ; d'autres, ayant été arrêtés, furent envoyés en Cypre, pour y être punis de mort. Mais les Cnidiens, chez qui ils abor-

derent, les délivrerent & les envoyerent à l'iſle de Théra. Quelques autres enfin ſe réfugierent dans une grande tour, qui appartenoit à un particulier nommé Áglomachus. Arcéſilas, ayant fait entaſſer du bois à l'entour, y mit le feu & la brûla. Ce crime commis, il reconnut le ſens de l'Oracle, qui lui avoit (252) défendu, par l'organe de la Pythie, de faire cuire les vaſes de terre qu'il trouveroit dans le fourneau. Dans la crainte donc d'être tué, ſuivant la prédiction de l'Oracle, il s'éloigna volontairement de Cyrene, s'imaginant que cette ville étoit la place entourée d'eau de tous côtés, que la Pythie lui avoit recommandé d'éviter. Il avoit épouſé une de ſes parentes, fille d'Alazir, Roi des Barcéens. Il ſe réfugia chez ce Prince. Mais des Barcéens, & quelques fugitifs de Cyrene, l'ayant apperçu dans la place publique, le tuerent, &, avec lui, Alazir ſon beau-pere. Ce fut ainſi qu'Arcéſilas remplit ſa deſtinée, & qu'il périt, pour avoir déſobéi à l'Oracle volontairement ou involontairement.

CLXV. Tandis qu'Arcéſilas travailloit, dans Barcé, à ſon propre malheur, Phérétime ſa mere jouiſſoit à Cyrene des honneurs de ſon fils; &, entr'autres prérogatives, elle aſſiſtoit aux délibérations du Sénat. Mais, dès qu'elle eut connoiſſance qu'il avoit été tué en cette ville, elle s'enfuit en Egypte, parce qu'Arcéſilas avoit autrefois rendu quelques ſervices à Cambyſes, fils de Cyrus, en

lui livrant Cyrene, & en lui payant tribut. Arrivée dans ce pays, elle ſupplia Aryandès de la venger, ſous prétexte que ſon fils n'avoit été aſſaſſiné, que parce qu'il favoriſoit le parti des Medes (*a*).

CLXVI. Aryandès avoit été établi Gouverneur d'Egypte par Cambyſes. Dans la ſuite, il fut puni de mort, pour avoir voulu s'égaler, en quelque ſorte, à Darius. Ayant en effet appris, & ayant vu par lui-même, que ce Prince avoit envie de laiſſer, pour monument de ſon régne, quelque choſe que les autres Rois n'euſſent point encore exécuté, il marcha ſur ſes traces, juſqu'à ce qu'il eût reçu la récompenſe qu'il méritoit. Darius avoit fait (253) battre de la monnoie de l'or le plus pur. Aryandès, Gouverneur d'Egypte, fit frapper, de ſon côté, des monnoies d'argent, qu'on appelle Aryandiques (254): elles ſont encore aujourd'hui regardées comme étant d'un argent extrêmement fin. Darius, en ayant été inſtruit, l'accuſa de rébellion, & le fit mourir ſous ce prétexte.

CLXVII. Aryandès eut compaſſion de Phérétime; il lui donna une armée compoſée de toutes les forces d'Egypte, tant de terre que de mer. Les troupes de terre étoient commandées par Amaſis, qui étoit Maraphien, & celles de mer par Badrès, Paſagarde d'extraction. Mais, avant de

(*a*) Des Perſes.

les faire partir, il envoya un Héraut à Barcé, pour s'informer de celui qui avoit été le meurtrier d'Arcéſilas. Les Barcéens prirent tous cet aſſaſſinat ſur eux; car ce Prince leur avoit fait beaucoup de mal. Sur cette réponſe, Aryandès envoya l'armée avec Phérétime.

CLXVIII. Cette cauſe étoit le prétexte dont Aryandès cherchoit à colorer ſon expédition contre les Libyens, qu'il avoit, à mon avis, deſſein de ſubjuguer. La Libye renferme beaucoup de nations différentes. Il y en avoit peu qui fuſſent ſoumiſes au Roi, & la plupart ne tenoient aucun compte de Darius. Voici l'ordre dans lequel on trouve les peuples de la Libye, à commencer depuis l'Egypte (*a*). Les premiers qu'on rencontre ſont les Adyrmachides. Ils ont preſque les mêmes uſages que les Egyptiens; mais ils s'habillent comme le reſte des Libyens. Leurs femmes portent, à chaque jambe, un anneau de cuivre, laiſſent croître leurs cheveux : ſi elles ſont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent à leur tour, & le jettent enſuite. Ces peuples ſont les ſeuls Libyens qui aient cette coutume. Ils ſont auſſi les ſeuls qui préſentent leurs filles au Roi, lorſqu'elles vont ſe marier. Celle qui lui plaît ne s'en retourne qu'après qu'il en a joui. Cette nation

(*a*) Hérodote interrompt ici ſa narration pour faire la deſcription de l'Afrique, & la reprend plus bas §. CC.

s'étend

s'étend depuis l'Egypte juſqu'a un port appellé Plunos (255).

CLXIX. Les Giligammes touchent aux Adyrmachides : ils habitent le pays qui eſt vers l'Occident juſqu'à l'iſle Aphrodiſias. Dans cet intervalle eſt l'iſle de Platée, où les Cyrénéens envoyerent une colonie. Aziris, où ils s'établirent auſſi, eſt ſur le continent, ainſi que le port de Ménélas. C'eſt-là qu'on commence à trouver (256) le Silphium. Le pays, où croît cette plante, s'étend depuis l'iſle de Platée juſqu'à l'embouchure (256*) de la Syrte. Ces peuples ont preſque les mêmes coutumes que les autres.

CLXX. Immédiatement après les Giligammes, on trouve les Aſbyſtes, du côté du Couchant : ils habitent le pays au-deſſus de Cyrene ; mais ils ne s'étendent pas juſqu'à la mer : les côtes maritimes ſont occupées par les Cyrénéens. Les chars à quatre chevaux ſont beaucoup plus en uſage chez eux que chez les autres Libyens, & ils s'étudient à imiter la plupart des coutumes des Cyrénéens.

CLXXI. Les Auſchiſes confinent aux Aſbyſtes, du côté de l'Occident : ils habitent au-deſſus de Barcé, & s'étendent juſqu'à la mer, près des Eveſpérides. Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auſchiſes : leur nation eſt peu nombreuſe ; elle s'étend ſur les côtes de la mer, vers Tauchires, ville du territoire de Barcé. Leurs

uſages ſont les mêmes que ceux des peuples qui habitent au-deſſus de Cyrene.

CLXXII. Le pays des Auſchiſes eſt borné à l'Oueſt par celui des Naſamons, peuple nombreux. (257) En été, les Naſamons laiſſent leurs troupeaux ſur le bord de la mer, & ſe rendent (258) à un certain canton, nommé Augiles, pour y recueillir en automne les dattes. Les palmiers y croiſſent en abondance, y viennent très-beaux, & portent tous du fruit. Ils vont à la chaſſe des ſauterelles, les font ſécher au ſoleil; &, les ayant réduites en poudre, ils mêlent cette poudre avec du lait, qu'ils boivent enſuite. Ils ont coutume d'avoir chacun pluſieurs femmes (259), & d'habiter avec elles, après avoir planté à terre leur bâton, à-peu-près comme les (*a*) Maſſagetes. Lorſqu'un Naſamon ſe marie pour la premiere fois, la premiere nuit des noces, la mariée accorde ſes faveurs à tous les convives, & chacun lui fait un préſent qu'il a apporté de ſa maiſon.

Voici leur maniere de faire des ſermens, & d'exercer la divination. Ils mettent la main ſur le tombeau des hommes qui ont, parmi eux, la réputation d'avoir été les plus juſtes & les plus gens de bien, & jurent par eux. Pour exercer la

(*a*) Les Maſſagetes jouiſſoient publiquement de leurs femmes, après avoir attaché leurs carquois à leurs chariots. Voyez Livre I. §. CCXVI.

divination, ils vont au tombeau de leurs ancêtres: ils y font leurs prieres, & y dorment enſuite. Si, pendant leur ſommeil, ils ont quelque ſonge, ils en font uſage dans leur conduite. Ils ſe donnent mutuellement la foi, en buvant réciproquement (260) de la main l'un de l'autre. S'ils n'ont rien de liquide, ils ramaſſent à terre de la pouſſiere, & la léchent.

CLXXIII. Les Pſylles ſont voiſins des Naſamons; ils périrent autrefois de la maniere que je vais dire. Le vent du Midi avoit, de ſon ſouffle, deſſéché leurs citernes: car tout leur pays étoit en-dedans de la (260*) Syrte, & ſans eau. Ayant tenu conſeil entr'eux, ils réſolurent, d'un conſentement unanime, d'aller faire la guerre (261) au vent du Midi. Je rapporte les propos des Libyens. Lorſqu'ils furent arrivés dans les déſerts ſâbloneux, le même vent, ſoufflant avec violence, les enſevelit ſous des monceaux de ſâble. Les Pſylles détruits, les Naſamons s'emparerent de leurs terres.

CLXXIV. Au-deſſus de ces peuples vers le Midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, ſont les Garamantes, qui fuient le commerce & la ſociété de tous les hommes: ils n'ont aucune ſorte d'armes, & ne ſavent pas même ſe défendre.

CLXXV. Cette nation habite au-deſſus des Naſamons; mais, du côté de l'Occident, le long de la mer; les Naſamons ont les Maces pour

voiſins. Ceux-ci ſe raſent de maniere qu'il reſte, ſur le haut de la tête, une touffe de cheveux. Ils y parviennent en laiſſant croître leurs cheveux ſur le milieu de la tête, & en ſe raſant de très-près les deux côtés. Quand ils vont à la guerre, ils portent, pour armes défenſives, des peaux (262) d'autruches. Le Cinyps deſcend de la colline des Graces, traverſe leur pays, & ſe jette dans la mer. Cette colline eſt entiérement couverte d'une épaiſſe forêt; au lieu que le reſte de la Libye, dont j'ai parlé juſqu'ici, eſt un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer, il y a deux-cents ſtades.

CLXXVI. Les Gindanes touchent aux Maces. On dit que leurs femmes portent chacune, autour de la cheville du pied, autant de bandes de peaux qu'elles ont vu d'hommes : celle qui en a davantage, eſt la plus eſtimée, comme ayant été aimée d'un plus grand nombre d'hommes.

CLXXVII. Les Lotophages habitent une péninſule (*a*) qui s'avance dans la mer qui baigne les côtes du pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du (263) Lotos : ce fruit eſt à-peu-près de la groſſeur de celui du Lentiſque, & d'une douceur pareille à celle des dattes. Les Lotophages en font auſſi du vin.

(*a*) Voyez ci-deſſus §. XXXVIII, note 69.

CLXXVIII. Ils confinent, le long de la mer, aux Machlyes : ceux-ci font auſſi uſage du Lotos; mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Machlyes s'étendent juſqu'au Triton, fleuve conſidérable qui ſe jette dans un grand lac nommé Tritonis, où l'on voit l'iſle de Phla. On dit qu'il avoit été prédit, par les Oracles, que les Lacédémoniens enverroient une colonie dans cette iſle : on raconte le fait de cette maniere.

CLXXIX. Quand Jaſon eut fait conſtruire, au pied du mont Pélion, le navire (264) Argo, & qu'il y eut embarqué une hécatombe avec un trépied d'airain, il ſe mit en mer, & doubla le Péloponneſe, dans le deſſein d'aller à Delphes. Lorſqu'il fut arrivé vers le promontoire Malée, il s'éleva un vent de Nord qui le jetta en Libye, & il ſe trouva (264*) dans les bas-fonds du lac Tritonis, avant que d'avoir découvert la terre. Ne ſachant comment ſortir de ce pas dangereux, on dit qu'un Triton lui apparut, & lui demanda ſon trépied, lui promettant de lui montrer une route ſûre & de le tirer de ce péril. Jaſon y ayant conſenti, le Triton lui montra le moyen (265) de ſortir de ces bas-fonds : il prit enſuite le trépied, le mit dans ſon propre temple ; &, s'aſſeyant deſſus, il prédit à Jaſon, & aux ſiens, tout ce qui devoit leur arriver. Il lui annonça auſſi que, lorſque ce trépied auroit été enlevé par quelqu'un des deſcendans de ceux qui étoient dans le navire Argo,

il faudroit néceſſairement que les Grecs euſſent cent villes ſur les bords du lac Tritonis. On ajoute que les Libyens voiſins du lac, ayant appris cette réponſe de l'Oracle, cacherent le trépied.

CLXXX. Immédiatement après les Machlyes, on trouve les Auſéens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis; mais elles ſont ſéparées par le fleuve Triton. Les Machlyes laiſſent croître leurs cheveux ſur le derriere de la tête, & les Auſéens ſur le devant. Dans une fête que ces peuples célébrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux troupes, ſe battent, les unes contre les autres, à coups de pierres & de bâtons. Elles diſent que ces rits ont été inſtitués par leurs peres, en l'honneur de la Déeſſe née dans leur pays, que nous appellons Minerve, & elles donnent le nom de Fauſſes-Vierges à celles qui meurent de leurs bleſſures. Mais, avant que de ceſſer le combat, elles revêtent d'une armure complete, à la grecque, celle qui, de l'aveu de toutes, s'eſt le plus diſtinguée; &, lui ayant mis auſſi ſur la tête un caſque à la corinthiene, elles la font monter ſur un char, & la promenent autour du lac. Je ne ſais de quelle façon ils armoient autrefois leurs filles, avant que les Grecs euſſent établi des colonies autour d'eux. Je penſe cependant que c'étoit à la maniere des Egyptiens. Je ſuis en effet d'avis que le bouclier (265*) & le caſque ſont venus d'Egypte

chez les Grecs. Ils prétendent que Minerve eſt fille de Neptune & de la Nymphe (266) du lac Tritonis; & qu'ayant eu quelque ſujet de plainte contre ſon pere, elle ſe donna à Jupiter, qui l'adopta (266*) pour ſa fille. Les femmes ſont en commun chez ces peuples, & ils ne demeurent point avec elles; mais ils les voient à la maniere des bêtes. Les enfans ſont élevés par leurs meres : quand ils ſont grands, on les mene à l'aſſemblée que les hommes tiennent tous les trois mois. Celui à qui un enfant reſſemble, paſſe pour être le pere de cet enfant.

CLXXXI. Tels ſont les peuples Nomades qui habitent les côtes maritimes de la Libye. Au-deſſus, en avançant dans le milieu des terres, on rencontre la Libye Sauvage (*a*), au-delà de laquelle eſt une élévation ſâbloneuſe, qui s'étend depuis Thebes en Egypte, juſqu'aux Colonnes d'Hercules. On trouve dans ce pays ſâbloneux, environ de dix journées en dix journées, de gros quartiers de ſel ſur des collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du ſel, une eau fraîche & douce. Autour de cette eau, on trouve des habitans, qui ſont les derniers du côté des déſerts, & au-deſſus de la Libye Sauvage. Les premiers qu'on y rencontre, en venant de Thebes, ſont les Ammoniens, à dix journées de cette ville.

(*a*) Dans le grec : *la Libye remplie de bêtes féroces.*

Ils ont un temple qui tient de celui de Jupiter Thébéen. Il y a en effet à Thebes, comme (*a*) je l'ai déjà dit, une ſtatue de Jupiter avec une tête de bélier. Entr'autres fontaines, ils en (267) ont une, dont l'eau eſt tiéde au point du jour, fraîche à l'heure du marché, & extrêmement froide à midi : auſſi ont-ils ſoin, à cette heure, d'arroſer leurs jardins. A meſure que le jour baiſſe, elle devient moins froide, juſqu'au coucher du ſoleil qu'elle eſt tiéde. Elle s'échauffe enſuite de plus en plus, juſqu'à ce qu'on approche du milieu de la nuit : alors elle bout (268) à gros bouillons. Lorſque le milieu de la nuit eſt paſſé, elle ſe réfroidit juſqu'au lever de l'aurore : on l'appelle la Fontaine du Soleil.

CLXXXII. A dix autres journées de chemin, après les Ammoniens, on trouve, ſur cette élévation de ſable, une autre colline de ſel, ſemblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une ſource d'eau. Ce canton eſt habité ; il s'appelle Augiles : c'eſt-là que les Naſamons (*b*) vont, en automne, recueillir les dattes.

CLXXXIII. A dix autres journées du territoire d'Augiles, on rencontre une autre colline de ſel avec de l'eau, & une grande quantité de palmiers portant du fruit, comme dans les autres endroits

(*a*) Voyez Livre II. §. XLII.
(*b*) Voyez ci-deſſus §. CLXXII.

dont on vient de parler. Les Garamantes, nation fort nombreuſe, habitent ce pays. Ils répandent de la terre ſur le ſel, & ſément enſuite. Il n'y a pas loin delà chez les Lotophages; mais, du pays de ceux-ci, il y a trente journées de chemin juſqu'à celui où l'on voit ces ſortes de bœufs, qui, en (269) paiſſant, marchent à reculons. Ces animaux paiſſent de la ſorte, parce qu'ils ont les cornes rabatues en devant (*a*); car ils ne peuvent alors marcher en avant, atendu que leurs cornes s'enfonceroient dans la terre. Ils ne different des autres bœufs qu'en cela, & en ce qu'ils ont le cuir plus épais & (269*) plus ſouple. Ces Garamantes font la chaſſe aux Troglodytes Ethiopiens; ils ſe ſervent pour cela de chars à quatre chevaux. Les Troglodytes Ethiopiens ſont en effet les plus légers & les plus vîtes de tous les peuples dont nous ayons jamais oui parler. Ils vivent de ſerpens, de lézards & autres reptiles : ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celle des autres nations; on croit entendre le cri des chauves-ſouris.

CLXXXIV. A dix journées pareillement des Garamantes, on trouve une autre colline de ſel, avec une fontaine & des hommes à l'entour : ils s'appellent Atarantes (270), & ſont les ſeuls

(*a*) Le grec ajoute : *c'eſt pour cela qu'ils vont à reculons, quand ils paiſſent.*

hommes que je ſache n'avoir point de nom. Réunis en corps de nation, ils s'appellent Atarantes; mais les individus n'ont point de nom qui les diſtingue. Ils maudiſſent le ſoleil, lorſqu'il eſt à ſon plus haut point d'élévation & de force, & lui diſent toutes ſortes d'injures, parce qu'il brûle & le pays & les habitans.

A dix autres journées de chemin, on rencontre une autre (271) colline de ſel, avec de l'eau & des habitans aux environs. Le mont Atlas touche à cette colline. Il eſt étroit & rond de tous côtés; mais ſi haut, qu'il eſt, dit-on, impoſſible d'en voir le ſommet, à cauſe des nuages dont il eſt toujours couvert en hiver & en été. Les habitans du pays diſent que c'eſt une colonne du ciel. Ils ont pris, de cette montagne, le nom d'Atlantes, & l'on dit qu'ils ne mangent de rien qui ait eu vie, & qu'ils n'ont jamais de ſonges (272).

CLXXXV. Je connois le nom de ceux qui habitent cette élévation (*a*) juſqu'aux Atlantes; mais je n'en puis dire autant de ceux qui ſont au-delà. Cette élévation s'étend juſqu'aux Colonnes d'Hercules, & même par-delà. De dix journées en dix journées, on y trouve des mines de ſel & des habitans. Les maiſons de tous ces peuples ſont bâties (273) de quartiers de ſel: il ne pleut en effet jamais dans cette partie de la Libye; autre-

(*a*) Voyez ci-deſſus §. CLXXXI.

ment, les murailles des maiſons, étant de ſel, tomberoient bientôt en ruine. On tire de ces mines deux ſortes de ſel; l'un blanc, & l'autre couleur (274) de pourpre. Au-deſſus de cette élévation ſâbloneuſe, vers le Midi, & l'intérieur de la Libye, on ne trouve qu'un affreux déſert, où il n'y a ni eau, ni bois, ni bêtes ſauvages, & où il ne tombe ni pluie ni roſée.

CLXXXVI. Tout le pays, qui s'étend depuis l'Egypte juſqu'au lac Tritonis, eſt habité par des Libyens Nomades, qui vivent de chair & de lait. Ils ne mangent point de vaches, non plus que les Egyptiens, & ne nourriſſent point de porcs. Les femmes de Cyrène ne ſe croient pas permis non plus de manger (275) de la vache par reſpect pour la Déeſſe Iſis, qu'on adore en Egypte; elles jeûnent même, & célébrent des fêtes ſolemnelles en ſon honneur. Les femmes de Barcé non-ſeulement ne mangent point de vache, mais elles s'abſtiennent encore de manger de la chair de porc.

CLXXXVII. Les peuples à l'Occident du lac Tritonis, ne ſont point Nomades : ils n'ont point les mêmes uſages, & ne font point à leurs enfans ce qu'obſervent, à l'égard des leurs, les Libyens Nomades. Quand les enfans des Libyens Nomades ont atteint l'âge de quatre ans, ils leur brûlent les veines du haut de la tête, & quelques-uns celles des tempes, avec de la laine (276) qui n'a point été dégraiſſée. Je ne puis aſſurer que tous

ces peuples Nomades ſuivent cet uſage; mais il eſt pratiqué par pluſieurs. Ils prétendent que cette opération les empêche d'être, par la ſuite, incommodés (177) de la pituite qui coule du cerveau, & qu'elle leur procure une ſanté parfaite. En effet, entre tous les peuples que nous connoiſſons, il n'y en a point qui ſe portent mieux que les Libyens; mais je n'oſerois aſſurer qu'ils en ſoient redevables à cette opération. Si leurs enfans ont des ſpaſmes pendant qu'on les brûle, ils les arroſent avec de l'urine de bouc; c'eſt un remede (178) ſpécifique : au reſte je ne fais que rapporter ce que les Libyens diſent eux-mêmes.

CLXXXVIII. Les ſacrifices des Nomades ſe font de cette maniere: ils commencent par couper l'oreille de la victime, (cela leur tient lieu de prémices) & la jettent ſur le faîte de leurs maiſons. Cela fait, ils lui tordent le cou : ils n'en immolent qu'au Soleil & à la Lune. Tous les Libyens font des ſacrifices à ces deux divinités; cependant ceux qui habitent ſur les bords du lac Tritonis, en offrent auſſi à Minerve, enſuite au Triton & à (179) Neptune, mais principalement à Minerve.

CLXXXIX. Les Grecs ont emprunté des Libyenes l'habillement & l'égide des ſtatues de Minerve, excepté que l'habit des Libyenes eſt de peau, & que les franges de leurs égides ne ſont pas des ſerpens, mais des bandes minces de cuir: le reſte de l'habillement eſt le même. Le nom de

ce vêtement prouve que l'habit des ſtatues de Minerve vient de Libye. Les femmes de ce pays portent en effet, par-deſſus leurs habits, des peaux (279*) de chevres, ſans poil, garnies de franges, & teintes en (*a*) rouge. Les Grecs ont pris leurs égides (279**) de ces vêtemens de peaux de chevres. Je crois auſſi que les cris perçans (280) qu'on entend dans les temples de cette Déeſſe ont commencé dans ce pays. C'eſt en effet un uſage conſtant parmi les Libyenes, & elles s'en acquittent avec grace. C'eſt auſſi des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars.

CXC. Les Libyens Nomades enterrent leurs morts comme les Grecs : j'en excepte les Naſamons, qui les enterrent aſſis, ayant ſoin, quand quelqu'un rend le dernier ſoupir, de le tenir aſſis, & prenant garde qu'il n'expire couché ſur le dos. Leurs logemens ſont portatifs, & faits d'aſphodeles, entrelaſſés avec des joncs. Tels ſont les uſages de ces nations.

CXCI. A l'Oueſt du fleuve Triton, les Libyens laboureurs touchent aux Auſéens ; ils ont des maiſons, & ſe nomment Maxyes. Ils laiſſent croître leurs cheveux ſur le côté droit de la tête, raſent le côté gauche, & ſe peignent le corps avec du vermillon : ils ſe diſent deſcendus des Troyens. Le pays qu'ils habitent, ainſi que le reſte de la

(*a*) Garence.

Libye Occidentale, eſt beaucoup plus rempli de bêtes ſauvages, & couvert de bois, que celui des Nomades : car la partie de la Libye Orientale qu'habitent les Nomades eſt baſſe & ſâbloneuſe juſqu'au fleuve Triton. Mais depuis ce fleuve, en allant vers le Couchant, le pays, occupé par les Laboureurs, eſt très-montagneux, couvert de bois, & plein de bêtes ſauvages. C'eſt dans cette partie occidentale de la Libye que ſe trouvent les ſerpens d'une grandeur prodigieuſe, les lions, les éléphans, les ours (281), les aſpics, les ânes qui ont des cornes, les (*a*) cynocéphales (282) & les acéphales (*b*), qui ont, ſi l'on en croit les Libyens, les yeux à la poitrine. On y voit auſſi des hommes & des femmes ſauvages, & beaucoup d'autres bêtes féroces, qui exiſtent (283) réellement.

CXCII. Dans le pays des Nomades, on ne trouve aucun de ces animaux; mais il y en a d'autres, tels que des pygarges (284), des chevreuils, des bubalis (285), des ânes, non pas de cette eſpece d'ânes qui ont des cornes, mais d'une autre qui ne boit point. On y voit auſſi des oryes (286) qui ſont de la grandeur du bœuf : on ſe ſert des cornes de cet animal pour faire les coudes des (287) cithares. Il y a auſſi des renards (288), des hyenes, des porcs-épics, des béliers ſauvages,

(*a*) Têtes de chiens.
(*b*) Qui ſont ſans tête.

des dictyes, des (289) thoès, des pantheres, des boryes, des crocodiles terreſtres, qui ont environ trois coudées de long, & qui reſſemblent aux lézards; des (290) autruches, & de petits ſerpens, qui ont chacun une corne. Toutes ces ſortes d'animaux ſe rencontrent en ce pays; &, outre cela, tous ceux qui ſe trouvent ailleurs, excepté le cerf & le ſanglier; car il n'y a ni (291) ſanglier ni cerf en Libye. On y voit auſſi trois ſortes de rats, les (292) dipodes, les zégeries, nom Libyen, qui ſignifie, en notre langue, des collines (293); les rats de la troiſieme eſpece s'appellent hériſſons. Il naît outre cela, dans le Silphium, des belettes, qui reſſemblent à celles de Tarteſſus. Telles ſont, autant que j'ai pu le ſavoir par les plus exactes recherches, les eſpeces d'animaux qu'on voit chez les Libyens Nomades.

CXCIII. Les Zaueces touchent aux Libyens Maxyes; quand ils ſont en guerre, les femmes conduiſent les chars.

CXCIV. Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zaueces. Les abeilles font, dans leur pays, une prodigieuſe quantité de miel; mais on dit qu'il s'y en fait beaucoup plus encore par les mains & l'induſtrie des hommes. Les Gyzantes ſe peignent tous avec du vermillon, & mangent des ſinges; ces animaux ſont très-communs dans leurs montagnes.

CXCV. Auprès de ce pays eſt, au rapport des Carthaginois, une iſle fort étroite, appellée Cyraunis; elle a deux-cents ſtades de long. On y paſſe aiſément du continent; elle eſt toute couverte d'oliviers & de vignes. Il y a, dans cette iſle, (294) un lac, de la vaſe duquel les filles du pays tirent des paillettes d'or, avec des plumes d'oiſeaux frottées de poix. J'ignore ſi le fait eſt vrai; je me contente de rapporter ce qu'on dit: au reſte, ce récit pourroit être vrai, ſur-tout après avoir été témoin moi-même de la maniere dont on tire la poix d'un lac de Zacynthe. Cette iſle renferme pluſieurs lacs: le plus grand a ſoixante-dix pieds en tout ſens, ſur deux orgyies de profondeur. On enfonce, dans ce lac, une perche, à l'extrémité de laquelle eſt attachée une branche de myrte: on retire enſuite cette branche avec de la poix, qui a l'odeur du bitume, mais qui d'ailleurs vaut mieux que celle de (295) Piérie. On jette cette poix dans une foſſe creuſée près du lac; &, quand on y en a amaſſé une quantité conſidérable, on la retire de la foſſe, pour la mettre dans des amphores. Tout ce qui tombe dans le lac paſſe ſous terre, & reparoît, quelque temps après, dans la mer, quoiqu'elle ſoit éloignée du lac d'environ quatre ſtades. Ainſi ce qu'on raconte de l'iſle qui eſt près de la Libye, peut être vrai.

CXCVI.

CXCVI. Les Carthaginois disent aussi qu'au-delà des Colonnes d'Hercules, il y a un pays habité, où ils vont faire (196) le commerce. Quand ils y sont arrivés, ils tirent leurs marchandises de leurs vaisseaux, & les rangent le long du rivage : ils remontent ensuite sur leurs bâtimens, où ils font beaucoup de fumée. Les naturels du pays, appercevant cette fumée, viennent sur le bord de la mer; &, après y avoir mis de l'or pour le prix des marchandises, ils s'éloignent. Les Carthaginois sortent alors de leurs vaisseaux, examinent la quantité d'or qu'on a apportée; &, si elle leur paroît répondre au prix de leurs marchandises, ils l'emportent & s'en vont : mais, s'il n'y en a pas pour leur valeur, ils s'en retournent sur leurs vaisseaux, où ils restent tranquilles. Les autres reviennent ensuite, & ajoutent quelque chose, jusqu'à ce que les Carthaginois soient contens. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres : les Carthaginois ne touchent point à l'or, à moins qu'il n'y en ait pour la valeur de leurs marchandises; & ceux du pays n'emportent point les marchandises, avant que les Carthaginois n'aient enlevé l'or.

CXCVII. Tels sont les peuples de Libye, dont je peux dire les noms. La plupart ne tenoient pas

alors plus de compte du (*a*) Roi des Medes qu'ils ne le font encore à préſent. J'ajoute que ce pays eſt habité par quatre nations, & qu'autant que je puis le ſavoir, il n'y en a pas davantage. De ces quatre nations, deux ſont Indigenes, & deux ſont étrangeres. Les Indigenes ſont les Libyens & les Ethiopiens; ceux-là habitent la partie de la Libye qui eſt au Nord, & ceux-ci celle qui eſt au Midi: les deux nations étrangeres ſont les Phéniciens & les Grecs.

CXCVIII. Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me ſemble, être comparée ni à l'Aſie ni à l'Europe: j'en excepte ſeulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il eſt arroſé. Il peut entrer en parallele avec les meilleures terres à bled: auſſi ne reſſemble-t-il en rien au reſte de la Libye. C'eſt une terre noire, & arroſée de pluſieurs ſources: elle n'a rien à craindre de la ſéchereſſe; & les pluies exceſſives, ne faiſant que (297) l'abbreuver, elle n'en ſouffre aucun dommage: il pleut en effet dans cette partie de la Libye. Ce pays rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Eveſpérites eſt auſſi un excellent pays. Dans les années où les terres

(*a*) J'avertis, une fois pour toutes, qu'Hérodote dit toujours les Medes pour les Perſes.

ſe ſurpaſſent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple; mais le Cinyps rapporte (298) environ trois-cents pour un.

CXCIX. La Cyrénaïque eſt le pays le plus élevé de cette partie de la Libye habitée par les Nomades. Il y a trois ſaiſons (299) admirables pour la récolte : on commence la moiſſon (300) & la vendange ſur les bords de la mer; on paſſe enſuite au milieu du pays, qu'on appelle les Bunes (*a*) : le bled & le raiſin ſont alors mûrs, & ne demandent qu'à être recueillis. Pendant qu'on fait la récolte du milieu des terres, ils viennent auſſi en maturité dans les endroits les plus reculés, & veulent être moiſſonnés & vendangés. On a par conſéquent mangé les premiers grains, & l'on a bu les premiers vins, lorſque la derniere récolte arrive. Ces récoltes occupent les Cyrénéens huit mois de l'année. Mais en voilà aſſez ſur ce pays.

CC. Les Perſes (*b*) qu'Aryandès avoit envoyés d'Egypte pour venger Phérétime, étant arrivés devant Barcé, en firent le ſiége, après l'avoir

(*a*) Βουνοὶ, collines.

(*b*) Hérodote reprend ici la narration, qu'il avoit interrompue §. CLXVIII, par la deſcription de la Libye.

ſommée de leur livrer les meurtriers d'Arcéſilas. Les Barcéens, étant tous coupables de la mort de ce Prince, n'écouterent point leurs propoſitions. Pendant neuf mois que dura le ſiége, les Perſes pouſſerent des mines juſqu'aux murailles, & attaquerent la place vigoureuſement. Un ouvrier en cuivre découvrit leurs mines, par le moyen d'un bouclier d'airain. Il faiſoit le tour de la ville, dans l'enceinte des murailles, avec ſon bouclier, & l'approchoit contre terre. Dans les endroits où les ennemis ne minoient pas, le bouclier ne rendoit aucun ſon; mais il en rendoit dans ceux où ils travailloient. Les Barcéens contreminerent en ces endroits, & tuerent les mineurs Perſes. Quant aux attaques ouvertes, les habitans ſurent les repouſſer.

CCI. Le ſiége de Barcé duroit depuis longtemps, & il s'y étoit fait, de part & d'autre, des pertes conſidérables; mais non moins fortes du côté des Perſes que du côté des Barcéens, lorſqu'Amaſis, qui commandoit l'armée de terre, voyant qu'il ne pouvoit les vaincre à force ouverte, réſolut de les réduire par la ruſe, & imagina ce ſtratagême.

Il fit creuſer, pendant la nuit, un large foſſé, ſur lequel on mit des pieces de bois très-foibles, qu'on couvrit de terre, de ſorte que le terrein

étoit de niveau & égal par tout. Au point du jour, il invita les Barcéens à un pour-parler : ils reçurent cette nouvelle avec joie, ne demandant pas mieux que d'en venir à un accommodement. On fit donc un traité, & on jura, de part & d'autre, ſur le foſſé couvert, d'en obſerver tous les articles, tant que ce terrein ſubſiſteroit dans l'état où il étoit alors. Les articles du traité portoient que les Barcéens payeroient au Roi un tribut convenable, & que les Perſes ne formeroient point de nouvelles entrepriſes contre eux.

Les ſermens prêtés, les Barcéens, comptant ſur la foi du traité, ouvrirent toutes leurs portes, ſortirent de la ville, & y laiſſerent entrer ceux des ennemis qui voulurent y venir. Pendant ce temps-là, les Perſes, ayant détruit le pont caché, entrerent en foule dans la ville. Ils rompirent le pont, afin de ne point violer le traité qu'ils avoient juré (301) d'obſerver, tant que le terrein ſur lequel ils le faiſoient, demeureroit en l'état où il étoit alors. En effet, le pont une fois détruit, le traité ne ſubſiſtoit plus.

CCII. Les Perſes livrerent à Phérétime les plus coupables d'entre les Barcéens : auſſi-tôt elle les fit mettre en croix autour des murailles ; & , ayant fait couper le ſein à leurs femmes,

elle en fit (302) border le mur. Les Barcéens furent tous mis au pillage, par l'ordre de cette Princeſſe, excepté les Battiades, & ceux qui n'avoient eu aucune part à l'aſſaſſinat de ſon fils : ceux-ci eurent la permiſſion de reſter dans la ville.

CCIII. Les Perſes retournerent en Egypte, après avoir réduit en eſclavage le reſte des Barcéens. Quand ils furent arrivés à Cyrene, les Cyrénéens, par égard pour un oracle, les laiſſerent paſſer librement par leur ville. Pendant qu'ils la traverſoient, Barès (*a*), qui commandoit l'armée navale, leur dit de la piller; mais Amaſis, qui étoit à la tête des troupes de terre, ne voulut pas le permettre, leur repréſentant qu'ils n'avoient été envoyés que pour réduire Barcé. Lorſqu'ils l'eurent traverſée, & qu'ils eurent aſſis leur camp ſur la colline de Jupiter (303) Lycéen, ils ſe repentirent de ne s'en être pas emparés. Ils retournerent donc ſur leurs pas, & tenterent de rentrer dans la place; mais les Cyrénéens ne le ſouffrirent pas. Quoiqu'il ne ſe préſentât perſonne pour combattre, les Perſes furent néanmoins tellement (304) effrayés, qu'ils ſe retirerent précipitamment à ſoixante ſtades

(*a*) Hérodote l'appelle Badrès, §. CLXVII.

delà, & y poſerent leur camp. Tandis qu'ils y campoient, il leur vint un courier de la part d'Aryandès, qui les rappelloit : ils eurent alors recours aux Cyrénéens, & les prierent de leur donner des vivres. Les Cyrénéens leur en ayant accordé, ils reprirent la route d'Egypte. Mais, tant qu'ils furent en marche, & juſqu'à leur arrivée en Egypte, les Libyens ne ceſſerent de les harceler pour enlever leurs habits & leurs bagages, tuant tous les traineurs & tous ceux qui s'écartoient du corps de l'armée.

CCIV. Cette armée des Perſes ne pénétra pas plus avant en Libye que le pays des Eveſpérides. Quant à ceux d'entre les Barcéens (305) que les Perſes avoient réduits en ſervitude, on les envoya d'Egypte au Roi Darius. Ce Prince leur donna des terres dans la Bactriane avec une bourgade, qui ſubſiſte encore maintenant, & à laquelle ils donnerent le nom de Barcé.

CCV. Phérétime n'eut point une fin heureuſe. A peine fut-elle de retour de Libye en Egypte, après s'être vengée des Barcéens, qu'elle périt miſérablement, dévorée par les vers dont ſon corps fourmilla : tant il eſt vrai que les Dieux haiſſent & châtient ceux qui portent trop loin

leur ressentiment. Telle fut la vengeance que Phérétime (306), femme de Battus, exerça contre les Barcéens.

Fin du quatrieme Livre.

NOTES
SUR LE TROISIEME LIVRE
D'HÉRODOTE.

(1) §. I. *Thalie.*) Quoique, du temps d'Hérodote, on regardât cette Hiſtoire comme l'ouvrage des Muſes, cependant il paroît qu'on n'a mis les noms des neuf Muſes à la tête des neuf Livres, que dans les derniers ſiecles. On ne les trouve en effet jamais cités de la ſorte. Porphyre dit ἡ Αἰγυπτίακὴ βίβλος ἥτις ἐστὶ δευτέρα τῇ τάξει, « Le Livre concernant les » affaires d'Egypte, qui eſt le ſecond ſuivant le rang qu'ils » occupent ». Athénée dit par-tout ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Ἱστοριῶν, ou tout ſimplement ἐν τῇ πρώτῃ. Dans la premiere de ſes Hiſtoires, il en eſt de même d'Harpocration. Aulu-Gelle cite *Herodotus in Hiſtoriis, Herodotus in tertiâ Hiſtoriâ, in quarto Herodoti libro, in primo Hiſtoriarum.* Mais on ne voit nulle part le nom des Muſes.

Céphalæon (*a*) avoit compoſé, en dialecte Ionien, un Abrégé de l'Hiſtoire, depuis Ninus & Sémiramis juſqu'au temps d'Alexandre-le-Grand, dont il raconte auſſi les geſtes. Son Hiſtoire étoit en neuf Livres, qui portoient les noms des Muſes. Nous avons (*b*), de l'Orateur Æſchines, trois Oraiſons, auxquelles les agrémens du ſtyle ont fait donner le nom des trois Graces, & neuf Epîtres qui portent celui des neuf Muſes.

(*a*) Phot. Biblioth. Cod. LXVIII. pag. 101.

(*b*) Id. ibid. Cod. LXI. pag. 60. lin. 59 & ſeq.

(2) §. I. *Le mal des yeux.*) « Les maladies (*a*) des yeux ſont » très-fréquentes en Egypte, & ſi difficiles à guérir, que » preſque tous ceux qui en ſont attaqués, perdent la vue; » ce qui fait que l'Egypte peut, à juſte titre, être appellée » le Pays des Aveugles. »

(3) §. I. *Nitétis.*) M. Jablonski (*b*) a fort bien vu que ces noms Nitétis, Nitocris & autres pareils viennent de Neith, qui eſt la Minerve des Egyptiens.

Il y a ici une petite difficulté. M. Weſſeling eſt, avec raiſon, fort étonné que Nitétis fut encore belle. Elle devoit, dit-il, avoir alors plus de quarante ans, puiſqu'Amaſis avoit fait mourir ſon pere quarante-quatre ans avant l'expédition des Perſes en Egypte.

Cela ſeroit tres-vrai, ſi l'on pouvoit en effet fixer la mort d'Apriès. Hérodote dit (*c*) qu'Amaſis mourut après un regne de quarante-quatre ans. Mais, ſuivant toutes les apparences, ce regne commença du moment où l'Egyptien lui mit le caſque ſur la tête. Quoiqu'Hérodote paſſe tres-rapidement de cette action à la défaite d'Apriès, il eſt très-vraiſemblable qu'il ſe paſſa quelques années entre l'une & l'autre : d'ailleurs il peut ſe faire qu'Apriès n'ait eu cette fille que depuis qu'il fut au pouvoir d'Amaſis. Hérodote ne détermine point combien de temps il y fut; mais on pourroit conjecturer qu'il reſta priſonnier pendant pluſieurs années, & que ce Prince ne périt peut-être que plus de vingt ans après qu'Amaſis ſe fut emparé du trône. Si cela eſt vrai, comme je n'y vois aucune impoſſibilité, Nitétis pouvoit n'avoir que vingt ou vingt-deux ans, lorſqu'elle fut envoyée à Cambyſes.

Ctéſias (*d*) s'accorde en général avec Hérodote; mais voyez la note 6.

(*a*) Granger, Voyage d'Egypte, pag. 21. 22. édit. de Paris, 1745. in-12.

(*b*) Pantheon Ægyptiorum, Pars I. pag. 55 & ſeq.

(*c*) Herodot. Lib. III. §. 10.

(*d*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIII. Cap. I. pag. 560. D.

(4) §. I. *Revêtir d'une étoffe d'or.*) Il y a dans le grec : ἐσθῆτί τε καὶ χρυσῷ. C'eſt, je crois, la figure que les Grammairiens appellent ἓν διὰ δυοῖν, comme dans ce vers de Virgile :

Pateris libamus & auro.

Georgic. II. 191.

(5) §. II. *Qu'il étoit fils de cette fille d'Apriès.*) (*a*) Dinon raconte, dans ſon Hiſtoire de Perſe, & Lyncéas de Naucratis, au troiſieme Livre de ſon Hiſtoire d'Egypte, qu'Amaſis envoya Nitétis à Cyrus : que Cyrus en eut Cambyſes, & que Cambyſes, pour venger ſa mere, entreprit ſon expédition contre l'Egypte. Polyæen (*b*) dit auſſi la même choſe. Il ajoute ſeulement que Nitétis engagea Cyrus à venger la mort de ſon pere Apriès; mais que, ce Prince étant mort auparavant, Cambyſes marcha, à la priere de ſa mere, contre l'Egypte, & la réduiſit ſous ſa puiſſance.

(6) §. III. *Je détruirai l'Egypte.*) « Je crois, dit (*c*) Athénée, » que perſonne de vous n'ignore que les plus grandes » guerres ont été ſuſcitées pour des femmes : la guerre de » Troie pour Hélene; la peſte au camp des Grecs devant » Troie, à cauſe de Chryſéis; la colere d'Achille, à cauſe » de Briſéis; la guerre qu'on appelle Sacrée, pour une » femme Thébaine, nommée Théano, qui avoit été enlevée » par un Phocidien, ainſi que nous l'apprend Douris, dans » le ſecond Livre de ſon Hiſtoire; guerre qui dura dix ans, » & qui fut terminée, la dixieme année, par le ſecours de » Philippe; car alors les Thébains prirent la Phocide : la » guerre appellée Cirrhaïque, comme le dit Calliſthenes, dans » ſon Livre de la Guerre Sacrée, c'eſt-à-dire, la guerre

(*a*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIII. Cap. I. pag. 560. F.
(*b*) Polyæni Strategem. Lib. VIII. Cap. XXIX. pag. 764 & 765.
(*c*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIII. Cap. I. pag. 560. B. C. D. E. F.

» des Cirrhéens contre les Phocidiens, fut auſſi une guerre » de dix ans : le ſujet de cette guerre fut que les Cirrhéens » avoient enlevé Mégiſto, fille de Pélagonte de Phocide, & » les filles des Argiens, qui revenoient du temple d'Apollon » Pythien ; Cirrha fut priſe la dixieme année de cette guerre. » Des maiſons entieres ont été détruites, à cauſe des femmes : » la maiſon de Philippe, pere d'Alexandre, le fut par le » mariage de Cléopatre ; celle d'Hercules, par celui d'Iolé, » fille d'Eurytus ; celle de Théſée, par celui de Phedre, fille » de Minos ; celle d'Athamas, par celui de Thémiſto, fille » d'Hypſéus ; celle de Jaſon, par celui de Glaucé, fille de » Créon ; celle d'Agamemnon, à cauſe de Caſſandre. » L'expédition de Cambyſes contre l'Egypte, ne ſe fit, au » rapport de Ctéſias, qu'à cauſe d'une femme. Ce Prince, » ayant oui dire que les femmes Egyptiennes étoient plus » voluptueuſes que les autres, envoya demander à Amaſis, » Roi d'Egypte, une de ſes filles. Amaſis, ſe doutant que » ce Prince ne la demandoit que pour en faire ſa concubine, » & qu'il ne lui accorderoit pas les honneurs de Reine, lui » envoya Nitétis, fille d'Apriès. Ce dernier Prince, ayant » été défait par les Cyrénéens, Amaſis l'avoit, par cette » raiſon, détrôné & mis à mort. Cambyſes, charmé de » Nitétis, apprit d'elle tout ce qui s'étoit paſſé. Elle le » conjura de venger la mort d'Apriès, & l'engagea à faire » la guerre aux Egyptiens. Dinon, dans ſon Hiſtoire de » Perſe, & Lynceas de Naucratis, dans ſon troiſieme Livre » de l'Hiſtoire d'Egypte, racontent que Nitétis fut envoyée » à Cyrus par Amaſis, que Cyrus en eut Cambyſes, & que » Cambyſes, pour venger ſa mere, fit une expédition contre » l'Egypte ».

(7) §. V. *Juſqu'à Jényſus.*) M. Bryant (*a*) ſe trompe très-

(*a*) A New Syſtem; or, an Analyſis of Ancient Mythology, pag. 195.

certainement dans la position de Jényſus. C'étoit une ville du pays des Arabes, en-deçà du lac Serbonis, par rapport à la Syrie, & au-delà par rapport à l'Egypte. Le texte d'Hérodote eſt là-deſſus précis. Ainſi, lorſque cet Hiſtorien dit que cette ville étoit à trois journées du mont Caſius, il faut entendre en-deçà du mont Caſius par rapport à la Syrie. En effet, ſi le déſert ſans eau, dont parle Hérodote, & où le Roi des Arabes fit porter de l'eau à dos de chameaux, ſe fût étendu du lac Serbonis juſqu'à la ville d'Héliopolis, qui eſt hors du Delta & près de Mataréa, Cambyſes n'auroit pas été ſi embarraſſé pour avoir de l'eau, parce qu'au lieu de ſe rendre droit à Héliopolis, il n'auroit eu qu'à ſuivre la côte; il auroit d'abord rencontré le torrent d'Egypte, & enſuite la bouche Péluſiaque du Nil : d'ailleurs ce pays appartenoit aux Syriens de la Paleſtine, comme le dit Hérodote en ce même paragraphe. Il ne ſera pas inutile non plus de faire obſerver la marche d'Hérodote. La Syrie de la Paleſtine s'étend depuis la Phénicie juſqu'à la ville de Cadytis. De cette ville juſqu'à Jényſus, toutes les places de commerce ſont aux Arabes. Le pays depuis Jényſus juſqu'au lac Serbonis, appartient aux Syriens de la Paleſtine : il eſt clair par-là qu'Hérodote met le lac Serbonis après la ville de Jényſus, par rapport à la Paleſtine.

Cela prouve manifeſtement que cette ville n'eſt pas celle de Hanes, dont il eſt parlé dans Iſaïe, chap. 30, ℣. 4, comme le prétend M. Bryant, & que ce ſavant a tort de changer ſon nom de Jényſus en celui d'Ianiſus, afin de le rapprocher de celui de Hanes & d'Ain El (*a*) Sham (Fontaine du Soleil) nom que les Arabes donnent à l'ancienne ville d'Héliopolis, qui étoit dans le voiſinage de Mataréa.

(*a*) M. d'Anville l'appelle Ainſiems. Mémoires ſur l'Egypte, pag. 114.

(8) §. V. *On dit que Typhon ſe cacha.*) Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes dit (*a*) que « Typhon, frappé par Jupiter, » comme il étoit près de la Syrie, toujours pourſuivi par » ce Dieu, arriva à Péluſe, où il s'enfonça dans le lac » Serbonis. Ce lac s'étend depuis la Syrie juſqu'à Péluſe. » Hérodore dit la même choſe de Typhon ».

J'aimerois mieux lire Hérodote au lieu d'Hérodore : ces deux noms ont été ſouvent mis l'un pour l'autre.

(9) §. VI. *On les envoie pleines d'eau.*) « L'eau (*b*) du Nil » ne ſe gâte point, ſoit qu'on la garde ſur les lieux, ſoit » qu'on la tranſporte dans les pays étrangers. Sur les vaiſſeaux » qui vont d'Egypte en Italie, on trouve ſaine, à leur » arrivée, l'eau qui leur reſte; tandis que celle qu'on prend » dans la route ſe corrompt. Les Egyptiens ſont les ſeuls » peuples dont nous ayons connoiſſance, qui conſervent de » l'eau dans des jarres, comme les autres y conſervent du » vin. Ils en ont de trois & de quatre ans, & même d'un » plus grand nombre d'années; & c'eſt chez eux une raiſon » d'eſtime, comme c'en eſt une chez nous pour le vin. »

(10) §. VIII. *Urotal.*) Urotal ſignifie le ſoleil & la lumiere; Alilat, la lune lorſqu'elle eſt nouvelle : elle s'appelloit auſſi (*c*) Alitta. Les Arabes étoient fort attachés au culte de cette déeſſe. Les Aliléens, peuples de ce pays, y étoient peut-être plus adonnés que les autres, & peut-être leur nom venoit-il de (*d*) leur grand attachement à ce culte.

(11) §. IX. *Pour fournir de l'eau.*) Je lis ici ποτίζουσιν avec le manuſcrit de Sancroft, & celui de la Bibliotheque Impériale à Vienne. M. Weſſeling n'a pas oſé admettre cette leçon dans le texte.

(*a*) Vide Scholiaſt. Apollonii Rhodii ad Lib. II. verſ. 1215. pag. 179. lin. 16. &c.

(*b*) Ariſtid. Orat. Ægyptiac. fol. 96. lin. 48 & ſeq. in adverſâ parte.

(*c*) Herodot. Lib. I. §. CXXXI.

(*d*) Bochart. Phaleg. col. 109 & 110.

(12) §. X. *Campa.*) Je lis ἐστρατοπέδευετο avec la plupart des manuſcrits & des éditions. Gronovius a préféré ἐστρατεύε, qui fait un ſens moins bon, parce qu'il traduit ἐν τῷ Πηλουσίῳ στόμαϊ *apud Peluſium oſtium*, au lieu qu'il auroit du le rendre avec Valla *ad Peluſium oſtium*; cela auroit levé la difficulté qu'il ſe fait. Comment les troupes Egyptiennes, dit-il, pouvoient-elles camper dans un lieu auſſi difficile & auſſi étroit. Elles n'étoient pas à l'embouchure même; mais elles étoient vers cette embouchure. Il a bien rendu la même prépoſition Livre V. §. CXVI.

(13) §. X. *Il ne pleut jamais dans la haute Egypte.*) « Il » tombe (*a*) quelquefois un peu de pluie dans l'Egypte » ſupérieure; & l'on me dit qu'en huit ans, on n'y avoit vu » pleuvoir conſidérablement que deux fois pendant environ » une demi-heure, quoiqu'il ait plu beaucoup du côté » d'Akmin (l'ancienne chemmis) tandis que j'y étois ». « Il » tombe ſouvent, dit Ariſtides, des (*b*) pluies violentes » dans l'Egypte inférieure; mais, dans la ſupérieure, il en » tombe quelquefois une légere ».

(14) §. XI. *En ayant bu.*) ἐμπίοντες δὲ τοῦ αἵματος. Ayant bu du ſang, de ce ſang. τοῦ αἵματος eſt le génitif partitif.

(15) §. XII. *Par Inaros, Roi de Libye.*) Cet Inaros étoit fils de (*c*) Pſammitichus; peut-être étoit-il de la Maiſon Royale d'Egypte : mais certainement il n'étoit & ne pouvoit être fils de Pſammitichus, qui fut Roi, puiſque celui-ci mourut l'an 4097 de la Pér. Jul. 617 ans avant notre Ere. Les Egyptiens le déclarerent Roi : il battit les Perſes (*d*), & tua Achémenès, fils de Darius, qu'Artaxerxés avoit

(*a*) A deſcription of the Eaſt, and ſome other countries : by Rich. Pococke. vol. I. p. 195.

(*b*) Ariſtid. Orat. Ægypt. pag. 92. lin. 10 in adverſâ parte.

(*c*) Herodot. VII. 7.

(*d*) Diodor. Sicul. Lib. XI. §. 74. Tom. I. pag. 459 & 460.

envoyé en Egypte, pour remettre ce pays ſous le joug. Cela arriva la troiſieme année de la 79e Olympiade, c'eſt-à-dire, 462 avant notre Ere. Inaros (*a*) fut trahi par les ſiens, & mis en croix vers l'an 4256 de la Pér. Jul. 458 ans avant notre Ere. Hérodote parle encore de cet Inaros un peu plus bas, §. XV. & Liv. VII. §. VII. Thucydides en fait auſſi mention Liv. I. §. CIV. pag. 67.

J'ai appellé cet Inaros Roi de Libye, quoiqu'Hérodote diſe ſeulement le Libyen; 1° parce que Hérodote a coutume d'appeller les Rois du nom de la nation ſur laquelle ils régnent. Il dit preſque toujours le Perſe, l'Egyptien, pour le Roi de Perſe, le Roi d'Egypte. Ὁ Αἰγύπτιος, §. II. eſt Pſamménite, Roi d'Egypte. Ὁ Ἀράβιος, §. IX, eſt le Roi des Arabes. Les autres Auteurs en uſent de même, & je croirois que, dans le (*b*) Traité de Plutarque, ſur l'Education des enfans, Ὁ Θετταλὸς, eſt le Roi de Theſſalie. M. Schneider, qui a donné d'excellentes Notes ſur ce Traité, convient de bonne-foi qu'il ne ſait pas de qui cet Auteur veut parler. 2° Je l'ai appellé ainſi, parce que cette acception eſt clairement déterminée par Thucydides (*c*).

(16) §. XII. *Mirent en pieces ceux qui le montoient.*) Ils étoient au nombre de deux-cents; puiſqu'on voit, dans le paragraphe ſuivant, qu'on fit mourir dix Egyptiens pour chaque Mytilénien maſſacré en cette occaſion, & qu'il y eut deux mille Egyptiens mis à mort.

(17) §. XIII. *Furent enfin obligés de ſe rendre.*) Il y a dans le grec: χρόνῳ παρίσησαν, que Gronovius a traduit *aliquandiù reſtiterunt*, quoique Henri Etienne eût corrigé la verſion de Valla. παρίσησαν eſt au ſecond aoriſte. Dans le verbe ἵστημι & ſes compoſés, le parfait & l'aoriſte ſecond ſe

(*a*) Thucyd. Lib. I. §. 110.

(*b*) Plutarchi de Puerorum ingenuorum educatione Liber, pag. 9.

(*c*) Thucydid. Lib. I. §. 104. pag. 67.

prennent

prennent passivement. (*a*) πολλῶν τὲ καὶ δεινῶν ἀτυχημάτων συμβάντων τῇ πόλει, οὐ πρότερον τῷ πολέμῳ παρέστησαν πρὶν ἢ τὸ ναυϊκὸν ἀυτῶν ἀπόλετο. Quoique notre ville ait éprouvé de grands malheurs, nos citoyens ne furent pas forcés de se rendre avant que notre marine eût été détruite». Il se prend aussi dans le même sens au futur premier. Voyez ci-dessous, §. CLV.

(18) §. XIII. *Les Cyrénéens.* Ce fut Arcésilas, IIIe du nom, Roi de Cyrene. Voyez ci-dessous, Livre IV. §. CLXV.

(19) §. XIV. *La citadelle de Memphis.* L'expression d'Hérodote τὸ τεῖχος τὸ ἐν Μέμφι prouve qu'il s'agit de la citadelle de cette ville, & non de ses murailles. Voyez Livre IV. §. CXXIV. note 211.

(20) §. XIV. *Un frein à la bouche.* Je m'étois d'abord imaginé qu'Hérodote vouloit parler du *baillon*, invention des despotes, qui veulent étouffer les justes plaintes de ceux qu'ils envoient à la mort. Mais un passage du §. CXVIII. du même Livre, me persuade que c'est un vrai frein, qu'on attachoit, par ignominie, autour du cou de quelqu'un.

(21) §. XIV. *Le triste sort d'un ami.* Je lis avec les éditions d'Alde & d'Henri Etienne τοῦ ἑταίρου πάθος, que Gronovius a mal-à-propos changé en πένθος.

(22) §. XIV. *Qui au commencement de sa vieillesse.* Cette expression ἐπὶ γήραος οὐδῷ se prend également pour le commencement & la fin de la vieillesse, parce que οὐδὸς, qui signifie proprement le seuil d'une porte, sert à ceux qui sortent d'une maison de même qu'à ceux qui y entrent. Par exemple, on doit l'entendre d'une extrême vieillesse dans cet endroit de l'Iliade.

(*b*) μνῆσαι πατρὸς σεῖο, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
τηλίκου, ὥσπερ ἐγὼν, ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ.

(*a*) Demosth. cont. Androtion. pag. 386, 27.

(*b*) Homeri, Iliad. Lib. XXIV. vers. 486.

« Souvenez-vous, Achilles, en me voyant, de votre pere; » il eſt, comme moi, accablé d'années ».

Mais, dans celui-ci de l'Odyſſée, il me ſemble qu'il faut l'expliquer du commencement de la vieilleſſe.

(*a*) εἶπ' ἄγε μοι περὶ μητρὸς Ὀδυσσῆος θείοιο,
πατρός θ' ὃν κατέλειπεν ἰὼν ἐπὶ γήραος οὐδῷ.

« Dites-moi, je vous prie, des nouvelles de la mere » d'Ulyſſe & de ſon pere, qu'en partant pour Troie il laiſſa » au commencement de la vieilleſſe. »

Laërtes en effet commençoit à vieillir, lorſqu'Ulyſſe partit, & celui-ci le retrouva en vie au bout de vingt ans. Je me ſuis déterminé ici pour la derniere ſignification, parce que ἀπηλίξ, qui eſt un peu plus haut, indique un homme qui finit l'âge viril, & commence la vieilleſſe.

(23) §. XIV. *De délivrer.* Il y a dans le grec : *De lui ſauver* : *lui* eſt tout-à-fait inutile en cette phraſe. Cette expreſſion eſt très-commune en grec. Je la remarque, parce que nous avons la même tournure dans notre langue. On dit, dans le ſtyle familier : Faites-moi-lui faire telle choſe, &c.

(24) §. XV. *Ceux qui étoient allés chercher.* οἱ μετιόντες. Gronovius traduit cela, *qui adierunt.* μέτειμι ſignifie *arceſſo, eo petitum.* (*b*) καὶ ἀλλαχόθεν μετιόντες ἀεί τινας ἀξίους τῆς τοιαύτης προστασίας, « Et on alloit toujours chercher ailleurs » des gens qui méritaſſent cette dignité ». La traduction latine n'eſt pas ſupportable. (*c*) μετῆσαν στρώματα. « Ils alloient » chercher des couvertures ».

(25) §. XV. *Amyrtée.* Le Syncelle (*d*) prétend qu'Amyrtée ſe révolta la ſeconde année de Darius Nothus, & qu'il régna

(*a*) Homeri, Odyſſ. Lib. XV. verſ. 346.

(*b*) Strab. Geograph. Lib. XIV. pag. 950. lin. 3.

(*c*) Ariſtoph. Equit. verſ. 605. ex Edit. Brunck.

(*d*) Syncelli Chronograph. pag. 256.

ſix ans. Il paroît cependant, par Thucydides (*a*), que ſa révolte date de la 79e Olympiade. Voyez mon Eſſai de Chronologie, Chap. I. §. XII. page 229 & ſuiv.

(26) §. XVI. *Que le feu eſt un dieu.* Il ne faut peut-être pas prendre cette expreſſion trop à la rigueur : le feu étoit regardé, par les Perſes, comme quelque choſe de ſacré; peut-être même lui rendoit-on une eſpece de culte religieux, qui, dans l'origine, ne ſe rapportoit qu'à Dieu, dont cet élément étoit l'emblème. Mais il paroît certain que cette nation ne croyoit pas que le feu fût un Dieu : autrement comment auroit-on oſé l'éteindre, par toute la Perſe, à la mort du Roi, comme nous l'apprenons de (*b*) Diodore de Sicile. On connoît cette épigramme de Dioſcorides (*c*) : « Philonyme, ne brulez point l'Euphrates, & ne ſouillez » point le feu à mon ſujet. Je ſuis Perſe naturel, & né de » parens Perſes : la mort eſt moins amere pour nous que » de ſouiller le feu, &c. »

(27) §. XVIII. *La Table du Soleil.* Solin (*d*) parle de cette Table du Soleil comme d'une merveille, *Nam divinitus eas augeri ferunt.* Pomponius Mela (*e*) paroît en avoir eu la même idée. Pauſanias mettoit au nombre des Fables ce qu'on en rapportoit. « Si nous (*f*) croyons, dit-il, ces » merveilles ſur la foi des Grecs, il faudra auſſi admettre » tout ce que racontent, de la Table du Soleil, les Ethiopiens » qui habitent au-deſſus de Syene. »

En s'en tenant au récit d'Hérodote, la plus grande partie du merveilleux diſparoît.

(*a*) Thucydid. Lib. I. §. CX.

(*b*) Diodor. Sicul. Lib. XVII. §. CXIV. Vol. 2. pag. 250.

(*c*) Analecta Vet. Poet. Græcor. Tom. I. pag. 503.

(*d*) Solini Polyhiſtor. Cap. XXX. pag. 49.

(*e*) Pompon. Mela, Lib. III. Cap. IX. Tom. I. pag. 307.

(*f*) Pauſan. Eliacor. Poſter. ſive Lib. VI. Cap. XXVI. pag. 518.

(28) §. XIX. *Le plus d'influence.* Mot à mot, *& que toute l'armée naval dépendoit d'eux.* C'eſt-à-dire, que les Phéniciens étoient non-ſeulement la partie la plus forte & la plus conſidérable de l'armée navale de Cambyſes, mais la plus habile dans la manœuvre & dans l'art de combattre; celle, en un mot, ſans laquelle Cambyſes ne pouvoit faire aucune entrepriſe par mer.

GEINOZ (*a*).

(29) §. XX. *Un vaſe d'albâtre.* Les Naturaliſtes diſtinguent l'albâtre de l'alabaſtritès. Le premier eſt une pierre molle, d'une ſubſtance gypſeuſe, qui ſe change en une eſpece de plâtre, lorſqu'on la brûle : l'autre eſt une pierre dure, ſuſceptible d'un beau poli, & dont la contexture approche de celle du marbre. On faiſoit d'alabaſtritès des vaſes propres à mettre des parfums, parce qu'on penſoit que cette pierre avoit la vertu de les conſerver. *Lapidem* (*b*) *alabaſtriten .... cavant ad vaſa unguentaria, quoniam optime ſervare incorrupta dicitur.* Hérodote veut parler de l'alabaſtritès, quoique j'aie traduit albâtre. Il provenoit d'une carriere aux environs de Thebes en Egypte (*c*). J'aimerois mieux cependant croire qu'on le tiroit de la montagne Arabique, puiſqu'il paroît que la ville d'Alabaſtron en prenoit le nom, ou plutôt que cette pierre s'appelloit ainſi du nom de cette ville. On nommoit auſſi *Alabaſtrites mons*, la partie du mont Arabique où on la trouvoit. *Onychem* (*d*) *etiam tum in Arabiæ montibus, nec uſquam aliubi, naſci putavere noſtri veteres.* On l'appelloit auſſi (*e*) *Onyx:* λίθος ἀλαβασπρίτης ὁ καλούμενος ὄνυξ. Pline dit de même,

(*a*) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, Tom. XVIII. Hiſt. p. 119.

(*b*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XXXVI. Cap. VIII. Tom. II. pag. 734. lin. 17.

(*c*) Theophraſt. de Lapidib. pag. 154 in averſâ parte. Plin. loco ſuperiùs laudato.

(*d*) Plin. Lib. XXXVI. Cap. VII. Tom. II. pag. 734. lin. 10.

(*e*) Dioſcorid. Lib. V. Cap. CLIII. pag. 387.

au commencement du huitieme Chapitre, Livre XXXVI : *Hunc (Onychem) aliqui lapidem alabaſtriten vocant.* On trouve auſſi dans Horace :

Nardi (a) parvus Onyx eliciet cadum.

Ce marbre étoit d'un blanc pâle, comme on le voit par ce vers de Paul le Silentiaire (b) :

ὅσσα τ' ὄνυξ ἀνέηκε διαυγάζοντι μελάλλῳ
ὠχριόων ἐρίτιμα.

« Et tout ce que nous envoie de précieux l'Onyx pâle » & brillant. »

Il y en avoit cependant d'autre couleur, comme on le voit dans le même Chapitre de Pline. On faiſoit auſſi des vaſes à boire avec cette pierre. Athénée (c) en parle d'après le Philoſophe Poſidonius, & Pline, Livre XXXVI, Chap. VII ; mais le luxe ne ſe borna point là : on en fit des pieds de lit pour la table, des amphores, & même, au rapport de Cornélius Népos, cité par Pline, des colonnes de trente-deux pieds de hauteur. Mais je crois cela d'autant plus exagéré, que le même Pline raconte qu'on regarda comme quelque choſe de merveilleux quatre petites colonnes d'Onyx, qui ornoient le théâtre de Cornélius Balbus. Cet Auteur ajoute tout de ſuite qu'il en a vu trente plus conſidérables dans la ſalle à manger de Calliſtus, affranchi de l'Empereur Claude.

(30) §. XX. *De vin de p. lmier.* Il y a dans le grec : φοινικῆν οἶνον κάδον. Hérodote ne déſigne jamais les différentes ſortes de vin, ou plutôt de boiſſon, par le pays qui les produit, mais par les plantes dont on les tire. Il parle, Livre II, §. LXXVII, de vin d'orge οἶνος ἐκ κριθέων ; de vin de Lotos, Livre IV. §. CLXXVII ; de vin de vigne

(a) Lib. IV. Od. XII, verſ. 17.

(b) Pauli Silentiarii deſcriptio Templi Stæ Sophiæ, Part. II, verſ. 223. ad calcem Hiſtoriæ Jo. Cinnami. *Pariſiis*, 1670, *in-fol.*

(c) Athen. Deipnoſoph. Lib. XI. pag. 495. A.

οἶνος ἀμπέλινος, Livre II. §. XXXVII. & LX. οἶνος φοινικήιος eſt certainement du vin de palmier, Livre II. §. LXXXVI. Il ne peut donc y avoir de doute ſur cette expreſſion.

Ce vin étoit la boiſſon ordinaire des Orientaux. Dioſcorides (*a*) enſeigne la maniere de le faire. Il y en avoit d'excellent, ſur-tout celui qu'on tiroit des dattes appellées Caryotes. Il étoit capiteux. *Caryotæ* (*b*) *maxime & celebrantur, & cibo quidem, ſed & ſucco uberrimæ. Ex quibus precipua vina Orienti, iniqua capiti.*

(31) §. XXI. *Qu'ils étoient des eſpions.* Dans le grec : κατόπτας. Julius (*c*) Pollux cite ce mot comme étant d'Hérodote : il ne peut ſe prendre, en cet endroit, que dans le ſens qu'on lui a donné ; & cependant le Traducteur latin de Julius Pollux le rend par *contemptores*, qu'il ne peut jamais ſignifier. Mais ce peut être une faute d'impreſſion pour *contemplatores*.

(32) §. XXII. *La pourpre.* Le coquillage, qui donne cette teinture ſi célébre parmi les Anciens, vient d'être retrouvé par un voyageur (*d*) Italien : il en fait une deſcription dans la relation de ſon voyage. Cette découverte ne ſera cependant d'aucune utilité, parce que ce coquillage ſe trouve dans un pays dont la barbarie empêchera d'en profiter.

On trouve dans le Pérou des limaçons qui donnent cette pourpre : il y a grande apparence que c'eſt le même animal ; on peut voir ce qu'en dit l'ingénieux & ſavant Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes. Tome III, pag. 243. de la ſeconde édition.

(*a*) Dioſcorid. Mater. Medic. Lib. V. Cap. XL. pag. 339.

(*b*) Plin. Hiſtor. Natural. Lib. XIII. Cap. IV. Tom. I. pag. 685.

(*c*) Julius Pollux. Lib. II. Cap. IV. Segm. 59. pag. 182.

(*d*) Je ne me rappelle ni le nom du Voyageur, ni le titre de ſon Ouvrage.

(33) §. XXII. *S'ils ne réparoient leurs forces.* Je lis avec M. Weſſeling ἀνέφερον, au lieu de ἀνέφυρον. *Niſi hoc ſe vini potu recrearent.* Voyez la note de ce Sçavant. C'eſt auſſi la leçon des Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi.

(34) §. XXIII. *L'eau de cette fontaine eſt ſi foible.* Ce qu'ajoute Hérodote fait bien voir qu'il doutoit de l'exiſtence d'une pareille fontaine. Mais, en admettant même que ce fût ſon ſentiment, le célebre Boerhave le juſtifie amplement, & fait voir que les bois d'Ethiopie ſont plus peſans que l'eau. *Ubinam* (*a*), dit-il, *talis aqua hodie? Nuſquàm ſane, & ſi ſemel haberi poſſet, daretur comparandæ aquæ cognitio. Sed neque natura talem hic nobis præbet, neque ars ulla parare poteſt, ne ſollicitiſſimâ quidem & repetitâ diſtillatione. Quare credidi olim iſta legens, quæ pro veriſſimis habeo, quod ligna in Æthiopiæ illâ parte quam ponderoſiſſima habeantur, aquæ ſimul noſtrarum reſpectu leviſſimæ ſint: tum poſitis in medio Aſiæ, Africæ & Americæ graviſſimi ponderis lignis, non dubitabimus amplius, quin in illis telluris plagis ligna habeantur ponderoſiſſima, in confirmationem eorum quæ Herodotus narravit: enim vero hodiernæ obſervationes probant fere omnia* MAGNI VIRI *dicta.*

Quant à ce que dit Hérodote, que les choſes encore plus légeres que le bois, alloient au fond, ce peut être une exagération des Envoyés de Cambyſes.

(35) §. XXIV. *Faite de verre foſſile, aiſé à mettre en œuvre, & qui ſe tire en abondance des mines du pays.* Notre verre ne ſe tire point de la terre : il coute beaucoup de peine à faire. On trouve, au rapport de (*b*) Ludolf, dans quelques endroits de l'Ethiopie, une grande quantité de ſel foſſile, qui eſt tranſparent, & qui ſe durcit à l'air : c'eſt peut-être ce ſel qu'on a pris pour du verre.

(*a*) Boerhave Elementa Chimiæ. Tom. I. pag. 550.

(*b*) Ludolfi Hiſtor. Æthiop. Lib. I. Cap. VII.

« Les Ethiopiens, dit Diodore de Sicile (*a*), ont des uſages » particuliers ſur leur ſépulture. Ils embaument les corps ; » &, après avoir fondu tout autour une grande quantité de » verre, ils les placent ſur une colonne, de maniere que les » paſſans les voient à travers le verre, comme l'a dit Héro- » dote. Ctéſias de Cnide, voulant montrer que cet Auteur » nous a conté une fable, aſſure qu'on embaume le corps ; » mais qu'on ne fond (*b*) point deſſus à nud le verre, qui le » brûleroit, & l'endommageroit au point qu'il ne pourroit » plus conſerver aucune reſſemblance ; que, par cette raiſon, » on faiſoit une ſtatue d'or, dans le creux de laquelle on » plaçoit le mort, & autour de laquelle on fondoit du verre. » Cette préparation ſe poſoit ſur le tombeau ; & l'on voyoit, » à travers le verre, la ſtatue d'or qui reſſembloit parfaite- » ment au mort. Telle étoit la ſépulture des gens riches. » Ceux qui l'étoient moins avoient des ſtatues d'argent, & » les pauvres d'argile. Mais le verre ſuffiſoit à tout le monde, » parce qu'il ſe trouve en abondance en Ethiopie. »

(36) §. XXIV. *N'a rien de déſagréable.* Après ces mots il y a dans l'original : Καὶ ἔχει πάντα φανερὰ ὁμοίως αὐτῷ τῷ νέκυϊ. M. Weſſeling prétend qu'il faut tranſporter αὐτῷ τῷ νέκυϊ après οἱ μάλιστα, qui eſt deux lignes plus bas. Cela paroît vraiſemblable : mais il réſulte delà que la premiere partie de cette phraſe eſt une de ces répétitions ordinaires à Hérodote, & que j'ai dû la ſupprimer comme tant d'autres. Cette phraſe que j'ai ſupprimée ſe rapporte évidemment à τὴν σῆλην. Mais Valla l'ayant rapportée au cadavre, du Ryer l'a ſuivi, & n'a ſauvé l'abſurdité qu'en faiſant un nouveau contre-ſens.

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. II. §. XV. Tom. I. pag. 128.

(*b*) Ctéſias & Diodore de Sicile n'ont point ſaiſi le ſens d'Hérodote.

(37) §. XXIV. *Les plus proches parents du mort.* Je place ici, avec M. Weſſeling, ces mots, ἀυλῷ τῷ νήχυϊ, qui paroiſſent avoir été tranſpoſés. Cette tranſpoſition eſt confirmée par un manuſcrit de l'Abbaye de Saint-Remi à Rheims.

(38) §. XXV. *Son armée de terre.* ὁ πεζὸς στρατὸς, dans Hérodote, ſignifie une armée de terre, & non de l'infanterie. Les Traducteurs s'y ſont trompés.

(39) §. XXV. *Que les vivres.* Il y a dans le grec : σιτίων ἐχόμενα, *les vivres.* Cette expreſſion eſt fort commune dans Hérodote. On a vu plus haut τὰ (*a*) τῶν ὀνειράτων ἐχόμενα, *les ſonges* : & l'on verra plus bas : τοῖσι (*b*) οὔτε χρυσοῦ ἐχόμενον ἐστὶ οὐδὲν, οὔτε ἀργύρου. *Ils n'ont ni or ni argent.* Voyez auſſi Livre VIII. §. CXLII. note 193.

(40) §. XXV. *Mangeoient celui.* Malgré cette horrible famine ; la table du Prince étoit ſervie avec la même délicateſſe & la même profuſion (*c*). *Servabantur interim illi generoſæ aves, & inſtrumenta epularum camelis vehebantur : cum ſortirentur milites ejus, quis male periret, quis pejus viveret.*

(21) §. XXVI. *De la tribu Æſchrioniene.* Thémiſtagoras (*d*) ne nomme, dans le Livre d'Or, que deux tribus à Samos, la Schéſiene & l'Aſtypaléene. Delà Berkélius (*e*) voudroit qu'on lût ici la tribu Schéſiéne. Mais Thémiſtagoras ne parle que des commencemens de l'établiſſement de la colonie, où les Grecs ſe trouverent mêlés avec les Cariens. Le nombre des tribus peut avoir augmenté, lorſque Samos devint plus floriſſante.

(*a*) Herodot. Lib. I. §. CXX.

(*b*) Id. Lib. V. §. XLIV.

(*c*) Senec. de Irâ, Lib. III. Cap. XX.

(*d*) Apud Etymolog. Mag. Voc. Ἀστυπαλαία. pag. 160. lin. 26 & ſeq.

(*e*) Ad Stephan. Byzant. in voce Ἄνασις.

Henri de Valois (*a*) a bien vu qu'il falloit lire dans l'Etymologicum, Χήσιον, Χησιάν & Χησὶυ, & par conséquent qu'il faut dire, la Tribu Chésiene.

(42) §. XXVI. *Les isles des Bienheureux.* Ces pays n'étoit pas proprement une isle. On l'appelloit de la sorte, parce qu'il étoit environné de tous côtés de sables. On lui avoit donné le nom d'Isle des Bienheureux, relativement à l'aridité des pleines sabloneuses dont il étoit entouré.

(43) §. XXVII. *Que les Grecs appellent Epaphus.* Epaphus étoit fils d'Io, fille d'Inachus. Les Grecs, qui rapportoient tout à eux, prétendoient qu'il étoit le même que le Dieu Apis. Mais les Egyptiens rejettoient cela (*b*) comme une fable, & disoient qu'Epaphus étoit postérieur à Apis de plusieurs centaines de siecles.

Æschyle trouve, dans la Mythologie de son pays, la raison qui fit donner ce surnom au Dieu Apis. Prométhée s'adressant à Io : « Lorsque (*c*) vous serez arrivée, lui dit-il, à la bouche » Canopique, Jupiter vous rendra la raison, en vous touchant » seulement de la main : vous engendrerez le noir Epaphus, » qui tirera son nom de l'attouchement du Dieu ». L'allusion à ce nom n'est sensible que dans le grec, qui dit ἐπαφῶν χειρὶ. *Vous touchant de la main.*

Qu'il me soit permis de hazarder une autre conjecture : tous le monde fait que les Grecs, d'après un vain rapport de nom, ou même de syllabes, se forgeoient des généalogies, & attribuoient à leurs héros l'origine de la plupart des nations & de leurs dieux. Ils avoient appris, en voyageant en Egypte, que la mere d'Apis étoit fécondée (*d*) par un rayon qui descen-

(*a*) Henr. Valesii in Excerpt. è Dionys. Halicarn. pag. 75.
(*b*) Ælian. Hist. Animal. Lib. XI. Cap. X. Tom. II. pag. 615.
(*c*) Æschyl. Prometh. Vinct. vers. 853. & seq.
(*d*) Herodot. Lib. III. §. XXVIII.

doit

doit du ciel, ou, comme s'exprimoient quelquefois les Egyptiens, par le contact de la lune (*a*), ἐπαφῇ τῆς σελήνης. Cette expreſſion Ἐπαφὴ, qui avoit beaucoup de rapport avec leur Epaphus, leur donna peut-être occaſion de confondre l'un avec l'autre.

(44) §. XXVII. *Leur Dieu.* Le bœuf Apis ne fut pas probablement un Dieu de toute antiquité : peut-être le regarda-t-on comme le ſymbole d'Oſiris, & ce fut vraiſemblablement en cette qualité qu'il s'attira les hommages & la vénération des Egyptiens. Quelques-uns regardoient (*b*) ce bœuf comme l'emblême de l'ame d'Oſiris ; d'autres aſſuroient (*c*), ſans aucun détour, qu'il étoit le même qu'Oſiris, ou que l'ame de ce Dieu (*d*) étoit paſſée dans ce bœuf, & qu'elle continuoit d'y paſſer dans le temps qu'il ſe montroit. Il y avoit auſſi des perſonnes (*e*) qui diſoient qu'Oſiris ayant été tué par Typhon, Iſis en avoit mis les membres dans une geniſſe de bois.

Apis étoit conſacré à la Lune, de même que le bœuf Mnévis l'étoit au Soleil : *Inter* (*f*) *animalia antiquis obſervationibus conſecrata, Mnevis & Apis ſunt notiora : Mnevis Soli ſacratus.... ſequens Lunæ.* D'autres penſoient cependant qu'ils étoient tous deux (*g*) conſacrés à Oſiris, qui eſt le même que le Soleil. Quand il venoit à mourir (*h*), c'étoit un deuil général par toute l'Egypte. On en cherchoit un autre ; & , quand il

(*a*) Plutarch. Sympoſ. Lib. VIII. Probl. I. pag. 718. B.
(*b*) Plutarch. de Iſide & Oſiride, pag. 362. D.
(*c*) Strab. Geographic. Lib. XVII. pag. 1160. C.
(*d*) Diodor. Sicul. Lib. I. §. LXXXV. Tom. I. pag. 96.
(*e*) Id. ibid.
(*f*) Ammian. Marcellin. Lib. XXII. Cap. XIV. pag. 257.
(*g*) Diodor. Sicul. Lib. I. §. XXI. Tom. I. pag. 25.
(*h*) Id. Lib. I. §. LXXXIV. Tom. I. pag. 95.

étoit (*a*) trouvé, le deuil finiſſoit. Les Prêtres le menoient à Nilopolis, où on le nourriſſoit pendant quarante jours. On le tranſportoit enſuite ſur un vaiſſeau magnifique à Memphis, où il avoit un appartement tout doré. Pendant les quarante jours dont on vient de parler, les femmes avoient ſeules le privilege de le voir : elles ſe tenoient debout devant lui ; &, levant leurs robes, elles lui montroient ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Le reſte du temps, la vue du Dieu leur étoit interdite.

Tous les ans (*b*), on lui amenoit une geniſſe qu'on connoiſſoit à de certaines marques.

Suivant les Livres Myſtiques (*c*), il ne devoit vivre qu'un certain temps : lorſque ce temps étoit arrivé, on le noyoit dans une fontaine ſacrée.

(45) §. XXVIII. *Que de cet éclair elle conçoit. Raro* (*d*) *naſcitur, nec coitu pecoris, ut aiunt, ſed divinitus, & cœleſti igne conceptus.* « On dit (*e*) qu'il eſt engendré par un rayon » prolifique de la Lune qui deſcend ſur ſa mere, lorſqu'elle » eſt en chaleur : auſſi remarque-t-on dans Apis beaucoup » de choſes qui reſſemblent à des figures de la Lune ». Le Traducteur Latin de Plutarque a omis cela.

(46) §. XXVIII. *A de certaines marques.* Elien (*f*) prétend qu'on reconnoiſſoit le Dieu Apis à vingt-neuf marques, & que les Egyptiens ne convenoient pas de celles dont faiſoient mention Hérodote & Ariſtagoras. Lorſqu'Elien écrivoit, la Religion Egyptiene étoit preſqu'entierement tombée, & la Langue ſacrée ne s'entendoit plus. Le témoignage d'Hérodote

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. I. §. LXXXV. Tom. I. pag. 96.
(*b*) Ammian. Marcell. Lib. XXII. Cap. XIV. pag. 257.
(*c*) Idem. ibid.
(*d*) Pompon. Mela. Lib. I. Cap. IX.
(*e*) Plutarch. de Iſide & Oſiride, pag. 368. C.
(*f*) Ælian. de naturâ Animal. Lib. XI. Cap. X. pag. 617.

eſt donc beaucoup plus ſûr que celui d'un compilateur, qui ne paroît pas avoir été doué d'un grd jugement. Ammien Marcellin aſſure (*a*) que ce taureau voit avoir ſur le côté la figure d'un croiſſant. Il peut ſe ire que notre Hiſtorien ait oublié cette marque, ou qu'on n'ait pas jugée néceſſaire de ſon temps.

(47) §. XXVIII. *Son poil eſt noir.* On lauſſi Μέλας, dans les Manuſcrits A & B de la Bibliothequeu Roi.

(48) §. XXVIII. *Et triangulaire.* Il y a, ns toutes les éditions & dans tous les manuſcrits, Τετράγωνquarré. Mais on voit, ſur les monumens, un triangle. D un Savant, c'eſt, je crois, M. l'Abbé Barthelemy, coge (*b*) λευκόν τε τρίγωνον. J'ai d'autant moins balancé à admre cette correction, qu'elle eſt approuvée de MM. alckenaer & Weſſeling.

(49) §. XXVIII. *Sous la langue.* Il y a ns le grec : ἐπὶ τῇ γλώσσῃ ſur la langue. Mais Pline poîtavoir lu ὑπὸ, puiſqu'il dit *nodus* (*c*) *ſub linguâ quem ranarum adpellant.* Porphyre (*d*) liſoit auſſi de même : ὑπὸ τῇ γλώττῃ κάνθαρος. Cette conjecture eſt approuvée M. Jablonski (*e*).

(50) §. XXVIII. *Les poils de la queſont doubles.* Le Scholiaſte de Ptolémée (*f*) aſſure, je nes ſur quelle autorité, que la queue du bœuf croiſſoit & ninuoit, ſelon le cours de la Lune.

(51) §. XXIX. *Impunément.* Cette preſſion χαίρων, ſi commune dans tous les Auteurs Grecs preſque toujours

(*a*) Ammian. Marcell. Lib. XXII. Cap. XIV. 257.
(*b*) Recueil des Antiquités Egyptiennes, &c. TI. pag. 42 & 43.
(*c*) Plin. Hiſtor. Natur. Lib. VIII. Cap. XLVI. I. pag. 472.
(*d*) Euſebii Præparat. Evangel. Lib. III. Cap. pag. 117. D.
(*e*) Panth. Ægypt. Lib. IV. Cap. II. pag. 184 85.
(*f*) Scholiaſt. Ptolemæi in Tetrabibl. pag. 2.

été l'écueil des Traducteurs : elle signifie *impunément*. (*a*) ἀλλ' ὅ τι κέρδων δίς γε πημονὰς ἐρεῖς. « Vous ne m'aurez » pas outragé deux fois impunément ». (*b*) ἀλλ' οὔτι χαίρων, ἤν γε μὴ φύγῃς πτεροῖς. « Vous ne le ferez point impunément, » à moins que vous ne vous envoliez dans les airs ». Les Anciens se sont servi aussi, dans le même sens, du verbe γηθέω ; mais beaucoup plus rarement. Œdipe, indigné des reproches injurieux de Tirésias, lui dit : (*c*) ἦ καὶ γεγηθὼς ταῦτ' ἀεὶ λέγειν δοκεῖς. « Pensez-vous donc que vous me » tiendrez toujours impunément de tel propos » ?

(52) §. XIX. *Lui donnerent la sépulture.* Ce récit est contredit par Plutarque, qui nous apprend (*d*) que le bœuf Apis ayant été tué par Cambyses, & jetté par son ordre, fut dévoré par les chiens. Il me semble qu'Hérodote, qui étoit né quarante-un ans seulement après cet évenement, & qui, dans ses voyages en Egypte, pouvoit avoir conversé avec des personnes qui en avoient été témoins, est plus croyable que Plutarque, qui est postérieur à cet évenement de près de six-cent ans.

(53) §. XXX. *qu'il attira ce Prince.* M. Reiske (*e*) fait rapporter ἐξαγαγόντα à Smerdis, contre toutes les regles. La construction est οἱ μὲν λέγουσι Πρηξάσπεα ἐξαγαγόντα Σμέρδιν ἐπ' ἄγρην ἀποκτεῖναι. A l'égard de προσαγαγόντα, sa correction est inutile. Hérodote ne dit pas le prétexte dont se servit Prexaspes pour attirer Smerdis sur le bord de la mer. Cette note est en partie tirée de celle de M. Wesseling.

(54) §. XXXI. *à moins qu'ils ne soient convaincus de quelque injustice.* On trouve dans l'édition toute grecque de Henri Etienne,

(*a*) Sophocl. Œdip. Tyran. 363.
(*b*) Euripid. Oreſt. 519.
(*c*) Sophocl. Œdip. Tyran. 368.
(*d*) Plutarch. de Iſide & Oſiride, pag. 368. F.
(*e*) Miſcellan. Lipſ. Nova. Vol. VIII. pag. 89.

& dans celle d'Alde, ἢν σφι μὴ παρευρεθῇ, que Gronovius a, je crois, le premier changé en ἢ σφι παρευρεθῇ. M. Toup (*a*) a rétabli l'ancienne leçon qui me paroît la véritable.

(55) §. XXXI. *Cambyſes épouſa la perſonne qu'il aimoit.* Elle s'appelloit Atoſſe, ſuivant le Scholiaſte de (*b*) Lucien: elle (*c*) épouſa depuis le Mage Smerdis, & enſuite Darius, fils d'Hyſtaſpes.

(56) §. XXXI. *Une autre.* Celle-ci s'appelloit Meroë, ſi l'on peut ajouter foi à Libanius (*d*).

WESSELING.

(57) §. XXXIII. *Mal ſacré.*) « Les premiers (*e*) qui ont » regardé cette maladie comme ſacrée, me paroiſſent être » des hommes, tels que les magiciens actuels, les expia- » teurs, ceux qui vont de côté & d'autre pour exercer le » métier de devin, & ces arrogans qui affectent une grande » piété envers les Dieux, & prétendent en ſavoir plus que » les autres hommes. Ces ſortes de perſonnes ne pouvant » rien préſenter d'utile, ont cherché à couvrir leur impuiſ- » ſance, en s'enveloppant de la divinité comme d'un man- » teau; &, de crainte que leur ignorance ne vînt à être » reconnue, ils ont donné à cette maladie le nom de Mal » ſacré ».

(58) §. XXXV. *Frapper le but avec tant de juſteſſe.* ἐπίσκοπα eſt un plurier neutre, qui ſe prend adverbialement pour ἐπισκόπως. ἐπίσκοπος ὀϊστὸς eſt une flêche qui frappe au but, & c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce vers de Théocrite (*f*):

Τόξον δ' ἐνλανύσαι καὶ ἐπίσκοπον ἶναι ὀϊστῶν,

(*a*) Emendationes in Suidam, Part III. pag. 13.

(*b*) Ad Lucian. de Sacrific. §. V. Tom. I. pag. 530.

(*c*) Herodot. Lib. III. §. LXXXVIII.

(*d*) Libanius Antioch. pag. 343. A. M. Weſſeling ajoute Orat. XXXII pag. 668. D. mais Libanius ne la nomme point en cet endroit.

(*e*) Hippocrat. de Morbo Sacro. §. II. Tom. II. pag. 325.

(*f*) Theocrit. Idyll. XXIV. 105.

que M. Warton (*a*) change ſans ſujet en ἐπίπλοκον.

(59) §. XXXV. *Le Dieu lui-même.* Le Dieu lui-même, à qui on attribue l'art de tirer de l'arc, Apollon.

BELLANGER.

(60) §. XXXV. *Puiſſe tirer ſi juſte. Dii* (*b*) *illum male perdant, animo magis quam conditione mancipium.*

(61) §. XXXV. *Douze Perſes.* Douze Perſes de même rang que les plus diſtingués. ὅμοια ἰοῖσι πρώτοισι. Ce ſont ceux que Xénophon appelle, en cent endroits de la Cyropédie, les Homotimes, Ὁμότιμοι. On trouve dans un manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, ὁμοίως, que Henri Etienne a eu tort d'adopter; &, dans un autre, ὁμοίως, qui vaut mieux; mais la véritable leçon eſt ὅμοια, qu'on trouve auſſi Livre II. §. LVII, &, dans l'Edition d'Alde. ὅμοια ſe prend adverbialement, comme ἐπίσχοπα, que nous venons de voir, note 58.

(62) §. XXXVII. *Aux Pataïques.* Nous ne ſavons ce que c'eſt que ces Pataïques; &, ſuivant toutes les apparences, nous l'ignorerons toujours. Hérodote eſt le ſeul Auteur qui en ait parlé : il ne leur donne point le nom de Dieux; j'ai cru devoir l'imiter, quoique Héſychius, qui ne fait que l'interpréter, les décore de ce titre. Ce qui peut faire croire que les Pataïques n'étoient pas des Dieux, c'eſt que les Anciens ne mettoient qu'à la pouppe les figures des Dieux tutélaires des vaiſſeaux, & jamais à la proue, & que cette derniere place étoit deſtinée ſeulement à des figures d'animaux qui donnoient le nom au vaiſſeau. C'eſt le ſentiment de (*c*) Selden & de Morin (*d*). Stanley (*e*) croyoit cependant

(*a*) Theocrit. Wartoni, *Oxonii*, 1770, *in* 4° pag. 273.

(*b*) Senec. de Irâ. Lib III. Cap. XIV.

(*c*) De Dîs Syris. Syntag. II. Cap. XVI. pag. 279. &c.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. I. Mem. pag. 39. &c.

(*e*) In notis ad Æſchyli Sept. Cont. Thebas. verſ. 214.

qu'on

qu'on plaçoit indifféremment les Dieux tutélaires à la poupe ou à la proue. « On ſait, dit-il, que les vœux ſe mettoient » ſur les genoux (*a*) des Dieux tutélaires ». Properce, faiſant alluſion à cette coutume, place les vœux de la République à la proue; ce qui prouve que le Dieu tutélaire de ce vaiſſeau y étoit.

(*b*) *Solve metu patriam, quæ nunc te vindice freta*
Impoſuit proræ publica vota tuæ.

Je répons que les navigateurs plaçoient quelquefois leurs vœux ailleurs que ſur les genoux de la divinité tutélaire: par exemple, ils les écrivoient ſur les voiles (*c*).

Ceux qui voudront s'inſtruire à fond là-deſſus, n'ont qu'à conſulter la ſavante note de Thomas Stanley, ſur le vers 214 des ſept Chefs devant Thebes, Tragédie d'Æſchyle, Tome II. pag. 750, de l'Edition de Paw.

(63) §. XXXVII. *Dont les loix interdiſent l'entrée à tout autre qu'au Prêtre.* Il y a dans le grec : ἐς τὸ ὃν θεμιτόν ἐστι βαίνειν ἄλλον γε ἢ τὸν ἱρέα, que le Traducteur latin traduit: *inacceſſum alteri* (*templum nempe*) *quam Sacerdoti.* Ce ſens eſt bien en général le véritable; mais on n'a pas rendu la particule γε. La plupart des Interpretes s'imaginent que cette particule & autres ſemblables ſont explétives, & ne ſervent qu'à l'harmonie. Je ſuis perſuadé qu'ils ſe trompent, & qu'il eſt très-peu de cas où elles ſoient oiſives. La particule γέ, par exemple, reſtreint ici, & en une infinité d'endroits, un ſens qui auroit été ſans elle trop général. Il ne m'a pas été poſſible de la faire ſentir dans ma traduction: il faut néceſſairement entendre ces particules, pour avoir

(*a*) *Delà*, genua incerare Deorum, *Juvenal.* Sat. X. 55 votum in fomore ſtatuæ aſſignare. *Apul. in Apologiâ.* pag. 492. lin. 15.

(*b*) Propert. Lib. IV. Eleg. VI. verſ. 41.

(*c*) Apul. Metamorph. Lib. XI. pag. 379, 2.

une connoiſſance profonde de la langue grecque ; &, lorſqu'on les néglige, on dénature ſouvent le ſens d'un Auteur. Madame Dacier poſſédoit bien cette langue ; mais, faute d'avoir fait attention à ces particules, elle n'exprime pas toujours le ſens de ſon Auteur. Entre mille exemples que je pourrois rapporter, je me contente de celui-ci :

(*a*) ὁ δέ χερμάδιον λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν,
οἷοι νῦν βροτοί εἰσι.

Voici comme elle a rendu ce paſſage : « Auſſi-tôt Diomede » prend de ſa main une pierre d'une peſanteur énorme, & » que deux hommes, tels qu'ils ſont aujourd'hui, ne pourroient lever ». Il falloit traduire : « Et que deux hommes » *du moins* tels qu'ils ſont aujourd'hui, &c. »

La verſion latine ne rend pas non plus la particule γέ.

(64) §. XXXVIII. *La Loi eſt un Roi qui gouverne tout.* Hérodote veut dire que l'empire de la coutume eſt ſi grand, qu'un peuple ne voudroit jamais, ſous aucun prétexte, changer ſes uſages, quelque mauvais qu'ils ſoient ; & il appuie ſon ſentiment d'un paſſage de Pindare, qui dit que la Loi eſt le Roi de tous. Si l'on en croit (*b*) Platon, on doit entendre le paſſage de Pindare de cette loi éternelle, en vertu de laquelle le fort opprime toujours le foible.

On peut conſulter ſur cet endroit de Platon (*c*) l'Abbé Fraguier. Quoiqu'il en ſoit, voici le paſſage de Pindare, tel que nous l'a conſervé le (*d*) Scholiaſte de ce Poëte : Νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων, ἄγει δικαιῶν τὸ βιαιότατον ὑπερτάτῳ χειρί. « La Loi eſt le Roi des dieux

(*a*) Homeri Iliad. Lib. V. verſ. 303.

(*b*) Plato in Gorgiâ, Tom. I. pag. 484. B.

(*c*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome V. Hiſt. pag. 111. & ſuiv.

(*d*) Scholiaſt. Pindari ad Nem. IX. verſ. 35.

» & des mortels : elle gouverne & conduit de ſa main » puiſſante ce qu'il y a de plus violent ». Ariſtides (*a*) rapporte auſſi ce paſſage ; mais un peu plus amplement, puiſqu'il ajoute ces mots : τεκμαίρομαι ἔργοισιν Η'ρακλέους. ἐπεὶ ἀπριάλας. Son Scholiaſte ajoute : ἐπεὶ Γηρυόνα βόας Κυκλωπίων ἐπὶ προθύρων Εὐρυσθέως ἀναιρεῖται, καὶ ἀπριάλας ἤλασεν. « Je le » conjecture par les actions d'Hercules, puiſqu'il chaſſe » devant lui les bœufs de Géryon ſans les avoir achetés, & » les conduit au palais d'Euryſthée, bâti par les Cyclopes ». Il paroît, par ce paſſage & ſur-tout par la fin, que Platon en avoit bien ſaiſi le ſens. On peut conſulter les notes de MM. Valckenaer & Weſſeling. Le Scholiaſte d'Ariſtides doit être corrigé par celui de Pindare.

(*65*) §. XXXIX. *Mille hommes de trait.* Ce nombre paroît trop petit, vû la grande puiſſance de ce Prince, & ce qui en eſt dit plus bas, §. XLV. Cependant, comme la force des armées Grecques conſiſtoit dans les troupes peſamment armées, il peut ſe faire qu'il eût à ſa ſolde dix mille hommes, ce qui eſt beaucoup ; car on ſait qu'Athenes & Lacédémone ne mettoient guere plus de monde ſur pied, dans les temps les plus brillans de leur République.

(*65**) §. XXXIX. *Qu'il feroit plus de plaiſir à un ami, &c.* Cette penſée eſt fauſſe, & Libanius me paroît avoir raiſon, lorſqu'il dit dans un Diſcours, qui n'eſt point venu juſqu'à nous. (*b*) Πέφυκεν ἄνθρωπος οὐχ οὕτως εὐφραίνεσθαι κερδαίνων, ὡς ἀλγεῖν ζημιούμενος. « Le gain ne fait pas naturellement » autant de plaiſir à l'homme, que la perte ne lui cauſe de » douleur ».

(*66*) §. XL. *La jalouſie des Dieux.* Voyez la note 79 ſur le Livre premier, §. XXXII.

(*a*) Ariſtid. Περὶ Ρητορ. Orat. I. pag. 114. lin. 26.

(*b*) Anecdota Græca. Tom. II. pag. 16.

(67) §. XLI. *Une émeraude.* Pline prétend, je ne ſais ſur quelle autorité, que cette pierre étoit une Sardoine. *Sardonychen* (*a*) *eam gemmam fuiſſe conſtat : oſtenduntque Romæ, ſi credimus, Concordiæ delubro, cornu aureo Auguſti dono incluſam.* Solin (*b*) a emprunté, à ſon ordinaire, de Pline ce qu'il dit de cette pierre : mais il y ajoute qu'elle venoit des bords de la (*c*) mer rouge, où cependant on n'en a jamais trouvé, & qu'elle excita le goût du luxe chez les Romains. Les pierreries étoient connues & eſtimées à Rome long-temps avant qu'on y eût apporté cette Sardoine.

(68) §. XLI. *Elle étoit gravée par, &c.* Il y a ſeulement dans le grec : *C'étoit l'ouvrage de, &c.* J'y ai ſubſtitué le genre d'ouvrage que le terme de cachet ſuppoſe. Ce Théodore de Samos inventa (*d*) l'équerre, le niveau, le tour & les clefs. Pauſanias (*e*), en parlant de l'art de jetter en fonte les ſtatues, fait mention de Théodore de Samos, fils de Téléclès, & de Rhœcus, fils de Philéus, qui en avoient été les inventeurs ; &, à-propos de Théodore, il parle de cette émeraude. Il joint encore autre part (*f*) ces deux Artiſtes. Cependant (*g*) Diodore de Sicile parle de Téléclès & Théodore de Samos, tous deux fils de Rhœcus, & habiles ſtatuaires. Là-deſſus on penſe que ces Auteurs ſont peu d'accord, & que l'un d'eux ſe trompe. Mais le ſavant M. Valckenaer me paroît ſoupçonner avec raiſon que Rhœcus avoit donné à ſes deux fils le nom de ſon ami Théodore & celui de ſon pere. Cette conjecture concilie parfaitement Hérodote avec Diodore

(*a*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. XXXVII. Cap. I. Tom. II. pag. 764. lin. 18.
(*b*) Solini Polyhiſt. Cap. XXXIII. pag. 46. B.
(*c*) Salmaſ. Plinian. Exercitat. in Solini Polyhiſtor. pag. 393. col. 1. E. F. G.
(*d*) Plin. Hiſt. Natural. Lib. VII. Cap. LVI. Tom. I. p. 414. lin. 15.
(*e*) Pauſan. Arcadic. ſive Lib. VIII. Cap. XIV. p. 629.
(*f*) Id. Phocic. ſive Lib. X. Cap. XXXVIII. p. 896.
(*g*) Diodor. Sicul. Lib. I. §. XCVIII. Tom. I. p. 110.

de Sicile & Diogenes Laerce. Celui-ci prétend cependant que de vingt perſonnes de ce nom, Théodore, fils de Rhœcus (*a*), eſt le premier : mais il peut ſe faire qu'il ait confondu le fils de Rhœcus avec celui de Téléclès.

Ce fut Théodore de Samos, fils de Rhœcus, qui conſeilla de mettre des charbons dans les fondemens du Temple d'Epheſe, parce que ce lieu étoit humide, & que le charbon, ayant perdu la nature du bois, acquiert une ſolidité que l'eau ne peut détruire.

Voyez auſſi, ſur le premier Théodore, Hérodote, Livre premier, §. LI. note 112.

(69) §. XLII. *Et l'ayant obtenu.* Il y a dans le grec : χωρήσαντος δὲ οἱ τοῦτο. *Cum hoc ei ſucceſſiſſet.* Le Traducteur latin a mal rendu *à janitore permiſſus.* Voyez M. Weſſeling, note 89.

(70) §. XLII. *Toutes les circonſtances.* Il y a dans le grec : Il écrivit, dans la lettre, tout ce qu'il avoit fait & tout ce qui lui étoit arrivé.

(71) §. XLII. *Il remit ſa lettre à un exprès.* Il y a dans le grec : ἐπέθηκε ἐς Αἴγυπτον. « Il remit ſa lettre pour être » portée en Egypte ». C'eſt le vrai ſens de ce paſſage. Hérodote ſe ſert de cette même expreſſion, Livre V. §. XCV. Mais Gronovius, qui avoit bien rendu le premier endroit, a mal traduit le ſecond. Voyez la note de M. Valckenaer.

(72) §. XLIII. *Pour renoncer à ſon alliance.* Un pareil motif fait, à ce qu'il me ſemble, bien peu d'honneur à Amaſis : ce Prince joue un plus beau rôle dans Diodore de Sicile. Cet Hiſtorien raconte (*b*) que Polycrates traitoit rudement ſes ſujets, & les étrangers qui alloient à Samos ; qu'Amaſis lui envoya d'abord des ambaſſadeurs pour l'exhorter

(*a*) Diogen. Laert. Lib. II. Segm. 103. p. 140.
(*b*) Diodor. Sicul. Lib. I. §. XCV. p. 106.

à uſer de ſa puiſſance avec plus de modération ; & que, le Tyran n'ayant point ſuivi ce conſeil, Amaſis lui écrivit une lettre, par laquelle il rompoit toute amitié & toute alliance avec lui, parce qu'il prévoyoit qu'un Prince, qui traitoit ſes ſujets d'une maniere ſi tyrannique, feroit une fin malheureuſe, & qu'il vouloit s'épargner le chagrin de voir périr ſon ami.

(73) §. XLIV. *Recommanda à Cambyſes de ne jamais les renvoyer à Samos.* On pourroit inférer d'un paſſage d'Apulée, que Pythagore fut du nombre des Samiens que Polycrates envoya à Cambyſes, & que ce Prince retint priſonniers. Il dit en effet (*a*), « que quelques-uns prétendent que Pythagore » fut amené en ce temps-là en Egypte parmi les priſonniers » du Roi Cambyſes, & qu'il fut racheté par Gillus, Prince » de Crotone ». Il n'y avoit point, en ce temps-là, de Gillus, Prince de Crotone ; mais un Gillus de Tarente, qui, étant banni de cette ville, alla demeurer à Crotone. Ce Gillus racheta les Seigneurs Perſes qui, en parcourant la Grece par ordre de Darius, avoient été faits priſonniers, & les ramena à ce Prince (*b*). Mais il n'eſt point dit qu'il ait racheté des Grecs. Au reſte Apulée regardoit ce voyage forcé de Pythagore comme un bruit populaire, & qui ne méritoit aucune créance ; car il ajoute, peu après, que le bruit le plus général étoit que Pythagore étoit allé de lui-même en Egypte, pour s'y inſtruire des ſciences des Egyptiens.

(74) §. XLV. *Réduire.* παρίσημι, au prétérit & à l'aoriſte ſecond, ſignifie Je ſuis ſubjugué, je ſuis forcé à me rendre. Voyez la note 17 ſur le §. XIII. de ce Livre. Au moyen, il ſe prend activement, & ſignifie Je ſubjugue, je force à ſe rendre : excepté au futur premier, où il ſe prend dans un ſens paſſif. Voyez-en un exemple ci-deſſous, §. CLV.

(*a*) Apul. Florid. XV. pag. 792. lin. ult. ex Edit. Delphini.
(*b*) Hérodot. Liv. III. §. CXXXVIII.

(75) §. XLVI. *Un ſac de cuir.* θύλακος eſt proprement un ſac de cuir. Héſychius l'explique par ἀσκὸς δερμάτινος. Il eſt auſſi expliqué *in Gloſſis* Mſſ. *Vas ad ferendum panem ex corio, quod milites ferunt.* Voyez Thomas Magiſter, au mot Θύλακος, & la note de feû M. Oudendorp.

(76) §. XLVI. *Ces paroles étoient ſuperflues.* περίεργα ſont proprement ces ornemens ſuperflus que les Peintres ajoutent à leurs tableaux. Ainſi τῷ θυλάκῳ περιειργάσθαι ſignifie qu'il ſuffiſoit de montrer le ſac; que les paroles dont ils l'avoient accompagné étoient ſuperflues.

Les Lacédémoniens firent (*a*) la même réponſe à ceux de Chios; ou plutôt c'eſt le même trait appliqué à un autre peuple.

Les meilleurs Auteurs emploient ſouvent ce terme dans cette ſignification. (*b*) εἰ μὲν γὰρ μὴ ἐχρῆν, ἀλλὰ τὴν Μυσῶν λίσαν καλυμένην, τὴν Ἑλλάδα ἔσαν ὀφθῆναι, ζώνῃσιν Αθηναίων καὶ ὄγλων, περιείργασμαι μὲν ἐγὼ, περὶ τῶν τοιούτων ἐιπών. περιείργασται δ' ἡ πόλις ἡ πεισθεῖσα ἐμοί.

« Mais, s'il falloit que la Grece devînt, à la vue des » Athéniens, la proie des Myſiens, comme on le dit en » proverbe, *j'ai pris une peine ſuperflue, & la ville, frappée* » *de mes raiſons, en a pris une auſſi* ».

(77) §. XLVII. *Et en coton.* Julius-Pollux (*c*) remarque qu'en Egypte, on fait des étoffes dont la chaîne eſt de lin & la trame de coton. Ce coton vient dans une noix qui croît ſur un arbre. Voyez Livre II. §. LXXXVI. note 282. Livre III, §. CVI. note 167. Livre VII. §. CLXXXI. note 257.

(*a*) Sextus Empiric. Lib. II. adverſ. Rhetores, p. 293.

(*b*) Demoſth. Orat. pro Coronâ, p. 147. Segm. 122.

(*c*) Julius-Pollux. Lib. VII. Cap. XVII. Segm. 76. Tom. II. p. 741.

(78) §. XLVII. *Trois-cents-ſoixante autres fils.* Du Ryer nous parle ici de pluſieurs chaſſes repréſentées ſur ce corſelet, quoiqu'il n'en ſoit point queſtion dans Hérodote ; & il ajoute qu'à chaque chaſſe, il y avoit trois-cents-ſoixante bêtes, &c. Singuliere mépriſe ! Celle du Paragraphe précédent ne l'eſt pas moins, comme on s'en appercevra, ſi l'on veut comparer ſa traduction avec la mienne. Mais en voilà aſſez ſur ce Traducteur.

(79) §. XLVII. *Dont Amaſis fit préſent. Mirentur* (*a*) *hoc ignorantes in Ægyptii quondam Regis, quem Amaſim vocant, thorace, in Rhodiorum inſulâ oſtendi in templo Minervæ, CCCLXV filis ſingula fila conſtare : quod ſe expertum nuper prodidit Mucianus ter Conſul, parvaſque jam reliquias ejus ſupereſſe hoc experientium injuriâ.*

« Vous ne (*b*) pourriez pas plus le détruire (le nid des » Alcyons) avec le fer, que ce corſelet ſi vanté, qu'Amaſis » conſacra à Minerve de Linde ».

Il faut lire ici Ἄμασιν, & non pas ἄσμασιν, comme l'a très-bien vu (*c*) Tanneguy Lefebvre, célebre Profeſſeur à Saumur, & pere de Madame Dacier.

Hérodote a parlé de ce corſelet Livre II. §. CLXXXII, où l'on peut voir les raiſons qui engagerent Amaſis à l'envoyer aux Lindiens.

(80) §. XLVIII. *Les avoient outragés.* L'action de Périandre étoit atroce, & la conduite des Samiens pleine d'humanité. En regardant l'inſulte prétendue des Samiens comme faite à eux-mêmes, les Corinthiens avouent qu'ils ſont les complices de leur Tyran, & ſe dévouent à l'indignation de la poſtérité.

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XIX. Cap. I. Tom. II. p. 155. lin. 25.

(*b*) Ælian. Hiſt. Animal. Lib. IX. Cap. XVII. p. 501.

(*c*) Epiſt. Critic. LX. Part. I. p. 205.

(81) §. XLVIII. *Vers le temps de l'enlevement du Cratere.* Le Cratere fut envoyé à Créſus, pluſieurs années avant la priſe de Sardes. Périandre mourut, ſelon quelques Auteurs, quarante-un ans avant cette époque; c'eſt-à-dire l'an 4128 de la Pér. Jul. 586 ans avant notre Ere : car il paroît qu'il faut entendre, de la captivité de Créſus, le paſſage de (*a*) Sbſicrates, où il eſt fait mention de cette date. D'ailleurs Euſebe (*b*) s'accorde avec cet Auteur, à un an près. Si les choſes ſont ainſi, comment Hérodote a-t-il pu dire que le Cratere fut envoyé à Créſus vers le même temps que Périandre envoyoit trois-cents-ſoixante Corcyréens à Alyattes?

M. Gibert (*c*) n'étoit point embarraſſé : il ſuppoſoit que les Princes Lydiens portoient deux noms; qu'Alyattes s'appelloit Créſus, & que Créſus avoit auſſi nom Alyattes; que cette confuſion de noms étoit cauſe de l'embarras & de l'eſpece de contradiction qu'on remarquoit dans le récit d'Hérodote. M. Gibert avoit-il donc, ſur les Rois de Lydie, des Mémoires particuliers? Comme il n'en a pas fait part au Public, il me ſera, je crois, permis de n'être pas de ſon ſentiment.

Ce n'eſt guere que ſur l'autorité de (*d*) Soſicrates & d'Euſebe, qu'on place la mort de Périandre ſi long-temps avant la priſe de Sardes. Il paroît qu'il étoit encore vivant, peu d'années avant l'avénement de Créſus au trône. La guerre que ſoutint contre les Mytiléniens (*e*) Hégéſiſtrate, fils de Piſiſtrate, ſe termina par la médiation de Périandre. Or cette guerre n'a du précéder que de peu d'années la premiere domination de Piſiſtrate ſur les Athéniens, qui eſt de l'an 4154

(*a*) Diogen. Laert. Lib. I. Segm. XCV. p. 60.
(*b*) Euſeb. Chronic. Canon. p. 161.
(*c*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI. Mém. p. 143.
(*d*) Diog. Laert. Euſeb. locis laudatis.
(*e*) Herodot. Lib. V. §. XCIV. & XCV.

de la Pér. Jul. 560 ans avant l'ere vulgaire : il s'enſuit par conſéquent que Périandre vivoit encore vers l'an 4150 de la Pér. Jul. 564 ans avant notre Ere.

On pourroit croire que ce Prince n'étoit pas encore mort au commencement du régne de Créſus, & voici la preuve qu'on pourroit en donner. Lorſque Créſus envoya des préſens à l'Oracle de Delphes, il y en eut dont Eſope fut le porteur. Or Plutarque, qui (*a*) rapporte ce fait, raconte auſſi qu'Eſope ſe trouva dans ce même temps à l'aſſemblée des ſept Sages chez Périandre. Ce Prince vivoit donc encore l'an 4155 de la Pér. Jul. 559 ans avant notre Ere, puiſque Créſus ne monta ſur le trône que cette année-là.

Mais cette derniere raiſon eſt foible ; car Eſope fut précipité des roches Phædriades l'année (*b*) précédente ; & Créſus, ayant été aſſocié au trône, comme on peut l'inférer d'un paſſage (*c*) de Plutarque, pouvoit avoir envoyé ces préſens du vivant de ſon pere.

MM. Bouhier & de la Nauze ont auſſi beaucoup écrit ſur ce ſujet ; mais les bornes d'une note ne me permettent pas de diſcuter leurs opinions. Voici la maniere dont je conçois la choſe. Les Spartiates envoient des troupes contre Polycrates, Tyran de Samos, l'an de la Pér. Jul. 4189, 525 ans avant notre Ere. En voici la preuve : lorſque Cambyſes marcha contre l'Egypte, Polycrates donna des ſecours à ce Prince ; &, comme il ſe défioit d'une partie de ſes ſujets, il profita de cette occaſion pour s'en débarraſſer. Ceux-ci, au-lieu d'aller en Egypte, ſe rendirent à Lacédémone, & revinrent à Samos avec les Lacédémoniens. La conquête de

(*a*) Plutarch. Conviv. ſept. Sapient. p. 150. A. De his qui ſero à numine puniuntur. p. 556. F.

(*b*) Voyez mon Eſſai de Chronologie, Chap. XVII.

(*c*) Plutarch. de Fraterno amore. p. 484.

l'Egypte eſt de l'an 4189 de la Pér. Jul. 525 ans avant notre Ere. Si les Corinthiens ont été outragés par les Samiens une génération avant cette expédition, comme le dit (*a*) Hérodote, & ſi, vers le même temps, les Samiens ont enlevé le Cratere que les Lacédémoniens envoyoient à Créſus, il faut que l'outrage des Samiens & que l'enlevement du Cratere ſoient à-peu-près de l'an 4159 de la Pér. Jul. 555 ans avant l'ere vulgaire. L'enlevement du Cratere s'accorde aſſez bien avec cette date; 1° il ſe fit trente ans avant que les Lacédémoniens envoyaſſent des troupes contre Polycrates : 2° ce fut un petit nombre d'années avant la priſe de Sardes, qui eſt de l'an 4169 de la Pér. Jul. 545 ans avant notre Ere : 3° cette date ſe concilie parfaitement avec la narration d'Hérodote; car les inquiétudes de Créſus ſur l'accroiſſement de la puiſſance de Cyrus ſont de l'an 4156 de la Pér. Jul. 558 ans avant l'ere vulgaire. Créſus envoye conſulter, à différentes repriſes, l'Oracle de Delphes; &, ayant reconnu ſa véracité, il lui fait demander à quel peuple il doit s'allier. L'Oracle lui conſeille de faire alliance avec le plus puiſſant peuple de la Grece. Créſus recherche en conſéquence celle des Lacédémoniens, & leur fait de grands préſens : les Lacédémoniens, par reconnoiſſance, lui envoyent un magnifique cratere. Ces allées & ces venues ſuppoſent au moins trois ans : tout eſt donc parfaitement lié dans notre Hiſtorien.

Quant à l'outrage dont ſe plaignoient les Corinthiens, il ne convient pas, ſtrictement parlant, à cette date. Périandre vivoit encore lorſqu'ils furent inſultés par les Samiens, & certainement il mourut vers l'an 4151 de la Pér. Jul. 563 ans avant notre Ere. En ſuppoſant que les Samiens délivrerent les trois-cents Corcyréens en 4149 de la Pér. Jul. 565 ans avant notre Ere, il s'enſuivra 1° qu'il n'y a eu que dix ans

(*a*) Herodot. Lib. III. §. XLVIII.

entre cette insulte des Samiens & l'enlevement du Cratere par les mêmes Samiens. Cet intervalle n'est pas assez considérable pour qu'Hérodote n'ait pu dire qu'elle fut faite vers le temps de l'enlevement du Cratere : 2° il s'ensuivra qu'Alyattes, à qui Périandre envoyoit ces enfans, vivoit encore : 3° il en résultera que Périandre étoit alors très-âgé, & sur la fin de sa vie, comme le prouve toute la suite du discours qu'Hérodote fait tenir à Périandre.

(82) §. XLVIII. *Périandre.* Ce Tyran est mis au nombre des sept Sages : cependant Platon (*a*) met en sa place Myson de Chen en Laconie. Je ne puis croire cependant que ce Philosophe l'ait jugé indigne de ce titre, à cause qu'il étoit Tyran, comme le pense (*b*) Clément d'Alexandrie : je crois plutôt que la tradition sur ces sept Sages étoit fort incertaine, puisqu'on mettoit en la place de Périandre, tantôt (*c*) Anacharsis, tantôt Epiménis de Crete, tantôt Arcésilaus d'Argos, & Myson de Chen.

(82*) §. XLVIII. *Qu'ils célebrent encore.*) Il y a dans le Grec : « dont ils font encore usage de la même manière ». Je lis χρέονται avec les Manuscrits de la Bibliotheque du Roi.

(83) §. XLVIII. *Gâteaux de sésame & de miel.* Les gâteaux (*d*) de Samos étoient renommés. Voyez sur le Sésame, Livre I. §. CXCIII. note 444.

(84) §. XLVIII. *Les Samiens les ramenerent à Corcyre.* Plutarque (*e*) prétend que ce furent les Cnidiens qui sauverent les enfans des Corcyréens ; que les honneurs & les immunités accordés aux Cnidiens par ceux de Corcyre, aussi-bien que les décrets faits à cette occasion, en sont une preuve. Ce

(*a*) Plato in Protagorâ. Tom. I. p. 343. A.
(*b*) Clemens Alexandr. Stromat. Lib. I. p. 351. lin. 1.
(*c*) Id. ibid. pag. 350. lin. 24 & seq.
(*d*) Athen. Deipnosoph. Lib. XIV. Cap. XIII. pag. 644. C.
(*e*) Plutarch. de Herodoti malignitate. p. 860. B.

furent en effet les Cnidiens, ajoute-t-il, qui vinrent à Samos avec une flotte, qui chaſſerent du Temple les gardes de Périandre, qui firent monter les trois-cents jeunes Corcyréens ſur leurs vaiſſeaux, & qui les ramenerent à Corcyre. Il s'appuie enſuite de l'autorité d'Anténor de Crete & de Denys de Chalcide, dans ſon Ouvrage ſur les fondations des villes.

Ce témoignage paroît contraire à celui d'Hérodote : mais examinons-le. Ou les Samiens ne ſe ſentoient point aſſez forts pour enlever les enfans des Corcyréens aux gardes de Périandre, ou ils avoient des ménagemens à obſerver à l'égard de ce Prince. Dans l'un ou l'autre cas, ils ont recours aux Cnidiens. Comment en effet ceux-ci auroient-ils eu connoiſſance de l'arrivée de ces enfans à Samos, & du traitement qu'on leur deſtinoit ? L'inhumanité de Périandre dut paroître horrible aux Cnidiens ; je veux qu'elle les ait révoltés, que leur cœur ſe ſoit ouvert à la pitié, & qu'ils ſe ſoient attendris ſur le ſort de ces malheureux. Mais la pitié toute ſeule n'eſt point active ; &, le plus ſouvent, elle ſe borne à des larmes ſtériles. Si les Samiens ne les euſſent point ſollicités, s'ils ne les euſſent point preſſés par les motifs les plus puiſſans, ils ne ſe feroient ſans doute jamais déterminés à venir enlever ces jeunes-gens aux Corinthiens. Hérodote n'a point parlé ici des Cnidiens, parce qu'il dit rarement toutes les circonſtances d'un fait, & que l'eſſentiel étoit de ſçavoir que les Samiens avoient été le grand mobile de la conſervation des Corcyréens.

Pline (*a*) dit que des Echénéis ou Rémora, coquillage qu'on croit arrêter un vaiſſeau en s'y attachant, arrêterent le vaiſſeau où étoient ces enfans, & qu'on rend à Cnide, auprès de la ſtatue de Vénus, des honneurs aux coquillages qui opérerent cette merveille. Voyez ce que j'en ai dit dans mon Mémoire ſur Vénus, p. 116 & 117.

(*a*) Plin. Hiſt. Natural. Lib. IX. Cap. XXV. p. 514.

(85) §. XLIX. *La fondation de Corcyre.* Euſebe (*a*) place la fondation de Corcyre en la 18e Olympiade ; mais Strabon la met vers le (*b*) temps qu'Archias fonda Syracuſes. Or, ſuivant les Marbres d'Oxford (*c*), cette ville fut fondée la vingt & unieme année de l'Archontat perpétuel d'Eſchyle, qui répond à la troiſieme année de la cinquieme Olympiade, c'eſt-à-dire, à l'an 3956 de la Période Juliene. Clément d'Alexandrie (*d*) confirme indirectement cette époque, en faiſant le Poëte Eumélus contemporain d'Archias : or, ſuivant Euſebe, ce Poëte fleuriſſoit dans la troiſieme Olympiade.

J'ai, par cette raiſon, mis la fondation de Corcyre en 3958 de la Pér. Jul. 756 ans avant Jeſus-Chriſt.

Timée (*e*) place la même époque ſix-cents ans après la guerre de Troie ; mais il vaut mieux en croire Strabon, qui fait le Fondateur de cette iſle contemporain d'Archias. Archias, dit ce (*f*) Géographe, faiſant voile en Sicile, laiſſa, avec une partie de ſon armée, Cherſicrates, de la race d'Hercules, pour fonder l'iſle connue actuellement ſous le nom de Corcyre, & qui l'étoit auparavant ſous celui de Schérie. Celui-ci en chaſſa les Liburnes qui l'occupoient, & la fonda. Suivant le même Timée (*g*), Cherſicrates, chef de cette colonie, & de la maiſon des Bacchiades, étoit un exilé de Corinthe, ou bien il en ſortit volontairement, parce qu'il y étoit noté δι᾽ ἀτιμίαν. Si cela eſt vrai, l'inimitié entre la Colonie & la Métropole n'a plus rien d'étonnant.

(*a*) Euſeb. Chronicorum Liber poſterior. pag. 119.

(*b*) Strab. Lib. VI. p. 414. B.

(*c*) Marmora Oxonienſia, p. 25. Epoch. XXXII. (Pag. 66. Edit. Maitt. Lond. 1732.)

(*d*) Clemens Alexandr. Lib. I. Stromat. Tom. I. p. 398. lin. 14.

(*e*) Scholiaſt. Apollonii Rhodii Lib. IV. verſ. 1216. pag. 491.

(*f*) Strab. Geograph. Lib. VI. p. 414. A.

(*g*) Scholiaſt. Apollonii Rhodii, Lib. IV. verſ. 1216. p. 491.

On ſait qu'elle ſe manifeſta de bonne-heure : témoin la fameuſe bataille navale qui ſe donna entre ces deux villes, environ 260 ans avant la guerre du Péloponneſe ; c'eſt-à-dire, la premiere année de la 29e Olympiade. C'eſt, au rapport de (*a*) Thucydides, le plus ancien combat naval dont on ait connoiſſance. Voyez plus bas, note 93.

(85*) §. XLIX. *Quoiqu'ils euſſent la même origine.* Je ſuis la conjecture de M. Valckenaer, qui lit συγγενέες, après ἑαυτοῖσι. Voyez la note de ce Savant : M. Borheck, qui a ſenti la néceſſité de cette addition, l'a miſe entre crochets.

(86) §. L. *Méliſſe ſa femme.* « Pythænetus (*b*) raconte, au » troiſieme Livre de ſon Hiſtoire d'Egine, que Périandre, » ayant vu Méliſſe, fille de Proclès d'Epidaure, habillée à » la Lacédémoniene, ſans robe & en ſimple corſet, verſer » à boire aux ouvriers, en devint amoureux, & l'épouſa.

» Il en eut (*c*) deux enfans, Cypſélus & Lycophron.... » Quelque temps après, ſe laiſſant emporter à la colere ſur » le faux rapport de ſes concubines, il la tua d'un coup de » pied, tandis qu'elle étoit enceinte. Il les fit brûler dans la » ſuite ». On voyoit, près d'Epidaure (*d*), le monument de Méliſſe. Périandre avoit-il renvoyé le corps de ſa femme à Proclès, pour qu'il lui donnât les honneurs de la ſépulture, ou bien étoit-ce un cénotaphe ? C'eſt ce que je n'oſerois décider, & peut-être ce qu'il importe aſſez peu de ſavoir.

(87) §. L. *Tyran d'Epidaure.* Les Poëtes confondent aſſez ſouvent le Τύραννος avec le Βασιλεὺς ; mais les Proſateurs en font, à ce qu'il me ſemble, une grande différence : par exemple, ils n'ont jamais appellé les Rois de Perſe, de Lacédémone & d'Athenes *Tyrans* ; mais ils ont donné ce nom

(*a*) Thucyd. Lib. I. §. XIII. p. 12.

(*b*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIII. pag. 589. F.

(*c*) Diogen. Laert. Lib. I. Segment. XCIV. p. 58 & 59.

(*d*) Pauſan. Corinthiac. ſive Lib. II. Cap. XXVIII. p. 177.

aux Rois de Syracuſes, &c. *Tyran*, chez les Grecs, ſignifie un uſurpateur qui gouverne un peuple contre ſon gré, ſans ſon aveu, quand même il gouverneroit ſuivant les regles de la juſtice. Piſiſtrate, par exemple, étoit un Tyran, quoique ſon gouvernement fut doux. Hiéron en étoit un pareillement, quoique Xénophon en faſſe l'éloge dans le Diſcours qu'il a intitulé : *Hieron ſive Tyrannicus.* Il l'y appelle toujours Τύραννος ; & c'eſt ce qui avoit fait croire que ce terme ſe prenoit auſſi en bonne part chez les Grecs ; au lieu qu'en françois, il n'a rien d'équivoque. Il ſignifie encore en notre langue un Prince légitime, qui gouverne une ſociété d'une maniere contraire à ſa nature, à ſes intentions, à ſon but primitif. Mais écoutons Xénophon : « Socrates (*a*) croyoit » que la Royauté & la Tyrannie étoient deux eſpeces d'em» pire ; mais différens entre eux. Celui où les ſujets étoient » gouvernés de leur conſentement & conformément aux loix, » il le regardoit comme une Royauté : mais il appelloit » Tyrannie celui où les ſujets étoient gouvernés malgré eux, » d'une maniere contraire aux Loix, & ſuivant les caprices » du Prince ».

Cornélius Népos (*b*) dit auſſi : *Omnes autem & habentur & dicuntur Tyranni, qui poteſtate ſunt perpetuâ in eâ civitate, quæ libertate uſa eſt.*

J'ajouterai à ces autorités celle d'Hérodote même : lorſque les Lacédémoniens voulurent rétablir à Athenes les Piſiſtratides, Soſiclès de Corinthe leur dit : « (*c*) S'il vous paroît » avantageux que les villes ſoient gouvernées par des Tyrans, » pourquoi ne leur en donnez-vous point l'exemple, & n'en » établiſſez-vous point un chez vous ? » Hérodote faiſoit

(*a*) Socratis Memorabilia, Lib. IV. Cap. VI. §. XII. p. 256.
(*b*) Corn. Nepos. Miltiad. III. p. 60.
(*c*) Herodot. Lib. V. §. XCII.

donc

donc une grande distinction entre le Τύραννος & le Βασιλεὺς ; car il est certain que les Lacédémoniens étoient gouvernés par des Rois.

(87*) §. LII. *Négligé dans tout son extérieur.* L'expression grecque ἀλυσίνοι indique qu'il n'avoit point pris les bains. Avant l'usage du linge, les bains fréquens étoient aussi nécessaires pour la santé que pour la propreté, sur-tout dans les climats chauds.

(88) §. LII. *Il vaut mieux faire envie que pitié.* Expression proverbiale en notre langue, que je n'ai point cru devoir rompre. Pindare a dit de même avec le style énergique qu'on lui connoît : (*a*) Κρέσσων οἰκτιρμῶν φθόνος. « L'envie vaut » mieux que la pitié. »

(89) §. LIII. *Son fils aîné.* Il s'appelloit Cypsélus. Voyez §. L. note 86. Feû M. Wesseling a relevé l'erreur de Paulmier de Grentemesnil, qui prétendoit (*b*) qu'il s'appelloit Gordius, d'après Aristote (*c*). Mais Gordius, ou plutôt Gorgias, comme on lit dans Plutarque (*d*), étoit frere de Périandre, & non son fils ; & par conséquent Psammitichus, fils de Gorgias, qui succéda à Périandre, étoit neveu de ce Prince, & non son petit-fils.

(90) §. LIII. *Les biens de votre pere.*) οἶκος sont les biens paternels, le patrimoine. (*e*) Πῶς οὐ δεινὸν εἰ ἕτεροι μὲν διπλάσιοι καὶ διτάλαντοι καὶ ταλαντιαῖοι καὶ διτάλαντοι καλαλειφθέντες ἐκ τῶ μισθωθῆναι διπλάσιοι καὶ τριπλάσιοι γεγόνασιν. « N'est-il pas affreux que » d'autres aient doublé, & même triplé leur patrimoine en » l'affermant (*f*) ». Τοὺς ἰδίους οἴκους ἕλοι μὲν ἂν ἐκ τῶν

(*a*) Pythic. Od. I. 164.
(*b*) Palmer. Exercitat. in Auctores Græcos, p. 15.
(*c*) De Republicâ. Lib. V. Cap. XII. p. 411. B.
(*d*) Conviv. VII. Sapient. p. 160. C.
(*e*) Demosth. in Aphobum. Orat. I. pag. 508, 92.
(*f*) Lysias contra Eratosthenem. p. 128. lin. 38.

πραγμάτων μεγάλως ἐκτήσαντο, ὑμεῖς δὲ διὰ τὸν πρὸς ἀλλήλους πόλεμον ἐλάττους εἴχετε. « Ils augmentoient leurs patrimoines » dans les troubles, tandis que vos guerres inteſtines dimi- » nuoient le vôtre ». Je lis enſuite σφίσι, au lieu de σφι, avec M. Valckenaer.

(91) §. LIII. *La Tyrannie eſt de ſa nature chancelante & mal-aſſurée.* Il y a dans l'original : Τυραννὶς, χρῆμα σφαλερόν, qui ſignifie mot à mot : « La Tyrannie eſt une choſe gliſſante ». Euripides fait dire de même à Agamemnon (*a*), en parlant de la ſuprême puiſſance :

Τοῦτο δέ γ' ἐστὶ τὸ καλὸν σφαλερόν.

Cet honneur eſt chancelant.

(92) §. LIII. *Mille amans.* « La Tyrannie (*b*) eſt, de » tous côtés, en butte aux traits de ceux qui en ſont vio- » lemment épris : il faut, mon pere, vous tenir en garde » contr'eux ». C'eſt un fragment d'Euripides que nous a conſervé (*c*) Stobée. Je le traduis ſuivant la correction de M. Valckenaer, qui lit au ſecond vers :

δεινῶς ἐρῶσιν, ὡς φυλακτέον, πάτερ.

Voyez les notes de ce Savant ſur ce paſſage d'Hérodote. M. le Docteur Muſgrave corrige ce vers de même que M. Valckenaer, ſans nous avertir qu'il tient cette correction de ce Savant.

(93) §. LIII. *Aſſaſſinerent ſon fils.* Le Scholiaſte de (*d*) Thucydides prétend que ce meurtre occaſionna la bataille que ſe livrerent ſur mer les Corinthiens & les Corcyréens. Mais, comme elle ſe donna 260 ans (*e*) avant la fin de la

(*a*) Euripid. Iphigen. in Aulide. verſ. 21.
(*b*) Euripid. Tragœdiæ, p. 507. verſ. 174.
(*c*) Stobæi Sentent. Tit. XLVII. p. 343.
(*d*) Scholiaſt. Thucydid. Ad Lib. I. §. XIII. pag. 12. col. 2.
(*e*) Thucydid. Lib. I. §. XIII. pag. 12.

guerre du Péloponneſe, & que cette guerre finit l'an 4310 de la Période Julienne, il s'enſuit que cette bataille a dû ſe donner l'an 4050. Mais Cypſélus, pere de Périandre, ne régnoit pas même encore alors à Corinthe.

Feû M. le Préſident Bouhier (*a*) croyoit qu'il s'étoit gliſſé, dans le texte de Thucydides, une faute, & qu'il falloit lire 160 ans, au lieu de 260. Cela s'accorde, il eſt vrai, avec ce que j'ai dit plus haut de l'âge de Périandre. Mais pourquoi faire des changemens au texte d'un Auteur ſans une néceſſité abſolue? On a vu ci-deſſus (*b*) que le Fondateur de Corcyre étoit un exilé de Corinthe. Il peut très-bien ſe faire que ceux qui ſe joignirent à lui, déteſtaſſent leurs anciens compatriotes : les temps d'ailleurs s'accordent très-bien; Corcyre ayant été fondée l'an 3958 de la Période Julienne, & la bataille, ſuivant Thucydides, ayant dû ſe donner l'an 4050 de la même Période, il y a 92 ans entre la fondation de cette iſle & la bataille qu'elle livra à ſa Métropole. Elle pouvoit avoir acquis, dans cet eſpace de temps, une aſſez grande puiſſance pour l'attaquer.

(94) §. LV. *Lycopas.* Tous les Traducteurs, tant les Latins que ceux en Langue vulgaire, mettent Lycopes. L'Archevêque de Corinthe avoit cependant averti que les Ioniens (*c*) finiſſoient en ης les mots ayant plus de deux ſyllabes, dont le nominatif ſe terminoient en ας. Par exemple, ils diſent Ἑρμείης au lieu de Ἑρμείας, Σωσίης pour Σωσίας. Il apporte enſuite le paſſage en queſtion d'Hérodote.

(95) §. LVI. *La premiere expédition des Lacédémoniens-Doriens.* Je ſerois d'avis d'effacer, avec M. Valckenaer, le mot *Lacédémoniens*; celui de *Doriens* ſuffiſoit, & la valeur

(*a*) Recherches & Diſſertations ſur Hérodote, Ch. XV. pag. 167.

(*b*) Voyez §. XLIX. note 85.

(*c*) Gregorius de Dialectis, p. 172.

en étoit assez déterminée par ce qui précédoit. Voyez sa note. C'étoit aussi le sentiment de feu M. Wesseling. J'ai rétabli, d'après les observations de ces deux Savans, πρώην, que Gronovius avoit expulsé de son édition. Les Lacédémoniens s'étoient auparavant mêlés des affaires de l'Asie, comme on l'a vu Livre I. §. CLII. Mais ceci étoit leur premiere expédition.

(96) §. LVII. *Etoient alors dans un état très-florissant.* La prospérité de ces insulaires alla en diminuant. Ils envoyerent cependant quelques secours aux Grecs, attaqués par Xerxès. Voyez ci-dessous Livre VIII. §. XLVI. Mais, du temps de Démosthenes, ils étoient devenus fort méprisables: témoin la Harangue de cet Orateur : περὶ Συνιάξεως. « Si » je vous croyois, dit-il (a) en parlant aux Athéniens, des » Siphniens, des Cythniens, ou d'autres gens pareils, je » vous conseillerois de prendre des sentimens plus humbles ».

(97) §. LVII. *Riches qui soient en ce Temple.* Cela n'est pas dans le grec ; mais je ne puis me persuader qu'Hérodote ait eu en vue tous les trésors de l'Univers. Je crois que cet Historien ne veut parler que de ceux qu'on gardoit dans le temple d'Apollon à Delphes. Τοῖσι πλουσιωτάτοισι me paroît se rapporter manifestement à θησαυροὺς ἐν Δελφοῖσι.

La plupart des états de la Grece avoient chacun, dans ce temple, une chapelle, où ils plaçoient leur trésor. Cet usage ne subsistoit plus du temps de Pausanias (b).

« Les Siphniens (c) ont fait aussi un trésor pour cette » raison-ci. Cette isle avoit des mines d'or : Apollon leur » ordonna d'en offrir la dixme à Delphes. Ils bâtirent le trésor,

(a) Demosthen. περὶ Συνιάξεως, p. 102, 52.
(b) Pausan. Phocic. sive Lib. X. Cap. XI. pag. 823.
(c) Idem. ibid.

» & offrirent la dixme ; mais, lorſque, par avarice, ils » eurent ceſſé de la payer, les inondations de la mer dé- » truiſirent les mines, & les firent diſparoître ».

« Le plomb (*a*), dit M. de Tournefort, eſt fort commun » en Siphne : les pluies en découvrent preſque par-tout. La » mine eſt griſâtre, liſſe, & rend du plomb qui approche » de l'étaim. Lorſque les payſans veulent chaſſer, ils vont » la prendre dans les champs, & la fondent pour en faire » de la grenaille. Ce plomb, qui eſt comme une céruſe » naturelle, ſe vitrifie aiſément, & c'eſt ce qui rend excel- » lentes les marmites de l'iſle. Théophraſte (*b*), Pline (*c*) » aſſurent qu'on tailloit à Siphnos, au ciſeau, des pots à feu » d'une certaine pierre molle, leſquels devenoient noirs & » très-durs, après qu'on les avoit échaudés avec de l'huile » bouillante. On eſtimoit auſſi les gobelets qui ſe fabriquoient » dans cette iſle (*d*) ».

(98) §. LVII. *Ils conſulterent l'Oracle.* Il y a dans le texte : ἐχρέωντο τῷ χρηστηρίῳ : mais le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi nous a conſervé la vraie leçon, ἐχρέοντο τῷ χρηστηρίῳ, car l'oméga ne peut avoir lieu dans un verbe Ionien. Cette leçon eſt appuyée par George, Archevêque de Corinthe *de Dialectis*, *pag.* 183 : τὸ ὁράω ὁρέω λέγουσι, ἢ τὸ ἐχράοντο ἐχρέοντο, τὸ Α εἰς Ε τρέπουσες. Les Ioniens diſent ὁρέω, au lieu de ὁράω, & ἐχρέοντο en la place de ἐχράοντο, changeant A en E.

(*a*) Relation d'un Voyage du Levant, par Tournefort, Lettre IV. p. 176.

(*b*) Theophr. Lib. de Lapidibus, p. 9.

(*c*) In Siphno, lapis eſt qui cavatur tornaturque in vaſa coquendis cibis utilia, vel ad eſculentorum uſus : quod in Comenſi Italiæ lapide viridi accidere ſcimus. Sed in Siphnio ſingulare, quod excalfactus oleo nigreſcit, dureſcitque, naturâ molliſſimus. Plin. Hiſt. Nat. Lib. XXXVI. Cap. XXII. Tom. II. p. 752. lin. 11.

(*d*) Steph. Byzant. Voc. Σίφνος.

(99) §. LVII. *Une embûche de bois.* Le Dieu s'explique, à ſon ordinaire, d'une maniere énigmatique. Si cet oracle a été véritablement rendu, il veut parler des hommes qui montoient le vaiſſeau Samien. Λίχος eſt une embûche. Euripides a dit de même, en parlant du cheval de bois qui recéloit dans ſon ſein les plus vaillans des Grecs (*a*). πεύκας ἐν ὀρείας ξεστὸν λόχον Αργείων.... Θεᾷ δώσων. *In abiete montanâ edolatam latebram Græcorum.... deæ daturus.* Voyez auſſi Tryphiodore, verſ. 2.

(100) §. LIX. *Le temple de Dictynne.* « On (*b*) conte » que Britomartis, ſurnommée Dictynne, eſt née à (*c*) » Cænos, dans l'iſle de Crete, de Jupiter & de Carme, fille » d'Eubulus, qui reconnoiſſoit Cérès pour ſa mere. Elle » inventa, à ce qu'on dit, les filets pour la chaſſe, d'où lui » vient ce ſurnom. Comme elle étoit ſouvent avec Diane, » quelques perſonnes la confondent avec cette Déeſſe. Les » Crétois lui ont conſacré des temples, & lui offrent des » ſacrifices. Ceux qui diſent qu'elle fut ſurnommée Dictynne, » parce que Minos la pourſuivant pour lui faire violence, » elle ſe ſauva dans des filets de Pêcheur, me paroiſſent » s'éloigner de la vérité : car il n'eſt pas vraiſemblable » qu'une Déeſſe, fille du plus grand des Dieux, ait été » réduite à ce point de foibleſſe, que d'avoir beſoin d'un

(*a*) Euripid. Troad. 534.

(*b*) Diodor. Sicul. Lib. V. §. LXXVI. Tom. I. pag. 392.

(*c*) La ville de Cænos, dont il eſt parlé dans ce paſſage, n'eſt connue d'aucun autre Auteur. Cela a paru à M. Verheyk une raiſon ſuffiſante pour changer (Antonini Liberalis Transform. Conger. Cap. XL. p. 266) ἐν Καινοῖ en ἐν κευθμῶνι; & il s'appuie d'un paſſage du Chapitre XXXVI. d'Antoninus Liberalis, où il eſt fait mention de l'antre de Crete. Mais pourquoi rendre, ſans néceſſité, clandeſtine la naiſſance de Britomartis? S'il n'eſt fait mention nulle part ailleurs de cette ville, ce n'eſt pas une raiſon pour nier ſon exiſtence. Combien n'y en a-t-il pas d'autres, dans cette même iſle, dont il n'eſt parlé qu'une ſeule fois.

» ſecours humain ; & il n'eſt point juſte d'attribuer une » telle impiété à Minos, qui, de l'aveu de tout le monde, » s'eſt appliqué à la juſtice, & a mené une vie très-louable ».

Callimaque s'éloigne en quelque choſe du récit de Diodore de Sicile : 1° Britomartis étoit, ſelon ce (*a*) Poëte, une Nymphe de la ſuite de Diane, dont elle étoit chérie à cauſe de ſon adreſſe à tirer de l'arc. Elle n'avoit donc pas autant de pouvoir qu'une Déeſſe. 2° Elle ne ſe ſauva point dans des filets ; mais Minos la pourſuivant, & étant près de la ſaiſir, elle ſauta de deſſus un rocher dans la mer, afin d'échapper à ce Prince. Heureuſement elle tomba dans des filets de Pêcheurs, qui ſe trouverent là par hazard. Ce fut à ces filets qu'elle dut ſon ſalut. Les Cydoniens la nommerent Dictynne, depuis cette aventure ; les Grecs appellant, dans leur Langue, un filet *Dictyon*.

Antoninus Libéralis (*b*) & Pauſanias (*c*) rapportent la même choſe avec quelque légere différence ; mais il paroît qu'ils ajoutent foi à la fable de Minos. Quoiqu'il en ſoit des différences qui ſe trouvent entre les traditions que ces Auteurs ont ſuivies, elles s'accordent dans le principal point, qui eſt que Dictynne, Britomartis & Aphæa ſont trois noms d'une ſeule & même Déeſſe. Βριτὺ (*d*) eſt un mot Crétois, qui ſignifioit la même choſe que γλυκὺ doux, & μαρτὶς une vierge. *Cretes* (*e*), dit Solin, *Dianam religioſiſſimè venerantur*, Britomarten (*f*) *gentiliter nominantes*, *quod ſermone noſtro*

(*a*) Callimach. Hymn. in Dian. verſ. 190, &c.

(*b*) Antonini Liberalis Transformat. Congeries. Cap. XL. p. 266.

(*c*) Pauſan. Corinthiac. ſive Liber II. Cap. XXX. p. 180 & 181.

(*d*) Heſych. Voc. Βριτύ.

(*e*) Solini Polyhiſtor. Cap. XI. pag. 21.

(*f*) Dans la note de Kuſter, ſur le mot Βριτὺ dans Heſychius, on lit *generaliter* au lieu de *gentiliter*.

ſonat virginem dulcem. Voyez Héſychius, au mot Βριτόμαρτις. Solin ſe trompe, lorſqu'il dit que les Crétois appelloient Diane en leur langue Britomartis, ou du moins cette appellation n'étoit pas uniforme. On voit en effet les Latiens, peuple de Crete, diſtinguer très-bien ces deux Déeſſes. Dans le Traité avec les Opuntiens, autre peuple de la même iſle, ils diſent : « Je jure (*a*) par Veſta, Jupiter né en Crete, Junon, » Jupiter (*b*) Tallæus, Neptune, Amphitrite, Latone, » Diane, Mars, Vénus, Cérès, Britomartis, &c. »

(101) §. LX. *Un chemin qui a.* Le chemin avoit huit pieds de haut ſur autant de largeur. Le canal de l'aquéduc avoit trois pieds de large : il y avoit donc deux pieds & demi de chaque côté du canal, qui ſervoient de paſſage, afin de laiſſer la liberté de réparer l'aquéduc en cas de beſoin.

(*a*) Chisbull Antiquit. Aſiatic. pag. 136.

(*b*) Heſychius dit Ταλλαιὸς ὁ Ζεὺς ἐν Κρήτῃ. Ταλλαιὸς ; ſurnom de Jupiter en Crete. Ce ſurnom lui venoit des monts Tallæens, où il étoit adoré. Il eſt parlé de ces montagnes dans une Inſcription rapportée par Gruter, p. MLXVIII. M. de Tournefort, qui fait mention de cette Inſcription (Relat. d'un Voyage du Levant, Tom. I. p. 77, aſſure que ces monts étoient près de Melidoni, qu'il place à 22 milles de Rétimo, qui eſt l'ancien Rhitymna. Mais je ne trouve rien dans cette Inſcription qui puiſſe ſeulement faire ſoupçonner leur ſituation. Il eſt bien plus naturel de penſer que ces montagnes étoient dans le territoire des villes d'Olus & de Lato, puiſque Jupiter étoit particuliérement honoré ſous le nom de Jupiter Tallæen par les habitans de ces villes, comme on le voit par le Traité entre les Latiens & les Olontiens. (Antiquit. Aſiat. pag. 135, & le Serment des Latiens (Ibid. p. 136). Au reſte, qu'il me ſoit permis de faire remarquer encore une légere mépriſe du même M. de Tournefort. Il dit (ibid.) que c'eſt un certain Artémis ou Sallonius, qui offre un ſacrifice à Mercure, à l'occaſion de la mort de ſa femme. Ces mots auroient bien dû lui faire voir que l'inſcription étoit altérée. Muratori la rapporte plus exactement : c'eſt Artémiſia, fille de Sallonius, qui offre les ſacrifices à Mercure.

(102) §. LX. *Eupalinus, fils de Nauſtrophus.* Je ne trouve aucune mention de cet Architecte en aucun autre Auteur, ſi vous exceptez Euſtathe dans ſes Commentaires, ſur le 533e vers de Denys le Periégete, pag. 101. col. 2. lin. 30, & encore paroît-il avoir copié Hérodote.

(103) §. LX. *Rhœcus, fils de Philéus.* Après ces mots, Hérodote finit le Paragraphe comme il l'a commencé : *C'eſt à cauſe de ces ouvrages que je me ſuis étendu ſur les Samiens.*

Rhœcus, fils de Philéus, étoit non-ſeulement un habile Architecte, mais encore il (*a*) inventa, avec Théodore de Samos, l'art de faire des moules avec de l'argile, long-temps avant que les Bacchiades euſſent été chaſſés de Corinthe, & ils jetterent les premiers (*b*) en fonte l'airain, & en firent des ſtatues. Pauſanias répéte ailleurs la même choſe, & il ajoute (*c*) que, ſur la baluſtrade qui eſt au-deſſus de l'autel de Diane, dite Protothronia, on voit, à l'extrémité, une ſtatue de ce même Rhœcus. C'eſt une femme en bronze, que les Ephéſiens diſent être la nuit. Il eut deux fils (*d*), Téléclès & Théodore, tous deux habiles ſtatuaires.

(104) §. LXI. *Ce fait, joint aux circonſtances dont je vais parler.* πρὸς ταῦτα ſe rapporte à la mort de Smerdis ; τάδε à ce qui ſuit ; c'eſt-à-dire, à la reſſemblance du Mage Smerdis, au Prince Smerdis.

(105) §. LXI. *Pour défendre, &c.* Les Mages étoient une ſecte particuliere, une ſociété nombreuſe, puiſſante, adroite à s'inſinuer dans l'eſprit du Prince, & à ſe rendre néceſſaire à la Cour. Ils tendoient à la Monarchie, & ils y parvinrent.

(*a*) Plin. Hiſtor. Natur. Lib. XXXV. Cap. XII. Tom. II. pag. 710. lin. 6.

(*b*) Pauſan. Arcadic. ſive Lib. VIII. Cap. XIV. p. 629.

(*c*) Pauſan. Phocic. ſive Lib. X. Cap. XXXVIII. p. 896.

(*d*) Diodor. Sicul. Lib. I. §. XCVIII. Tom. I. pag. 110. Voyez auſſi Hérodot. Liv. III. §. XLI. note 68.

Nous ne voyons point qu'il y eût d'autre ſecte que celle-là, ſoit en Médie, ſoit en Perſe. Si une ſeule ſecte, une ſeule ſociété fut ſe frayer le chemin au trône, que n'auroit-on pas eu à craindre, s'il y eût eu, en Perſe & en Médie, un grand nombre d'autres ſectes ou ſociétés déguiſées ſous différens habits de religion, pour appuyer & ſeconder les deſſeins de la plus puiſſante? Auroit-on pu détrôner ces uſurpateurs? Auroit-on oſé l'entreprendre?

Mage étoit un mot ſynonyme de trompeur, fourbe, &c. Μάγον, τὸν ἀπαλεῶνα, φαρμακευτὴν diſent Héſychius & Varinus Phavorinus. Ces ſortes d'impoſteurs ſont ſouvent plus dangereux que des ennemis déclarés. *Plus plerumque periculi eſt in inſidiatore occulto quàm in hoſte manifeſto*, dit le Pape S. Léon, *Sermon. de Quadrag.* Le mot Mage étoit auſſi ſynonyme de Religieux, Pieux, Théologien, Prêtre, Philoſophe, Philothée, ſelon les mêmes Lexicographes. Mais on voit, par l'Hiſtoire, que ces maîtres en l'art de tromper ſoutenoient mieux la premiere ſignification que la ſeconde.

L'Abbé BELLANGER.

Cette note ne va pas trop au but : auſſi ne l'ai-je conſervée que pour faire voir la maniere de penſer de M. Bellanger. Je ſupprimerai dorénavant toutes celles de ce genre.

(106) §. LXIV. *De l'excès de ſes malheurs.* Il y a dans le grec : περιμεκλύσας τῇ ἀπάσῃ συμφορῇ. Après s'être plaint de tous ſes malheurs. Cela fait un très-beau ſens, & je ne vois pas pourquoi M. Koen (*a*) veut le changer en τῇ ἀπάλῃ τῆς συμφορῆς, « après s'être plaint d'avoir été trompé par ſon » malheur ». Je doute fort qu'Hérodote ait pu s'exprimer de la ſorte, & je ne remarque aucune identité entre cette expreſſion & celle-ci : περιμεκλύσας τῇ ἀπάλῃ τῇ ὄρκῳ, qui ſe trouve Livre IV, §. CLIV. Quoiqu'il en ſoit, cette correction n'eſt appuyée d'aucun manuſcrit.

(*a*) Gregorius Corinthi Metropolit. de Dialectis, p. 238. col. 2.

(107) §. LXIV. *Le fourreau de ſon cimeterre tomba.* Tant que nous ne ſerons pas mieux inſtruits que nous ne le ſommes de la forme des épées des Perſes & des Grecs, nous ne pourrons rien dire de certain là-deſſus. Il paroît par le Scholiaſte (*a*) de Nicandre, que le Μύκης tenoit le fourreau fermé. Mais nous n'avons aucune idée de ce que ce peut être : ceux qui ont interprété ce mot par ce bout de fer qui couvre la pointe de l'épée, me paroiſſent éloignés de la vérité, & ils ont contre eux tous les anciens Grammairiens. J'ai donc mieux aimé m'exprimer d'une maniere générale que de m'expoſer à faire dire à Hérodote ce qu'il n'a point dit.

(108) §. LXIV. *Agbatanes.* Ctéſias fait mourir ce Prince à Babylone (*b*) ; mais ce n'eſt point le ſeul endroit où il ſoit en contradiction avec Hérodote. J'ai mis Agbatanes pour Ecbatanes, parce que ce mot eſt ainſi écrit dans les manuſcrits du Roi, & parce qu'on l'écrivoit ainſi dans le ſiécle d'Hérodote. Eſchyle, dans la Tragédie intitulée : *les Perſes*, dit, au vers 16, ὅσοι τὸ Σέσων, ἠδ' Ἀγβατάνων, « Ceux de » Suſes & d'Agbatanes. » Voyez auſſi vers 957.

(109) §. LXV. *Mais enfin.* Τῶν λοιπῶν eſt le même que τοῦ λοιποῦ, & ſignifie *tandem, quod ad reliquum attinet, cæterum.* Voyez (*c*) Markland.

(110) §. LXVI. *Déchirerent leurs habits.* Gronovius a adopté la leçon du Manuſcrit de Médicis, Καὶ ῥηξειχον τε. Les Manuſcrits de Sancroft & de la Bibliotheque impériale à Vienne, portent Καὶ ῥηξείχοντο, qui eſt la véritable leçon. Ce verbe pris activement ſignifieroit que les Perſes déchirerent à d'autres les habits ; ce qui fait un ſens ridicule. Etant au moyen, il veut dire : Ils ſe déchirerent à eux-mêmes leurs

(*a*) Nicandri Scholiaſt. ad Alexipharm. verſ. 103.

(*b*) Cteſiæ excerpta, §. XII.

(*c*) Marklandi Animadverſ. ad Maximi Tyrii Diſſertation. XVII. p. 682.

habits. Je ne m'arrête là-dessus que parce que j'ai vu des gens de mérite douter de cette signification du verbe moyen. Je les renvoie à l'excellent Traité de Kuster, *de Verbis Mediis*, aux notes de M. Ernesti (*a*), sur les Dits mémorables de Socrates, & à celles de M. Hemsterhuis (*b*), sur les Ephésiaques de Xénophon. Τὰ τῆς ἰσοθίης ἐχόμενα est pour τὰς ἰσοθίας. Voyez la note de M. Wesseling, Lib. I. §. CXX. note 38.

Deux mots plus bas, on lit διεχρέοντο, dans les Manuscrits A & B de la Bibliotheque du Roi : c'est la véritable leçon. Voyez ci-dessus §. LVII. note 98.

(111) §. LXVI. *Sept ans & cinq mois.* Clément d'Alexandrie lui en donne dix (*c*).

(112) §. LXVI. *Nioit fortement qu'il*, &c. Dans toutes les éditions précédentes, il y avoit ἔξαρνος ἦν μὴ μὲν. Il me semble que les derniers Editeurs ont eu tort de substituer à cette leçon μή μιν. Non-seulement les Poëtes emploient μὲν pour μὴν ; mais encore les Auteurs de Prose, qui ont suivi le dialecte Ionien. Hérodote s'en sert souvent, sur-tout dans les formules de serment : quand il veut affirmer, il emploie ἦ μὲν ; &, quand il veut nier, μὰ μὲν. C'est aussi le sentiment de l'Archevêque de Corinthe : τὸν (*d*) συμπλεκτικὸν μὲν σύνδεσμον ἀντὶ τοῦ παραπληρωματικοῦ μὴν προσλαμβάνουσιν, ὡς παρ' Ἡροδότῳ· μὰ μὲν ἔχειν Ἑλένην. La véritable leçon μὰ μὲν s'est conservée dans les Manuscrits A & D de la Bibliotheque du Roi.

(114) §. LXIX. *Celui de Phédyme.* On lit dans le Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi, dans l'édition

(*a*) Xenophontis Memor. Lib. IV. Cap. IV. §. V. not. E pag. 202.
(*b*) Miscell. Observat. Vol. V. Tom. III. pag. 64.
(*c*) Clemens Alexandr. Stromat. Lib. I. pag. 395. lin. 14.
(*d*) Gregorius de Dialectis, pag. 223.

d'Alde, & à la marge de celle de Henri Etienne, ἐπεί τε αὐτῆς μέρος ἐγένετο τῆς ἀπίξιος. On trouve dans les autres éditions αὐτῇ, & cette leçon a été adoptée par M. Wesseling. Mais il y a dans le Manuscrit du Roi, cotté 1634, αὐτὴς; & c'est, je crois, la vraie leçon. Les Grecs disent αὐτὸς μέρος γενέσθαι. C'est une maniere de parler qui leur est ordinaire, quoique je ne m'en rappelle actuellement aucun exemple.

(115) §. LXX. *Attira Intaphernes à son parti.* Il y a dans le grec : εἰσάγεται Ἰνταφέρνεα : « Il introduit Intaphernes ». Mais où l'introduit-il ? Je lis ἐπάγεται : « Il attire à son » parti, il s'associe ». Zonaras (*a*) paroît avoir trouvé ce mot dans son manuscrit. Ἔδοξεν οὖν αὐτοῖς καὶ ἑτέρους προσεταιρίσασθαι, καὶ Ὀτάνης μὲν ἐπάγεται Ἰνταφέρνην. Voyez la note de M. Valckenaer, dont la mienne est tirée.

(116) §. LXXI. *Ces sept Seigneurs s'étant assemblés.* Mithridates, Roi de Pont, qui fit dans la suite tant de peine aux Romains (*b*), descendoit d'un de ces sept conjurés. Voyez Livre VII. §. II. note 3.

(117) §. LXXII. *Quand il est nécessaire de mentir.* Cela n'est pas d'une morale bien sévere. Il faut cependant faire attention qu'il ne s'agit point ici de ces mensonges qui portent préjudice à quelqu'un. Voyez Livre premier, §. CXXXVIII. note 311.

(118) §. LXXII. *Quoique nous ne suivions pas la même route.* Je lis avec le manuscrit de Sancroft : ὅτε ὀυ ταὐτὰ ἀσκέοντες. « Quoique nous n'exercions pas les mêmes choses ; » quoique les uns mentent, & que les autres disent la vérité ». Voyez la note de M. Wesseling. M. Borheck a admis cette leçon dans son édition.

(*a*) Zonar. Annal. Lib. IV. p. 128. B.

(*b*) Polyb. Hist. Lib. V. §. XLIII. p. 540. Diodor. Sicul. Lib. XIX. §. XL. Tom. II. pag. 348.

(119) §. LXXIV. *Ils lui promirent avec ſerment.* Je lis πίσῃ τε λαβόντες, avec le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, & je joins ὅρκίοισι avec ὑπισχνεύμενοι, mettant une virgule avant ce participe, comme le propoſe M. Abreſch (*a*). Cela eſt confirmé par les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, dans l'un deſquels il y a une virgule après γεγονῖαν, &, dans l'autre, ni point ni virgule. Deux lignes plus haut, je lis ἣ μὲν avec les mêmes Manuſcrits, & ſuivant l'uſage d'Hérodote. Voyez §. LXVI. note 112. M. Borheck a reçu ἣ μὲν dans ſon édition.

(120) §. LXXIV. *Sous les murs du palais.* C'étoit la citadelle. Les Rois y logeoient anciennement pour leur ſûreté. Hérodote avoit dit, §. LXVIII, que le Mage ne ſortoit pas de la citadelle; &, §. LXXIX, il dira que les Conjurés laiſſerent, dans la citadelle, ceux d'entr'eux qui furent bleſſés en attaquant les Mages.

(121) §. LXXV. *Il ſe précipita de la tour, la tête la premiere.* Comment concilier cette action mâle & vigoureuſe avec la réponſe puſillanime (*b*) & aviliſſante du même homme au deſpote des Perſes? Ici quelle énergie! là quelle baſſeſſe! Un homme aſſez fort pour ſe tuer dans une pareille circonſtance, & par un motif auſſi noble, a-t-il pu voir de ſang-froid égorger injuſtement ſon fils, & louer lâchement l'adreſſe du meurtrier? La mauvaiſe éducation, l'habitude du joug, le deſpotiſme peuvent comprimer le reſſort; mais, loin de ſe détruire, ſouvent ce reſſort réagit avec une force irréſiſtible. Delà ces contrariétés dans le même homme, ce mêlange de baſſeſſe & de grandeur, dont, ſans cela, on a peine à rendre compte. Avec des principes, Prexaſpes ſe ſeroit rendu redoutable au Tyran ſous lequel il plioit ſans

(*a*) Dilucidation. Thucydid. pag. 424 & 425.
(*b*) Voyez ci-deſſus, §. XXXV.

murmurer : avec des principes, le même, au lieu de se tuer, auroit prévenu les sept Conjurés.

(122) §. LXXVII. *Sous la conduite des Dieux.* θείῃ πομπῇ χρεωμένης. Du Ryer a traduit : *qui venoient en si bel équipage ;* parce qu'il y a dans le latin de Valla, *Pompa.*

(122*) §. LXXVII. *Les Requêtes.* Voyez Livre I. §. XCIX. & la note au bas de la page ; & §. CXIV.

(123) §. LXXVIII. *Darius obéit.* Je lis dans le texte πειθόμενος, avec un Manuscrit de la Bibliotheque Impériale à Vienne, un autre de la Bibliotheque du Roi, cotté B ; Valla & M. Wesseling. On lisoit auparavant πυθόμενος, qui ne faisoit aucun sens.

(123*) §. LXXIX. *Dans la citadelle.* Le palais des Rois étoit fortifié : il leur tenoit lieu de citadelle. Voyez Livre I. §. LXXVIII.

(123**) §. LXXX. *Le Monarque.* Hérodote entend par Monarque un Despote, & par Monarchie un Gouvernement despotique, sorte de Gouvernement essentiellement & radicalement injuste : aussi, quelques lignes plus bas, appelle-t-il le Monarque Tyran. Voyez, sur ce dernier mot, §. L. note 87.

(124) §. LXXXI. *Qu'une multitude pernicieuse.* L'épithete ἀχρήϊος *inutilis* me paroît devoir se prendre dans le sens de pernicieux, de même qu'*inutilis* dans ce vers d'Horace :

> *Sive vetabat, an hoc inhonestum & inutile factum*
> *Nec ne sit.* Sat. Lib. I. IV. vers. 124.

(125) §. LXXXI. *De son propre fond.* C'est le véritable sens de οἴδε ὀυδὲν.... οἰκήϊον. M. Valckenaer a fort bien vu que c'étoit la même chose que ὀυδὲν οἶδεν ὄικοθεν ; c'est-à-dire ἐξ ἀυτῆ. Voyez la note de ce savant.

(126) §. LXXXI. *Semblable à un torrent. Illæ* (*a*) *undæ comitiorum, ut mare profundum & immenſum, ſic effervescunt quodam quaſi æſtu, ut ad alios accedant, ab aliis autem recedant.*

(127) §. LXXXI. *Puiſſent les ennemis des Perſes, &c.* Les journées de Marathon, de Platées, de Salamine, &c. ſont la plus ſolide réfutation des diſcours de Mégabyſe & de Darius contre le Gouvernement démocratique. Comparez l'état d'aviliſſement où étoit Athenes ſous ſes Tyrans, avec la gloire où elle s'éleva après avoir recouvré la liberté. Ajoutez-y les réflexions ſenſées d'Hérodote, & jugez. Voyez Livre V. §. LXXVIII.

(128) §. LXXXII. *On revient ordinairement.* ἀπίϵι. *Abire ſolet.* C'eſt une des propriétés de l'aoriſte, comme je l'ai remarqué plus haut, Livre II. §. CLI. note 488.

(129) §. LXXXII. *Agiſſent de concert.* Je lis avec la premiere édition de Stobée (*b*) συγκύψαντες ποιῆσαι. *In idem incumbentes faciunt.* συγκρύψαντες ποιῆσαι qu'on liſoit auparavant, ne peut ſignifier *ſe cachent mutuellement*; &, quand même cela le ſignifieroit, les méchans ſe liguent entr'eux, & ne ſe cachent que des gens de bien. Le meilleur des Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi eſt altéré. On y lit συγγράψαντες. Voyez les Variantes de l'édition de M. Weſſeling : M. Borheck a reçu cette leçon.

(130) §. LXXXIII. *Tels furent les trois ſentimens propoſés.* On peut ajouter à ce qu'a dit Hérodote ſur ces trois ſortes de Gouvernemens, les judicieuſes réflexions de

(*a*) Cicero pro Plancio. §. VI.

(*b*) Venetiis. 1535. in-4°.

Polybe

Polybe (*a*), qui appuyent merveilleuſement les objections de ceux des Perſes qui déclament contre l'Ariſtocratie & contre la Démocratie, mais qui ne militent pas avec moins de force contre le gouvernement abſolu d'un ſeul.

« Le plus parfait de tous les gouvernemens ne ſeroit-il pas » celui dont les parties intégrantes ſe ſerviroient mutuellement » de contre-poids : où l'autorité du peuple réprimeroit la » trop grande puiſſance des Rois, & où un Sénat choiſi, & » nullement dans la dépendance du Prince, mettroit un frein » à la licence du peuple. Telle fut la forme de gouverne- » ment (*b*) établie à Sparte par Lycurgue, inſtruit par les fautes » de ſes voiſins : telle fut celle que donnerent au leur les » Romains, inſtruits par leurs propres fautes ». C'eſt ainſi que ces peuples ont conſervé ſi long-temps leur liberté.

(131) §. LXXXIII. *L'Iſonomie.*) L'Iſonomie eſt l'égalité des Loix, l'égale diſtribution de la juſtice, ſans acception du rang, du crédit, de la perſonne. Il y a dans Stobée Ἰσοτιμίην, & peut-être y aura-t-il des perſonnes qui préféreront cette leçon. Mais Hérodote s'y oppoſe, dit M. Weſſeling. On peut ajouter aux raiſons de ce Savant, que l'ancienne leçon eſt appuyée par la fameuſe Scolie ou Chanſon d'Harmodius, où on lit :

Ἐν μύρτῳ κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
ὥσπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριστογείτων,
ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην,
Ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιησάτην.

(132) §. LXXXIII. *Perſes.*) Il y a dans le grec στασιῶται que le Traducteur latin a rendu par *Socii*. On pourroit croire, au premier coup d'œil, que cela eſt mal traduit ; mais ſi l'on

(*a*) Polybii excerpta è Libro VI. §. IV, V, &c.
(*b*) Ejuſdem excerpta è Libro VI. §. VIII & IX.

fait réflexion qu'Otanes n'a point voulu ſe donner ni à lui, ni à ſes aſſociés, l'épithete déſagréable de *ſéditieux*; il eſt clair qu'il faut chercher à ce mot une autre ſignification. Héſychius interprete στασιῶται, οἱ ἐκ τῆς αὐτῆς λάξεως ou plutôt στάσεως, comme je crois qu'il faut lire, des gens de même parti. Cela va très-bien en cet endroit. Il me ſemble qu'il faut donner auſſi à ce terme la même ſignification, Livre premier §. LIX. quoique, dans le latin, on ait mis *ſeditioſi*.

(133) §. LXXXIV. *Au lever du ſoleil.*) Les Perſes (*a*) avoient coutume d'adorer le ſoleil levant. Au reſte, il n'eſt pas queſtion de tirer un préſage du henniſſement du cheval. C'étoit ſeulement une convention faite entre les conjurés. Les paſſages qu'apporte M. l'Abbe Brotier pour (*b*) prouver que les Perſes tiroient des préſages des chevaux, ne le prouvent pas. Dans le premier, il s'agit d'une convention. Dans le ſecond, il eſt queſtion de chevaux ſacrés; mais il n'eſt point dit qu'on en tirât des préſages.

(134) §. LXXXV. *J'ai un ſecret infaillible.*) τοιαῦτα ἔχω φάρμακα. φάρμακον eſt un terme moyen, qui ſe prend tantôt en bonne & tantôt en mauvaiſe part. Voyez la remarque du Lexique de Philémon manuſcrit (*c*) dont M. de Villoiſon a donné l'eſſentiel dans ſes notes ſur le Lexique d'Apollonius.

(135) §. LXXXVI. *Selon leur convention.*) Καὶὰ συνθήκαν. Καὶὰ eſt ioniquement pour κατὰ. J'en ai fait la remarque ailleurs.

(136) §. LXXXVI. *Pour leur Roi.*) Lorſque Cyrus perdit la vie, Darius avoit environ (*d*) vingt ans. Cambyſes

(*a*) Procop. de Bello Perſ. Lib. I. Cap. III.

(*b*) Ad Tacit. de ſitu, moribus & populis Germaniæ. §. X. Tom. IV, page 19. note 3.

(*c*) Vid. not. ad Apollonii Lexic. pag. 820. Col. 2. lin. 2.

(*d*) Herodot. Lib. I. §. CCIX.

régna sept ans (*a*) cinq mois; le Mage Smerdis ne fut sur le trône que (*b*) sept mois. Par conséquent Darius avoit environ vingt-neuf ans, lorsqu'il parvint à la couronne.

(136*) §. LXXXVII. *Sous sa ceinture.*) Le grec porte *dans ses anaxyrides.* Les anaxyrides sont de larges culottes qui descendoient jusqu'à la cheville du pied.

(137) §. LXXXVIII. *Ils n'ont jamais été esclaves.*) Les Arabes n'ont jamais été asservis; & à présent ils sont encore indépendans. « Cette nation (*c*) a été de tout temps extrême-» ment jalouse de sa liberté; elle n'a jamais admis de Prince » étranger. Aussi les Rois de Perse, & après eux les Rois de » Macédoine n'ont jamais pu les subjuguer. Des forces étran-» gères ne peuvent s'emparer de leur pays, parce qu'il est » en partie désert & qu'il manque d'eau, & qu'il y a seule-» ment d'espace en espace des puits cachés, qui ne sont connus » que des habitans ».

(138) §. LXXXVIII. *Et Phédyme fille d'Otanes.*) Darius n'eut point d'enfans de cette femme, mais il eut douze Princes de ses femmes légitimes, qui étoient au nombre de six. De la fille de Gobryas, il eut trois enfans, Artobazanes (*d*), Ariabignès (*e*) & Arsaménès (*f*); d'Atosse, fille de Cyrus, Xerxès qui lui succéda, Masistes, Achæmenes & Hystaspes (*g*); d'Artystone, Arsamus & Gobryas (*h*); de Parmys, Ariomardus (*i*); de Phratagune, Abrocomas & Hyperanthès (*k*).

(*a*) Id. Lib. III. §. LXVI.
(*b*) Herodot. Lib. III. §. LXVII.
(*c*) Diodor. Sicul. Lib. II. §. I. p. 113. & 114.
(*d*) Herodot. Lib. VII. §. II.
(*e*) Id. ibid. §. XCVII.
(*f*) Id. ibid. §. LXVIII.
(*g*) Id. ibid. §. LXXXII, XCVII, LXIV.
(*h*) Id. ibid. §. LXIX, LXXII.
(*i*) Id. ibid. §. LXXVIII.
(*k*) Id. ibid. §. CCXXIV.

(138*) §. LXXXVIII. *Par l'inſtinct de ſon cheval..... & l'adreſſe* d'Œbarès.) J'ai cru devoir employer deux mots pour exprimer le mot ἀρετῇ de l'original *virtute*, qui ſe rapporte au cheval & à l'écuyer. Le P. Vigier (*a*) a remarqué, entr'autres acceptions de ce terme, qu'il ſe prenoit pour la bonté propre à chaque choſe, & il en apporte un exemple tiré de Thucydides.

(139) §. LXXXIX. *Tous les ans.*) Je préférerois la leçon du manuſcrit de Sancroft ἐπέτεον à celle des éditions ἐπίλειον, parce qu'elle eſt conforme au dialecte Ionien que notre Auteur a ſuivi. Voyez Grégoire, Archevêque de Corinthe, *de Dialectis*, pag. 205.

(140) §. LXXXIX. *Le talent Babylonien vaut ſoixante & dix mines Euboïques.*) Le talent Euboïque, dit M. de la Barre, Tom. XII des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, pag. 226 & ſuivantes, eſt préciſément le même qu'on a appellé quelquefois talent Attique. Lorſqu'Antiochus demanda la paix aux Romains, & qu'on eût reçu dans le conſeil de guerre les ſoumiſſions des Miniſtres plénipotentiaires de ce Prince, Scipion l'Africain qui porta la parole, leur déclara qu'ils payeroient pour les frais de la guerre quinze mille talens Euboïques : cinq-cents d'abord, deux mille cinq-cents auſſitôt après que le Sénat & le Peuple Romain auroient ratifié le traité de paix, & le reſte en douze années conſécutives : *pro impenſis deindè in bellum factis, quindecim millia talentûm Euboïcorum dabitis ; quingenta præſentia*, &c. Tit. Liv. Lib. XXXVII. Cap. XLV.

Cet illuſtre Romain parle de même dans Polybe : πρὸς δὲ τούτοις Εὐβοϊκὰ τάλαντα ἐπιδοῦναι μύρια καὶ πεντακισχίλια Ῥωμαίοις ἀντὶ τῆς εἰς τὸν πόλεμον δαπάνης, &c. Le traité fut rédigé quelque temps après ; &, comme Antiochus

(*a*) De præcipuis græcæ dictionis Idiotiſmis. Cap. III. Sect. III. §. V. pag. 79.

avoit déjà payé trois mille talents, il ne fut plus queſtion pour les Romains que de s'aſſurer des douze mille qui reſtoient à recevoir ; ce qu'il firent en ces termes : *Argenti probi XII millia Attica talenta dato intrà duodecim annos penſionibus æquis* : » Antiochus payera dans l'eſpace de douze années conſécutives, » en douze paiemens égaux, la ſomme de douze mille talens At- » tiques de bon argent ». Tit. Liv. L. XXXVIII. C. XXXVIII. On voit bien que les talents, dont il eſt parlé en cet endroit, ſont les mêmes dont Scipion l'Africain avoit ſtipulé le paiement. Or, ils ſont nommés talents Euboïques dans le premier paſſage, & dans le ſecond, on les nomme talents Attiques. Il eſt donc évident que la différence dans la dénomination n'en met aucune dans la choſe même.

Le P. Panel croit pourtant pouvoir ſe tirer de l'embarras où l'a jetté la comparaiſon de ces deux paſſages de Tite-Live. Il a recours pour cela à Polybe ; &, comme cet Hiſtorien, en rapportant le Traité, ne parle pas de talens Attiques, mais de talens d'un bon argent Attique, Ἀργυρίου δικαίου Ἀντιόχος Ἀττικῆ Ῥωμαίοις ἀρίστου μύρια δισχίλια ἐν ἔτεσιν ιϛ, &c. Il prétend que Tite-Live a mal traduit Polybe.

Le célébre Antonius Auguſtinus, cité par Fulvius Urſinus, dans ſes notes ſur Tite-Live, avoit ſoutenu la même choſe avant le P. Panel. Mais M. de la Barre oſe aſſûrer que cette maniere de réſoudre une difficulté n'étoit pas digne de ſon habileté dans la critique. Comment, dit-il, n'a-t-il pas vu que Tite-Live fait profeſſion de copier le Traité en entier & dans les termes qu'il fût rédigé, au lieu que Polybe n'en a rapporté la plupart des conditions qu'en Hiſtorien, & d'une maniere qui montre que véritablement il en avoit une parfaite connoiſſance, mais qu'il ne ſe propoſoit pas d'en conſerver les expreſſions ? Le Traité fut ſans doute écrit en Latin ; ce fut ſans doute en cette langue qu'on le rédigea dans le Sénat ; qu'on le propoſa au peuple, & qu'on le publia, après que

les parties intéreſſées l'eurent ratifié : c'eſt donc ce Traité que Tite-Live a donné, & non pas une traduction de Polybe, qui s'eſt énoncé tout autrement que lui.

Si l'on examine la ſuite du Traité, on ſe convaincra de plus en plus que les talens qu'Antiochus promit de payer, & qu'on nomma d'abord talens Euboïques, étoient de vrais talens Attiques. M. de la Barre a établi dans ſa Diſſertation ſur la Livre Romaine, Tom. VIII. p. 372, &c. des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, qu'il y avoit quatre-vingt-ſeize deniers à cette livre ; que le denier devoit peſer ſoixante-quinze grains, & que la dragme Attique en peſoit quatre-vingt-quatre : de ſorte que le talent Attique étant compoſé de ſix mille de ces dragmes, peſoit ſoixante-dix livres Romaines. On y a vu encore que la République ne recevoit les eſpeces étrangeres en paiement, qu'avec le profit d'un huitieme en ſus : ce qui montre qu'un talent Attique devoit lui valoir quatre-vingt livres d'eſpeces étrangeres. Ce fut préciſément ce qu'elle prétendit que devoient lui valoir les talens qu'Antiochus s'étoit obligé de lui payer, *talentum ne minùs pondo LXXX Romanis ponderibus pendat* ; & la conſéquence ſe préſente naturellement.

Antiochus avoit apparemment voulu profiter de l'équivoque à laquelle étoit aſſujetti le nom de *talent*, depuis l'introduction des eſpeces qu'on nommoit *Tétradragmes* en Europe, & *Ciſtophores* en Aſie ; c'eſt-à-dire qu'il avoit ſouhaité qu'on reçût ſes Ciſtophores pour des pieces de quatre Dragmes. Ç'auroit été pour lui, ſur la ſomme totale, une épargne de trois à quatre mille talens ; mais les Romains, qui n'étoient pas gens à ſe laiſſer ſurprendre, lui firent payer d'abord trois mille talens réels & effectifs avec le droit de la monnoie ; &, pour prévenir les mépriſes auxquelles auroient été expoſés les Queſteurs, ils eurent ſoin de marquer nettement dans le traité ce qu'on devoit entendre par un talent.

Qu'eſt-ce donc qui a trompé le P. Panel & les ſavants

dont il a adopté l'opinion ? C'eſt qu'Hérodote, Livre III. §. LXXXIX. obſerve que le talent de Babylone valoit ſoixante-dix mines Euboïques, & que d'un autre côté Élien *Var. Hiſt.* Liv. I. Chap. XXII, aſſûre qu'il y avoit au même talent de Babylone ſoixante-douze mines Attiques : d'où l'on a conclu que le talent d'Athenes étoit à celui de l'iſle d'Eubée comme *35 à 36.*

Rien ne ſeroit plus juſte en effet, ſi le texte de ces deux Auteurs étoit correct ; mais il ne l'eſt pas, ſuivant M. de la Barre, qui prétend qu'il y a une faute dans celui d'Hérodote. Cet Hiſtorien, l. III. §. XC, nous a laiſſé un état exact des tributs que les différentes Provinces de l'Empire de Perſe payoient depuis le regne de Darius, en exécution des ordres de ce Prince : & c'eſt-là qu'il obſerve que le talent de Babylone valoit ſoixante-dix mines Euboïques. A ce compte, le talent Euboïque auroit été à celui de Babylone comme *6* à *7* ; mais il nous apprend lui-même qu'il lui étoit (*a*) comme *5* à *6*. Comment cela ? Parce que tout l'Empire étoit partagé en dix-neuf départemens, qui payoient, chacun à proportion de leur étendue & de leurs richeſſes, différentes ſommes de talens d'argent de Babylone, qui faiſoient une ſomme totale de ſept mille ſept-cent quarante talens : à quoi il faut joindre deux cents quarante talens Euboïques pour le produit de la pêche du lac Mœris. Le premier département payoit quatre-cents talens, le ſecond cinq-cents, le troiſieme trois cents ſoixante, le quatrieme cinq-cents, le cinquieme trois-cents cinquante, le ſixieme (*b*) ſept-cents, le ſeptieme cent-ſoixante-dix, le huitieme trois-cents, le neuvieme mille, le

(*a*) Hérodote n'en parle pas ; mais on peut inférer qu'il étoit comme *5* à *6* & environ demi-quart.

(*b*) M. de la Barre oublie 700 talents en bled. Voyez Hérodote. Liv. III. §. XCI.

dixieme quatre-cents-cinquante, le onzieme deux-cents, le douzieme trois-cents ſoixante, le treizieme quatre-cents, le quatorzieme ſix-cents, le quinzieme deux-cents-cinquante, le ſeizieme trois-cents, le dix-ſeptieme quatre-cents, le dix-huitieme deux-cents, & le dix-neuvieme trois-cents. M. de la Barre ſoutient donc qu'il faut y joindre le produit de la pêche du lac Mœris, parce qu'Hérodote nous en avertit lui-même (*a*) en parlant de l'Égypte, qui paie, dit-il, mille talens, outre la ſomme d'argent que le Roi retire de la pêche du lac Mœris, πάρεξ τοῦ ἐκ τῆς Μοίριος λίμνης γινομένου ἀργυρίου. Il ajoute que ce produit étoit de deux-cents quarante talents Euboïques; l'Hiſtorien nous ayant appris dans la deſcription de l'Egypte, Liv. II. §. CXLIX, où il n'eſt pas queſtion de talents de Babylone, que le produit de cette pêche conſiſtoit en un talent pendant ſix mois, & les ſix autres mois en vingt mines, qu'on payoit au Roi chaque jour. Or, le même auteur, voulant donner aux Grecs une idée juſte & préciſe des richeſſes du Roi de Perſe, après avoir rapporté toutes les ſommes particulieres de talents de Babylone qu'il recevoit des provinces, les réduit en une ſomme totale de talents Euboïques, & cette ſomme eſt de neuf mille cinq-cents quarante talents : τὸ μὲν δὴ ἀργύριον τὸ Βαβυλώνιον πρὸς τὸ Εὐβοϊκὸν συμβαλλεόμενον τάλαντον, εἶναι τεσσεράκοντα καὶ πεντακόσια ἢ ἑπτακισχίλια τάλαντα, Liv. III. §. XCV. d'où naît une conſéquence infaillible, puiſqu'elle eſt autoriſée par le calcul : car, dans la raiſon de 7 à 6, ſept mille cinq-cents quarante talents de Babylone

(*a*) Hérod. Lib. II. §. XCI. Si Hérodote eût eu intention de joindre cette ſomme, il en auroit averti. Il a omis l'évaluation de ſept-cents talens en bled que fourniſſoient les Egyptiens, & celle de trois-cents ſoixante chevaux que donnoient les Ciliciens.

n'en feroient que (*a*) neuf mille trente Euboïques : au lieu que dans la raiſon de 6 à 5, ils en font (*b*) neuf mille deux-cents quatre-vingt-huit ; & ſi l'on y ajoute les deux-cents quarante du lac Mœris, on aura la ſomme de neuf mille cinq cents vingt-huit talens, qui eſt, à douze près, celle à quoi Hérodote a évalué les tributs que le Roi de Perſe recevoit en argent. Les douze qui nous manquent tiennent lieu de dix talens de Babylone que l'Hiſtorien a omis dans le détail des départemens, dont quelques-uns payoient un ou deux talens plus qu'il n'a marqué, comme il en avertit lui-même à la fin de l'énumération des tributs, τὸ δ' ἔτι τούτων ἔλασσόν ἀπιεὶς, οὐ λέγω. Or, ſi le talent Euboïque & celui de Babylone étoient l'un à l'autre comme 5 à 6, il eſt évident qu'au lieu que juſqu'à cette heure on a lu dans le texte d'Hérodote τὸ δὲ Βαβυλώνιον τάλαντον δύναται Εὐβοϊδας ἑξδομήκοντα μνέας, on doit y lire, comme dans celui d'Elien Εὐβοϊδας δύο καὶ ἑξδομήκοντα μνέας, *le talent de Babylone vaut ſoixante-douze mines Euboïques.* BELLANGER.

Le paſſage de Tite-Live ne me paroît pas aſſez déciſif. Scipion étoit convenu avec Antiochus qu'on payeroit en talens Euboïques. Les Romains qui ignoroient probablement la valeur de ce talent, ajouterent que le talent ne péſeroit pas moins de quatre-vingt livres Romaines. Il n'eſt pas bien sûr que le traité entre les Romains & Antiochus exiſtât du temps de Tite-Live, & par conſéquent qu'il en ait rapporté les termes. Peut-être n'a-t-il point ſaiſi le ſens de Polybe, comme il eſt avéré qu'il s'en eſt écarté en beaucoup d'endroits ; peut-être auſſi ſon texte eſt-il corrompu. Quoiqu'il en ſoit, tout ce que dit M. de la Barre pour prouver que le texte d'Hérodote eſt altéré, & qu'il faut ſoixante-douze mines au lieu de ſoi-

(*a*) Cela ne feroit que 6634.

(*b*) M. de la Barre ſe trompe encore. Cela ne fait que 6450.

xante-dix, ne me paroît pas aſſez convaincant. 1° Tous les manuſcrits de cet Hiſtorien ont ſoixante-dix, la plupart en toutes lettres. 2° Julius Pollux (*a*) dit poſitivement que le talent de Babylone avoit ſoixante-dix mines. 3° Le paſſage d'Elien (*b*) qu'on apporte en preuve des ſoixante-douze mines pour le talent de Babylone, n'eſt pas déciſif. Scheffer prétend qu'il manque quelque choſe entre τὸ Βαβυλώνιον & δύο. Willebrod Snellius aſſure que δύο a été ici répété mal-à-propos par les copiſtes; & il eſt très-sûr qu'il y a mille exemples de pareilles fautes.

Mais, pour abréger, les contributions des dix-neuf départemens ſe montoient à 7740 talens, leſquels réduits en talens Euboïques alloient à 9880 talens. Les impôts du vingtieme gouvernement ſe payant en or, & étant de 360 talens, égaloient les impôts des 19 gouvernemens précédens. Les 360 talens d'or équivalent donc à 9880 talens Euboïques d'argent. On eſt cependant ſurpris que la proportion ſoit ſeulement de 13, & ce qui prouve qu'Hérodote ne ſe trompe point dans cette proportion, c'eſt qu'il ajoute qu'on aura 4680 talens. Or, je demande comment 4680 talens équivalent à 9880 talens. C'eſt ce que je laiſſe à examiner à quelqu'un plus habile que moi.

(141) §. LXXXIX. *Il n'y avoit rien de réglé concernant les tributs.*) Cela paroît contredire ce qu'il a dit plus haut §. LXVII, que le Mage exempta pour trois ans les Perſes de tout impôt. Il faut remarquer que ces impôts n'étoient point continuels; qu'ils ne ſubſiſtoient que pendant le temps de la guerre, & que c'étoit plutôt un don gratuit qu'un impôt. Ceux que mit Darius étoient perpétuels. Hérodote, par conſéquent, ne ſe contredit point.

(*a*) Pollucis Onomaſt. Lib. IX. Cap. VI. Segm. LXXXVI. pag. 1068.
(*b*) Ælian. Var. Hiſt. Lib. I. Cap. XXII. Tom. I. pag. 39 & 40.

(142) §. LXXXIX. *Que Darius étoit un marchand.*) C'eſt à ce paſſage que fait alluſion l'Empereur Julien : Ἢ γὰρ (*a*) οὐκ ἤκηκόατε Δαρεῖον τὸν Περσῶν μοναρχήν .... πολυτελεῖς ἐπιτάττειν φόρους ; ὅθεν αὐτῷ τὸ κλεινὸν ὄνομα γέγονε, καὶ πάντας ἀνθρώπους ἐκφανές. » Ignorez-vous donc que Darius, Monarque » des Perſes, ſurchargea ſes peuples d'impôts ? D'où lui eſt » venu cet illuſtre nom connu de toute la terre ».

M. Davies, dans ſes notes (*b*) ſur Maxime de Tyr, vouloit changer κλεινὸν en καπήλου. Il n'avoit point ſenti que τὸ κλεινὸν ὄνομα étoit une ironie, & que les Grecs ſe ſervent ſouvent auſſi d'une maniere ironique de χρησὸς, γενναῖος, &c.

(143) §. XC. *Les Magnetes d'Aſie.*) C'eſt afin de les diſtinguer de ceux d'Europe qui étoient en Theſſalie.

(144) §. XC. *Les Hygenniens.*) Il y a dans le grec Ὑγεννίων, nom d'un peuple imaginaire, &c. M. Weſſeling y ſubſtitue l'Obigene, canton de la Lycaonie. Il s'appuie de ce paſſage de Pline le Naturaliſte, *attingit* (*c*) *Galatia & Pamphiliæ Cabaliam : & Milyas ..... Item Lycaoniæ partem Obigenen.*

Mais il n'a pas lui-même grande confiance en cette conjecture. M. Valckenaer ſoupçonne qu'il faut changer ΚΑΙΥΓΕΝΝΕΩΝ en ΚΑΛΕΥΜΕΝΩΝ, ce qui fera Λασόνιων τῶν καὶ Καβηλίων καλευμένων. Hérodote a donné occaſion à cette conjecture de M. Valckenaer, lorſqu'il dit, Livre VII. Paragraphe LXXVII, Καβηλέες δὲ οἱ Μύσοι, Λασόνιοι δὲ καλεύμενοι. Cette conjecture eſt très-heureuſe ; mais je n'ai pas oſé la ſuivre, parce que, dans le paſſage du ſeptieme Livre, les Laſoniens, me paroiſſent très-diſtincts des Cabaliens. Je préférerois par cette raiſon les Obigéniens de M. Weſſeling.

(145) §. XCI. *A commencer.*) Il y a dans le grec Ἀρξά-

(*a*) Julian. Orat. II. pag. 85. C. D.

(*b*) In not. ad Max. Tyrium, pag. 508. Col. I.

(*c*) Plin. Lib. V. Cap. XXXII. Tom. I. pag. 290. Lin. 13.

μενον, qui eſt un participe impersonnel, de même que Δέον *cum deceat*, Ἐξὸν *cum ſit permiſſum*, Παρὸν *cum adſit facultas*, Ἐνδεχόμενον *cum fieri poſſit*, &c. Faute d'avoir fait attention à cela, Eraſme voudroit qu'on lût ἀρξάμενων dans Saint Luc Chap. XXIV. §. XLVII, où d'autres liſent ἀρξάμενοι, & d'autres ἀρξαμενην en le faiſant rapporter à ἄφεσιν.

(146) §. XCI. *Par Amphilochus.*) Cet Amphilochus, fils d'Amphiaraüs & d'Eriphyle, fut un célebre (*a*) devin. Il fut Roi d'Argos (*b*); mais il ne put ſe maintenir dans ce Royaume, & il en ſortit pour aller fonder la ville d'Argos Amphilochium (*c*) dans le golfe d'Ambracie. Il bâtit auſſi Mallus en Cilicie (*d*). Les Pamphyliens (*e*) qui ſervoient ſur la flotte des Perſes, deſcendoient des Grecs qui, avec Amphilochus & Calchas, avoient été diſperſés par la tempête après la priſe de Troie. Ce ne peut être que ce même Amphilochus, puiſque Strabon (*f*) parle du voyage d'Amphilocus fils d'Amphiaraüs avec Calchas.

Il partageoit à Orope (*g*) les honneurs divins avec ſon pere Amphiaraüs. Son Oracle de Malle en Cilicie, étoit célébre (*h*). Il les y rendoit (*i*) en ſonge. Son Oracle ſubſiſtoit encore du temps de Plutarque (*k*).

(*a*) Pauſan. Lib. II. Cap. XVIII. pag. 150. Cap. XX. pag. 156. Lib. V. Cap. XVII. pag. 420.

(*b*) Cicero de Divinat. Lib. I. §. XL.

(*c*) Thucydid. Lib. II. §. LXVIII. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Amphilochus, fondateur d'Argos Amphilochium, n'étoit point fils d'Amphiaraüs, mais d'Alcméon ſon frere.

(*d*) Strab. Lib. XIV. pag. 993. A.

(*e*) Herod. Lib. VII. §. XCI.

(*f*) Strab. Lib. XIV. pag. 951. B & C.

(*g*) Herodot. Lib. I. §. XLVI. note 103.

(*h*) Lucian. Alexandr. §. XXIX. Tom. II. pag. 237.

(*i*) Dio Caſſius, Lib. LXXII. §. VII. pag. 1208.

(*k*) Plutarch. de Oraculor. defectu, pag. 434. D.

(147) §. XCI. *Dans le château blanc.*) Ἐν τῷ λευκῷ τείχει *dans le château blanc.* Memphis étoit (*a*) compoſée de trois parties. La troiſieme étoit le château, dont le mur étant de pierres blanches s'appelloit le *mur blanc.* C'eſt ainſi qu'on nommoit les fortereſſes, les petites places. Ce fut dans cette troiſieme partie qu'Inaros (*b*) aſſiégea les Perſes & les Medes qui s'y étoient réfugiés avec les Egyptiens qui n'avoient point pris part à la révolte. Voyez ſur la ſignification qu'on donne ici à Τεῖχος, Liv. IV. notes 23, 91 & 211.

(147*) §. XCIV... *Les Ethiopiens Aſiatiques.*) Ce ne ſont point les Indiens, puiſqu'Hérodote les nomme quelques lignes plus bas, mais les Colchidiens.

Ces peuples étoient originaires d'Egypte, comme on l'a vu Livre II. §. CIV. Leurs cheveux crépus, & la couleur de leur viſage leur avoient fait donner le nom d'*Ethiopiens.* Saint Jérôme aſſure que Saint Matthias (*c*) prêcha l'Evangile dans la ſeconde Ethiopie, où eſt l'Apſarus & le port d'Hyſſus : *in alterâ Æthiopiâ, ubi eſt irruptio Apſari & Hyſſi portus.* Or, l'Apſarus (*d*) & le port d'Hyſſus ſont près du Phaſe, & appartiennent à la Colchide. Sophronius, Auteur Eccléſiaſtique, dit, en parlant de Saint André : « il prêcha à Sébaſtopolis la grande (*e*), dans le voiſinage de laquelle ſe jette » l'Apſarus dans la mer, ainſi que le Phaſe. Les Ethiopiens » habitent ce pays ».

Cette note eſt en grande partie tirée de la Géographie Sacrée de Bochart, Liv. IV. Chap. XXXI. col. 286.

(*a*) Thucydid. Lib. I. §. CIV. pag. 67. & ibid. Scholiaſt.

(*b*) Id. ibid.

(*c*) Hieronym. in Catalogo de Apoſt. Matthiâ.

(*d*) Scylax. Peripl. pag. 32. Arriani Peripl. Ponti Euxini, pag. 6. Anonymi deſcriptio Ponti Euxini, pag. 14 & 15.

(*e*) Cet Auteur lui donne ce nom, afin de diſtinguer cette ville de Dioſcurias, autrement dite, Sébaſtopolis, qui étoit alors preſque déſerte, & qui étoit ſituée preſque à l'autre extrémité de la Colchide.

(147**) §. XCIV. *Les Sapires.*) Les éditions d'Alde, de Henri Etienne, de Th. Gale & de Gronovius portent Σαρπειροῖσι. M. Weſſeling a mis dans ſon édition Σάσπειροι d'après la verſion de Valla & le MS. de Sancroft. Je crois qu'il auroit du plutôt corriger Σάπειροι, d'après le §. XXXVII du Livre IV, où on lit Σάπειρες & Σαπείρων dans les trois MS. du Roi, ainſi que dans toutes les éditions, excepté celle de M. Weſſeling.

Je me ſuis encore déterminé pour cette leçon, parce qu'on lit dans toute les éditions d'Apollonius de Rhodes Σάπειρες & Σάπειρας, Liv. II. vers 395 & 1243 de l'édition de M. Brunck, qui ſont les 397 & 1247 des autres éditions.

(148) §. XCV. *On trouvera neuf mille. &c.*) Voyez ci-deſſus §. LXXXIX. note 140.

(149) §. XCV. *Huit-cents quatre-vingt talens.*) On liſoit auparavant cinq-cents quarante talens. Mais l'addition de cette ſomme & de celle de 4680 ne faiſoient que 14220, au lieu qu'Hérodote dit que ces deux ſommes faiſoient enſemble 14560. Le manuſcrit de Sancroft porte ἐγδώκοντα καὶ ὀκταχόσια, quoiqu'on les ait rayés. Mais, en marge, on voit ces lettres numérales ΘΩΠ qui ſignifient 9880. Je n'ai pas balancé à l'admettre dans le texte. On lit auſſi dans le même MS., ainſi que dans le MS. A de la Bibliothéque du Roi γίνεται, au lieu de εἶναι, & cette leçon me paroît préférable.

(150) §. XCV. *A treize fois autant.*) La proportion de l'or à l'argent a varié en différens temps, ſuivant la plus ou moins grande quantité de ces deux métaux. Elle étoit de treize ſous Darius, de douze du temps de Platon (*a*), & de dix du temps de Ménandre, Poëte comique (*b*).

(*a*) Plat. Hipparch. Tom. II. pag. 231. D.

(*b*) Julius Pollux Onomaſt. Lib. IX. Cap. VI. Segment. 76. Tom. II. pag. 1050.

(151) §. XCVII. *Et de ceux qui, &c.*) Il s'agit ici de deux peuples d'Ethiopie. Ces mots οὗτοι συναμφότεροι qu'on lit peu après, le prouvent ſuffiſamment. Je n'en avertis que parce que M. Bellanger avoit rapporté cela à un ſeul & même peuple, d'après les corrections qu'on lui avoit communiquées.

(152) §. XCVII. *Obſervent à l'égard des morts les mêmes coutumes.*) J'ai ſuivi la correction de M. Valckenaer, qui lit σήματι, ſépulture. Celle de feû M. Weſſeling préſente au fond le même ſens. Σπέρματι qu'on liſoit auparavant, me paroît indigne d'Hérodote. Ce ſeroit, à ce qu'il me ſemble, une remarque bien futile, que d'obſerver que des peuples auſſi éloignés que ces Ethiopiens & les Calaties, ſe nourriſſoient des mêmes graines. A l'égard de l'autre ſens qu'on donne au mot σπέρματι, il m'a paru ſi ridicule, que je rougirois de m'y arrêter. En ce ſens, notre Hiſtorien ſe ſerviroit des mots θορὴ, γονὴ, comme au §. CI. de ce même Livre. Hérodote veut dire que ces peuples mangent les corps morts, de même que les Calaties. Voyez ci deſſus §. XXXVIII.

(153) §. XCVII. *D'or non affiné.*) Ἀπύρου χρυσίου, de l'or qui n'a point paſſé par le feu, qui n'a point été épuré, affiné. Pline dit de même : *hoc* (Heliocryſo) (*a*). *coronare ſe Magi, ſi & unguenta ſumantur ex auro, quod Apyron vocant, ad gratiam quoque vitæ gloriam que pertinere arbitrantur:* mais il ne fait que traduire Théophraſte, ſuivant ſon uſage : ἐυδοξεῖ δὲ καὶ ἐαί τις τῶ (*a*) ἐλειοχρύσῳ τῷ ἄνθει στεφανοῦσθαι, μύρῳ ῥαίνων ἐκ χρυσίου ἀπύρου. Χρυσίον ἀπύρον eſt une boîte d'or non affiné, où l'on conſervoit des parfums.

(*a*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. XXI. Cap. XI. Tome II. page 244. Lin. ultim.

(*b*) Theophraſt. Hiſt. Plantar. Lib. IX. pag. 118.

(154) §. XCVII. *Deux-cents troncs.*) *In* (*a*) *tributi vicem Regibus Perſidis è materie ejus* (*ebeni*) *centenas phalangas tertio quoque anno penſitaſſe Æthiopas.*

Pline s'eſt un peu trop fié à ſa mémoire ſur le nombre des troncs d'ébene. Au reſte, ce ne ſont pas proprement des troncs d'ébene, mais de groſſes branches, longues & rondes, Φαλάγγια, dit Héſychius, στρογγύλα ξύλα καὶ σύμμετρα, des pieces de bois rondes & d'une juſte grandeur. Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes définit (*b*) le Phalanx, un bois long & rond. Ces pieces de bois, ajoute-t-il, ſervoient à tirer les vaiſſeaux à terre; c'eſt-à-dire, qu'on les mettoit ſous le vaiſſeau & qu'on faiſoit gliſſer le vaiſſeau ſur ces pieces de bois. Les Latins les appelloient auſſi *Palangæ.* Nonius (*c*) en donne cette définition d'après Varron. *Palangas dicuntur faſtes teretes, qui navibus ſubjiciuntur, cùm attrahuntur ad pelagus, vel cum ad litora ſubducuntur.*

(155) §. XCVII. *Vingt grandes dents d'Eléphant.*) *Quos* (*d*) *Juba cornua appellat, Herodotus tanto antiquior, & conſuetudo melius, dentes.*

(156) §. XCVIII. *Et les autres ont une demeure fixe.*) Les peuples Nomades errent de côté & d'autre pour la commodité des pâturages. Voyez ci-deſſous Liv. IV. §. CVI. note 191. Hérodote venoit de dire, en parlant des Indiens: les uns ſont Nomades, les autres ne le ſont pas. Puiſque les Nomades ſont errans, ceux qui ne le ſont pas doivent avoir une demeure fixe; j'ai cru devoir l'exprimer.

(157) §. XCVIII. *Qu'ils pêchent.*) La correction de M. Weſſeling ὀρμευόμενοι, me paroît juſte. Ὁρμευτὰς dans Héſychius,

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Cap. IV. Tom. I. pag. 656. lin. ultimâ.
(*b*) Schol. Apollonii Rhod. ad Lib. II. verſ. 845.
(*c*) Nonius II. 725.
(*d*) Plin. Lib. VIII. Cap. III. Tom. I. pag. 436. lin. 10.

eſt

eſt un pêcheur. M. de Paw liſoit ὁρμιώμενοι, ce qui revient au même. Il vient d'ὁρμιὰ, une ligne. Mais ce verbe, quoique fondé ſur l'analogie, n'eſt point en uſage. Peut-être faut-il laiſſer ſubſiſter la leçon ordinaire ὁρμεώμενοι, qui indique l'ardeur avec laquelle ces peuples pêchoient; mais il faut lire ὁρμεῖσθαι, ſuivant le dialecte Ionien & le MS. A de la Bibliotheque du Roi.

(158) §. XCVIII. *Leurs canots de canne.*) Pline ajoute (*a*) une nacelle, quelquefois aſſez grande pour porter trois hommes. Il dit dans un autre endroit (*b*) que les roſeaux des Indes ſont gros comme des arbres, ainſi qu'on peut le remarquer en ceux qu'on met ordinairement dans les temples par ſingularité: que ce qui eſt entre deux nœuds ſuffit pour faire un bateau, *navigiorum vicem præſtant ſingula internodia*: & que ces grands roſeaux croiſſent principalement le long du fleuve Acéſines, &c. Ctéſias dans ſes Indiques (*c*) raconte que ces roſeaux ſont ſi gros, que deux hommes peuvent à peine les embraſſer. « Dans les Indes, dit Diodore de Sicile (*d*), » les lieux voiſins des fleuves & des marécages portent des » roſeaux d'une groſſeur prodigieuſe; c'eſt tout ce que peut » faire un homme que de les embraſſer. On en fait des canots ».

(159) §. XCVIII. *Tiſſus d'une plante.* Dans le Grec: de Phléos. Ce Phléos eſt une plante marécageuſe approchante du jonc. Voyez ce qu'en a dit Bodée Van Stapel dans ſon Commentaire ſur Théophraſte, pag. 463.

(160) §. XCIX. *On les appelle Padéens.*)

Impia (e) nec ſævis celebrans convivia menſis
Ultima vicinus Phœbo tenet aiva Padæus.

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. VII. Cap. II. Tom. I. pag. 372. lin. 22.
(*b*) Id. Lib. XVI. Cap. XXXVI. Tom. II. pag. 27. lin. 32.
(*c*) Photii Biblioth. Cod. LXXIII. pag. 144.
(*d*) Diodor. Sicul. Lib. II. §. XVII. pag. 131.
(*e*) Tibull. Lib. IV. Carm. I. verſ. 144.

Ce peuple eſt-il le même que les Pædaliens, dont parle Nicolas (*a*) de Damas, & qui ne demandoit aux Dieux que la juſtice ? M. Valckenaer le penſe. Pour moi, j'ai de la peine à me perſuader qu'un peuple auſſi barbare fût grand obſervateur de la juſtice.

(161) §. C. *Ils ne tuent aucun animal.*) Nicolas de Damas (*b*) nous a conſervé le nom de ce peuple. Il s'appelloit les Aritoniens. « Les Aritoniens, dit-il, ne tuent jamais aucun animal, & ils gardent des vaſes de terre dans des » étuis d'or ».

(162) §. CI. *Mais noire.*) (*c*) *Semen, ſi probè concoctum fuerit, colore album & ſplendens eſſe oportet; ut vel hinc pateat quàm parùm verè Herodotus ſcribat ſemen nigrum Æthiopes promere.*

Ariſtote avoit dit (*d*) la même choſe, avant ce Médecin Portugais.

(163) §. CII. *Des fourmis plus petites.*) Ces animaux avoient probablement quelque reſſemblance avec la fourmi; ce qui leur avoit fait donner ce nom.

Indicæ (*e*) *formicæ cornua, Erythris in Ædæ Herculis fixa, miraculo fuere. Aurum ex cavernis egerunt terræ, in regione ſeptemtrionalium Indorum, qui Dardæ vocantur. Ipſis color felium, magnitudo Ægypti luporum. Erutum hoc ab iis tempore hiberno, Indi furantur æſtivo fervore, conditis propter vaporem in cuniculos formicis : quæ tamen odore ſollicitatæ provo-*

(*a*) Excerpta ex Nicol. Damaſceno. pag. 514.

(*b*) Excerpta ex Nicol. Damaſceno, pag. 510. Stob. Serm. XXXVII. pag. 115.

(*c*) Rodericus à Caſtro, de univerſâ mulierum Medicinâ. Pars I. Lib. II. Cap. II. pag. 24. Hamburgi *in-fol.* 1603.

(*d*) Ariſtot. Hiſt. Animal. Lib. III. Cap. XXII. pag. 812. E.

(*e*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XI. Cap. XXXI. Tom. I. pag. 610. lin. 1[illegible]

lant, crebroque lacerant, quamvis prævel cibus camelis fugientes : tanta pernicitas ſe itaſque eſt cum amore auri.

Thémiſtius fait alluſion à ce récit, lorſqu'il dit : la fourmi des (*a*) Indes ſera pour vous un grand animal & un grand ſujet de narration.

Le peu de rapport que les Grecs avoient avec les Indiens les empêchoient de prendre des éclairciſſemens ſur cet animal, & leur goût pour le merveilleux leur avoit fait ajouter à la deſcription d'Hérodote. Démétrius Triclinius dit ſur (*b*) l'Antigone de Sophocles, ſans doute d'après d'anciens Scholiaſtes qu'il copie, qu'il y a dans l'Inde des animaux aîlés, nommés fourmis, qui fouillent l'or. Hérodote & Pline ne leur donnent point d'aîles.

La plupart des Lecteurs ſeront tentés de regarder ces fourmis comme un animal fabuleux. M. de Thou, Auteur digne de foi, raconte cependant que Schah Thamas, Sophi de Perſe, envoya à Soliman en 1559 une pareille fourmi. *Nuntius* (*c*) *etiam à Thamo Oratoris titulo quidam ad Solimanum venit cum muneribus : inter quæ erat formica indica canis mediocris magnitudine, animal mordax & ſævum.*

(164) §. CIII.... *Le chameau a &c.*) Voyez ſur le chameau ce qu'en dit Bochart (*d*). « La verge (*e*), qui » n'eſt pas plus groſſe qu'une plume à écrire, eſt fort lon» gue, & comme elle eſt tournée en arriere, l'urine jaillit » à reculons par un filet continu en arcade ».

(*a*) Themiſt. Orat. XXVII. pag. 337. C. D.

(*b*) Demetr. Tricl. ad Soph. Antig. 1037. pag. 178. col. 1. ex Edit. Brunck.

(*c*) Thuanus, Lib. XXIII. pag. 461.

(*d*) Hierozoicon. Pars I. Lib. II. Cap. I. pag. 73. & ſeq.

(*e*) Suite de la Matiere Médicale de M. Géoffroy, par MM. Arnault de Nobleville & Salerne. Tom. IV. pag. 128.

(165) §. CV. *Les ſacs de cuir*) (*a*). Θυλάκιον δέ ἐστὶ δερμάτινον σακκίον. Le thulakium eſt un petit ſac de cuir.

(166) §. CV. *Ils les tirent à eux.*) Cet endroit eſt très-embarraſſant. Après l'avoir bien examiné, je crois que M. Weſſeling a rencontré juſte; je n'ai pas manqué de ſuivre ſon explication. On peut conſulter ſa note.

La femelle étoit au milieu; les deux mâles étant de volée, il falloit néceſſairement les tirer à ſoi, pour pouvoir les détacher. Mais on ne le faiſoit pas dans le même temps.

(167) §. CVI. *Une eſpece de laine.*) C'eſt le coton. Les anciens l'appeloient *Byſſus*, & le regardoient tantôt comme une eſpece de lin, & tantôt comme une ſorte de laine qui croiſſoit ſur un arbre dans l'Inde. Voyez *Pollux Onomaſtic. lib. VII. Segm. LXXV.* « Les Indiens, dit (*b*) Arrien, s'habillent, ſelon Néarque, avec des étoffes de lin, je veux » dire, de ce lin qu'on recueille ſur les arbres ». Théophraſte appelle (*c*) ces arbriſſeaux, arbres portant laine, ἐριοφόρα δένδρα. Ctéſias dit, au rapport de (*d*) Varron, qu'il y a dans l'Inde des arbres qui portent de la laine. Pomponius Méla eſt de même avis (*e*). « L'Inde, dit-il, eſt ſi graſſe » & ſi fertile que le miel découle des feuilles des arbres, » & que les bois y portent de la laine ». Il ajoute enſuite que les Indiens ſont habillés de lin ou de la laine dont il vient de parler. Cet Auteur confond ici le lin avec le coton;

(*a*) Etymolog. magn. voc. Θυλάκιον. col. 457. Voyez auſſi ci-deſſus §. 46. note 75.

(*b*) Arrian. Indic. Cap. XVI. pag. 582.

(*c*) Theophraſt. Lib. IV. pag. 53.

(*d*) Servius in Virgilii Æneid. Lib. I. vers 649.

(*e*) Pompon. Mela, Lib. III. Cap. VII. pag. 289.

les Indiens n'ayant jamais connu le lin. Voyez auſſi mes notes ſur le Livre II. §. LXXXVI. note 282.

(168) §. CVI. *S'habillent.*) Il faut lire χρίονται avec le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi. C'eſt un ioniſme.

(169) §. CVII. *L'encens, la myrrhe*) (*a*). L'arbre qui porte l'encens ne croît qu'en Arabie ; on le trouve particulierement dans cette partie qu'on appelle *Thurifere*, dans un canton qui eſt vers le milieu de l'Arabie après les Atramites, proche la ville de Saba, capitale du pays des Sabéens. Ce canton eſt naturellement inacceſſible, étant entouré de rochers. On y voit des forêts d'encens qui ont vingt ſchenes de long ſur dix de large. Elles ſont voiſines des Minéens, qui habitent un autre pays, par lequel on apporte l'encens, & de-là vient qu'anciennement on appelloit l'encens *thus Minæum*. Car les Minéens furent les premiers qui s'aviſerent de le recueillir & de l'enlever par des ſentiers preſque impraticables. Voyez auſſi Théophraſte, Liv. IX. pag. 105, *in averſâ parte*.

Dioſcorides (*b*) dit qu'on en apporte auſſi des Indes ; que l'encens mâle d'Arabie eſt blanc & gras au-dedans quand on le rompt, & que celui des Indes eſt roux & terne. On fait des (*c*) inciſions à l'écorce de cet arbre ; il en ſort une liqueur qu'on fait tomber ſur de petites claies de palmier qu'on met deſſous, ou ſur la terre qu'on a ſoin d'applanir autour de l'arbre, où elle ſe congele : l'encens qui tombe ſur les claies eſt plus pur & plus luiſant, & celui qui tombe ſur la terre applanie eſt plus peſant, plus terne, & a moins de vertu. Quant (*d*) à la forme & à la figure de l'arbre qui

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Cap. XIV. Tom. I. pag. 663.
(*b*) Dioſcorid. Opera, Lib. I. Cap. LXXXI. pag. 45. B.
(*c*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Cap. XIV. Tom. I. pag. 663. lin. 37.
(*d*) Id. ibid. lin. 22.

porte l'encens, je n'en trouve point la description dans les Auteurs Latins quoique les Romains eussent fait plusieurs guerres en Arabie. Les Grecs même qui en ont parlé plus amplement, ne s'accordent point entr'eux. Théophraste (*a*) raconte qu'on disoit que cet arbre avoit cinq coudées de haut, qu'il avoit beaucoup de branches, que ses feuilles ressembloient à celles du poirier, excepté qu'elles étoient plus petites, qu'elles étoient de couleur d'herbe comme la rue, & que son écorce étoit lisse comme celle du laurier. Cependant il ajoute qu'au-dessus de (*b*) Sardes, près d'un certain temple, on voyoit un de ces arbres, & qu'il avoit les feuilles semblables à celles du laurier.

On récolte l'encens deux fois par an. La premiere incision se fait en été, vers le commencement des jours caniculaires, & l'on ne recueille qu'en (*c*) automne l'encens qui en découle. Cet encens est plus blanc & plus pur : la seconde se fait en hiver, pour en recueillir l'encens au printems ; cet encens est roux, & il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi bon que celui que rend l'incision faite en été. Outre l'encens qui coule à terre ou sur des claies, il en reste aussi (*d*) beaucoup d'attaché à l'arbre. On le racle avec des ferremens ; aussi est-il plein de morceaux d'écorce d'arbre.

Pline prétend que, du temps de la guerre de Troie, on ne faisoit point encore usage d'encens dans le culte qu'on rendoit aux Dieux. *Iliacis* (*e*) *temporibus . . . . . nec thure*

(*a*) Theophrast. Hist. Plantar. Lib. IX. pag. 105. in aversâ parte. Plin. Tom. I. pag. 663. lin. 31.

(*b*) Theophrast. Hist. Plantar. Lib. IX. pag. 106. in aversâ parte. lin. 21.

(*c*) Plin. Hist. Nat. Lib. XII. Cap. XIV. Tom. I. pag. 664. lin. 6.

(*d*) Plin. ibid. pag. 664. lin. 1.

(*e*) Id. Lib. XIII. Cap. I. pag. 673. lin. 4.

ſupplicabatur. Cela eſt vrai pour la Grece & beaucoup d'autres pays. Mais cela n'eſt point vraiſemblable pour l'Egypte, & le Lévitique dit poſitivement : *Offeres* (*a*) *primitias tuas Domino, fundens ſuprà oleum, &* thus *imponens, quia oblatio Domini eſt. De quâ adolebit ſacerdos in memoriam muneris, partem farris fracti, & olei, ac totum* thus.

L'encens (*b*) qu'on tiroit anciennement de l'Arabie Heureuſe n'étoit pas tout du crû de ce pays. Arrien (*Peripl. maris Erythr. pag. 6.*) dit qu'il en venoit de Malao, à 800 ſtades du golfe Avalites. Actuellement on ne cultive que ſur la côte ſud-eſt d'Arabie, dans les environs de Keſchîn, Dafâr, Merbât, Haſeck, & ſur-tout dans la province de Schahhr, l'eſpece ſeule d'encens, que les Arabes nomment (*c*) *Liban* ou *Oliban*, & cette eſpece eſt très-mauvaiſe.

Quant à la myrrhe, voyez Pline Lib. XII. Cap. XV. & Théophraſte, *loco ſuperiùs laudato.*

(170) §. CVII. *Avec beaucoup de peine.*) Je lis avec le Manuſcrit de Sancroft δυσπαλίως. Les §. CVII, CX, CXI & CXII font voir que c'eſt la véritable leçon. Il faut lire auſſi κλίονται avec le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi.

(171) §. CVIII. *C'eſt la Providence divine.*) 1°. Il ne faut qu'une virgule après σοφὴ, de même que dans le Manuſcrit A du Roi, & dans l'Edition d'Alde. 2°. Il faut ſupprimer γὰρ avant ψυχὴν qui trouble le ſens. M. Borheck a placé la virgule après σοφὴ & γὰρ entre crochets.

(*a*) Levitic. Cap. II. v. 14. 15 & 16.

(*b*) Deſcription de l'Arabie, par M. Niébuhr, page 126.

(*c*) Les Grecs nomment l'encens λίβανος, & avec l'article ὁ λίβανος.

(172) §. CVIII. *Et féroces.*) M. Valckenaer, dont l'habileté & la ſagacité ſont connues de tous ceux qui ne ſont pas étrangers aux Lettres, a bien vu que l'épithete ἀνιηρὰ ne pouvoit convenir aux viperes & aux lions. Il la change en ἄωτα, qui ſe dit des ſerpens & des bêtes féroces. Voyez la note de ce Savant. M. Borheck a admis dans ſon édition la conjecture de M. Valckenaer.

(173) §. CVIII. *Auſſi cet animal eſt il extrêmement fécond*) Ce qu'Hérodote dit du lievre eſt exactement vrai. La prodigieuſe fécondité de cet animal a fait croire à quelques Auteurs que les lievres étoient hermaphrodites, & qu'ils avoient tous indiſtinctement la vertu générative. Cette opinion a été long-temps accréditée, mais actuellement elle eſt reléguée parmi ceux qui n'ont pas la plus légere notion de l'Hiſtoire Naturelle.

(174) §. CVIII. *Sa matrice ſort.*) Tout ce qu'Hérodote raconte du lion eſt abſolument faux. La (*a*) lionne fait ordinairement deux petits à la fois, & jamais plus de ſix; quelquefois elle n'en fait qu'un. Les lionnes en Syrie portent juſqu'à cinq fois. Ariſtote traite auſſi (*b*) de fable ce que dit le même Hiſtorien, que la matrice de la lionne ſort avec ſon fruit. Cela n'a pas empêché Antigone de Caryſte (*c*) de rapporter ſérieuſement la même fable, ainſi que celle des viperes, dont parle Hérodote dans le paragraphe ſuivant.

(175) §. CIX. *Ne mouroient que de leur mort naturelle.*) Je lis avec M. Reiske εἰ διεγένοντο ὡς &c. S'ils paſſoient toute leur vie telle que la Nature la leur donne. Voyez la note de M. Weſſeling, page 252, note 73.

(*a*) Ariſtot. Hiſt. Animal. Lib. VI. Cap. XXXI. pag. 884. D.

(*b*) Id. ibid.

(*c*) Antigon. Caryſt. Hiſtor. Mirab. Cap. XXV. pag. 25.

(176) §. CIX. *Qu'elle ne l'ait dévoré.*) Ce qu'Hérodote raconte des viperes eſt fabuleux. Du temps de cet Hiſtorien, l'Hiſtoire Naturelle étoit encore dans l'enfance.

(177) §. CX. *La canelle.*) *Caſia.* Andromaque l'ancien (*a*) l'appelle, dans ſa Recette de la Thériaque écrite en vers élégiaques, Κασσίη. Mais Andromaque le jeune, dans la même Recette en proſe (*b*), ajoute à ce nom celui de Syrinx, *Fiſtula.* Par une tradition, qui s'eſt maintenue depuis cet Andromaque juſqu'à nous, dit Galien, ceux qui préparent ce remede pour l'Empereur, joignent toujours le nom de *Syrinx* à celui de *Caſia.*

Le Traducteur du Cantique des Cantiques le nomme *Fiſtula.* Nardus (*c*) & Crocus, *Fiſtula* & *Cinnamomum*, &c. Nous en avons fait notre mot *Canelle.* La verſion des Septante traduit Κάλαμος. Le Caſia d'Hérodote eſt notre canelle. Les modernes s'y ſont mépris, trompés par la reſſemblance des noms. Voyez Saumaiſe, *Exercitationes Plinianæ*, pag. 743. ſeconde Col. E. & en d'autres endroits de ſon ſavant Ouvrage que l'on pourra conſulter au moyen de l'Index.

Le Xylocaſia paroît être une branche de Cinnamome avec ſon écorce; à moins qu'on n'aime mieux dire que le caſia étoit un arbre, dont l'écorce eſt notre canelle, & le cinnamomum une autre eſpece d'arbre actuellement perdue. Quoiqu'il en ſoit, il y avoit pluſieurs eſpeces de l'arbre qui produit la Canelle; la plus eſtimée (*d*) s'appelloit *Gizi*, la ſeconde *Moto*, la troiſieme *Arébo*, & la quatrieme *Daphnite.* Mais je ſuis perſuadé que ce n'étoient que des eſpeces de Cinnamome.

(*a*) Galen. de Antidotis, Lib. I. pag. 429. col. 2. verſ. 17.
(*b*) Id. ibid. pag. 434. lin. 46 & ſeq.
(*c*) Cant. Canticorum, Cap. IV. ℣. 14.
(*d*) Galen. de Antidotis, Lib. I. pag. 434. lin. 40.

(178) §. CXI. *Le Cinnamome*, &c.) C'eſt le nom (*a*) que les Grecs & les Latins du Bas-Empire ont donné à notre Canelle, qui eſt le Caſia d'Hérodote, & le Caſia Syrinx ou Caſia Fiſtula de la plupart des Auteurs. Mais les Anciens entendoient, ſous ce nom, l'arbre même qui donne la Canelle. *Cinnamomo*, dit M. Saumaiſe (*b*), *veterum nullo modo congruit, quòd non erat cortex merus, ſed ſurculus plenus ac ſolidus cum ſuo cortice.* Le Caſia ou Canelle n'étoit qu'une écorce, le Cinnamome une branche avec ſon écorce.

On voit par-là le ridicule de la diſtinction introduite par les Barbares entre *Cinnamum* & *Cinnamomum*. Le Cinnamum, ſelon eux, étoit l'écorce la plus épaiſſe & la moins aromatique, celle du tronc; le Cinnamomum, la plus mince & la plus odoriférante, celle des branches. On connoît pluſieurs eſpeces de Cinnamum, qui prennent leurs noms des pays ou cantons qui les produiſent, ou du moins où l'on en fait le commerce. Je doute fort, par exemple, qu'il en vînt à Moſylon, promontoire & port d'Ethiopie; mais, comme on en faiſoit un commerce conſidérable en ce port, on l'appelloit de ſon nom *Cinnamome Moſylitique*. Le meilleur (*c*) eſt noir, de couleur de gros vin, tirant ſur le cendré, liſſé & poli, jettant ſes rameaux menus, environnés & compartis de pluſieurs nœuds. Outre une odeur exquiſe, qui lui eſt particuliere, on peut auſſi y remarquer une odeur qui approche de celle de la Rue ou du Cardamomum. Le Cinnamome de montagne eſt court, gros & rouſsâtre. Celui de la troiſieme eſpece eſt fort odoriférant; il eſt noir & branchu, & n'a

(*a*) Salmaſ. Exercit. de Homonymis Hyles iatricæ, Cap. XCIV. pag. 139. ad calcem Exercitat. Plinian.

(*b*) Loco laudato.

(*c*) Dioſcoridis Opera, Lib. I. Cap. XIII. pag. 12, 13 & 14.

gueres de nœuds. Le quatrieme eſt ſpongieux, blanc, enflé & boſſu; il ſe caſſe aiſément, & ſa racine eſt grande. Le cinquieme eſt rouſsâtre, & ſon écorce n'a point de veines: les moins odorants de tous ſont ceux qui ſentent l'encens, l'Amomum, &c. Il y a auſſi du Cinnamome bâtard; il reſſemble au véritable Cinnamome; mais il n'a ni odeur, ni propriété; on l'appelle *Zingiber*: Galien dit (*Lib. I. Antidot. pag. 433. lin. 47 & ſeq.*) que tous les Cinnamomes ſont de petits arbriſſeaux, qui produiſent d'une ſeule racine, les uns ſix verges, les autres ſept, plus ou moins. Le Cinnamome, ſelon Théophraſte, Dioſcorides, Galien, croiſſoit en Arabie. Selon Strabon il en venoit auſſi dans cette partie des Indes qui tire vers le midi. Ce pays, dit-il (*a*), étant auſſi chaud que l'Arabie & l'Ethiopie, produit de toutes les ſortes d'aromates qui croiſſent dans l'Arabie & l'Ethiopie, comme le Cinnamome, le nard, &c. On ne peut douter que ce ne ſoit un arbre ou un arbriſſeau, puiſque Galien aſſure (*Antidot. Lib. I. pag. 433. lin. 26 & ſeq.*) qu'on apporta à Rome, une caiſſe de quatre coudées & demie de longueur, dans laquelle il y avoit un Cinnamome entier de la premiere eſpece. Théophraſte dit qu'il eſt de la grandeur (*b*) de l'Agnus-Caſtus.

Le même Auteur (*c*) ne me paroît pas exact, non-plus que Pline ſon copiſte perpétuel, puiſqu'il font du Caſia & du Cinnamome deux arbriſſeaux différens. *Frutex* (*d*) *& Caſia eſt, juxtaque Cinnami campos naſcitur.* Le Caſia eſt l'écorce du Cinnamome; ce que nous appellons *Canelle*, & le Cinnamome la plante ou l'arbriſſeau d'où l'on la tire. On ne peut gueres en douter, à moins que l'on ne diſe que

(*a*) Strab. Geograph. Lib. XV. pag. 1018. A.

(*b*) Theophraſt. Hiſtor. Plant. Lib. IX. pag. 107. lin. 6.

(*c*) Idem. Ibidem.

(*d*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Cap. XIX. pag. 669. lin. 19.

le Cinnamome eſt abſolument détruit. Mais, indépendamment que cela n'eſt gueres vraiſemblable, les Portugais qui ont parcouru le pays où il croît, atteſtent ſon exiſtence, & diſent que la Canelle n'eſt autre choſe que l'écorce de cet arbriſſeau. Mais voici d'autres preuves. Pline rapporte (*a*) qu'il avoit vu, dans le temple que Livie avoit fait bâtir à Auguſte ſur le mont Palatin, une racine de Cinnamome d'un poids conſidérable, d'où il ſortoit tous les ans des gouttes qui ſe durciſſoient enſuite. Cela s'accorde très-bien avec ce que l'on dit aujourd'hui de la racine de l'arbre qui produit la Canelle. Il en ſort une liqueur qui ſe durcit pareillement; mais il eſt défendu de faire des inciſions à cette racine, parce qu'elles ſont mortelles à la plante. Si cette preuve ne paroît pas concluante, en voici une autre tirée de Galien, qui l'eſt davantage. Quoique ce célebre Médecin fût perſuadé que le Caſia & le Cinnamome fuſſent deux arbriſſeaux différents, il avoue cependant (*b*)) que le Cinnamome reſſemble au meilleur Caſia; laquelle, ceux qui l'apportent, appellent d'un nom barbare *Diſſyllabe*, dont la premiere ſyllabe eſt compoſée d'un *g* & d'un *i*, & la ſeconde du ϛ & de l'*i*, *Giϛi*. Et, dans un autre endroit du même Livre, il dit que le Caſia (*c*) approche beaucoup du Cinnamome, qu'il ſe change en Cinnamome; de ſorte qu'on a vu un Cinnamome entier exactement ſemblable au Caſia, & quelques-unes des grandes branches de Cinnamome reſſembler parfaitement aux branches du Caſia. Ajoutez à cela que le même Gallien conclut au même Livre, que le Cinnamome reſſemble, par ſa nature, au meilleur Caſia, c'eſt-à-dire, ſuivant lui, à l'arbre qui produit la Canelle.

(*a*) Id. ibid.

(*b*) Galenus, Tom. II. Lib. I. de Antidotis. pag. 433. lin 49 & ſeq.

(*c*) Id. ibid. pag. 434. lin. 18 & ſeq.

Cela prouve clairement que d'un ſeul arbriſſeau on en avoit fait deux ; mais Galien conſerva ſes préjugés.

Théophraſte (*a*) en fait auſſi des arbriſſeaux différents ; cependant, comme il n'en donne qu'une ſeule deſcription, on peut en conclure que d'un ſeul arbriſſeau il en a fait deux.

Ce que l'on vendoit pour du Cinnamome, étoit les plus petites branches, les jets de cette plante avec leur écorce. On ne pouvoit les couper ſans expoſer la plante à périr. De-là vint la rareté du Cinnamome en Italie, où il ne s'en trouvoit que dans les cabinets des Empereurs. Pline rapporte une autre cauſe de la rareté du Cinnamome. Il l'attribue aux invaſions des Barbares qui mirent le feu aux forêts, & au vent du midi, qui eſt, ajoute-t-il, ſi chaud en ce pays-là, qu'il brûle (*b*) les forêts en été. Cela peut être vrai juſqu'à un certain point ; mais la véritable cauſe de cette rareté, c'eſt que l'opération par laquelle on enleve quelques-unes des branches de cet arbriſſeau, eſt dangereuſe, & le fait ſouvent périr.

(179) §. CXI. *Nom que nous avons appris des Phéniciens.*) C'eſt le véritable ſens de ce paſſage que Pline n'a point ſaiſi : il fait dire à Hérodote que la Canelle (Caſia), & le Cinnamome ſe trouvoient dans les nids de certains oiſeaux, & en particulier dans celui du Phénix. *Cinnamomum* (*c*) *& Caſias, fabuloſè narravit antiquitas, princepsve Herodotus, avium nidis & privatim Phœnicis, in quo ſitu Liber Pater educatus eſſet, ex inviis rupibus, arboribus que decuti.* Dupinet traduit cela ridiculement : *L'Antiquité fabuleuſe & le prince des menteurs, Hérodote, diſent, &c.* Il falloit écrire,

(*a*) Theophraſt. Hiſtor. Plantar. Lib. IX. pag. 107. lin. 6 &c.
(*b*) Plin. Lib. XII. Cap. XX. pag. 669.
(*c*) Id. Lib. XII. Cap. XIX. Tom. I. pag. 668. lin. 11.

Hérodote a conté le premier; car *princeps* ne veut pas dire ici *prince*, & *menteur* n'eſt & ne peut pas être entendu dans le texte de Pline. Cet Auteur a eu raiſon de traiter cela de fable; mais il n'auroit pas dû imputer cette fable à notre Hiſtorien qui n'en dit pas un mot.

L'autorité de Pline en a impoſé, non-ſeulement à Stace (*a*),

Phariæque exempta volucri
Cinnama . . . .

(Car *Pharia volucris* eſt le Phénix) & à *Avienus* (*b*)

Internis etiam procul undique ab oris
Ales amica Deo largum congeſſit amomum.

mais encore à Bodée Van Stapel dans ſes Commentaires ſur Théophraſte (*c*).

Pline aura ſans doute lu trop rapidement notre Hiſtorien, dont la narration eſt claire. Suidas & l'*Etymologicum magnum* ne s'y ſont point trompés au mot Κινάμωμον.

Pline n'a point relevé les traits véritablement fabuleux qui ſe trouvent dans le récit de notre Hiſtorien.

(180) §. CXII. *Le Lédanon.*) Le Lédum eſt un arbriſſeau (*d*) odoriférant, qui s'éleve à deux ou trois pieds. « Sa » fleur (*e*) qui eſt d'un pouce & demi de diametre, a cinq » pétales couleur de roſe, chiffonnées, aſſez rondes, quoi- » qu'étroites à leur naiſſance, marquées d'un onglet jaune, » & bien ſouvent déchirées ſur les bords: de leur centre » ſort une touffe d'étamines jaunes, chargées d'un petit ſom-

(*a*) Stat. Conſolatio ad Flav. Urſum Silv. Lib. II, VI. v. 87.

(*b*) Avian. Deſcriptio orbis terræ. verſ. 1126.

(*c*) Theophraſti. Hiſtor. Plant. pag. 984.

(*d*) Pline l'appelle une plante *herba*; mais Dioſcorides le nomme arbriſſeau Θάμνος.

(*e*) Relation d'un voyage du Levant. Tom. I. Lettre II. pag. 75.

» met feuille morte : elles environnent un piſtile long de » deux lignes, terminé par un filet arrondi à ſon extrémité. » Le calice eſt à cinq pétales, longues de ſept ou huit li- » gnes, ovales, veinées, velues ſur les bords, pointues & » le plus ſouvent recourbées en bas; la fleur étant paſſée, » ce piſtile devient un fruit ou coque longue d'environ cinq » lignes, preſque ovale, dure, obtuſe, brune, couverte » d'un duvet ſoyeux, enveloppée des pétales du calice, » partagée dans ſa longueur en cinq loges remplies de graines » rouſſes, anguleuſes, de près d'une ligne de diametre .... » la tige dès ſa naiſſance, eſt diviſée en branches groſſes » comme le petit doigt, dures, brunes, griſâtres, ſubdi- » viſées en rameaux rouge-brun, dont les petits jets qui ſont » vert-pâle, velus, ont les feuilles oppoſées deux à deux, » oblongues, vert-brun, ondées ſur les bords, épaiſſes, » veinées, chagrinées, larges de huit ou neuf lignes, ſur » un pouce ou quinze lignes de longueur, émouſſées à la » pointe, ſoutenues par un pédicule long de trois ou quatre » lignes, ſur une ligne de largeur; celles qui ſont vers les » fleurs ſont preſque rondes, & leur pédicule a deux lignes » de large ».

Les chevres broutent les feuilles du Lédum, ſur leſquelles il y a une matiere gommeuſe, dont leur barbe (*a*) ſe charge. Les payſans ont ſoin de la ramaſſer avec des peignes de bois faits exprès; enſuite ils la fondent, la coulent & la mettent en maſſe; c'eſt ce qu'on appelle *Lédanon* ou *Ladanon*. Non-ſeulement cette ſubſtance s'attache à la barbe des chevres & des boucs, mais encore elle coule juſqu'au poil de leurs cuiſſes & de leurs jambes.

On recueilloit encore en Grece, & même en Arabie, le

(*a*) Dioſcorid. Materia Medica, Lib. I. Cap. CXXVIII. pag. 65.

Lédanon avec des cordes qu'on paſſoit à diverſes repriſes ſur les feuilles de la plante. *Hujus* (*a*) *pingue inſidere itaque attractis funiculis.*

On l'amaſſe actuellement avec (*b*) une eſpece de fouet à long manche & à double rang de courroies, qu'on fait rouler ſur ces plantes. A force de les ſecouer & de les frotter ſur les feuilles de cet arbuſte, les courroies ſe chargent d'une eſpece de glu odoriférante attachée ſur les feuilles. Lorſque les fouets ſont bien chargés de cette graiſſe, on ratiſſe les courroies avec un couteau, & l'on met en pain ce que l'on en détache. C'eſt ce que nous recevons ſous le nom de *Lédanon.* Pour augmenter le poids de cette drogue, on la pétrit avec un ſablon noirâtre & très-fin.... Il eſt difficile de connoître la tromperie, lorſqu'on a bien mêlé le ſablon avec le Lédanon. Il le faut mâcher long-temps pour connoître s'il croque ſous la dent, & le filtrer après l'avoir diſſous, afin de ſéparer ce qu'on y a ajouté.

Le Lédum eſt l'arbriſſeau, le Lédanon la ſubſtance graſſe qu'il produit. Le meilleur Lédanon eſt celui qui eſt odoriférant, qui tire ſur le vert, qui ſe mollifie aiſément, & qui n'eſt ni ſabloneux, ni moiſi, mais réſineux. Voyez Dioſcorides, Liv. I. Chap. CXXVIII, pag. 65, & le Commentaire de Mathiole. Pline, Liv. XII. Cap. XVII. Tom. I. pag. 666, lin. 16, &c.

Le Lédum eſt une eſpece de Ciſthus; & Galien (*c*) & Dioſcorides (*d*) aſſurent que le Lédanon provient du Ci-

(*a*) Dioſcorid. ibid. Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Cap. XVII. Tom. I. pag. 666. lin. 30.

(*b*) Relat. d'un voyage du Levant. Tom. I. Lett. II. pag. 72 & ſuiv.

(*c*) Galen. de ſimplici medicament. virtute. Lib. VII. pag. 91. lin. 23.

(*d*) Dioſcorid. Lib. I. Cap. CXXVIII. Typis Wecheli 1598, *in-fol.*

ſthus

Rhus (*a*) τὸ δὲ καλούμενον Λάδανον, ἐξ αὐτῆς (*nempe* κίσθου) γίγνεται. Pline a lu, ſuivant toutes les apparences, ἐκ κισσοῦ, puiſqu'il traduit (*b*) *edera flore deroſo*. C'eſt le ſentiment de Daléchamps, que le P. Hardouin n'auroit pas dû rejetter ſi légerement. Au reſte ce ne ſeroit point la premiere faute où Pline ſeroit tombé par négligence ou par trop de précipitation. Si l'on diſoit κίστος, & κίσθος, comme on le voit dans les paſſages que je viens de citer de Galien & de Dioſcorides, il paroît qu'on diſoit auſſi κισσός, comme on le remarque dans ce vers (*c*) de Ruphus d'Epheſe :

Κισσῆ ἀνθήεντος ἐπίδρμεναι ἄκρα πέτηλα.

(181) §. CXII. *Que les Arabes appellent Ladanon.*) Les Arabes l'appellent (*d*) Ladan, ſuivant la remarque de M. Weſſeling.

(182) §. CXII. *Des boucs & des chevres.*) Il y a dans le grec τῶν γὰρ αἰγῶν τῶν τράγων où il manque certainement quelque choſe. Je lis avec M. Tydeman τῶν γὰρ αἰγῶν τῶν τε τράγων. Voyez la note de M. Weſſeling.

(183) §. CXIII. *Tous les bergers de ce pays, &c.* . . . . .

(183*) §. CXIII. *L'autre eſpece de moutons a la queue large d'une coudée.*) Dans le pays d'Yaman & de Zeyla en Afrique, il y a des moutons, dit l'Auteur (*e*) de l'Hiſtoire des Voyages, dont la queue n'eſt pas moins large que les feſſes. Elle a ſept ou huit pouces de long, & reſſemble à un oreiller ſans coins.

Entre le Sénégal & la Gambra (*f*), on voit des mou-

(*a*) Galeni de ſimplici medicament. virtute. Lib. VII. pag. 91. lin. 23.

(*b*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Cap. XVII. Tom. I. pag. 666. lin. 26.

(*c*) Galeni de Compoſit. Medicam. per ſingulas corporis partes. Lib. I. pag. 160. lin. 8.

(*d*) Ol Celſii Hierobotan. Pars. I. pag. 284.

(*e*) Hiſtoire Générale des Voyages, Tom. V. pag. 214.

(*f*) Ibid. Tom. III. pag. 297.

tons dont les queues ſont ſi groſſes & ſi peſantes que les Bergers ſont obligés de les ſoutenir ſur une eſpece de petit chariot, pour aider l'animal à marcher.

Ce que les moutons (*a*) ont de plus remarquable au Cap de Bonne Eſpérance, eſt la longueur & l'épaiſſeur de leur queue, qui peſe entre quinze & vingt livres.

Ce que rapporte des moutons d'Afrique, l'Hiſtoire des Voyages, rend croyable ce que raconte Hérodote de ceux d'Arabie.

(184) §. CXIV. *Des Eléphants monſtrueux.*) On peut voir dans le Lexique Ionien d'Æmylius Portus, les raiſons qui m'ont engagé à traduire de la ſorte ἀμφιλαφὴς.

(185) §. CXV. *Nomment Eridan.*) M. l'Abbé Bellanger (*b*) croyoit qu'Hérodote vouloit parler de l'Eridan, fleuve d'Italie, au ſujet duquel cet Hiſtorien avoue ſon ignorance. Pline le Naturaliſte étoit de (*c*) même ſentiment; mais il regardoit comme une choſe étonnante ce qu'avoit dit Hérodote, que quelques recherches qu'il eût faites, il n'avoit pu trouver perſonne qui eût vu cette riviere, quoiqu'il eût paſſé une partie de ſa vie à Thurium, dans la grande Grece. *Auctor ille* (*Herodotus*) *hiſtoriam condidit Thuriis in Italiâ. Quo magis mirum eſt, quod eidem credimus, qui Padum amnem vidiſſet, neminem ad id tempus Aſiæ Græciæque, aut ſibi cognitum.* Cette réflexion auroit bien dû faire voir à Pline & à M. Bellanger, que notre Hiſtorien avoit en vue un autre Eridan.

Hérodote ne peut croire ce qu'on lui dit de ce fleuve Eridan, d'où vient l'ambre, parce que ce mot Eridan eſt grec. Il ne faiſoit pas attention que le nom véritable de cette riviere avoit été altéré en paſſant par différentes bouches, &

(*a*) Ibid. Tom. V. pag. 189.

(*b*) Eſſais de Critique, &c. pag. 292, &c.

(*c*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. XII. Cap. IV. Tom. I. pag. 657. lin. 5.

que les Grecs, en l'adoptant, lui avoient fait prendre une tournure grecque, comme ils l'ont fait à tant d'autres noms. Cet Eridan n'eſt & ne peut être autre que le Rhodaune, qui ſe jette dans la Viſtule, aſſez près de Dantzic. On trouve encore de ces côtés-là une très-grande quantité d'ambre.

(186) §. CXV. *Et dont.*) Il faut lire ἀπ' ὅτεω. Voyez Liv. I. §. VII. note 22. Cette leçon ſe trouve auſſi dans l'édition de M. Borheck.

(187) §. CXV. *Les iſles Caſſitérides.*) Les Phéniciens étoient le ſeul peuple qui fît le commerce de ces iſles. Comme il leur étoit d'un très-grand rapport, ils cachoient, avec le plus grand ſoin, la ſituation de ces iſles; de crainte que les autres nations ne vouluſſent partager avec eux leurs profits. De-là vient que, lorſqu'ils avoient occaſion d'en parler, ils ne s'expliquoient qu'obſcurément. Hérodote, qui vivoit dans un temps où les Phéniciens faiſoient encore ce commerce, ne put jamais, dans la Phénicie même, découvrir rien de certain ſur le commerce de ces iſles, & s'eſt cru en droit de les traiter de fabuleuſes. Ces iſles n'en exiſtoient pas moins. & il paroît qu'elles ſont les mêmes que les Sorlingues; mais comme les Phéniciens tiroient auſſi de l'étain de la Grande Bretagne, je crois qu'ils comprenoient auſſi cette iſle ſous ce nom.

(187*) §. CXV. *Qui ait pu me dire.*) Il y a dans le grec μελετῶν. Il faut donner la torture à ce participe pour lui faire ſignifier σπουδῇ ἐθελήσας, « quoique j'aie donné tous mes ſoins». Le MS. de Sancroft porte με λέγειν, & celui du college d'Eaton μοι λέγοντος. Ces leçons ſont évidemment altérées; mais elles ont fait ſoupçonner à M. Valckenaer qu'Hérodote avoit écrit με λέγων. Les Auteurs les plus attiques parlent ainſi. Le même M. Valckenaer en a pris occaſion de corriger un paſſage de l'Archidamus d'Iſocrates, dont le dernier éditeur, M. l'Abbé Auger, a bien fait de profiter; mais

il auroit dû citer l'endroit des ouvrages de ce Savant, où il avoit puisé cette remarque.

(188) §. CXVII. *Elle est située sur les frontieres.*) Il y a dans le texte : τοῦτο τὸ πεδίον ἦν μέν κοτε Χορασμίων, ἐν οὔρεσι ἐόντων Χορασμίων τε αὐτέων. Ce passage est manifestement altéré. Je ne m'arrêterai point aux changemens qu'y vouloient faire Messieurs Reiske & Abresch, & qu'on peut voir dans les notes de Messieurs Wesseling & Valckenaer. Ces deux derniers Savans proposent de lire τοῦτο τὸ πεδίον ἦν μέν κοτε Χορασμίων, ἐν ὄυρεσι ἐὸν τῶν Χορασμίων τε αὐτέων. Il n'y a plus alors la moindre difficulté. Mais la vraie leçon a été conservée par le MS. de la Bibliotheque du Roi, où on lit : τοῦτο τὸ πεδίον ἦν μέν κοτε Χορασμίων ἓν ὄυρεσι (& au-dessus, ὀύροισι) ἐὸν Χορασμίων τε αὐτέων, &c. l'article est en effet inutile. Les Manuscrits B. & D. portent τοῦτο τὸ πεδίον ἦν μέν κοτε Χορασμιῶν τε αὐτῶν καὶ, &c.

(189) §. CXVII. *En hiver il pleut.* Il y a dans le grec : en hiver le Dieu (Jupiter) pleut ; telle étoit l'expression ordinaire. Τί γὰρ ὁ Ζεὺς ποιεῖ ; quel temps fait-il ? *Aristoph. Av.* 1501. Χὠ Ζεὺς ἄλλοκα μεὺ πίλει ἄιθριος, ἄλλοκα δ' ὗει, tantôt il pleut, & tantôt il fait beau. *Theocrit. Idyll. IV. vers.* 43.

(190) §. CXIX. *Darius trouvant.*) Avant cela, il y a dans le grec : *faisant usage de cette pensée, elle dit cela* ἔλεξε ταῦτα. Cette leçon, qui est celle du fragment de la Bibliotheque du Roi, & du Manuscrit A de la même Bibliotheque, du Manuscrit de Vienne, & de celui de Valla, paroît la seule bonne. On lit aussi dans le même Manuscrit de la Bibliotheque du Roi Χρεομένη, qui est un ionisme qu'il faut rendre à Hérodote.

(191) §. CXX. *A la Cour.*) Il y a dans le grec, *à la porte du Roi.* Les grands Seigneurs attendoient à la porte des Rois en Perse. Cet usage, établi par Cyrus, s'est conservé aussi long-temps que la Monarchie, & même encore actuel-

lement en Turquie, on dit la Porte Ottomane pour la Cour. Voyez ma traduction des Amours de Chéréas & de Callirhoë, vol. II. pag. 255.

(192) §. CXXI. *Anacréon de Téos.*) Il n'eſt point étonnant de voir à la Cour d'un Tyran un Poëte qui célébre perpétuellement le vin & l'amour. Ses vers ſont pleins des louanges de Polycrates. Quel contraſte avec Pythagore! Ce Philoſophe (*a*) s'appercevant que la tyrannie s'introduiſoit à Samos, paſſa en Egypte, & de-là à Babylone, pour s'inſtruire. De retour dans ſa patrie, comme la tyrannie ſubſiſtoit encore, il fit voile pour l'Italie où il finit ſes jours.

(193) §. CXXII. *Minos de Cnoſſe.*) Les Lydiens (*b*), les Pélaſges, les Rhodiens, les Phrygiens, les Phéniciens, les Egyptiens, les Miléſiens, les Cariens, &c. eurent, il eſt vrai, l'empire de la mer. Mais il n'eſt queſtion dans le paſſage d'Hérodote que de Princes ou de Tyrans, comme l'a très-bien remarqué le judicieux & ſavant M. Weſſeling.

Ce que dit Hérodote de la puiſſance de Minos ſur mer, eſt confirmé par (*c*) Thucydides & par Diodore de Sicile. Celui-ci dit (*d*), en termes exprès, qu'il eſt le premier d'entre les Grecs qui ſe ſoit rendu maître de la mer.

Quant à Polycrates, Thucydides (*e*) & Strabon (*f*) appuient le témoignage d'Hérodote.

(194) §. CXXII. *Mais quant à ce que l'on appelle les temps hiſtoriques.*) C'eſt le véritable ſens de ce paſſage, comme l'a très bien expliqué Scaliger (*g*). Ἀνθρωπηίη γενεὴ, les temps

(*a*) Strabo, Lib. XIV. pag. 945. C.
(*b*) Caſaubon ad Polyb. pag. 192.
(*c*) Thucydid. Lib. I. §. IV. pag. 5.
(*d*) Diodor. Sicul. Lib. IV. §. LX. Tom. I. pag. 304. lin. 40.
(*e*) Thucydid. Lib. I. §. XIII. pag. 12.
(*f*) Strab. Lib. XIV. pag. 945. B.
(*g*) Canon. Iſagog. Lib. III. pars altera. pag. 278.

humains, vrais, hiſtoriques ſont oppoſés à μυθικὰ, aux temps fabuleux.

(195) §. CXXII. *Si donc vous ſuivez mes conſeils.*) σὺ νῦν ὧδε ποιήσας. νυν eſt ici enclitique & ſignifie *igitur*. Il faut donc écrire σύ νυν ὧδε ποιήσας avec les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, & ceux qu'a cités M. Weſſeling dans les variantes.

(196 §. CXXIII. *Fit remplir de pierres.*) Annibal ſe ſervit d'une pareille ruſe pour ſe ſouſtraire aux dangers dont le menaçoit l'avidité des Gortyniens. Il remplit de plomb des (*a*) amphores, en fit couvrir la ſuperficie d'or & d'argent, & les dépoſa dans le temple de Diane en préſence des principaux du pays, comme s'il leur eût confié toute ſa fortune.

(197) §. CXXIII. *Ayant fait fermer les coffres avec un nœud.*) Avant l'uſage des ſerrures, on avoit coutume dans les temps anciens, de fermer avec des nœuds. Il y en avoit de ſi difficiles, que celui ſeul qui en avoit le ſecret, pouvoit les délier. Tout le monde connoît le fameux nœud Gordien. On trouve ſouvent cet uſage dans Homere.

(*b*) Αὐτίκ' ἐπάρτυε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλε
Ποικίλον, ὃν ποτέ μιν δίδαε φρεσὶ πότνια Κίρκη.

Il ferma ſur le champ le coffre, & y fit promptement un nœud merveilleux, dont Circé lui avoit donné le ſecret. « Ce » nœud, dit (*c*) Euſtathe, étoit, à ce qu'il paroît, bien sûr. » Il peut même paſſer pour un proverbe à l'égard des choſes » qui ſont bien ſcellées. Les Anciens avoient coutume de

(*a*) Corn. Nepos Cap. XXIII. §. IX. pag. 592. Juſtin. Hiſt. Lib. XXXII. Cap. XV. pag. 596.

(*b*) Homer. Odyſſ. Lib. VIII. verſ. 447.

(*c*) Euſtath. in Homer. Tom. III. pag. 1603. lin. 47. & ſeq.

» ſe ſervir de pareils nœuds. Les clefs ſont dues aux mo-
» dernes, c'eſt une invention des Lacédémoniens ».

Il eſt bien étonnant que les Lacédémoniens, qui n'avoient rien en propre, euſſent inventé les clefs, qui mettent les biens à couvert de toute ſurpriſe. Ces peuples avoient ſans doute alors dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

(198) §. CXXV. *Que j'ai horreur de rapporter*) Orétès le fit écorcher ſans doute en vie. Ce ſupplice étoit aſſez ordinaire en Perſe. Voyez la note de M. Weſſeling.

(199) §. CXXVI. *De ces temps de troubles.*) Je lis avec le Manuſcrit de Sancroft, Valla & M. Weſſeling, ἐν ταύτῃ τῇ παραχῇ. On liſoit dans les éditions précédentes ἐν ταύτῃ τῇ ἀρχῇ.

(200) §. CXXVIII. *Pour terminer leurs conteſtations.*) Je prends ici κατελάμβανε dans le même ſens qu'il a plus bas, Liv. VII. Paragraphe IX. pag. 511. lign. 5. Æmylius Portus l'a très-bien expliqué dans ſon Lexique Ionique.

(201) §. CXXVIII. *Vous défend de ſervir.*) Βασιλεὺς Δαρεῖος ἀπαγορεύει ὑμὶν μὴ δορυφορέειν Ὀροίτεα. « Dans (*a*)
» l'uſage ordinaire on ſe ſert de négations ſuperflues, comme
» celle-ci : Je vous défends de *ne point* faire, au lieu de,
» je vous défends de faire ». Κᾀν τῇ συνηθείᾳ δὲ πολλάκις παρελκούσαις ἀποφάσεσι χρώμεθα ὡς τὸ ἀπαγορεύω σοι μὴ ποιεῖν, ἀντὶ τοῦ ἀπαγορεύω σοι ποιεῖν

Olympius ſe ſervit (*b*) d'un moyen à peu-près pareil pour faire périr Strélichon.

(202) §. CXXX. *Qu'il uſoit de diſſimulation.*) Gronovius a rendu ce paſſage, *ſed tamen viſus fuit Dario notitiam artis peritè didiciſſe.* Henri Etienne l'avoit cependant parfaitement

(*a*) Gregorius de Dialectis, pag. 43.
(*b*) Zozimi Hiſtor. Lib. V. pag. 344.

bien traduit dans ſon Tréſor de la Langue Grecque. M. Weſſeling l'a corrigé dans ſon édition.

(202*) §. CXXX. *S'il prétendoit.*) Il y a dans le grec εἰ ἐπίτηδες, *ſi ex induſtriâ*, que j'ai traduit, *s'il prétendoit*; cela m'a paru rendre la penſée d'Hérodote.

(203) §. CXXX. *Puiſoient dans un coffre.*) Ce paſſage eſt corrompu; les uns liſent τὸν χρυσὸν σὺν θήκῃ, d'autres τοῦ χρυσοῦ τὴν θήκην, & quelques autres τοῦ χρυσοῦ συνθήκην. M. Toup me paroît avoir mieux rencontré. Après avoir (*a*) remarqué que les Grecs ne diſent point ὑποτύπτειν τὴν θήκην; mais ὑποτύπτειν ἐις τὴν θήκην, il corrige ὑποτύπτουσα δὲ ἑκάστη φιάλη ΕΣ ΤΗΝ ΧΡΥΣΟΘΗΚΗΝ ἐδωρίετο τὸν Δημοκήδεα. Hérodote s'étoit auparavant ſervi de ce même régime : ὑποτύπτοντες ἐς λίμνην. Χρυσοθήκη eſt un coffre où l'on ſerre de l'argent, un coffre-fort.

J'ai adopté dans ma traduction cette correction qui m'a paru plus heureuſe que les autres.

A l'égard de l'interprétation du mot ὑποτύπτουσα, on peut conſulter la note 442 ſur le § CXXXVI du Liv. II; ainſi, d'après l'explication que j'ai donnée dans cette note du mot ὑποτύπτειν, φιάλῃ ὑποτύπτειν, c'eſt mettre la coupe ſous le tas de pieces d'or, & la retirer auſſi pleine qu'il ſoit poſſible. Voyez auſſi la note de M. Valckenaer, pag. 263. note 45.

(204) §. CXXXI. *Il vivoit avec un pere.*) Le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi porte auſſi Πολυκράτει ὡμίλησε πατρὶ συνείχετο ἐν τῇ κ. τ. λ.

(205) §. CXXXI. *Une penſion de cent mines.*) Je ſoupçonne cet endroit d'avoir été altéré par les copiſtes. Athenes, dans le temps de ſa plus grande ſplendeur, ne donnoit à ſes Ambaſſadeurs que deux drachmes par jour. Or, il faut cent

(*c*) Emendationes in Suidam, pars tertia, pag. 326.

drachmes pour faire une mine. Ajoutez à cela, qu'il n'y a gueres d'apparence que les Athéniens aient jamais donné une penſion à un Médecin étranger, comme on le voit dans le Plutus d'Ariſtophanes, vers 407. « Peut-il y avoir des » Médecins dans une ville, où ils ſont ſi mal payés & ſi » mépriſés ». Si dans le temps où Athenes étoit très-riche, on ne donnoit que deux drachmes par jour à un Ambaſſadeur, comment avant la guerre de Perſe, temps où elle étoit fort pauvre, auroit-elle pu faire une penſion de cent mines à un Médecin ?

Si tout ce que raconte Hérodote de ce Médecin eſt exactement vrai, il faut qu'il ait eu l'ame bien baſſe, pour préférer le ſéjour de Samos, pays eſclave, & où il ne pouvoit y avoir que des eſclaves, à celui d'une ville libre comme Athenes, & cela pour vingt mines de plus que lui donnoit le Tyran. VALCKENAER.

M. Valckenaer auroit pu faire le même reproche à Anacréon ; en un mot, à tous ceux qui préferent les careſſes des deſpotes aux charmes de la liberté.

(206) §. CXXXI. *Les Argiens paſſoient, &c.*) Euſtathe rapporte auſſi ce paſſage dans ſes Commentaires ſur Denys le Périégete (*a*).

(207) §. CXXXIV. *L'ame croît avec le corps.*) On ne ſera peut-être pas fâché de voir ici quelques vers de Lucrece ſur la même penſée, avec l'exacte & élégante traduction de feû M. de la Grange.

Praterea (b), gigni pariter cum corpore, & una
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.

(*a*) Euſtath. in Dionyſ. Perieg. pag. 76 col. 2. lin. 3.
(*b*) Lucret. Lib. III. verſ. 446, &c.

Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore; ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Indè ubi robuſtis adolevit viribus ætas :
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis :
Poſt ubi jam validis quaſſatus eſt viribus ævi
Corpus; & obtuſis ceciderunt viribus artus :
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.

» D'ailleurs nous la (l'ame) voyons naître avec le corps, » croître & vieillir avec lui. L'enfant a le corps foible & la » démarche mal aſſurée. Les idées de ſon ame n'ont pas plus » de conſiſtence. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit auſſi » l'intelligence, & augmente la vigueur de l'ame. Enſuite, quand » l'effort puiſſant des années a courbé le corps, émouſſé les » organes, & épuiſé les forces, le jugement chancele, & » l'eſprit s'embarraſſe comme la langue : enfin, tous les reſ- » ſorts de la machine manquent à la fois ».

(208) §. CXXXIV. *Marchez plutôt contre la Grece.*) On ſe ſervit encore d'un autre moyen, ſi l'on en croit (*a*) Dinon dans ſon Hiſtoire de Perſe; car je ne doute point qu'il n'ait eu en vue Darius, quoique ce Prince ne ſoit point nommé dans le paſſage en queſtion. On ſervoit, dit cet Hiſtorien, ſur la table du Roi tous les mets que produiſent ſes états. Celui qui le premier régna dant ce pays croyoit que les Rois ne devoient uſer d'aucuns mets & d'aucune boiſſon qui venoient des pays étrangers. De-là, on en fit une loi dans la ſuite. Un certain eunuque ayant ſervi, avec le reſte du deſſert, des figues de l'Attique, le Roi lui demanda de quel pays elles étoient; lorſqu'il eût appris qu'elles venoient d'A-

(*a*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIV. pag. 652.

thenes, il ordonna de les vendre aux marchands qui étalent sur la place, jusqu'à ce qu'il pût en prendre quand il le voudroit sans les acheter. On dit que l'Eunuque fit cela de propos délibéré, afin de lui rappeller son expédition contre Athenes.

Il paroît cependant par la fin de ce passage, que Darius avoit déja résolu de porter la guerre en Grece; mais qu'il l'avoit oublié, ou qu'il n'y pensoit que foiblement. Au reste, le texte d'Athénée est altéré : ξενικῷ δὲ οὐδενὶ οὔτε βρώματι, οὔτε ποτῷ ᾤετο δεῖν ὁ ἐξ ἀρχῆς τοὺς βασιλεῖς χρῆσθαι. Je crois qu'il faut lire ὁ ἐξ ἀρχῆς βασιλεύσας τοὺς βασιλεῖς χρῆσθαι.

(208*) §. CXXXV. *Quelque chose qui arrivât.* Il y a dans le grec πάντως, absolument.

(209) §. CXXXV. *Qu'il le feroit accompagner par un, &c.*) ἔφη συμβαλλέεσθαι. Je crois qu'il faut lire ἔφη συμβαλέεσθαι avec un seul lambda; d'autant plus qu'Eustathe (*a*) le rend par συμβαλεῖσθαι, & qu'il se trouve de la sorte dans les Manuscrits A, B & D. de la Bibliotheque du Roi. C'est aussi la leçon de l'Edition toute grecque d'Henri Etienne. Ce mot signifie qu'on *l'aideroit* d'un vaisseau, qu'on lui *fourniroit* un vaisseau.

(210) §. CXXXV. *L'épreuve.*) Μὴ εὖ. Il faut lire avec M. Reiske μη εὖ. Εὖ est un Dorisme dont font aussi usage les Ioniens (*b*) pour οὗ *sui ipsius*. On le trouve aussi dans le Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi; ce qui appuie cette conjecture qu'approuve M. Wesseling.

(211) §. CXXXVI. *Par bonté pour Démocedes.* Cette expression ἐκ χρηστώνης τῆς Δημοκήδεος ne peut absolument

(*a*) Eustah. ad Homerum, pag. 741 lin. 64.

(*b*) Gregorius de Dialectis, pag. 76.

ſubſiſter. M. Weſſeling y ſubſtitue ἐκ ῥησιάνης τῆς Δημοκήδεος, & il a pour lui un Manuſcrit du Docteur Askew. C'eſt la leçon que j'ai ſuivie, Cela doit ſe prendre dans le même ſens que cette phraſe d'Elien (*a*) ὑπὲρ τολμήματος τῶν παίδων *pro ſcelere in pueros*. Ma traduction le fait aſſez ſentir. M. Borheck a admis cette leçon dans le texte de ſon édition.

(212) §. CXXXVII. *A coups de bâtons.*) Quelques Auteurs diſent que les (*b*) Crotoniates dépouillerent de ſes habits le Perſe qui avoit voulu arrêter Démocedes, & qu'ils en revêtirent le Licteur du principal Magiſtrat. Depuis ce temps le Licteur viſite, avec le premier Magiſtrat, tous les ſept jours dans cet habit, les autels des Dieux; mais ce n'eſt ni par luxe, ni par inſolence, mais pour inſulter aux Perſes. Cet habit étoit de pourpre (*c*).

(213) §. CXXXVII. *Le nom de ce Lutteur.*) L'athlete (*d*) Milon fut pluſieurs fois vainqueur dans les jeux Olympiques. Il mourut malheureuſement. Il étoit déja fort âgé, & depuis pluſieurs années il avoit renoncé à ſa profeſſion, lorſque paſſant ſeul par une forêt d'Italie, il vit ſur ſon chemin un chêne entr'ouvert. Il lui prit envie d'eſſayer s'il lui reſtoit encore de la force. Il paſſe ſes doigts dans la fente, & s'efforce de fendre entierement ce chêne. Il le fend en effet juſqu'à la moitié du tronc. Ayant réuſſi juſqu'à ce point, il ceſſe de faire effort, & relâche ſes bras, comme ſi tout eût été fait. L'arbre par ſa force élaſtique ſe referme & lui prend les mains. Milon ne pouvant plus les retirer, des bêtes ſauvages le dévorerent, ſans qu'il pût ſe défendre.

(*a*) Ælian. Var. Hiſt. Lib. V. Cap. XXI. pag. 437.
(*b*) Athen. Deipnoſophiſt. Lib. XII. Cap. IV. pag. 522. C.
(*c*) Id. ibid. A.
(*d*) Aulus Gell. Noct. Attic. Lib. XV. Cap. XVI.

(214) §. CXXXIX. *Comme on peut le croire.*) Il faut lire ὡς ἐικὸς ioniquement avec les Manuſcrits A, B & D de la Bibliotheque du Roi.

(215) §. CXXXIX. *Fils d'Æacès.*) Syloſon (*a*) avoit été laiſſé ſimple particulier par ſon frere Polycrates. Darius, fils d'Hyſtaſpes, qui n'étoit point encore Roi, ayant déſiré avoir un habit qu'il lui avoit vu, celui-ci lui en fit préſent. Lorſqu'il fut Roi, il reconnut ce don par la Tyrannie de Samos. Syloſon gouverna avec tant de ſévérité que l'iſle devint déſerte. Delà étoit venu le proverbe, pays déſert par le moyen de Syloſon.

Syloſon eut un fils, nommé Æacès, comme ſon pere, qui fut après lui Tyran de Samos. Il fut dépoſſédé par Ariſtagoras de Milet. Voyez ci-deſſous Liv. VI. §. XIII.

(216) §. CXL. *Et à qui je dois de la reconnoiſſance pour les bienfaits, &c.*) Voyez Liv. I. §. LXI. note 144. Il faut lire ᾧ ἐγὼ προαιδέυμαι avec les Manuſcrits A. B. D. de la Bibliotheque du Roi.

(217) §. CXLI. *Il fit embarquer ſes troupes.*) Ἔστειλε τὴν στρατίην. στέλλω ſe dit d'un voyage par mer, comme d'un voyage par terre. Henri Etienne remarque dans ſon Tréſor de la langue grecque qu'Euripides a dit στέλλειν στρατόν pour embarquer des troupes. Je ne me rappelle point d'avoir vu cette expreſſion dans Euripides; mais on trouve dans (*b*) Eſchyle ἀφ' οὗπερ παῖς ἐμὸς στείλας στρατὸν Ἰαόνων γῆν ὤιχεται. » Depuis le temps que mon fils, embarquant une armée, eſt allé » en Grece ». Le Scholiaſte dit très-bien ſur ce paſſage στέλλω, πλέω.

(218) §. CXLII. *L'aire ſacrée.*) τέμενος eſt l'eſpace conſacré qui eſt autour d'un autel, ou d'un temple. Κύκλῳ (*c*)

(*a*) Strab. Lib. XIV. pag. 945. D.

(*b*) Æſchyl. Perſ. verſ. 175.

(*c*) Monumentum Aphrodiſienſe. Vide Antiquit. Aſiat. pag. 154.

τε ἐκείνῃ τῇ ἱερῇ εἶναι τέμενος, εἶναι ἱερὸς τόπος ἄσυλος ἔσται. Que ce qui environne le temple, ſoit piece de terre, ſoit lieu ſacré, jouiſſe du droit d'aſyle.

Fabius (*a*) .... *ſcribit* .... *in eâ pugnâ Jovis Statoris ædem votam ut Romulus ante voverat: ſed fanum tantùm, id eſt, locus templo effatus jam ſacratus fuerat.*

(219) §. CXLIII. *Ils regardoient comme une choſe indigne, &c.*) J'ai accommodé la traduction à la conjecture de Corneille de Paw. Voyez la note de feû M. Weſſeling.

(220) §. CXLIV. *N'y trouverent pas la moindre réſiſtance.*) Les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi portent οὐ τί τίς σφι χεῖρας ἀνταείρεται, comme l'avoient conjecturé Corneille de Paw & d'Orville. C'eſt la vraie leçon, qui ſignifie mot à mot *perſonne ne leva la main contre eux.*

(221) §. CXLVI. *Aſſis.*) Il y a dans le grec : τοὺς διφροφορευμένους. Hérodote avoit expliqué ce terme un peu plus haut §. CXLIV. par θρόνους θέμενοι .... ἐκαλίσαλο .... ayant fait apporter des ſieges, ils s'aſſirent. Ainſi τοὺς διφροφορευμένους. ſignifie ici des gens *aſſis ſur des ſieges.*

(222) §. CXLVIII. *Qu'il eût à ſortir.*) Elien (*b*) prétend que Mæandrius de Samos s'étant brouillé avec les Athéniens, cela donna lieu à la guerre que les Perſes firent aux Grecs. Je penſe qu'il confond Mæandrius avec Ariſtagoras de Milet, & encore celui-ci ne ſe brouilla pas avec les Athéniens. Ce furent, au contraire, leurs liaiſons qui occaſionnerent la guerre de Perſe. Périzonius ſe trompe lorſqu'il avance qu'on peut inférer la vérité de ce que dit Elien du Livre III d'Hérodote §. CXLII.

(*a*) Tit. Liv. Lib. X. §. XXXVII. Tom. III. pag. 145.

(*b*) Ælian. Var. Hiſt. Lib. XII. Cap. LIII. Tom. II. pag. 816.

(223) §. CXLIX. *Comme dans un filet.*) Les Perſes ſe tenoient tous par la main, & parcouroient ainſi toute l'iſle, dont ils vouloient prendre les habitans. C'eſt ce qui a fait dire à Philoſtrate, en parlant des Erétriens : ils (*a*) éprouverent la même choſe que les poiſſons ; car ils furent pris comme dans un filet. Notre Auteur explique cette méthode des Perſes, plus bas, Liv. VI. §. XXXI.

(224) §. CXLIX. *Sans aucun habitant.*) Strabon attribue cette diſette d'habitans à la ſévérité de Syloſon, & non aux ravages des Perſes. Voyez ci-deſſus §. CXXXIX. note 215. L'un & l'autre peut être vrai. L'iſle fut repeuplée, mais la cruauté du Tyran la dépeupla de nouveau.

(225) §. CLI, *Ne penſant pas qu'une mule pût jamais engendrer.*) Les mules engendrent rarement. Quand cela arrivoit autrefois, on regardoit cela comme un prodige qu'il falloit expier. Théophraſte aſſure, au rapport (*b*) de Pline, que la mule engendre communément en Cappadoce ; mais que c'eſt un animal d'une eſpece particuliere. *Theophraſtus vulgò parere in Cappadociâ tradit : ſed eſſe id animal ibi ſui generis.*

(226) §. CLIII. *Lorſque les mules, toutes ſtériles qu'elles ſont.*) Il y a dans le grec ἡμέαι περ ἡμίονοι τέκωσι ; j'ai voulu exprimer la force de la particule περ, qui n'eſt point oiſive, comme bien des perſonnes ſe l'imaginent, elle donne de l'énergie à l'expreſſion, & ſignifie lorſque les mules, *Toutes mules qu'elles ſont*, c'eſt-à-dire, lorſque les mules, tout ſtérile qu'eſt cet animal, engendreront. Τά τε στύγεουσι θεοί περ ſéjour craint des Dieux, tout Dieux qu'ils ſont. Hom. Iliad. Lib. XX. verſ. 65. Voyez *Hoogeveen Doctrina Particularum Græcarum.* Cap. XLIV. Sect. III. pag. 1048, &c.

(*a*) Philoſtrat. vita Apollon. Lib. I. Cap. XXIII. pag. 29.

(*b*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. VIII. Cap. XLIV. Tom. I. pag. 470. lin. 13.

(227) §. CLIII. *En conſéquence de ce préſage.*) Voyez Livre V. §. LXXII. note 164.

(228) §. CLIV. *Les belles actions.*) Le mot grec ἀγαθοεργίαι, dont ſe ſert Hérodote, en parlant de l'action de Zopyre, ſignifie de belles actions, de grands exploits, des exploits de ces hommes courageux & dévoués au ſervice de leur patrie, qu'Hérodote appelle ἄνδρας ἀγαθοὺς τὰ πολέμια Liv. VII. §. CCXXVIII, ajoutant qu'entre tous les peuples qu'il connoît, il n'y en a point qui les honorent plus que les Perſes. La verſion latine de Valla porte *beneficia*, ce que M. Rollin a pris pour des *bienfaits* d'un ſujet envers ſon Souverain, ſans faire attention ni à la ſignification du mot grec ἀγαθοεργίαι, ni à la ſubordination d'un ſujet, dont les ſervices envers ſon Souverain ne peuvent s'appeller *bienfaits*. Voyez Eſſais de Critique ſur les Ecrits de M. Rollin, par M. (*a*) van der Meulen, page 80.

(229) §. CLIV. *Ayant fait réflexion.*) 1°. ἄλλῳ ſe rapporte à ἔργῳ; les Traducteurs s'y ſont trompés. 2°. ἐφράζετο ſignifie *il conſidéra, il réfléchit*, & eſt bien différent de ἔφραζε, *il dit*. Valla s'étoit ſervi de cette derniere explication, & du Ryer l'avoit ſuivi à ſon ordinaire. M. Bellanger ne s'y étoit pas trompé. 3°. Il faut lire ὑποχειρίην avec le Manuſcrit A ſur vélin de la Bibliotheque du Roi, & ceux dont fait mention M. Weſſeling, dans les variantes. Voyez la note de M. Valckenaer.

(229*) §. CLV. *La porte de Ninive.*) Il y a dans le grec des Ninivites. Νῖνος ſignifie Ninive, & Νίνιος un habitant de Ninive. Voyez Etienne de Byzance & Suidas au mot Νῖνος.

(230) §. CLV. *Ce qu'il faudra.*) J'ai ſuivi la correction de M. Valckenaer qui lit τὰ δεῖ ποιέειν au lieu de τά δε

(*a*) M. Bellanger s'étoit caché ſous le nom de van der Meulen.

ποιεῖν des éditions. On trouve dans le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi ταῦτα ποιεῖν.

(231) §. CLVI. *A l'aſſemblée de la nation.*) ἐπὶ τὰ κοινὰ τῶν Βαβυλωνίων, ſignifie ou l'aſſemblée du peuple, ou celle du ſénat & du peuple, ou celle du ſénat, ſuivant la forme de gouvernement établie en cette ville. Je penche pour la ſeconde ſignification.

(232) §. CLIX. *Darius s'en étant rendu maître.*) « Xerxès (*a*) » irrité contre les Babyloniens qui s'étoient révoltés, leur défen- » dit, lorſqu'il les eut reconquis, de porter des armes, & leur » ordonna de ne s'occuper que de chants, d'inſtruments » de muſique, & du commerce des courtiſanes, &c. »

Les Babyloniens ne ſe ſont pas révoltés ſous Xerxès. Plutarque lui attribue un fait qui regarde Darius. Quoiqu'il en ſoit, après la réduction de Babylone, les Rois de Perſe firent leur réſidence dans trois grandes villes ; ils (*b*) paſſoient l'hiver à Babylone, l'été en Médie (ſans doute à Agbatanes), & la plus belle partie du printemps à Suſes.

(233) §. CLX. *Déclaroit ſouvent.*) « Darius (*c*) ayant » ouvert une groſſe grenade, & quelqu'un lui ayant de- » mandé de quelle choſe il auroit voulu avoir autant qu'il » y avoit de grains dans cette grenade, il répondit : de » Zopyres ». Hérodote raconte ce trait de Megabyze, Liv. IV. §. CXLIII, & il eſt beaucoup plus croyable.

(*a*) Plutarch. Apophthegm. pag. 4. ex Edit. Maittarii, Londini 1741. *in*-4°.

(*b*) Idem. de Exſilio. pag. 604. C.

(*c*) Id. Apophthegm. pag. 3. ex Edit. Maittarii.

(234) §. CLX. *Qui commanda en Egypte &c.*) Les Egyptiens (*a*) s'étant révoltés ſous Artaxerxès, élurent pour leur Roi Inaros. Celui-ci fit alliance avec les Athéniens, qui envoyerent à ſon ſecours la flotte avec laquelle ils attaquoient l'iſle de Cypre (*b*). Ils remporterent une victoire complette ſur les Perſes (*c*); mais Artaxerxès, ayant envoyé en Egypte une armée nombreuſe ſous la conduite de Mégabyſe, fils de Zopyre, eut le deſſus. Mégabyſe & Artabaze, témoins des belles actions des Athéniens, firent un traité avec eux. Cela arriva, ſelon (*d*) Diodore de Sicile, ſous l'Archontat de Phraſiclides, la premiere année de la quatre-vingtieme Olympiade. Mais cette guerre ayant commencé, ſelon le (*e*) même Auteur, la premiere année de la ſoixante dix-neuvieme Olympiade, & ayant duré ſix ans, ſuivant (*f*) Thucydides, elle a dû finir la ſeconde année de la quatre-vingtieme Olympiade. Voyez mon Eſſai ſur la Chronologie d'Hérodote, Chap. I. §. XII., page 229 & ſuiv.

Simſon & le P. Pétau placent cet évenement la premiere année de la quatre-vingt-unieme Olympiade; mais ſans rien motiver. Ctéſias (*g*) ajoute, à ce qu'on vient de voir, qu'Amytis, irritée de la mort de ſon fils Achéménès, voulut la venger ſur Inaros, & les Grecs qui l'avoient ſecouru. Elle les demanda au Roi, mais il la refuſa, ainſi que Mégabyſe qu'elle avoit auſſi demandé. Enfin, à force d'im-

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. XI. §. LXXI. Tom. I. pag. 458.
(*b*) Thucydid. Lib. I. §. CIV. pag. 67.
(*c*) Diodor. Sicul. Lib. XI. §. LXXIV & LXXV. pag. 460.
(*d*) Id. ibid. §. LXXVII. pag. 462.
(*e*) Idem. ibid. §. LXXI.
(*f*) Thucyd. Lib. I. §. CX.
(*g*) Cteſias apud Phot. Cod. LXXII. pag. 121. lin. 16. & ſeq.

portunités, elle obtint Inaros & les Grecs. Inaros fut attaché à trois croix, & les Grecs, au nombre de cinquante, eurent la tête tranchée. Mégabyſe, affligé, demanda à ſe retirer en Syrie, où il avoit déja envoyé ſecrétement d'autres Grecs. A peine y fut-il arrivé qu'il ſe révolta. Il leva cent-cinquante mille hommes, battit Oſiris général d'Artaxerxès, le bleſſa, le fit priſonnier, & le renvoya au Roi, après en avoir pris tout le ſoin poſſible. On envoya contre lui une nouvelle armée commandée par Ménoſtanes, fils d'Artarius, frere d'Artaxerxès; elle fut battue, & Ménoſtanes bleſſé. Artarius lui conſeilla de faire ſa paix. Il y conſentit, mais à condition qu'il n'iroit point trouver le Roi, & qu'il ne ſortiroit point de ſon gouvernement. Enfin, après bien des pourparlers & des ſermens, il promit d'aller à la Cour. Le Roi lui pardonna; mais quelque temps après, ayant tué un lion qui ſe jettoit ſur le Roi, ce Prince donna ordre de lui couper la tête. On obtint ſa grace; mais il fut relegué à Cyrtes ſur la mer Rouge, où il demeura cinq ans, au bout deſquels il ſe ſauva déguiſé en lépreux, & rentra en grace avec le Roi, par le moyen d'Amiſtris & d'Amytis. Il mourut âgé de ſoixante-ſeize ans, regretté du Roi.

(235) §. CLX. *Zopyre.*) Zopyre, fils de Mégabyſe, & petit-fils du fameux Zopyre, ſe révolta (*a*) contre Artaxerxès après la mort de ſon pere & de ſa mere, & ſe mit en route pour ſe rendre à Athenes, à cauſe des bienfaits de ſa mere envers les Athéniens. Il vint à Caune par mer, & ordonna aux habitans de remettre leur ville aux Athéniens qui l'avoient ſuivi. Les

(*a*) Cteſias ibid. pag. 124. lin. 42 & ſeq.

Cauniens répondirent qu'ils la lui livreroient volontiers, mais qu'ils en refuſeroient l'entrée aux Athéniens. Là-deſſus, il monta ſur le mur ; mais un Caunien, nommé Alcides, l'atteignit à la tête d'une pierre, & le renverſa mort. Sa grand-mere Amiſtris fit mettre ce Caunien en croix.

Fin des Notes ſur le Troiſieme Livre.

NOTES

SUR LE QUATRIEME LIVRE

D'HÉRODOTE.

(1) §. II. *Ils les mettent dans, &c.*) Homere (*a*) appelle ces peuples Galactophages, c'eſt-à-dire, mangeurs de lait, & Hippemolges, qui traient les jumens.

« J'entendis & vis moi-même à Baſra, dit M. (*b*) » Niebuhr, que lorſqu'un Arabe trait la femelle du bufle, » un autre lui fourre la main & le bras juſqu'au coude » dans la *vulva*, parce qu'on prétend ſavoir par expé- » rience, qu'étant chatouillée de la ſorte, elle donne plus » de lait. Cette méthode reſſemble beaucoup à celle des » Scythes «.

(2) §. II. *Autour deſquels ils placent.*) Des deux Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi, l'un porte, περισήσαντες; comme l'édition toute grecque de Henri Eſtienne, & l'autre περισήξαντες. Si l'on adopte περισίξαντες qui eſt la leçon du Manuſcrit de Médicis, qu'a ſuivi Gronovius, il faudra lui donner la même ſignification qu'au mot περισήσαντες, & le faire venir de περισίχειν. Héſychius interprete περισίξαι par περιχυκλῶσαι. La traduction de Gronovius, *compun-*

(*a*) Homer. Iliad. Lib. XIII. verſ. 5 & 6.

(*b*) Deſcription de l'Arabie, par Niebuhr, pag. 146.

gentes ad vasa, *les piquants auprès des vases*, est absurde. Hérodote s'est servi du même terme plus bas §. CCII.

(2*) §. II. *La partie du lait qui surnage.*) C'est la crême. Il est bien étonnant que ni les Grecs, ni les Latins n'ayent pas en leur langue de terme qui l'exprime. Fortunat, qui vivoit dans le VIe siecle, s'est servi du mot *crema*; il vient de *cremor*, que les Latins emploient pour signifier le suc épais qui surnage sur l'eau où l'on a fait macérer du grain.

(3) §. III. *Un large fossé.*) La Chersonese Taurique est entourée de tous côtés par le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien, & le Palus Mœotis, excepté un espace assez étroit qui sépare le Golfe Carcinitis du Palus Mœotis. C'est-là, à ce que je crois, que fut creusé le fossé dont parle Hérodote; il commence à l'endroit nommé *Taphræ*, où l'on voit aujourd'hui la ville de Précops, qui, suivant le P. Briet, signifie en Tartare *un fossé*. L'Empereur (*a*) Constantin Porphyrogenete assure que ce fossé fut comblé de son temps.

(4) §. V. *Les Scythes disent que*, *&c.*) La construction est Σκύθαι λέγουσι ὡς εἶναι..... C'est un atticisme sur lequel on peut consulter Henri Estienne, *de Dialectis*, pag. 138. Ce Traité se trouve dans l'Appendix qui est à la suite de son Trésor de la Langue Grecque.

(5) §. V. *Est la plus nouvelle.*) Justin assure (*b*) que les Scythes prétendoient être plus anciens que les Egyptiens. Cette opinion paroît d'autant plus vraie, que si la Scythie a jamais été submergée, les eaux, à raison de la hauteur de ce pays, ont dû s'en retirer beaucoup plutôt que de

(*a*) Constantin. de Administ. Imper. Cap. XLII.

(*b*) Justin. Histor. Lib. II. Cap. I. pag. 57, &c.

l'Egypte : *quod* (*a*) *ſi omnes quondàm terræ ſubmerſæ profundo fuerint, profectò editiſſimam quamque partem decurrentibus aquis, primum detectam.*

(6) §. V. *L'aîné s'appelloit Lipoxaïs.*) M. Pelloutier (*b*) appelle ces trois Princes Leipoxain, Arpoxain & Kolaxain. Il ajoute, dans une note, que cette terminaiſon de *xain* ſemble être le ſahn, ſohn des Tudesques & des Anglois. Anderſohn, fils d'André, Johnſohn, fils de Jean.

Il me ſemble que M. Pelloutier ſe trompe & dans ſon texte & dans ſa note. Dans ſon texte, il énonce ces trois noms propres à l'accuſatif, comme il les a trouvés dans les verſions latines, ſans s'aviſer de remonter au nominatif Lipoxaïs, &c. Cette mépriſe l'a fait tomber dans une autre, qui eſt de chercher dans les langues Tudeſque & Angloiſe, la terminaiſon *xain*, terminaiſon de l'accuſatif, dont le nominatif ſe termine en *xaïs*, & le génitif en *xaïos*.

Cette légere mépriſe & quelques autres encore, dont j'aurai occaſion de parler dans les notes ſur ce quatrieme Livre, ne doivent rien diminuer de l'eſtime due à M. Pelloutier ; & ſon *Hiſtoire des Celtes* n'en ſera pas moins un ouvrage curieux, ſavant & plein de recherches.

(6*) §. VI. *Qui fut Roi.*) Si l'on ſuivoit la leçon ordinaire, il s'enſuivroit qu'on appelloit les Rois *Partlates* ; mais les Paralates étoient un peuple. M. le Febvre de Villebrune, qui demeuroit alors en Hollande, & qui eſt actuellement ici, où il s'eſt fait connoître par une édition d'Epictete & par quelques autres Ouvrages, propoſe de lire τοῦ βασιλῆος au lieu de τοὺς βασιλῆας. Cette heureuſe conjecture m'a

(*c*) Id. ibid. pag. 58.

(*d*) Hiſtoire des Celtes. Vol. I. pag. 136.

paru fondée, ainſi qu'à M. Valckenaer, & j'ai cru devoir la ſuivre dans ma traduction. M. Borheck l'a admiſe dans ſon édition d'Hérodote.

(7) §. VI. *S'appellent Scolotes.*) M. Pelloutier (*a*) dit : Les Scythes appelloient leurs Magiſtrats *Scolotas*, & cite Hérodote. Je crois qu'il ſe trompe doublement. Hérodote dit 1°. que tous les peuples Scythes, & non leurs Magiſtrats, s'appelloient *Scolotes*. Ce mot *Scolote* étoit un ſurnom du Roi. 2°. Qu'ils s'appelloient *Scolotes*, & non *Scolotas*.

(8) §. VI. *De Scythes.*) Hérodote remarque que ces peuples ſe donnoient le nom de *Scolotes*; mais que les Grecs les appelloient *Scythes*. Il y a grande apparence (*b*) qu'ils leur donnerent ce nom à cauſe de leur adreſſe à tirer de l'arc; les colonies Grecques, établies ſur les bords du Pont-Euxin, ayant occaſion de la remarquer & d'apprendre la langue de ces peuples. Encore à préſent en Lithuanie, *ſzauti* ſignifie *jaculari*, *jaculatorem*. De ce mot ſont dérivés *ſzaudu*, qu'on trouve dans Conſtantin Szyruidus, & qui ſignifie *je tire de l'arc*, *je lance des fleches*, *ſzaudikie* qui veut dire *une fleche*. En Livonie, en Finlande, en Curlande, en Laponie *s ytta*, *kytta* ou *kyt* eſt un *archer*. Les anciens Pruſſiens lui donnoient le nom de *ſzythi*, au rapport de Prætorius *in orbe Gothico*.

Je trouve cette conjecture plus vraiſemblable que celle de M. Pelloutier (*c*) qui fait venir ce nom de *ziehen*, qui ſignifie *courir*, *voyager*, parce que ces peuples étoient Nomades.

(*a*) Hiſtoire des Celtes. Vol. I. pag. 185.

(*b*) Commentarii Acad. Scient. Petropolit. Tom. I. pag. 391.

(*c*) Hiſtoire des Celtes. Tom. I. pag. 144.

(9) §. VII. *Plus de mille ans.*) Comme le P. Pétau place l'expédition de Darius contre les Scythes l'an 508 avant notre Ere, il s'enſuit que l'origine de ce peuple, ſelon lui-même, remonte à l'an 3206 de la Période Julienne, c'eſt-à-dire, 1508 ans avant notre Ere. Mais je crois cette expédition antérieure de trois ans, parce qu'elle ſuivit de près la priſe de Babylone, qui eſt de l'an 4201 de la Pér. Jul. 513 ans avant notre Ere. L'origine des Scythes eſt donc de l'an 1511 avant notre Ere. Si l'on admet l'opinion des Grecs du Pont, les Scythes ne ſont pas ſi anciens, & ne datent à-peu près que de l'an 3360 de la Pér. Jul. 1354 ans avant notre Ere.

(10) §. VII. *Le fait venir.*) Si Hérodote eût voulu dire ſeulement que les Schytes offroient de grands ſacrifices à cet Or, il ſe fût contenté de mettre θυσίῃσι μεγάλῃσι μετέρχονται, de même qu'il a dit, Liv. VI. §. LXIX. ἐπεί τέ μιν λιτῇσι μετέρχεται M. Weſſeling eſt d'avis que μετέρχονται ἀνὰ πᾶν ἔτος ſignifie, que les Rois ſont venir tous les ans *cet Or*, chacun dans ſes états. Je penſe qu'il a raiſon, & c'eſt le ſens qui j'ai ſuivi.

(11) §. VII. *C'eſt pour le dédommager du riſque qu'il court.*) Je trouve dans les papiers de M. l'Abbé Bellanger une remarque d'un homme de Lettres.

» Je crois qu'il faut dire : *Les Scythes diſent que c'eſt la* » *coutume que le dépoſitaire de l'Or ſacré dorme en plein air* » *la nuit de la fête ; & qu'après cette cérémonie, il ne paſſe* » *pas l'année. Que pour le dédommager d'avoir ainſi abrégé* » *ſes jours, on lui donne, &c.* Il me ſemble qu'il faut ici » aider à la lettre, ſans quoi cet endroit eſt incompré- » henſible ».

Hérodote ne parle point de coutume ; il dit ſeulement, *celui, qui, ayant en garde l'Or ſacré, dormira .....* quant à la fin de la phraſe, je penſe avec ce Savant, qu'il faut

aider à la lettre ; mais je doute fort qu'il ait ſaiſi le ſens d'Hérodote. Le don qu'on faiſoit à cet homme en terres, ne l'auroit point dédommagé d'avoir abrégé ſes jours, puiſqu'il devoit mourir, avant que d'en avoir retiré aucun profit.

Le ſens que j'ai ſuivi me paroît plus conforme au texte d'Hérodote. Les deſtins paroiſſoient avoir attaché la fortune des Scythes à la conſervation de ces pieces d'or. Celui à qui l'on en confioit la garde, ne manquoit pas de mourir dans l'année, s'il venoit à dormir le jour de la fête. C'étoit une punition de ſon peu de vigilance. S'il ne dormoit point, les Scythes lui donnoient une certaine quantité de terres, pour le récompenſer de ſes ſoins, & le dédommager du riſque qu'il avoit couru. Hérodote dit ſeulement : *& c'eſt par cette raiſon qu'on lui donne, &c.* En paraphraſant de la maniere qu'on l'a vu, je ne crois pas m'être écarté de la penſée de cet Hiſtorien.

(12) §. VII. *Le tour à cheval.*) Telle étoit autrefois la maniere de récompenſer le mérite. *Dona* (*a*) *ampliſſima Imperatorum ac fortium civium, quantum quis uno die plurimum circumaraviſſet.*

At (*b*) *proceres . . . . . .*
Ruris honorati tantum tibi, Cipe, dedere,
Quantum depreſſo ſubjectis bubus aratro
Complecti poſſes ad finem ſolis ab ortu.

Illi (*c*) *ob virtutem & benè geſtam Republicam tantùm agri decerneretur, quantùm arando uno die circuire potuiſſet.*

(*a*) Plin. Lib. XVIII. Cap. III. Tom. II. pag. 97. lin. 19.
(*b*) Ovidius Metamorph. Lib. XV. vers 616.
(*c*) Senec. de Benef. Lib. VII. Cap. VII. verſus finem.

(12*) §. VII. *Des plumes.*) Ces plumes ne ſont rien autre choſe que la neige, qui tombe en grande abondance dans ces pays, comme on le verra ci-deſſous §. XXXI.

(13) §. VIII. *Qui habitent ſur les bords du Pont-Euxin.*) Il y a ſeulement dans le grec *qui habitent le Pont.* Hérodote & la plupart des anciens entendent par Πόντος, la mer en général, & on ne doit le prendre pour le Pont-Euxin, que lorſqu'il eſt déterminé à ce ſens par les circonſtances, c'eſt-à-dire, lorſqu'Hérodote parle des pays voiſins du Pont-Euxin. Ici il parle des Scythes, & de leur pays ſitué ſur le Pont-Euxin. Les circonſtances demandent donc qu'on entende par les *Grecs du Pont*, les Grecs Pontiques, & non les Grecs de la Grece. DE LA NAUZE.

Je trouve cette remarque dans une lettre de M. de la Nauze à M. l'Abbé Bellanger, qui entendoit ce paſſage des Grecs de la Méditerranée.

(14) §. VIII. *Par-delà le Pont.*) Cela eſt vrai par rapport aux Gréco-Scythes.

(15) §. VIII. *Au-delà des Colonnes d'Hercule.*) Ce paſſage a occaſionné un grand nombre de diſcuſſions dans leſquelles je n'entrerai point. Celle qui auroit dû être la premiere, n'eſt venue que la derniere. Il auroit fallu commencer par examiner ſi le texte étoit correct, avant que de chercher à l'expliquer. C'eſt ce que perſonne n'a fait avant MM. Weſſeling & Valckenaer, qui voyant bien que la préposition ἐπί ne pouvoit abſolument ſubſiſter, ont d'autant moins balancé à la retrancher, qu'elle ne ſe trouve point dans quelques manuſcrits. Elle n'eſt certainement pas dans le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, quoique les variantes de la derniere édition d'Hérodote indiquent qu'elle ſe trouve dans tous les deux. A l'égard de la poſition de Gades au-delà des Colonnes d'Hercules; voyez ce que j'en ai dit ſur le Livre II. §. XXXIII. note 95.

(16) §. IX. *Un monſtre.*) M. Pelloutier appelle (*a*) ce monſtre une *Sirene*. Mais Homere repréſente les Sirenes comme des femmes très-aimables. Ses Scholiaſtes leur donnent des aîles auſſi bien que Servius ſur le vers 864 du cinquieme Livre de l'Enéide, & Hygin, Fable CXLI. pag. 248. Mais le même Hygin (*b*) dit qu'elles avoient la partie inférieure comme les poules, c'eſt-à-dire, des pieds de poule, comme le dit Fulgence.

Diodore de Sicile (*c*) parle auſſi de ce monſtre, & le décrit de même qu'Hérodote; mais il en fait la maîtreſſe de Jupiter; ce Dieu en eut Scythès, qui devint célebre, & donna ſon nom à la nation.

(17) §. IX. *Quand ils ſeront grands.*) ἐπεὰν γένωνται τρόφιες. Conſultez la ſavante note de M. Valckenaer, à laquelle il n'y a rien à ajouter. Mais je ſaiſis cette occaſion pour corriger Héſychius au mot τρόφις, où on lit εὖ τεθραμμένος, liſez ἐκτεθραμμένος, changement léger. εὖ τεθραμμένος, ſignifie *bien nourri, engraiſſé*; ἐκτεθραμμένος, *adulte*.

(*d*) Πικροὶ γὰρ ἀυτοῖς ἥξετ' ἐκτεθραμμένοι. Lorſque vous ſerez parvenu à l'âge viril, vous viendrez les punir; *venietis enim acerbi iſtis, adulti*.

(18) §. IX. *J'ordonne.*) Ἐνετέλλομαι ne peut être une variante, c'eſt une faute de l'édition de Th. Gale, qui a paſſé dans celle de Gronovius. Cette faute ne ſe trouve, ni dans les Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi, ni dans les éditions d'Alde & de Henri Eſtienne.

(19) §. X. *Scythès.*) M. Pelloutier (*e*) l'appelle *Scytha*,

---

(*a*) Hiſtoire des Celtes, Vol. I. pag. 136.
(*b*) Hygini Fabulæ. Fab. 125. pag. 222.
(*c*) Diodor. Sicul. Lib. II. §. XLIII. pag. 155.
(*d*) Euripid. Supplic. 1222.
(*e*) Hiſtoire des Celtes, Vol. I. pag. 136.

& dans un autre (*a*) endroit *Scythus*, & il cite Hérodote. Cet Hiſtorien le nomme toujours *Scythès*.

(20) §. X. *Telle fut la choſe qu'imagina ſa mere en ſa faveur.* Je lis partie avec Henri Eſtienne, & partie avec d'excellents Manuſcrits, τὸ δὴ μοῦνον μηχανήσασθαι τὴν μητέρα Σκύθῃ. Gronovius a eu grand tort de reprendre Henri Eſtienne avec autant d'aigreur qu'il l'a fait. Τὸ δὴ..... μηχανήσασθαι ſe trouve dans le Manuſcrit de Sancroft, les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, & un de la Bibliotheque Impériale à Vienne, auſſi bien que Σκύθῃ. Valla avoit trouvé la même leçon dans le Manuſcrit dont il faiſoit uſage, comme il le paroît par ſa traduction. Voyez M. Weſſeling, pag. 285. note 66.

(21) §. XI. *Ne point s'expoſer au haſard.* On lit, ainſi que je l'ai vérifié, dans les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, μηδὲ πρὸς πολλοὺς δεόμενον κινδυνεύειν, & M. Weſſeling aſſure qu'on trouve la même leçon dans un Manuſcrit de la Bibliotheque impériale, & dans celui de Sancroft. On ne conçoit pas, après cela, comment Gronovius a oſé avancer que tous les Manuſcrits portoient πρὸ πολλῶ δεόμενα. Il y a dans l'édition d'Alde πρὸ πολλῶ δεόμενον. M. Weſſeling penſe que δεόμενον eſt ſuperflu, & je ſuis de cet avis. Un copiſte aura mis ce mot en marge pour expliquer πρῆγμα εἶη, & de la marge, il aura paſſé dans le texte. Cependant le même M. Weſſeling conjecture qu'il faut lire δεόμενου, en le faiſant rapporter à δήμου, qui eſt un peu plus haut. Dans cette ſuppoſition, il faudra traduire : *& il (le peuple) demandoit inſtamment de ne point, &c.* M. Valckenaer propoſe de lire ἀπαλλάσσασθαι πρῆγμα εἶη, μηδὲ πρὸς πολλοὺς οὐδὲν δέον μένοντας κινδυνεύειν : ce qu'il

(*c*) Ibid. pag. 144.

traduit ainſi : *Ita rem eſſe comparatam, ut optimum videretur excedere è regione, neque manendo atque adverſus exercitum numeroſum pugnando ſtruſtra ſe objicere periculo.*

Cette conjecture m'a paru très-heureuſe; mais, comme elle exige de trop grands changemens, je m'en tiens à la premiere, & je crois qu'il faut ſupprimer δεόμενον; au moyen de quoi, cette phraſe devient très-claire.

(22) §. XI. *Le parti du peuple.*) Le grec dit ſeulement : le peuple des Cimmériens; mais, comme il ne s'agit point ici de la nation entiere, mais d'une des deux factions qui la partageoient, j'ai cru devoir l'exprimer.

(23) §. XII. *Les villes de Cimmérium.*) Τείχος ſignifie une ville ou un château. Voyez Livre III. §. XCI. note 147, & ci-deſſous §. CXXIV. note 211. Je nomme cette ville *Cimmérium* au ſingulier, d'après Pline, Lib. VI. Cap. VI. Tom. I. pag. 306.

(24) §. XII. *Porthmies Cimmériennes*) J'ai vu des perſonnes, qui ne faiſant attention qu'à la ſignification de ce mot, qui veut dire *trajet*, étoient choquées de me le voir rendre de cette maniere. Elles ne ſe doutoient pas ſans doute que ce fût le nom d'une bourgade, d'où l'on traverſoit commodément le Boſphore Cimmérien. Voyez notre Index Géographique. Si l'on rendoit en François *Trajectum ad Rhenum*, par *trajet ſur le Rhin*, au lieu d'*Utrecht*, je penſe qu'on ſe rendroit ridicule.

(25) §. XIII. *Cette autre maniere de raconter, &c.* Ce paſſage n'a, à ce qu'il me ſemble, aucun rapport à la narration d'Ariſtée; mais à ces mots du commencement du paragraphe onzieme. *On en raconte encore une autre à laquelle je ſouſcris volontiers.*

Hérodote a coutume de finir ſes récits par ces ſortes de récapitulations. Si on y eût fait attention, on n'auroit point

fait rapporter cette phraſe à la ſuivante, ainſi que l'ont fait du Ryer & les Traducteurs Latins.

Il y avoit du temps d'Hérodote quatre ſentimens ſur l'origine des Scythes. Le premier, celui des Scythes. Il en eſt parlé §. V. Le ſecond, celui des Grecs qui habitoient le Pont. Il commence §. VIII, & continue juſqu'à la fin du §. X. Le troiſieme étoit commun aux Grecs & aux Barbares; c'eſt celui qu'adopte Hérodote. Il eſt rapporté §. XI & XII. Le quatrieme eſt celui d'Ariſtée de Proconneſe, qui commence §. XIII.

(26) §. XIII. *Ariſtée de Proconneſe.*) Il a écrit les Arimaſpies, Poëme Epique en trois Livres, ſur la guerre des Arimaſpes avec les Gryphons. Longin (*a*) en a rapporté ſix vers, qui ſont plus fleuris, au jugement de ce célebre Critique, que grands & ſublimes. Les voici de la traduction de Boileau, que je ſouhaiterois plus exacte: celle de Saint-Marc, dans ſon édition de ce Poëte, eſt pitoyable.

O prodige étonnant! ô fureur incroyable!
Des hommes inſenſés, ſur de frêles vaiſſeaux,
S'en vont loin de la terre habiter ſur les eaux:
Et ſuivant ſur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goutent jamais le paiſible repos;
Ils ont les yeux au ciel, & l'eſprit ſur les flots:
Et les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perdues.

Tzetzès (*b*) nous en a conſervé ſix autres, qu'on ne ſera pas fâché de voir ici. « Les Iſſédons, fiers de leur

(*a*) Longin. de Sublim. §. X. pag. 40.

(*b*) Tzetzes Chiliad. VII. verſ. 688.

» longue chevelure, ont au-deſſus d'eux pour voiſins, du » côté du nord, un peuple nombreux, brave & guerrier, » riche en chevaux & en troupeaux de bœufs & de mou- » tons; ils n'ont qu'un œil ſur leur front aimable. Leur » chevelure eſt épaiſſe; ce ſont les plus forts de tous les » hommes ».

Denys d'Halicarnaſſe (*a*) regardoit ce Poëme comme un Ouvrage ſuppoſé.

Voyez ci-deſſous §. XV. note 31.

(27) §. XIII. *Les Gryphons qui gardent l'or.*) Ce ne ſont point des peuples, comme l'ont cru quelques gens de Lettres, mais des animaux fabuleux. « On voit, dit Pau- » ſanias (*b*), de l'un & de l'autre côté du caſque (de » Minerve) des Gryphons. Ariſtée de Proconneſe dit dans » ſes vers qu'ils ſont toujours en guerre à cauſe de leur » or, avec les Arimaſpes, qui demeurent au-deſſus des » Iſſédons, que l'or que gardent les Gryphons pouſſe de la » terre; que les Arimaſpes ſont des hommes qui n'ont tous » qu'un œil depuis leur naiſſance: que les Gryphons ſont » des animaux reſſemblans aux Lions, avec un bec & des » aîles d'aigle ».

(28) §. XIII. *Les Hyperboréens.*) Olen de Lycie, Poëte & Devin, eſt le premier qui ait fait mention de ce peuple. Il en parle dans un (*c*) Hymne ſur Achæa, qui vint de chez les Hyperboréens à Délos. L'Abbé Gédoyn a confondu cette femme avec l'Achaïe, pays du Péloponneſe.

(29) §. XIII. *Les côtes de la mer au midi.*) Si l'on

(*c*) Dionyſ. Halicarnaſſ. de Thucydide Judicium. §. 23. pag. 238. lin. 19 &c.

(*d*) Pauſan. Attic. ſive Lib. I. pag. 57. ſub finem.

(*a*) Pauſan. Eliacorum prior ſive Lib. V. Cap. VII. pag. 392.

pouvoit

pouvoit chercher de la vraiſemblance dans les récits d'un Auteur auſſi juſtement décrié qu'Ariſtée, on pourroit dire qu'il s'agit de la côte du Pont-Euxin, près de la Cherſoneſe Taurique, qui eſt réellement au midi pour les Iſſédons, les Arimaſpes, &c.

C'eſt auſſi pour donner un peu de vraiſemblance à ce récit que j'ai traduit, *les côtes de la mer au midi*, quoiqu'il y ait dans l'original, *les bords de la mer Auſtrale.*

(30) §. XIV. *Allant à Cyzique.*) Plutarque (*a*) ſuppoſoit ſans doute que la prétendue mort d'Ariſtée étoit arrivée en un autre lieu que Proconneſe, puiſqu'il le fait rencontrer par des voyageurs ſur la route de Crotone. Le même Plutarque fait tout de ſuite le conte d'un certain Cléomedes d'Aſtypalée qui, ſe voyant pourſuivi, ſe jetta dans un grand coffre qu'il ferma ſur lui. Après de vains efforts pour ouvrir le coffre, on le briſa; mais on ne trouva Cléomedes ni vif, ni mort. Pauſanias raconte (*b*) auſſi la même hiſtoire. On ne finiroit point, ſi l'on vouloit rapporter tous les ſots contes de ce genre, tant anciens que modernes.

(31) §. XV. *Trois cents quarante ans après qu'Ariſtée.*) « Ariſtée de Proconneſe (*c*) vivoit vers la cinquantieme » Olympiade, c'eſt-à-dire, 580 ans avant la venue de » J. C. » Cela eſt appuyé ſur Suidas & quelques autres Auteurs, qui le placent la premiere année de la cinquantieme Olympiade; mais, d'après le récit des Métapontins, il doit avoir vécu long-temps avant la premiere Olympiade, puiſqu'il apparut (*d*) 340 ans après qu'il eut diſparu pour la ſeconde

(*a*) Plutarch. in Romulo, pag. 35. D.

(*b*) Pauſan. Eliacor. poſterior, ſive Lib. VI. Cap. IX. pag. 474.

(*c*) Hiſtoire des Celtes. Tom. I. Cap. II. pag. 11 & 12.

(*d*) Le Manuſcrit B de la Bibliotheque du Roi porte, Διακοσίοις, deux cents.

fois. Remarquez qu'Hérodote ne dit pas en quel temps arriva cette troiſieme apparition.

Du Ryer a fait un contre-ſens qui peut induire en erreur les Chronologiſtes. Tatien (*a*) fait Ariſtée plus ancien qu'Homere. Quoiqu'il en ſoit, on avoit, ou l'on croyoit avoir, du temps d'Aulu-Gelle (*b*), les Ouvrages de cet Ariſtée. Mais voyez ci-deſſus §. XIII. note 26.

(32) §. XV. *Le ſeul peuple des Italiotes.*) Il y a la même différence entre les Ἰταλιῶται & les Ἰταλοὶ qu'entre les Σικελοὶ & les Σικελιῶται. Les Ἰταλοὶ & les Σικελοὶ étoient les anciens peuples d'Italie & de Sicile; les Ἰταλιῶται & les Σικελιῶται étoient les Grecs qui étoient venus s'établir en Italie & en Sicile. Voyez Etienne de Byzance (*c*).

(33) §. XV. *Sous la forme d'un corbeau.*) Pline (*d*) conte cela d'une maniere un peu différente. Ce fut l'ame d'Ariſtée qui ſortit de ſon corps, & qui parut ſous la forme d'un corbeau. *Ariſteæ etiam viſam evolantem ex ore in Proconneſo, corvi effigie, magna, quæ ſequitur, fabuloſitate.*

(34) §. XV. *Des lauriers qui les environnent.*) Je lis avec le Manuſcrit de Sancroft πίριξ δὶ αὐλῶν. Dans le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, il y a πίριξ δὶ αὐλὸν. M. Borheck a admis la leçon du Manuſcrit de Sancroft. Il paroît que ces lauriers n'étoient pas naturels, mais (*e*) de bronze. Pourquoi Hérodote ne l'a-t-il pas dit? Je croirois qu'ils étoient naturels dans les commencemens, mais qu'étant morts, on leur en ſubſtitua de bronze.

(35) §. XVIII. *Au-deſſus de ce pays.*) M. Valckenaer

(*a*) Tatian. Orat. ad Græcos. §. LXII. pag. 136.
(*b*) Aul. Gell. Noct. Attic. Lib. IX. Cap. IV. Vol. I. pag. 535.
(*c*) Steph. Byzant. Voc. Σικελία.
(*d*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. VII. Cap. LII. Tom. I. pag. 407. lin. 19.
(*e*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIII. pag. 605. C.

lit ἄνω au lieu d'ἄνθρωποι. Cette conjecture eſt appuyée d'un Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, où l'on trouve ἄνοι, qui a paru une abréviation d'ἄνθρωποι, & qui ſouvent en eſt une. Voyez la note de ce Savant. M. Borheck a mis ἄνω dans ſon édition.

(35*) §. XIX. *Eſt ſans arbres.*) Voyez ci-deſſous, §. LXI. ὕλη, d'où vient le nom d'Hylée, ſignifie *une forêt.*

(36) §. XX. *Le pays des Scythes Royaux.*) C'eſt ainſi que j'ai expliqué τὰ καλεύμενα Βασιληΐα ἔσθι. D'autres l'ont rendu par le ſéjour des Rois de Scythie. Mais, quelques lignes plus bas, & §. LVI, Hérodote parle clairement de ces Scythes Royaux.

(37) §. XXI. *La premiere, &c.*) Il y a dans le grec : *la premiere des diviſions.* Λάξις n'eſt point un nom de peuple, comme l'a cru M. Bayer (*a*), Auteur d'un Mémoire ſur l'Etat de la Scythie, du temps d'Hérodote ; mais un terme Ionien, comme on le voit dans le Traité des Dialectes (*b*) de George, Archevêque de Corinthe. Dans la langue commune on dit, λάχις. Τὴν (*c*) de γῆν τάυτην ἀρίστην φασὶ τῆς Ἰνδικῆς εἶναι, καὶ μεγίστην τῶν ἐκεῖ λάξεων. » On dit que c'eſt » le meilleur pays de l'Inde, & la plus grande de ſes pro» vinces ». Le Traducteur Latin n'a point entendu ce mot dans Philoſtrate.

L'Auteur d'un Mémoire, imprimé parmi ceux de l'Académie des Belles-Lettres, homme ſavant d'ailleurs, nous a donné, ſans doute, d'après M. Bayer, un peuple de Laxes qui n'a jamais eu d'exiſtence que dans le latin de Valla.

(38) §. XXII. *Les Iyrques.*) C'eſt en vain que MM.

(*a*) Commentarii Acad. Scient. Petropol. Vol. I. pag. 421.
(*b*) Gregorius de dialectis, pag. 212. lin. ult.
(*c*) Philoſtrat. Vit. Apollon. Lib. III, Cap. V, pag. 98.

Falconnet (*a*) & Mallet (*b*) voudroient qu'on lût ici Τύρκοι, les Turcs, de même que dans Pomponius (*c*) Méla. Il vaut mieux corriger, avec Pintianus, le texte de ce Géographe, d'après celui d'Hérodote. Pline (*d*) joint pareillement ce peuple avec les Thyſſagetes. Je doute qu'il en ſoit fait mention autre part.

(39) §. XXIII. *Ils ont le nez applati.*) Les Tartares ont encore actuellement le nez applati. Des Auteurs Anciens, ce ſont, je crois, ceux qui ont écrit l'Hiſtoire Byzantine, ont avancé que les Huns écraſoient le nez à leurs enfans, afin que le caſque pût s'appliquer plus juſte à leur viſage. Des Modernes l'ont répété d'après eux. Mais les uns & les autres étoient mal inſtruits des uſages des Tartares. Leurs caſques ne deſcendent point juſqu'au nez, ce n'eſt même qu'une petite calotte avec un ourlet qui couvre le haut de la tête, comme on peut le voir dans la deſcription qu'en a fait le P. Gerbillon dans ſon Voyage, pag. 327. D'ailleurs, leurs femmes ont auſſi le nez applati, quoiqu'elles n'aillent point à la guerre, & qu'elles ne portent point de caſque. Auſſi eſt-ce un défaut que ces peuples tiennent de la nature, & non de l'art.

(40) §. XXIII. *Ils ont une langue particuliere.*) Hérodote voulant indiquer ce que ce peuple avoit de commun avec les Scythes, & ce qu'il avoit de particulier, ne pouvoit mieux faire ſentir cette différence, qu'en diſant qu'il avoit

---

(*a*) Dans une note manuſcrite en marge de ſon Hérodote qui eſt en ma poſſeſſion.

(*b*) Introduction à l'Hiſt. de Dannemarc. pag. 38.

(*c*) Pompon. Mela. Lib. I. Cap. XIX. Tom. I. pag. 116.

(*d*) Plin. Lib. VI. Cap. VII. Tom. I. pag. 307. lin. ult. mais il faut lire auſſi Iyrcæ.

une langue qui lui étoit particuliere. Eſchines s'eſt (a) d'ailleurs ſervi du mot φωνή dans ce ſens. Démoſthenes, dit-il, eſt Scythe de naiſſance, & Grec ſeulement par la langue, ἑλληνίζων τῇ φωνῇ.

(41) §. XXIII. *Ils ont peu de bétail.*) Πρόβατα ſignifie non-ſeulement des moutons, mais encore toutes ſortes de bétail dans Hérodote. Πάντα (b) τὰ τετράποδα ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ πρόβατα. Les Anciens appelloient πρόβατα tous les animaux à quatre pieds.

(42) §. XXIII. *D'une étoffe de laine blanche.*) Πίλῳ σταγνῷ λευκῷ. Ce n'étoit point une étoffe tiſſue, mais de la laine foulée & collée, du feutre. Le mot στάγνος, *firmus*, joint à πίλος, me paroît déciſif. Je crois qu'il faut entendre cela d'une tente de feutre. Je n'ai point cependant oſé haſarder ici cette expreſſion; j'ai été plus hardi ci-deſſous §. LXXV. Voyez la note 144 ſur cet endroit.

(43) §. XXIV. *On a une connoiſſance exacte.*) Πολλὴ περιφάνεια χώρης ne ſignifie pas qu'on a une grande vue du pays; qu'on découvre une grande partie du pays, mais qu'on en a une grande connoiſſance. Τοσαύτη (c) περιφάνεια τῆς ἐμῆς ποιήσεως ἐγένετο παρ' αὐτοῖς. » Tant étoit grande la » connoiſſance qu'ils avoient de mon adoption «.

M. Weſſeling avertit de cette ſignification, & indique Iſée.

On peut joindre cet autre paſſage du même (d) Auteur: Νῦν δὲ τῇ περιφανείᾳ τῆ πράγματος, καὶ τῷ συνειδέναι ταῦτα σφόδρα, οὐδαμόθεν ἀμφισβητήσῃ τοιοῦτον οὐδέν. « On n'a ja-

(a) Æſchin. adverſ. Cteſiphont. pag. 78. lin. 25.
(b) Schol. Homer. in Iliad. Lib. XIV. verſ. 124.
(c) Iſæus de Apollodori Hereditate. pag. 66. lin. 17.
(d) Iſæus de Cironis Hereditate pag. 71. lin. 8.

» mais disputé sur aucune de ces choses, comme étant con-
» nues & sçues de tout le monde ». Τοσαύτη (a) περιφάνεια τοῦ πράγματός ἐστιν. » Tant on a une connoissance claire de cette » affaire, tant cette affaire est claire ».

(43*) §. XXV. *Les Argippéens.*) Je mets ici le nom de ce peuple, afin de ne pas répéter perpétuellement *ces hommes chauves.*

(44) §. XXV. *Des hommes aux pieds de chevres.*) Ces montagnards, accoutumés à gravir sur les plus hautes montagnes, étoient sans doute comparés, par les Argippéens, aux chevres qui grimpent sur les plus grandes élévations. Ainsi, ceux-ci prenoient au figuré cette expression, *pieds de chevres*, tandis qu'Hérodote l'entendoit au propre.

(45) §. XXVI. *Ils s'en servent comme d'un vase précieux.*) Ἄγαλμα signifie *tout ce qui est précieux.* Lorsque les Issédons, dit Hérodote, ont nettoyé au dehors & au-dedans le crâne de leurs peres, ils le dorent, & s'en servent comme d'un vase précieux dans leurs fêtes solemnelles. C'est, je crois, le véritable sens de ce passage d'Hérodote, que Vossius me paroît n'avoir pas entendu. Ces fêtes étoient probablement instituées en l'honneur de leurs peres; mais ce n'étoit point à cette tête qu'ils rendoient cette espece de culte, comme le pensoit ce Savant. Ils s'en servoient comme d'un vase à boire. *Capita* (b) *ubi fabre expolivere, auro vincta pro poculis gerunt*, comme le dit Pomponius Méla, en parlant de ces Issédons. Ils en faisoient le même usage que les Boïens de celles de leurs ennemis. *Purgato* (c) *inde capite, ut mos iis est, calvam auro cælavere : idque sacrum vas iis erat, quo solemnibus libarent.* Il auroit été bien étonnant

(a) Demosth. prima contra Stephanum. pag. 622. lin. 2.
(b) Pomponius Mela. Lib. II. Cap. I. pag. 130. & ibi Vossius.
(c) Livius. Lib. XXIII. Cap. XXIV. §. XII.

que les Iſſédons euſſent préparé les têtes de leurs peres de la même maniere que les Boïens préparoient celles de leurs ennemis, & qu'ils les euſſent enſuite fait ſervir à un uſage différent.

(46) §. XXVI. *L'anniverſaire de la mort.*) Quelques perſonnes ſeront peut-être ſurpriſes de me voir traduire γενέσια de la ſorte. Il y a de la différence, dit (a) Ammonius, entre γενέθλια & γενέσια. Le premier ſe prend pour le jour de l'anniverſaire de la naiſſance de quelqu'un; γενέσια pour celui de l'anniverſaire de la mort de quelqu'un. Ce Grammairien va même juſqu'à dire que ceux qui employent γενέσια pour le jour de la naiſſance, parlent improprement.

(47) §. XXVII. *Et Spou l'œil.*) Voyez la Préface de Wachter *ad Gloſſarium Germanicum.* Sect. XIII.

WESSELING.

(48) §. XXVIII. *La mer même ſe glace dans ces affreux climat.*) Les Grecs, qui n'avoient aucune connoiſſance de ces pays, croyoient que la mer ne pouvoit geler; ils regardoient par conſéquent ce trait d'Hérodote comme une fable. Les Modernes, qui ont acquis plus de connoiſſances ſur le Nord, ſavent bien qu'Hérodote ne s'eſt pas trompé.

(48*) §. XXVIII. *Les Scythes de la Cherſoneſe.*) Il y a dans le grec, *qui habitent en-dedans du foſſé.* Hérodote entend ce foſſé creuſé par les fils des eſclaves, dont il eſt parlé §. III. Ce foſſé fermoit l'entrée de la Cherſoneſe.

(49) §. XXVIII. *Paſſent en corps d'armée.*) J'ai tâché de rendre ſupportable dans ma traduction, l'expreſſion grecque στρατεύσασθαι qui déplaît, avec raiſon, à M. Valckenaer.

(a) Ammonius de adfinium vocabulorum differentia. Voc. γενέθλια. pag. 34.

La correction de M. Van Eldick (*a*) σπραγγεύονται, me plaît assez. Si on la suit, il faudra traduire : *Ils séjournent sur cette glace.* On sait que dans le Nord on construit des cabanes sur la glace. Σπαλεύονται & σπραγγεύονται se confondent aisément, comme nous l'apprend M. Wesseling sur le §. CXXIV. de ce Livre, note 98.

(50) §. XXVIII. *Les mulets & les ânes ne le peuvent.*) *Ipsum animal* (*b*) (*asinus*) *frigoris maximè impatiens : ideò non generatur in Ponto : nec æquinoctio verno, ut cætera pecua, admittitur, sed solstitio.*

Les ânes sont très-rares dans le Nord. Quoique le climat de l'Angleterre soit en général doux & tempéré ; cet animal n'y est pas commun, & il n'y est pas beau.

(51) §. XXIX. *Les bœufs d'y avoir des cornes.*) Hippocrates dit, en parlant des chars des Scythes, qu'ils sont traînés (*c*) par des bœufs sans cornes, & que le froid empêche qu'il ne leur en vienne.

» Les bœufs (*d*) naissent sans cornes ; ou, s'il leur en » vient, ils les leur liment, parce que cette partie est très-sus- » ceptible de froid ».

(52) §. XXX. *L'effet de quelque malédiction.*) « Pour- » quoi (*e*) les Eléens, quand leurs jumens sont en chaleur, » les menent-ils hors de leurs frontieres pour les faire saillir ? » est-ce parce qu'Œnomaüs, celui de tous leurs Rois qui » s'est plu davantage avec les chevaux, & qui les a le plus » aimés, a fait de grandes impécations contre les jumens » qui seroient couvertes en Elide ? est-ce par la crainte

(*a*) Suspicionum specimen. Cap. II. pag. 16.
(*b*) Plin. Hist. Nat. Lib. VIII. Cap. XLIII. Tom. I. pag. 469. lin. 3.
(*c*) Hippocrat. de aëribus, aquis & locis. Tom. I. pag. 353.
(*d*) Strab. Lib. VII. pag. 471. C.
(*e*) Plutarch. Quæst. Græcæ. pag. 303. B.

» de ces malédictions qu'ils refuſent de les faire couvrir dans » leur pays » ?

Pauſanias dit de même qu'Hérodote :

» En Elide (*a*) les jumens n'engendrent pas avec les » ânes, quoiqu'elles le faſſent hors de ce pays. On en attri- » bue la cauſe à une certaine malédiction ». L'Abbé Gédoyn a étrangement défiguré ce paſſage. » Ce qu'on attribue (*b*), » fait-il dire à Pauſanias, à l'horreur qu'ont les Eléens pour » ce mêlange des deux eſpeces ». On voit qu'il n'a pas même entendu le latin d'Amaſæus. S'il eût ſu un tant ſoit peu le grec, le paſſage d'Hérodote, que Kuhnius a cité au bas de la page, ſans y joindre de traduction, auroit ſervi d'explication à celui de Pauſanias, & auroit empêché cet Abbé de s'y méprendre. Pauſanias dit autre part que le mulet (*c*) étoit un animal maudit chez les Eléens depuis les temps les plus reculés, & qu'il ne naiſſoit point dans leur pays. Ce paſſage, que l'Abbé Gédoyn a pareillement eſtropié, peut ſervir à expliquer le précédent.

Cette malediction étoit ſans doute cauſe qu'on avoit aboli, à Olympie, la courſe des chars attelés de mules, qui y avoit été introduite en (*d*) la ſoixante-dixieme Olympiade, par Therſias de Theſſalie. Le peu de grace de cette ſorte d'attelage avoit probablement auſſi contribué à la faire proſcrire.

Quoique cette courſe de mules n'ait qu'un rapport très-éloigné avec le paſſage d'Hérodote, je ne puis réſiſter à la tentation de diſcuter un point de critique qui la regarde.

(*a*) Pauſan. Lib. V. ſive Eliac. prior. Cap. V. pag. 384.

(*b*) Pauſan. François, *in*-4°. pag. 151.

(*c*) Pauſan. Eliac. prior ſive, Lib. V. Cap. IX. pag. 396.

(*d*) Id. ibid. pag. 395.

Le Scholiaſte (*a*) de Pindare prétend que la Courſe de l'Apéné, ou char attelé de mules, ne ſubſiſta que dix ans, & qu'elle fut abolie vers la quatre-vingt-neuvieme Olympiade. Elle avoit donc été introduite, ſuivant ce Scholiaſte, la quatre-vingt-ſixieme Olympiade; époque de beaucoup poſtérieure à celle de Pauſanias. Cependant, comme ce même Scholiaſte remarque que Pſaumis, à qui eſt adreſſée l'Ode qu'il commente, remporta la victoire de l'Apéné en la quatre-vingt-deuxieme Olympiade, il eſt clair qu'il y a erreur dans ſon texte. Il dit ſur la ſixieme Olympique (*b*) que la courſe de l'Apéné fut abolie, ſuivant quelques-uns, la quatre-vingt-cinquieme Olympiade, & ſuivant d'autres, la quatre-vingt-ſixieme. Ici il eſt d'accord avec Pauſanias; car nous voyons dans cet Auteur, qu'on proclama en la quatre-vingt-quatrieme Olympiade, qu'il ne ſeroit plus fait à l'avenir de courſes de l'Apéné. Cette défenſe devoit donc ſortir ſon plein & entier effet l'Olympiade ſuivante, qui eſt la quatre-vingt-cinquieme. Voici le paſſage entier de Pauſanias, que l'Abbé Gédoyn n'a point entendu. « On abolit (*c*) » auſſi à Olympie des jeux; les Eléens ayant, par un chan» gement de penſée, réſolu de ne les plus célébrer..... » ſavoir, la courſe de l'Apéné & celle du Calpé, dont la » premiere avoit été établie en la ſoixante-dixieme Olym» piade, & l'autre, l'Olympiade ſuivante. On proclama, » en la quatre-vingt-quatrieme Olympiade, qu'il ne ſeroit » plus fait à l'avenir de courſes de l'Apéné & du Calpé. » Therſias de Theſſalie remporta la premiere victoire lors » de l'établiſſement de l'Apéné, & Patæcus de Dyme en

(*a*) Scholiaſt. Pindari ad Pindar. Olymp. V. verſ. 6.

(*b*) Scholiaſt. Pindar. περὶ τῶν χώλων. pag. 59. ex Edit. Oxon.

(*c*) Pauſan. Eliac. Prior. ſive Lib. V. Cap. IX. pag. 395 & 396.

» Achaïe fut victorieux, lors de celui du Calpé ». D'après cet exposé, je lirois dans le Scholiaste, ἀλλὰ διαδεκαέτης, au lieu de ἀλλὰ δεκαέτης & ὀγδοηκοστῇ πέμπτῃ en la place de ὀγδοηκοστῇ ἑνάτῃ. J'interprete χρόνος δέ τις οὐ μακρὸς, non de la durée entiere de la course de l'Apéné, mais seulement de sa durée, depuis la victoire remportée par Psaumis, en la quatre-vingt-deuxieme Olympiade. Par ce moyen, le Scholiaste est d'accord avec lui-même & avec Pausanias.

Il reste cependant encore une petite difficulté. Le Scholiaste dit sur la cinquieme Olympique, que ce fut un certain Asandraste qui s'appliqua aussi à combattre avec des mules. Ασάνδραστος ἐσπούδευσε καὶ ἡμιόνοις ἀγωνίζεσθαι, tandis que Pausanias, historien très-exact, nous apprend que c'est Thersias, que l'Abbé Gédoyn nomme *Thersius*, parce qu'il n'a vu que le latin, où il y a Thersius. Le texte du Scholiaste me semble encore altéré en cet endroit, & je lirois Θέρσανδρός τις ἐσπούδευσε, &c. Asandrastus n'est point un nom grec, & le Thersias de Pausanias paroît le même que Thersandre & son équivalent.

Cette note étoit faite en 1772. Il a paru depuis à Groningue en 1777, une traduction de la Dissertation de Bentley, & de la réponse de ce Savant à Charles Boyle. Je fus bien surpris de la conformité qui se trouvoit entre ma note & les pages 87 & 88 de l'Ouvrage de Bentley, que je n'avois pu me procurer en Anglois, parce qu'il est de la plus grande rareté. Je la rends avec plaisir à ce savant.

Mais, pour revenir à Hérodote, Gronovius a retranché de son édition τευ après καλάρης, parce qu'il n'est pas dans le Manuscrit de Florence; &, là-dessus, il prend occasion de l'attribuer à Henri Estienne. Ce Savant Imprimeur, qui a fait tant d'honneur à la France, l'avoit trouvé dans son Manuscrit. Ce mot est encore dans celui de Sancroft, dans

les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, & il paroît que Pauſanias & Euſtathe avoient lu de la ſorte. Voyez la note de M. Valckenaer.

(53) §. XXXI. *Par comparaiſon avec la neige.*) *Qui dat* (*a*) *nivem ſicut lanam.* Cette comparaiſon du Pſalmiſte eſt à peu-près la même.

(54) §. XXXI. *Sur ces pays ſi éloignés.*) La virgule qui eſt après λίγεται, je la mets après μακρότατα.

(55) §. XXXII. *Des Hyperboréens.*) Il paroît par le (*b*) Scholiaſte de Pindare, que les Grecs appelloient les Thraces *Boréens*; il y a par conſéquent grande apparence qu'ils donnoient aux peuples qui habitoient par-delà, le nom d'*Hyperboréens.*

Conſtantin Porphyrogénete paroît confirmer cette opinion, lorſqu'il dit (*c*) qu'il y a pluſieurs nations conſidérables juſqu'au Danube, dans les pays Hyperboréens.

La conjecture de M. Fréret, qui place ces peuples (*d*) au-delà du mont Boras, & qui veut qu'on les appellât par cette raiſon, *Hyperboréens*, ne me paroît pas recevable. Il s'appuie ſur ce que cette montagne confinoit avec l'Illyrie. Mais, ſi cette montagne eût été ſi près de la Grece, comment les Grecs auroient-ils débité tant de fables ſur la ſituation des pays au-delà de cette montagne? 2° Il paroît que le nom de la montagne eſt altéré dans Tite-Live, & qu'il faut lire *Bernus*, comme on le trouve dans Diodore de Sicile, Tom. II. pag. 644. ligne 4. ou plutôt *Bermius*, comme on le voit dans Hérodote Liv. VIII. §. CXXXVIII.

(*a*) Pſalm. CXLVII. ℣. 5.

(*b*) Ad Pyth. Od. IV. verſ. 324. pag. 234. Col. II. lin. 4.

(*c*) De Adminiſtr. Imper. pag. 78. ex Edit. Bandur.

(*d*) Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. Tom. XVIII. Hiſt. pag. 200.

Ces peuples paroiſſent Grecs d'origine; le culte d'Apollon Délien, leurs rites & les traces de leur langue qui ſe remarquent dans leurs noms propres, tout en un mot ſemble le donner à penſer.

(56) §. XXXII. *Dans les Epigones.*) Ce Poëme eſt très-ancien, quoique, ſuivant toutes les apparences, Homere n'en ſoit pas l'Auteur. Le (a) Scholiaſte d'Ariſtophanes l'attribue à Antimachus. Mais Antimachus de Colophon, qui étoit antérieur à Platon, ſuivant (b) Suidas, étoit poſtérieur à Hérodote, ou du moins ſon contemporain. Il étoit par conſéquent impoſſible d'en impoſer à notre Hiſtorien. La Thébaïde d'Antimachus n'étoit pas aſſez connue à Athenes, dans le temps qu'Ariſtophanes faiſoit repréſenter ſes pieces, & les Athéniens n'en faiſoient pas aſſez de cas pour la faire apprendre à leurs enfans.

L'Auteur de la diſpute entre Homere & Héſiode, rapporte ce vers des (c) Epigones.

Νῦν αὖθ' ὁπλοτέρων ἀρχώμεθα Μοῦσαι.

» Muſes, recommençons maintenant nos chanſons par les » exploits de ces jeunes guerriers ».

Le Poëte appelle ὁπλοτέρους les fils de ces guerriers qui périrent dans la premiere guerre de Thebes.

La ſeconde guerre étoit le ſujet des Epigones. Ariſtophanes rapporte dans la Comédie, intitulée (d) la Paix, le vers que nous venons de citer.

(a) Scholaſt. Ariſtoph. in Pac. verſ. 1270.

(b) Suidas. voc. Ἀντίμαχος.

(c) Homeri & Heſiodi certamen, ex editione Barneſii in primo vol. Homeri. pag. xxvij.

(d) Ariſtoph. Pax, verſ. 1270.

(57) §. XXXIII. *Les offrandes des Hyperboréens.*) Il y a dans le grec ἱρὰ, *ſacra*. Saumaiſe (*a*) prétend que ce ſont les prémices des victimes; mais ne devoient-elles pas être gâtées avant que d'arriver à Délos? Le Baron de Spanheim (*b*) penſe que ce ſont les prémices des fruits, & je crois qu'il a raiſon. C'eſt auſſi le ſentiment de Grævius. J'ai cependant mieux aimé me ſervir d'une expreſſion générale, parce que le terme grec l'eſt.

Quant à la route des Hyperboréens, Callimaque (*c*) s'accorde parfaitement avec notre Auteur. Les Athéniens, qui rapportoient tout à eux, ſuivoient une autre tradition, que Pauſanias a conſervée. Suivant eux (*d*), les Hyperboréens remettoient leurs prémices aux Arimaſpes; les Arimaſpes, aux Iſſédons; les Iſſédons, aux Scythes; les Scythes, à Sinope; & delà, les Grecs ſe les paſſoient de main en main juſqu'à Praſies, Bourgade de l'Attique, qui les envoyoit à Athenes, & les Athéniens à Délos. La tradition des Déliens, ſur un point qui les concernoit, me paroît plus croyable.

Ceux qui portoient ces offrandes enveloppées dans des gerbes de bled s'appelloient *Amallophores* (*e*) & *Oulophores*. *Græci* (*f*) *tradunt* ὐλοφόρους *ex Hyperboreis..... in inſulam Delum veniſſe*. On pourroit peut-être conclure de ce paſſage de Servius, que du moins dans les premiers temps on mettoit ces offrandes dans de la paille d'orge. On ſait que c'eſt le grain le plus anciennement connu, & celui qu'on répan-

(*a*) Salmaſ. in Solini Polyhiſt. pag. 147.
(*b*) Callimach. Tom. II. pag. 493, 495.
(*c*) Callimach. Hymn. in Delum. verſ. 284.
(*d*) Pauſan. Lib. I. Attic. Cap. XXXI. pag. 77.
(*e*) Porphyr. de Abſtin. Lib. II. §. XIX. pag. 135.
(*f*) Servius ad Virg. Æneid. Lib. XI. verſ. 858.

doit en Grece ſur la tête des victimes; uſage dont j'ai parlé note 359 ſur le premier Livre.

(58) §. XXXIII. *Juſqu'à la mer Adriatique.*) M. Burette (*a*) dit juſqu'à la ville d'Adria. C'eſt une légere mépriſe, qu'il auroit évitée avec un peu plus d'attention. Je penſe encore qu'il ſe trompe, lorſqu'il avance, preſque tout de ſuite, que la route que fait tenir Pauſanias aux Hyperboréens, eſt plus courte que celle dont parle Hérodote. Ces bagatelles ne doivent point diminuer l'eſtime due à ce Savant.

(59) §. XXXIII. *Qu'on appelle actuellement Perpheres.*) Ceux que les différens Etats de la Grece envoyoient pour conſulter Apollon, ou pour lui offrir des ſacrifices au nom de leur patrie, s'appelloient en général *Théores*. On donnoit auſſi le nom de *Déliaſtes* à ceux qu'on députoit à Délos, & de *Pythiaſtes* à ceux qu'on envoyoit à Delphes. Voyez Héſychius, Phavorin, Athénée, &c. Le chef de la députation s'appelloit *Archithéore* (*b*).

(60) §. XXXIII. *Diane la Royale.*) Cette Déeſſe (*c*) s'appelloit en langue Thrace *Bendis*. Βένδις, ἡ Ἄρτεμις Θρᾳκιστί. Les Athéniens célébroient, en ſon honneur, une fête ſous le nom de Βενδίδεια.

(61) §. XXXIII. *Sans faire uſage de paille de froment.*) Ἐρδούσας me paroît la véritable leçon, & a enfanté ἐχούσας. Θυούσας eſt une gloſe qui, ſuivant l'uſage, a paſſé de la marge dans le texte (*d*).

(62) §. XXXIV. *Sur le monument de ces Vierges.*) La

(*a*) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions. Tom. XIII. pag. 220.
(*b*) Ælian. Hiſt. Var. Lib. III. Cap. I. Tom. I. pag. 190.
(*c*) Heſychius in voc.
(*d*) Suſpicionum ſpecimen. pag. 162

coutume d'offrir ſa chevelure aux Dieux eſt très-ancienne. On la mettoit quelquefois dans les temples ; témoin la chevelure de Bérénice, qui dédia la ſienne dans le temple de Vénus. & quelquefois auſſi on la ſuſpendoit aux arbres. Ces ſortes d'arbres s'appelloient (*a*) *capillatæ* ou *capillares*. Les Veſtales chez les Romains ſuſpendoient les leurs ſur un Lotos. *Antiquior* (*b*) *illa eſt*, (Lotos) *ſed incerta ejus ætas, quæ capillata dicitur, quoniam Veſtalium virginum capillus ad eam defertur.*

(63) §. XXXIV. *Le lieu conſacré à Diane.*) Ce ne peut être le temple proprement dit. En effet, comment un olivier ou tout autre arbre, auroit-il pu y croître ?

(64) §. XXXV. *L'autre Opis.*) Orion, qui fut aimé de l'Aurore, & que Phérécydes dit être fils de Neptune & d'Euryale, & d'autres Auteurs de la Terre, voulant faire (*c*) violence à Opis, fut tué à coup de fleche par Diane, au rapport de quelques Ecrivains.

Les premieres (*d*) Hyperboréenes, qui apporterent ces offrandes à Délos, s'appelloient, ſuivant Callimaque, *Oupis*, *Loxo* & *Hécaergé*, filles de Borée.

(65) §. XXXV. *Olen de Lycie.*) Olen, Devin & Poëte très-ancien, antérieur à Homere, & même à Pamphus & (*e*) à Orphée, eſt le plus ancien Poëte qu'il y ait jamais eu chez les Grecs, & a, le premier, prononcé les (*f*) Oracles d'Apollon. Les habitans de Delphes chantoient les

(*a*) Sext. Feſtus Pompeius voc. Capillatam. pag. 66.

(*b*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. XVI. Cap. XLIV. Tom. II. pag. 40. lin. 7.

(*c*) Apollodor. Lib. I. pag. 15. lin. 17, &c.

(*d*) Callimach. Hymn. in Del. verſ. 292.

(*e*) Pauſan. Bœot. ſive Lib. IX. Cap. XXVII. pag. 761.

(*f*) Id. Phocic. ſive Lib. X. Cap. V. pag. 809 & 810.

Hymnes

Hymnes qu'il avoit composés pour eux : » ils chantent, dit (a) » Callimaque, les Hymnes que leur a apportés des bords du » Xanthe, Olen de Lycie, Poëte & Devin «. Dans son Hymne (b) sur Ilithie, il dit qu'elle est mere de l'Amour. Il a fait aussi un Hymne sur Junon, où il avance (c) que cette Déesse a été élevée par les Heures, & lui donne pour enfans Mars & Hébé. Il y en a aussi un autre du même, sur (d) Achæia, qui vint à Délos, du pays des Hyperboréens. L'Abbé Gédoyn a fait de cette femme un canton du Péloponnese.

Olen étoit de Lycie, comme le disent Hérodote, Callimaque ; &, le texte grec de Pausanias ; je dis le texte grec, parce que l'Abbé Gédoyn (e) le fait Hyperboréen.

(66) §. XXXVI. *Abaris.*) Les Auteurs varient sur le temps où Abaris vint en Grece. Les uns (f) le mettent en la troisieme Olympiade, les autres en la vingt-unieme ; mais Pindare, Ecrivain (g) dont on ne peut contester l'autorité, place ce voyage sous le regne de Crésus. Il devoit en être bien instruit, puisqu'il est venu au monde dans un temps où la mémoire d'Abaris étoit encore très-récente. Il est né en effet en la (h) soixante-cinquieme Olympiade, & Crésus fut fait prisonnier en la cinquante-huiteme, après un regne de quatorze ans. En supposant qu'Abaris fût venu en Grece la premiere année du regne de ce Prince, son voyage

(a) Callimach. Hymn. in Delum vers. 304.
(b) Pausan. Bæot. sive Lib. IX. Cap. XXVII. pag. 762.
(c) Id. Corinthiac. sive Lib. II. Cap. XIV.
(d) Id. Eliacor. prior, sive Lib. V. Cap. VII. pag. 392.
(e) Pausanias traduit en François, Liv. X. Chap. V. Tom. II. pag. 328.
(f) Harpocration, Suidas voc. Ἄβαρις.
(g) Harpocrat. ibid.
(h) Suidas voc. Πίνδαρος.

n'auroit précédé la naiſſance de ce Poëte que de quarante ans.

(67) §. XXXVI. *Porté ſur une fleche.*) Je lis avec MM. Weſſeling & Valckenaer ὡς τὸν ὀϊστὸν... changement néceſſaire & fondé ſur ce que les Auteurs, qui parlent de cet Abaris, diſent tous qu'il étoit porté ſur une fleche. Voyez la note de ces deux Savans. M. Borheck a admis leur conjecture dans ſon édition.

Cependant, un fragment de Lycurgue, rapporté (*a*) par l'Impératrice Eudocie, me fait naître des doutes ſur la correction de ces Savans, & conſéquemment ſur la maniere dont j'ai rendu le paſſage d'Hérodote. » La famine, dit » cet Orateur, ſe faiſant ſentir chez les Hyperboréens, » Abaris vint en Grece, & ſe mit aux gages d'Apollon. » Ce Dieu lui apprit à rendre des Oracles. En conſé» quence, il parcourut toute la Grece, rendant des Oracles » & tenant entre les mains une fleche, ſymbole d'Apollon; » car ce Dieu eſt grand tireur d'arc ».

Ce fragment eſt tiré de l'Oraiſon de Lycurgue contre Méneschès, ἐν τῷ κατὰ Μενέσχους. Ce nom me paroît altéré, & je crois qu'il faut lire contre Ménéſæchmus, ἐν τῷ κατὰ Μενεσαίχμου.

(68) §. XXXVI. *S'il y a des Hyperboréens, il doit, &c.*) » Lorſqu'Hérodote conclud (*b*) qu'il n'y a point d'Hyper» notiens, de ce qu'il a dit qu'il n'y avoit pas d'Hyperbo» réens, Eratoſthenes prétend que cette preuve eſt un ſo» phiſme, & que c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'il n'y a point de » gens qui ſe plaiſent au mal, parce qu'il n'y en a pas qui (*c*)

(*a*) Anecdota Græca, Tom. I. pag. 20.

(*b*) Strab. Lib. I. pag. 106. B. 107. A.

(*c*) Le raiſonnement d'Eratoſthenes eſt abſurde. On dit en grec, ἐπιχαιρεκάκος, & on ne dit pas ἐπιχαιράγαθος. Mais, de ce que le

» ſe plaiſent au bien. Il peut ſe faire qu'il y ait des Hy-
» pernotiens, puiſque le Notus ne ſouffle point en Ethiopie,
» ni même plus bas. Or, les vents ſoufflant en tout climat,
» & celui qui vient du midi s'appellant *Notus*, il eſt bien
» étonnant qu'il y ait des pays où il ne ſe faſſe pas ſentir.
» Mais c'eſt tout le contraire : car, non-ſeulement l'Ethiopie
» eſt ſujette au Notus, mais encore tout le payş au-delà,
» juſqu'à la ligne équinoxiale. Cela poſé, il falloit blâmer
» Hérodote d'avoir cru qu'on appelloit *Hyperboréens*, des
» peuples qui ne ſentoient point le ſouffle de Borée. En effet,
» ſi les Poëtes & leurs Interpretes tiennent ce langage dans
» leurs fictions, il auroit dû en écouter un plus ſain ».

(69) §. XXXVIII. *Deux péninſules.*) ἀκτὴ ſe prend ſouvent pour une péninſule. L'Attique n'a eu ce nom, qu'à cauſe qu'elle étoit une péninſule. Voyez les notes d'Iſaac Voſſius, ſur le Périple de Scylax (*b*).

(70) §. XXXVIII. *Oppoſées.*) On lit dans toutes les Editions & dans les trois Manuſcrits du Roi ἀπ' αὐλῆς. Cette leçon, manifeſtement corrompue, a été changée en ἀπ' αὐλέων, par Corneille de Paw, qui ſous-entend Θαλασσέων. Feû M. Weſſeling approuvoit ce changement. Mais on trouve à la marge du Manuſcrit A du Roi ἀντίης, écrit d'une main plus récente. J'ai préféré cette leçon, qui fait un meilleur ſens. M. Borheck a ſans doute trouvé quelque part cette leçon, puiſqu'il l'a miſe dans ſon Edition.

(71) §. XXXVIII. *Golfe Myriandrique.*) On liſoit auparavant le golfe Mariandique. Mais, comme cela ne faiſoit

---

premier terme exiſte, il ne s'enſuit pas que l'idée du ſecond ſoit nulle, parce que le terme correſpondant n'exiſte pas. Je n'ai pu rendre l'idée de ce Géographe, parce qu'en notre langue les deux expreſſions ſont exactes.

(*b*) Geograph. Script. Minores. Tom. I. pag. 9.

aucun ſens, M. Weſſeling a rétabli la véritable leçon d'après Etienne de Byzance. Voyez la note de ce Savant. Ce Golfe eſt ainſi nommé de la ville de *Myriandrus*. On l'appelle auſſi *Iſſique*, de la ville d'*Iſſus*.

(71*) §. XXXIX. *La mer Erythrée.*) Il faut faire attention que non-ſeulement le golfe Arabique étoit connu ſous ce nom, mais encore le golfe Perſique & l'Océan Auſtral, c'eſt-à-dire, cette vaſte étendue de mer qui eſt entre ces deux Golfes.

(72) §. XXXIX. *Où Darius fit conduire.*) Voyez Liv. II. §. CLVIII. note 502.

(73) §. XLI. *Eſt étroite aux environs, &c.*) Si Gronovius eût fait attention qu'Hérodote répete ici en d'autres termes ce qu'il avoit dit plus haut, Liv. II. §. CLVIII, il n'auroit pas changé l'ancienne leçon pour celle du Manuſcrit de Florence, qui ne fait aucun ſens. Voyez la note ſuivante.

(74) §. XLI. *Depuis cette Mer-ci.*) Il faut néceſſairement entendre l'iſthme entre la Méditerranée & le golfe Arabique ou mer Rouge. Hérodote a dit de même, Livre II. §. CLVIII. que le chemin le plus court pour aller d'une de ces mers à l'autre, étoit de mille ſtades. Agrippa avance, au rapport de (*a*) Pline, que de Péluſe à Arſinoë, ſur la mer Rouge, il y avoit cent vingt-cinq milles; ce qui revient au même: cet Auteur comptant toujours huit ſtades par mille.

(75) §. XLII. *Mer Auſtrale.*) C'eſt l'Océan qui baigne les côtes eſt & ſud de l'Afrique.

(76) §. XLII. *Ce fait ne me paroît nullement croyable.*) Hérodote ne doute point que les Phéniciens n'ayent fait le

(*a*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. V. Cap. XI. Tom. I. pag. 259. lin. 10.

tour de l'Afrique, & qu'ils ne ſoient revenus en Egypte par le détroit de Gibraltar. Mais il ne peut croire que dans le cours de leur navigation, ils ayent eu le ſoleil à droite. Les Phéniciens dévoient cependant l'avoir néceſſairement, après qu'ils eurent paſſé la ligne, & cette circonſtance précieuſe, & qui n'a pu être imaginée dans un ſiecle où l'Aſtronomie étoit encore en ſon enfance, aſſure l'authenticité de ce voyage, dont, ſans cela, on pourroit douter.

(77) §. XLII. *A été connue.*) Hérodote ne veut pas dire que l'intérieur de l'Afrique ait été connu, mais ſeulement qu'elle étoit environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Aſie. C'eſt ce qu'il faut ſuppléer d'après ce qu'on lit au commencement de ce paragraphe. ὅυλῳ μὲν ἄυλη ἐγνώσθη τοπρώτον, nempè περίῤῥυλος ἐοῦσα πλὴν ὅσον ἄυλης πρὸς τὴν Ἀσίην οὐρίζει.

(78) §. XLIII. *Les Carthaginois.*) Les Carthaginois, ayant des traités avec Xerxès, & voyageant d'ailleurs partout, pouvoient avoir entendu parler du Périple de Sataſpes.

(79) §. XLIII. *Zopyre, fils de Mégabyſe.*) Voyez Liv. III. §. CLX. note 235.

(80) §. XLIII. *Des habits de Palmier.*) Il y a dans le grec ἐσθῆτι φοινικηίῃ. Les uns ont traduit cela des habits à la Phénicienne, & les autres des habits rouges. Je crois que les uns & les autres ſe ſont trompés.

1° Comment des peuples éloignés de tout endroit de commerce, & qui, ſuivant toutes les apparences, n'avoient jamais vu de vaiſſeaux, puiſqu'ils ſe ſauverent, dès qu'ils eurent apperçu celui de Sataſpes, pouvoient-ils avoir des habits à la Phénicienne ?

2° On ne me paroît pas mieux fondé à leur donner des habits rouges. Il eſt fort douteux que des peuples, auſſi ſauvages que nous les repréſente Hérodote, euſſent des

étoffes, & qu'au cas qu'ils en euſſent, ils ſuſſent les teindre en rouge.

Quand notre Hiſtorien veut exprimer cette couleur, il ſe ſert toujours de φοινίκεος & jamais de φοινικῆιος, qui eſt un Ioniſme pour φοινίκειος, & qui ſignifie toujours dans les neuf livres de cette Hiſtoire, *Phénicien*, ou de *Palmier.*

On trouve des exemples de φοινίκεος pour rouge, Liv. I. §. XCVIII. Liv. II. §. CXXXII. Liv. VII. §. LXXVI. Liv. IX. §. XXII, &c.

Φοινικῆιος, ſe prend pour de palmier, Liv. II. §. LXXXVI. Liv. III. §. XX, &c.

3° J'ai traduit *des habits de palmier*, c'eſt-à-dire, faits avec l'écorce ou les feuilles du palmier. Les peuples ſauvages, tels qu'étoient ceux-ci, s'habilloient de la ſorte. *Diù* (*a*) *fuere occulta ejus* (*naturæ*) *beneficia*; *ſummumque munus homini datum, arbores ſilvæque intelligebantur*: *hinc primum alimenta, harum fronde mollior ſpecus, libro vestis*: *etiamnum gentes ſic degunt.*

Les anciens Anachoretes, dit M. l'Abbé Bellanger, dans une note ſur ce paſſage, s'habilloient de la même maniere. Paul l'hermite, ſuivant le Breviaire de Paris (*b*), *tunicam in ſpartæ modum ex palmæ foliis ſibi contexuerat.* S. Athanaſe dit du même (*c*) *Paulus à vigeſimo ſecundo ætatis anno ad tertium decimum ſuprà centeſimum, palmâ ei victum & veſtitum præbente, Anachoretarum primus in eremi ſpeluncâ degebat.*

(81) §. XLIII. *Qu'étant entré dans leurs villes.*) Je lis ἰσιόντες avec les Manuſcrits de Sancroft, & de la Biblio-

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XII. Præfat. Tom. I. pag. 654. lin. 4.
(*b*) Pars hiemalis, pag. 291.
(*c*) Ibid. pag. 401.

theque Impériale, le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, la marge de l'édition toute grecque de Henri Eſtienne de 1570, & Valla. Le σίνονλες des Editions, ne me paroît point convenir; MM. Weſſeling & Valckenaer ont adopté ἐσιόνλες.

(82) §. XLIII. *Du bétail.*) Si l'on aime mieux ϐρωλὰ, qui eſt la leçon de deux Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi & de l'Edition toute grecque de Henri Eſtienne, il faudra traduire, *des vivres.*

(83) §. XLIII. *N'avoit pu avancer.*) Ce fut, ſuivant toutes les apparences, le vent d'eſt qui empêcha le vaiſſeau d'avancer. Il ſouffle conſtamment en cette mer dans une certaine ſaiſon. Voyez la note de M. Weſſeling.

(84) §. XLIV. *Scylax de Caryande.*) Ce Scylax ne paroît pas le même que celui dont nous avons le Périple de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique. Voyez la Diſſertation de Dodwell dans le premier volume des petits Géographes, page 42 & ſuiv. Cependant M. le Baron de Sainte-Croix revendique ce Scylax pour l'Auteur de ce Périple, dans une Diſſertation lue, en 1778, à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ses raiſons m'ont paru plauſibles; mais, lorſqu'elle ſera imprimée, on pourra en juger d'une maniere plus sûre.

(85) §. XLV. *Et pourquoi on donne à l'Aſie.*) Si l'on fait rapporter καὶ ὀυρίσμαλα ἀυτῇ à ἣ δὲ Εὐρώπη, qui précede immédiatement, on fait un contre-ſens. Ce paſſage ne peut convenir à l'Europe, mais à l'Aſie. M. le Préſident Bouhier, qui s'en étoit bien apperçu, prétendoit (*a*) qu'il étoit tranſpoſé, & qu'il falloit le placer à la fin du paragraphe précédent. Je ſuis perſuadé qu'il a raiſon. Je n'ai pas oſé ce-

(*a*) Recherches & Diſſert. ſur Hérodote, Cap. XVIII. pag. 199.

pendant aller contre l'autorité de tous les Manuſcrits & de toutes les Editions. Mais j'ai expliqué αὐλῇ de l'Aſie, ce qui empêche qu'on ne s'y méprenne.

(85*) §. XLV. *Ils ont pris les noms.*) ἔθεντο ne ſe prend point ici dans le ſens réciproque ordinaire au moyen.

(86) §. XLV. *Fils de Cotys.*) Cotys paroît au premier coup d'œil un nom Thrace. Celui d'Atys eſt certainement Lydien. Indépendamment du Roi Atys, Hérodote parle d'un fils de Créſus, & du pere du riche Pythius qui portoient ce nom. Ajoutez à cela ce que raconte notre Auteur de l'Hiſtoire de Lydie, & qu'il n'a point emprunté (*a*) de Xanthus de Lydie, comme le croyoit Thomas Gale, puiſque cet Hiſtorien, ſuivant Denys d'Halicarnaſſe (*b*), n'a parlé nulle part de Tyrrhénus, ni de l'envoi de la Colonie des Méoniens en Italie. En cet endroit, (Liv. I. §. XCIV.) il appelle le fils de Manès *Atys*, & non point *Cotys*. Enfin, Euſtathe paroît avoir lu (*c*) *Aſias*, fils d'Atys. Quoique ces autorités ſoient d'un grand poids, je laiſſe ſubſiſter *Cotys*, parce qu'il paroît, d'après le même Euſtathe ſur Homere (*d*), que les Anciens ont regardé Aſias comme fils de Cotys, & ſur-tout, parce que Denys (*e*) d'Halicarnaſſe aſſure que Manès, pre-

---

(*a*) M. Valckenaer me paroît s'être trompé. Voyez Liv. I. §. XXIV. note 248 ſur la fin.

(*b*) Dionyſ. Halicarn. Ant. Rom. Lib. I. pag. 22. lin. 15.

(*c*) Euſtath. ad Dionyſ. Perieget. verſ. 270. On peut ajouter à toutes ces autorités celle de l'*Etymologicum Magnum*, au mot Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, pag. 153.

(*d*) Euſtath. in Homer. Iliad. B. pag. 192, 51 de l'Edition de Bâle, dont il paroît que fait uſage M. Valckenaer; mais pag. 254. ligne 24 de l'Edition de Rome, dont je me ſers.

(*e*) Dionyſ. Halicarnaſſ. Antiq. Rom. Lib. I. pag. 21. lin. 20. & ſeq.

mier Roi de Méonie, eut de Callirrhoë, Cotys, & que Cotys eut de Halié, fille de Tullus, Aſias & Atys; car, c'eſt ainſi qu'il faut lire d'après pluſieurs Manuſcrits, cités au bas de la page. VALCKENAER.

J'ajoute à cette note que j'ai empruntée de M. Valckenaer, que Cotys n'eſt pas un nom tellement affecté à la Thrace, qu'on ne le rencontre en différents pays de l'Aſie Mineure. Le Prince ou Roi des Paphlagoniens, comme l'appelle Plutarque (*a*), qui étoit contemporain d'Agéſilas, Roi de Lacédémone, s'appelloit *Cotys* (*b*).

Aſiès eſt un Ioniſme pour Aſias. J'ai mis par cette raiſon Aſias dans ma traduction; voyez l'*Etymologicum Magnum*, au mot Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, & Euſtathe ſur Homere, pag. 254, lin. 16 & 17.

(87) §. XLV. *Dont.*) Il faut lire avec le Manuſcrit A du Roi ἄπ'ἔτευ. Voyez Liv. I. §. VII. note 22.

(88) §. XLVI. *En-deça du Pont-Euxin.*) Hérodote n'emploie ἐντὸς qu'en parlant de ce qui eſt en-deçà, de ce qui eſt entre lui & quelqu'autre choſe. Il n'a donc point écrit ceci dans l'Aſie Mineure, à Halicarnaſſe, à Samos, &c. Car, dans cette ſituation, les Scythes, &c., ne ſeroient point entre le Pont-Euxin & lui. Il l'a donc écrit à Thurium dans le pied de la botte de l'Italie. Les Scythes ſont en-deçà du Pont-Euxin pour les habitans de cette ville. Ce paſſage eſt donc un de ceux que notre Hiſtorien à ajoutés à ſon Hiſtoire, après avoir fixé ſa demeure en Italie.

(89) XLVI. *La nation Scythe.*) Les Scythes n'étoient pas fort habiles; auſſi n'eſt-ce pas ce qu'a voulu dire Hérodote. Mais ils l'étoient relativement aux autres nations qui habitoient en-deçà du Pont-Euxin.

(*a*) Plutarch. in Ageſilao. pag. 601. E.

(*b*) Xenoph. Orat. de Ageſilao, Cap. III, §. IV. pag. 32.

(90) §. XLVI. *Ces avantages conſiſtent.*) C'étoit en cela que conſiſtoit l'habileté & la prudence qui les diſtinguoient des autres nations renfermées par le Pont, dont Hérodote vient de parler.

(91) §. XLVI. *Ni forteresſes.*) Τείχεα, ſont des forteresſes, des châteaux, comme on le voit en cent endroits de notre Auteur, de Thucydides, de Xénophon, &c. Héſiode (*a*) dit auſſi :

ἄλλοτε δ' αὖτε
ἢ τῶν γε στρατὸν εὐρὺν ἀπώλεσεν, ἢ ὅγε τεῖχος.

tantôt Jupiter détruit leurs armées, ou leurs villes.

Voyez auſſi Liv. III. §. XCI. note 147. Liv. IV. notes 23 & 211.

(92) §. XLVI. *Que leurs chariots.*) Æſchyle, qui eſt antérieur de 41 ans à Hérodote, s'exprime de même, dans la Piéce intitulée *Prométhée enchaîné.* Prométhée voulant indiquer à Io la route qu'elle doit tenir, lui dit : « Tournant (*b*) d'abord vos pas vers le lever du ſoleil, traverſez » des campagnes qu'on ne laboure point, vous arriverez » enſuite chez les Scythes Nomades, dont les maiſons, tiſſues » de branches d'arbres, ſont élevées ſur des chariots ».

(93) §. XLVIII. *Il y en a cinq grandes.*) Il y a dans le texte πέντε μὲν δὴ ῥέοντες. Ce μὲν δὴ eſt sûrement une altération. M. Reiske lit ὅδε, & M. Valckenaer μόνοι. Je ne puis approuver ni l'une, ni l'autre de ces corrections. Je ſuis perſuadé qu'il y avoit πέντε μεγάλοι ῥέοντες, de même qu'au paragraphe XLIX, il y a ἐκ δὲ τοῦ Αἵμου τῶν κορυφέων

(*a*) Heſiodi Opera & Dies. verſ. 243.

(*b*) Æſchyl. in Prometh. Vincto. verſ. 713. & ſeq. ex Edit. Brunckii.

τρεῖς ἄλλοι μεγάλοι ῥέοντες πρὸς Βορῆν ἄνεμον, ἰσβάλλουσι ἐς αὐτόν.

Cette expreſſion, τρεῖς ἄλλοι μεγάλοι, ſuppoſe néceſſairement la correction que j'établis.

J'ai reconnu depuis, que je m'étois rencontré avec M. Koen. Voyez ſes excellentes notes ſur le Traité des Dialectes de Grégoire, Archevêque de Corinthe, page 221.

(94) §. XLIX. *On ne doit pas, &c.*) Ces mots ne ſont pas du texte. Je les ai ajoutés, afin d'exprimer la force du γὰρ, qu'on n'auroit pas, à ce qu'il me ſemble, ſentie ſans cela.

(95) XLIX. *Si l'on excepte les Cynetes.*) Voyez Livre ſecond, §. XXXIII. note 96.

(96) §. L. *Eſt couverte de neige.*) Il y a dans le grec νιφετῷ δὲ πάντα χρᾶται. Heſychius nous a conſervé la ſignification de ce mot χρᾶται, qu'il explique par μολύνεται. *Nive omnia inficiuntur & ſordent.* Voyez auſſi la note de M. Erneſti ſur l'Hymne de Callimaque, en l'honneur de Diane, vers 69.

(97) §. LII. *La mere de l'Hypanis.*) *Hypanis* (*a*) *ex grandi palude oritur, quam Matrem ejus accolæ appellant.*

(98) §. LII. *Et qui eſt ſi amere.*) *Hypanis* (*b*) *non longè à mari, ex parvo fonte, cui Exampeo cognomen eſt, adeò amaras aquas accipit, ut ipſe quoque jam ſui diſſimilis & non dulcis hinc defluat.*

(99) §. LIII. *Quoique les fleuves voiſins ſoient limoneux.*) Il y a dans le grec ῥέει τε καθαρὸς παρὰ θολεροῖσι. M. Bellanger avoit traduit : *Elle (l'eau du Boryſthenes) eſt même pure & claire, quoiqu'elle paſſe par un pays gras & par un canal plein*

(*a*) Pomponius Mela. Lib. II. Cap. I. pag. 117.

(*b*) Id. ibid.

de fange & limoneux. Un homme de Lettres qui avoit fait part à M. Bellanger de ſes remarques ſur ſa traduction d'Hérodote, avoit réformé cet endroit. M. Bellanger n'en avoit pas moins perſiſté dans ſon explication qui s'éloigne, on ne peut pas davantage, du ſens d'Hérodote. Pomponius Méla, qui a traduit ce paſſage de notre Hiſtorien, fait voir le ſens qu'il faut lui donner. *Turbidis* (*a*) *aliis* (*amnibus*), *liquidiſſimus defluit.*

(100) §. LIII. *Quarante journées de navigation.*) L'Hylée eſt une petite contrée ſur les bords de la mer. Les Scythes Agricoles habitent au-deſſus. La partie nord du pays de ces Scythes eſt de onze jours de navigation en remontant le Boryſthenes, comme on l'a vu §. XVIII. Le pays des Gerrhes eſt peu éloigné, & c'eſt-là (*b*) que le Boryſthenes commence à être navigable. Cela me perſuade qu'il y a une faute dans le texte, & qu'il faut lire τεσσερεσκαίδεκα *quatorze*, au lieu de τεσσεράκοντα *quarante*. M. Bayer me paroît s'être apperçu de cette faute, puiſqu'il dit, dans ſon Mémoire ſur la Scythie ancienne (*c*), *cognoſcebatur Græcis Boryſthenes ab Gerrheâ regione, quæ quatuordecim navigatione dierum diſtabat à mari.*

Cependant, je n'ai pas oſé changer le texte, parce que cette leçon ſe trouve, non-ſeulement dans toutes les éditions, mais encore dans les trois Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi & dans tous ceux que M. Weſſeling a conſultés. Bien plus, ſi le texte eſt réellement altéré, comme je le penſe, la faute doit être ancienne; car on la trouve dans Pomponius Méla qui traduit Hérodote (*d*). *Longè venit, ignotiſque*

(*a*) Pomponius Mela. Lib. II. Cap. I. pag. 126.
(*b*) Ci-deſſous §. LXXI.
(*c*) Commentar. Academiæ Petropolitanos, Tom. I. pag. 411.
(*d*) Pompon. Mela, Lib. II. Cap. I. pag. 126, 58.

ortus è fontibus, quadraginta dierum iter acutè ſtringit, totoque ſpatio navigabilis. Scymnus de Chios (*a*) avoit dit auſſi que le Boryſthenes étoit navigable pendant quarante jours.

(101) §. LIII. *Dans le même marais.*) Je lis ἐς τωὐτὸ ἕλος avec la leçon marginale de l'édition de Henri Eſtienne de 1570, pag. 151, & les Manuſcrits du Cardinal Paſſionéi & du Docteur Askew. Dion Chryſoſtome, qui avoit vu ce pays, & qui le connoiſſoit bien, dit la même choſe. MM. Weſſeling & Valckenaer approuvent cette leçon.

(102) §. LIII. *La langue de terre.*) ἔμβολον τῆς χώρης ſignifie, mot à mot, *l'éperon de navire de la terre*; c'eſt-à-dire, que cet endroit prenoit, en ſe terminant, la forme d'un éperon de vaiſſeau, comme on peut le voir dans Dion Chryſoſtome, dont je vais mettre le paſſage en entier, parce qu'il ſert à éclaircir ce que dit Hérodote. » Le Bo-» ryſthenes (*b*) a donné ſon nom à la ville (des Boryſthé-» nites) à cauſe de ſa grandeur & de la beauté de ſes eaux; » mais cette ville eſt ſur l'Hypanis. Elle occupe actuelle-» ment le même emplacement qu'autrefois, un peu au-deſſus » du Promontoire Hippolaïs, & vis-à-vis. Cette partie du » pays, aux environs de laquelle ſe joignent l'Hypanis & » le Boryſthenes, eſt ſolide, & ſe termine en pointe comme » l'éperon d'un vaiſſeau. Ces deux rivieres forment, depuis » leur confluent juſqu'à la mer, un lac d'environ deux cents » ſtades en longueur, ſur autant de largeur. La plus grande » partie de ce lac eſt pleine de vaſe, & tranquille dans les » temps ſereins, comme un lac nullement agité. Le fleuve » paroît à droite, & la force de ſon courant fait conjec-

(*a*) Scymni Chii fragm. verſ. 69 & 70. Vide Geographiæ veteris ſcriptores minores. Tom. II. pag. 47.

(*b*) Dion. Chryſoſt. Orat. XXXVI. pag. 437. B.

» turer à ceux qui naviguent dessus, qu'il est très-profond » à son embouchure. En effet, sans la rapidité de son cours, » il s'y engorgeroit aisément, lorsque le vent du midi vient » à souffler avec violence, à l'opposite de cette embou- » chure ».

Je lis dans ce passage de Dion Chrysostome σταθερᾷ, & le fais accorder avec λίμνη. La virgule qui est après ῥεύματος, je la place après τὸ βάθος. J'entends ὅθεν περ καὶ ἐξίησι de l'embouchure du fleuve, & je sous-entends ἂν avec ἀνεφράττετο, comme on en trouve beaucoup d'exemples. Voyez le Lexique Ionien d'Æmilius Portus, au mot Ἂν.

(103) §. LIII. *A Cérès.*) Quelques Manuscrits portent *à Cérès*, & d'autres *à la Mere*. Il faut entendre *Cérès* par cette derniere expression, & non *Vesta* avec Gronovius. Lorsqu'il dit que les Scythes ne connoissoient ni Cérès, ni Cybele, il a raison; mais il auroit dû faire attention que les Borysthénites ou Olbiopolites étoient Grecs d'origine, & qu'ils avoient retenu beaucoup d'usages & de rites de leurs Ancêtres.

(104) §. LIV. *Et c'est la cinquieme riviere.*) μετὰ δὲ τούτους πεμπτὸς ποταμὸς ἄλλος, τῷ οὔνομα Παντικάπης. *un autre cinquieme fleuve* . . . . . C'est ainsi que s'expriment les Auteurs Attiques. On trouve dans Eschyle (*a*) τέταρτος ἄλλος . . . . . ξὺν βοῇ παρίσταται. On lit dans (*b*) Sophocles δεύτερον ἄλλο κακὸν, & dans Euripides (*c*), τὸν δὲ δεύτερον λέγω, Ἐτέοκλον, ἄλλον χρηστότητ' ἠσκηκότα. Le second, je » veux dire Etéocle, qui s'est exercé à des actions d'huma- » nité «. Notre Historien a dit aussi, Livre I. §. CXCVII, δεύτερος δὲ σοφίῃ ὅδε ἄλλος σφι νόμος κατέστηκεε.

(*a*) Æschyl. Ἑπτὰ ἐπὶ Θηβ. vers 488. ex Edit. Brunckii.

(*b*) Sophocl. Antig. 1304.

(*c*) Euripid. Suppl. 871.

Comme les Ioniens étoient Athéniens d'origine, ils avoient conservé beaucoup de façons de parler de l'ancienne langue Attique.

(105) §. LIV. *Les Scythes Agricoles.*) C'est ainsi que je traduis les Γεωργοὶ d'Hérodote, afin de mettre de la différence avec les Scythes Aroteres ou Laboureurs. Pline appelle toujours ceux-là *Georgi. Panticapes Nomadas* (*a*) & *Georgos disterminat.* Le P. Hardouin confond dans une note sur cet endroit les Georgi avec les Laboureurs.

(106) §. LVII. *Les Scythes Royaux.*) Les Scythes se (*b*) partageoient en trois Etats. Idantyrse régnoit sur le premier & le plus grand, lors de l'invasion des Perses, Scopasis sur le second, & Taxacis sur le troisieme.

(107) §. LVIII. *Comme on peut le remarquer.*) Il y a dans le grec : *on peut conjecturer que cela est ainsi, en ouvrant, &c.* Ἔστι σταθμώσασθαι ὅτι τοῦθ' οὕτως ἔχει. Il faut lire avec le Manuscrit A de la Bibliotheque du Roi, ὅτι τοῦτο οὕτω ἔχει. C'est un Ionisme familier à notre Historien. Il avoit dit plus haut, Livre II. §. XLIII, πολλά μοι καὶ ἄλλα τεκμήριά ἐστι τοῦτο οὕτω ἔχειν. Au reste, les Athéniens, dont étoient issus les Ioniens, s'exprimoient de même. On trouve dans Thucydides (*c*), οὐδ' ἄξια, οὔτε ὑμῶν. Quant au reste, je lis ἐπιχυλοτάτη avec MM. Wesseling & Valckenaer, dont on peut voir les notes.

(108) §. LIX. *Nom qui, à mon avis, lui convient parfaitement.*) C'est qu'Herodote supposoit que ce mot chez les Scythes signifioit *pere*, & cela peut très-bien être. On sait que, dans toutes les langues, *απ*, *πα παπα*, sont les premieres syllabes

---

(*a*) Plin. Hist. Nat. Lib. IV. Cap. XII. Tom. I. pag. 217. lin. 15.

(*b*) Herodot. Lib. IV. §. CXX.

(*c*) Thucydid. Lib. II. §. LXXI. pag. 143. lin. 61.

que prononcent les enfans, & qu'ils désignent de cette maniere leurs peres.

(109) §. LX. *Lieux sacrés.*) M. Wesseling croyoit que τὰ ἱρὰ étoient les rits qui s'observoient lorsqu'on immoloit les victimes, & non point des temples, puisque Hérodote venoit de dire que les Scythes n'en élevent qu'à Mars. Mais il paroît plus naturel d'entendre par τὰ ἱρὰ un lieu sacré. Quoique les Scythes n'eussent point de temple proprement dit, il est cependant très-vraisemblable qu'ils s'assembloient en plein air en de certains endroits, qu'on regardoit comme sacrés, à cause des sacrifices qui s'y faisoient.

(110) §. LX. *Sans aucune autre cérémonie préparatoire.*) Hérodote fait cette remarque, parce que les Grecs ne manquoient jamais à ces cérémonies.

1° On arrosoit la victime d'eau lustrale. 2° On jettoit sur son front de l'orge en grain mêlé avec du sel. (Les Latins y jettoient de la farine mêlée avec du sel. C'est ce qu'ils appelloient *mola sala*, voyez Liv. I. §. CLX. not 359.) 3° On coupoit du poil sur le front de la victime, & on le jettoit au feu.

La premiere cérémonie se voit dans Euripides. Iphigénie raconte qu'elle a vu en songe la maison de son pere renversée, excepté une colonne. Cette colonne étoit Oreste. Elle a arrosé dans le même songe cette colonne; elle en conclud qu'Oreste est mort. Car ceux qu'elle arrose d'eau lustrale meurent.

(a) Θνήσκουσι δ' οὓς ἂν χέρνιβες βάλως' ἐμαί.

Dans la même Piece, vers 621, Oreste dit: » Quoi donc » vous m'immolerez vous-même, vous qui êtes une femme!

(a) Iphigenia in Taurid. vers. 58.

Iphigénie

Iphigénie répond : » non ; mais je répandrai ſur votre tête » l'eau luſtrale ».

Οὐκ· ἀλλὰ χαίτην ἀμφὶ σὴν χερνίψομαι.

Voyez auſſi le vers 643 de la même Piece.

Homere a réuni ces trois cérémonies :

(a) γέρων δ' Ἱππηλάτα Νέστωρ
Χέρνιβά τ' ἠλοχύτας τε καλήρχετο· πολλὰ δ' Ἀθήνῃ
Εὐχετ' ἀπαρχόμενος, κεφαλῆς τρίχας ἐν πυρὶ βάλλων.

» Neſtor répand l'eau luſtrale & l'orge ſacré ſur la victime, » coupe du poil de ſon front, & le jettant au feu, il adreſſe » ſes prieres à Minerve ».

Madame Dacier n'a pas ſaiſi le ſens de ce paſſage. Elle croit (b) que Neſtor ſe lave les mains de cette eau ; &, quelques vers plus haut, elle interprete χέρνιβα une aiguiere, tandis que c'eſt l'eau luſtrale. Elle confond, à ce qu'il paroît, χέρνιψ avec χέρνιβον. Ce premier mot n'a jamais ſignifié, dans Homere, une aiguiere. Cette fauſſe interprétation eſt cauſe qu'elle voudroit faire un changement dans le texte (c), quoiqu'il n'en ſoit nullement beſoin.

Pope ne s'y eſt pas trompé. Voici comme il a rendu ces vers du Prince des Poëtes :

Scatters with quiv'ring hand the ſacred flour,
And the ſtream ſprinkles : from the curling brows
The hair collected in the fire he threws.

Il lui eſt cependant échappé une légere inexactitude, en ce

(a) Homer. Odyſſ. Lib. III. verſ. 444.
(b) Odyſſée, Tom. I. pag. 223. Edition de Paris, 1740.
(c) Voyez ſes Remarques, ibid. pag. 262.

qu'il attribue aux Grecs une coutume qui ne ſe pratiquoit que chez les Romains. Auſſi Neſtor ne répand-il point de fleur de farine, mais de l'orge en grain. J'ai dit deux mots de cet uſage, Liv. I. §. CLX. note 359.

Les Grecs déſignoient ces cérémonies par ce mot καλάρξασθαι, qui eſt le terme propre.

(111) §. LXI. *Il n'y a point du tout de bois.*) Ἀτρῶς ἄξυλος. ἀτρῶς eſt un Ioniſme pour σφόδρα *valdè*. On le trouve ſouvent dans Homere & dans Hippocrates. Voyez ſur ce mot *Foeſii Œconomia Hippocratis.*

(111*) §. LXI. *Crateres de Lesbos.*) Cette eſpece de cratere eſt actuellement inconnue.

(112) §. LXI. *Dans le ventre de l'animal.*) Avant l'invention des chaudieres, les peuples barbares ſe ſervoient de peaux pour faire cuire les alimens. Les Arabes Bédouins, les Groënlandois & pluſieurs peuples de la Tartarie en font encore uſage. WESSELING.

(113) §. LXI. *Pareille choſe s'obſerve à l'égard des autres victimes.*) Il y a dans le grec : *Et les autres victimes ſe font cuire auſſi chacune elle-même.*

(114) §. LXI. *D'autres animaux.*) J'ai remarqué ſur le §. XXIII de ce Livre, note 41, que Πρόβατα ſignifioit *toute ſorte de bétail.* J'ajoute que Μῆλα, qui dans la ſuite ne s'eſt dit que des moutons, de même que πρόβατα, ſe prenoit auſſi autrefois *pour tout le bétail en général.* De-là, les Nymphes qui préſidoient aux pâturages, s'appelloient Ἐπιμελίδες. Phrynichus, qui eſt en manuſcrit à la Bibliotheque du Roi, dit : αἱ (Νύμφαι) περὶ τὰς νομὰς τῶν τετραπόδων Ἐπιμελίδες, ὅτι Μῆλα ἅπαντα τὰ τετράποδα καλοῦσιν οἱ ἀρχαῖοι. » Les Nymphes qui ſont dans les pâturages des animaux à quatre pieds, ſe nomment *Epimélides*, parce que » les anciens appellent *Mêla* tous les animaux à quatre pieds ».

(114*) §. LXI. *A ces Dieux.*) Il y a dans le grec, *aux*

autres Dieux. Cela ſe rapporte manifeſtement aux Dieux dont Hérodote venoit de parler. Cet Hiſtorien s'eſt ſervi de cette expreſſion, à cauſe de Mars qui ſuit, & qu'il met en oppoſition.

(115) §. LXII. *Dans un champ deſtiné aux aſſemblées de la Nation.* Ἀρχεῖον ſignifie *le Sénat, le lieu où s'aſſemblent les Magiſtrats.* Dans une Nation où il n'y avoit point de maiſons, ce lieu devoit être en pleine campagne; ce qu'on appelloit chez nos peres *le Champ de Mars.* Si c'eût été un édifice, comment concevoir qu'il pût être aſſez grand & aſſez élevé pour contenir une pile de fagots de trois ſtades, tant en longueur qu'en largeur, ſur un peu moins de hauteur. J'ai cru que la clarté exigeoit que j'exprimaſſe que c'étoit un champ deſtiné aux aſſemblées de la Nation.

(115*) §. LXII. *Et moins en hauteur.*) Je ſuis perſuadé, avec M. Weſſeling, qu'une pile de menu bois, de trois ſtades, tant en longueur qu'en largeur, ſur un peu moins de hauteur, n'a de vrai-ſemblance nulle part, & ſur-tout dans un pays qui n'avoit point de bois. Je penſe, avec ce même Savant, que le nombre qui en exprimoit la hauteur, a été oublié par les Copiſtes.

(116) §. LXII. *Un vieux cimeterre de fer.*) D'autres peuples barbares honoroient le Dieu de la guerre ſous l'emblême d'un cimeterre. Ammian Marcellin dit des Huns : *Nec* (*a*) *templum apud eos viſitur aut delubrum, ... ſed gladius barbarico ritu humi figitur nudus, eumque ut Martem . . . . . colunt.* A Rome même (*b*), une pique repréſentoit autrefois le Dieu Mars, comme nous l'apprenons de Varron.

(*a*) Ammian. Marcellin. Lib. XXXI. Cap. II. pag. 478.

(*b*) Clem. Alexand. Cohort. ad Gentes. §. IV. pag. 41. lin. 2.

(117) §. LXII. *Et lui immolent.*) Je lis καὶ δὴ καὶ τῷ δ' ἔτι, au lieu de καὶ δὴ καὶ τοῖς δ' ἔτι. Cette derniere leçon pourroit cependant ſe ſoutenir à la rigueur, puiſqu'il y avoit pluſieurs cimeterres.

(119) §. LXII. *Le bras droit avec l'épaule.*) J'entends par χεὶρ le bras avec la main. Voyez la note 386 ſur le §. CXXI du ſecond Livre.

(120) §. LXII. *Lorſqu'ils ont ainſi mutilé.*) Je lis avec M. Weſſeling ἀπαράξαντες en la place d'ἀπείρξαντες, qui ne me paroît pas faire un ſens convenable.

(121) §. LXIV. *Capes de bergers.*) On appelloit en grec cette ſorte de cape Βαῖλα. Elle étoit faite de peaux de bêtes couſues enſemble. Sur ces mots du même paragraphe, page 169, ligne avant-derniere, *quand il l'a bien amollie, il s'en ſert comme d'une ſerviette*, j'aurois dû citer ce vers de l'Œnomaüs de Sophocles :

(*a*) Σκυθιστὶ χειρόμακτρον ἐκκεκαρμένος.

» écorché à la maniere des Scythes, de façon que ſa peau » faſſe une ſerviette ». Car c'eſt ainſi que ce vers doit être entendu, & non comme l'explique Caſaubon dans ſes notes ſur Athénée, comme le prouve Heſychius au mot Σκυθιστὶ χειρόμακτρον, quoique cette gloſe ſoit altérée.

Démoſthenes nomme deux fois cette Piece dans ſa Harangue pour la couronne, & Héſychius explique le ſecond paſſage de cet Orateur au mot Ἀπουραῖος Οἰνόμαος. Si M. l'Abbé Auger eut eu connoiſſance de la gloſe d'Héſychius, il y a grande apparence qu'il ne ſe ſeroit pas contenté de nous dire qu'Eſchines avoit joué le rôle d'Œnomaüs. Voyez

(*a*) Athen. Lib. X. Cap. XVIII. pag. 410. C.

ſon Démoſthenes, Tome III. pag. 268 & 298 dans les notes. L'Œnomaüs, appellé autrement *Hippodamie*, étoit une Tragédie de Sophocles, dont il ne nous reſte plus que quelques vers.

(122] §. LXV. *Comme d'une coupe à boire.*) Strabon (*a*) fait mention, ainſi que beaucoup d'autres Auteurs, de cet uſage des Scythes, de boire dans les crânes de leurs ennemis.

(123) §. LXV. *Les ont attaqués.*) On lit auſſi προεθήκαντο dans le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, & λίγεται deux lignes plus bas.

(124) §. LXVI. *Et c'eſt pour eux une grande ignominie.*) *Ut* (*b*) *quiſque plures interemerit, ita apud eos habetur eximius. Caterùm expertem eſſe cædis, inter opprobria vel maximum.*

(125) §. LXVI. *Deux coupes jointes enſemble.*) Conſultez Saumaiſe, *ad Solini Polyhiſt.* pag. 136. Col. 1. C.

(126) §. LXVII. *De baguettes de Saule.*) Ammian Marcellin dit, en parlant des Huns : *Futura* (*c*) *miro præſagiunt modo: nam rectiores virgas vimineas colligentes, eaſque cum incantamentis quibuſdam ſecretis præſtituto tempore diſcernentes, apertè quid portendatur norunt.*

Cette ſorte de divination n'a rien de commun, comme on le voit, avec la Baguette Divinatoire de l'Abbé de Vallemont. Mais j'ai vu dans le Berry des traces de cette ſuperſtition parmi les Bergers.

Voyez auſſi la note de Lindenbrogius, ſur le paſſage d'Ammian Marcellin.

(127) §. LXVII. *Les Enarées.*) Voyez ce que j'en ai dit Livre I. §. CV. note 266.

(*a*) Strab. Lib. VII. pag. 460. B.

(*b*) Pomp. Mela. Lib. II. Cap. I. pag. 133.

(*c*) Ammian. Marcellin. Lib. XXXI. Cap. II. ſub finem pag. 478.

(128) §. LXVII. *D'écorce de tilleul.*) M. de Paw (*a*) fait dire à Hérodote que ces Scythes employoient à la divination, des feuilles d'arbres; mais qu'il lui faudroit faire une Diſſertation tout exprès, pour expliquer cette divination par les feuilles.

Une Diſſertation, qui expliqueroit une choſe dont il n'a point été parlé, ſeroit très-curieuſe.

(129) §. LXVIII. *Par les Lares du Palais.*) Les Turcs jurent encore aujourd'hui par la Porte Ottomane.

(130) §. LXVIII. *Le convainquent.*) Καταδήσωσι Voyez la note ſavante de M. Valckenaer. Hérodote s'eſt ſervi du même terme dans le même ſens, Livre II. §. CLXXIV.

(131) §. LXVIII. *Le déclarent innocent.*) Ἢν . . . . . ἀπολύσωσι *s'ils l'abſolvent*, Julius Pollux (*b*) dit qu'ἀφεῖναι, ἀπαλλάξαι ſont du bon uſage pour ſignifier abſoudre, mais qu'ἀπολῦσαι eſt un terme du peuple, du vulgaire. Cependant Hérodote, qui a écrit avec la plus grande pureté & la plus grande élégance, s'en eſt ſervi pluſieurs fois. ὅσοι μὲν αὐτῶν τῶν θεῶν ἀπέλυσαν μὴ ᾖρα εἶναι. Les Dieux qui le renvoyerent abſous du crime de vol. Liv. II. §. CLXXIV. παῖδας δὲ αὐτῷ . . . . . Παυσανίης ἀπέλυσε, Pauſanias renvoya abſous les enfans d'Attaginus. Liv. IX. §. LXXXVII. Thucydides l'emploie pareillement en ce ſens : τῶν μὲν (*c*) ἰδίᾳ πρός τινα ἀδικημάτων ἐνθύνθη, τὰ δὲ μέγιστα ἀπολύεται μὴ ἀδικεῖν. » Il fut condamné pour des fautes particulieres, » & renvoyé abſous pour des fautes publiques & très-» graves ». Le même terme ſe trouve ſouvent dans Xénophon.

(*a*) Recherches Philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois, Sect. VII. pag. 195. note B.

(*b*) Jul. Poll. Onomaſtic. Lib. VIII. Cap. II. Segm. IX. Tom. II. pag. 855.

(*c*) Thucydid. Lib. I. §. XCV. pag. 63. lin. 41.

Οἶδ (a) μὲν, ὦ πάτερ, εἰ μηδὲν ἠδίκει Σφωδρίας, ἀπέλυσας ἂν αὐτὸν, οἶδα. » Je ſais, mon pere, que ſi Sphodrias eût » été innocent, vous l'auriez abſous ». Lyſias, que Denys d'Halicarnaſſe regarde comme le plus parfait (b) modele du langage Attique, s'en eſt pareillement ſervi (c) : εἰ δέ τινες κακόνοι ἐγίνοντο εἰς τὰ ὑμέτερα πράγματα, ἢ γνώμην μὴ ἐπιτηδείαν εἶχον, οὐχ οἱ (d) ἀπόντες τούτων αἴτιοι εἰσίν· ἐπεὶ καὶ τοὺς παρόντας ὑμεῖς ἀπελύσατε. » S'il y a eu des perſonnes » mal intentionnées contre votre gouvernement, ou qui aient » été d'un avis pernicieux, vous ne devez pas en punir ceux » qui ne ſe ſont pas trouvés à ces délibérations, après avoir » renvoyé abſous ceux qui y ont aſſiſté ».

Que penſer, d'après ces exemples, de la remarque de ce Grammairien ?

(132) §. LXX. *Il ne fait aucun mal aux filles.*) Pourquoi donc M. de Paw avance-t-il qu'en Chine on fait mourir les parens d'un coupable, mais qu'on vend comme eſclaves les femmes, *ſuivant* (e) *la maxime des Scythes dont parle Hérodote.* Il eſt très-certain qu'Hérodote ſe contente de dire qu'on ne fait aucun mal aux femmes.

(a) Xenoph. Hellenic. Lib. V. Cap. IV. §. XXXI. pag. 339.

(b) Τῆς Ἀττικῆς γλώττης ἄριστος κανών. Dionyſ. Halicarn. Tom. II. pag. 130. lin. 41.

(c) Lyſias Polyſtrati Defenſio. pag. 159. lin. 40, &c. ex Edit. Henr. Stephan.

(d) C'eſt ainſi que liſent Taylor & Marckland, au lieu de ἄπαντες. Le dernier Editeur de Lyſias a adopté la conjecture des ces deux Savans, ſans avertir ſi c'étoit une conjecture ou une leçon tirée de quelque Manuſcrit, & l'on croiroit, à la maniere dont il s'énonce, qu'il eſt l'auteur de la conjecture.

(e) Recherches Philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois. Sect. VIII. pag. 209.

(133) §. LXX. *Lorsque les Scythes font un traité avec quelqu'un.*) Voyez Liv. I. §. LXXIV. & les notes 192 & 193 sur ce Paragraphe.

(134) §. LXX. *De légeres incisions au corps.*) ἐπιταμόντες..... σμικρὸν τοῦ σώματος. C'est ce qu'Hérodote a dit Liv. I. §. LXXIV. ἐπεαν' τοὺς βραχίονας ἐπιτάμωνται ἐς τὴν ὁμοχροιΐην. Ce passage explique celui du premier Livre.

(135) §. LXXI. *Où le Borysthenes commence à être navigable.*) Il y a dans le grec : *à l'endroit jusqu'où on peut remonter le Borysthenes.*

(136) §. LXXI. *De Souchet.*) Le Cypérus est, je crois, le Souchet. Homere met cette plante au nombre de celles qui servent d'aliment aux chevaux. Voyez Odyssée Liv. IV. vers 603.

(137) §. LXXI. *Se coupent un peu de l'oreille.*) M. Bayer (*a*) fait dire à Hérodote, que ce peuple coupoit au Roi une légere portion de l'oreille.

(138) §. LXXI. *De branches de saule.*) Le même M. Bayer (*b*) a traduit cet endroit : *Super lignis vestes ponebant.* On diroit qu'il n'a jetté les yeux que sur la traduction de Laurent Valla, où il y a *palliis contegunt.*

(138*) §. LXXI. *Son Ministre*, &c.) C'est ainsi que je traduis ἀγγελιηφόρον. Voyez Liv. I. §. XCIX.

(139) §. LXXII. *Ils étranglent une cinquantaine, &c.*) M. de Voltaire (*c*) suppose qu'on empaloit tout en vie les Officiers les plus chéris du *Kan* des Scythes, autour du cadavre royal ; & il attribue cela à Hérodote, qui assure qu'on les étrangloit auparavant.

(*a*) Memoriæ Scythicæ. Comment. Academ. Petropol. Tom. III. pag. 358.

(*b*) Ibid. pag. 359.

(*c*) Philosophie de l'Histoire. pag. 200 (221).

(149) §.LXXII. *Dans toute leur longueur.*) On lit dans le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, καλαμήκεα en un ſeul mot, & κατὰ μήκεα en deux, dans le Manuſcrit B de la même Bibliotheque.

(141) §. LXXIII. *Enſuite on les enterre.*) Les Scythes n'obſervoient pas tous les mêmes uſages dans leurs funérailles. Il y en avoit qui ſuſpendoient les corps morts à un arbre, & les laiſſoient pourrir en cet état. » Qu'importe à » Théodore, dit (*a*) Plutarque, s'il pourrit en terre ou ſur » terre? Telle eſt la ſépulture honorable des Scythes ».

Silius Italicus fait auſſi mention de cette coutume:

At (b) gente in Scythicâ ſuffixa cadavera truncis
Lenta dies ſepelit, putri liquentia tabo.

J'ai remarqué, Livre II. §. CIV. note 337, que les Colchidiens avoient problablement emprunté de ces Scythes, leur maniere de rendre les derniers devoirs aux morts.

Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que les peuples Barbares ont des uſages auſſi barbares qu'eux-mêmes, & que ces uſages ont ſouvent beaucoup de reſſemblance entr'eux, quoique ces nations n'aient pu ſe les communiquer.

M. Cook (*c*), Lieutenant de vaiſſeau, raconte que, dans l'iſle Otaheite, on laiſſe pourrir ſur terre les corps morts,

---

(*a*) Plutarch. an vitioſitas ad infelicitatem ſufficiat. pag. 499. D.

(*b*) Silius Italic. Lib. XIII. verſ. 486.

(*c*) An account of the voyages undertaken by order of the king, for making diſcoveries in the ſouthern Hemiſphere, drawn up from the Journals of the ſeveral Commanders, by Dr. Hawkeſworth. From the London Chronicle 29 June 1773 pag. 5.th

juſqu'à ce que la chair ſoit tout-à-fait conſommée, & qu'enſuite on enterre les os.

(142) §. LXXIV. *Il croît en Scythie.*) J'ai ſuivi la leçon ordinaire. M. Valckenaer propoſe de lire : ἔστι δέ σφι κάνναβις αὐτομάτη φυομένη ἐν τῇ χώρῃ, πλὴν παχύτητος, καὶ μεγάθεος, τῷ λίνῳ ἐμφερεστάτη· ταύτης δὲ πολλῷ ὑπερφέρει ἡ κάνναβις ἄυλη, ἣ καὶ σπειρομένη φύεται. Cette conjecture eſt ingénieuſe; mais je n'aime point à faire des changemens dans le texte, à moins qu'ils ne ſoient d'une néceſſité abſolue. Voyez la note de feû M. Weſſeling. Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on donne la préférence à la correction de M. Valckenaer, en voici la traduction en faveur de ceux qui ne ſavent pas le grec. » Il y a en Scythie une eſpece de chanvre qui croît » d'elle-même, & qui reſſemble au lin, excepté qu'il eſt » plus gros & plus grand : celui qu'on ſeme lui eſt de beaucoup ſupérieur ».

(143) §. LXXIV. *Les Thraces &c.*) Héſychius dit que ce ſont les femmes de Thrace qui font des habits avec le chanvre. (*a*). ἔστι δὲ φυτόν τι λινῷ ὅμοιον· ἐξ οὗ αἱ Θρᾷσσαι ἱμάτια ποιοῦσιν. » Le chanvre eſt une plante qui a quelque » reſſemblance avec le lin. Les femmes de Thrace en font des » habits ». Ces habits ne ſe portoient ſans doute qu'en été; car il paroît, par le Livre VII. §. LXXV. & par l'Expédition de Cyrus, Liv. VII. Chap. IV. §. II. pag. 414, que les Thraces avoient ſoin de ſe tenir chaudement en hiver. Il paroît cependant, par le Rhéſus d'Euripides (*b*), que les Thraces étoient vêtus très-légerement en hiver. Mais les uſages de ce peuple pouvoient avoir changé depuis la guerre de Troie.

(*a*) Heſych. voc. Κάνναβις.

(*b*) Eurip. in Rheſo verſ. 443. le vers eſt altéré. Voyez les notes de M. Muſgrave.

(144) §. LXXV. *Et s'étant gliſſés ſous ces tentes de laine foulée.*) πίλος ἰερίνεος, eſt une étoffe de laine foulée & collée, du feutre. Voyez ci-deſſus §. XXIII. note 42. Le terme ὑποδύνουσι, *ils ſe gliſſent*, indique que l'ouverture par où ils entroient étoit fort petite. Elle devoit l'être en effet, & il y a grande apparence qu'on la bouchoit entiérement après qu'on étoit entré, afin que la vapeur ne pût s'échapper. Ces étoffes devoient s'abbaiſſer de tous côtés juſqu'à terre; & c'eſt ce qui me les a fait appeller *des tentes*. Hérodote a dit plus haut, §. XXIII, que les Argippéens demeurent toute l'année ſous des arbres, & que, l'hiver, ils les couvrent d'une étoffe de laine foulée. Or, ſi cette étoffe n'eût point été juſqu'à terre, elle n'auroit pu les garantir de l'intempérie de cette ſaiſon.

Les chars des Scythes étoient auſſi revêtus de feutre, comme le dit Hippocrates. (*a*) ἅμαξαι δὲ πίλοισι περιπεφραγμέναι, » ils ſont revêtus de feutres ». Et, trois lignes plus bas, il ajoute : ταῦτα δὲ καὶ (*b*) σταγνὰ πρὸς ὕδωρ, καὶ πρὸς χίονα, καὶ τὰ πνεύματα, » ce qui les garantit de la pluie, » de la neige & des vents ».

Médée (*c*) introduiſit en Grece l'uſage des étuves. Elles entretenoient la ſanté, & rendoient les hommes plus diſpos. L'appareil des chaudieres & du feu, fit croire qu'elle rajeuniſſoit les hommes en les faiſant cuire; & cela, d'autant plus, qu'elle cachoit ſa méthode, afin que les Médecins

(*a*) Hippocrat. de Aer. Aquis & Locis, Vol. I. pag. 353.

(*b*) Il y a dans toutes les éditions στενὰ, étroits, ce qui ne fait aucun ſens. J'ai ſuivi la correction de feu M. Hemſterhuis dans ſes notes ſur le Plutus d'Ariſtophanes. pag. 369. Harlingæ. 1744. *in*-8°.

(*c*) Palæphat. de Incredibilib. §. XLIV. pag. 55.

ne vinſſent point à l'apprendre. Pélias fut étouffé par la vapeur.

(145) §. LXXV. *Qu'il n'y a point d'étuve.*) Πυρίη eſt proprement une étuve, un endroit où l'on excite la ſueur. Les Latins l'appelloient *caldarium*, *tepidarium*. Ceux qui ont rendu ce mot par *Caſſolette* ſe ſont éloignés du véritable ſens d'Hérodote, & ont pris ſans doute pour guides les verſions latines, où on lit *Thuribulum*.

(146) §. LXXV. *Etourdis par cette vapeur.*) J'entends cela de la ſtupeur & de l'eſpece d'ivreſſe occaſionnée par la vapeur; & tel étoit le ſentiment de feû M. Weſſeling. Cette eſpece d'ivreſſe leur faiſoit pouſſer des cris confus, ou, pour m'exprimer comme Hérodote, les faiſoit hurler. On a vu plus haut (*a*) que la vapeur, qui s'élevoit d'un certain fruit jetté dans le feu, cauſoit aux Maſſagetes une eſpece d'ivreſſe.

M. Van Eldik (*b*) lit χρίονται, en la place de ἀρύονται. Cette correction me paroît heureuſe. Mais que faire d'ἀγάμενοι. Si on le changeoit en ἀγαλλόμενοι, tout ſeroit alors clair, & il faudroit traduire : » Les Scythes font uſage de » cette vapeur avec plaiſir, *ou*, prennent plaiſir à cette » vapeur ».

(147) §. LXXVI. *Un prodigieux.*) Voyez ci-deſſus §. LXI. note 111. ſur ἀνῶς.

(148) §. LXXVI. *Anacharſis.*) Voyez la vie de ce Philoſophe par Diogene Laerce (*c*), qui lui attribue pluſieurs inventions conſtatées par Strabon. Voyez auſſi les notes de Ménage ſur cette vie, & mes notes ſur Hérodote, Liv. I. §. CV. note 266.

(*a*) Liv. I. §. 202.

(*b*) Suſpicionum Specimen, pag. 6.

(*c*) Diogen. Laert. Lib. I. ſegment. 101 & ſeq.

(149) §. LXXVI. *Et montré par-tout, &c.*) ἀποδεξάμενος eſt un Ioniſme pour ἀποδειξάμενος. On a vu, au commencement de cette hiſtoire, ἀπόδεξις pour ἀπόδειξις. J'en avertis, parce que j'ai vu pluſieurs perſonnes qui y avoient été arrêtées.

(150) §. LXXVI. *La veillée.*) Les fêtes commençoient probablement à l'entrée de la nuit du jour où on les célébroit; &, ſuivant toutes les apparences, on paſſoit la nuit à chanter des hymnes en l'honneur du Dieu ou de la Déeſſe dont on faiſoit la fête. Voyez le *Pervigilium Veneris.*

(151) §. LXXVI. *De petites ſtatues.*) Les Argonautes établirent à Cyzique le culte de Cybele, & fonderent les temples élevés en ſon honneur, aux environs de cette ville & ſur le mont Dindyme, ſi l'on en croit (*a*) Strabon. Les Prêtres de cette Déeſſe avoient un tambourin & de petites ſtatues ou images ſur la poitrine. » Les Phrygiens (*b*) ſe » rendent propice Rhéa avec le Tambourin. Ils parcourent (*c*) » (les Prêtres de Cybele) la ville, faiſant la quête pour la » Mere des Dieux, & portent ſur la poitrine de petites figures ». Ce figures pendoient du col ſur la poitrine, comme nous l'apprenons de Clément d'Alexandrie. » Anacharſis (*d*) avoit » des images pendues au col, tel qu'un Prêtre de Cybele, » lorſque le Roi le tua d'un coup de fleche ». Ces figures s'appelloient Προστηθιδία. Voyez Suidas au mot Γάλλος, & au mot Προστηθιδίων.

(152) §. LXXVI. *Par ſon propre frere.*) Il y a dans le grec : *qu'il ſache qu'il fut tué par ſon propre frere.* Pluſieurs

(*a*) Strab. Lib. I. pag. 76. B. Lib. XII. pag. 862. A.

(*b*) Apollonius Rhodius. Lib. I. verſ. 1139.

(*c*) Dionyſ. Halicarn. Antiq. Rom. Lib. II. §. XIX. Tom. I. pag. 88, lin. 36.

(*d*) Clem. Alexandr. in Protreptico. pag. 20.

Manuſcrits, & l'édition de Henri Eſtienne liſent ἀδελφιδεῶν. Cette leçon a induit en erreur les Auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle. Tom. V. pag. 124. de la traduction.

(153) §. LXXVII. *Une pure invention.* On lit, dans l'édition de M. Weſſeling. ἄλλως πίσταισται. Quoique ce Savant ait rapporté dans ſa Diſſertation ſur Hérodote, page 71, d'aſſez bonnes raiſons pour appuyer cette leçon; j'ai cependant cru devoir préférer celle de deux Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi, & de l'Edition toute grecque de Henri Eſtienne. A l'égard de ἄλλως, j'ai ſuivi l'interprétation de M. Toup (*a*).

(153*) §. LXXVIII. *De la ville d'Iſtrie.*) Il y a dans les Editions Ἰστρινῆς, & dans le Manuſcrit du Cardinal Paſſionéi Ἰστρηνῆς. L'un & l'autre mots me paroiſſent corrompus. Cette femme étoit de la ville d'Iſtros ou Iſtria, dont les habitans ſont appellés par (*b*) Hérodote Ἰστριηνοί dans le Dialecte Ionien. Etienne de Byzance les nomme Ἰστριανοί dans le Dialecte commun. Je lirois donc ici Ἰστριηνῆς.

(154) §. LXXVIII. *Et y épouſa.*) γυναῖκα ἔγημε ἐς αὐλὰ. αὐλὰ ſe rapporte à οἰκία qui eſt plus haut; *uxorem duxit in iſtas ædes.* Voyez la note de M. Valckenaer.

(155) §. LXXIX. *Le Dieu le frappa de ſes traits.*) Les Grecs ſe ſervoient de cette façon de parler pour exprimer ce que nous diſons, *le tonnerre tomba.* Nous avons déja vu plus haut : *le Dieu pleut*, pour dire *il pleut.*

(156) §. LXXIX. *Eſt contraire à la raiſon.*) Il y a dans toutes les Editions εἰκὸς : mais il faut lire οἰκὸς ioniquement avec le Manuſcrit A du Roi.

(157) §. LXXIX. *Se rendit ſecrétement.*) On lit dans le

(*a*) Epiſtola Critica ad Celeb. Vir. Gulielm. Epiſcopum Gloceſtr. pag. 81.

(*b*) Herodot. Lib. II. §. XXXIII.

Manuſcrit A du Roi διεπρήσθησε, dans le Manuſcrit B, ἐπρήσθησε. Ces mots, qui ne ſont aucun ſens, ont donné lieu à beaucoup de conjectures qu'on peut voir dans les notes de MM. Weſſeling & Valckenaer. διεπίσθησε du Manuſcrit de Sancroft ne me paroît point convenir : on ne confie point un ſecret à toute une armée. Sans cela, ce verbe iroit très-bien, en mettant la virgule après Βορυσθενειτέων & en l'ôtant après Σκύθας ; de maniere que la conſtruction ſoit λέγων πρὸς τοὺς Σκύθας. M. Valckenaer lit διέπεσε ou διέπεσπτε *urbe elapſus eſt.* C'eſt la leçon que j'ai ſuivie. Cependant elle ne me ſatisfait pas encore. Les portes de cette ville n'étoient fermées que pour empêcher les Scythes d'y entrer, & non pour ôter à ſes habitans la liberté d'en ſortir. Si les citoyens de Boryſthenes jouiſſoient de cette liberté, comment peut-on dire que cet homme s'échappa de la ville ; mais peut-être que διαπρηστεύω eſt un de ces termes qu'on ne trouve qu'une ſeule fois dans les Auteurs, comme il y en a mille exemples, & qu'il faut lui donner la ſignification que lui aſſigne Henri Eſtienne dans ſon Tréſor. *Indicium defero, indico.*

(158) §. LXXIX. *Sur le point de donner bataille.*) Μελλόντων δὲ αὐτέων . . . συνάψειν. Il y a des Manuſcrits où on lit συνάπτειν, mais συνάψειν eſt la vraie leçon. Les Attiques joignent ſouvent le futur avec le préſent du verbe μέλλω. Voyez Liv. VII. §. CLVII. note 216.

Au reſte, συνάπτω ſe prend abſolument de même que *Committo* chez les Latins. On ſous-entend μάχην.

(a) Κάπροι δ' ὅπως θήγοντες ἀγριὰν γένυν
Ξυνῆψαν.

(a) Euripid. Phœniſſ. 1402.

» Ils en vinrent au main avec la même fureur que des ſan-
» gliers qui ont aiguiſé leurs dents meurtrieres ».

Le Scholiaſte met très-bien συνῆψαν μάχην.

(159) §. LXXXI. *Un peu plus haut.*) Les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi portent τοῦ καὶ ὀλίγῳ τι πρότερον κ. τ. λ.

(160) §. LXXXI. *Que le Cratere.*) » Nymphis (*a*)
» d'Héraclée rapporte, au livre ſixieme de l'Hiſtoire de ſa
» patrie, que Pauſanias qui vainquit Mardonius aux envi-
» rons de Platées, violant les loix de Sparte, & ſe livrant
» à ſon orgueil, conſacra, tandis qu'il étoit aux environs
» de Byzance, un cratere d'airain, aux Dieux, dont on
» voit les ſtatues à l'embouchure du Pont-Euxin, lequel
» exiſte encore actuellement. La vanité & l'inſolence le
» firent tellement s'oublier, qu'il oſa mettre dans l'Inſcri-
» ption que c'étoit lui-même qui l'avoit conſacré ».

» Pauſanias de Lacédémone, fils de Cléombrote, & de
» l'ancienne race d'Hercules, Général de la Grece, a conſa-
» cré ce Cratere au Roi Neptune, comme un monument
» de ſa valeur ».

(161) §. LXXXII. *Elle a deux coudées de long.*) C'étoit la meſure du pied d'Hercules. Voyez plus haut, Liv. ſecond §. XCI.

(161*) §. LXXXIII. *Un pont de bateaux.*) Le grec ne le dit pas poſitivement; mais il eſt évident qu'on ne peut joindre les deux bords du Boſphore de Thrace que par un pont de bateaux. Notre Auteur s'eſt ſervi plus bas, §. LXXXVIII, de σχεδίη, qui eſt le terme propre.

(161**) §. LXXXV. *Errantes.*) Les roches Cyanées étoient à une ſi petite diſtance l'une de l'autre, que de

(*b*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XII. Cap. IX. pag. 536. A. B.

loin

loin elles paroiſſoient ſe toucher. Cette illuſion d'optique donna probablement lieu à la fable, & cette fable s'accrédita par les dangers qu'on couroit ſur cette mer. Voyez, ſur ces rochers, Apollonius de Rhodes, Liv. II. vers 320 & ſuivants : même Livre, vers 559 & ſuiv.

(162) §. LXXXV. *Dans le temple.*) Darius ne paſſa pas dans les iſles Cyanées, comme le dit du Ryer; mais il fit voile de ce côté, & aborda près du temple de Jupiter, d'où il conſidéra le Pont-Euxin. Ce temple n'étoit point ſur les roches Cyanées, mais ſur le rivage (*a*) Aſiatique, & à quarante ſtades de ces rochers (*b*).

Jupiter étoit invoqué dans ce temple, ſous le nom d'*Urius*, parce qu'on croyoit ce Dieu favorable à la navigation, Ὗρος ſignifiant un vent favorable. Et jamais on n'eut plus beſoin de ſon ſecours que dans une mer extrêmement orageuſe. On connoît l'Inſcription gravée ſur la baſe de la ſtatue de ce Dieu, rapportée par Spon & Wheler, mais beaucoup plus correctement par M. Chishull dans l'Appendix de ſes Antiquités Aſiatiques.

(163) §. LXXXV. *Trois mille trois-cents de largeur.*) Il y avoit dans les Editions précédentes, auſſi bien que dans les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi, διηκόσιοι; mais le paragraphe ſuivant prouve que τριηκόσιοι, qui ſe trouve dans le Manuſcrit de Sancroft, eſt la ſeule véritable leçon.

(164) §. LXXXVI. *Soixante-dix mille Orgyies, &c.*) Cela fait 700 ſtades par jour & 600 par nuit; 1300 pour 24 heures. Marin évalue, au rapport de Ptolémée, une journée de navigation à mille ſtades; Ariſtides (*in Ægyptio*)

(*a*) Voyez la Carte de Peutinger.

(*b*) Arrian. Peripl. Ponti Euxini, pag. 25.

à 1200, & Polybe ſoutient qu'il eſt impoſſible de faire deux mille ſtades par jour. Strabon dit que de la Cyrénaïque à Criu-Métopon, promontoire de l'iſle de Crete, il y a deux jours & deux nuits de navigation : or, ſuivant Eratoſthenes, cet intervalle eſt de deux mille ſtades, & Pline écrit la même choſe, Lib. IV. Cap. XII. *Ipſa (Creta) abeſt promontorio ſuo, quod vocatur Criu-Metopon, ut prodit Agrippa, à Cyrenarum promontorio Phycunte.* CCXXV. M. P.

Cette note eſt tirée de Caſaubon ſur Strabon, pag. 61 de l'Edition d'Amſterdam, ou page 23. Col. I. B. du Commentaire de cet Auteur, Edition de Paris. Remarquez que dans l'endroit où ce Savant fait mention de l'évaluation de la journée marine, ſuivant Hérodote; il y a, par une faute d'impreſſion, 13000 ſtades au lieu de 1300, & que cette faute a été conſervée très-religieuſement, ainſi qu'un grand nombre d'autres dans l'Edition d'Amſterdam.

(165) §. LXXXVI. *Onze cents dix mille Orgyies.*) Je crois qu'il y a une tranſpoſition dans le texte grec, & qu'il faut lire ἕνδεκα καὶ ἑκατὸν μυριάδες ὀργυιέων, comme au Livre VII. §. LX. ἑξδομήκοντα καὶ ἑκατὸν μυριάδες. Au reſte, il eſt bien étonnant qu'aucun Commentateur, & qu'aucun Traducteur, tant en latin qu'en langue vulgaire, ne s'en ſoient apperçus. Ils ne donnoient tous de longueur au Pont-Euxin que cent dix mille cent Orgyies, qui ne feroient que onze cents-un ſtades, nombre fort éloigné de celui d'Hérodote. Soixante-dix mille Orgyies, multipliés par neuf, nombre de jours qu'on met à parcourir le Pont dans ſa longueur, donnent ſix-cent-trente-mille Orgyies. Soixante-mille Orgyies, multipliés par huit, nombre de nuits néceſſaires pour parcourir le Pont, donnent quatre-cents-quatre-vingt-mille Orgyies. Ces deux nombres ajoutés font onze-cent-dix-mille Orgyies, qui, étant diviſés par cent, donnent onze-

mille cent ſtades. On ſait qu'il y a cent Orgyies (*a*) dans un ſtade, l'Orgyie ayant ſix pieds, & le ſtade ſix-cents pieds.

(166) §. LXXXVII. *Diane Orthoſiene.*) Il y avoit en Arcadie (*b*) une montagne qu'on appelloit *Orthius*. Diane qui y étoit adorée, en prit le nom d'*Orthiene* & d'*Orthoſiene*. Elle étoit adorée ſous ce nom en Tauride & à Sparte. On lui immoloit des hommes en Tauride, & à Lacédémone on fouettoit en ſon honneur des jeunes-gens, ſans qu'ils proféraſſent une ſeule plainte.

La ſtatue de cette Déeſſe, qu'on voyoit à Lacédémone, étoit celle qui avoit été en Tauride. Pauſanias en apporte des preuves que la ſuperſtition lui faiſoit admettre, & qu'on peut actuellement rejetter. « Aſtrabacus, dit-il (*c*), & » Alopécus deſcendans d'Agis, ayant trouvé cette ſtatue, » perdirent ſur le champ l'eſprit. Les Limnates de la Laconie, les Cynoſuriens, & ceux de Méſoa & de Pitane, » ayant pris querelle en ſacrifiant à Diane, il y en eut pluſieurs de tués près de l'autel de la Déeſſe, & une malaſ die enleva le reſte. L'Oracle, conſulté, ordonna d'arroſer de ſang humain cet autel. En conſéquence on tiroit » au ſort la victime. Lycurgue ſubſtitua à ces ſacrifices » l'uſage de fouetter des jeunes-gens, en ſorte que l'autel n'en » eſt pas moins arroſé de ſang humain ».

Plutarque (*d*) raconte, d'après quelques Auteurs; « qu'avant la bataille de Platées, Pauſanias offrant un ſacrifice » un peu hors des rangs, des Lydiens fondirent ſur lui, » & ſe mirent à piller & à renverſer tout ce qui ſervoit aux

(*a*) Herodot. Lib. II. §. CXLIX.
(*b*) Scholiaſt. Pindari ad Olympic. Od. III. verſ. 54.
(*c*) Pauſan. Lacon. ſive Lib. III. Cap. XVI. pag. 249.
(*d*) Plutarch. in Ariſtide. pag. 329. D.

» ſacrifices : que Pauſanias & ceux de ſa ſuite, n'ayant » point d'armes, les frapperent à coups de verges & de » fouets, & qu'en mémoire de cette incurſion, on a in- » ſtitué à Sparte la proceſſion des Lydiens, & les coups » de fouets qu'on y donne aux jeunes-gens autour de » l'autel ».

Quand même l'autel, dont parle Plutarque en ce paſſage, ſeroit celui de Diane Orthia, on n'en pourroit pas conclure qu'il s'agit de la même fête dont Pauſanias fait mention. Je dis la même choſe de ce que rapporte (*a*) Xénophon, que les jeunes-gens ſurpris, en volant du bled, étoient fouettés auprès de l'autel de Diane Orthia.

Ces deux Auteurs ne contrediſent donc point le récit de Pauſanias, comme l'a penſé (*b*) M. Vauvilliers, qui s'eſt d'ailleurs ſervi d'une édition très-fautive de Xénophon. Pauſanias parle de la fête de Diane Orthia & de ſon inſtitution. Plutarque fait mention d'une autre fête qui ſe célébroit pour rappeller le ſouvenir de l'incurſion des Lydiens, pendant que Pauſanias étoit occupé à un ſacrifice. Enfin, il eſt queſtion dans Xénophon d'une fuſtigation qui ſe faiſoit toutes les fois qu'un jeune-homme étoit ſurpris en volant.

(167) §. LXXXVIII. *Fit de riches préſens.*) Il y a dans le grec ἐδωρήσατο πᾶσι δίκα, il lui fit préſent de dix choſes de chaque genre ; c'eſt-à-dire, qu'il lui donna dix choſes de toutes les eſpeces de choſes dont il lui fit préſent. La leçon πᾶσιν δίκα, que Gronovius a conſervée, eſt d'une abſurdité ſans égale. Que ſeroit-ce en effet que les prémices de ce préſent, s'il eût conſiſté en dix garçons ? M.

(*a*) Xenophon. Lacædemon. Polit. Cap. II. §. X. pag. 68.

(*b*) Examen Hiſtorique & Politique du gouvernement de Sparte. pag. 30, note.

Bellanger a bien vu qu'il falloit lire πᾶσι δίκα avec Henri Eſtienne qui a mis cette leçon en marge.

(168) §. LXXXVIII. *Faire faire un tableau.*) Ζῶα γραψάμενος (*a*) eſt pour ζωγραφήσας, comme le remarque Euſtathe, qui rapporte pluſieurs autres exemples où un mot ſe ſépare en deux. Remarquez auſſi la ſignification du moyen. S'il y eût eu ζῶα γράψας, cela auroit voulu dire qu'il avoit fait lui-même le tableau.

(169) §. XCI. *De toute la terre ferme.*) Les Perſes appelloient l'Aſie *le Continent.* Or, il eſt certain qu'ils étoient maîtres de la plus grande partie de ce Continent. Nous avons vu plus haut (*b*) que Darius parloit de faire conſtruire un pont pour paſſer du Continent de l'Aſie dans celui de l'Europe.

(170) §. XCIV. *Les Getes ſe croient immortels.*) Les Getes étoient une nation qui croyoit à l'immortalité de l'ame, & non point une ſecte d'immortels, comme le penſe M. de Paw (*c*).

(171) XCIV. *Leur Dieu.*) Il y a dans le grec : *le Génie Zalmoxis.* Mais, comme Strabon (*d*) l'appelle *le Dieu des Getes*, ὁ παρὰ τοῖς Γέταις θεὸς, & Jamblique (*e*) *le plus grand des Dieux des Getes* μέγιστος τῶν θεῶν ἐστὶ παρ' ἀνθοῖς, je m'y ſuis conformé. Hérodote en parle comme d'un Dieu dans la ſuite de ce même paragraphe. Au reſte, cette expreſſion ἀθανατίζουσι, veut dire, à ce que je penſe, *croient l'immortalité de l'ame*, de même que celle-ci de (*f*) Joſeph:

(*a*) Euſtath. ad Homer. pag. 626, lin. 53.

(*b*) Herodot. Lib. III. §. CXXXIV.

(*c*) Recherches Philoſophiques ſur les Egyptiens, &c. Section VIII. pag. 208.

(*d*) Strab. Lib. VII. pag. 457. A.

(*e*) Jambl. Vit. Pythag. §. CLXXIII. pag. 147.

(*f*) Joſeph. Antiquit. Jud. Lib. XVIII. Cap. I. §. V.

ἀθανατίζουσι δὲ τὰς ψυχάς. *Ils croient l'immortalité de l'ame*; en parlant des Eſſéniens.

C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ce paſſage d'Arrien (*a*) ἐπὶ δὲ Γέτας τοὺς ἀπαθανατίζοντας. *Il arriva enſuite* (*Alexandre*) *chez les Gétes, qui croient à l'immortalité de l'ame.* Gronovius ne l'a point entendu, lorſqu'il traduit, *qui conſacrent aux immortels.*

(172) XCIV. *Zalmoxis.*) Quoiqu'il ſoit d'uſage d'écrire *Zamolxis*, j'ai cependant préféré, avec M. Weſſeling, d'écrire *Zalmoxis*; 1°, parce que c'eſt la leçon de pluſieurs Manuſcrits, & même des meilleurs. 2°. Parce que cette leçon eſt conforme à l'étymologie; car les Thraces appellent en leur langue, *Zalmos, une peau d'ours*, & Porphyre obſerve dans la vie de Pythagore (*b*), qu'on lui donna le nom de *Zalmoxis*, parce qu'on le couvrit d'une peau de cet animal auſſitôt qu'il fut né.

(173) XCIV. *Que Gébéleizis.*) M. Bayer (*c*) interprete ce nom : *Celui qui donne le repos, qui en eſt l'auteur.* Il fonde ſon interprétation ſur la langue des Lithuaniens, où Gyva Leyſis ſe prend en cette ſignification. Zemeluks ou Ziameluks, nom qui approche beaucoup de Zalmoxis, ſignifie dans la même langue, *le Dieu de la terre.* Rien de ſi incertain que les connoiſſances fondées ſur les étymologies. M. Pelloutier (*d*) eſt de même avis que M. Bayer.

(174) §. XCIV. *Tous les cinq ans.*) Clément d'Alexandrie (*e*) dit que c'eſt tous les ans, & appelle *Zalmoxis*

(*a*) Arrian. Lib. I. Cap. III. §. II. pag. 15.
(*b*) Porphyr. Vit. Pythagor. §. XIV. pag. 16.
(*c*) Origin. Sinic. pag. 283.
(*d*) Hiſt. des Celtes. Liv. III. Tom. II. pag. 332.
(*e*) Clem. Alex. Stromat. Lib. IV. pag. 590. lin. 3.

un Héros. Cet Ecrivain avoit, ſans doute, d'autres Mémoires qu'Hérodote.

(175) §. XCV. *Un des plus célebres Philoſophes.*) Il y a dans le grec ὀυ τῷ ἀσθενεσ7ά7ῳ σοφισ7ῇ. Un Philoſophe qui n'eſt pas le plus foible. C'eſt une de ces figures qu'on appelle λι7ό7ης, μείωσις, & qui eſt extrêmement commune parmi les Auteurs Grecs & Latins. Je vais en rapporter quelques exemples. Denys d'Halicarnaſſe, parlant de l'Hiſtoire Romaine, dit que *ce n'eſt pas le plus petit des ſujets* (*a*), ὀυκ ἐλαχίσ7ην τῶν ὑποθέσεων, quoiqu'il veuille dire que c'eſt le ſujet le plus grand & le plus magnifique qu'il puiſſe traiter. Ὄυ7ι (*b*) χάκιστος ἀνὴρ il n'eſt point le plus lâche, pour dire, c'eſt le plus brave. *Polybius* (*c*), dit Tite Live, *haud quaquam ſpernendus Auctor*.... Polybe Auteur excellent.... & Horace (*d*), en parlant de ce même Pythagore : *Non ſordidus Auctor naturæ verique.* Voyez ci-deſſus, Liv. I. §. XLI. note 94, & ci-deſſous, Liv. VIII. §. XIII. note 16.

(176) §. XCVII. *Avec ſon armée de terre.*) ὁ πεζὸς σ7ρα7ὸς ſignifie preſque toujours dans Hérodote, *une armée de terre* par oppoſition *à une flotte*, & rarement de l'infanterie, à moins qu'Ἵππος ne ſuive comme ci-deſſous §. CXXXIV, ἀν7ε7άχθησαν οἱ ὑπολειφθέν7ες Σκύθαι πεζῷ καὶ ἵπποισι. Les Scythes, reſtés dans le pays, ſe rangerent en bataille vis-à-vis des Perſes, tant l'infanterie que la cavalerie. Plus bas, §. CXXXVI. πεζοῦ σ7ρατοῦ, eſt oppoſé à Σκυθικοῦ ἱππό7εω. Il en eſt de même dans les autres bons Ecrivains,

(*a*) Dionyſ. Halicarn. Lib. I. §. III. pag. 3. lin. ult.
(*b*) Homer. Iliad. Lib. XVI. verſ. 570.
(*c*) Tit. Liv. Lib. XXX. §. XLV. pag. 506.
(*d*) Horat. Carmin. I. Od. XXVIII. verſ. 19.

comme Xénophon, Thucydides, Démoſthenes &c. πρῶτον (a) μὲν τοίνυν, λέξον ἡμῖν τῆς πόλεως τήν τε πεζικὴν καὶ τὴν ναυτικὴν δύναμιν. » Expoſez-nous d'abord, dit-il, quelles » ſont les forces de mer & de terre de la République ». Nous avons vu plus haut, Liv. III. §. XLV. πεζομαχεῖν pour ſignifier combattre ſur terre, & nous verrons plus bas, Liv. VIII. §. XV. πεζομαχίη, un combat de terre.

(177) §. XCVII. *De propoſer à votre Conſeil.*) On trouve auſſi dans un Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi ἐς μίσον φέρω.

(178) §. XCVIII. *Il fit ſoixante nœuds à une courroie.*) Cette maniere de ſupputer ſuppoſe encore beaucoup de groſſiereté de la part des Perſes.

(179) §. XCIX. *La partie de la Scythie.*) Je crois que la conſtruction eſt ἡ Θρηϊκὴ πρόκειται τῆς Σκυθικῆς γῆς καὶὰ τὸ ἐς θάλασσαν· ou ἡ Θρηϊκὴ καὶὰ τὸ ἐς θάλασσαν πρόκειται κ. τ. λ. Cela pourroit par conſéquent ſignifier auſſi : La partie de la Thrace qui aboutit à la mer eſt au-devant de la Scythie. Mais au fond cela revient au même.

(180) §. XCIX. *Je vais indiquer &c.*) Je ſuis la ponctuation de M. Weſſeling. Τὸ δὲ ἀπὸ Ἴστρου ἔρχομαι σημαινέων· τὸ πρὸς θάλασσαν ἀυλῆς τῆς Σκυθικῆς χώρης ἐς μέτρησιν ἀπὸ Ἴστρου· ἄυλη ἥδη . . . . . M. Borheck a admis avec raiſon cette ponctuation dans ſon édition.

(181) §. XCIX. *Juſqu'à la ville de Cherſoneſe Trachée.*) Il ne s'agit point ici d'une péninſule, mais d'une ville grecque, qui portoit le nom de *Cherſoneſe Trachée*. Etienne de Byzance le dit poſitivement, & même il cite ce paſſage d'Hérodote. J'ai ajouté le terme de *ville*, quoiqu'il ne ſoit

(a) Xenophon. Memorab. Socratis dicta, Lib. III. Cap. VI. §. IX. pag. 160.

pas dans le texte de notre Hiſtorien, afin de lever l'équivoque.

(182) §. C. *Vers la mer qui eſt à l'Eſt.*) Cette deſcription de la Scythie eſt d'une difficulté étonnante. 1° Il n'eſt pas aiſé de ſaiſir le véritable ſens d'Hérodote. 2° Je ne crois pas que cette deſcription s'accorde en tout avec la véritable poſition des lieux. Je ſuis cependant étonné qu'elle ſoit en général exacte, vu le peu de connoiſſance qu'on avoit alors de ce pays. Il faut que cet Hiſtorien ait fait de prodigieuſes recherches, pour pouvoir en parler comme il l'a fait.

M. Bellanger entend, par *la mer qui eſt à l'Eſt*, le Palus Mæotis. Mais il paroît que ce ne peut pas être cette mer, puiſqu'elle eſt nommée dans la même phraſe. Je ſuis très-perſuadé qu'Hérodote, en parlant dans cette deſcription de la mer qui eſt au ſud, & de celle qui eſt à l'eſt, entend ſeulement différents points du Pont-Euxin. Il y en a, à ce qu'il me ſemble, une preuve bien claire, par rapport à ce qui eſt dit de la mer qui eſt à l'eſt. Il dit dans le §. XCIX. que la nation Taurique s'étend juſqu'à la ville de Cherſoneſe, que ſa ſituation avoit fait ſurnommer *Trachée*. Cette ville, ajoute-t-il, eſt ſur les bords de la mer qui eſt à l'eſt. Or, on ſait que la ville de Cherſoneſe eſt en-dedans de l'iſthme ſur les bords du Pont-Euxin. Cette ville étoit à l'eſt par rapport à la Scythie, qui commençoit en-deça de l'Iſter.

(183) §. CI. *Je compte deux-cents ſtades pour chaque journée.*) Les Auteurs ne ſont pas d'accord les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes, ſur la grandeur des journées. Hérodote les ſuppoſe ici de deux-cents ſtades, & Liv. V. §. V. il les évalue à cent-cinquante. Strabon & Pline donnent au golphe Arabique mille ſtades de longueur, & le pre-

mier de ces Auteurs dit que c'eſt un voyage (*a*) de trois ou quatre journées, ce qui feroit trois-cents-trente-trois ſtades un tiers, ou deux-cents-cinquante par jour. Ce que Tite-Live nomme, Liv. XXI, *une journée de chemin*, Polybe l'appelle, Liv. III, *deux-cents ſtades*; & en cela il ſe rapporte au premier nombre d'Hérodote. Les Juriſconſultes Romains n'aſſignoient à chaque journée que vingt-milles, c'eſt-à-dire cent-ſoixante ſtades.

Cette note eſt tirée de Caſaubon ſur Strabon, page 61, Edition d'Amſterdam, ou page 23. Col. I. A. de l'Edition de Paris.

(184) §. CII. *Les Scythes ayant fait réflexion.*) La traduction latine n'eſt pas exacte. Le Traducteur s'eſt le plus ſouvent trompé ſur cette expreſſion, qui eſt très-ordinaire à Hérodote. Par exemple, Livre II. §. CLXII. on a traduit ces mots οὐδένα λόγον αὐτῷ δόντα, *nullo verbo edito*, *ſans proférer une ſeule parole*, au lieu qu'il falloit les rendre *ſans ſe donner le temps de réfléchir.*

Ce tour de phraſe n'eſt point particulier à notre Auteur. On le trouve ſouvent chez les Attiques. ἃ (*b*) ἔυτοι γνόντες, ἔδοσαν σφίσιν αὐτοῖς λόγον.... Ce que venant à ſavoir, ils dirent entr'eux, ils réfléchirent entr'eux. Plutarque s'exprime auſſi de même : καὶ (*c*) διδόντες ἑαυτοῖς λόγον, εἴτε ποιῆσαι βέλτιον εἴη &c. Ils diſcutoient entr'eux s'il ne ſeroit pas plus avantageux de faire &c. καὶ διδόντες λόγον (*d*), ηὗρισκον ἀυτοὺς, ὀλίγῳ δεῖν μανέντας ὑπὸ ζηλοτυπίας καὶ ὀργῆς; ils découvrirent, en ſe communiquant leurs penſées, que la ja-

(*a*) Strabon, Lib. I. pag. 61. A.
(*b*) Andocid. de Myſteriis. pag. 17. lin. 33.
(*c*) Plutarch. Defect. Oraculor. pag. 419. C.
(*d*) Idem in Alexandro. pag. 704. C.

louſie & la colere les avoient, peu s'en faut, rendu inſenſés.

La correction de M. Dacier (*a*) qui liſoit ici διαδόντες, eſt donc inutile. Il faut ſeulement ſous-entendre ἑαυτοῖς.

(185) §. CIII. *Ont des coutumes.*) νόμοισι .... χρέωνται, il faut lire χρέονται avec le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi, qui obſerve perpétuellement cet Ioniſme. Je n'en avertirai plus.

(186) §. CIII. *A Iphigénie.*) Il y a dans le grec : à la Vierge, mais cela n'auroit point été ſupportable en notre langue, à cauſe de l'équivoque. Cette Vierge étoit Iphigénie, comme Hérodote le dit à la fin de ce même paragraphe. Ainſi, ſuivant les Taures, Iphigénie n'étoit point la Prêtreſſe qui immoloit (*b*) les étrangers qui abordoient chez eux; mais la Déeſſe à qui on offroit ces ſacrifices inhumains.

(187) §. CIII. *Les Grecs qui y abordent.*) » J'immole, dit Iphigénie dans (*c*) Euripides, » ſuivant la loi qui exiſtoit » avant moi, tous les Grecs qui abordent ici ».

(188) §. CIII. *Après les cérémonies accoutumées.*) Il paroît par le vers de l'Iphigénie en Tauride, que j'ai cité note précédente, & par celui de la même piece, ἦ δὴ τῶν (*d*)

(*a*) Plutarque trad. par Dacier. Tom. VI. pag. 162. note.

(*b*) La Prêtreſſe faiſoit les cérémonies préparatoires, qui conſiſtoient à arroſer la victime d'eau luſtrale, à couper du poil de ſa tête, qu'on brûloit, & à jetter ſur ſon front de l'orge ſacré, mêlé avec du ſel. D'autres étoient chargés du ſoin d'immoler la victime. Καλάρχομαι μεν, σφάγια δ'ἄλλοισιν μέλει. Iphig. in Tauris, verſ. 40.

Voyez ſur ces cérémonies, note 110, ſur le §. LX. de ce même livre, & note 359, §. CLX. du Liv. I.

(*c*) Euripid. Iphig. in Tauris, verſ. 38.

(*d*) Id. ibid. verſ. 1154.

ξίνων κατάρξατο ; qu'avant d'immoler la victime, on obſervoit en Tauride, de même qu'en Grece, des cérémonies préparatoires. Voyez ſur cette expreſſion la note 153 ſur le §. XLV. du Liv. II. & la note 359. ſur le §. CLX. du Liv. I. On trouve dans les Manuſcrits A & B. du Roi κατ'ἀρ' εὐξάμενοι. On lit auſſi de même dans le Manuſcrit D. de la même Bibliotheque, & en marge, καὶ εὐξάμενοι.

(189) §. CV. *Il paroît que.*) Κινδυνεύουσι εἶναι. Cette expreſſion eſt très-ordinaire à Platon & à Xénophon. Κινδυνεύει σοφός τις εἶναι (*a*) Il paroît un Sage.

(190) §. CV. *Enchanteurs.*) « Hérodote (*b*) avoit raiſon » de ne pas ajouter foi à cette fable ; mais il eſt ſurpre- » nant qu'il ne ſe ſoit pas apperçu que ces Grecs, établis » en Scythie, ſe jouoient de ſa crédulité, en lui repréſen- » tant, comme une merveille, la choſe du monde la plus « naturelle & la plus commune. Les Neures étoient des » Scythes, qui, dans les grands froids, ſe couvroient d'un » ſaye fait de peaux de loups, & qui quittoient cette fou- » rure d'abord que le temps étoit adouci. Voilà tout le » myſtere qu'Hérodote n'a pas compris, non plus que ceux » qui l'ont copié ».

M. Pelloutier ſe trompe. 1° Si les Grecs de tous les pays & de tous les ſiecles, ont été fort crédules, comme il ſeroit aiſé de le prouver, ceux qui étoient établis en Scythie devoient l'être d'autant plus, qu'ils n'avoient pas l'eſprit auſſi cultivé que les autres.

2° Si la raiſon de M. Pelloutier eſt bonne, ces Grecs auroient dû conter à Hérodote que les Neures ſe changeoient non-ſeulement en loups, mais en renards, en ours &c. parce

(*a*) Plato in Eutyphron. Tom. I. pag. 2. C & paſſim.
(*b*) Hiſtoire des Celtes. Tom. I. pag. 305.

qu'ils portoient en hiver des habits faits de la peau de ces animaux, 3° Les Neures n'étant pas le ſeul peuple du nord qui s'habillât de la ſorte en hiver, pourquoi les Scythes-Grecs n'attribuoient-ils qu'à celui-là cette métamorphoſe ?

Y a-t-il donc parmi nous quelqu'un qui n'ait pas entendu parler de loup-garou, & d'autres pareilles fables, dont la plupart des habitans de nos campagnes ne ſont point encore détrompés. Ces contes auxquels les payſans ajoutent foi dans le nord, devoient être beaucoup plus accrédités dans un temps où ces peuples étoient à moitié ſauvages.

Evanthes (*a*), Auteur conſidéré parmi les Grecs, dit que les Arcadiens écrivent que ceux de la famille Anthus tirent au ſort l'un d'entr'eux, qui ſe rend à un certain étang du pays, ſe déshabille ſur ſes bords, ſuſpend ſes habits à un chêne, traverſe l'étang à la nage, va dans les déſerts, ſe change en loup, & vit avec ceux de ſon eſpece, pendant neuf ans. Si dans cet eſpace de temps il ne dévore point d'homme, il retourne au même étang, le traverſe, & reprend ſa premiere figure, à cela près qu'il a vieilli de neuf ans. Mais Pline, de qui j'emprunte ce trait, ajoute très-bien : *Mirum eſt quò procedat græca credulitas ! Nullum tàm impudens mendacium eſt, ut teſte careat.*

(191) §. CVI. *Nomades.*) Les peuples Nomades n'ont pas de demeure fixe. Ils en changent ſouvent pour la commodité des pâturages. Ils vivent ſur leurs charriots, comme les Scythes, ou ſous des tentes, ou en plein air, comme une partie des Libyens (*b*). Νομάδες δὲ καλεῦνται, ὅτι οὐκ ἔστιν οἰκήματα, ἀλλ' ἐν ἁμάξῃσι οἰκεῦσιν .... ἐν (*c*) ταύτῃσι

(*a*) Plin. Hiſt. Natural. Lib. VIII. Cap. XXII. Tom. I. pag. 450.
(*b*) Hippocr. de Aeribus, aquis, Locis, §. XLIV. Tom. I. pag. 313.
(*c*) Id. ibid. pag. 313.

μὲν οὖν ταῖς ἀμάξαις αἱ γυναῖκες διαιτέονται· αὐτοὶ δ' ἐπ' ἵπποιν ὀχεῦνται οἱ ἄνδρες. ἕπονται δὲ αὐτοῖσι καὶ τὰ πρόβατα ἕωντα καὶ αἱ βόες, καὶ οἱ ἵπποι. μένουσι δ' ἐν τῷ αὐτίῳ τοσοῦτον χρόνον, ὅσον ἂν ἀποχρὴ αὐτοῖσι τοῖσι κτήνεσιν ὁ χόρτος. ὅκόταν δὲ μηκέτι, ἐς ἑτέρην χώρην ἔρχονται. » On les appelle » Nomades, parce qu'ils n'ont point de maiſons, & qu'ils » demeurent ſur leurs chariots..... Leurs femmes paſſent » leur vie dans leurs chariots; les hommes montent à cheval, » & ſont ſuivis de leurs moutons, de leurs bœufs & de » leurs chevaux. Ils reſtent dans le même endroit, tant » que les pâturages ſuffiſent à leur bétail; lorſqu'ils en man- » quent ils vont ailleurs ».

(192) §. CVI. *De tous les peuples &c.*) Ceci, par une tranſpoſition manifeſte, ſe trouvoit à la fin de ce qu'Hérodote dit des Mélanchlænes. J'ai cru qu'un Traducteur devoit avoir plus de liberté qu'un Editeur, qui ne doit faire dans le texte de ſon Auteur, d'autres changemens que ceux qui ſont autoriſés par les Manuſcrirs, à moins qu'ils ne ſoient d'une évidence à laquelle perſonne ne peut ſe refuſer. Cette tranſpoſition doit être très-ancienne, puiſque Euſtathe (*a*) cite ce paſſage dans l'ordre où il ſe trouve dans nos Editions.

On n'appelloit ces peuples Androphages que parce qu'ils mangeoient des hommes.

(193) §. CVIII. *Se peignent le corps en bleu.*) Quelques perſonnes, dit (*b*) M. de Saumaiſe, rapportent cela à la couleur des yeux, mais moi je l'interprete du corps entier. De-là vient que Virgile, dans ſes Géorgiques, les appelle *Picti Geloni* (*c*).

(*a*) In Dionyſ. Perieg. verſ. 309. pag. 55. Col. 1.

(*b*) Salmaſ. Plinianæ exercitationes in Solin. pag. 133. Col. 2. D. E.

(*c*) Virgil. Georg. Lib. II. verſ. 115.

(194) §. CVIII. *Il y a dans leur pays.*) Quoique je n'aie point pris à tâche de faire remarquer tous les contresens de la Traduction latine & de celles en langues vulgaires, cependant je ne puis m'empêcher de dire un mot de celui qu'ont fait ici tous les Traducteurs. Il font dire à Hérodote que la ville des Budins s'appelloit *Gélonus*. Comment a-t-on pu imaginer qu'un peuple, qui n'avoit rien de commun avec les Gélons, ait donné à la ville le nom de ce peuple qui différoit eſſentiellement de lui & par la langue, & par les uſages. D'ailleurs, comment a-t-il pu venir dans la tête à quelqu'un que les Budins, qui étoient Nomades, comme le dit Hérodote au Paragraphe ſuivant, aient habité une ville? Auſſi notre Hiſtorien ne dit pas que cette Ville appartînt aux Budins, mais qu'elle étoit chez eux, c'eſt-à-dire; dans leur pays.

(195) §. CVIII. *De trois ans en trois ans ils célebrent &c.*) » On dit (*a*) que les Grecs célebrent les Triétérides (fêtes » triennales) parce que Bacchus fut trois ans à ſon expédi» tion . . . . Bacchus (*b*) ayant paſſé trois ans à ſon expé» dition des Indes, revint en Béotie avec de riches dé» pouilles, & fut le premier qui triompha ſur un éléphant » Indien. Les Béotiens & le reſte des Grecs, ainſi que les » Thraces, ont inſtitué des fêtes triennales en l'honneur de » ce Dieu, afin de conſerver la mémoire de ſon expédition » dans les Indes ».

(196) §. CIX. *Que les Gélons.*) Il y a dans le grec : Βουδίνοι δὲ οὐ τῇ αὐτῇ γλώσσῃ χρέωνται καὶ Γελωνοί. MM. Valckenaer & Weſſeling ſouhaiteroient qu'on lût Γελωνοῖς ou τῇ καὶ Γελωνοὶ. Cette correction n'eſt point néceſſaire. Cette tour-

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. III. §. LXIV. Tom. I. pag. 235.
(*b*) Id. Lib. IV. §. III. Tom. I. pag. 248.

nure eſt familiere aux Grecs. τὰ (a) δὲ ἀνθρώπων οὐχ ἥκιστα τὸ πρόθυμον ὑπὸ πεπρωμένης καὶ ταυτὰ ἐπικρύπτει, καὶ ἡ ἀφῖδα ἐπιλαβοῦσα λὺς πολαμοῦ. Le deſtin ne couvre pas moins l'éclat des actions humaines que la vaſe des rivieres ne couvre les cailloux qui ſont dans leur lit.

(197) §. CIX. *Qui mangent de la vermine.*) Les Phthirophages ou mangeurs de vermine de (b) Strabon & de Pline (c) ſont différents des Budins.

(198) §. CIX. *Ni par l'air du viſage.*) ἰδίην ὁμοῖοι. Thomas Magiſter prononce hardiment qu'aucun Auteur approuvé ne s'eſt ſervi de ce terme, en parlant de l'homme, mais de ceux de ἶδος & d'ὄψις : ὐυδεὶς (d) τῶν δοκιμωτάτων ἰδίαν ἐπὶ ἀνθρώπου λέγει, ἀλλὰ ἶδος καὶ ὄψιν. Indépendamment de ce paſſage de notre Hiſtorien, on trouve encore ce terme dans Platon & autres Auteurs qui ont écrit purement. Ce qui fait voir avec quelle précaution il faut admettre les préceptes des anciens Grammairiens. Εἰς (e) Διονυσίου τοῦ Γραμματικοῦ ἐσῆλθον καὶ ἶδον αὐτόθι τῶν τε νέων τοὺς ἐπιεικεστάτους δοκοῦντας ἶναι τὴν ἰδέαν. Etant entré chez le Grammairien Dionyſius, j'y apperçus des jeunes-gens d'un air honnête & modeſte.

(199) §. CIX. *A faire des bordures.*) τῶν τὰ δίρματα περὶ τὰς σισύρας παραῤῥάπτεται. Παραῤῥάπτεσθαι ſignifie *adſuere*. Παραπάμματα ſont ces bordures qu'on met aux habits. Héſychius explique παραιρήματα par παραπάμματα ἱματίων. Thucydides s'eſt ſervi de ce mot de maniere à ne point en

(a) Pauſan. Meſſenic. ſive Lib. IV. Cap. IX. pag. 302.
(b) Strab. Lib. XI. pag. 754. A.
(c) Plin. Hiſt. Natur. Lib. VI. Cap. IV. Tom. I. pag. 305. lin. 3.
(d) Thomas Magiſter voc. ἰδία. pag. 464.
(e) Plat. Amator. Tom. I. pag. 132. A.

laiſſer

laiſſer ignorer la ſignification. Voyez Thucydides, Liv. IV. §. XLVIII. pag. 267.

(200) §. CX. *Quant aux Sauromates.*) Hérodote rapporte l'origine des Sauromates en ce Paragraphe & dans les ſuivants, juſqu'au 117e inclusivement. Diodore de Sicile la raconte d'une maniere différente. Les Scythes ayant, ſelon cet (*a*) Auteur, ſubjugué une partie de l'Aſie, en firent ſortir pluſieurs peuplades, entr'autres une de Medes, qui paſſa vers le Tanaïs, & forma la nation des Sauromates.

(201) §. CXIV. *Apprivoiſerent.*) Il y a dans le grec, ἐκτιλώσαντο. Ce mot vient de κτίλος, bélier. Comme cet animal étoit ordinairement accoutumé à la main du berger, & qu'il étoit apprivoiſé, on s'eſt ſervi de κτίλος adjectivement, pour ſignifier tout animal apprivoiſé. De-là le verbe κτιλόω.

(202) §. CXIV. *Elles ne quittent point leurs chariots.*) C'eſt que leurs chariots leur tenoient lieu de maiſon. Or, tout le monde ſait qu'en Grece les femmes ſortoient rarement. Mais j'ai bien peur qu'Hérodote n'ait attribué aux femmes Scythes les mœurs des Grecques.

(203) §. CXV. *La portion de leur patrimoine qui leur revenoit*) τῶν κτημάτων τὸ ἐπιβάλλον. On ſous-entend μέρος. Hérodote a dit Liv. VII. §. XXIII. ἀπολαχόντες γὰρ μόριον ὅσον αὐτοῖσι ἐπέβαλε, ἔφυσσον. On trouve dans Démoſthenes τῆς (*b*) τῶν ἄλλων ἀνθρώπων τύχης τὸ ἐπιβάλλον ἐφ' ἡμᾶς μέρος μετειληφέναι νομίζω τὴν πόλιν. « Je penſe que notre ville » a eu ſa part de la partie de la fortune du reſte des hommes » qui pouvoit nous revenir ». La même phraſe ſe trouve dans

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. II. §. XLIII. Tom. I. pag. 155.

(*b*) Demoſth. de Coronâ. pag. 182, 435.

Denys d'Halicarnaſſe, τέλων ὑπάρξει (a) τὸ ἐπιβάλλον ἑκάστοις λάχος. « Chacun aura la part qui lui reviendra par le ſort, » la part que le ſort lui adjugera ». M. Gottleber (b) pouvoit donc appuyer cette phraſe de Denys d'Halicarnaſſe de meilleures autorités que de celles de Saint Luc & du Scholiaſte d'Ariſtophanes.

(204) §. CXV. *Nous en craindrions les ſuites.*) J'ai cherché à exprimer les deux termes grecs. Φόβος eſt une frayeur ſubite, δέος la crainte permanente d'un mal à venir. Voyez (c) Ammonius.

(205) §. CXVII. *Qu'elle n'eut tué un ennemi.*) » Les » femmes (d) des Sauromates montent à cheval, tirent de » l'arc, lancent le javelot de deſſus le cheval, & vont à la » guerre, tant qu'elles ſont filles. Elles ne ſe marient point » qu'elles n'aient tué trois ennemis, & ne cohabitent point » avec leurs maris qu'elles n'aient fait les cérémonies ſacrées » preſcrites par la loi. Les femmes mariées ceſſent d'aller à » cheval, à moins qu'il ne ſoit néceſſaire de faire une expé» dition générale ».

(206) §. CXVIII. *Que Darius.*) Il y a dans le grec, le Perſe, pour le Roi de Perſe, & plus bas, §. CXIX. le Gélon, le Budin, le Sauromate, l'Agathyrſe, le Neure, l'Androphage, pour les Rois des Gélons, des Budins, des Sauromates, &c. Telle eſt la maniere d'Hérodote & de la plupart des bons Ecrivains. Et je crois que c'eſt ainſi qu'il faut entendre le paſſage ſuivant de (e) Plutarque. οὗ δὲ καὶ

(a) Dionyſ. Halicarn. Antiq. Rom. Lib. VIII. §. LXXIV. pag. 520. lin. 38.

(b) Act. Erudit. An. 1771. pag. 221.

(c) Περὶ διαφόρων λέξεων. pag. 39.

(d) Hippocrat. de Aëribus, Aquis, Locis, §. XLII. Tom. I. pag. 352.

(e) Plutarch. de Liberis educandis, Tom. II. pag. 2. F.

ὁ Θετταλὸς ἐρωτηθεὶς, τίνες εἰσὶν οἱ ἥμιστατοι τῶν Θετταλῶν, ἔφη, οἱ παυόμενοι πολεμεῖν. » Quelqu'un ayant demandé au » Roi de Theſſalie quels étoient les plus doux des Theſſaliens, » celui-ci répondit très-bien, ceux qui ont ceſſé de faire » la guerre ». Car, quoiqu'il n'y eut plus de Roi en Theſſalie, long-temps avant Plutarque, ce mot peut être très-ancien, & du temps où il y en avoit.

(207) §. CXVIII. *Que faire à cela.*) Il y a dans le grec τί γὰρ πάθωμεν; que pourrions-nous y faire? Cette expreſſion eſt communément la pierre d'achoppement des Traducteurs. La traduction, *quid enim cladem ſubeamus?* eſt vicieuſe; il falloit traduire, *quid enim facere poſſimus?* (*a*) πλὴν ἀλλὰ τί ἂν πάθοιμι; ἐμμενεῖον γὰρ οἷς ἅπαξ προειλόμην. « Mais » qu'y ferois je? Il faut s'en tenir au choix que j'ai fait une » fois ». (*b*) τί γὰρ ἂν καὶ πάθῃ τις ὑπό τε φίλου τινὸς ὠθούμενος; « car qu'y pourroit-on faire, lorſqu'un ami vous preſſe »? (*c*) Τί πάθω; οὐ γὰρ ἐγὼ αἴτιος τούτου. ἃ φύσις δέ μοι ῥεῖ. « Que » voulez-vous que j'y faſſe? (comme a très-bien rendu M. » Dacier), ce n'eſt pas ma faute: j'ai le cerveau humide, » c'eſt mon tempérament ».

(208) §. CXIX. *Nous ſaurons les repouſſer.*) Je lis avec M. Valckenaer καὶ ἡμεῖς σφὲ τισόμεθα.

(209) §. CXXII. *Les Perſes l'ayant paſſé après eux.*) Il y avoit ſans doute un gué en cet endroit; autrement je ne vois pas comment une armée auſſi nombreuſe que celle des Perſes, qui devoit être embarraſſée de beaucoup de bagages, auroit pu paſſer un fleuve comme le Tanaïs, en aſſez peu de temps pour pouvoir pourſuivre les Scythes.

(*a*) Lucian. ad eum qui dixerat Prometheus es. §. VII. Tom. I. pag. 36.
(*b*) Lucian. in Contemplant. §. II. Tom. I. pag. 91.
(*c*) Æliani Hiſt. Var. Lib. IX, Cap. XXVII. pag. 618.

M. Weſſeling remarque qu'y ayant vingt jours de marche (Voyez ci-deſſus §. CI.) de l'Iſter au Palus Mæotis, il devoit y en avoir beaucoup plus pour une armée immenſe.

(210) §. CXXIII. *Déſerte.*) Il y a dans le grec : *les Budins l'ayant abandonnée ;* mais je crois qu'il faut lire *les Gélons* ἐκλελειπότων τῶν Γελωνῶν. Voyez ci-deſſus §. CVIII. note 194.

(211) §. CXXIV. *Huit grands châteaux.*) Ce ſont de vrais châteaux, comme l'a très-bien exprimé le Traducteur latin, & non point des murailles, comme l'a dit du Ryer, & quelques autres après lui. Mais du Ryer eſt une très-mauvaiſe autorité. Il eſt vrai que cette premiere ſignification ne ſe trouve ni dans le Tréſor de la langue grecque de Henri Eſtienne, ni dans aucun autre Lexique, ſi l'on excepte celui de Portus, mais il faut être abſolument neuf dans la langue grecque, & n'avoir jamais lu Hérodote, Thucydides, Xénophon, &c. pour nier que ce terme ſe prenne dans cette acception. Hérodote venoit de dire, en parlant de la ville des Gélons, ἐνιυχόντες τῷ ξυλίνῳ τείχεϊ « ayant trouvé ſur leur » route leur ville de bois ». Κεκενωμένου τοῦ τείχεος πάντων « les » Gélons ayant emporté tous leurs effets de leur ville, &c. »

Le même Hiſtorien parle, Liv. VII. §. CVIII, des places appartenantes aux Samothraces Σαμοθρηίκια τείχεα, & pour qu'on ne puiſſe douter de la ſignification de τείχεα, il ajoute ; dont la derniere ville s'appelle *Méſambrie.* Ce qu'il venoit de nommer τείχεα, il l'appelle tout de ſuite πόλις. Liv. VII. §. CXII. il dit que Xerxès paſſa près des places des Pieres τείχεα τὰ Πιέρων, & tout de ſuite il les nomme, c'étoient Phagres & Pergame, petites villes ou châteaux connus d'ailleurs. Il y avoit auſſi pluſieurs villes du nom de *Neon-tichos*, ou *nouvelle muraille*, ce qui revenoit à celui de *Villeneuve.* Hérodote parle d'une de ces villes, Livre I.

§. CXLIX. Bien plus, il y avoit en Achaïe un château Φρούριον qui s'appelloit Τεῖχος (a) Tichos.

L'Aſſyrien Gobryas (b) dit à Cyrus qu'il eſt maître d'un château fort & d'un pays conſidérable : εἰμὶ τὸ μὲν γένος Ἀσσύριος, ἔχω δὲ καὶ τεῖχος ἰσχυρὸν καὶ χώρας ἐπάρχω πολλῆς.

Plutarque nomme ainſi la citadelle de Sardes : les Athéniens, dit-il, (c) prirent tout Sardes excepté la citadelle. χωρὶς τῆς τείχους τῆς βασιλείου.

Le ſavant M. de Valois remarque dans ſes notes ſur (d) Harpocration que Τεῖχος ſignifie un fort, un château ; mais voici ſa note : Τεῖχος *non eſt ſimpliciter murus, ut interpres accepit in fine hujus annotationis, ſed caſtrum potius. Sic* Σίρριον Τεῖχος *apud Demoſthenem pro Coronâ : & quod* Ἡραῖον Τεῖχος *hic dicitur, Herodoto* Ἡραῖον πόλις παρὰ Πέρινθῳ. *Sic apud Xenophontem Lib. I. & II. ubi de Alcibiade,* τὰ Τείχη *ſæpe ſic uſurpat, & Herodotus Lib. VI. Videtur propriè de Thraciæ locis id uſurpari, teſte Demoſthene in Philipp. &* περὶ Παραπρεσβείας. *Livius Lib. XXXI, pag. 573. Doriſcon & Serrium Caſtella vocat, id eſt* Τείχη. *& Scylax in Thraciæ ſitu.*

(212) §. CXXV. *Ils refuſoient aux Scythes.*) Gronovius a fait ici un contreſens très-groſſier, lorſqu'il traduit *jam non recuſantes ſocietatem.* Henri Eſtienne a parfaitement bien rendu cette phraſe : *At Scythæ non jam ad Agathyrſos, quippe qui ingreſſu regionis interdixiſſent, tendebant, ſed ex*

(a) Polyb. Lib. IV. §. LXXXIII. Tom. I. pag. 481.

(b) Xenoph. Cyripæd. Lib. IV. Cap. VI. §. II.

(c) Plutarch. de Herodoti Malignitate. pag. 861. D.

(d) Henr. Valeſii animadverſ. in notas Mauſſaci ad Calcem Harpocrationis. pag. 288.

Neuride regione . . . . . la conſtruction eſt, εἰ μὲν Σκύθαι οὐκέτι ἀπικνέονται ἐς τοὺς Ἀγαθύρσους ἀπείπαντας.

(213) §. CXXVI. *La terre & l'eau.*) Chez les anciens peuples occidentaux, pour marquer qu'on s'avouoit vaincu & qu'on ſe rendoit à diſcrétion, on cueilloit de l'herbe, & on la préſentoit au vainqueur. On ſe démettoit par cette action de tous les droits qu'on avoit ſur le pays. Du temps de Pline, les Germains obſervoient encore cette coutume. (*a*) *Summum apud antiquos ſignum victoriæ erat, herbam porrigere victos. hoc eſt terrâ & altrice ipsâ humo, & humatione etiam cedere : quem morem etiam nunc durare apud Germanos ſcio.* Feſtus (*b*) & Servius ſur le vers 128 du Liv. VIII. de l'Enéide de Virgile, *& vittâ comptos voluit prætendere ramos*, diſent que *herbam do* eſt la même choſe que *victum me fateor* & *cedo victoriam.* On obſervoit la même cérémonie ou quelqu'autre ſemblable, quand on cédoit, quand on donnoit ou qu'on vendoit un pays, un fief, ou une terre à quelqu'un ; on lui en donnoit l'inveſtiture en lui offrant de l'herbe & du gazon, &c. Voyez le Gloſſaire de du Cange au mot *Inveſtitura.* Dans l'Orient & en d'autres pays c'étoit par la tradition de la terre & de l'eau qu'on mettoit un Prince en poſſeſſion d'un pays, & c'étoit de cette maniere qu'on lui en donnoit l'inveſtiture. On le reconnoiſſoit par-là comme maître abſolu ; car la terre & l'eau comprennent tout. « Donner la terre & l'eau, dit » Ariſtote (*c*), c'eſt renoncer à ſa liberté ».

(214) §. CXXVIII. *Qu'ils prendroient leurs repas.*) Gronovius a fait ici trois contre-ſens qu'a remarqué M. Weſſeling, 1° Πλανᾷν eſt un verbe actif, & ne peut ſignifier *errare.*

(*a*) Plin. Lib. XXII. Cap. IV. Tom. II. pag. 267.
(*b*) Feſtus de Verb. Significat. Lib. VIII. pag. 170.
(*c*) Ariſtot. Rhetoric. Lib. II. Cap. XXIII. pag. 577. F.

2° Σῖτα ἀναιρεόμενοι ſont des gens qui prennent leur repas, comme on l'a déja vu, Liv. III, XXVI. & comme on le verra Liv. VII. §. CXX. 3° Νωμᾷν ſignifie ici *obſervare*. On peut voir les exemples cités dans la note de M. Weſſeling.

(215) §. CXXIX. *On n'en voit pas un ſeul.*) Les Scythes (*a*) immoloient cependant des ânes, ſi l'on en croit Clément d'Alexandrie; mais il y a apparence qu'il confondoit ces peuples avec les Hyperboréens, puiſqu'il apporte en preuve un vers de Callimaque, où il n'eſt queſtion que de ces derniers. On ſait auſſi par Pindare (*b*) que les Hyperboréens ſacrifioient à Apollon des Hécatombes d'ânes.

(216) §. CXXX. *Ils leur abandonnerent quelques-uns de leurs troupeaux.*) Cela paroît à M. Weſſeling directement contraire au but des Scythes, qui étoit de couper les vivres aux Perſes. En conſéquence il voudroit qu'on lût ὅκως .... μὴ καλαλάβοιεν, μίλα τῶν νομίων αὐλοί ..... « & ſe retire» rent dans un autre canton, afin qu'ils ne puſſent s'en em» parer ». Qu'il me ſoit permis d'être d'un ſentiment différent de celui de ce Savant, qui a ſi bien mérité des Lettres. Les Scythes, comme le dit Hérodote, avoient intention de faire reſter plus long-temps les Perſes dans la Scythie. S'ils euſſent mis leurs troupeaux à l'abri, les Perſes ne trouvant abſolument rien dans le pays, ſe ſeroient retirés ſur le champ, afin de ne pas périr de faim. Que font donc les Scythes? Ils leur abandonnent une petite partie de leurs troupeaux, car le génitif τῶν προβάτων τῶν σφετέρων eſt un génitif de partition. Les Perſes enflés de ce ſuccès ἐπῃρμένοι τῷ πεποιημένῳ (*c*) en eſperent d'autres, & ſe flattent de trouver l'endroit où les Scythes avoient mis tous leurs troupeaux à

(*a*) Clement. Alexand. Cohortatio ad gentes. pag. 25. lin. 11.

(*b*) Pindar. Pyth. Od. X. verſ. 51.

(*c*) Ainſi la correction du même Savant qui liſoit ἐπειρῶντο au lieu de ἐπῃρῶντο, eſt inutile.

l'abri. Ces foibles ſuccès n'étoient point un remede à la faim qui ſe faiſoit ſentir dans le camp des Perſes; mais leur donnoient l'eſpérance d'y voir bientôt régner l'abondance. Cet eſpoir leur faiſoit prolonger leur ſéjour en Scythie, & plus ils le prolongeoient, & plus leur miſere augmentoit, ſuivant les déſirs des Scythes.

Les troupeaux que les Scythes abandonnerent aux Perſes faiſoient probablement partie de ceux qui étoient deſtinés à leur ſubſiſtance journaliere; le reſte s'étoit retiré plus avant dans le nord avec les femmes & les enfans, comme on l'a vu plus haut §. CXXI.

(217) §. CXXXII. *Que l'oiſeau a beaucoup de rapport.*) Il y a dans le grec : *Que l'oiſeau reſſembloit beaucoup au cheval.* Je ne vois pas la comparaiſon qu'on peut faire d'un oiſeau à un cheval, à moins que ce ne ſoit du côté de la vélocité; & encore cela eſt-il bien tiré. Mais, en ſuppoſant cette comparaiſon juſte, on ne ſaiſit pas le rapport qu'elle a avec l'explication de Darius. Jean Corneille de Paw me paroît avoir très-bien obvié à cette difficulté en liſant ὄρνις δὲ μάλιστα ἔοικε τῷ ἵππῳ τὸν τούς τε ἰοὺς κ. τ. λ. Il faudra alors traduire : l'oiſeau a beaucoup de rapport avec le cheval, qu'ils nous livrent avec leurs fleches, comme faiſant leur force. Voyez la note de feû M. Weſſeling.

(218) §. CXXXV. *Avec la fleur de ſes troupes.*) σὺν τῷ καθαρῷ τοῦ στρατοῦ. Τὸ καθαρὸν eſt ſuſceptible de diverſes explications, ſuivant les endroits où il eſt placé. Dans le paſſage de Thucydides, rapporté par M. Weſſeling, il ſignifie les Citoyens d'Athenes, par oppoſition aux alliés & aux troupes raſſemblées d'ailleurs : mais ce que notre Hiſtorien venoit de dire : que Darius laiſſa dans le camp les malades avec ſes plus mauvaiſes troupes, détermine le ſens de cette expreſſion, & indique aſſez qu'elle ſignifie les meilleures troupes de l'armée.

(219) §. CXXXVI. *Les deux parties des Scythes.*) Il y avoit deux corps d'armée qui alloient toujours enſemble ; & un qui accompagnoit les Sauromates, comme cela eſt clairement exprimé aux paragraphes CXX, CXXVIII & CXXXIII. C'eſt de ce dernier corps de troupes qu'il faut entendre ces mots καὶ ἡ μία.

(220) §. CXXXVII. *Et Tyran de la Cherſoneſe.*) Tous ces petits Princes avoient donné des fers à leurs patries, & ne ſe ſoutenoient dans leurs uſurpations que par le moyen des Perſes qui avoient intérêt à préférer le gouvernement deſpotique au démocratique, qui auroit été moins ſouple & moins prompt à exécuter leurs volontés. Voyez Liv. III. §. L. note 87.

(221) §. CXXXVIII. *Ceux qui furent de cette opinion.*) Διαφέρειν τὴν ψῆφον ſe prend pour φέρειν, comme dans l'Oreſtes d'Euripides (*a*), κυρία δ' ἥδ' ἡμέρα, ἐν ᾗ δοίσει ψῆφον Ἀργείων πόλις. « C'eſt ici le jour fixé où la ville d'Argos doit donner » ſon ſuffrage ».

La prépoſition n'ajoute point ici à la ſignification du ſimple. On en a déja vu des exemples

(222) §. CXLIII. *Il laiſſa Mégabyze.*) Il y a dans le grec Mégabaze ; mais, comme Hérodote a écrit ailleurs ce nom Mégabyze, j'ai cru devoir conſerver l'uniformité, & cela d'autant plus que le Manuſcrit B de la Bibliotheque du Roi, & Euſtathe (*b*) dans ſon Commentaire ſur l'Iliade, l'écrivent de même.

(222*) §. CXLIV. *Qu'ils étoient ſans doute alors aveugles.*) M. le Préſident de Monteſquieu a appliqué ce trait à Harrington au ſujet de ſon *Oceana*, ſans ſe rappeller, probable-

(*a*) Eurip. Oreſt. verſ. 48.

(*b*) Euſtath. Comment. in Iliad. pag. 240. ſub finem.

ment, où il l'avoit lu, puiſqu'il n'a point cité notre Auteur. L'on peut dire que ce mot de Mégabyze n'a rien perdu de ſon mérite en paſſant dans la bouche du Préſident. Voyez l'Eſprit des Loix, Liv. XI. Chap. VI. Tom. I. pag. 222. Edit. *in*-4° de 1758.

(222**) §. CXLIV. *Les Medes.*) Hérodote & la plupart des Anciens comprennent preſque toujours les Perſes ſous le nom de Medes. Claudien (*a*) dit, *remige Medo ſollicitatus Athos*, en parlant de l'Athos creuſé & traverſé par la flotte des Perſes.

(223) §. CXLV. *Par les Pélaſges qui avoient enlevé de Brauron.*) Plutarque rapporte ce trait d'hiſtoire avec quelques différences & quelques additions. « Les Tyrrhéniens (*b*), » dit-il, occuperent autrefois les iſles de Lemnos & d'Imbros. Ils enleverent de Brauron les femmes des Athéniens, » & en eurent des enfans, que les Athéniens chaſſerent de » ces iſles, comme étant métifs & demi-barbares. Ces jeunes » gens s'étant embarqués, arriverent au promontoire de » Ténare, & rendirent de grands ſervices aux Spartiates » dans la guerre qu'ils avoient contre les Hilotes. En re- » connoiſſance de ces ſervices, on leur donna le droit de » cité, & on leur permit d'épouſer des femmes de Sparte, » ſans cependant les admettre aux magiſtratures & au conſeil. » Dans la ſuite, on les ſoupçonna de tenir des aſſemblées » ſecretes, & de tramer des conſpirations contre l'état. » Là-deſſus ils furent mis en priſon, où on les tint ſous » une étroite garde, & on chercha à les convaincre de » conſpiration par des preuves certaines & indubitables. Ce- » pendant leurs femmes ſe tranſporterent à la priſon, & » firent tant par leurs prieres & leurs vives inſtances, que

(*a*) Claudian. in Rufin. Lib. I. verſ. 335.
(*b*) Plutarch. de Virtut. Mulierum. pag. 247.

» les géoliers les y laiſſerent entrer, ſeulement pour ſaluer » leurs maris & leur parler. La porte leur ayant été ou- » verte, elles conſeillerent aux priſonniers de leur donner » leurs habits, de prendre les leurs, & de ſortir en ſe ca- » chant le viſage. Cela fut exécuté ſur le champ. Les maris » ſe préſenterent à la porte déguiſés; les géoliers les pre- » nant pour des femmes, les laiſſerent paſſer, & leurs » femmes reſterent à leur place, diſpoſées à ſouffrir tout » ce qui pourroit en arriver. Delà les Tyrrhéniens s'empa- » rerent du mont Taygete, ſouleverent les Hilotes, & » firent avec eux une alliance offenſive & défenſive. Les » Spartiates, allarmés de l'évaſion des uns & du ſoulevement » des autres, leur envoyerent un héraut, & conclurent avec » eux un traité de paix, dont les articles furent qu'on leur » rendroit leurs femmes, qu'on leur donneroit une ſomme » d'argent & des vaiſſeaux, qu'ils ſe mettroient en mer, & » que quand ils auroient trouvé ailleurs des terres & une ville, » ils ſeroient regardés comme une colonie & comme pa- » rens des Lacédémoniens. Le traité fait, les Pélaſges pri- » rent pour chefs & pour conducteurs Pollis, Adelphus (*a*) » & Crataïs, Lacédémoniens. Une partie s'établit dans » l'iſle de Mélos; mais les autres, en plus grand nombre, » firent voile ſous la conduite de Pollis juſqu'en Crete, dans » l'eſpérance de voir l'accompliſſement des Oracles, qui » leur avoient dit que, lorſqu'ils auroient perdu leur Déeſſe » & leur ancre, le premier pays où ils arriveroient ſeroit le » terme de leur voyage, & qu'ils devoient y bâtir une ville. » Ayant donc pris terre à l'endroit qu'on appelle *Cherſo-* » *neſe* (*b*), durant la nuit, il ſe répandit parmi eux des ter-

(*a*) Callicratidas, ſon frere, comme M. Valckenaer voudroit qu'on lût.

(*b*) Péninſule.

» reurs paniques. Ils ſe jetterent d'abord dans leurs vaiſſeaux » ſans ordre, & laiſſerent à terre la ſtatue de Diane, que » leurs ancêtres avoient apportée de Brauron à Lemnos, » qu'ils avoient conſervée de pere en fils, & qu'ils avoient » portée de Lemnos par-tout avec eux. Leur frayeur ſe diſ- » ſipa enfin, & le tumulte ceſſa. Ils cingloient déjà en pleine » mer, lorſqu'ils s'apperçurent qu'ils avoient perdu leur » ſtatue. En même-temps Pollis remarqua qu'il n'y avoit » plus d'oreilles à l'ancre de ſon vaiſſeau. On l'avoit levée » de force, & ſelon toutes les apparences, les oreilles s'é- » toient rompues contre les rochers cachés ſous l'eau, & y » étoient reſtées. Alors il dit que la réponſe de la Pythie » étoit accomplie, & donna le ſignal pour retourner en » Crete. On regagna terre, & Pollis prit poſſeſſion du pays. » On s'oppoſa à ſes conquêtes; il défit dans pluſieurs com- » bats ceux qui lui diſputoient le terrein; il prit Lyctos & » pluſieurs autres villes, & s'y établit. Voilà pourquoi ils » ſe diſent encore aujourd'hui parens des Athéniens du côté » de leurs meres, & colonie des Spartiates ».

1° Plutarque appelle *Tyrrhéniens* ceux qui avoient enlevé de Brauron les femmes des Athéniens; il les appelle enſuite *Pélaſges*, de même qu'Hérodote. C'eſt que les Tyrrhéniens, ou étoient une colonie de Pélaſges, ou du moins il y avoit des Pélaſges qui s'étoient mêlés avec eux. Amyot dit dans ſa traduction, qu'ils ravirent quelques femmes des Athéniens du bourg de Lauria. Le texte de Plutarque porte néanmoins de Brauron, Βραυρωνόθεν.

2° Selon Hérodote, ce ſont les Minyens qui viennent au mont Taygete, ayant été chaſſés de Lemnos par les Pélaſges. Selon Plutarque, ce ſont les enfans des Tyrrhéniens ou Pélaſges qui ſe rendent à cette montagne, après avoir été chaſſés par les Athéniens.

Apollonius de Rhodes eſt d'accord avec Hérodote,

» Ayant (*a*) été chaſſés, dit-il, de Lemnos par des Tyr-» rhéniens; ils ſe rendirent à Sparte, où ils demeurerent ». Les Tyrrhéniens d'Apollonius ſont les Pélaſges d'Hérodote.

3° Selon Plutarque, les Lacédémoniens ne les admirent point aux charges, ni aux honneurs de la magiſtrature. Hérodote dit, au contraire, qu'ils prierent les Lacédémoniens de leur faire part des honneurs ou charges, & qu'on leur accorda leur demande.

4° Suivant Plutarque, ils arriverent au Cap de Ténare: de-là ils avancerent juſqu'au mont Taygete, ſelon Hérodote.

5° Les Tyrrhéniens, ou Pélaſges de Plutarque, ſe retirent en Mélos & en Crete; au lieu que les Minyens d'Hérodote (*b*) vont partie en Théra ou Calliſte, partie dans le pays des Paroreates & des Caucons.

(224) §. CXLVI. *De jour.*) μεθ' ἡμέρην de jour. Les Athéniens diſent μεθ' ἡμέρην, & non point ἐν ἡμέρᾳ, comme nous l'apprend le Scholiaſte d'Ariſtophanes ſur le vers 931 du Plutus. μεθ' ἡμέραν, dit-il, ἀντὶ τοῦ ἐν ἡμέρᾳ. Ἀττικὸν τὸ σχῆμα· μεθ' ἡμέραν γάρ φασιν, οὐκ ἐν ἡμέρᾳ. On trouve par-tout beaucoup d'exemples de cette façon de parler, mais ſur-tout dans Platon.

(225) §. CXLVI. *D'entrer dans la priſon.*) Gronovius a admis dans ſon Edition ἐς ὃ ἐλθεῖν, d'après le Manuſcrit de Florence. Cette leçon eſt appuyée des Manuſcrits B & D de la Bibliotheque du Roi; mais elle fait un ſens ridicule. M. Weſſeling change ἐς ὃ des Manuſcrits en ἐς ὃν ἐλθεῖν à la maniere des Ioniens; ce qui me paroît être la véritable leçon. Le Manuſcrit A du Roi lit ἐσελθεῖν τε ἐς.

(*a*) Apoll. Rhod. IV. 1760.

(*b*) Ci-deſſous §. CXLVII & CXLVIII. & Pauſan. Lib. VII. pag. 524.

Deux lignes plus bas je lis δόλον au lieu de λόγον avec les Manuſcrits B & D du Roi.

(226) §. CXLVII. *Fils d'Autéſion.*) Théras étoit le ſixieme deſcendant d'Œdipe. « Le ſixieme (ἀ) deſcendant » d'Œdipe mena de Sparte à Théra une colonie ». Le Scholiaſte de Callimaque ſuppoſe que Théras étoit fils de Tiſamene, & petit-fils d'Autéſion. C'eſt le contraire.

(227) §. CXLVII. *Oncle maternel d'Euryſthenes.*) Il étoit frere d'Argéia leur mere (*b*).

(228) §. CXLVII. *Proclès.*) Je croirois volontiers que Proclès eſt une abréviation des copiſtes pour Patrocles. On trouve dans Platon : Βασιλεὺς (*c*) μὲν Ἄργους Τήμενος ἐγίγνετο· Μεσσήνης δὲ, Κρεσφόντης· Λακεδαίμονος δὲ, Πατροκλῆς καὶ Εὐρυσθένης. « Téménus devint Roi d'Argos, Creſphontes » de Meſſene, Patrocles & Euryſthenes de Lacédémone ». On lit auſſi dans Suidas au mot Λυκοῦργος : Λυκοῦργος, Σπαρτιάτης, Πατροκλέους ἀπόγονος. Lycurgue de Sparte, deſcendant de Patrocles.

Ce nom eſt écrit de la même maniere par Strabon (*d*) & par (*e*) Plutarque. M. Davies oppoſe (*f*) à ces autorités celles d'Hérodote, de Pauſanias, d'Apollodore & de Porphyre. Mais qui ne voit que c'eſt oppoſer celle des premiers Editeurs de ces Auteurs, qui n'ayant point ſû lire cette abréviation, ont été ſuivis par les Editeurs qui ſont venus après eux. On ſait que les copiſtes écrivoient

(*a*) Callimach. Hymn. in Apollin. verſ. 74.
(*b*) Pauſan. Lacon. Lib. III. Cap. I. pag. 205.
(*c*) Plato de Legibus. Lib. III. Tom. II. pag. 683. D.
(*d*) Strab. Geograph. Lib. X. pag. 737. C.
(*e*) Plutarch. in Lycurgo. pag. 40. B.
(*f*) Ad Ciceronem de Divinat. Lib. II. §. XLIII. pag. 215.

ὄνος & ὀνος pour ἄνθρωπος & ὀυρανὸς, & que ces mots ayant été mal lus ont donné occaſion à mille conjectures.

(229)* §. CXLVII. *Membliarès l'un de ſes parens.*) Pauſanias (*a*) dit au contraire que Membliarès étoit un homme du peuple. Il ajoute que Théras ne doutoit point que les deſcendans de Membliarès ne lui cédaſſent la ſouveraineté de l'iſle, & qu'ils le firent d'autant plus volontiers que Théras rapportoit ſon origine à Cadmus, au lieu qu'ils deſcendoient de Membliarès, homme de baſſe naiſſance.

Hérodote dit qu'avant que Théras vint à Calliſte, la famille de Membliarès y avoit régné pendant huit générations. Cependant Théras étant le dixieme deſcendant de Cadmus, il devoit y avoir ce même nombre de générations depuis Membliarès juſqu'au Prince qui étoit ſouverain de Calliſte, à l'époque où Théras y aborda. Cette difficulté, qui n'a été ſentie, ni par les Commentateurs, ni par les Traducteurs, a été éclaircie, à ce que je crois, dans mon *Eſſai ſur la Chronologie d'Hérodote*, Chapitre X.

(229*) §. CXLIX. *Comme une brebis parmi les loups.*) Théras avoit trouvé probablement fort peu de reconnoiſſance dans ſes deux neveux, quoiqu'il les eût élevés avec le plus grand ſoin, & qu'il eût gouverné ſagement leurs états pendant leur minorité. Il ne vouloit point s'expoſer au caprice de ces jeunes Princes, & ce fut peut-être ce motif, encore plus que ſon ambition, qui le détermina à fonder une colonie. Les craintes qu'il avoit pour lui, il les eut auſſi pour ſon fils. Il appréhenda que le déſir de s'emparer des biens, qui lui étoient échus dans le partage des terres conquiſes, ne portât ces Princes à le faire périr. C'eſt, à ce

(*a*) Pauſan. Laconic. Lib. III. Cap. I. pag. 205 & 206.

qu'il me ſemble, ce que ſignifie le mot qu'Hérodote met dans la bouche de Théras.

(230) §. CXLIX. *Pareille choſe, &c.*) Je lis avec M. Valckenaer οὐ γάρ σφι ἔμειναν τὰ τέκνα· ἱδρύνθη κ. τ. λ. en la place de οὐ γὰρ ὑπέμειναν τὰ τέκνα. Peu après, je lis auſſi καὶ μετὰ τοῦτο σφι ἔμεινε. Et enſuite avec M. Reiske (*a*), τοῦτο τοῦτο συνέζη καὶ ἐν Θήρῃ . . . . .

(231) §. CL. *De la race d'Euphémus.*) Dans toutes les Editions & dans la plupart des Manuſcrits, il y a Euthymedes ou Euthymide, c'eſt-à-dire, de la race d'Euthymès. J'ai cru, malgré ces autorités, devoir ſubſtituer à cette leçon *Euphémides*, c'eſt-à-dire, de la race d'Euphemus.

1° On ne trouve dans aucun Catalogue des Argonautes le nom d'Euthymès, mais celui d'Euphémus.

2° Cet Euphémus étoit, ſelon le (*b*) Scholiaſte de Pindare, de Ténare, & fils de Neptune & d'Europe, fille de Tityus; mais le même Scholiaſte écrit dans un autre (*c*) endroit qu'il étoit fils de Neptune & de Mérionice, fille de l'Eurotas; c'eſt-à-dire, que les grands Seigneurs, afin de ſe rendre plus reſpectables, mêloient autrefois, comme aujourd'hui, beaucoup de fables à leurs généalogies. Il épouſa (*d*) Laonome, fille d'Alcmene & ſœur d'Hercules, dont Battus, fondateur de Cyrene, deſcendoit à la dix-ſeptieme génération. Pindare lui-même nous l'apprend au vers 15e de la quatrieme Ode des Pythiques, où l'on peut auſſi conſulter le Scholiaſte. Le même Scholiaſte dit qu'Euphémus eut (*e*)

(*a*) Miſcellanea Lipſienſia nova. Tom. VIII. pag. 111.

(*b*) Schol. Pindari ad Pyth. Od. IV. verſ. 77. pag. 217. Col. 2. lin. penultim.

(*c*) Id. Schol. ad verſ. 39. pag. 214. col. 2. lin. 4. ante finem. & ad verſ. 15. pag. 213. col. 1.

(*d*) Id. Schol. ad Pyth. Od. IV. verſ. 15. pag. 213. col. 1.

(*e*) Id. ibid. verſ. 455. pag. 243. col. 2.

d'une

d'une Lemnienne un fils, dont la postérité ayant été obligée de quitter Lemnos, passa à Lacédémone, & de-là dans l'isle de Calliste, autrement nommée Théra. Lorsque Pindare loue la postérité de Battus, il l'appelle *la race* (*a*) *d'Euphémus*.

Edouard Simson (*b*) s'étoit bien apperçu que le texte d'Hérodote étoit altéré, & il l'a rétabli dans sa Chronologie. Il a été suivi par Paulmier de Grentemesnil, & feu M. le Président Bouhier (*c*).

(232) §. CL. *L'un des Minyens.*) Ce Battus (*d*) n'étoit point un descendant de Minyas; mais, Minyas ayant donné son nom à des peuples de Thessalie qui suivirent Jason à la conquête de la Toison d'or, tous les Argonautes furent appellés de ce nom. Jason lui-même descendoit de Minyas par sa mere Alcimede. Ainsi Hérodote veut dire simplement qu'il étoit un des Argonautes.

(233) §. CL. *Courbé sous le poids des ans.*) C'est la véritable signification de ces mots : Βαρὺς ἀείρεσθαι. *Trop lourd pour se lever, appesanti par le poids des ans.* Les Traducteurs latins, qui les ont rendus, *gravis ad moliendum*, ne me paroissent pas avoir saisi le véritable sens de l'Auteur.

(234) §. CLII. *Que nous connoissions.*) Il y a dans le grec ἴσμεν; mais je soupçonne qu'il faut lire ἴδμεν. George, Archevêque de Corinthe, dit dans son Traité des Dialectes, les Ioniens changent le sigma en delta. τὸ σ εἰς δ τρέπουσι. Il apporte ensuite cet exemple. On trouve par-tout ailleurs dans Hérodote ἴδμεν; ce qui fait croire, avec raison, que

(*a*) Pindar. Pyth. Od. IV. vers. 455.
(*b*) Chronicon Histor. Cathol. complectens, ad annum 3389. pag. 567.
(*c*) Recherches & Dissert. sur Hérodote, Ch. XII. pag. 135.
(*d*) Palmerii Exercitat. ad optimos Auctores Græcos, pag. 23.

ἴσμεν est une faute des copiſtes. M. Borheck a reçu cette leçon dans ſon Edition.

(235) §. CLII. *L'une vis-à-vis de l'autre.*) οἱ πρόκροσοί εἰσι. Voyez πρόκροσσος dans le Lexique Ionien d'Emilius Portus.

(236) §. CLIV. *Perſuadé par cette femme.*) Toutes les verſions, tant les latines que celles en langue vulgaire, interpretent ἀναγνωσθεὶς par *deceptus*, trompé. Mais ce mot ſignifie perſuadé, comme l'explique très-bien (*a*) Suidas, qui cite même ce paſſage d'Hérodote. Thomas Magiſter (*b*) remarque pareillement que, dans notre Hiſtorien, ἀναγινώσκω ſignifie, je perſuade. εὑρήλαι δὲ παρ' Ἡροδότῳ ἀναγινώσκω τὸ ἀναπείθω. C'eſt un terme particulier aux Ioniens, comme en avertit Grégoire (*c*) Archevêque de Corinthe.

(237) §. CLIV. *De lui prêter.*) Il y a dans le texte grec ἢ μὲν οἱ διηκονήσειν. Il faut néceſſairement lire ἢ μὴν qui eſt la formule uſitée par Hérodote, quand il affirme quelque choſe avec ſerment, & μὴ μὴν quand il nie. Les Ioniens emploient, ſuivant la remarque (*d*) de l'Archevêque de Corinthe, μὲν pour μὴν. Suidas prétend (*e*) que ἢ μὴν eſt plus parfait que ἢ μὲν. Il ſe trompe aſſurément. Hérodote ſe ſert toujours de ἢ μὲν, & quelquefois auſſi Homere. Cette leçon ſe trouve d'ailleurs appuyée par un Manuſcrit du Docteur Askew, & par les Manuſcrits A & B de la Bibliotheque du Roi.

(238) §. CLV. *Qui bégayoit & graſſeyoit.*) On traduit

(*a*) Au mot ἀναγνωσθεὶς.

(*b*) Au mot ἀναγινώσκω.

(*c*) Gregorius de Dialectis. pag. 239.

(*d*) Ibid. pag. 223.

(*e*) Suidas Voc. ἢ μήν. Tom. II. pag. 58.

ordinairement *ἰσχνόφωνος sono vocis gracili*, qui a la voix grêle. Mais ce n'étoit pas le défaut de Battus. Ariſtote donne une définition très-exacte de ce défaut, ainſi que du ſuivant : « μὲν οὖν (a) τραυλότης, τῷ γραμμάτός τινος μὴ κρατεῖν, καὶ τοῦτο οὐ τὸ τυχόν . . . ἡ δὲ ἰσχνοφωνία, ἀπὸ τοῦ μὴ δύνασθαι ταχὺ συνάψαι τὴν ἑτέραν συλλαβὴν πρὸς τὴν ἑτέραν. » Le Traulotès conſiſte à ne pouvoir prononcer une certaine » lettre, & non la premiere venue . . . L'Iſchnophonia vient de ce » qu'on ne peut joindre promptement une ſyllabe à une autre ». Budé croyoit, avec raiſon, dans ſes Commentaires (*b*) ſur la langue grecque, qu'on devoit écrire *ἰσχοφωνία* & *ἰσχοφώνος*, parce que Cicéron appelle ce défaut *hæſitantia linguæ*. Cette conjecture eſt autoriſée par le Gloſſaire de Saint-Germain-des-Prés, où on lit Ἡ ῥόδιος *ἰσχοφάνου*.

(239) §. CLV. *Un autre nom.*) Son véritable nom étoit Ariſtote, ſuivant (*c*) Callimaque & ſon Scholiaſte.

(240) §. CLV. *A ſa dignité.*) Βάττος ſignifie Roi, chez les Libyens. Voyez Héſychius ſur ce mot.

(241) §. CLVII. *J'admire ton habileté.*) Le grec dit : « Si » n'ayant jamais été en Libye, tu la connois mieux que moi » qui y ai été, j'admire grandement ton habileté ». MM. Weſſeling & Valckenaer ont bien fait de changer ἄσσυ qui ne faiſoit aucun ſens en ἄλλυ. Gronovius l'avoit pareillement trouvé dans ſon Manuſcrit ; mais il lui donnoit un ſens ridicule. Il y a dans un Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi ἄι τε. Αἰ eſt un Doriſme qui ſignifie *Si*.

(242) §. CLVII. *Aziris.*) J'ai rétabli ce nom d'après l'autorité de pluſieurs perſonnes très-habiles. Je n'ai fait que

(*a*) Ariſtot. Problem. Sect. XI. §. XXX. pag. 740. B.

(*b*) Commentarii Linguæ Græcæ. pag. 345.

(*c*) Callimach. Hymn. in Apoll. verſ. 76. Voyez auſſi les Remarques d'Ezech. Spanheim.

ſuivre en cela M. Weſſeling, dont on peut voir la note, & ſur-tout ce qu'a écrit là-deſſus le Préſident (*a*) Bouhier.

(243) §. CLVIII. *Et de crainte qu'en paſſant.*) La ponctuation vicieuſe, qui ſe trouve dans toutes les Editions, n'a pas manqué d'occaſionner des traductions abſurdes. Les Libyens, jaloux, ſelon toutes les apparences, de voir les Grecs établis à Aziris, & n'oſant les en faire ſortir par force, leur promettent de les mener dans un plus beau pays. Il eſt contre toute vraiſemblance qu'ils aient abandonné à des étrangers le meilleur canton de toute la Libye. D'ailleurs, ce canton s'appelloit *Iraſa*. Or, on voit dans le paragraphe ſuivant que les Cyrénéens ſortirent de la ville de Cyrene pour aller audevant des troupes d'Apriès, & qu'ils leur livrerent combat au lieu nommé *Iraſa*. Donc Iraſa ne peut être le canton où les Lybiens conduiſirent les Grecs pour y fonder une ville. Il faut donc ponctuer avec le Manuſcrit A du Roi: ἦγον δέ σφεας ἐνθεῦτεν οἱ Λίβυες ἀναστήσαντες πρὸς ἑσπέρην καὶ τὸν κάλλιστον τῶν χώρων ἵνα δι᾽ ἐξιόντες οἱ Ἕλληνες μὴ ἴδοιεν, συμμετρησάμενοι τὴν ὥρην τῆς ἡμέρης, νυκτὸς παρεξῆγον. Cette ponctuation obvie à toutes les difficultés, & c'eſt celle que j'ai ſuivie. M. Borheck l'avoit ſans doute rencontrée dans quelque Manuſcrit, puiſqu'on la trouve dans ſon édition.

(244) §. CLVIII. *Une fontaine.*) Cette fontaine s'appelloit *Cyré* (*b*), d'où la ville de Cyrene prit ſon nom, comme le dit Euſtathe ſur Denys le Périégete, pag. 38, col. I. ligne 13. mais il faut lire en cet endroit ἀπὸ Κύρης d'après Callimaque.

Hérodote nomme cette fontaine *Theſté* au paragraphe ſuivant; mais, ſuivant toutes les apparences, il y avoit en cet endroit pluſieurs fontaines.

(*a*) Recherches & Diſſert. ſur Hérodote, pages 137 & 138.

(*b*) Callimach. Hymn. in Apollin. verſ. 88.

(245) §. CLVIII. *Le ciel y eſt ouvert.*) Il y a ſeulement dans le grec : *Ici le ciel eſt percé.* Mais comme cette expreſſion n'auroit point été compriſe, ſuivant toutes les apparences, j'ai cru devoir la paraphraſer. Euſtathe (*a*) a entendu ce paſſage de même que moi, ainſi que feu M. le Préſident Bouhier (*b*).

M. Valckenaer a propoſé une autre conjecture dans ſa note.

(246) §. CLIX. *Sous Battus.*) Le grec porte : *Pendant la vie.* Ζόης eſt un Ioniſme pour ζάης. Gronovius, qui très-ſouvent rend peu de Juſtice à Laurent Valla auroit bien dû corriger ſa verſion, & ne point laiſſer ſubſiſter une ville qui n'a jamais exiſté. M. Bellanger s'étoit bien apperçû de la mépriſe de Gronovius. M. le Préſident Bouhier en avoit auſſi averti dans ſes Recherches ſur Hérodote, page 139, & Paul Léopard, plus d'un ſiécle & demi avant eux (*c*), avoit vu que ζόη n'étoit point un nom de ville.

(247) §. CLX. *Avec ſes freres.*) Ils s'appelloient *Perſée*, *Zacynthe*, *Ariſtomédon* & *Lycus* (*d*).

(248) §. CLX. *La ruſe.*) Suivant Plutarque (*e*), Léarque étoit l'ami & non le frere d'Arcéſilas, & il le fit périr, en lui cauſant une maladie de langueur & en l'empoiſonnant. Il voulut enſuite épouſer Eryxo ſa veuve. Cette Princeſſe, ſage & vertueuſe, ne lui témoigna aucune répugnance ; mais, voulant venger ſon mari, elle lui dit qu'il n'avoit qu'à obtenir le conſentement de ſes freres. Ses freres différant, à

(*a*) Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. verſ. 213. pag. 38. col. 1. & ad Homeri Iliad. pag. 742. lin. 22. & ſeq.

(*b*) Recherches & Diſſertations ſur Hérodote. pag. 138.

(*c*) Pauli Leopardi Emendat. Lib. III. Cap. XI. pag. 55.

(*d*) Stephanus Byzant. Voc. Βάρκη.

(*e*) Plutarch. de Virtutibus Mulierum, pag. 260. D. E. F. 261. A. B.

deſſein, de lui faire réponſe, Eryxo lui envoya dire que, s'il vouloit la venir trouver, elle lui accorderoit ſes faveurs, & qu'après cela il ne ſeroit plus temps à ſes freres de s'oppoſer à ſon mariage. Léarque vint en effet ſans être accompagné de ſes gardes. Eryxo avoit fait mettre au lit en ſa place Polyarque, ſon frere aîné, accompagné de deux jeunes gens armés d'épées, qui tuerent Léarque, auſſi-tôt qu'il parut.

(249) §. CLXI. *De Mantinée.*) Les Mantinéens paſſoient pour avoir des loix excellentes (*a*).

(250) §. CLXII. *On mit en réſerve pour Battus de certaines portions de terre.*) Τέμενος étoit une portion de terre conſacrée aux Dieux, & qui ſervoit ou à l'entretien des autels, ou à celui des Prêtres. On le trouve par-tout en ce ſens, & ſur-tout dans l'Iliade. Mais on donnoit auſſi autrefois aux Princes & aux perſonnes qui ſe diſtinguoient, des portions de terre, qui avoient le même nom. » Les Lyciens (*b*) » donnerent à Bellérophon une portion de terre δι Λύκιοι τέμενος τάμον. » On a mis en réſerve pour elle (Minerve) les ci» tadelles, en partie, comme un ſymbole de ſa naiſſance, » & en partie, parce qu'on a choiſi les lieux les plus forts » pour la Déeſſe qui gouverne tout, de même qu'on a mis » en réſerve des portions de terre pour les Rois & les Gé» néraux ». Τὰς (*c*) δὲ ακροπόλεις ἐξεῖλον αὐτῇ δικαίως· ἅμα μὲν σύμβολον τῆς γενέσεως· ἅμα δὲ ὥσπερ τοῖς βασιλεῦσι καὶ ἡγεμόσι τεμένη καὶ χώρους ἐξαιροῦσιν, οὕτω τῇ τοῦ παντὸς ἡγησαμένῃ θεῷ τὰ ἐπικαιρότατα ἐξεῖλον.

(*a*) Ælian. Var. Hiſt. Lib. II. Cap. XXII. pag. 124.

(*b*) Homer. Iliad. Lib. VI. verſ. 194.

(*c*) Ariſtid. Orat. in Minervam, pag. 70. in averſ. part. lin. 15. Remarquez que le feuillet 70 eſt double, & que c'eſt le premier.

(251) §. CLXIII. *Pour quatre Battus & quatre Arcéſilas.*) Les Battiades régnerent à Cyrene deux cents ans, ſelon le Scholiaſte de Pindare, ſur l'Ode I. des Pythiques. Voici les huit générations dont parle la Pythie.

Battus I, ſurnommé Ὀικιστὴς, c'eſt-à-dire Fondateur, commence à régner, ſuivant Euſebe, en . . . 4083
Arcéſilas I, en 4123
Battus II, ſurnommé *l'Heureux*, en 4139
Arcéſilas II, ſurnommé Χαλεπὸς, *le Difficile, le Mauvais*, en 4160
Battus III, ſurnommé Χωλὸς, *le Boiteux*, en . . . 4170
Arcéſilas III, en 4185
Battus IV, ſurnommé Καλὸς, *le Beau*, en 4196
Arcéſilas IV, en 4250
Il eſt tué en 4282

Battus, fils de ce dernier Prince, voulut monter ſur le trône; les Cyrénéens le chaſſerent, & il ſe retira dans le pays des Heſpérides où il finit ſes jours.

J'ai emprunté ces dates du Chap. XII. des Recherches & Diſſertations ſur Hérodote, par M. le Préſident Bouhier. Mais il faut bien ſe garder de croire, avec ce Savant, que Battus I^e^ ne fut que le XVIIe deſcendant d'Euphémus l'Argonaute. Je ſais qu'il s'appuie ſur un paſſage du Scholiaſte de Pindare; mais ce paſſage eſt certainement corrompu. Si Euphémus eut été réellement le XVIIe ancêtre de Battus I^e^, il ne remonteroit qu'à l'an 3516 de la Période Julienne, quoique l'expédition des Argonautes ſoit antérieure d'environ 152 ans.

(252) §. CLXIV. *Qui lui avoit défendu.*) Ἡ Πυθίη ἐκώλυε. *La Pythie défend.* M. Valckenaer ne ſe reſſouvenoit pas ſans doute de ce paſſage, & de quelques autres encore, lorſqu'il diſoit qu'on ne trouvoit point dans Hérodote ἐκώ-

τα en ce ſens. Voyez ci-deſſus, Livre II, §. XXX. note 84.

Je crois cependant que ce Savant s'eſt rétracté quelque part.

(253) §. CLXVI. *Darius avoit fait battre de la monnoie.*) On appelloit ces pieces d'or *des dariques*. Harpocration, Suidas & le Scholiaſte (*a*) d'Ariſtophanes prétendent que ces pieces ne tirent point leur nom de Darius, pere de Xerxès, mais d'un autre Roi de ce nom. Hérodote me paroît plus croyable que ces trois Grammairiens. M. Vénéma les juſtifie, comme nous l'apprend M. Weſſeling dans ſa note, & tâche de les concilier avec Hérodote, en ſuppoſant que Darius le Mede avoit fait frapper des dariques le premier en Médie, & que Darius, fils d'Hyſtaſpes en avoit fait frapper le premier à ſon exemple, en Perſe. Comme ce Prince avoit employé l'or le plus pur pour faire cette monnoie, on ſe ſervoit de cette expreſſion, *de l'or de Darius*, pour ſignifier de l'or extrêmement pur. Voyez Plutarque *in Pacolo.* page 1152. A.

(254) §. CLXVI. *Aryandiques.*) Héſychius appelle cet Aryandès *Aroandès*. Mais c'eſt une faute qui vient des copiſtes. ἀροάνδικον νόμισμα, ᾧ χρῶνται Αἰγυπτίοι ἀπὸ Ἀροάνδου. Il faut lire ἀρυάνδικον & Ἀρυάνδου. M. Alberti ne devoit pas héſiter.

(255) §. CLXVIII. *Appellé Plunos.*) Le nom de ce port eſt écrit Pleunos dans les Editions d'Hérodote. Mais on trouve Plunos dans celle de Valla, à la marge de celle de Henri Eſtienne, dans un Manuſcrit du Roi, & dans ceux de Sancroft & de Vienne. Lycophron (*b*), parlant de

(*a*) Schol. Ariſtoph. ad Concionatrices verſ. 589.
(*b*) Lycophron. Caſſand. verſ. 149.

cette ville, l'appelle *Plunos*. Voyez l'Edition de cet Auteur, donnée par Meurſius, & la même réimprimée au cinquieme volume des Œuvres de ce Savant. M. Brunck m'apprend que c'eſt auſſi la leçon des Editions d'Alde & d'Oporin. Il y a dans celle de Potter πλανῦς; mais c'eſt une faute d'impreſſion, qui a échappé d'autant plus facilement que la ligature *λυ* reſſemble beaucoup à un lambda ſuivi d'un upſilon & d'un nu. La note de Tzetzès fait voir qu'il faut lire Plunos.

(256) §. CLXIX. *Commence à trouver le Silphium.*) Ce ſeroit ici l'occaſion de parler de cette plante; mais il n'eſt gueres poſſible d'ajouter quelque choſe aux recherches ſavantes de M. l'Abbé Belley, qui, dans un Mémoire ſur une Améthyſte du Cabinet de Mgr. le Duc d'Orléans, a développé avec ſa ſagacité & ſon érudition ordinaires, tout ce que les anciens nous ont dit de plus ſatisfaiſant ſur cette plante. Ce Mémoire a été lu à la ſéance publique de la S. Martin 1768, & a paru dans le 36e vol. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Hiſt. pag. 18.

(256*) §. CLXIX. *L'embouchure de la Syrte.* Il s'agit ici de la grande Syrte, qui eſt plus près de l'Egypte que la petite Syrte, & dans le voiſinage de Barcé.

(257) §. CLXXII. *En été.*) » Il n'eſt point vraiſemblable, dit (*a*) Voſſius, que ces peuples faſſent la récolte des dattes en été, comme le dit Hérodote, puiſque ce fruit ne mûrit nulle part qu'en automne. Mais ſi on lit ὅτι μετὰ τὸ θέρος, après l'été, il n'y aura plus de difficulté ».

La correction de Voſſius me paroît inutile. Notre Hiſtorien ne dit point que les Naſamons recueilloient les dattes

(*a*) Annotation. in Scylacem, pag. 55.

en été, mais qu'ils partoient en cette ſaiſon, ſans exprimer ſi c'étoit le milieu ou la fin, pour récolter en automne les dattes. Car ὀπώρα ſignifie non ſeulement l'automne; mais encore les fruits d'automne, & ὀπωριεῦνλες eſt le participe futur Ionien du verbe ὀπωρίζω, qui veut dire, je cueille les fruits d'automne.

(258) §. CLXXII. *Et ſe rendent.*) Il y a dans le grec *& montent.* Tout endroit qui s'éloigne de la mer va en montant. De-là l'expédition du jeune Cyrus, dans la haute Aſie, s'appelle Ἀνάβασις.

(259) §. CLXXII. *D'avoir chacun pluſieurs femmes.*) J'ai retranché après ces mots ceux-ci ἐπίκοινον ἀυλίσιν τὴν μίξιν ποιεῦνλαι. *Elles ſont communes parmi eux.* Si en effet cette coutume eût été vraie, pourquoi Hérodote rapporteroit-il comme un fait ſingulier, que la premiere nuit des noces, la nouvelle mariée accorde ſes faveurs à chacun des convives. Auſſi Hérodote n'avoit-il en vue que la coutume ſinguliere (*a*) des Maſſagetes, de voir publiquement leurs femmes, après avoir attaché leurs carquois à leurs chariots. Mais voyez la note de M. Valckenaer. M. Borheck me paroît avoir bien fait en mettant ce paſſage entre deux crochets.

(260) §. CLXXII. *Réciproquement de la main.*) L'ancienne (*b*) coutume des Naſamons, de boire de la main l'un de l'autre, en ſe donnant leur foi, eſt encore aujourd'hui la ſeule cérémonie qu'on obſerve dans les mariages parmi les Algériens.

(260*) §. CLXXIII. *En dedans de la Syrte.*) Il eſt encore ici queſtion de la grande Syrte. Le territoire des

(*a*) Herodot. Lib. I. §. CCXVI.

(*b*) Voyages de Shaw. Tom. I. pag. 393.

Pſylles s'étendoit depuis le pays des Naſamons juſqu'à la Syrte, & en étoit enfermé. C'eſt ce qui fait dire à Hérodote qu'il étoit en dedans de la Syrte.

(261) §. CLXXIII. *La guerre au vent du midi.*) Un pareil projet auroit été bien extravagant, & n'eſt point vraiſemblable. Auſſi Hérodote n'y ajoute point foi. *Je rapporte*, dit-il, *les propos des Lybiens.* Telle eſt la formule, dont ſe ſert notre Hiſtorien, toutes les fois qu'il raconte une fable, ou une hiſtoire un peu douteuſe. Il y a grande apparence que les Naſamons détruiſirent les Pſylles pour s'emparer de leur pays, & qu'ils répandirent cette fable chez leurs voiſins. *Hæc* (*a*) *gens ipſa quidem propè internecione ſublata eſt à Naſamonibus, qui nunc eas tenent ſedes : genus tamen hominum ex his qui profugerant, aut cùm pugnatum eſt, abfuerant, hodièque remanet in paucis.*

Il peut ſe faire cependant, comme le dit (*b*) M. l'Abbé Souchay, que, les Pſylles étant allés chercher de l'eau au fleuve Cyniphe pour eux & pour leurs troupeaux, il s'éleva un vent impétueux, qui les enſevelit ſous les ſables. Ce Savant s'eſt mépris en faiſant dire à Hérodote que les Pſylles furent indignés de voir leurs ſources deſſéchées. Leur pays n'avoit point de ſources χώρη σφι πᾶσα .... ἦν ἄνυδρος, mais des réſervoirs, des citernes pour les eaux de pluies ἴλυτρα τῶν ὑδάτων.

(262) §. CLXXV. *De peaux d'Autruches.*) Cela n'eſt pas plus ſurprenant que de voir les Éthiopiens (*c*) ſe ſervir de peaux de grues en guiſe de boucliers.

(*a*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. VII. Cap. II. Tom. I, pag. 371. lin. 15.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres. Tom. VII. Mém. pag. 276.
(*c*) Herodot. Lib. VII. §. LXX.

Hérodote appelle l'Autruche στρουθὸς καλάγαιος, Elien (*a*) στρουθὸς χερσαῖος, & en un autre endroit (*b*) στρουθὸς μεγάλη; & Ariſtote (*c*) στρουθὸς λιβυκὸς. Les Athéniens la nommoient ſimplement στρουθός. Héſychius (*d*) dit : στρουθὸς· ὁ καταφερὴς καὶ λάγνος. Ἀττικοὶ δὲ τὰς στρουθοκαμήλους. Euſtathe (*e*) ſur l'Odyſſée d'Homere, dit que les Poëtes connoiſſoient une autre ſorte de στρουθοί (moineaux), non cette petite eſpece, mais une autre vraiment grande, comme le fait voir le mot, *grands ſtrouthoi*, dont le comique (Ariſtophanes) a eu connoiſſance. On les appelloit auſſi *ſtrouthoi de Libye*, ou tout ſimplement *ſtrouthoi*. Cet oiſeau (*f*) s'accouple comme le chameau, parce qu'il eſt conformé de même. Voyez, ſur la conformation de celui-ci, notre Hiſtorien, Liv. III. §. CIII.

(263) §. CLXXVII. *Du Lotos.*) Polybe (*g*) qui a vu le Lotos, le décrit de cette maniere au douzieme Livre de ſon Hiſtoire. « Le Lotos n'eſt pas un arbre fort grand. » Il eſt rude & épineux. Sa feuille eſt verte, & reſſemble » à celle du Rhamnus; mais elle eſt un peu plus large & » un peu plus épaiſſe. Dans les commencements le fruit reſ- » ſemble, pour la couleur & la grandeur, aux baies par- » faites de myrte qui ſont blanches; mais, en croiſſant, il de- » vient de couleur rouge, & de la groſſeur d'une olive ronde. » Son noyau eſt extrêmement petit. On le recueille lorſ- » qu'il eſt mûr .... Il approche pour le goût de la figue » & de la datte; mais ſon odeur eſt beaucoup plus agréa- » ble. En le faiſant macérer dans de l'eau & en le preſſant

(*a*) Ælian. de Nat. Animal. Lib. XIV. Cap. XIII. pag. 783.

(*b*) Id. ibid. Lib. II. Cap. XXVII. pag. 99.

(*c*) Ariſtot. de partibus animal. Lib. IV. Cap. XIV. pag. 1046.

(*d*) Heſychius voc. στρουθός.

(*e*) Euſtath. ad Odyſſ. A. pag. 1411. lin. 11.

(*f*) Oppian. de Venat. Lib. III. verſ. 500, 501.

(*g*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIV. Cap. XVIII. pag. 651. D. E. F.

» enſuite, on en fait du vin qui eſt doux & agréable, & » qui approche beaucoup du vin doux. On le boit ſans eau. Il » ne ſe conſerve pas plus de dix jours ; auſſi ne le fait-on » que peu-à-peu, & ſeulement quand on en a beſoin ». Cette deſcription s'accorde en général avec celle que fait Théophraſte du même arbre. Voyez ſon Hiſtoire des Plantes, Liv. IV. pag. 46. verſo.

Voici ce qu'en dit le *Specimen* du jardin de Sherard qui ſe conſerve à Oxford. » C'eſt le Séédra des Arabes. Il » reſſemble au Nerprun, & ſes fleurs ſont comme celles du » Ziziphe ; mais ſon fruit eſt plus doux, plus rond, plus » petit, & de la grandeur des prunelles ſauvages. Le noyau » qu'il renferme n'eſt pas plus grand que celui du Ziziphe. » De plus, le fruit du Séédra vient, par-ci par-là, aux » branches, comme les groſeilles ; au lieu que les jujubes viennent à de petits rejetons d'un pied de long que » les branches pouſſent tous les ans vers leurs extrémités. » Le Ziziphe s'éléve juſqu'à vingt pieds & davantage ; ſa » tige eſt aſſez groſſe & pleine de crevaſſes ; ſes branches » ſont tortues & pleines de nœuds aux extrémités, ſes » feuilles ſont oblongues & aſſez grandes. Le Séédra, au » contraire, ne monte ordinairement qu'à la hauteur de » trois ou quatre coudées ; ſa racine pouſſe communément » pluſieurs petites tiges blanches & droites à la fois, dont » les feuilles ſont petites, arrondies & roides. Cet arbriſſeau croît naturellement par tout le royaume de Tunis, » mais principalement dans la contrée nommée *Jereed*, qui » faiſoit autrefois partie du pays des Lotophages ».

On ne ſera peut-être pas fâché de voir ce qu'en dit M. Shaw (*a*).

(*a*) Voyages de Shaw en Barbarie & au Levant. Obſervations Phyſiques & mêlées, ſur les Royaumes d'Alger & de Tunis. Chap. I. Tom. I. pag. 292 & 293.

Nous ne devons pas quitter le Sahara ſans dire quelque choſe du Lotos, dont les Anciens ont tant parlé, & d'où les Lotophages, peuples conſidérables du Sahara & des déſerts voiſins, ont pris leur nom. Hérodote nous dit que : » Son fruit eſt doux comme la datte ; Pline, qu'il eſt de » la groſſeur d'une féve & de la couleur du ſafran ; & » Théophraſte, que le fruit vient ſur les branches comme » celui du myrte ». Il paroît, par ce détail, que le *Lotos arbor* des Anciens doit être le Séédra des Arabes, arbriſſeau très-commun dans le Sahara & dans d'autres parties de la Barbarie. » Son feuillage, ſes épines, ſa fleur & ſon » fruit reſſemblent à ceux du Ziziphe ou Jujeb, avec cette » différence ſeulement que ſon fruit eſt rond, moins gros, » & plus ſucculent, & que ſes branches ſont plus droites, » & n'ont pas tant de nœuds, à peu-près comme celles » du Paliurus ». Le fruit de cet arbriſſeau eſt encore aujourd'hui en grande réputation, & ſe vend dans tous les marchés des provinces méridionales du Royaume ; les Arabes l'appellent *Aneb enta el Seedra*, ou *le Jujeb du Seedra*.

(264) §. CLXXIX. *Navire Argo.*) Il y a parmi les Anciens quatre opinions différentes ſur le nom d'*Argo*, donné à ce navire. Voici les deux principales : la premiere eſt celle de quelques Écrivains qui prétendent, ſuivant (*a*) Diodore de Sicile, qu'il eût ce nom à cauſe d'Argus qui le conſtruiſit. La ſeconde eſt celle d'autres Auteurs qui aſſurent, ſelon (*b*) le même Hiſtorien, qu'on lui donna ce nom à cauſe de ſa viteſſe, ἀργὸς chez les Grecs ſignifiant vîte.

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. IV. §. XLI. Tom. I. pag. 285.
(*b*) Id. ibid. pag. 286.

M. Bochart (*a*) me paroît avoir mieux rencontré. » Les » Grecs avoient appris la navigation & l'art de conſtruire » des vaiſſeaux des Phéniciens qui étoient venus avec Cadmus » en Béotie. Ces peuples avoient deux ſortes de vaiſſeaux, » les uns ronds qu'ils appelloient *Gaules*, les autres longs, » qu'ils nommoient *Arca* ou *Arco*. Les Grecs changeant, » ſuivant leur uſage, le *C* en *G*, firent *Argo*. Mais, ve- » nant enſuite à oublier la cauſe de cette dénomination, » ils inventerent, ſuivant leur uſage, des fables pour en » rendre raiſon ».

(264*) §. CLXXIX. *Il ſe trouva dans les bas-fonds.*) Apollonius de Rhodes prétend (*b*) que ce fut à ſon retour de la conquête de la toiſon d'or. Peut-être y avoit-il pluſieurs traditions ſur le voyage des Argonautes : peut-être auſſi, le Poëte, voulant embellir ſon Poëme, a-t-il cru devoir placer cette aventure au retour des Argonautes, quoiqu'elle fût arrivée dans un voyage particulier que fit à Delphes, Jaſon, pour conſulter l'Oracle, ſur l'expédition qu'il méditoit en Colchide.

(265) §. CLXXIX. *Le moyen de ſortir.*) Διέκπλους ſe prend ici dans ſon ſens ordinaire, pour l'action d'un vaiſſeau qui ſort d'un lieu, & paſſe au milieu de quelque choſe, comme entre deux vaiſſeaux, entre les deux rivages, &c. Il a auſſi la même ſignification, Liv. VII. §. XXXVI. mais nous le verrons plus bas employé comme un terme de marine militaire. Voyez Liv. VI. §. XII, & la note ſur cet endroit. Διεκπλώειν eſt auſſi tantôt dans le premier ſens, & tantôt dans le ſecond.

(*a*) Bochart Geograph. Sacr. Pars poſter. ſive Chanaan. Lib. II. Cap. XL. pag. 738 & 739.

(*b*) Apollon. Rhod. Lib. IV. verſ. 1232. & ſeq.

Apollonius de Rhodes a fait quelques changements au récit d'Hérodote. Je ne m'amuſerai point à les rapporter. On peut conſulter le quatrieme Livre des Argonautiques, depuis le vers 1551 juſqu'au vers 1617.

(265*) §. CLXXX. *Le bouclier & le caſque ſont venus d'Egypte.*) Platon fait tenir à peu-près le même langage aux prêtres d'Égypte dans ſon Timée (*a*).

(266) §. CLXXX. *Et de la Nymphe du lac Tritonis.*) Il y a dans le Grec : *& du lac Tritonis.* Cela peut très-bien aller dans cette langue, parce que les termes grecs ſont du genre féminin ; mais les termes françois étant du genre maſculin, l'expreſſion auroit été ridicule. J'ai ſubſtitué par cette raiſon la Nymphe qui préſidoit à ce lac.

(266*) §. CLXXX. *L'adopta pour ſa fille.*) Cette adoption fit probablement imaginer que cette Déeſſe étoit ſortie toute armée du cerveau de Jupiter. Mais, comme il y avoit parmi les Grecs pluſieurs traditions, il paſſa pour conſtant que Jupiter étoit ſon pere. » Jupiter (*b*) eut commerce » avec Métis. Celle-ci lui ayant dit qu'elle accoucheroit » d'abord d'une fille & enſuite d'un garçon qui auroit l'em- » pire du ciel, Jupiter l'avala. Lorſque le temps de l'en- » fantement fut arrivé, Prométhée, ou, comme d'autres » le diſent, Vulcain fendit à Jupiter la tête d'un coup de » hache. Auſſitôt Minerve ſortit de ſon cerveau toute ar- » mée ſur les bords du Triton ». Il y a dans toutes les Editions d'Apollodore μίγνυται δὲ Ζεὺς Θέτιδι. Je ne doute point qu'il ne faille lire Μήτιδι, & j'ai traduit en conſéquence. Je m'appuie ſur (*c*) Héſiode, qui dit la même choſe. Mais, comme ce Poëte pourroit avoir ſuivi une autre

(*a*) Plat. Tom. III. pag. 24. B.

(*b*) Apollodor. Lib. I. Cap. III. §. VI. pag. 9 & 10.

(*c*) Heſiodi Theogon. verſ. 885 & ſeq.

tradition,

tradition, je me fonde encore plus ſur un paſſage du Scholiaſte d'Homere qui donne de l'authenticité à cette conjecture : car, après avoir rapporté la même fable qu'Apollodore, il ajoute (*a*) Ἀπολλόδωρος ἱστορεῖ » Apollodore le raconte ». Apollonius de Rhodes a ſuivi la même fable, lorſqu'il dit que (*b*) « les Héroïnes, Protectrices de la Libye, lave» rent dans les eaux du Triton, Minerve, quand elle » ſortit toute armée de la tête de Jupiter ». Le Scholiaſte de ce Poëte dit ſur cet endroit que Stéſichore eſt le premier qui ait avancé que Minerve ſoit ſortie armée de la tête de Jupiter. Si l'on peut s'en rapporter à ce Scholiaſte, l'Hymne XXVII, attribué à Homere, n'eſt pas de ce Poëte.

(267) §. CLXXXI. *Ils en ont une.*) « Près du ſecond » temple de Jupiter Ammon, dit (*c*) Diodore de Sicile, » eſt une fontaine qu'on appelle la *Fontaine du Soleil*, à » cauſe de ce qui lui arrive. Son eau varie avec les heures » du jour d'une maniere admirable. Elle eſt tiede au com» mencement du jour, & devient froide à meſure qu'il » avance ».

Comme cet Hiſtorien s'accorde parfaitement avec Hérodote, je ne copierai pas le reſte.

(268) §. CLXXXI. *Elle bout à gros bouillons.*) Ζέει ἀμβολάδην. Ce mot eſt expliqué par Suidas καθ' ὑπερβολὴν *exceſſivement.* Ce mot vient de ἀναβάλλειν *in altum ejicere.* De-là Xénophon a dit dans la Cyropédie, Liv. VII. pag. 190 C (Edit. du Louvre 1625) ἄνισθι δὲ καὶ ἄλλως πολλὰς πύργους ἐπὶ τῆς ἀμβολάδος γῆς. Car c'eſt ainſi qu'il

(*a*) Schol. Homeri ad Iliad. Lib. I. verſ. 195.

(*b*) Apollon. Rhod. Lib. IV. verſ. 1309.

(*c*) Diodor. Sicul. Lib. XVII. §. L. Tom. II. pag. 199.

faut lire aulieu de ἀμφολάδος γῆς, qui me paroît d'autant moins une faute d'impreſſion que cela eſt répété dans l'Edition d'Oxford, 1703, *in*-8°, pag. 436.

(269) §. CLXXXIII. *Qui en paiſſant marchent à reculons.*) Athénée (*a*) dit qu'Alexandre le Myndien dans le ſecond Livre de ſon Hiſtoire des Animaux, a parlé de ces bœufs qui paiſſent à reculons; mais que ce qu'il en dit n'eſt pas croyable, & qu'aucun autre Hiſtorien n'en a parlé. Il ne ſe ſouvenoit donc pas de ce paſſage d'Hérodote.

Pline raconte (*b*) qu'en Scandinavie il y a un animal nommé *Achlis*, dont la levre ſupérieure eſt ſi grande, qu'il eſt obligé d'aller à reculons en paiſſant, de peur qu'elle ne s'entortille. Cependant il dit dans un autre endroit (*c*) qu'entre tous les animaux, les bœufs ſont les ſeuls qui paiſſent en marchant à reculons, & qu'ils ne paiſſent jamais autrement dans le pays des Garamantes. On ne peut en conclure que l'Achlis & le Bœuf des Garamantes ſoient la même eſpece, puiſque l'Achlis ne peut plier (*d*) le genouil, & ſe coucher à terre, au lieu qu'on ne dit rien de pareil du Bœuf Garamantique. Il s'enſuit ſeulement que Pline ſe contredit

(269*) §. CLXXXIII. *Plus ſouple.*) ἐς ταχύτητά τε καὶ τρῖψιν. Le Traducteur latin a mal rendu *craſſitudinem pellis atque duritiem.*

M. Weſſeling a très-bien obſervé que τρῖψις ſignifie *attritus, frictio*, & qu'il n'a jamais été employé dans le ſens de dureté. Mais quel ſens donner à *frictio*? J'imagine que τρῖψις

(*a*) Athen. Lib. V. Cap. XX. pag. 221. E F
(*b*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. VIII. Cap. XV. Tom. I. pag 442.
(*c*) Id. ibid. Cap. XLV. Tom. I. pag. 471. lin. 13.
(*d*) Id. ibid. Cap. XV. pag. 442.

ſe prend ici pour la ſoupleſſe qu'acquiert le cuir de ces Bœufs lorſqu'il eſt préparé. Qu'une peau fine, comme celle des gants d'Inſpruck, ſoit ſouple, ce n'eſt pas merveille. Mais qu'un cuir très-épais ait de la ſoupleſſe, c'eſt une choſe remarquable. Telle eſt la peau d'élan, qui a plus d'une ligne d'épaiſſeur, & qui cependant eſt très-ſouple & très-maniable. τρίψις ſignifie frottement. Du frottement à la ſoupleſſe il n'y a pas loin.

(270) §. CLXXXIV. *Atarantes.*) Il y a dans le grec Atlantes, mais il paroît qu'il faut lire Atarantes, d'après ce que dit Rhianus. » Rhianus (*a*) parle des Atarantes. Il » place derriere ces peuples les Atlantes, que l'on dit n'a» voir jamais de ſonges ». Ces peuples étoient éloignés de dix journées de chemin des Atlantes, & ne ſont point par conſéquent les mêmes. Le texte d'Euſtathe porte Arrien en la place de Rhianus; mais j'ai ſuivi la correction de Holſténius, dans ſes notes ſur Etienne de Byzance, au mot Ἀτλαντες.

Nicolas de Damas raconte (*b*) la même choſe des Apharantes. Il eſt certain qu'il faut lire Atarantes. Voyez la note de M. Valckenaer. M. Borheck a mis Atarantes dans ſon Edition.

(271) §. CLXXXIV. *Une autre colline de ſel.*) M. (*c*) Shaw, qui a parcouru ce pays, dit qu'il abonde en ſel; il nous parle des Salines d'Arzen qui ont ſix milles de tour, du Jibel Had-Deffa, qui eſt une montagne de ſel toute entiere, ſituée à l'extrémité orientale du lac des Marques, &c.

(*a*) Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. verſ. 66. pag. 14. Col. 1. lin. 11.

(*b*) Nicolaus Damaſcen. pag. 521.

(*c*) Voyages de Shaw en Barbarie & au Levant, Tom. I. pag. 296, &c.

(272) §. CLXXXIV. *Qu'ils n'ont jamais de ſonges.*) Pline (*a*) a confondu les Atarantes avec les Atlantes.

Il attribue au même peuple ce qu'Hérodote raconte de deux peuples très-différents. Cela prouve que la faute ſubſiſtoit de ſon temps dans les Manuſcrits de notre Hiſtorien.

Pomponius Mela (*b*) avance auſſi la même choſe.

Charles Blount, dans ſes notes ſur le Chap. VIII du premier Livre de la vie d'Apollonius par Philoſtrate, dit que ce ſont les habitans des iſles Atlantiques, quoiqu'Hérodote n'ait point parlé de ces iſles.

(273) §. CLXXXV. *Les Maiſons de tous ces peuples ſont bâties.*) Gerrha (*c*), ville ſur le Golphe Perſique, habitée par des Chaldéens exilés, étoit bâtie de ſel. Le ſel de la montagne (*d*) Had-deffa, près du Lac des Marques en Afrique, eſt dur & ſolide comme une pierre.

(274) §. CLXXXV. *Couleur de pourpre.*) Had-deffa (*e*) eſt une montagne de ſel toute entiere, ſituée à l'extrémité orientale du Lac des Marques (*f*), ou Lac Tritonis des Anciens. Son ſel eſt à tous égards entierement différent de celui des ſalines, étant dur & ſolide comme une pierre, & ſa couleur rouge ou violete : mais le ſel que la roſée détache de la montagne, change de couleur, & devient blanc comme la neige; il perd auſſi l'amertume ordinaire au ſel de roche.

(275) §. CLXXXVI. *De manger de la vache.*) Il y a

(*a*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. V. Cap. VIII. Tom. I. pag. 252.

(*b*) Mela, Lib. I. Cap. VIII. §. XXXIX. &c.

(*c*) Strab. Lib. XVI. pag. 1110. C.

(*d*) Voyages en Barbarie & au Levant, par M. Shaw. Tom. I. pag. 297.

(*e*) Id. ibid.

(*f*) Id. ibid. pag. 274.

dans l'Edition de M. Weſſeling, Δικαιεῦσι πωλέεσθαι, ainſi que dans pluſieurs Manuſcrits, & entr'autres dans ceux de la Bibliotheque du Roi ; ἅπτεσθαι eſt appuyé par trois Manuſcrits & fait le même ſens. Si πωλέεσθαι eſt propre aux Ioniens, Hérodote ſe ſert auſſi de ἅπτεσθαι, ce qui embarraſſe ſur le choix. Mais puiſque cet embarras regarde plus un Editeur qu'un Traducteur, je ne m'y arrête pas davantage. Voyez Livre II. §. XXXII. note 87.

On peut voir plus haut, Liv. II. §. XLI, ce qui ſe pratiquoit à la fête d'Iſis. J'ajouterai ſeulement qu'on offroit auſſi à cette Déeſſe des gâteaux & des faons de biche, comme on le voit dans une Epigramme de l'Anthologie de Conſtantin Céphalas. La voici.

» Déeſſe vêtue de lin, qui gouvernez la terre fertile » (noire) de l'Egypte, honorez nos offrandes de votre pré- » ſence. Ce gâteau, ces oies, ce nard, ces figues ſauvages, » ces raiſins ſéchés au ſoleil, & cet encens ſont déja ſur » le bucher. Vous avez garanti Damis des dangers de la » mer ; ſi vous le délivriez de même de la pauvreté, il » vous offriroit un faon de biche aux cornes dorées ». J'ai traduit cette Epigramme telle que M. Kuſter l'a donnée ſur Suidas, au mot Κεγχρίῖσιν. On la trouve dans l'Anthologie de M. Reiske, pag. 34. Ce Savant y a fait des changemens qui ne ſont pas néceſſaires. Par exemple, il ſubſtitue à Βῆθι, qui fait un ſens raiſonnable, Θῆθι, qui n'eſt pas même grec. Les Analectes de M. Brunck n'avoient point encore paru, lorſque je fis cette note. Je me ſuis apperçu depuis que je m'étois rencontré avec ce (*a*) Savant.

(276) §. CLXXXVII. *De la laine qui n'a point*

(*a*) Analect. Veter. Poetar. Græcor. Tom. II. pag. 214. X.

été dégraiſſée.) Voyez ſur le mot ὀισύπη *Foeſius Œconom. Hippocratis, pag.* 449. Arétée (*a*) s'eſt ſervi d'une périphraſe : ἔριον τὸ ἀπὸ τῆς ὄιος ξὺν τοῖς λύμασι. De-là Pierre Petit, dans ſon Commentaire, prend occaſion de traiter le ſtyle des Ioniens de lâche & de diffus, comme ſi Hérodote & Hippocrates ne s'étoient pas ſervi du mot propre, & comme ſi Arétée, qui a vécu dans le cinquieme ſiecle, pouvoit être regardé, en fait de ſtyle, comme un modele.

(277) §. CLXXXVII. *Les empêche d'être incommodés de la pituite.*) Les Scythes (*b*) s'appliquoient le feu aux épaules, aux bras, au carpe des mains, à la poitrine &c. à cauſe de l'humidité & de la molleſſe de leur tempérament..... Cette opération deſſeche le trop d'humidité qu'il y a dans les articulations, & en rend l'uſage plus libre. Ils deviennent plus forts, & leur corps prend plus de nourriture.

M. Weſſeling remarque, d'après Scaliger, que cet uſage ſubſiſte encore parmi les Ethiopiens Chrétiens, Mahométans & Payens.

(278) §. CLXXXVII. *C'eſt un remede ſpécifique.*) Il y a ſeulement dans le grec : *Ils ont imaginé ce remede.* Il eſt excellent & fait le même effet, par la volatilité de ſon alkali, que la corne de cerf.

(279) §. CLXXXVIII. *Neptune.*) Neptune étoit un Dieu originaire de Libye, & les Grecs l'avoient pris des peuples de ce pays, comme nous l'apprend Hérodote, Liv. II. §. L. Le cheval étoit conſacré à ce Dieu, & les Mythographes aſſurent qu'il fut dompté par lui. Ἵππων δαμήτωρ eſt l'épithete que donne Homere (*c*) à cette divinité. Dans

(*a*) Aretæi Cappadocis de Morborum Curatione, Lib. II. Cap. V. pag. 131. C.

(*b*) Hippocrat. de Aëribus, Aquis, &c. pag. 355.

(*c*) Homeri Hymn. in Neptunum. verſ. 5.

Pindare, le titre ἵππιος, illuſtre par ſes chevaux, dont ce Poëte décore la ville de Cyrene, n'eſt point une épithete oiſeuſe, ſuivant la remarque (*a*) de ſon Scholiaſte ; mais elle eſt fondée ſur ce que Neptune apprit aux Libyens à atteler des chevaux à un char. On dit auſſi, continue le même Scholiaſte : « que Minerve Equeſtre eſt née en Libye, » & que l'art de manier le cheval a été inventé en Libye ». Les Mythographes diſoient auſſi, « que (*b*) la terre, ayant » reçu dans ſon ſein la liqueur ſéminale que répandit ce » Dieu en dormant, produiſit le premier cheval, qu'on » appella *Scyphius* ». Il me paroît très-vraiſemblable que les Phéniciens aborderent autrefois en Afrique, & qu'ils y dompterent les premiers des chevaux ; que les ſauvages habitans de cette partie du monde, les voyant maîtriſer ce terrible élément & le plus fier des animaux, les regarderent comme des Divinités. Peut-être même les Grecs, ſous l'enveloppe de leurs fables, n'ont-ils voulu rien dire autre choſe.

(279*) §. CLXXXIX. *Des peaux de chevres.*) Cela n'eſt point étonnant. Hippocrates remarque, en parlant des Libyens qui habitent le milieu des terres, » qu'ils (*c*) dorment » ſur des peaux de chevres, & qu'ils mangent de la chair » de ces animaux. Ils n'ont, ajoute-t-il, ni couvertures, » ni habits, ni chauſſure qui ne ſoit de peaux de chevres ; » car ils n'ont point d'autre bétail que des chevres & des » bœufs ». Apollonius de Rhodes, qui eſt un exact obſervateur du coſtume, décrit ainſi les trois Héroïnes Libyenes qui apparurent à Jaſon. » (*d*) Tandis que j'étois plongé

(*a*) Schol. Pindar. ad Pyth. IV. verſ. 2. pag. 211. col. 2. lin. 15.
(*b*) Id. ibid. verſ. 246. pag. 229. col. 1. lin. 7.
(*c*) Hippocr. de Morb. Sacr. Tom. II. pag. 326.
(*d*) Apoll. Rhod. Lib. IV. verſ. 1347.

» dans l'affliction, trois Déeſſes m'apparurent; elles étoient » habillées de peaux de chevres, qui leur prennant depuis » le haut du cou, leur couvroient le dos & les reins ».

(279**) §. CLXXXIX. *Leurs Egides.*) De αἴξ αἰγός, chevre, les Grecs ont fait Αἰγὶς αἰγίδος, qui ſignifie peau de chevre & l'Egide de Minerve.

(280) §. CLXXXIX. *Les cris perçants.*) Ces ſortes de cris ne ſe faiſoient gueres qu'en l'honneur de Minerve, comme le remarque le Scholiaſte (*a*) d'Æſchyle. Auſſi Homere ſe ſert-il de cette expreſſion, quand il parle des prieres qu'adreſſoient à Minerve les Troyennes.

ἀὶ (*b*) δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνίσχον.

» Elles tendoient toutes les mains à Minerve en jettant de » grands cris ».

C'eſt à l'imitation du Prince des Poëtes que Virgile a dit, Æneid. IV. 168, *Summoque ululârunt vertice Nymphæ*, où il n'eſt pas queſtion de hurlemens, comme a traduit ridiculement l'Abbé des Fontaines, mais des Nymphes qui chantoient l'Epithalame de Didon.

(281) §. CXCI. *Les ours.*) Pline (*c*) prétend qu'il n'y a point d'ours en Afrique, quoiqu'il rapporte le témoignage des Annales de Rome qui atteſtent que, ſous le Conſulat de M. Piſon & de M. Meſſala, Domitius Ænobarbus donna, pendant ſon Édilité, des jeux où l'on vit cent ours Numides.

Juſte Lipſe prétend que c'étoient des Lions qui avoient paru

(*a*) Scholiaſt. Æſch. ad ſeptem contre Thebas. verſ. 274.

(*b*) Iliad. Lib. VI. verſ. 301.

(*c*) Plin. Hiſt. Natur. Lib. VIII. Cap. XXXVI. Tom. I. pag. 462. lin. 5.

dans les jeux de Domitius Ænobarbus, & qu'il faut entendre de même le *Libyſtis Urſa* de Virgile. » Lorſqu'on » portoit (*a*) à Rome, dit-il, quelque choſe d'extraordi» naire, le peuple en étoit étonné, & l'appelloit, non de » ſon nom propre, mais du premier qui ſe préſentoit à ſon » idée, & qui étoit pris de quelqu'un des objets qu'on trou» voit dans le territoire de la ville . . . . . La premiere » fois qu'il virent des lions, ils ne les appellerent pas lions, » mais *ours*, parce que ce nom leur étoit plus connu & » moins étranger ». L'Abbé des Fontaines rend *Libyſtis Urſa* par Panthere.

Quand même on accorderoit à Juſte Lipſe, que dans le temps où les ours étoient fort connus, & que les lions ne l'étoient pas encore, on ait appellé les lions *ours d'Afrique*, qui pourra ſe perſuader qu'on ait continué à les nommer de la ſorte, lorſqu'ils furent auſſi connus que les ours. Il eſt très-vrai que les Romains appelloient l'éléphant *bos Luca*, & l'autruche *Paſſer marinus*, mais ce ſont eux-mêmes qui nous l'apprennent. Qu'on me montre maintenant un ſeul Auteur latin qui ait donné le nom d'*ours* aux lions. Pline, dans le Chapitre en queſtion, parle d'ours, & s'il eſt étonné de ce que Domitius Ænobarbus ait donné au peuple cent ours, c'eſt parce que c'étoient des ours d'Afrique, & ſuivant toutes les apparences, il n'en auroit point parlé ſans cette particularité. Virgile nomme en cent endroits le *lion*; on ne doit donc point croire, lorſqu'il parle d'un ours, qu'il veut déſigner le Roi des animaux.

Il y a nombre d'autres Auteurs qui penſent, comme Hérodote, qu'on trouve des ours en Afrique; mais voyez

(*a*) Elect. Lib. II. Cap. IV.

Saumaiſe (*a*). M. Shaw met pareillement l'ours (*b*) au nombre des animaux qu'on rencontre en Afrique.

(282) §. CXCI. *Les Cynocéphales & les Acéphales.*) On ne doit point imputer à Hérodote tous ces Contes. Il ſe contente de rapporter ce que diſoient les Libyens, comme il en avertit lui-même; mais il ſe garde bien de rien garantir. Ces Cynocéphales, que les Africains regardoient comme des hommes à tête de chiens, étoient une eſpece de ſinges (*c*) plus forte & plus féroce que le ſinge ordinaire. On en apportoit (*d*) à Alexandrie de l'Éthiopie & du pays des Troglodytes.

Quant aux Acéphales, S. Auguſtin aſſure en avoir vu hommes & femmes. *Vidimus* (*e*) *ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.* Ce Pere de l'Egliſe auroit bien dû faire attention, qu'en ſe portant comme témoin oculaire d'une pareille fable, il donnoit atteinte aux vérités qu'il annonçoit. Si tant eſt qu'il y ait eu en Afrique une nation qui ait eu l'apparence d'être ſans tête, je ne puis mieux faire pour rendre compte de ce phénomene, que de copier l'ingénieux Auteur des Recherches Philoſophiques ſur les Américains. » Il y a (*f*), dit-il, dans la Caribane une » ſorte de ſauvages qui n'ont point preſque de col, & dont les » épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette mon» ſtruoſité eſt factice; &, pour la procurer aux enfans,

(*a*) Plinianæ exercitationes in Solini Polyhiſt. pag. 220. col. 2.

(*b*) Voyages de Shaw en Barbarie & au Levant. Tom. I. pag. 323. ligne 3.

(*c*) Ariſtot. Hiſt. animal. Lib. II. Cap. VIII. pag. 783.

(*d*) Agatharch. de Rubro mari. pag. 50.

(*e*) Auguſt. Serm. 37. ad Fratres in Eremo. Tom. VI. Edit. Pariſ. pag. 3.

(*f*) Recherches Philoſophiques ſur les Américains. Tom. I. pag. 152.

» on charge leur tête de poids énormes, de façon que les » vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, » dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir » la bouche dans la poitrine, & ſeroient très-propres à » faire renouveller à des Voyageurs ignorants & enthou- » ſiaſtes, la fable des Acéphales ou des hommes ſans » tête ».

Ces peuples Acéphales s'appelloient Blemmyes. *Blemmyis* (*a*) *traduntur capita abeſſe, ore & oculis pectore affixis.* L'Empereur Probus les ſubjugua & en tranſporta quelques-uns à Rome, dont les Romains furent fort étonnés; mais Flavius Vopiſcus, qui raconte ce trait, ne dit pas ce qui excita leur étonnement. *Blemyas* (*b*) *etiam ſubegit, quorum captivos Romam tranſmiſit, qui mirabilem ſui viſum, ſtupente populo Romano, præbuerunt.*

M. Bryant, s'étant imaginé que ces peuples s'appelloient *Acéphales*, décompoſe ce nom qui eſt purement grec, & le fait venir (*c*) de l'Egyptien AC-Caph-El; qu'il interprete le roc ſacré du Soleil. Le même Auteur prétend, avec autant de raiſon, que les Cynocéphales viennent de Cahen-Caph-El, à qui il donne la même ſignification, & qu'il aſſure être (*d*) un Séminaire Royal dans la haute Egypte, d'où l'on tiroit les Prêtres qui occupoient, par toute l'Egypte, les Temples & les Colleges. Voilà, à ce qu'il me ſemble, bien de l'éruditon en pure perte.

(283) §. CXCI. *Qui exiſtent réellement.*) Ceci forme une oppoſition avec les Cynocéphales & les Acéphales, dont il

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. V. Cap. VIII. Tom. I. pag. 252. lin. 19.
(*b*) Hiſtor. Auguſt. Scriptores Vol. II. pag. 667.
(*c*) A New Syſtem, or an Analyſis of ancient Mythology, pag. 340.
(*d*) Ibid. pag. 337.

vient de parler, & dont il ne croyoit pas l'exiſtence. Si le P. de Montfaucon (*a* & M. d'Orville (*b*) euſſent fait cette attention, ils auroient ſans doute préféré la leçon ἀκαλάφευσια adoptée par Gronovius. Il me reſte cependant un ſcrupule. Je ſoupçonne que les mots n'étant point ſéparés les uns des autres en beaucoup de Manuſcrits, un copiſte négligent aura joint la finale de θηρία à καλάφευσια. Si cette conjecture eſt vraie; il faudra traduire : *& beaucoup d'autres bêtes féroces dont on conte des fables* ou, *qui n'exiſtent pas.*

(284) §. CXCII. *Des Pygarges.*) Ariſtote (*c*) met le Pygarge au nombre des oiſeaux de proie; c'eſt une eſpece d'aigle. Mais Hérodote ne parlant ici que de quadrupedes, il eſt vraiſemblable que c'en eſt un. Pline (*d*) en fait auſſi mention dans un Chapitre où il n'eſt queſtion que de quadrupedes. *Sunt & damæ, & Pygargi, & Strepſicerotes, multaque alia haud diſſimilia.* Le P. Hardouin en fait une eſpece de Chevreuil.

Le Zorcas paroît le même animal que le δόρκος d'Oppien, qui eſt notre chevreuil. Ζόρ, dit Héſychius, δόρκος. Ζόρ eſt le dorcos. Oppien donne une deſcription du δόρκος (*e*) qu'on peut conſulter, ainſi que la note de M. Schneider.

(285) §. CXCI. *Des Bubalis.*) La Bubalis paroît la femelle du Bubalos, qui eſt décrit par (*f*) Oppien. M. de Buffon (*g*) croit, d'après Aldrovandin, que c'eſt l'animal que nous appellons *vache de Barbarie.*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. XII. Hiſt. pag. 170.
(*b*) Animadverſion. in Charitonem, pag. 241. & 242.
(*c*) Ariſtot. Hiſtor. Animal. Lib. IX. Cap. XXXII. pag. 937. D.
(*d*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. VIII. Cap. LIII. Tom. I. pag. 482. lin. 4.
(*e*) Oppian. Cynegetic. Lib. II. verſ. 315, &c.
(*f*) Id. ibid. verſ. 300.
(*g*) Hiſtoire Naturelle Tom. XI. pag. 297.

(286) §. CXCII. *Des Oryes.*) Pline aſſure que cet animal n'a qu'une corne, *unicorne* (*a*) *& biſulcum oryx.* Mais (*b*) Oppien, qui en avoit vu, dit le contraire. Ariſtote (*c*) range l'Oryx dans la claſſe des animaux qui n'ont qu'une corne. Ce Philoſophe ne parloit peut-être que ſur le témoignage d'autrui. Bochart ne croyoit pas que l'Oryx (*d*) fût la Gazelle. Cependant il change peu-après d'avis & prétend avec raiſon, d'après Damis, Auteur Arabe, que c'eſt l'Aram, qui eſt une eſpece de Gazelle. Mais parmi toutes les eſpeces décrites par M. le Comte de Buffon, Tom. XII. pag. 201, on ne ſçait à laquelle s'arrêter. L'Oryx d'Oppien eſt un animal terrible; ce qui me fait douter que ce ſoit une eſpece de Gazelle.

(287) §. CXCII. *Des Cithares.*) C'eſt ainſi que j'interprete τοῖσι φοίνιξι avec Saumaiſe (*e*) & Bochart (*f*), qui prétendent qu'on donnoit ce nom à cet inſtrument, parce que les Grecs tenoient les cornes des Oryes des Carthaginois, qu'on appelle *Pœni.* Athénée (*g*) met les φοίνικες au nombre des inſtrumens de muſique; mais il en dit trop peu pour qu'on puiſſe ſe décider.

(288) CXCII. *Des Renards.* Il y a dans le grec Βασσάρια. Héſychius nous apprend que les Cyrénéens appelloient le Renard *Baſſaris.* Voyez ſon Lexique au mot Βασσαρίς.

(289) §. CXCII. *Des Thoès.*) Homere parle auſſi du Thos. Cet animal paroît être le Chacal, que les Anglois

---

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XI. Cap. XLIV. Tom. I. pag. 640.
(*b*) Oppian. Cynegetic. Lib. II. verſ. 450.
(*c*) Ariſtot. de Partibus Animal. Lib. III. Cap. II. pag. 1001. B.
(*d*) Bochart. Hierozoic. Pars I. Lib. III. Cap. XXVII. pag. 946. lin. 48.
(*e*) Plinianæ Exercit. in Solinum. pag. 157.
(*f*) Hierozoic. pag. 946.
(*g*) Athen. Deipnoſoph. Lib. XIV. pag. 636. B.

écrivent Jack-all. Il y en avoit un à la Tour de Londres, tandis que j'étois en Angleterre en 1752. Il eſt d'une couleur plus obſcure que le Renard, & à peu-près de la même grandeur. Il glapit auſſi de même que cet animal. Les Arabes l'appellent *Deeb* ou *Chathal*. Le nom Anglois Jack-all vient ſans doute de ce dernier nom, & non pas parce que c'eſt le pourvoyeur du Lion, comme on le croit aſſez communément en Angleterre. » On voit (*a*) ſouvent le Jack-all ronger » les carcaſſes dont le Lion a mangé partie pendant la nuit. » Cette circonſtance & le bruit que le Jack-all fait, en quelque » maniere de concert avec le Lion, & que j'ai ſouvent » entendu moi-même, eſt tout ce qui peut favoriſer cette » opinion «.

(290) §. CXCII. *Des Autruches.*) Dans le grec des Strouthes terreſtres στρυθοὶ καταγαιοι. On appelle cet oiſeau στρουθὸς μεγάλη, χαμαιπετὴς, Αραβικὸς, Λιβυκὸς, στρουθοκάμηλος, afin de le diſtinguer du moineau qu'on appelle ſimplement στρουθὸς. Les Latins l'appelloient auſſi quelquefois *Paſſer Marinus*, parce qu'il étoit étranger par rapport à eux, & qu'il venoit d'un pays au-delà de la mer. J'en ai parlé plus haut ſur le §. CLXXV. pag. 475 & 476.

(291) §. CXCII. *Ni ſanglier.*) Il faut qu'on y en ait porté depuis le temps d'Hérodote, puiſqu'on y en trouve actuellement. M. Shaw (*b*) aſſure qu'il y en a. Le Lion ſe nourrit principalement de la chair de cet animal. Celui-ci cependant ſe défend ſi bien qu'en mourant il tue quelquefois ſon ennemi.

(292) §. CXCII. *Des Dipodes.*) Cela veut dire, qui a deux pieds. Il y a grande apparence que cette eſpece de rat eſt

(*a*) Voyages de Shaw en Barbarie & au Levant, Tom. I. pag. 321.
(*b*) Voyages de Shaw &c. Tom. I. pag. 323.

le Jerbôa (*a*) de M. Shaw ; ce n'eſt pas qu'il n'ait que deux pieds ; mais ceux de devant ſont extrêmement courts, & il ſe dreſſe communément ſur ceux de derriere.

(293) §. CXCII. *Collines.*) Il y a dans le grec Βουνοὶ, terme qui ſignifie *des Collines*. Cet animal avoit-il ce nom, parce qu'il ſe retiroit dans des collines ? Bochart (*b*) change ce mot en Βουβῖνοι, qu'il fait venir de Βουβὼν, qui eſt une eſpece de navet, qui s'appelle en langue punique *Zigar* ; de *Zigar* on en a fait *Zegeri*, & au plurier *Zegeries*. Il ajoute qu'on a ſans doute donné ce nom à ce petit animal parce qu'il ſe nourrit de cette plante. Cette conjecture eſt heureuſe ; mais conſultez ce Savant homme qui la développe davantage.

(294) §. CXCV. *Un Lac.*) Achilles Tatius (*c*) décrit, avec ſon affectation ordinaire, la maniere dont on tire l'or de ce lac.

(295) §. CXCV. *De la Poix de Piérie.* Cette Poix étoit très-eſtimée. Didyme (*d*) aſſure que les Anciens regardoient comme la meilleure, celle qu'on apportoit du mont Ida, & enſuite celle qui venoit de la Piérie, contrée de la Macédoine. Pline dit de même : *Aſia* (*e*) *picem Idæam maximè probat, Græcia Piericam.*

(296) §. CXCVI. *Vont faire le commerce.*) Cette façon de commercer ſe pratique encore actuellement dans le même pays. » Je dois (*f*) cependant dire, à l'honneur des Maures

(*a*) Ibid. pag. 321 & 322.
(*b*) Geograph. Sacr. Lib. II. Cap. III. col. 714. lin. 12 & ſeq.
(*c*) Achill. Tat. Cliroph. & Leucippes Amor. Lib. II. pag. 97.
(*d*) Geoponic. Lib. VI. Cap. V. pag. 152.
(*e*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XIV. Cap. XX. Tom. I. pag. 726. lin. 26.
(*f*) Voyages de Shaw. Tom. I. pag. 392.

» occidentaux, qu'ils font, depuis un temps immémorial ;
» un trafic avec certains peuples barbares qui habitent le
» long du Niger, ſans les tromper jamais, & ſans faire
» la moindre altération au Traité de commerce qui a été
» anciennement établi entr'eux, quoiqu'ils ne voient point
» ceux avec qui ils ont affaire. Voici comment cela ſe fait.
» En un certain temps de l'année, c'eſt en hiver, ſi je ne
» me trompe, il part une caravane nombreuſe, portant
» avec elle quantité de coraux & de colliers de verre, des
» braſſelets de corne, des couteaux, des ciſeaux, & au-
» tres clinquailleries de cette eſpece. Arrivés au lieu fixé,
» où ils doivent ſe rendre préciſément un certain jour de
» la lune, ils y trouvent ſur le ſoir divers tas de poudre
» d'or, rangés à une petite diſtance les uns des autres,
» près de chacun deſquels, les Maures mettent autant de
» leurs marchandiſes qu'ils croient ſuffiſantes en échange.
» Le lendemain, matin les Nigritiens emportent les cou-
» teaux & ciſeaux &c., s'ils en ſont contents, & laiſſent
» leur poudre d'or ſans y toucher, ou bien ils en di-
» minuent une partie, ſuivant qu'ils le jugent équitable ;
» & tout cela ſe fait ſans la moindre ſupercherie ». Cada Moſto (*a*) raconte auſſi que les habitans du Royaume de Melli échangent, de la même maniere, du ſel pour de l'or.

(297) §. CXCVIII. *L'abbreuver.*) Je lis ici πιοῦσα avec un Manuſcrit du Docteur Askew, & deux de la Bibliotheque du Roi, leçon adoptée par M. Weſſeling. ὄμβρον πλέω ſont des pluies exceſſives, *imbres nimios.*

(298) §. CXCVIII. *Environ trois-cents pour un.*)

(*a*) Hiſtoire des Voyages, Liv. V, Chap. II, Tom. II. pag. 234.

» Quelque

» Quelques (*a*) grains de froment que j'ai rapportés en » Europe, & que j'ai ſemés dans le jardin de Médecine à » Oxford, ont porté juſqu'à cinquante tuyaux. Muzeratty, » le dernier Calife de la province d'Oueſt, apporta à Alger, » dans le temps que j'y étois, une plante qui avoit quatre-» vingt tuyaux, & nous aſſura ..... que l'Emeer Hadge, » ou le Prince des Pélerins occidentaux, avoit envoyé au » Bacha du Grand-Caire, une plante qui en avoit produit » ſix-vingts ..... Ces tuyaux ont quelquefois même » deux épis, & chacun de ces épis en renferme ſouvent » pluſieurs autres ».

(299) §. CXCIX. *Saiſons.*) Je lis ὥρας avec les Manuſcrits de Florence, du Cardinal Paſſionéi & du Docteur Askew. Cette leçon ſe trouve auſſi dans le Manuſcrit A de la Bibliotheque du Roi. Henri Eſtienne avoit pareillement conjecturé qu'il falloit rétablir ce mot en la place de χώρας.

(300) §. CXCIX. *La Moiſſon.*) Ὀργᾷ déſigne la maturité des fruits, lorſqu'on parle des plantes qui ſe gonflent & parviennent à maturité. Voyez la ſavante note de M. Ruhnken (*b*) ſur ce mot.

(301) §. CCI. *Qu'ils avoient juré d'obſerver.*) Ταμόνλες ſe prend abſolument pour ταμόνλες ὅρκια. Voyez cette derniere expreſſion Liv. VII. §. CXXXII.

(302) §. CCII. *En fit border le mur.*) Il y a dans le texte περιέσλιξε. Voyez ſur ce mot la note 2 de ce Livre.

(303) §. CCIII. *Jupiter Lycéen.*) Lycaon (*c*) éleva un temple à Jupiter, à Parrhaſie, & inſtitua (*d*) des jeux en

(*a*) Voyages de Shaw en Barbarie & au Levant. Tom. II. pag. 285 & 286.

(*b*) Timæi Lexicon Vocum Platonicarum, pag. 140.

(*c*) Scholiaſt. Euripidis in Oreſtem verſ. 1646.

(*d*) Pauſan. Arcadic. ſive Lib. VIII. Cap. II. pag. 600. Les Latins appelloient ces jeux *Lupercales*.

ſon honneur, qu'on appella *Lycéens* Λύκαια. Il n'étoit permis (*a*) à perſonne d'entrer dans ce temple. Celui qui violoit cette défenſe, étoit lapidé. Jupiter Lycéen, adoré près de Cyrene, me fait croire qu'il y avoit des Arcadiens dans cette Colonie. Et en effet, nous apprenons d'Hérodote (*b*) qu'il y vint des Grecs de différents pays. Mais je n'oſerois dire ſi, en donnant à cette colline le nom de Jupiter, ils éleverent un temple ou un autel à ce Dieu, & s'ils y obſerverent les mêmes uſages qui ſe pratiquoient en Arcadie.

(304) §. CCIII. *Furent néanmoins tellement effrayés.*) Les Grecs appelloient *terreurs Paniques*, celles qui ſurvenoient, ſans qu'on en pût connoître la cauſe. Ils leur donnerent ce nom, parce que dans (*c*) la guerre des Titans, Pan arma les Alliés de conques marines, dont le ſon effraya tellement les Titans, qu'ils prirent la fuite. Plutarque rapporte (*d*) que les Pans & les Satyres qui habitoient aux environs de (*e*) Chemmis, donnerent le premier avertiſſement de la mort d'Oſiris, ce qui répandit la frayeur dans tout le pays.

(305) §. CCIV. *Les Barcéens.*) Avant que de quitter les Barcéens, il ne ſera peut-être pas inutile d'avertir que Kuhnius attribue à ce peuple des uſages qui ne paroiſſent avoir été obſervés que par des nations Barbares. Bochart (*f*) avoit très-bien vu que, dans le paſſage d'Elien (*g*) qu'il

(*a*) Plutarch. Quæſt. Græc. pag. 300. A.
(*b*) Herodot. Lib. IV. §. CLIX.
(*c*) Eratoſthenis Cataſteriſmoi. pag. 10.
(*d*) Plutarch. De Iſide & Oſiride, pag. 356. D.
(*e*) C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non Χέμμις.
(*f*) Bochart. Hierozic. Part. II. Lib. II. Cap. XXVII. pag. 518.
(*g*) Ælian. Hiſtor. Animal. Lib. X. Cap. XXII. pag. 569.

apporte en preuve, il falloit lire Βακκαῖοι, les Vaccéens qui étoient des peuples d'Eſpagne.

(306) §. CCV. *Femme de Battus.*) Valla avoit traduit *Pheretimæ Batti filiæ*; erreur groſſiere, dont Gronovius ne s'eſt point apperçu. Cette Phérétime étoit femme de Battus. Voyez ci-deſſus le §. CLXII. Feu M. le Préſident (*a*) Bouhier eſt le premier qui ait corrigé cette faute des Traducteurs.

(*a*) Recherches & Diſſertations ſur Hérodote, Chap. XII. pag. 146.

FIN DU TOME TROISIÉME.

ERRATA.

Page 41, *lig.* 26, qu'ils célebrent encore, *liſez* qu'ils (82*) célebrent encore

pag. 44, *lig.* 16, négligé dans, *liſez* négligé (87*) dans

pag. 158, *lig.* 19, ils ont pris les noms, *liſez* ils ont (85*) pris les noms

pag. 166, *lig.* 25, nom, qui à mon avis, *liſez* nom, qui (108) à mon avis

pag. 168, *lig.* 17, & moins en hauteur, *liſez* & moins (115*) en hauteur

pag. 338, *lig.* 20 Ædæ, *liſez* Æde

pag. 347, *lig.* 27, l'on la, *liſez* on la

pag. 416, *lig.* 4, τὰ ἱρα, *liſez* τὰ ἱρὰ

ibid. lig. 18, *ſala*, liſez *falſa*

pag. 468, *lig.* 15, Lybiens, *liſez* Libyens

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné, & LOTTIN *de S.-Germain.*